



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

77a
177

HISTORIA
DE
MARRUECOS

31

POR

FR. MANUEL P. CASTELLANOS

O. F. M.

MISIONERO APOSTÓLICO É INDIVIDUO CORRESPONDIENTE
DE LAS REALES ACADEMIAS DE LA HISTORIA Y DE
LA SEVILLANA DE BUENAS LETRAS

TERCERA EDICIÓN

Con las licencias necesarias

TÁNGER

Imprenta Hispano-arábiga de la Misión Católico-española

1898

77a
177

HISTORIA
DE
MARRUECOS

SEC. 4248
OLIVARI.
NUM. OBRAS 4444
9369

FR. MANUEL P. CASTELLANOS,
O. F. M.

DOCTOR COLEGIADO DE LA UNIVERSIDAD ECLESIASTICA COMPOSTELANA

15248

HISTORIA^{co}
DE
MARRUECOS³¹

POR

FR. MANUEL P. CASTELLANOS

O. F. M.

MISIONERO APOSTÓLICO É INDIVIDUO CORRESPONDIENTE
DE LAS REALES ACADEMIAS DE LA HISTORIA Y DE
LA SEVILLANA DE BUENAS LETRAS

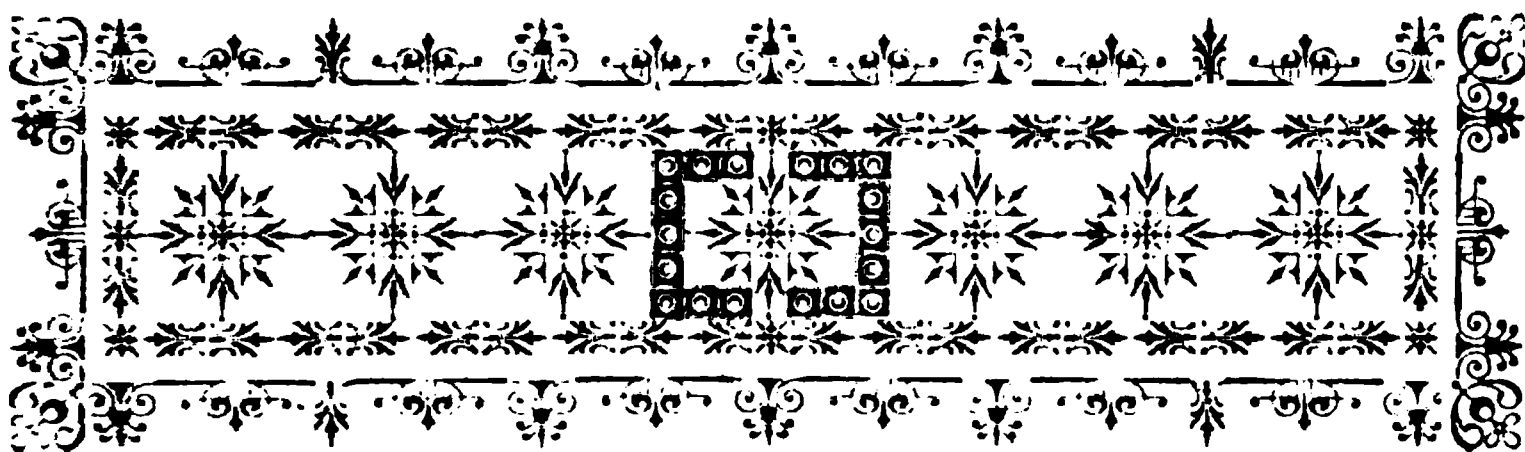
TERCERA EDICIÓN

Con las licencias necesarias

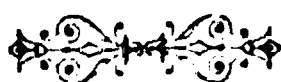
TÁNGER

Imprenta Hispano-arábica de la Misión Católico-española

1898



PRÓLOGO



AL dar á luz el presente opúsculo, no tenemos la pretensión de ofrecer al público una obra completa y acabada en su género ni mucho menos. Es más: podemos asegurar, sin hacer alarde de afectada modestia, que estos ligerísimos y sencillos APUNTES sobre Marruecos los habíamos escrito durante nuestra permanencia en aquel Imperio, extractándolos de las obras que tratan de ese país, sin pensar siquiera en publicarlos. Hoy, cediendo á las repetidas instancias de varios respetables amigos nuestros, nos decidimos á darlos á la prensa á pesar de reconocer su escaso mérito literario y la poquísima aceptación que esta clase de escritos tiene entre la generalidad de las personas, según acredita la experiencia.

No ignoramos que en diferentes formas y en distintos idiomas, especialmente en el español, se han escrito ya bastantes obras referentes á la historia, usos y costumbres de nuestros vecinos de allende el Estrecho, y á la descripción de la topografía de la antigua Mauritania, tan

próspera y floreciente en tiempo de los romanos, cartagineses y vándalos y tan abandonada y empobrecida en la actualidad, á pesar de su delicioso clima y de la prodigiosa fertilidad y riqueza de su suelo. Sólo en los *Apuntes biográficos del Hach Mohammed el-Baghdádi* publicados el año de 1,877 por el Capitán de Navío D. Cesáreo Fernández Duro, hemos visto coleccionados más de cuatrocientos títulos de otros tantos libros, que en una ó en otra forma y bajo diferentes aspectos, se ocupan de esa por tantas causas infortunada nación. Pero tampoco olvidamos que, desgraciadamente, la mayor parte de esos libros, particularmente los antiguos, se encuentran con suma dificultad, por cuya razón son poquísimas las personas que pueden adquirirlos. Y como quiera que estamos íntimamente persuadidos de que en tiempos más ó menos próximos, pero de seguro más bonancibles que los presentes, deberá España desempeñar un papel importantísimo en los futuros destinos de Marruecos, de aquí es que nos hayamos resuelto á publicar nuestros modestísimos APUNTES, con el único objeto de contribuir á ilustrar la opinión pública en lo que al mencionado país se refiere.

Generalmente se mira en España con marcada indiferencia todo lo que se refiere al actual estado político-social de Berbería. Nuestras interminables disensiones intestinas, el continuo subir y bajar de los partidos y el constante estado de intranquilidad y alarma en que la revolución nos ha colocado, son indudablemente las más poderosas causas, que nos impiden ejercer en Marruecos la noble, cristiana y civilizadora misión á que la Providencia y las excepcionales circunstancias porque aquel país atraviesa, nos llaman. Por estas mismas causas no supimos, ó no pudimos, aprovecharnos dignamente de nuestra última gloriosa campaña de África, ni sacar de

ella todas las ventajas materiales y morales á que se había hecho acreedor el heroico valor de nuestro ejército.

Es evidente, sin embargo, que de algún tiempo á esta parte, se viene observando en no pocos de nuestros hombres políticos un justísimo y laudable interés por conservar y aumentar nuestra influencia en aquel país, comprendiendo, como no pueden menos de comprender, lo que acabamos de indicar, que España tiene allí grandes y nobles deberes que cumplir en tiempo más ó menos lejano. ¡Ojalá que los patrióticos deseos de estos hombres políticos fueran dignamente secundados por todos los que pueden y deben secundarlos! Y si nuestra humilde voz pudiese llegar alguna vez hasta las personas que rigen los destinos de nuestra patria, les suplicaríamos encarecidamente que mirasen con especial predilección todo lo que con el mencionado país se relaciona; que procurasen dar mayor impulso á las Misiones Católicas en él establecidas, y las considerasen como uno de los principales y más adecuados medios para difundir en aquellas incultas regiones las inextinguibles luces de la verdadera civilización. Afortunadamente está tan sólidamente demostrada por la historia y por la experiencia la influencia de las Misiones Católicas en la civilización de los pueblos, que ni siquiera nos detenemos en recordarlo.

«Así decíamos en el prólogo hace diez y nueve años, cuando por primera vez publicamos estos APUNTES, y en la segunda edición, publicada en 1,884, añadíamos que, habiéndolos escrito en un país donde carecíamos de libros que poder consultar, forzosamente incurrimos en algunas inexactitudes, que posteriormente hemos advertido y reparado en lo posible; razón por la cual hoy publicamos esta tercera edición, deseosos de ilustrar á

nuestros lectores sobre lo que fué y es el pueblo magrebino.

»Es cierto que la historia de Marruecos no se ha escrito aún, pero así como en todas partes á la historia han precedido las crónicas y los anales, así también no es de extrañar que á la historia de Marruecos precedan obras como la nuestra. Para escribirla hemos aprovechado los trabajos de otros muchos autores que hemos podido haber á las manos, pudiendo asegurar que nuestros APUNTES son un fiel y metódico extracto de las diferentes obras que hemos visto referentes á Marruecos, además de lo que la propia experiencia nos enseñó durante nuestra residencia en el Imperio. Nadie mejor que nosotros conoce los defectos de nuestro humilde libro, empero al publicarlo, solo pretendemos ayudar en algo á plumas menos incompetentes que la nuestra, y si algún día llega á escribirse la historia de Marruecos, en nuestros APUNTES se hallarán ordenados los hechos más culminantes de aquel país».

Siendo este el prólogo que escribimos para las anteriores ediciones; ahora sólo añadiremos, que el agradecimiento al público ilustrado y aficionado á las cosas de Marruecos nos mueve á dar por tercera vez á la estampa estos APUNTES, deseosos de difundir más y más las ideas y conocimientos que todo buen español debe tener con respecto al Imperio magrebino, país donde está el verdadero porvenir de nuestra patria.

Al final del último capítulo, antes de la Conclusión, pondremos la genealogía del Sultán Muley Abdelâziz. Insertaremos, además, al fin de la obra por vía de apéndices algunas palabras sobre el estado pasado, presente y porvenir de las Misiones católico-franciscanas en el Imperio del Magreb, diferencias entre el árabe literal y el

vulgar de Marruecos, el Comercio en el Imperio y un breve resumen bibliográfico, ó sea un catálogo de las principales obras históricas que se han escrito con relación al Magreb.

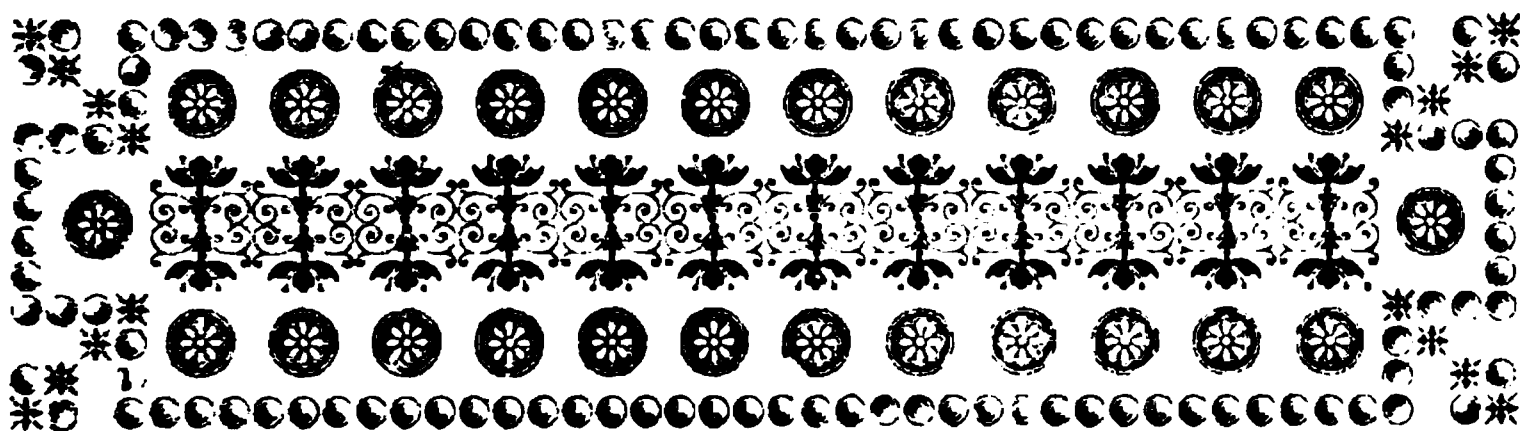
Santiago 19 de Mayo de 1898.

PRIMERA PARTE

DESCRIPCIÓN HISTÓRICA

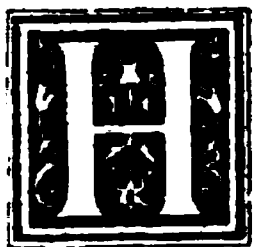
DE

MARRUECOS



CAPÍTULO I

Posición geográfica del Imperio.—Límites.—Superficie.—Puertos.—Montañas.—Ríos.—Clima.—Provincias.—Población.—Razas.—Idiomas.—Dinastías.—Régimen político.—El Mejasnia.—El Askaria.—El Tabja.—El Bajaría.—Productos.—Minas.—Aguas minerales.—Ilustración.—Carácter y costumbres.



ALLASE situado el Imperio de Marruecos, el *Magreb el-Aksa* de los Árabes, la *Mauritania Tingitana* ó *Transfretana* de los Romanos y el *Jardín de las Hespérides* de la fábula, entre los 28.º y 36.º latitud N. y los 2.º E. y 8.º O. longitud del meridiano de Madrid.

Este Imperio tiene por límites; al N. el Estrecho de Gibraltar y el Mediterráneo; al S. y S. E. el gran desierto de Sáhara; al E. la Argelia y el país llamado Belad el-Yerid y al O. el Océano Atlántico; teniendo su costa en el Mediterráneo 400 kilómetros y 900 en el Océano; su frontera con la Argelia 250, siéndonos desconocidos sus límites con el Sáhara y con el Belad el-Yerid.

La superficie del Imperio es de 650,000 kilómetros cuadrados, que algunos autores distribuyen de la manera siguiente: Al reino de Fez le dan 130,000 kilómetros cuadrados, al de Marruecos 90,000, al de Sus 60,000, al de Dráa 120,000 y al de Tafilét 250,000. Este cálculo tampoco puede ser completamente exacto por ignorarse hasta donde llegan los dominios del Sultán marroquí; pues mientras él invoca sus dere-

chos sobre algunas provincias del Sus, éstas se gobiernan con absoluta independencia. Así es que no pocos autores creen que Marruecos tiene 800,000 kilómetros cuadrados.

Tanto la costa del Mediterráneo como la del Océano son muy peligrosas y expuestas para los navegantes por los muchos escollos y arrecifes que tienen, y por desgracia no hay un sólo puerto que merezca el nombre de tal en todo el Imperio. Como el gobierno marroquí carece de marina, de aquí que no se cuide en proporcionar abrigo alguno á los buques. Las radas, bahías y ensenadas son en extremo inseguras, y en los puntos donde los buques de poco calado pueden pasar las barras de sus ríos se exponen á permanecer tres, cuatro y hasta cinco meses sin poder salir, y cuando lo hacen es por medio de la sirga, en la que trabajan unos cuarenta marineros indígenas, dirigidos por el capitán del puerto. En Tetuán, Larache y Rabat es en donde tienen lugar estas operaciones, y casi siempre son considerables las averías que sufren los buques. En Tánger, Casablanca, Mazagán, Saffí y Mogador hay grandes ensenadas, y en ellas anclan los buques que visitan las costas marroquíes, pero en mal tiempo todos tienen precisión de hacerse á la mar, si el viento se lo permite, para no perecer en sus playas y arrecifes. La configuración del Imperio la determinan en el Mediterráneo los cabos Guardia, Tres-Forcas, Quillates, Morro Nuevo y Negrón; en el Estrecho la punta de Ceuta, de África, Blanca, Leona, Cruces, Malabata y Cabo Espartel-Ampelusa. En el Atlántico tiene como más notables los cabos Cantín, Guer y Blanco.

Las montañas de Marruecos se reducen á la gran cordillera del Atlas, llamada por los naturales *Yebel Idraren* ó *Yebel Deren*. Esta cordillera divide el Imperio del S. O. al N. E., principiando en el cabo Guer — *Ras Aferni* — y continuando hasta la Argelia, formando dos grandes vertientes, la del Océano que abarca toda la región de Tell y la del Sáhara. Su mayor altura se calcula en 3,500 metros, pues no mide menos el monte Miltsin.

Como de esta cordillera arrancan grandes cadenas tanto

al mediodía como al septentrión, de aquí es que se forman extensas cuencas que riegan varios ríos. Por la parte del N. O. corren el *Marshar*, *Luccos*, *Sebù*, *Buragrag*, *Morbéa*, ó *Um er-Rebiah* y *Tensift*; por la parte del S. el *Muluya*, *Ziz*, *Sus*, *Gas*, *Asaka*, *Nun*, *Drda*,—antiguo *Daradus*—y *Guir*. Todos estos ríos, después de correr un espacio de 400 kilómetros, poco más ó menos, van á desembocar en el Océano, excepto el *Muluya*, que lo hace en el Mediterráneo, y el *Ziz*, que desaparece en el gran desierto de Sáhara. Existen en el país otros muchos ríos, pero son poco caudalosos, y los más van á aumentar con sus aguas las corrientes de los que ya hemos nombrado.

El clima de Marruecos es sumamente templado y sano. En algunos puntos reinan las intermitentes, pero esto es debido á la mala alimentación de los indígenas y á la absoluta ausencia de policía urbana. Baste decir que las poblaciones se hallan rodeadas de animales muertos, y no pocas veces se encuentran estos en las mismas calles de las ciudades.

Marruecos se divide en cinco grandes provincias, que son: *Fez*, *Marruecos*, *Sus*, *Drda* y *Taflét*, que en algún tiempo han sido todas reinos independientes entre sí, y hoy, sujetas en parte ó en todo al Sultán, se subdividen en otras muchas provincias más, siendo cada una de ellas gobernada por un jefe, que lleva el nombre de *Káid* ó *Báxa*—Gobernador—

Es sin duda alguna imposible el poder fijar con exactitud la población del Imperio; pues mientras unos autores la hacen bajar á 2 millones de habitantes, otros la hacen subir al fabuloso número de 13, 14 y hasta 15 millones. Esta diferencia entre los que han escrito sobre Marruecos no debe admirarnos, puesto que son casi desconocidos los límites del Imperio; en él nadie se ocupa de los que nacen ni de los que mueren, y ni el mismo gobierno lleva estadística alguna. Sin embargo, nosotros opinamos que su población puede calcularse de ocho ó nueve millones, incluidas las provincias del *Sus*, y aun así es un número bien insignificante con relación al territorio que ocupa. La distribución de estos 8 ó 9 millones es como sigue: 3.600,000 al reino de Marruecos, al de *Fez* 3.200,000, al

Sus y al Dráa 1.000,000, y lo restante al reino de Taflét.

El país está poblado por las siguientes razas: los *Beréberes*, habitantes primitivos, que se subdividen en *Amazirgas* y *Xilojs*, pueblo cananeo que habita hoy las montañas y la parte Sur del Imperio y que apenas conoce la autoridad del Sultán: esta raza es la más numerosa de todas las de este país. Los Amazirgas se conocen también con el nombre de *Ruafa* ó habitantes del Rif. Son en su inmensa mayoría hombres de estatura alta, fornidos, bien formados y de anchas espaldas, encontrándose algunos de cabellos blondos y ojos azules. No son nómadas, antes bien viven reunidos en pequeñas aldeas, compuestas de casas hechas de piedra y madera, aunque en extremo pobres y toscas. Sus hermanos los Xilojs viven en la parte meridional, y por su tipo físico, por su idioma y hasta por su género de vida se separan profundamente de los Ruafa de la parte septentrional. Á estos siguen los Árabes, originarios de la Arabia y pertenecientes á las tribús de Hilal y So-leim, que se establecieron en el Norte de África hácia mediados del siglo XI. Estos llevan una vida nómada, habitando en *Duares* (1) ó campamentos, que colocan en los sitios donde abundan los pastos para sus ganados, trasladándose una vez que aquellos se han concluido á otra parte que reúna las condiciones necesarias para el sustento de sus ovejas, cabras y vacas. Esta raza se mantiene hasta nuestros días completamen-

(1) El *Duar* ó *Aduar* es la vivienda común de los árabes; y se reduce á una reunión de tiendas—seis, diez, quince ó, á lo más, veinte—tejidas con pelo de camello, de cabra y con filamentos de la palma enana y de la vara vulgarmente llamada de S. José. Estas tiendas las colocan en circunferencia y en el círculo guardan de noche sus ganados. Por lo regular en medio del círculo colocan otra tienda que les sirve de mezquita, y por eso la llaman *Yama*. También les sirve de local para la escuela y de albergue para los viajeros que llegan al *Duar* pidiendo hospitalidad. En cada una de las otras tiendas mora una familia y el *Xiej* ó *Xej*—anciano—gobierna todo el *Duar*, dirige á sus habitantes en las expediciones, administra justicia y reparte la contribución que el Sultán, por medio del jefe de toda la *kabila* ó gobernador de la provincia, les impone. Cuando los ganados del *Duar* han comido todos los pastos de las cercanías, trasladan los árabes sus tiendas á otro sitio más á propósito para alimentarlos con sus pastos, pero sin salir del radio de su *kabila*.

te separada de las demás, y ha tenido un esmerado cuidado en no mezclarse con alguna de las otras. Después vienen los *Moros*, descendientes en parte ya de los fugitivos moros andaluces, ya de los moriscos expulsados de la Península; habitan por lo regular las ciudades, y son sin disputa los más civilizados, pues los letrados, los jueces, los administradores, los notarios y hasta los gobernadores son siempre ó casi siempre moros, y moros son también casi todos los ministros del Sultán. Á estos siguen en número los *judíos*, pues se calculan unos 380,000 en todo el Imperio, cuya mayor y más opulenta parte reside en las ciudades: estos son descendientes de los que fueron arrojados de Europa en diferentes épocas, como de Italia en 1242; de los Países Bajos en 1350; de Francia é Inglaterra en 1403; de España en 1492; y de Portugal en 1476 (1). En siglos anteriores llegaron á Marruecos otros muchos judíos que residen en el campo y en las montañas entre los Amazirgas, y llevan el nombre de Philistim. Finalmente, los *Negros*, que son esclavos en su mayor parte, aunque la esclavitud en el Imperio marroquí no es tan pesada como en otros países donde reina tamaña barbarie (2). Estos negros son traídos de Guinea, Senegambia y del Sudán por grandes caravanas que periódicamente salen del Imperio para dichos puntos, formando de este modo los infelices negros uno de los principales objetos

(1) Como de paso haremos constar que el culto mosaico es practicado en todo el Imperio por los judíos sin que los mahometanos se opongan á ello.

(2) Por más que la esclavitud no sea en verdad muy pesada puesto que en el momento en que un moro compra un negro, éste, por lo general, forma parte de la familia de su amo, quien tiene con él casi las mismas consideraciones que con sus propios hijos, sin embargo, es muy triste y honra poco á la Europa que en sus mismas puertas se vendan públicamente los hombres cual si fueran carneros. En los sokos ó mercados de las ciudades de la costa hemos presenciado más de una vez efectuarse tan inhumano tráfico; y lo que más nos ha maravillado ha sido el ver que en Tánger mismo, residencia de los Embajadores, y demás Representantes de las Potencias que se llaman cristianas, se traficaba en carne humana con la libertad que se trafica en otra mercancía cualquiera. Pero si la venta de los negros, y muchas veces de los mulatos, es repugnante, lo es más, sin comparación alguna el modo como se lleva á cabo, en especial si son mujeres. Las circunstancias de estas ventas son tan asquerosas é indecentes, que no puede en manera alguna describir las la pluma de un Misionero católico.

de tráfico y comercio (1). Á estas razas podemos agregar la de los *Renegados*, familia próxima á extinguirse, como dice el festivo Murga, en virtud de los últimos tratados con Francia en 1844 y con España en 1860. Finalmente; habitan en Marruecos unos 9,000 *Cristianos*, de los cuales son *católicos* 7,000, que de muchas naciones europeas y americanas han ido á establecerse en las ciudades de la costa, en las que mantienen un regular comercio; especialmente con Inglaterra y Francia, y en estos últimos años con España debido á la Compañía Transatlántica, que tanto honra á nuestra patria.

Háblanse en el Imperio tres idiomas, ó mas bien tres diferentes dialectos: el *drabe*, el *xelja* y el *guenagüi*. El primero, que es una corrupción del árabe literal, es la lengua general que se habla desde Tetuán hasta Mogador y en algunos kilómetros al interior de toda la costa. Podíamos decir que ésta es la lengua de los Árabes y Moros y la oficial del Imperio. El segundo lo usan los habitantes del Atlas, Sus, Dráa y Taflét: siendo un dialecto del idioma de los primitivos pobladores del país, ó sea de los fenicios, con multitud de palabras árabes, las que han sufrido gran variación como era natural. Por último; el *guenagüi* es el dialecto peculiar de los negros, y que algunos llaman también *mandinga* y *bámbara*. Nada diremos del *hebreo* porque sólo lo usan los judíos en sus Sinagogas, y los de Tetuán, Tánger, Larache y algún otro punto usan habitualmente el castellano, aunque con los giros y palabras del siglo XV y XVI, siendo también nuestro idioma del que con más frecuencia se sirven los europeos que hay en el Imperio.

(1) Según las observaciones de algunos viajeros—con las cuales estamos conformes—puede establecerse la siguiente proporción entre las diferentes razas que pueblan el Imperio.

La raza berberisca en sus dos ramas de Amazirgas y Xilojs	
está en	el 40 por 100
La de los Moros en	el 30 por 100
La de los Árabes en	el 16 por 100
La de los Negros en	el 7 por 100
La de los Judíos en	el 7 por 100
<hr/>	
Total	100 por 100

Este país ha estado sucesivamente dominado por los Romanos, Vándalos y Greco-Romanos, siendo conquistado en el siglo VIII por los Árabes. Bajo el poder de los Califas fatimitas continuó hasta que Muley Edris I fué proclamado rey del Magreb á principios del siglo IX, fundando la dinastía edrisita. Á esta sucedió la de los Zenetas, luego los Almoravides, los Almohades, los Beni-Merin ó Merinidas, los Beni-Uataz, los Xerifes Marabut, llamados Saadíes por los autores árabes, y finalmente los Xerifes Filelis ó Hasaníes, que actualmente reinan y se dicen descendientes de Mahoma (1). Los soberanos de Marruecos llevan el título de *Sultán* ó *Emperador*, siendo, además, sumo sacerdote, juez supremo, legislador absoluto, ejecutor cuando bien le place de la ley que de él dimana, es libre de cambiar como guste las monedas, las medidas y pesas, é impone á sus pueblos los tributos é impuestos que quiere, cuándo y cómo le agrada sin necesidad de tener que dar cuenta á nadie de sus arbitrarias determinaciones. Su poder, pues, es absoluto é ilimitado, él es dueño de la vida, hacienda y hasta del honor de sus subditos, y por decirlo de una vez, el Sultán de Marruecos es el genuino representante del verdadero despotismo, elevado á la quinta potencia, y consagrado por sus vasallos; que con estoicismo sin igual se someten á sus brutales órdenes.

El ejército marroquí se compone de cuatro cuerpos: el *Mejasnia*, el *Askaria*, el *Tabja* y el *Bajaría*. Los soldados pertenecientes al Mejasnia son conocidos entre los europeos con el nombre de *Moros de rey*, y aunque compuesto este cuerpo con elementos los más heterogéneos, es, sin disputa, el más importante, el de más fuerza y del que el Sultán sabe sacar más utilidad y provecho, siendo también el que mejor hace cumplir las órdenes y disposiciones de las autoridades. Los *Udayas* y los *Bojitra* son las dos grandes familias que dan su contingente á este ejército, y sus marcadas, y siempre perjudiciales rivalidades se transmiten de generación en generación, siendo

(1) Véase el Apéndice II al fin de la segunda parte.

causa de terribles luchas entre sí, y de transcendentales consecuencias para los intereses que les están confiados. Los Bojára son negros oriundos de Guinea, traídos por los Sultanes para defender sus personas y servir sus intereses. La kabila de los *Udaya*, que desde la aparición de los Xerifes se mostró muy adicta á ésta dinastía, fué escogida por los soberanos del Magreb para aumentar el cuerpo de los Bojára, que á juicio de los Sultanes no era suficiente para los fines que se proponían. Ambas familias componen la antigua caballería marroquí, tan terrible y temible en el primer ímpetu.

Reinando Muley Abd er-Rahman hubo una gran excitación entre éstas dos familias. Los Udayas, que se creían ofendidos por los privilegios que el Sultán concediera á los Bojára, se hicieron fuertes en la ciudad de Fez, declarándose en completa rebelión. Abd er-Rahman cayó en poder de los Udayas y tuvo que capitular con ellos, empero no bien se vió libre de sus soldados los dispersó, y deseminó en pequeños destacamentos por todo el Imperio, y ahora prestan sus servicios á las órdenes de los Bajáes de las ciudades y kabilas y de los Xiejes de los duares. Estos soldados llevan el traje nacional sin más distintivo que el *tarbúx*, ó gorro cónico encarnado, y por armas un sable y espingarda.

El segundo cuerpo, ó sea el *Askaría*, que es la infantería del país, ha sido organizado después de la guerra con España, tomando su contingente de algunos voluntarios y otros forzados, que el gobierno por medio de sus gobernadores cogió sin más orden ni ley que la de la fuerza, única que gobierna en el Imperio. Tanto al establecer este cuerpo, como después de establecido para cubrir las bajas que la muerte ó la deserción produce, los gobernadores, en virtud de las órdenes de reclutamiento, comisionan á sus Mejasnias para que á todo joven de aspecto sano y de familia pobre que puedan hallar, lo prendan y lo marquen con una señal convenida en la mano izquierda entre los dedos índice y pulgar, y éste es el método ó sistema de reclutamiento que de ordinario se usa en el Imperio, operación que en árabe se llama *Harka*. Otras

veces van los mismos gobernadores con una pequeña columna de Mejasnias recorriendo los duares, y apoderándose de todo joven disponible, que no pueda librarse mediante una suma que varia entro 10 y 20 duros, cuya suma viene á aumentar el capital del Gobernador, puesto que á nadie da cuenta de ella.

Este cuerpo se compone de unas 10,000 plazas, poco más de las que tiene el Mejasnia, y sus soldados van armados de fusiles de cápsula ó pistón y bayoneta de los desechados en Europa, y vestidos con las ropas viejas de la guarnición de Gibraltar, formando abigarrado conjunto, capaz de excitar la hilaridad al hombre más flemático que por primera vez presencia tan variados trajes. Sin embargo, en dos cosas guardan bastante uniformidad y son en la cabeza y los piés, pues todos llevan babuchas amarillas en éstos y gorro encarnado en aquella. El Askar tiene una murga, cuyo instrumental, comprado en París el 1866, costó al emperador diez mil francos. El repertorio se reduce á unas pocas y mal tocadas piezas españolas por haber sido dirigida por un renegado catalán, músico que fué en nuestro ejército, y después por otro renegado navarro, famoso en los fastos de esta familia.

Los *Tabjías* forman el cuerpo de artilleros, cuerpo que podemos llamar cívico-militar, porque todos sus individuos ejercen una profesión ó tienen un oficio, al mismo tiempo que son y se llaman con el pomposo nombre de *artilleros del Sultán*. Este cuerpo es en extremo reducido, pues sólo unos veinte artilleros acompañan en sus expediciones al Sultán para servir sus seis cañones de campaña, y en cada una de las ciudades que bien ó mal están artilladas, habrá unos veinte ó treinta para servir los cañones que existen en sus murallas. De esta regla hay que excluir á Tánger, en la que, dice Gatell en sus *Viajes*: «hay cuatrocientos, cifra exagerada, si se tiene en cuenta que en Marruecos, ciudad veinte veces mayor que Tánger, con dieciséis fuertes, bastiones ó reductos, no hay más que veinticinco, es decir un artillero por fuerte y nueve que pueden formar la reserva».

La ocupación de éstos artilleros se reduce á algunas horas

de ejercicio, hecho muy de tarde en tarde, hacer las salvas en las grandes fiestas mahometanas y acontecimientos notables del país, y responder al saludo de los buques de guerra que llegan á sus playas. La mayor parte de los cañones que existen en el Imperio son regalo de las potencias europeas. En Tánger se han colocado seis de sistema moderno bajo la dirección de oficiales ingleses y en Rabat existe uno Armstrong y algunos rayados de á 36, llevados de Inglaterra en el año 1863; habiéndose colocado hace poco por ingenieros alemanes otros dos Krup de grueso calibre.

Por último existe en el Imperio el cuerpo de los *Bajarías* ó marineros, no obstante la carencia absoluta de buques de guerra; y decimos de guerra, porque Muley Hassán compró un vapor inglés con el fin de principiar á formar una escuadra, y y por razones que no son del caso tuvo que dedicarlo al comercio. La antigua y formidable escuadra marroquí ha quedado reducida á las barcas y lanchas indispensables para el cargo y descargo de las mercancías. La fuerza, pues, de este cuerpo escasamente llegará á 600 hombres divididos en los puertos y sometidos á los gobernadores; y como no tienen sueldo alguno por el gobierno, se dedican al embarque y desembarque de los pasajeros y mercancías. En Salé, que no existe puerto abierto al comercio, hay doscientos marineros «esperando, sin duda, que algún día habrá buques en que embarcarlos».

Tal es en compendio el ejército marroquí, pero bien será advertir á nuestros lectores que en tiempo de guerra, y en especial si ésta es contra los cristianos, son soldados todos los que pueden empuñar el sable ó manejar la espingarda.

El país es feracísimo, rico en producciones y podría elevarse á un estado de incalculable riqueza si se quisiera trabajar en él. Empero ¿quién será capaz de despojar al moro (1)

(1) No deben extrañar nuestros lectores que llamemos indistintamente *Moros* á todos los habitantes de Marruecos; pues si bien es cierto que con la palabra *Maur*—Occidente—designaron los Cartagineses á todo el país que había al Occidente de Cartago, y que sus sucesores los Romanos llamaron *Mauri* á los natura-

de su segunda naturaleza, que es el ser indolente y perezoso? Para esto sería preciso que los moros dejaran de serlo, lo cual no es nada fácil. Añadamos que su régimen político, llamémosle así, no es nada á propósito para estimular al trabajo. Desde el momento en que un moro llega á descollar entre sus vecinos por su riqueza, puede estar seguro de que el Sultán no tardará en *comérselo*; enérgica expresión, con la que los habitantes de Marruecos quieren dar á entender, que cuando menos se piensan, el Soberano, dueño absoluto de vidas y haciendas, se apodera de sus caudales; y puede muy bien alegrarse el súbdito con que se le deje la cabeza, que con demasiada frecuencia se corta en el país por el más fútil pretextó. Para formarse una idea exacta sobre este particular, bastará saber que la palabra más cruel y terrorífica que se le puede decir á un moro es insinuarle que es rico. Esto sería suficiente para que no descansase tranquilo ni un sólo instante.

No es, pues, esto un gran aliciente para que los moros se dediquen á cultivar la tierra, y sin embargo de la incuria é indolencia de los magrebinos produce el país abundancia de cereales. Á mediados del mes de Enero ya se vé la tierra cubierta de multitud de yerbas, cuyas variadas flores hermocean los campos, y los cereales principian á desarrollarse, recolectándose á fines de Marzo la cebada y el trigo en Junio. Las cosechas de éste que dan el cuarenta por uno sólo son consideradas en el país como medianas, y como buenas las que producen el sesenta por uno. Por las observaciones que nosotros mismos hemos hecho en Marruecos juzgamos que podría elevarse la producción del trigo al ciento por uno. Hoy, como hemos dicho, llegan en los buenos años al setenta, y esto cuando no se trabaja la tierra, pues sólo al ir á sembrar se araña un poco con arados de hierro algunos y de madera los más, pero todos tan imperfectos que con dificultad profundizan en

les del África occidental, así como *Maurilania Tingitana* ó simplemente *Mauritania* al territorio que aquellos ocupaban, también es verdad que en toda Europa se llaman *Moros* todos los que profesan la religión mahometana, haciendo abstracción completa del territorio que ocupan.

la tierra cinco centímetros. Después de esta operación el labrador abandona su campo hasta que llega el tiempo de la recolección. Ahora bien, si se trabajara la tierra dos ó tres veces, si se abonaran los campos y escardaran los trigos en su tiempo, no queda duda que la producción se elevaría á un grado fabuloso.

Entre otros campos donde se cría abundante trigo, son tan notables los extensos territorios de Abda y Dukala por su feracidad prodigiosa, que ha dado origen á un proverbio muy gráfico y común entre los moros. Dicen éstos, que «si Abda y Dukala tuviesen doble extensión, se daría por dos cuartos una carga—de camello—de trigo,» y Ptolomeo llamaba á toda la región del Tell el *granero de Roma* á causa de su pasmosa feracidad. No obstante, á otras causas diferentes de la mayor ó menor extensión de dichas comarcas, es debido al escaso producto de este país: porque como quiera que la exportación del trigo y cebada está terminantemente prohibida, concediéndose rara vez la de los demás cereales, fácilmente se concibe que nadie se afane en cultivar lo que no ha de vender.

En épocas anteriores se cultivaba en gran escala la caña de azúcar y el Xerif Abd-Alláh tenía en las provincias de la parte S. de Marruecos muchos ingenios, en los cuales se elaboraba el azúcar suficiente para las necesidades de sus súbditos. Hoy, en cambio, no se produce ni un kilo, y la mucha que se gasta en el Imperio es importada de los mercados de Europa, especialmente de la mercantil Inglaterra y de la industriosa Francia.

Además, en las colinas y en las grandes llanuras de la parte N. O. del Atlas crecen sin cultivo alguno el olivo, la higuera, el almendro y el granado; las montañas se hallan cubiertas por espesos bosques de lentiscos, moreras, robles, carrascas y encinas y por la vertiente meridional abundan las palmeras, cuyos dátiles constituyen uno de los más importantes artículos para los indígenas, siendo los mayores y más sabrosos los producidos en las provincias del Sus, y en especial los justamente famosos de Tafilét. En casi todo el Imperio abun,

dan los limoneros y naranjos, en cuyo cultivo se esmeran aunque no tanto cuanto sería de desear, los naturales. No hay para qué hacer constar que el aroma y exquisito gusto de las naranjas es muy superior al de las mejores que se crían en España, y en la misma Andalucía tienen fama las que á estas provincias traen de Tetuán, Tánger y Larache.

Por último, en Marruecos se produce con abundancia toda especie de verdura y legumbres, así como toda clase de frutas conocidas en Europa, pero tienen un gusto más exquisito á excepción de la uva, la que, si bien es más precoz, como todos los demás frutos, que las de Europa, no tiene el gusto tan agradable, aunque esto puede provenir del poco cultivo que los moros emplean en las viñas. Los melones que se crían en los campos de Alcázar-Kebir son tan buenos como los mejores de Valencia, y las sandías, que cultivan con algún esmero, son muy apreciadas, y campos hay en los que el fruto de esta calabacera llega á pesar 15 y 16 kilos.

En los grandes bosques y selvas de Marruecos, y sobre todo en las alturas y ladera Sur del Atlas, existen leones, osos, panteras, hienas, gacelas, jabalíes, lobos, chacales y raposos. Los conejos, liebres, perdices, palomas y tórtolas son abundantes, y por do quiera que se camine se ven bandadas de aves y multitud de cacería.

Los naturales del país comercian con la venta de sus camellos, bueyes, caballos, mulas asnos, cabras y muy excelente ganado lanar. Pero de quien más utilidad sacan es del camello, que, además de costar mucho menos que una mula, les sirve para trasportar sus mercancías, con la particularidad, que llevando sobre sus lomos unos seis quintales de peso, lo mismo camina por escabroso y áspero terreno, como por las arenas del desierto, sufriendo sin resentirse todo cambio atmosférico, alimentándose de yerbas, esparto y matas y bebiendo rara vez; condiciones todas que le hacen ser tan útil y hasta necesario en un país como Marruecos.

Los caballos son de raza árabe y berberísca. Los de raza berberísca se crían en la parte norte de Marruecos, y en la

parte sur los de raza árabe. El caballo siempre ha sido objeto de mucha veneración en el país, y hasta los poetas han celebrado sus excelentes cualidades. Por desgracia hoy no se fomenta la cria de esta raza por que el moro que pòsee un buen caballo sabe que el *Káid* se lo apropiará ó bien para sí mismo, ó ya para hacer un presente con él al Sultán, prolongando con tan inestimable regalo su estancia en el gobierno. En la provincia de Abda es en donde aun se conservan algunos de estos magníficos caballos, y en las provincias del Sus del Imperio se cria con el esmero que sabe hacerlo el árabe; mas esto es debido á la independendencia que en cierto sentido gozan éstas provincias, de hecho independientes de la autoridad xerifiana,

No existe en todo el *Magreb* una sola mina explotada en la actualidad por el gobierno, aunque el padre del actual Sultán trató de explotar alguna de ellas; pero las hay de cobre, plata, zinc y plomo en las cercanias de la ciudad de Marruecos; en la provincia de Fez hay una riquísima de antimonio y en *Yebel el-Hedid* abundan las de hierro, cono lo dice el nombre mismo del monte. También hay minas de oro y plata en las grandes montañas del Sus. En las sierras de Guezula las hay de plata, cobre y hierro, y en Castillejos se está explotando por ingleses una mina de antimonio, de la cual sacan mucha utilidad (1). Por lo tanto, á nadie debe causar admiración el saber, que en tiempo de Solimán, que reinó desde 1795 hasta 1822, se extraían de estas últimas no pequeñas cantidades de mineral que se llevaban á las ciudades de Fez y Taflét para ser acuñadas.

Créese con gran fundamento que deben existir canteras de mármoles, jaspes, alabastros, etc., pero que desgraciadamente, además de estar inexplotadas, nos son enteramente

(1) No hace mucho que autorizó el Sultán á una compañía inglesa para que procediese á los estudios y experimentos preliminares de unas minas de carbón en las inmediaciones de punta Malabata. Los resultados fueron tan satisfactorios que dicha compañía envió en el mes de Marzo de 1881 algunos de sus representantes á la ciudad de Fez, para convenirse en las bases conque debía hacerse la explotación. Este asunto de las minas se iba formalizando en el Imperio y los ingleses eran los que lo monopolizaban. Ahora todo está abandonado.

desconocidas, si exceptuamos la cantera de finos y blancos mármoles que en la sierra de Hentata se explotó en otros tiempos.

El que las minas no den resultado alguno para la industria y comercio, no debe admirar á quien tenga una ligera idea de la religión mahometana; los moros tienen por un gran crimen la explotación de los minerales, pues, en su concepto, es esto invertir el orden de la naturaleza que, al ocultar los metales en las entrañas de la tierra, no se propone otra cosa que contrariar la codicia y avaricia humana, siendo por tanto todo un atentado sacrílego, que la mano del hombre presuma descubrir lo que sabiamente ha ocultado la tierra en lo más recóndito de sus entrañas. Á más de esto creen que si ellos explotasen las minas y descubrieran estos tesoros que oculta la tierra, los cristianos llegarían á saber las riquezas que encierra Marruecos, y entónces harían lo imposible para apoderarse del país. Poco después de la guerra con España explotaba una compañía francesa cierta mina que hay en las inmediaciones de Tetuán, y el Gobierno de Marruecos le dió una gruesa suma para que, desistiendo de su empeño, la cegara.

También existen en este país muchos y muy buenos nacimientos de aguas medicinales, como los baños termales de Sidi Harazu, al E. de la ciudad de Fez, y los abundantes manantiales, calientes unos y frios los otros, de aguas salino-sulfurosas de Muley Jacob, visitados por los intrépidos viajeros Murga y Jiménez. En el monte de Tánger, llamado por los moros *Yebel-Kebir*, se encuentran muchas fuentes de agua ferruginosa.

La ilustración de los magrebinos es muy reducida, por no decir nula. No existen universidades ni centro alguno de instrucción, limitándose la enseñanza á las primeras letras. Al efecto se reúnen los niños en las escuelas—*Mesid*—y en unas tablas barnizadas escribe el maestro el alfabeto árabe, y cuando ya el discípulo conoce y sabe juntar las letras, entónces el mismo maestro escribe en la referida tabla uno ó más versículos del Alcorán, y aquél lo lee y repite en voz alta las ve-

ces necesarias hasta aprenderlo de memoria, continuando de este modo los más dispuestos y aplicados hasta poder recitar de memoria todo el Alcorán; para lo cual emplean siete ó más años. Los que desean adquirir algún conocimiento más y estudiar los rudimentos de la Aritmética, Astronomía y Medicina van á la ciudad de Fez, en la que existen algunos Colegios, que llaman *dar el-ilm* casa de la sabiduría, y que distan mucho de llegar á ser lo que el peor Instituto de Europa. Baste decir que para las matemáticas y física no tienen más libros que Euclides y Aristóteles, traducidos al árabe en los mejores tiempos de este pueblo, y creemos que con dificultad se hallará en el Imperio Mahometano alguno que los entienda. En una palabra, escasas nociones de Medicina, rudimentarios principios de Astronomía, algún imperfecto experimento de Química, todo ello mezclado con prácticas supersticiosas y cábalas astrológicas, y excluyendo la Geografía é Historia como inútiles y vanas, es á lo que se reduce la ciencia en Fez, Atenas africana, y foco algún tiempo de la ciencia y literatura del pueblo magrebino. Así es que cuando los marroquies reciben el grado de táleb, quedan tan pobres en conocimientos, como ricos en absurdos y presunción.

«Los magrebinos, dicen cuantos conocen ese pueblo, son, como buenos musulmanes, en extremo desconfiados; pocas veces dicen lo que sienten y nada les importa faltar á la verdad, poniendo especial cuidado en no ser esclavos de su palabra. Por el contrario, generalmente son arrojados y valientes, excitándoles á serlo cuanto les rodea. De una parte poco ó nada les aprisionan los lazos de la familia, que bien examinado no existe en el mahometismo, ya que desde la niñez se acostumbran á no ver en la mujer sino un *mueble para adornar la casa* y un objeto de placer, en la hija una cosa que se ha de vender al mejor postor, y en el hijo hábiles brazos que darán autoridad y prestigio al padre. Por otra parte la religión alcoránica les enseña el desprecio de la vida, pues les acostumbra á mirar la existencia sobre la tierra como un purgatorio, después del cual está el edén de las jóvenes huries. De

aquí el que para un mahometano perder la vida, sobre todo en guerra contra los cristianos, es lo mismo que ganar el paraíso objeto de sus sueños, y de aquí también el no hacer nada para evitar la muerte, que conforme á sus creencias fatalistas, nadie puede adelantar ni atrasar. Por último, la política del país hace del más valiente y animado el más poderoso, premiando el valor personal con la admiración y el respeto de todos».

«El modo de vida de los marroquíes es también muy diferente del de otros pueblos. Su estado ordinario es el de estar en lucha con sus vecinos, y de ahí el habituarse á la guerra; temen que les roben sus ganados ó los frutos de la tierra y esto les obliga á usar las armas hasta el punto de no separarse jamás de ellas, y como el país en su mayor parte es montuoso hace que sean ágiles, sueltos é infatigables para la marcha; es más, la clase de alimentos los hace sóbrios, y mientras en los países civilizados sus habitantes aspiran á ser ricos para ser influyentes, sabios para ser respetados, políticos para gobernar, los musulmanes aspiran á ser valientes porque el valor les dará dinero, respetabilidad, influencia y mando. Así es que los marroquíes son idólatras del valor, y hasta la vil pasión de la venganza y de la codicia son en ellos atributos del valor. Los magrebinos aspiran á tener dinero, no por los placeres que les pueda proporcionar, sino porque con el dinero adquieren armas, caballos, secuaces, mando y siempre impunidad para cometer cuantos desafueros les sugieran sus viles pasiones; pues es cierto que el Sultán y cuantos ejercen alguna autoridad en el país siempre están dispuestos á cambiar el castigo de un crimen por una suma de duros. Son, en suma, los marroquíes vengativos hasta la exageración, porque según ellos el que no venga un agravio no es valiente».

«El fanatismo religioso es otra de las condiciones más salientes de los mahometanos, y aunque en la práctica no sean esclavos fieles del Alcorán y haya entre ellos relativamente más escépticos que en Europa, el credo mahometano lo profesan con toda la fe de que es capaz una ignorancia como la de

los magrebinos. No son, en verdad, creyentes prácticos, pero sí se jactan de creer en el Alcorán».

«El sentimiento del amor patrio es uno de los más vehementes en su vida y organización semi-salvaje; pero principalmente lo tienen por la zona que cada kabíla ocupa y defienden su terreno, el monte donde jugaron y la cueva de sus deudos.»

«Si el Sultán los llama para castigar kabílas con quien no tienen resentimientos, acuden por miedo, ó no acuden; pero si se trata de guerra con invasores, sobre todo si estos son cristianos, corren llenos de entusiasmo á auxiliar á su señor, no por obediencia á quien los llama, sino por odio de raza, por fanatismo de religión, por apego á las costumbres, por conservar su modo de vivir y de pensar, esto es por patriotismo y patriotismo que podemos llamar regional».

En el curso de esta Historia y según lo pidan las circunstancias, daremos más noticias de los usos, costumbres y modo de ser de este pueblo tan desconocido de los europeos aún de los más instruídos en estas materias.

Finalmente, en este país el hombre no es dueño del fruto de su trabajo, y como quiera que el Sultán es un monarca absoluto y déspota, en toda la extensión de la palabra, como ya dejamos dicho, y no tiene más código ni más ley que su voluntad, y por principio político «que cuanto más pobre y vejado » se halle un pueblo mejor se gobierna y menos medios tiene » de sublevarse,» los fatales efectos de este sistema tiene que sufrirlos el pobre pueblo, que, dicho sea de paso, los sufre con estoica resignación.





CAPÍTULO II

Ciudad de Fez.—El Kairuanin.—Ciencia árabe.—Industria.—Marruecos.—El Kutubía.—Las bolas de oro.—Sidi bel-Abbás.—Comercio.—Mequínéz.—Kázba.—Palacio Imperial.—El tesoro.—Plantío de olivos.—Tarudant.—Taflét, etc.

PUEXTE el Imperio marroquí tres capitales, residencia ordinaria de S. M. Xerifiana. Es la primera la ciudad de Fez—en árabe *Fás*—que antes de la unión de todo el Magreb éralo también del reino de su nombre. El primer jueves (1) del mes *rabía el-áuel* de 192 de la hégira (2), ó sea el 3 de Febrero de 808 de J. C., Muley Edris, Hosseinita, descendiente de Mahoma por su hija Fátima, é hijo del fundador de la dinastía de los Edrisitas, fué el que hechó los primeros cimientos de la que aun hoy se llama Fez el viejo, en el territorio que para este fin compró á la tribu de los Zenetas en 7,500 onzas (3), haciéndola capital de su reino y trasladando á ella la corte que hasta entonces residía en Uallí. Un nieto

(1) *Rudá el-Karías*, traducción francesa, pág. 44.

(2) Hégira ó egira significa *fuga, huida*. Hallábase Mahoma en la Meca predicando sus doctrinas y haciendo prosélitos, cuando los desprecios de los *aschemítas* y la manifiesta hostilidad de los *koreischitas* le obligaron á salir de dicha ciudad y á refugiarse en la que desde entonces se llamó *Medina en-Nebi* ciudad del Profeta.—Este hecho tuvo lugar el 12 de Julio del año 622 de la era cristiana, y en este día y año principia la era de los mahometanos, vulgarmente llamada *Hégira*.

(3) Moneda del país equivalente á unos 14 céntimos de peseta.

suyo llamado Muley Hassán, edificó otra parte de la ciudad próxima á la de Muley Edris, y Yusef ben-Taxefin de Lemtuna las unió algún tiempo después derribando el muro que las dividía.

El nuevo Fez fué fundado por Abú Yusef ben-Abd el-Hakk en 674 de la hégira—1,276 de J. C.—Tanto Fez el nuevo como el viejo están amurallados é independientes el uno del otro, cada uno tiene su gobernador, y pueden considerarse como dos ciudades separadas, además, por el río *Ghinari*, que allí cerca va á morir en el *Sebú*. Entre las dos ciudades se cuentan en sus murallas dieciseis puertas. Junto á la Nueva Fez hay un arrabal, que fué habitado por los españoles que después de la caída de los Almohades ofrecieron sus servicios á los Benimerines. El caudillo de estos cristianos llamábase Gonzalo, cuya influencia y pericia militar le elevaron á la dignidad de jefe de las tropas todas de Abú er-Rebí.

Vista la ciudad desde lejos presenta una perspectiva encantadora, por hallarse rodeada de fértiles campiñas, en las que abundan los naranjos, limoneros y no pocas palmeras. Mas, á pesar de su inmejorable situación, sus calles, como casi todas las de Berbería, son estrechas y sombrías, lo cual hace que el viajero pierda toda la ilusión en cuanto penetra en su recinto; contribuyendo mucho á este desencanto el sistema moruno de fabricar las casas sin balcones, sin ventanas y sin adorno alguno exterior. Lo que más llama en Fez la atención es la magnífica mezquita *El-Kairauin*, que tiene trescientas sesenta y seis columnas de mampostería, dieciseis naves de veintiun arcos cada una, siete capillas con sus respectivas cúpulas, diecisiete puertas, dos de ellas forradas de cobre llevado de Andalucía en tiempo de los Almohades, cabiendo cómodamente en este vasto edificio veintidos mil setecientas personas. Principió á edificarse en 840, pero la torre ó minarete, célebre también por su mucha elevación, le mandó construir el Sultán Ahmed ben-Alí Beker.

Desde los comienzos del siglo X acudieron á Fez multitud de jóvenes mahometanos ávidos de extender sus conocimientos

en las ciencias, y á mediados del siglo XII era ya Fez una de las ciudades más notables del mundo por sus universidades y escuelas, dotadas con grandes rentas y montadas con tanta perfección como pudieran estarlo las mejores de Europa. Entonces acudieron á esta ciudad gran número de sabios, doctores, legistas, literatos, poetas, médicos y cuantos musulmanes sobresalían en las ciencias ó deseaban adquirir conocimientos de ellas. Del seno de estas escuelas salieron aquellos ilustres árabes que por mucho tiempo fueron los depositarios y poseedores de las ciencias naturales y exactas. Abú-Sena—conocido vulgarmente por Avicena,—Saharabi, Abú-Othman, Gueber y otros muchos que brillaron en la medicina, cirugía, arquitectura, filosofía é historia hicieron sus estudios en las aulas de Fez. Sus bibliotecas eran innumerables, y encerraban lo más rico y notable que se había escrito. Por esta razón los escritores árabes le han celebrado tanto en sus cantos poéticos é historias, llegando á llamarla «mansión de la ciencia y morada de la sabiduría y doctrina, sede del idioma árabe, de la paz y de la religión, el polo y centro de todo el Magreb». Pero de toda aquella sabiduría, de tantas universidades y librerías no ha quedado ni la sombra, y el *Tito-Livio* completo, que se decía existir en una de sus librerías, no pudo hallarlo, á pesar de todos sus esfuerzos é indagaciones, el célebre Alí Bey el-Abbassi á principios de este siglo. Este mismo viajero nos dice que en su tiempo no había en el Imperio quien supiese el uso de unos globos antiguos y una esfera armilar que aun se conservaban arrinconadas en la torre del Kairauin. No obstante su gran decadencia en las letras, es aún hoy la más ilustrada del Imperio y el centro de las escasas luces de los Magrebinos; pues aun hoy cuenta con noventa y dos escuelas para niños y ocho *Medarsat* ó colegios religiosos. La posición topográfica de Fez es encantadora, gozando, además, de abundante agua y saludable aire; sus campos son de maravillosa fertilidad y producen abundantes granos y exquisitas frutas. Rodeada de varios bosques y de multitud de jardines que riegan muchos arroyos de cristalinas aguas, ofrece á sus habitantes una pers-

pectiva y ambiente agradable. Tanto entusiasmo causaba Fez á los sibaritas musulmanes que en sus cantos la llamaron «paraíso terrestre que sobrepuja en belleza, hermosura y primor á todo cuanto es imaginable, y cuya sola vista encanta» y fascina».

Esta ciudad es considerada la primera del Imperio, no ya sólo por su ilustración y superioridad de sus moradores, si que también por la particularidad de que jamás ningún nuevo Sultán se puede considerar dueño del trono, si antes no le reconocen como tal los fesis y hace su oración sobre la tumba de Muley Edris y les jura por el mismo Muley Edris guardar sus derechos y privilegios. De esto podrá dar testimonio el Sultán Muley Hassán, como diremos en la segunda parte.

Fez es también la ciudad más industrial y comercial de todo el Imperio. Muchos de los moros expulsados de España se refugiaron en Fez, y en ella establecieron grandes manufacturas de seda y fábricas de curtidos, con multitud de telares para bordar en seda, plata y hasta en oro, en lo cual no conocen rival en Marruecos. Estas fábricas y manufacturas, si bien han decaído mucho, forman hoy la principal base de su comercio y en ella se fabrican tejidos de seda, algodón y lana, haiques, gorros encarnados, lienzos,—aunque inferiores á los de Europa—tafiletes, magníficas alfombras, finas y bonitas esteras, armas blancas y de fuego y pólvora. También hay en Fez muchas fábricas de loza y vajilla, aunque ésta es basta, si bien caprichosamente adornada. Las operaciones mercantiles las hace con Tánger, Larache, Rabát y con las tribus de los Amacirgas del Atlas. Su población es de unos 140,000 habitantes, de los que 3,000 son judíos. Su posición geográfica del meridiano de Madrid es 4,° 25 longitud occidental y 34,° 58 latitud N. Dista de la ciudad de Marruecos 375 kilómetros al N. E.

La segunda capital es Marruecos—Marrake—que está situada á 7 kilómetros S. del Tensif y sobre un plano inmenso, cuya elevación sobre el nivel del mar es de 1,450 pies, cubierto de innumerables palmeras, de multitud de huertas pobladas

de variedad de árboles frutales y limitado al S. y S. E. por la cordillera del Atlas, que todo el invierno se halla cubierta de nieve.

Principió á fundarla Sidi Yusef ben-Taxefin, llamado también Abú Yacúb, en el año 454 de la hégira—1,062 de J. C.—construyendo una pequeña mezquita y un Kázba—fortaleza—para depositar en él sus armas y riquezas (1), aunque hay autores que opinan, pero sin bastante fundamento, que echó los primeros cimientos de la ciudad su antecesor Abú Beker á ruegos de sus partidarios los Almoravides, quienes se quejaron, dicen, de la estrechez en que vivían en la ciudad de Agmat de Romet (2), y que cuando Abú Beker se ocupaba con sus soldados en la fundación de Marruecos, recibió aviso de la kabila de Lemtuna, á que pertenecía, de la guerra cruel y de exterminio que le hacía la kabila de Gudala. Entonces Abú Beker dejó el mando de sus tropas á su primo Yusef ben-Taxefin, quien no solo continuó las conquistas de Abú Beker, si que también la fundación de la nueva ciudad. Sea de esto lo que quiera, es lo cierto que poco después muchos habitantes de Agmat de Romet edificaron casas al rededor del Kázba, y bien pronto se levantó una nueva ciudad, á la que dieron el nombre de *Marrákeç*,

Muerto Yusef, le sucedió su hijo Ali, el cual, comprendiendo la importancia de este naciente pueblo, lo mandó amurar, si bien hoy no existe resto alguno de aquellas murallas, como ni tampoco hay vestigios de la mezquita y kázba edificado por su padre. Además, Ali hizo cuanto pudo para embellecer á Marruecos y hermoseola de suerte que fuera digna

(1) *Rudh el Kartas*, pág. 191. No creemos fundada la pretensión de algunos historiadores que atribuyen á esta ciudad un origen antiquísimo. Tampoco puede probarse que fuera emplazada en donde estuvo la famosa *Bocanum Hemerum* de los romanos.

(2) Ciudad muy grande y fortificada en tiempo de los Romanos, y cuando los Almoravides vinieron al Magreb tenía más de siete mil casas, siendo cabeza de toda la provincia. Hoy sólo tiene 5,500 habitantes, perteneciendo cerca de mil á la raza judía. Se halla situada á 50 kilómetros S. E. de Marruecos al pie del Atlas. Fué la capital de los Almoravides hasta que la trasladaron á Marruecos, y conquistada por los Almohades en el año 1,128.

capital de sus Estados, haciendo trabajar en estas obras á treinta mil cautivos. En pocos años la población de Marruecos se aumentó de tal modo, que, según algunos historiadores, llegó á tener 500,000 habitantes; y el cronista de Alí dice, que en tiempo de este Sultán había más de 100,000 casas habitadas; que florecían en ella las artes y las ciencias hasta el punto de ser el centro de los hombres más sabios del Islamismo, y que los moros de España, Argel y Túnez enviaban sus hijos para instruirse en sus universidades, conviniendo todos los escritores árabes en que Marruecos fué la mayor y más rica ciudad del África en los tiempos de las dinastías de Lemtunas y Almohades. Todas las riquezas que los moros llevaban de España y del Sudán eran conducidas á Marruecos, en donde se ostentaban con profusión, adornando y enriqueciendo con ellas sus magníficas mezquitas, sus suntuosos colegios, baños, bazares, etc. La Universidad—Madraza ó Madrisa—era verdaderamente maravillosa, y se distinguía por la belleza del sitio en que estaba emplazada y por la solidez de su fábrica. Fué mandada construir por el Sultán Abú el-Hasán Alí, el vencido en el Salado por Alfonso XI. Pero quien más contribuyó á embellecerla fué Yacub el-Mansur á fines del siglo XII, que en su embellecimiento empleó cuantiosas sumas y ocupó á multitud de esclavos cristianos.

Después que los moros fueron arrojados de España, dice Mr. Lambert (1), la riqueza de Marruecos principió á disminuir; las guerras intestinas, las revoluciones y las grandes epidemias de los siglos XVI y XVII hicieron cesar su hasta entonces floreciente comercio; la prosperidad se desvaneció para no volver más; se cerraron sus universidades y colegios, y de cien librerías que había en 1,526, no ha quedado de ellas sino el nombre, pues aun hoy se llama *Kutubía*—librería—el sitio ó mezquita donde estaban. Es más, en una de las grandes cámaras del *Kutubía* existía una colección de retratos de muchos de los sultanes magrebinos, y el emperador Muley Solimán,

(1) *Notice sur la ville de Maroc*, pág. 23.

mandó destruirla porque era una grave transgresión del Alcorán el hacer imágenes y copiar la cara del hombre (1).

Las murallas actuales de Marruecos están compuestas de una mezcla de cal, piedra y tierra rojiza, «tan recias dice Mármol, que si dan con un pico en ellas, salta luego como si diesen en una peña viva». Su elevación por término medio es de 7 metros y sesenta centímetros de espesor, y de cada cincuenta á cien metros están flanqueadas por pequeñas torres cuadradas, que se hallan en ruinas las más, y hasta las mismas murallas se encuentran hendidas por muchas partes, á escepción de las del N., que, como de más reciente construcción, están mejor conservadas. Estas murallas tienen 12 kilómetros de circunferencia con siete puertas, si bien dentro del círculo de estas murallas existe una gran parte de superficie convertida en jardines, que dan á la ciudad un aspecto pintoresco y poético. La población actual de Marruecos es de 50,000 habitantes, entre los que figuran 15,000 negros y unos 6,000 judíos. Sus aguas son buenas y abundantes; «descienden del » Atlas y se reparten por fosos que han hecho al rededor de la » ciudad y que dificultan el paso».—Gatell.—Su clima es sano, sin embargo de que en verano hace mucho calor, y en invierno se siente bastante el frío á causa de la proximidad del nevado Atlas.

Son muy pocos los edificios que en la actualidad tiene Marruecos dignos de atención. La colosal torre de *Kutubia*

(1) Raya en lo increíble el estado de postración intelectual en que hoy se encuentra esta infortunada nación. Baste decir, por no hacer mención de otras cosas, que en pleno siglo XIX y en el año de gracia de 1,881 en que escribimos estas líneas, no tienen los moros una triste imprenta; no se conoce el telégrafo, ni el vapor; no hay un palmo de ferro-carril; ni siquiera una mala carretera y casi podemos decir que ni hay caminos vecinales. Como de paso haremos constar que á mediados de este año se inauguró un heliógrafo entre Tarifa y Tánger, aunque parece que no da buenos resultados. También á principios del mismo año salió á luz en Tánger el periódico escrito en español *Al-mogreb Al-aksa*, y poco después el francés *Le Réveil du Maroc* dirigido por un judío y el *Al-mogreb* por un cristiano. Al hacer esta tercera edición de nuestros *Apuntes* debemos consignar que Marruecos continúa en el mismo estado de embrutecimiento.

(1), de 62 metros de altura y de la que nos ocuparemos al describir la ciudad de Rabát, las mezquitas de *Ben-Yasef*, *el-Muesim* y *el-Mansuri* son las únicas que tienen alguna cosa notable, siquiera sea por su magnitud. Refieren los moros que una de las puertas de la mezquita *el-Muesim* y la del *Bab el-Jemis* fueron llevadas de Granada por Yacub el Mansur. Hay, además, muchas cisternas y estanques bastante grandes, y multitud de posadas—*fenádak*—(2) para dar albergue á los pasajeros, siendo los principales el de Fez y el de Rabát.

El palacio de los soberanos de Marruecos, situado fuera y en la parte del S. de la ciudad, es inmenso; sus murallas tienen 5 kilómetros de circunferencia con seis puertas; pero en

(1) Los moros que son muy aficionados á fábulas y consejas, dan á la torre de *Kutubia* un origen tan raro como extravagante. Dicen, pues, que en el santuario llamado *Záwia Tamilelt* se conservan los restos de unos antiguos gigantes, quienes andando por el mundo llegaron á la gran montaña del Atlas, y complaciéndoles su desmesurada altura fijaron su residencia al norte de ella, y desde allí iban á comerciar con la ciudad de *Timbuctú* ó *Tumbuctú*. Desde las llanuras donde después se fundó Marruecos hasta Timbuctú llegaban los gigantes en tan poco tiempo á causa de tener las piernas tan largas, que no llevaban agua para pasar el desierto; mas si por acaso alguna vez la necesitaban, se la proporcionaban de la cabeza de su jefe, la que por su mucha elevación siempre estaba cubierta de nieve. Vueltos los gigantes de una de sus expediciones, se encontraron desagradablemente sorprendidos, al ver que una nube de cuervos había quitado la vida á picotazos á todas sus mujeres, excepto una. Tal fué la pena y dolor que se apoderó de los gigantes, que en muy poco tiempo perdieron la vida, sobreviviendo uno sólo á esta catástrofe. Los difuntos fueron enterrados en el ya referido santuario. Refiere también la tradición que el último gigante y su mujer fueron los que construyeron la torre de *Kutubia*, añadiendo que la mujer cortaba las piedras en un monte distante dos kilómetros de la ciudad, y que el hombre, de pie y sin moverse del lado de la torre, cogía las piedras de mano de su mujer con sólo alargar el brazo y las colocaba en su sitio. Para confirmar este hecho, y como prueba ineludible, dicen los marroquíes que las muchas piedras que hoy se ven diseminadas en redor de la *Cubba* de Sidi bel-Abbás, son de las que cortó la mujer del gigante y que sobraron de la fábrica de la torre. *Gatell*.

(2) Pl. de Fendak, que en árabe magrebino es el Mesón ó parador que hay en Marruecos para hospedarse los viajeros. Ordinariamente consta de un gran patio, cuadrado por lo regular, y en su rededor hay multitud de pequeñas puertas que dan entrada á sucios y reducidos cuartos, sin más luz que la que reciben por la puertecilla, y en ellos se alojan los forasteros. Las bestias las tienen sueltas en el patio, ó á lo más sujetas á una estaca clavada en el suelo. Algunos *fenádak* tienen un segundo piso para aumentar el número de alojamientos. También los hay exclusivamente para el comercio.

cambio se halla en muy mal estado, y lo mismo que la ciudad, que le sirve de corte, tiene más traza de un corralón desmantelado que de residencia imperial. En su recinto hay una mezquita construída por Muley Abd-Alláh, padre de Sidi-Mohamed, el cual dejó allí tres bolas de oro macizo, según refieren los moros. Como no es permitida la entrada en la torre sobre la que se hallan colocadas, no hay más remedio que creer en su palabra, la cual no es muy digna que digamos de crédito, teniendo, como tienen, á menos el ser esclavos de ella. Lempriere asegura, que el origen de estas bolas es el siguiente: como Yacub el-Mansur embelleciera tanto á Marruecos, no quiso una de sus mujeres dejar á la posteridad menor recuerdo que él; y deseando que su memoria pasase gloriosa á las venideras generaciones, vendió sus alhajas de oro y plata, lo mismo que su pedrería, y con el producto mandó fabricar las referidas bolas, de cuya conservación creen los moros que pende la felicidad del Imperio.

El único establecimiento de beneficencia que hay en Marruecos es el santuario de *Sidi bel-Abbas*, situado en la parte norte de la ciudad, en donde los pobres reciben limosna y albergue para la noche. Este santuario es, además, un asilo inviolable, donde se refugian, los criminales y los que se ven perseguidos por la autoridad. Las casas, jardines y demás propiedades de este santuario se valúan en un millón de duros, no siendo lícito enagenarlas ni dedicarlas á otro objeto que á la conservación y culto del santuario y al socorro de los pobres y enfermos. Dícese que tiene habitaciones para mil quinientas personas y cuando lo visitó Alí Bey hallábanse acogidos en él 1,800 infelices y desgraciados.

Bajo el punto de vista industrial, la ciudad de Marruecos no tiene mucha importancia. Los tapices, haiques (1) y mantas

(1) El *haique* es una de las prendas de vestir que más usan los marroquíes, y consiste en una pieza de tela de más de tres metros de larga por uno y medio de ancha, en la que se envuelven dos ó tres veces con elegancia suma. Ordinariamente se confecciona esta tela de lana blanca, aunque también las usan de materias mucho más preciosas.

que salen de sus fábricas son muy inferiores á los de Fez y Rabát. La única cosa en que Marruecos no conoce rival en el Imperio es en los curtidos, para los que se emplea la cochinilla y la corteza de granado. Tiene también bastante industria en la fabricación de tejidos de seda y una fábrica de pólvora. Mas comercialmente considerada, es la segunda ciudad mercantil del Magreb, manteniendo un activo comercio con Mogador, Safi y Mazagán, puntos por donde se exportan sus aceites, gomas, almendra—la más dulce del Imperio—, cominos, pieles de cabra, cueros de buey, dátiles, etc., etc. También tiene un gran comercio con las kabilas del interior y á ella afluyen las carabanas que vuelven del desierto con esclavos, oro, marfil, etc. Finalmente Marruecos es notable por haber sido siempre la capital de los Almoravides y Almohades, hasta que la dinastía de los Beni-Merin la trasladó á Fez.

La ciudad de Mequinéz, llamada *Meknás* por los moros, se considera como la tercera capital del Imperio marroquí; empero el Sultán sólo reside en ella un mes, poco más ó ménos, cuando de Fez pasa á Marruecos, ó vice-versa, ó cuando tiene que cobrar las contribuciones impuestas á las kabilas fronterizas, que con frecuencia se niegan á satisfacerlas y el Sultán se vé precisado á cobrarlas á tiros. Fué fundada por los antiguos Africanos ó Beréberes y conocida con el nombre de Sidda, siendo en los siglos X y XI independiente. Los Almohades la tuvieron sitiada durante siete años, al fin de los cuales la tomaron, bajo el reinado de Abd el-Mumen, en 542 de la hégira—1150 de J. C.—y la saquearon completamente, matando á la mayor parte de sus habitantes. Los pocos que habian quedado salvos abandonaron las ruinas de su amada ciudad, y á poca distancia edificaron otra, á la cual dieron el nombre de Mequinéz como recuerdo de su tribu llamada *Beni-Mequineza*. Bien pronto muchos de los individuos de las vecinas kabilas vinieron á vivir á la nueva población, que no tardó en ser una de las más pobladas del Imperio.

El magnífico y fuerte Kázba que hay en ella fué construido por el Emir Abú Yusef ben-Abd el-Hakk. En él se con-

servan aún obras de gran mérito artístico, que justamente han llamado la atención de los inteligentes viajeros. que lo han visitado, si bien no han podido menos de lamentar el descuido y abandono en que el Sultán tiene tan preciosas joyas del arte, que un día era característico del pueblo árabe.

Lo que hoy se encuentra en Mequinéz de más notable es el palacio imperial construido en tiempo de Muley Ismael, y que ocupa la mitad de la población. Tiene dilatados jardines, inmensos patios y bastantes estanques, uno de los cuales mide 40 metros de longitud y 10 de latitud siendo mucha su profundidad. En el centro de los hermosos jardines de este palacio se alza una especie de fortaleza, donde, según dicen vulgarmente y refieren algunos historiadores, se guarda el tesoro imperial. Nada queremos decir de la fabulosa suma que al decir del vulgo allí hay encerrada, y que algún autor hace subir á cien millones de duros, ni del modo de conducirse los Sultanes con los negros custodios del tesoro, pues creemos que hay mucha parte de fábula en las relaciones que acerca de este tesoro nos han dado los viajeros. Es más, creemos que si en algún tiempo existió tan famoso tesoro, hoy no queda sino el lugar donde antiguamente guardaron sus riquezas los Sultanes magrebinos. Mucho se alegrarían estos poseer tan cuantiosas sumas; con ellas hubieran pagado antes la deuda á España é Inglaterra, y evitado la intervención que aquella tuvo en todas las aduanas del Imperio, y ésta en la de Tánger.

Las calles de Mequinéz son más anchas que las de las demás ciudades del Imperio, y exceptuando Mogador, son también las más regulares; su población se calcula en 45,000 almas. De éstas unas 5,000 pertenecen á la raza judía, y viven separadas de los demás habitantes en su *Melláh*, cuya puerta única—custodiada de noche por los moros, y en la que siempre hay un *Káid* musulmán para decidir las cuestiones que se originen entre judíos y moros—se cierra al anochecer y no se abre hasta la salida del sol del siguiente día. Lo mismo sucede en Fez, Marruecos, Tetuán y en todas las poblaciones en las que los judíos viven en barrio separado de el de los moros. *Melláh*

significa salado, maldito; y hasta en el nombre del cuartel que habitan los descendientes de Jacob manifiestan los moros el desprecio con que miran al pueblo judío.

Hállase Mequinéz situada en una hermosa y extensa llanura, fertilizada por un río, que, además de mover más de cien molinos, riega la multitud de arboledas, huertas y jardines que rodean á Mequinéz. Sus cercanías son un inmenso plantío de olivos. Solamente los que á principios del siglo pasado mandó plantar el Sultán Muley Ismael ascienden á cuatro millones, y plantados todos con la mayor simetría ocupan el espacio de muchos kilómetros cuadrados. Este olivar, que es conocido por el olivar del Sultán, se halla todo él amurallado teniendo 40 kilómetros de circuito. De esta multitud de olivos que hay en sus inmediaciones se origina, sin duda, que los moros den á Mequinéz el sobrenombre de Az-zaitun ó de los olivos.

Su comercio es casi insignificante, y la industria consiste principalmente en la fabricación de los azulejos, que se emplean profusamente en el adorno interior de las casas y jardines, y en los minaretes de las mezquitas. También se fabrican armas, y sus tejidos en seda, lana y algodón gozan de bastante fama en el país. Hállase situada á 52 kilómetros O. S. O. de la ciudad de Fez.

Es también de alguna importancia la ciudad de *Tarudant*, que en sus buenos tiempos era una gran población, según León Africano, y fué siempre la capital de *Sus el-Aksa* cuando esta provincia era independiente. Su fundación se atribuye á los Beréberes, y se halla sobre el río *Eluar*, en una fértil llanura, á cuatro kilómetros N. del caudaloso *Sus*, á 220 S. O. de Marruecos y 35 del nevado Atlas. En el siglo XII fué reedificada y amurallada por Hassán ben-Mohamed Xerif, y su hijo Muley Mohamed puso en ella su corte y la fortificó con torres y baluartes; Muley Abd-Alláh la hizo depósito de su artillería y construyó grandes almacenes para sus armas y tesoros. Su industria consiste en curtidos, haiques y salitre. De Tarudant salen carabanas que van á cruzar el desierto de Sáhara—del que se halla muy próxima lo mismo que del territorio de Uad-Nun—

para comprar esclavos de la Senegambia, marfil, oro en polvo, plumas de avestruz, etc. etc. de la célebre ciudad de Timbuctú.

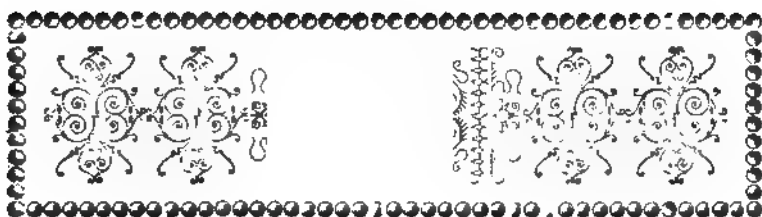
Hay, finalmente, en el interior del Imperio otras muchas ciudades, como *Tafilét*, junto al río Ziz, á 500 kilómetros E. S. E. de Marruecos con 3,000 habitantes, residencia de la mayor parte de los Xerifes magrebinos y capital del antiguo reino de su nombre: fabricanse en ella tafiletes, mantas y armas blancas: en sus campos se crían los mejores dátiles del Imperio; *Tadla*, *Alcázar-Kebir*, *Uasan*, *Rabát-et-Taza*, *Uxda*, *Tatta*, *Akka*, *Uzina*, *Guad-Nun*, *Sefró*, *Kdzba Xorfa*, etc. etc. son ciudades que nada ofrecen de particular, y que si en épocas anteriores fueron importantes por su comercio, por sus fortalezas y por la multitud de sus habitantes, hoy no son sino pequeños recintos que encierran humildes casas y pobres tugurios, para dar albergue á los pocos mahometanos que en ellas viven testificando la caducidad de las obras del hombre. Estas ciudades ni se volverán á poblar como antes, ni jamás serán más de lo que actualmente son, interin no llegue la verdadera civilización á sacar al Imperio marroquí del estado de postración á que le ha reducido su bárbaro sistema político y su absurdo sistema religioso.

Por lo que se vé, y en atención á que en el día la población europea de Marruecos no se ha internado más allá de algunos kilómetros de la costa, los pueblos del interior tienen para nosotros un interés secundario, por lo cual nos hemos circunscrito á dar una breve noticia de las capitales, que por su historia y comercio merecen siempre una mención especial en libros de la clase á que el nuestro pertenece.

Los datos que acabamos de ofrecer, y los que después vamos á presentar tanto sobre el número de habitantes, como sobre la historia de Marruecos, creemos son los más exactos que pueden ser en un país en que, tan confusas son las crónicas de donde hay que sacar las noticias, y en que la estadística es completamente nula, y no existe nada de lo que en Europa se llama administración. Esta ha sido siempre la gran dificultad para cuantos han escrito sobre Marruecos, y para

vencerla no hemos tenido otra ventaja que el poder aprovechar los trabajos de los que nos han precedido en esta improbable tarea, además de lo que nosotros mismos hemos podido saber estudiando el país, usos, costumbres, religión etc. y preguntando á los indígenas siempre que nos ha sido posible durante los diez años que hemos vivido entre ellos.





CAPÍTULO III

Tetuán.—Su antigüedad.—La destruye la escuadra de Castilla.—Reedificanla los moros granadinos.—Tradición árabe.—Álvaro Bazán en Río Martín.—Decadencia de Tetuán.—Alcazaba.—Mexquitas y calles.—Tiendas.—Población.—Las monas.—Tetuán Española.—Patrióticos donativos. Septa.—Camino de Tánger.—El Buceja.—La paz.—Guerra estéril.



TETUÁN! ¿Quién no ha oído hablar en España de Tetuán? ¿Quién no se ha forjado allá en su imaginación y en momentos de patriótico entusiasmo la imagen de esta perla marroquí, de esta odalisca muellemente acostada en su lecho de flores y follaje? Quién, en fin, no se ha sentido inflamar en amor de la patria al grito mágico de *¡Tetuán por España! ¡Viva España!* Por eso plácenos en gran manera que la misma disposición de esta obrita nos obligue á comenzar nuestra descripción de la costa de Marruecos por esta ciudad de recuerdos gloriosos, que vive y vivirá eternamente en la memoria de los españoles, y es la página más brillante de nuestra historia militar en los tiempos modernos.

La antigüedad de esta ciudad piérdese en la oscura noche de los tiempos. Cuando los romanos señoreaban el África ya Tetuán, entonces denominada *Tagath* ó *Yagath*, figuraba como ciudad de alguna nombradía. En los primeros años de la invasión de los árabes, á causa de las incesantes contiendas civiles

que mermaban la población y devastaban sus fértiles campos, Tetuán sufrió las terribles consecuencias de toda ciudad conquistada, viéndose repetidas veces arruinada por correligionarios suyos, sus rivales.

Hallábase despoblada allá por los años de 1,310, cuando queriendo el Sultán Abú Thabet Amer, de la dinastía merinida, poner sitio á la ciudad de Ceuta, que entonces pertenecía á los reyes moros de Granada, ordenó la reedificación de Tagath para que sirviera de cuartel de invierno á las tropas sitiadoras y de refugio en caso necesario. Murió el Sultán en el mismo año, y su sucesor Abú er-Rebi Solimán, ejecutor testamentario de su hermano, levantó el sitio de Ceuta; pero los trabajos que se habían principiado en los cimientos de la nueva ciudad continuaron con tanta actividad, que no tardó en ser concluida y perfectamente amurallada.

Á partir de esta época tomó gran incremento la nueva población, merced á ser el centro del comercio de los puntos limítrofes, y aun más por ser la guarida de todos los buques piratas que surcaban las aguas del Estrecho gaditano. Quienes más sufrían con estas piraterías eran los buques españoles y las costas de la Península; por lo que D. Enrique III envió en 1,400 la escuadra de Castilla á perseguir á los piratas. Pudo la escuadra forzar la barra de Río Martín ó Martil, *Guad el-Jelú y Cuz*, que con todos tres nombres se conoce en la historia, destruyó todos los buques que en ella había y echando en tierra la gente que llevaba de desembarco arruinó la ciudad ó hizo cautivos á casi todos sus habitantes. En tal estado quedó esta población que por espacio de noventa años no fué habitada ni reedificada (1).

Cuando los Reyes Católicos conquistaron á Granada después de un cerco de nueve meses, poniendo fin con esta conquista á una guerra de ochocientos años, muchos granadinos pasaron á Marruecos, desembarcando en Río Martil. La pri-

(1) Mármol, *Descripción general de África*, y Gil González Dávila, *Historia de Enrique III*.

mera diligencia de los emigrados fué dirigirse al Sultán de Fez en demanda de hospitalidad y de terreno donde edificar una ciudad, que les protegiera contra las revoltosas tribus del Rif. No sólo accedió gustoso el Sultán á su petición, si que también les señaló por jefe y gobernador á *Sid el-Mandri*, valeroso capitán que después de haber defendido á sus reyes en Granada, pasó al Magreb con el último rey Abú Abd-Alláh —Boabdil.—Este capitán ordenó inmediatamente que se levantaran los muros de la nueva ciudad en el punto mismo donde antes estaba Tagath, para con más facilidad hacer la guerra á los cristianos de Ceuta. Las murallas, pues, fueron las primeras obras que hicieron los granadinos, y en el centro de su circuito edificaron una gran mezquita con alto minarete, tachonado de menudos y vistosos azulejos.

La tradición mora refiere que en lo más elevado de este minarete había un agujero por el que un centinela estaba siempre observando el campo, gritando á sus hermanos en caso de alarma: *Tet-Tagilen, Tet-Tagilen*—abre ojo, abre ojo,—lo cual indicaba que debían suspender el trabajo para empuñar las armas y defenderse de los rifeños, que más de una vez quisieron impedirlo. De tal modo, pues, se acostumbraron los moros granadinos y los mismos rifeños á oír las palabras *Tet-Tagilen*, que en lo sucesivo llamaron con este nombre á la nueva ciudad (1).

Dejando á un lado lo que esta tradición tenga de verdad, es indubitable que continuaron edificando sus murallas y fortalezas, interin á ella venían muchos moros de aquellas montañas atraídos por la fama de Sid el-Mandri, quien no cesaba de hacer correrías á los campos de Ceuta, Tánger y Arcila, plazas pertenecientes entonces á Portugal, con sus cuatrocientos guerreros granadinos, y llegó á cautivar hasta tres mil cristianos, á quienes obligó á trabajar en la construcción de las casas y edificios con que hermoseó y adornó el recinto que

(1) Según la etimología xelja la palabra *Titauin* significa *manantial de ojos*, manantial abundante, *ojos de manantial*, por los muchos que hay en Tetuán en el barrio que se extiende más abajo de la Alcazaba.

circuían las murallas. De noche aherrojaba á los cautivos en las lóbregas y oscuras mazmorras, que tan célebres se hicieron por esto.

Durante el mando de Sid el-Mandri alcanzaron los tetuaníes gran pujanza; pero apenas descendió á la tumba su caudillo y le sucedió un nieto suyo, comenzó visiblemente á decaer el poderío de Tetuán, debilitado por las opuestas banderías que mutuamente se desgarraban. Esto sólo bastaba para echar á pique la nave del más robusto estado; mas para que la ruina de Tetuán fuese completa, le asestaron el golpe de gracia las armas cristianas de Ceuta dirigidas por un experto general y hábil gobernador. Gobernaba en 1,514 la ciudad de Ceuta el lusitano D. Pedro de Meneses, Conde de Alcoutín, que, ansioso de gloria y de ser coronado con el laurel de la victoria, no cesaba de perseguir á los tetuaníes y de hacerles todo el mal posible, saliendo con frecuencia de Ceuta á talar sus campos y destruir sus ganados, en cuyas salidas hizo proezas y cosas nada comunes. Cuéntase, entre otras, que con sólo ciento cuarenta lanzas embistió á un ejército de 10,000 hombres, que habían traído los hermanos del rey de Fez para defender á los tetuaníes, y sin perder él un sólo soldado dejó doscientos moros en el campo (1).

No pasó mucho tiempo sin que Tetuán se repusiese nuevamente de sus pasados quebrantos, volviendo luego con mayores bríos á levantar la cabeza, pues cuando los portugueses iban perdiendo terreno en África, Tetuán tomó mucho incremento por su comercio é industria, y armó en corso una gran multitud de bajeles que llevaron el terror y el espanto á los mares. Felipe II quiso poner término á las demasías de estos piratas, y corriendo el año de 1,565 envió allá al famoso D. Álvaro Bazán, apellidado el *Rayo de la guerra*, y primer marqués de Santa Cruz, con una escuadrilla de doce galeras. Con esta armada el intrépido marino embistió y destrozó los bajeles piratas, á pesar de los esfuerzos que los bárbaros hicie-

(1) Márquez de Prado, *Historia de Ceuta*, cap. V.

ron para defenderse, cerrando después la embocadura de Río Martil con los despojos de las naves echadas á pique, y con dos bergantines cargados de peñascos que para este efecto había llevado de Gibraltar.

Con este golpe tan fatal para los piratas, perdió no poco la ciudad de Tetuán, y su comercio fué disminuyendo rápidamente hasta llegar al estado en que hoy se encuentra. Sin embargo, aun después de la destrucción de los bajeles piratas siguieron los tetuaníes, si bien en menor escala, dedicándose á la piratería, y era natural que su ciudad disfrutase de las ventajas que ofrecía el bárbaro cantiverio. Á este objeto servía una mazmorra subterránea, que todavía existe pero que hoy no puede verse por estar tapiada su única puerta, cuyo techo indica la tradición ser el pavimento del mercado de fruta que hay en la morería, el cual se llama *El-metamar*—subterráneo. —En este lóbrego encierro eran hacinados por la noche los desventurados cautivos, á quienes durante el día se abrumaba con penosos trabajos. Como el número de estos infelices ascendía en 1,671 á ciento cincuenta, juzgó conveniente para su consuelo espiritual el P. Fr. Luis de San Agustín, Prefecto Apostólico de las Misiones Franciscanas en Marruecos, establecer un Hospicio en Tetuán, y así lo verificó el referido año dándole el título de *Nuestra Señora de los Dolores*. Cuatro años después le cupo á esta Misión la misma suerte que á las otras, pero volvió á abrirse segunda vez en 1,690. En 1,701 se cerró por orden de Muley Ismael, pero otra vez se establecieron allí los Franciscanos en 1,703 para consuelo y alivio de los cautivos.

La ciudad también perdió mucho por las intestinas guerras del país, como la que hubo á la muerte de Muley Ismael en el año 27 del siglo pasado. Sin embargo, á principios de este siglo, en 1,808—1,223 de la hégira,—el Sultán Muley Solimán hermostó mucho á Tetuán y aumentó casi otro tanto el número de sus casas. Mandó construir el actual *Melláh*, ó barrio de los judíos, y toda la parte oeste de la ciudad desde las antiguas murallas hasta la puerta llamada de Tánger. Tam-

bién en ese mismo año se concluyó la inmensa y magnífica mezquita mayor de la ciudad.

Tetuán es por su posición una de las poblaciones más pintorescas del Imperio; se halla situada en la falda extrema al Sur de *Yebel ed-Darsa*, á 5 kilómetros del mediterráneo, 200 de Fez, 506 de Marruecos y 46 S. E. de Tánger. La Alcazaba, que domina la ciudad, es una fortaleza notable, bien construida y que cuenta con bastantes cañones, aunque de poco calibre (1). Es también considerable la extensión de su recinto, y sus murallas están flanqueadas por varios fuertes medianamente artillados. Las calles, como las de las demás ciudades de Marruecos, son estrechas y oscuras, por estar muchas de ellas cubiertas por el piso alto de las casas. El palacio de Ersini, la casa del Jetib, la del Aatar, el palacio del gobernador y algún otro edificio son bellísimos en su clase. La multitud de mezquitas y cubbas—capillas—de los santones han valido á Tetuán el nombre de *ciudad santa* que la dan los moros, si bien dichas mezquitas nada ofrecen de particular, exceptuando la principal que es hermosa y sumamente grande, como ya hemos dicho.

Aunque Tetuán es una de las ciudades menos comerciales del Imperio, vense, no obstante, en sus calles numerosas tiendas y bazares, surtidos con los productos del interior y diferentes manufacturas ya del país ya también europeas. Fabricanse en Tetuán con mucho lujo armas de fuego, que sin dis-

(1) Hay en esta fortaleza un pequeño cañón cuya procedencia es la siguiente: Al embarcarse el ejército español, el cañón cayó en la playa y fué abandonado: poco tiempo después lo encontraron los moros, y en seguida lo trasladaron á la Alcazaba. Apenas este hecho llegó á conocimiento del Sr. Millas, cónsul entonces de España en Tetuán, elevó al *Báxa*, la debida reclamación, empero éste contestó que, según su ley, todo lo que aparece en las playas marroquíes pertenece de derecho al Sultán. No debió satisfacer esta explicación al cónsul español y siguieron contestaciones sobre este asunto por algún tiempo. Por último, el *Báxa* pidió directamente el cañón al Gobierno de España, exponiendo que era el único con que contaba la plaza. Apoyada esta petición por el mismo cónsul, salió una real orden por la que se concedía el cañón á la ciudad de Tetuán. Nosotros vimos este cañón el año 1867 y recordamos que es de las minas de Río Tinto. Los demás que hoy existen en aquella población se compraron en Inglaterra posteriormente.

puta son las mejores de Marruecos. Calcúlase su población en 20.000 habitantes, de los cuales 5,000 son judíos, que allí, como en casi todas las ciudades, tienen su Melláh ó barrio separado é independiente del resto de la población.

En frente de Tetuán hay una elevadísima montaña llamada *Yebel de beni-Hozmar*, en cuya cima habitaban las famosas monas que tanto nombre le dieron en otro tiempo; pero desde la guerra con España han escaseado mucho, siendo de creer que mal avenidas con el estruendo de las batallas, hayan emigrado al interior en busca de una tranquilidad que no encontraban en sus antiguas posesiones. Entre esta sierra de las monas y la ciudad corre serpenteando el río Martín ó *Uad el-Jelú*—río dulce,—que á uno y otro lado tiene infinidad de huertas hermoseedas con frondosos naranjos y árboles de todas clases. Estas huertas y riberas, ricas de exuberante vegetación, parece que gozan de una perpetua primavera, embelleciendo notablemente el mágico panorama que presentan multitud de blancas casas que se destacan sobre el fondo verde de tan frondoso sitio. De Tetuán al fuerte Martil (1) hay una extensa llanura que en el invierno forma una laguna inmensa, sobre todo si aquél ha sido muy lluvioso, mientras que en la primavera y estío se vé cubierta de trigo, maíz, aldorá, cebada y otros cereales y hortalizas.

Tetuán fué el objetivo del ejército español en la guerra de 1,859-60: á consecuencia de la completa victoria reportada por el general O' Donnell el 4 de Febrero de 1,860, los príncipes magrebinos Muley el-Abbás y su hermano Muley Hamed, jefe de la caballería marroquí, se pronunciaron en retirada, y dos días después nuestras tropas partiendo de la torre *Quela-*

(1) Este fuerte, colocado en la embocadura del río, fué bombardeado por la escuadra española el 29 de Diciembre del año 1,859, quedando en muy mal estado; pero al momento fué reedificado por los moros, dirigidos por oficiales ingleses, según atestiguaron los judíos cuando nuestras tropas entraron victoriosas en Tetuán. El que oficiales ingleses dirigieran las obras de este fuerte no debe extrañar á nadie, pues públicas y notorias fueron las simpatías de Inglaterra con los moros durante nuestra gloriosa campaña.

li, (1) en donde se dió la batalla, pasaron á ocupar á Tetuán, que el 2 de Mayo de 1,862 se perdió de nuevo para la civilización, siendo devuelta á los moros. Durante la dominación española la ciudad revistió, como era natural, el carácter de semi-europea: se establecieron importantes mejoras, como el alumbrado público y otras, y el día 1.º de Marzo del 60 se publicaba el número primero y único del periódico *El Eco de Tetuán*, que desgraciadamente no pudo continuar sus tareas (2).

En la actualidad, es considerada Tetuán como una de las principales poblaciones de Marruecos: es residencia de un Cónsul, nombrado por el Gobierno de España; en ella se halla también establecida una de las casas de la Misión Católico-española, habitada ordinariamente por cuatro ó cinco Sacerdotes y dos ó tres religiosos Legos, todos franciscanos, procedentes como los demás que residen en el Imperio, de los Colegios de misioneros establecidos uno en Santiago de Galicia, y otro en la villa de Chipiona—Cádiz— (3). La iglesia, casa-misión y consulado español son de construcción moderna; habiendo costado estos edificios después de la guerra la Comisaría general de los Santos Lugares de Jerusalén, en cuya fábrica y conservación se han gastado ya más de 3 millones de reales; á pesar de lo cual creémos que alguno de los mencionados edificios no reúne todas las condiciones de seguridad y duración que serían de desear. Es digno de notarse, que después de una guerra tan gloriosa como costosa para España,

(1) Próximo á esta torre se halla el camino que vá á Ceuta, y en el cual se encuentran grandes trozos de una antigua *vía romana*. En la segunda parte referiremos con más detalles la guerra de España con Marruecos.

(2) Para demostrar á que altura se halla la civilización entre los marroquíes, debemos advertir que todas estas mejoras han desaparecido ya por completo. Tan pronto como nuestros soldados evacuaron la población, todo cambió en ella repentinamente. Se borraron los nombres de las calles y los números colocados sobre las puertas de las casas; no quedó ni siquiera un farol para el alumbrado público; se arrancaron todos los árboles plantados á los lados de la carretera construída por la guarnición para facilitar las comunicaciones de la ciudad con el puerto, y, en una palabra, se destruyó todo lo que pudiese recordar el triunfo de España sobre la media luna.

(3) Véase el *Apéndice I* al fin de la parte segunda.

ésta paga anualmente un censo por el terreno donde se construyeron estos edificios. ¿Hubiera hecho esto mismo otra nación cualquiera?

En esta Iglesia Franciscana de N. Sra. de las Victorias se conservan dos preciosas alhajas, que prueban el entusiasmo que por el esplendor del culto católico se despertó en España cuando la guerra Hispano-marroquí. Los estudiantes del Seminario Conciliar de Salamanca regalaron á la nueva Iglesia una preciosa Cruz con la imagen de Cristo crucificado, toda de plata con relieves de oro, de gran valor tanto por el peso como por la perfección con que está trabajada. En el reverso tiene grabada en grandes caracteres la siguiente inscripción: «Domino Dominorum, Regi Regum Jesu Christo, Salvatori nostro, Vincenti Leoni de tribu Juda, et Domino Deo Exercituum. Ad perennem et gloriosam memoriam factorum hispani exercitus in Africa, sub annis M. D. CCCLIX et LX. Seminarii Tridentini Salmanticensis alumni hunc, suis sumptibus confectum et elaboratum, Crucifixum Ecclesiæ cultui catholico, in urbe Tetuan, dedicatæ, dant, donant, attribuunt.» En el pedestal aparece el escudo de armas del Ilmo. Sr. Obispo de aquella diócesis con su nombre que dice así: «Philippus Beltran D. G. Episc. Salmanticensis.» La otra alhaja es una hermosa Custodia, obra artística de gran mérito por sus primorosos relieves, y es regalo de la Sra. D.^a María de los Dolores Manduit Montero de Espinosa. Toda la custodia es de plata con bastantes adornos de oro, y en su ancha y airosa base se lee esta sencilla dedicatoria: «Á mayor honra y gloria de Dios. D.^a María de los Dolores Manduit Montero de Espinosa, Señora de la Villa despoblada de San Cristobal de Matamoros, provincia de Castilla la Vieja en España, ofrece esta Custodia al primer templo católico en Marruecos, titulado N. Sra. de las Victorias en Tetuán. Reinando D.^a Isabel II. Madrid 31 de Octubre de 1860.» Sombreadan las palabras transcritas el nobilísimo blasón de su casa solariega. Como testimonio de profunda gratitud nos hemos creído en el deber de consignar en nuestros *Apuntes* estos dos preciosos donativos.

Hay igualmente en Tetuán varios consulados, ó, mejor dicho, agencias extranjeras, cuyo cometido es velar por los intereses europeos, y que en su mayor parte están desempeñadas por judíos de alguna posición, los cuales, lo mismo que los de otros puntos de la costa, se hallan siempre dispuestos á cualquier sacrificio, con tal que éste les proporcione algún *consulaje*, como ellos dicen: de suponer es que nada pierdan por ello, no siendo la raza judía la que más se distingue por su desafecto al dinero.

Antes de proseguir nuestra descripción por el camino de Tetuán á Tánger, debemos advertir que la primera dista 35 kilómetros de Ceuta, y vamos á dar una breve noticia de esta por muchos títulos importante ciudad. El nombre de Ceuta parece provenir en su origen de su misma posición topográfica. Los griegos dieron el nombre de *Eptadelphos* á las siete montañas que allí hay, avanzando hácia el estrecho de Gibraltar; los romanos, por idéntica razón, las llamaron *Septem Fratres*, é indudablemente de aquí trae su origen el nombre de *Septa*, que corrompido ha venido á ser Ceuta, aunque primitivamente fué conocida con los nombres de *Exilissa* y *Abila*. Esta ciudad estuvo sucesivamente bajo el dominio de los fenicios, romanos, godos y árabes, hasta que el Rey D. Juan I de Portugal la tomó á los moros (1), quedando agregada á la corona de España en 1,580-81, cuando de resultas de la trágica muerte de D. Sebastián en la desgraciada batalla de Alcazar-Kebir, Felipe II de Castilla se apoderó de Portugal. Desde esta época ha pertenecido constantemente á España, que tiene allí uno de sus mejores presidios, una posición inexpugnable

(1) Los historiadores todos convienen en que D. Juan I de Portugal fué el que tomó á Ceuta; empero no están conformes en señalar el año en que se efectuó este hecho. Dicen unos que fué en 1407, otros en 1409 y, en fin, otros opinan que fué en 1415, después de un cerco de seis años; no faltando quien opine que la ciudad estaba desmantelada desde que Abd el-Mumen, á mediados del siglo XII, destruyó sus fortísimas murallas, y así dicen estos últimos que á D. Juan y á sus hijos D. Duarte, D. Pedro y D. Enrique, que le acompañaban, fuéles fácil la conquista de Ceuta, abandonada por los moros en el momento que divisaron la armada portuguesa.

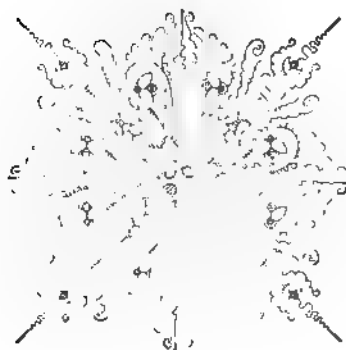
en África y una de las llaves del mediterráneo. ¡Ojalá los Gobiernos de nuestra patria sigan atendiendo á su defensa cual merece la posición en que se halla!

Volviendo á Tetuán, continuamos diciendo que el camino á Tánger es muy accidentado: á los 10 kilómetros de Tetuán, se encuentra el puente de Buceja, en el cual principió la célebre batalla de *Guad-Ras*, cuya victoria, aunque costosa á nuestro ejército, coronó gloriosamente la inmortal epopeya escrita con sangre española, que se llama «La campaña de África.» Esta jornada acabó de convencer á Muley el-Abbás de que era inútil continuar la resistencia, y en su virtud se decidió á pedir de nuevo la paz, que obtuvo en efecto. Á 5 kilómetros del citado puente de Buceja se hallan los olivos (1) bajo los cuales se firmaron los preliminares de la paz, en los que se estipuló que Marruecos pagase á España 400 millones de reales, para cuyo cobro se acordó que el Gobierno español intervendría en las aduanas marroquíes, y así se hizo por medio de los Recaudadores españoles, que tuvieron á su cargo llevar cuenta de cuanto se recaudaba en el Imperio, destinando para España la mitad de lo que las aduanas rendían en exportación é importación.

No siendo éste nuestro propósito, no decimos más sobre el tratado de paz con Marruecos; pero no dejaremos de repetir lo que tantos otros han observado; que es muy sensible no haya sido dicha paz tan abundante en buenos resultados como parece debiera haber sido. ¿Á quién podrá culparse de ello? Nosotros no lo sabemos; y aunque lo supiéramos, tampoco lo habíamos de decir, pero es el hecho que España debiera haber ejercido y ejercer siempre la legítima influencia que conquistó

(1) En las ocho veces que en diversos años pasamos por este ameno sitio se agolparon á nuestra imaginación ideas tristes y recuerdos gratos. Estos porque nos parecía ver al invicto ejército hispano formado en apretado haz defendiendo el honor de nuestra patria, y creíamos oír el estampido de nuestros cañones y el eco de nuestros soldados que gritaban ¡Victoria!; y aquéllas porque veíamos regados los valles y colinas de sangre española, sin más utilidad que un crédito, el cual tardamos en cobrar más de un cuarto de siglo y no se ha sabido aprovechar.

con sus victorias, y no es esto lo que cada día estamos presenciando: por eso algunos extranjeros han calificado nuestra guerra de *guerra estéril*, quizá con demasiada propiedad. Nosotros sólo podemos contestar: la guerra la hizo el pueblo español, que fué entonces digno de su historia: el fruto debieron recogerlo sus gobernantes, y no es culpa del pueblo que éstos no lo hayan hecho así. *Suum cuique.*





CAPÍTULO IV

Tánger.—Antigua Tingis.—Los fenicios.—Traducta Julia.—Origen de Tánger, según los moros.—El monarca universal.—Paraíso de los creyentes.—Tánger morisca.—Derrota de los portugueses.—Alcázar Segner.—Tánger portuguesa.—Los Franciscanos en Tánger. Dote de Catalina.—Perfidia portuguesa.—Triunfos de Gaylán.—Evacuación de Tánger. Los Cónsules. Juramento imperial.—El bombardeo.—Sanidad en Marruecos.—El ministro marroquí.—Población.—Calles y edificios.—La Alcazaba. Sistema penitenciario.—Comercio. Puente romano.—Sepulcros.—Yebel Kebir.—Restos romanos.—Camino de Arcila.

NADA hay más encantador, ninguna cosa fascina tanto al viajero viniendo por el camino de Tetuán, como la vista de la ciudad de Tánger, nombrada por los musulmanes *Tanya*. Desde muy lejos se descubren las colinas que la rodean cubiertas de una rica vegetación; su campiña es deliciosa y amena, tanto que sus habitantes romanos la llamaron por antonomasia *Campania*, nombre que conservó siglos después de la invasión sarracena. Recostada la ciudad en forma de anfiteatro en el declive de una montaña, que ocupa la parte más norte de Marruecos como avanzada centinela, ofrece un aspecto agradable y en extremo pintoresco al que por primera vez la ve desde el mar, siquiera esta fantástica hermosura desaparezca cuando se pisan sus estrechas y no

muy limpias calles y al ver sus pobres edificios y sus derruidos muros.

Movido Aben el-Gezar por la posición, belleza y prosperidad de Tánger y sus cercanías la llamó la *segunda Meca*; el aspecto mismo que aun hoy tiene Tánger la imprime un sello particular de antigüedad magestuosa. En concederla esta antigüedad no se equivoca el atento observador, porque, efectivamente, su origen piérdese en el abismo de los tiempos. Mucho antes de la dominación romana era ya conocida esta ciudad, y es la llamada *Tingis* por Plinio, *Tinge* por Mela y *Tenga* ó *Tinga* por los monumentos fenicios; fué fundada por Antéo, según la fábula, ó por los Cartagineses como quieren autores respetables. Éstos opinan que la primitiva ciudad estuvo situada en el lugar que ocupan las ruinas de *Tánger el viejo*, cuatro kilómetros al E. de la actual población. Junto á estas ruinas y al lado de una fuente, se conservaron por muchos siglos dos columnas de piedra blanca con una inscripción fenicia que decía; «Somos los expulsados de nuestro país por Josué el ladrón, hijo de Navé.» Estos expulsados debían ser los ascendientes de los primitivos habitantes de este país, según la opinión de Procopio (1).

Pretenden otros que la moderna Tánger no es más que una prolongación de la antigua, porque en aquellos tiempos ésta tenía más de 30,000 vecinos, lo cual arguye una población, por lo menos de 150,000 almas. Corroboran este sentir los preciosos descubrimientos de objetos del arte romano que á cada paso se hacen en el perímetro ocupado por la actual ciudad. Aún en las excavaciones ejecutadas en 1880 al abrir los cimientos para construir la Iglesia de la Misión Católico-española, á una profundidad de tres metros, se encontró el tronco de una figura humana labrada en mármol, que representa una diosa, y un magnífico y espacioso mosaico, que parecía ser el pavimento del templo consagrado á la deidad hallada, del cual se pudo sacar un trozo de cinco metros de

(1) *Historia de los Vándalos*, lib. 20, c. 10.

diámetro, y en él se ven con vivísimos colores pájaros y cuadrúpedos. Una gran parte del mismo mosaico conservamos en los gabinetes de Historia natural de este Colegio. Esto y otras razones no menos poderosas nos inducen á juzgar con fundamento que la antigüedad de la moderna Tánger se remonta á los primitivos tiempos de la dominación romana.

Lo que no admite duda es que Tánger, enclavada en lo que aun se llama *Tánger el viejo* ó en el sitio donde se halla en la actualidad, debe su origen á los fenicios, y así nos lo dá á entender Pomponio Mela, que era natural de Carteya, pueblo situado en la frontera de España, al cual llama este escritor otro Tánger por traer su procedencia de esta ciudad africana. Con testimonio tan autorizado parece demostrarse que es de todo punto inexacto el atribuir al emperador Claudio la fundación de Tánger por haber llevado también el nombre de *Julia Traducta*; pues esto sólo nos indicaría que Tánger alcanzó gran nombradía en tiempo de este emperador romano, el cual la distinguió con el dictado de *Colonia romana*, título, como dice el erudito Conde de Ericeira, que únicamente se daba á ciudades insignes. Los romanos la constituyeron capital de la *Mauritania Tingitana* y es indudable que en tiempo del Imperio llegó á ser una población de gran importancia. Desde esta época es bien conocida la historia de Tánger y las vicisitudes porque ha pasado, variando con frecuencia del dominio de unos al de otros conquistadores.

Cuando los godos se posesionaron de este país, fué Tánger sometida al señor de Septa—Ceuta—antes tributaria de los romanos, y que á la sazón lo era de los godos; mas cuando los árabes, capitaneados por Muza ben-Nosseir é impelidos por el espíritu de conquista que su religión les prescribía, sometieron á su dominio una buena parte del África, se apoderaron de Arcila y de Tánger casi al mismo tiempo, es decir, en la primera década del siglo VIII, pero no están conformes los autores al fijar el año.

Aquí debemos referir cuál es la opinión de los moros sobre el origen de Tánger, que por cierto honra mucho á esta ciu-

dad, por más que no dé una idea muy ventajosa de los conocimientos cronológicos de los indígenas. Dicen, pues, éstos que Tánger fué fundada por un señor llamado *Sedded ben-Had*, que gobernaba por entonces el universo mundo: y, ¿quién no sabe que la gran pasión de los monarcas poderosos es tener una capital digna de sus colosales imperios? Esta pasión y la idea de fabricar una corte que atestiguase su poder á la posteridad, preocupaban continuamente á ben-Had, y ciertamente no es cosa de extrañar, hallándose constituido en jefe de la raza humana. En consecuencia, se propuso edificar una ciudad que fuese todo un *Edén*, verdadero paraíso terrenal de los creyentes. Nada había de faltar de cuanto podía apetecerse en aquel lugar de delicias, y como aquella ciudad debía ser la *cabeza* de su vasto Imperio, creyó el monarca musulmán ser muy puesto en razón que el *cuerpo* contribuyese á ser tan espléndidamente coronado; por lo que envió sus emisarios á todas las regiones conocidas para recaudar tributos, los cuales deberían invertirse en la gigantesca fábrica del *Edén*. Así se hizo, en efecto, y el Sultán del universo tuvo la gloria de ver concluida su portentosa capital, cuyas murallas y casas mandó revestir de enormes planchas de plata y oro.

Dejando á los sabios la tarea de averiguar los grados de certeza de la mencionada tradición árabe, que nosotros hemos tomado de Lempriere (1), diremos que los árabes la elevaron á un grado fabuloso de grandeza, y que en ese tiempo fué célebre por la suntuosidad y belleza de sus casas y establecimientos literarios. Cuando los guerreros lusitanos se posesionaron de Tánger, encontraron un soberbio edificio dedicado al cultivo de las letras, fabricado de maderas olorosas, primorosamente labradas, cuyas paredes cubrían graciosos azulejos y preciosas molduras de yeso. Completaban el edificio una esbelta mezquita y un claustro con celdas y otras habitaciones destinadas á los maestros y alumnos. En dicho colegio enseñaban los árabes en la época de su apogeo, la filosofía, as-

(1) *Voyages en Maroc.*

trología y medicina, en que fueron eminentes en ese tiempo. Consta todo esto de un curioso mármol que en el referido claustro se halló, y que en pocas palabras narra la historia de las glorias políticas, militares y literarias de la ciudad de Tánger. Léese en él que el primer rey moro señor de Tánger fué «hijo» de rey, nieto de rey, y rey de los reinos.... Jacobo Almanzor señor de Levante hasta Poniente.... vencedor de todos los imperios.... no fué judío ni cristiano, sino moro piadoso, el cual nos mandó hacer este letrero escrito en arábigo y trasladado de un letrero escrito en piedra de lengua caldea, que estaba en el castillo de esta ciudad, y tenía escritas todas estas cosas—las que refieren la historia de Tánger—y dicho rey Almanzor nos mandó hacer 86 piedras de la misma manera de ésta para mandar por todo su reino y poner en casas como ésta para memoria...» Esta traducción en idioma portugués la trae D. Fernando de Meneses, Conde de Ericeira, en su *Historia de Tangere*, lib. I, n.º 5 y siguientes, donde podrá verla íntegra el curioso. Del mismo historiador consta que fueron halladas otras muchas lápidas con varias inscripciones que atestiguan la nobleza y antigüedad de esta ciudad, las cuales se llevaron los ingleses cuando evacuaron á Tánger después de veintidos años de señorío.

Ocupada, pues, esta plaza por los secuaces de Mahoma, fué el punto de partida de muchas expediciones contra España; siendo una de las más célebres la que, á petición de Ervijo—quien se proponía con el auxilio de los musulmanes destronar á Wamba y alzarse con el trono godo—salió de su puerto en tiempo del noble rey godo Wamba. Este virtuoso soberano se preparó á recibir convenientemente á los expedicionarios. Tomó sus medidas tan acertadamente, que no sólo batió y pasó á cuchillo al ejército que había desembarcado, si que también redujo á cenizas la escuadra enemiga, compuesta de 270 velas; siendo ésta la primera vez que lucharon árabes y godos. Por rudo que fuera para los moros este golpe de la fortuna, intentaron probarla otras muchas veces, amenazando sin cesar las playas indefensas de España, hasta que

la memorable batalla de Guadalete, que se dió el día 31 de Julio de 711 (1), les puso en posesión de la Península. En aquel infausto día pereció con el valiente Rey D. Rodrigo la vetusta monarquía goda; y las pocas posesiones que tenía en África pasaron al poder de los Califas de Damasco.

Nada de particular nos refiere la historia de Tánger hasta el año de 1,437, en que los cinco hermanos del Rey de Portugal, deseosos de adquirir un nombre ilustre y de ensanchar los dominios portugueses allende el Estrecho, dispusieron una expedición al África. Reunida toda su gente, que ascendió á 6,000 hombres de todas armas, se hicieron á la vela el 12 de Agosto del mismo año, y desembarcaron en Cuta 16 días después. Una vez allí, trataron en consejo el modo de hacer la guerra, y de común acuerdo decidieron poner cerco á Tánger. No contaban con la resistencia que habían de hallar en la

(1) El autor de las *Cartas ilustrativas á la España árabe*, de Masdeu, fundándose en un fragmento árabe dice que la batalla de Guadalete tuvo lugar el mes de Moharrem año 93 de la hégira, que viene á corresponder á primeros de Noviembre de 711, y Dozy señala el Domingo 19 de Julio del mismo año. Ya que hablamos de esta batalla, y no obstante la opinión general de los historiadores, que unánimes señalan las márgenes del Guadalete como testigos de la derrota del ejército godo, creémos conveniente copiar á continuación lo que sobre el particular ha escrito D. Antonio Sánchez Osorio en la pág. 516 de su obra *La profesión militar*; «La batalla, dice, en que pereció del todo la unidad monárquica goda, no tuvo lugar cerca de las márgenes del río Guadalete; fué dada en las inmediaciones ó en la cuenca del llamado por los árabes *Guadi-Beca* ó *Guadibecca*, que quiere decir río de Beca. Esta corriente fluvial debe ser, según los datos que pueden deducirse de las crónicas musulmicas y de alguna nuestra, el río *Barbate*, que, perteneciendo á la provincia de Cádiz, pasa por el Este de Veger de la Frontera y desemboca en el Océano, entre Tarifa y el Cabo de Trafalgar, más cerca de este punto que de aquél; ó bien el que existe en la misma provincia gaditana y se titula hoy *Salado*, denominación que tienen muchos ríos de Andalucía; este último deja la villa de Conil al Occidente, y arroja sus aguas al mar por el Oeste del Cabo de Trafalgar.—No se ha podido averiguar cuál sea la causa de consignarse por la generalidad de los historiadores godos que fué en Guadalete donde obtuvo la media luna tan señalado triunfo sobre D. Rodrigo, cuando las notas que reunen mayor crédito distan de hallarse conformes con esta aserción. y ni aun mencionan á este río: y sí al *Guad-ad-Leca* ó *Guadileca*, cuya palabra traducen sin gran autoridad por Guadalete». También Dozy opina que esta batalla se dió á orillas del río Salado, y antes que Dozy negó Gayangos que fuera en el Guadalete, opinando que debió tener lugar junto al lago de la Janda.

ciudad, ni con que aquella expedición había de ser en todo funesta; porque auxiliada la plaza por el Rêy de Fez y Marruecos, Abd el-Hakk, los portugueses levantaron el sitio y tuvieron que pedir la paz, que les fué concedida, en 15 de Octubre del referido año, aunque con depresivas condiciones: fueron éstas que habían de devolver á Ceuta, y que su general D. Fernando, había de quedar en rehenes. Cierto es que Ceuta nunca fué devuelta á los moros, pero en cambio D. Fernando, después de un prolongado cautiverio y agobiado de trabajos y disgustos, murió en una prisión de Fez, el 5 de Junio de 1,443. Los restos de la expedición extenuados, sucios, rotos y maltratados pudieron volver á Ceuta, y al cabo de un año pasaron á Portugal.

Llegado Alfonso V á la mayor edad y queriendo vengar el desastre de su padre y el cruel martirio de su tío, preparó una expedición, y al frente de 30,000 soldados cayó sobre *Alcázar Seguer* el 18 de Octubre de 1,458. Era en aquel tiempo Alcázar Seguer un puerto de mucha importancia, situado á unos 14 kilómetros E. de Tánger, enfrente de Tarifa y en lo más angosto del Estrecho de Gibraltar; pero hoy no existen más que los restos de su grandeza anterior, siendo un miserable pueblecito que no conservá sino el nombre antiguo de *Alcázar*, *el-Kazar seguer*, ó *el-Kerim*, ó *el-Ketáma*, tomado de su fundador *Abd el-Kerim el-Ketámi*.

Este puerto tuvo que abrir bien pronto sus puertas al ejército portugués, que, satisfecho con tan fácil conquista, se restituyó á Portugal con el propósito de volver á continuar en Marruecos una empresa, cuyos principios habían sido tan lisonjeros. Así lo verificó en dos distintas ocasiones, en 1,464 y 1,471, siendo el fruto de estas dos expediciones la sumisión de las plazas de Tánger y Arcila, que por esta vez sucumbieron al empuje de las victoriosas armas de D. Alfonso. Tan ruidosas hazañas valieron á este príncipe el renombre de *Africano*, con que le conoce la historia.

Una vez Tánger en poder de Portugal, fué declarada capital de las posesiones lusitanas en África, y el Gobierno de

Lisboa procuró fomentar en ella el comercio y también las ciencias. Consta de un modo cierto que á Alfonso V acompañaron en su expedición Religiosos Franciscanos, y, apenas aquél tomó posesión de la codiciada ciudad, entregó á éstos para Convento el suntuoso edificio de que hemos hecho mención. Su mezquita la consagraron al culto divino bajo la advocación de S. Antonio de Padua, y allí reanudaron los Franciscanos los estudios públicos con gran utilidad de los nuevos habitantes de Tánger. Éste fué el centro de la instrucción pública de la colonia lusitana, hasta que, el año 1,568, á instancias de los Padres Trinitarios, que anhelaban establecerse en la ciudad con el fin de ejecutar mejor, y con mayor facilidad en Tetuán, las redenciones de cautivos, el malogrado D. Sebastián les cedió dicho Convento, y los Franciscanos regresaron á su Provincia de Portugal.

En las dos centurias que Tánger estuvo bajo el dominio portugués mandaron su guarnición cincuenta gobernadores, y todos al frente de sus tropas hicieron heroicidades por defender la plaza; en cien y cien combates contra los moros alcanzaron laureles inmortales, siendo una continuada opopeya la defensa de Tánger. Pero la colonia cristiana compuesta en 1,662 de más de 6,000 personas, tuvo que abandonar sus hogares por una real orden. ¡Triste fin de tanta gloria! Un Alfonso ganó á Tánger, y otro Alfonso—en nombre de Alfonso VI su madre la reina D.^a Luisa—la abandonó. El Marqués de Saude, Francisco de Mello, embajador de la corte portuguesa en Londres, fué quien negoció el enlace de D.^a Catalina con Cárlos II de Inglaterra, como medio de constituir estable alianza ofensiva y defensiva contra España entre ambas naciones. Una de las cláusulas matrimoniales era la cesión á los ingleses de la ciudad de Tánger, juntamente con Bombay y dos millones de cruzados, debiendo ellos en retorno dar á Portugal la Isla de Ceylán inmediatamente que la conquistaran.

Era á la sazón Gobernador de la plaza Africana D. Luis Almeida, después conde de Avintes, otros le llaman Luis Lobo, Barón de Albitio, y al saber el Rey Católico la determinación

de Portugal y la alarma de los tangerinos que abiertamente se oponían á someterse á los protestantes, encargó al Marqués de Trucifal, Gobernador de Ceuta que sondease el ánimo de los tangerinos y tratase con ellos por si querían mejor entregarse á España que á Inglaterra. El Marqués envió á Tánger á D. Simón de Mendoza con cuatro buques, y llegando al Cascajar se detuvo, y en una lancha con bandera de paz se acercó á la plaza y dió los pliegos que traía para el Gobernador. Éste envió la contestación en otra lancha también con bandera de paz, pero en ella iban escondidos y armados cinco hombres, y al emparejar con la lancha española dispararon contra los que esperaban confiados en el seguro, mataron á tres é hirieron á Mendoza, que se lo llevaron preso á Tánger, en cuya playa hubiera perecido á manos de la multitud, si el Oidor Francisco de Fonseca no le defendiera con su espada y gran riesgo de su persona.

Para obviar inconvenientes el Gobierno inglés encargó la toma de posesión al católico Conde Peterborough, y le dió tropas en su mayoría irlandesas, pero así y todo las familias más nobles de Tánger y el Clero todo se oponían á la entrega, y firmaron una representación que mandaron á Lisboa. Entonces muchos tangerinos volvieron los ojos á España y preferían entregarse al Rey Felipe, que al fin era de su raza y de su misma religión, antes que venir á parar á manos de los ingleses; pero ni en Lisboa se hizo caso de la representación de los de Tánger, ni el Gobernador de ésta se condujo como debía, pues no falta quien diga que además de la felonía que cometió con el pundonoroso Mendoza, fué él quien preparó la derrota de los 150 tangerinos que salieron á pelear contra Sidi Gaylán, poderoso musulmán que se llamaba Rey de Tetuán y que se había ofrecido como tributario del Rey de España sirviéndole con 10,000 infantes y 2,000 caballos.

Después de la derrota total de estos 150 portugueses, se fugió el Gobernador temeroso por la seguridad de la plaza, y demandó auxilio á Peterborough, que presuroso entró en la ciudad con unos 4,000 hombres y 60 caballos, y acto continuo

notificó á los tangerinos que, sino querían permanecer en la ciudad, los trasladaría á Lisboa. La población casi entera recogió el mobiliario y las sagradas imágenes, se refugió en las naves y con amargos sollozos entregó sus hogares y sus iglesias á la sacrílega impiedad de los protestantes. ¡Fundados eran sus temores!

En efecto, los ingleses entraron en Tánger de una manera tan brutal como si la hubieran tomado por asalto. En la iglesia catedral encerraron á los atribulados Canónigos, á los Padres Dominicos y á los demás Sacerdotes de la diócesis tingitana. Movidos de su fanatismo iconoclasta, y parodiando á los antiguos vándalos, se ensañaron contra el antiguo convento Franciscano y las tres iglesias menores que había en la ciudad, destrozando las imágenes que no pudieron llevarse los portugueses, é incautándose de los vasos Sagrados; y las casas del Señor, monumentos de la fe lusitana, las convirtieron en caballerizas.

Pero no tardaron en pagar su loca y sacrílega temeridad, porque, casi á raíz de estos atentados, saliendo á campaña contra los moros un cuerpo de 400 soldados y 100 ginetes, todo él pereció miserablemente á manos del temible Sidi Gaylán, que se encargó de vengar los ultrajes hechos por un pueblo civilizado á la Religión divina, á quien debían toda su cultura. Posteriormente á este descalabro, yendo en persona el general inglés, Conde de Teviot, á la sierra vecina á provisionarse de leña con una fuerza de 500 hombres y tren de artillería, cayó Gaylán sobre los ingleses y sólo 9 quedaron vivos, pues el bajá había prohibido á sus tropas dar cuartel á los vencidos.

Siguieron así los mahometanos hostilizando á diario á los ingleses hasta ponerlos en tanto aprieto que se vieron forzados á recurrir al monarca español mendigando su socorro contra los victoriosos musulmanes. El Rey Católico, no menos generoso que cristiano, les envió 150 caballos andaluces, á cuya ayuda debieron su salvación. Mas considerando el Gobierno británico los enormes dispendios que le acarrecaba la conservación de la plaza, lo tardíos que por necesidad tenían

que ser los socorros, por estar tan lejos de la metrópoli, y el ningún provecho que entonces le reportaba su conservación; teniendo además en cuenta las murmuraciones del pueblo inglés, que se quejaba de que mientras su Rey devolvía—ó vendía, como dicen algunos historiadores—Dunquerque á la Francia, emplease crecidas sumas en mantener á Tánger para Inglaterra, resolvió en 1,685 desampararla. D. Pedro II de Portugal, por medio de su Embajador José de Fária, instó para que se la restituyesen mediante una estipulación pecuniaria, pero Carlos II conformándose con el parecer del Almirante Duque de York, que después fué soberano del Reino Unido, prefirió volar las fortalezas y arrasar la ciudad, resultando que lo que en tantos años de hostilidades no lograra la rusticidad musulmana, hizolo en pocas horas la civilización inglesa.

De acuerdo, pues, con esta resolución mandó Carlos II, dos meses antes de su muerte, á lord Darmond al frente de una escuadra al puerto de Tánger, para que condujese á Inglaterra los dos regimientos de infantería y uno de caballería, que componían la guarnición. Estas órdenes tuvieron exacto cumplimiento, no sin destruir antes cuantas obras de fortificación había comenzadas, incluso un magnífico muelle, cuyas ruinas se ven aún en marea baja. De este modo el Sultán de Marruecos, Muley Ismael, tuvo la inesperada suerte de recobrar pacíficamente la arruinada plaza que tanto codiciara, siendo uno de sus primeros cuidados ordenar á un Alcaide para que, con cuatrocientos negros de la guardia imperial y demás artífices que en Tetuán y otros puntos encontraron, reedificasen la ciudad y levantasen sus muros. Hiciéronlo así en poco tiempo y quedó Tánger casi como hoy se encuentra, conservándose desde entonces en poder de los moros.

Tánger es desde mucho tiempo la residencia de los cónsules extranjeros. El de Francia estuvo establecido en Safí y después en Salé, hasta el año 1,693. Antes del reinado del emperador Sidi-Mohammed se había convenido en que los cónsules residiesen en Tetuán, pero una inculpable aventura fué causa de que los cristianos tuviesen que salir de tan agradable sitio.

Entreteniase un europeo cazando pájaros en las cercanías de la población, y tuvo la desgracia de herir á una mora que casualmente halló en la dirección de su escopeta: cuando el Emperador tuvo noticia de este desagradable incidente, juró *por su barba* que ningún cristiano volvería á profanar con su planta las calles de la santa ciudad de Tetuán. Sabido es que este juramento—por la barba—no lo hacen los moros sino cuando se trata de casos ó asuntos importantes, y el Emperador jamás lo viola; de manera que, en la ocasión de que venimos hablando, la orden imperial se ejecutó con demasiada escrupulosidad (1). Según otra versión la causa que impulsó al Sultán á decretar la expulsión de Tetuán de todos los cristianos, fué el haber un inglés dado muerte en una reyerta á un musulmán. Lo cierto es que todos los Diplomáticos europeos de Tetuán tuvieron que fijar desde entonces su residencia en Tánger. Sólo la Misión Franciscana, cuya caridad y virtudes admiraba el mismo Sidi Mohammed y se complacía en proclamar, quedó exceptuada de esta general medida de proscripción; pues consta por los libros de aquel tiempo, que se guardan en el Archivo de Tánger, que continuaron los Franciscanos en Tetuán hasta los principios de 1,773, desde cuyo año se suspendió allí la Misión por no quedar entonces cautivos en la ciudad.

Poco es lo que podemos decir del moderno Tánger. Á consecuencia de un conflicto entre Francia y Marruecos, del que hablaremos en la segunda parte al describir la historia del reinado de Abd er-Rahman, el Gobierno de Luis Felipe envió á la costa marroquí una escuadra, al mando del príncipe Joinville, que bombardeó á Tánger el 6 de Agosto de 1,844.

Actualmente residen en Tánger los Embajadores de España, Francia, Inglaterra é Italia; los Cónsules generales de Portugal y de otras naciones europeas, del Brasil y de los Estados Unidos de América (2). Los empleados del cuerpo diplomático y consular, además de velar por los intereses de su país res-

(1) Mr. Lempriere, *Voyage dans L'empire de Maroc*, chap. 1.

(2) Por el art. 12 del tratado de paz entre España y Marruecos se autoriza al representante de España para residir en Fez ó en donde convenga al Gobierno

pectivo, tienen á su cargo el cuidado de la sanidad en todo el Imperio: el consejo sanitario nombra inspector á uno de sus vocales, quien queda encargado durante un mes de visitar los buques, refrendar y expedir patentes y cuidar de la estricta observancia de las leyes sanitarias. Del mismo modo se halla establecido este servicio en las ciudades de la costa al cuidado de uno de los cónsules ó agentes consulares de las diferentes naciones. Reside igualmente en Tánger un representante del Ministro de Negocios extranjeros del Sultán, con el fin de facilitar la inteligencia con las embajadas de las naciones que en Tánger tienen representación. Hoy desempeña este alto destino Sidi Mohammed Torres, sucesor del famoso Mohammed Bargás, hombre que no ha dejado de mostrar habilidad y talento en las diferentes cuestiones que han surgido entre su Gobierno y los que están representados en su país, y que, colocado en otra esfera, hubiera podido pasar por diplomático notable.

Al reedificar los moros á Tánger en el siglo XVII, establecieron en ella, por orden superior, parte de los cautivos existentes en otros puntos, y como, por la tolerancia más ó menos amplia de los Sultanes, se fué franqueando poco á poco este puerto al comercio europeo, se hizo necesaria la presencia de la Misión Franciscana en esta plaza. En su consecuencia, el Vice Prefecto P. Lázaro Giménez de Jesús María, inauguró allí el hospicio franciscano á principios de 1,763 bajo la advocación de San José, y después del B. Juan de Prado (1). Habiendo sido expulsados los Misioneros en 21 de Diciembre de 1,790 de todo el Imperio por el cruel Muley Yazid, quedó igualmente in-

Español. El artículo dice así: «Á fin de evitar sucesos como los que ocasionaron » la última guerra y facilitar en lo posible la buena inteligencia entre ambos go- » biernos, se ha convenido que el representante de S. M. la Reina de España en » los dominios marroquíes resida en Fez, ó en la ciudad que S. M. la Reina de las » Españas juzgue más conveniente para la protección de los intereses españoles y » el mantenimiento de amistosas relaciones entre ambos Estados.»

(1) Así consta de una partida de bautismo del libro de la Misión de Mequinez que comienza en 1,686. pág. 83, n.º 111. Éste es el único dato que arroja alguna luz sobre esto.

terrumpida la Misión de Tánger, hasta que, bajo el humanitario gobierno de su hermano Muley Solimán, arribó á dicha ciudad en 17 de Enero de 1,794 con otros cinco Misioneros el P. Vice Prefecto Fr. Pedro Gallardo, Guardián de Mequinez. Desde esta fecha quedó definitivamente establecida en Tánger la Misión Franciscana, siendo también la residencia prefectoral, bien que conservase hasta 1,859 el título honorífico de Guardián de Mequinez, á pesar de haber sido suprimido desde 1,790 el convento de la Purísima Concepción que tenía la Misión en aquella ciudad, y no residir ya en ella ni el Prefecto ni otro algún religioso. Desde la época dicha, nuestra Misión en Tánger tuvo dos pequeñas interrupciones debidas á idénticos motivos; la una á causa del bombardeo de Tánger por los franceses, desde el 25 de Julio de 1,844, en que los Misioneros se embarcaron para Tarifa, hasta el 15 de Septiembre del mismo año; y la otra durante los pocos meses que duró la guerra de España con Marruecos en los años 1,859-60.

En el día Tánger cuenta 20,000 habitantes, incluyendo 6,000 europeos y otros 6,000 judíos. La población, gracias á los desvelos del consejo sanitario, ya no es como antes una de las más sucias y repugnantes del Imperio: aunque las calles son estrechas, torcidas y algunas con un piso bastante malo, por hallarse casi desempedradas; todo lo cual basta y sobra para desde luego desilusionar al viajero, que, al pisar el recinto de Tánger, crée de muy buena fe que no pisa el *paraíso de delicias*, soñado por la poética imaginación de los árabes. Hay, no obstante, algunas mezquitas bastante grandes y espaciosas, y no carece Tánger de edificios, que en Marruecos pueden pasar por suntuosos. Tales son la antigua casa de Suecia, en la que está hoy instalada la Misión católico-española y en la que se construyó una pequeña, pero bonita Iglesia, estilo mudéjar en 1,881, las Legaciones de Francia, España, Inglaterra, el Colegio de las Terceras Franciscanas, el Hospital español etc., etc. y no pocas fondas, muy concurridas por los muchos viajeros y *touristas* que visitan á Tánger. Fuera de esto, el caserío es bastante pobre y de miserable aspecto exterior,

siguiendo las reglas de la arquitectura moruna, vigente hoy en Marruecos. De algunos años á esta parte han construido varios europeos en las afueras de Tánger muchas y hermosas casas, hoteles y villas, en medio de magníficas huertas y bellos jardines, que dan un aspecto encantador á sus cercanías. También existen varias fondas muy buenas dentro y fuera de murallas.

No hay duda de que Tánger ha crecido visiblemente en importancia en estos últimos años, desde que la invasora mano europea se ha apoderado de su fértil campiña, transformándola en floreciente pensil. Así es que el pueblo de Tánger tiene hoy aspecto, en parte, de ciudad europea y de musulmana; en sus principales calles hay muchas tiendas españolas y alguna que otra inglesa ó francesa, según rezan sus respectivos letreros. Tanto en la ciudad como en la campiña se ven mezclados el moro y el cristiano, y no hay reunión en la que no se vean al mismo tiempo el haïque y albornoz con la levita y aun la clásica capa española.

Como fortaleza no es la ciudad de Tánger de mucha importancia, á causa de la poca consistencia de sus murallas, si bien su posición es bastante buena. Los muros, pues, están medio arruinados, y en algunos puntos tienen torres almenadas y flanqueantes. La batería que mira á la bahía es la mejor conservada y artillada. La Alcazaba se levanta airosa sobre la parte N. O. de la población (1), incluyendo dentro de sus muros una pequeña ciudad, en la que se destaca la linda torre ó minarete de la nueva mezquita, concluida hace pocos años; en esta parte se encuentra el palacio del *Báxa* ó gobernador, y la antigua fábrica de moneda. Esta Alcazaba está bastante

(1) En este mismo sitio parece que se hallaba el suntuoso palacio que servía de residencia á los gobernadores godos que España tenía en Tánger. La magnificencia de este edificio era tal que competía con los alcázares de Sevilla, Córdoba y Toledo. Como testimonio de su grandeza podemos citar las hermosas columnas de marmol blanco y de una sola pieza, con capiteles al estilo greco-romanop rimorosamente labrados, quizá pertenecientes á los primeros siglos del cristianismo. Estas columnas sustentan los arcos arábigos del gran patio de la actual Alcazaba.

bien fortificada y últimamente el Gobierno marroquí, por influencia de Inglaterra y bajo la dirección de oficiales ingleses, ha construido una batería, en la que se han colocado seis grandes cañones de nuevo sistema. La posición de esta fortaleza es inmejorable, y llegaría á hacerse inexpugnable en manos de europeos.

También en la Alcazaba se encuentra la cárcel que, como todas las de Marruecos, sólo ofrece de particular el ser hedionda, oscura, sucia y sin alguna ventilación. Aunque brevemente haremos constar que el *sistema* penitenciario en Marruecos es de lo más horrible que puede darse. Los hombres más avezados al crimen, los delincuentes que merecen pena capital y los que han sido delatados por envidia y venganza, todos se hallan aherrajados en misera prisión. El Gobierno no pasa alimento alguno, ni aún agua á los infelices encarcelados; así es que el preso ha de mantenerse de lo que su familia, si la tiene, le proporcione, y si carece de familia ó amigos que puedan socorrerle, entonces se halla precisado á subsistir á costa de las sobras de sus compañeros y del producto de la fabricación de espuelas, cuerdas, etc., etc. Solamente en Tánger, gracias á la oficiosa intervención de algunos representantes europeos, pasa el Gobierno marroquí agua para los encarcelados, ciento diez gramos de mal pan á los que no tienen amigos ó familia que pueda socorrerlos, y cincuenta y cinco para los que la tienen.

Cuando los presos son trasladados de una á otra población los llevan unidos por una gruesa cadena de hierro, de la cual penden grandes argollas también de hierro, y en cada una de estas pesadas argollas va el cuello del infeliz prisionero. Oprimidos por el mucho peso de la cadena, desfallecidos además por el hambre, la sed y el mal tratamiento de los soldados que los escoltan y conducen, caminan de esta suerte uno, dos y muchos días hasta llegar al término de su viaje, donde les espera ó el suplicio, ó una vida sepultada en inmundo calabozo, y donde sólo aspirarán la fetidez de un ambiente corrompido. Si cuando así son conducidos los prisioneros muere en el camino al-

guno de estos desgraciados, los conductores le cortan la cabeza para presentarla á la autoridad y abandonan el cadáver, si ya no colocan cadáver y cabeza en un serón sobre un camello, y para contrapeso otro de los prisioneros, como hemos visto nosotros mismos en más de una ocasión. Lo dicho creémos que basta para formarse idea del sistema penitenciario, usado en Marruecos.

Comercialmente considerada es Tánger de mucha importancia, y su aduana es la que más rinde en el Imperio. Á Tánger afluyen la mayor parte de las mercancías de Fez, Mequinez y hasta de Larache, sobre todo en los meses de invierno, en que los temporales no permiten la entrada ni la salida de los barcos por su barra. Además de las lanas, pieles, cera y otros productos del país que se exportan por el puerto de Tánger, salen anualmente unas 15,000 cabezas de ganado vacuno para Gibraltar, Marsella, Lisboa, Ceuta y para algún otro punto de España; casi todos los comestibles necesarios para el abastecimiento de la plaza de Gibraltar puede decirse que los suministra el puerto de Tánger, del que diariamente sale cargado alguno de los dos ó tres vapores pequeños, que también se dedican á remolcar los buques en el Estrecho, además de otros muchos vapores y bárcos que hacen escala en Tánger.

No lejos de Tánger, al E., se ven las ruinas de un puente romano: los moros, huyendo de una armada enemiga, lo destruyeron para salvar sus buques en la espaciosa ría existente entonces, y que hoy se halla completamente obstruída. En las afueras de la misma ciudad, en el sitio denominado el *Marxan*, se halla un gran número de sepulcros abiertos en piedra, los que se atribuyen á los romanos ó fenicios; y á dos kilómetros O. de la misma, está el monte *Yebel Kebir*—monte grande—al que los portugueses llamaron *Sierra de San Juan*, que domina la entrada del Estrecho, sitio delicioso en extremo, y á donde se trasladan la mayor parte de los europeos, especialmente los empleados, en los meses de más calor. Allí hay multitud de casas con grandes huertas, lindos jardines y una capilla católica que se inauguró el 24 de Junio de 1,883. Puede considerar-

se este pintoresco monte como el punto de reunión á donde afluyen á descansar sobre sus triunfos diplomáticos los estadistas europeos acreditados cerca del Sultán mientras la época del verano. Es en una palabra, la *villa del placer*, donde en dicha estación se cobija la aristocracia tangerina contra los fuertes calores. El agua de uno de los muchos y buenos manantiales que hay en este monte era conducida á Tánger en tiempo de los romanos y godos por un soberbio acueducto, del que aun se conservan restos, para el servicio de sus termas y demás necesidades de la ciudad. Este acueducto atravesaba el *Uad el-Ihud*—río de los judíos—por un puente, cuyos cimientos son lo único que existe hoy. Este pequeño río tomó su nombre de la circunstancia de haber desembarcado por él varios judíos cuando la expulsión de los mismos de España.

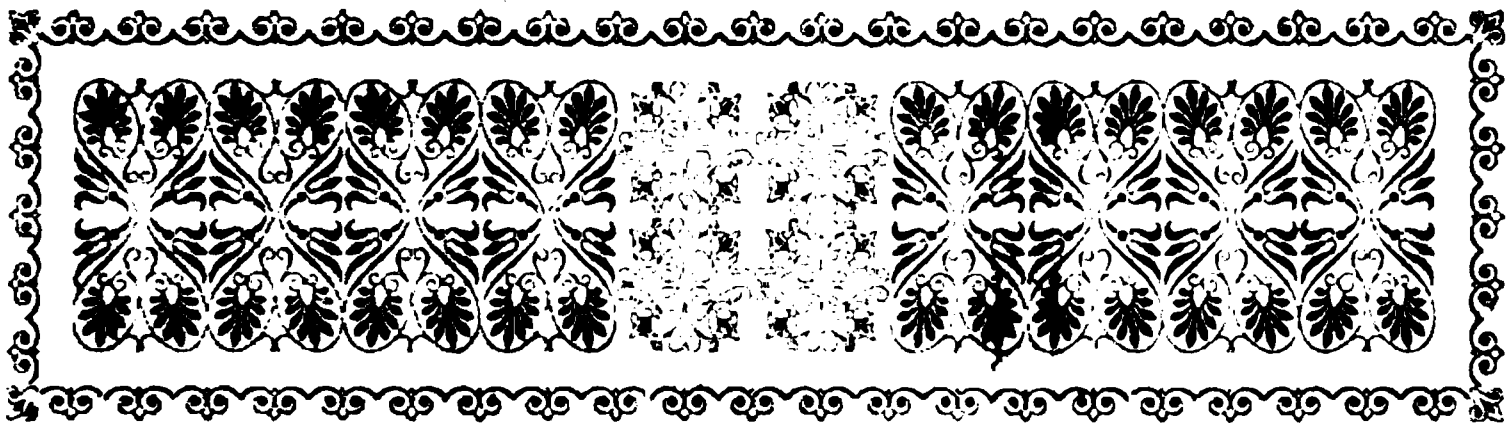
Concluyendo la historia y descripción de esta ciudad, diremos que dista 196 kilómetros de Fez, 500 de Marruecos y 35 de Arcila, que es la población que la sigue en la costa occidental de Marruecos. La posesión de Tánger sería de mucho interés para cualquiera de las potencias de Europa—de España sobre todo—por la posición que ocupa en el Estrecho de Gibraltar.

Empréndese el camino de Tánger á Arcila atravesando el delicioso laberinto de huertas y jardines, que rodean á la primera, y dejando á la derecha el cabo Espartel, antiguamente llamado *Ampelusia* (1), se entra en una extensa llanura profusamente sembrada de palmito. Esta llanura se cierra á la izquierda y cruza de frente hasta el mar por algunos pequeños montes, que van á morir en el Océano. También hay que va-

(1) En este cabo hay una elevada farola, única que existe en el Imperio; y el Sultán se obligó á construirla en virtud del art. 43 del tratado de comercio celebrado con España. Dice así el citado artículo: «Habiendo acreditado la experiencia que la falta de alumbrado en las costas septentrionales de Marruecos expone á la navegación y al comercio á graves riesgos y pérdidas, y deseoso S. M. Marroquí de contribuir á la seguridad de aquélla y al desarrollo de éste, en cuanto sea posible, se compromete á construir un faro en el Cabo Espartel, y á cuidar de su alumbrado y conservación.» En 1,883 se construyó otra pequeña farola en la parte E. de Tánger, junto á sus muros y en el sitio denominado *la Tenería*.

dear algunos ríos, y á los lados del camino se ven los *duares* de los moros, en los cuales se albergan las familias que cultivan los campos. Uno de estos duares, llamado en árabe *Yebel-Habib*, ofrece la particularidad de ser rubios sus habitantes; éstos evitan toda mezcla con los demás marroquíes y tienen costumbres enteramente diferentes á sus convecinos. Sin duda alguna pertenecen á una raza diferente de todas las demás.

Por último, traspuesta una colina, llamada por los moros *Cuesta Roja*, cubierta de robles, y cruzados dos brazos de mar, se descubre Arcila, que sólo dista hora y media escasa del último brazo de mar.



CAPÍTULO V

Arcila.—Recuerdos.—Antigua Zilis.—Los ingleses en Arcila.—Restauración.—Epidemia.—Sid Uataz sitia á Fez.—Alfonso V.—Lucha terrible.—Un nuevo Caballero.—Arcila por Portugal.—Colón en Arcila.—El príncipe cautivo.—Combate de tres días.—Auxilio oportuno.—Derrota de Mohammed.—Nuevo sitio.—Último sitio y nueva derrota de Mohammed.—Luchas continuadas.—Los portugueses abandonan á Arcila.—Los beduinos.—El puerto cerrado.—Población de Arcila.—Las armas lusitanas.—Camino de Larache,

ENTRE los numerosos ejemplos que la historia nos ofrece de pueblos y ciudades que, después de haber figurado en primera línea, y haber desempeñado un importante papel en la escena del mundo, han decaído de su antigua grandeza, podríamos citar el de la ciudad que vamos á describir. Así como el viajero se sienta conmovido sobre las ruinas de Babilonia, de Troya y de Ménfis, preguntándose si realmente aquellos trozos de columnas, muros y capiteles esparcidos por el suelo han pertenecido á tan grandes capitales, así también nosotros nos hemos preguntado al contemplar los derruidos torreones de Arcila, si en efecto han sido ellos los testigos de su grandeza, y los que han presenciado tantos rasgos de heroísmo, tantas luchas y tanta sangre vertida al pie de sus murallas.

El eco del desierto que reproduce nuestras palabras, es la única contestación que obtenemos; pero no por eso es menos

verdad que fué Arcila en otros tiempos una plaza fortísima de la mayor importancia, así como es hoy un montón de escombros y ruinas, en cuyo centro se ven algunas casas, pobre vivienda de su reducida población.

Arcila se halla situada sobre el mar Océano, y dista 150 kilómetros de Fez. Ignórase quienes fueron sus fundadores, pues mientras algunos autores creen que los romanos, otros opinan que fueron los beréberes, ó antiguos africanos, los cuales la dieron el nombre de *Zilis* ó *Zilia*, y luego los Romanos la llamaron *Julia Constancia Zilis*, y los árabes la designaron con el nombre de *Azaila*. Esta última opinión nos parece la más probable, aunque no pueda sostenerse como de una certeza evidente. Lo que no admite duda es que Arcila estuvo sometida al Gobernador de Ceuta, tributario de los romanos y después de los godos, aunque no falta quien opine, que, en los últimos años de la dominación goda, D. Recila ó Requila, que era el Duque de la provincia tingitana, residía en Arcila y tenía por subalterno á D. Julián, Conde ó Gobernador de Ceuta. Estos repetidos cambios de señores fueron en extremo perjudiciales á la población, por tener que sufrir de unos y otros los horrores consiguientes á la guerra, y á una guerra hecha con la barbárie y crudeza de aquellos tiempos.

Como las demás ciudades africanas, Arcila cayó definitivamente en poder de los árabes cuando la invasión sarracena, aunque se controvierte el año en que esto tuvo lugar. Aseguran unos historiadores que gobernada por D. Requila pudo sostenerse hasta la pérdida de la monarquía goda, y Juan León afirma que la tomaron los árabes el 94 de la hégira, ó sea el año 715 ó 716 de J. C., si bien en otro lugar dice que se perdió al mismo tiempo que Tánger, y es cosa evidente que esta última ciudad estaba en poder de los árabes cuando éstos pasaron á España. Es más: Luis del Mármol afirma que los godos gobernaron á Arcila hasta dos años después de la ruina de la monarquía goda, en cuyo tiempo, no teniendo esperanza de poder recibir socorro, se entregaron sus habitantes á los mahometanos. Lo cierto es que Arcila, después de conquistada por

los árabes, gozó de relativa tranquilidad. Estos árabes la adornaron con bellos edificios, y en esta época fué Arcila famosa en armas, letras y comercio. Pero á la conclusión de este período, sin que pueda precisarse que causas pudo haber para ello, los ingleses se apoderaron de Arcila en 936. Los hechos, reproducidos con una frecuencia y una perseverancia deplorables, han venido constantemente á desacreditar el tan decantado humanitarismo de Inglaterra; siempre un reguero de sangre y una línea de fuego y devastación, han marcado los pueblos que los soldados de Albión han hollado con su planta, y Arcila será para siempre un testigo harto elocuente de que la humanidad no ha solido acompañar á los conquistadores ingleses. No pudiendo éstos sostenerse por mucho tiempo en Arcila, á causa de los continuos combates que tenían que sostener con los moros, acordaron abandonarla; pero no lo hicieron sin arrasar antes las fortificaciones y reducir á escombros la población entera, quitando la vida á sus habitantes. Este proceder tan poco humanitario y la vista de tan espantoso y desgarrador espectáculo infundieron tal pavor en los habitantes de sus cercanías y en los que pudieron salvarse de tamaña barbarie, que huyeron al interior, y fueron necesarios 30 años para decidirlos á volver á pisar el suelo donde habían vivido, y en el que reposaban las cenizas de sus antepasados.

En el año 966, Alhácem II, hijo y sucesor de Abd er-Rahman ben-Mohammed, Califa de Córdoba, mandó reedificar la ciudad, cuyas obras se efectuaron á costa de sacrificios inmensos de toda clase; entonces la prosperidad y grandeza de Arcila fué mayor que la que tuvo en los 223 años primeros que la poseyeron los árabes; pero no bien sus moradores principiaron á gozar el fruto de sus trabajos, cuando tuvieron que habérselas con un nuevo y más encarnizado enemigo. Una mortífera epidemia se desarrolló entre ellos haciendo tales estragos, que la ciudad quedó otra vez casi despoblada, y sumidos los que escaparon á este azote en la mayor consternación; y desde esta época no volvió Arcila á cobrar su pasada grandeza, ni tampoco tuvo tantos habitantes como antes.

Reinaba completa anarquía en el Magreb después de la muerte de Abd el-Hakk, último Sultán de la dinastía merinida, cuando Sid Uataz, llamado por otros Mulcy Xec el-Uataz, gobernaba con toda independencia á Arcila y la mayor parte de su provincia, y, aprovechándose de las revueltas del Imperio, se propuso hacer la guerra al asesino de Abd el-Hakk, que reinaba en la ciudad de Fez. Con un buen ejército, que pudo reunir en la provincia del Garb y en las inmediaciones de Arcila, fuése á disputar el trono al Xerif asesino. Tuvieron varios y recios combates hasta que Sid Uataz consiguió sitiar al Xerif en la ciudad de Fez. Entre tanto, D. Alfonso V de Portugal salió de Lisboa el día 15 de Agosto de 1,471 con una escuadra de 300 velas y 30,000 hombres de desembarco. Acompañábanle en esta expedición el infante D. Juan, su hijo y sucesor, D. Álvaro de Castro, D. Juan Coutiño y otros valerosos guerreros. Al día siguiente de su llegada—20 de Agosto—ordenó el rey á varios de sus generales, que, salvando el arrecife con los buques pequeños, fuesen á tierra en busca del sitio más á propósito para desembarcar la artillería y municiones. Es de advertir que había entonces un largo y áspero arrecife que impedía la entrada de los buques grandes en el puerto, y aun la de los buques pequeños la hacía muy difícil. Esta circunstancia, y la de estar el mar bastante alborotado, dificultó sobre manera el desembarco, y no se hubiera efectuado si el mismo rey y el infante no les animaran con su ejemplo, siendo los primeros en llegar á tierra; pero así y todo perecieron ahogados más de doscientos soldados.

Desembarcada la tropa y dos piezas de artillería puso el rey sitio á Arcila, cuyos habitantes ninguna resistencia opusieron, sin duda porque confiaban en la fortaleza de sus muros y en la mucha gente de guerra que encerraban dentro. Preparado todo por los portugueses, se principió á batir las murallas y por espacio de tres días cayó un sin número de proyectiles sobre el muro hasta derribar dos grandes lienzos del mismo. Por aquí se disponían á entrar los portugueses cuando el día 24 por la mañana hicieron los sitiados señal de

parlamento, que al instante se les concedió; mas estando los parlamentarios tratando con el rey el modo y forma de entregar la ciudad, algunos capitanes portugueses, deseosos más de una victoria sangrienta que de un triunfo pacífico, entraron con sus soldados en la ciudad por los destruidos muros, y quitaron la vida á todos los enemigos que hallaron por delante. Los moros, que tan vilmente se hallaron sorprendidos, se defendieron con furor, y los portugueses que habían tomado tan poco noble determinación, estaban decididos á morir ó vencer, pues vencidos no se atrevían á volver á su campamento, temiendo con razón el enojo de su rey. La lucha, pues, fué terrible; por una y otra parte se peloó con valor, hasta que los portugueses obligaron á los moros á refugiarse en el castillo y en la mezquita mayor, quedando aquéllos dueños de las calles todas de la ciudad. En esto D. Alfonso se apercibió de todo, y con lo restante de la gente entró en la población para auxiliar á sus soldados. Mandó el rey que con una especie de ariete se derribasen las puertas de la mezquita, en cuyas naves tuvieron lugar sangrientos combates y luchas horribles, pereciendo casi todos los moros y bastantes cristianos, y entre éstos D. Juan Coutiño.

En el castillo, que era muy fuerte y estaba bien abastecido, se refugiaron los demás guerreros moros y la gente noble de la ciudad. D. Alfonso mandó arrimar las escalas al castillo, y sus soldados tan embriagados estaban con la victoria, que denodadamente subieron por ellas, y con tanto ímpetu acometieron á los musulmanes que se vieron precisados á tomar refugio en las torres; pero allí también les persiguió el valor lusitano, y en poco tiempo quedaron los portugueses dueños de todo, aunque con grandes pérdidas de unos y otros. Rindióse, pues, la torre del homenaje y D. Alfonso quedó dueño de Arcila, cautivó cinco mil personas, entre ellas dos mujeres, y un hijo y una hija de Sid Uataz, además de 2,000 musulmanes que murieron en la pelea. En la ciudad se hallaron cincuenta cristianos cautivos que recobraron su deseada libertad.

En la mezquita mayor, convertida en iglesia y dedicada

á la Inmaculada Concepción de María Santísima, y ante el cadáver caliente aun del Conde de Marialva, armó caballero D. Alfonso á su hijo D. Juan por lo bizarramente que había peleado en la toma de Arcila, diciéndole al mismo tiempo: «Fijo, Dios vos faga tan buen caballero como el que aquí yáz,» y acto continuo nombró Gobernador de la misma á D. Enrique de Meneses, Conde de Valenza do Miño.

Al tener noticia Sid Uataz del cerco de Arcila por los cristianos levantó el sitio de Fez y fué á socorrer la ciudad que, además de sus tesoros, encerraba su familia; pero al llegar á Alcázar-Kebir supo como ya la habían tomado los cristianos, y que el ejército portugués era tan numeroso y aguerrido que en vano trataría de recuperar la ciudad perdida. Como por otra parte no le convenía abandonar sus proyectos de conquista en el Magreb, hizo paces con D. Alfonso y volvió sobre Fez, que al fin pudo tomar, no sin antes haberse derramado mucha sangre de uno y otro bando.

Ínterin Arcila perteneció á Portugal fué preciso que su guarnición estuviera siempre con el arma al brazo, porque los moros de una ú otra manera hostilizaban diariamente á la plaza y con frecuencia la sitiaban con más ó menos tropas agarenas. En una de estas ocasiones fué auxiliada por Cristóbal Colón. Había salido de Cádiz el famoso Ligúr el 9 de Mayo de 1,502 para hacer su cuarto viaje á América, llevando las carabelas *Capitana*, *Santiago de Palos*, *Gallega* y *Vizcaina*, siendo la mayor de 70 toneladas y de 50 la menor, con 150 hombres de tripulación. Antes de dirigir Colón el rumbo á América, mandó enderezar la proa á la fortaleza de Arcila, en donde ancló el 13 del referido mes. Hallábase entonces algún tanto apurado el Gobernador lusitano por el estrecho asedio en que le tenían los moros, pero éstos, al solo aspecto de las carabelas españolas, huyeron al interior y dejaron libre por entonces al presidio lusitano.

Siete años duró el cautiverio del joven y animoso príncipe Muley Mohammed, que así se llamaba el hijo de Sid Uataz cautivado en Arcila, pero pasado este tiempo tuvo su padre la fortu-

na de rescatarle (1). Vuelto á Marruecos Muley Mohammed, pensó seriamente en tomar una ruidosa revancha, para lo cual nada juzgó tan á propósito como la reconquista de Arcila, que quedó acordada luego que el príncipe fué reconocido como rey de Fez. Para llevar á efecto esta empresa reunió toda su gente de guerra, y dirigiéndose á Arcila estableció el sitio en toda regla. Desde este año, 1,508, se inauguró en las llanuras de Arcila una serie no interrumpida de combates y hechos de armas dignos de pasar á la historia, y que sin embargo apenas son conocidos de los eruditos. ¡Cuánto heroismo ignorado! ¡Cuántas proezas olvidadas presenciaron aquellos campos! ¡Cuántos ecos de gloria resonaron en aquellas soledades! Uno de los hechos más gloriosos que tuvieron lugar frente á los muros de Arcila fué sin duda el asalto de dicha plaza ordenado y dirigido por el valiente Muley Mohammed, al frente de más de 20,000 ginetes y 120,000 peones con bastante artillería y toda clase de máquinas de guerra.

Los moros, con su rey á la cabeza y animados con su ejemplo, atacaron los baluartes con tanto denuedo y bizarría que los portugueses fueron inmediatamente rechazados hasta las murallas. Dos días duró el combate en las calles; sitiados y sitiadores lucharon con el furor de la desesperación; los portugueses pelearon como buenos, pero tuvieron por fin que ceder al número, pereciendo la tercera parte de su ejército, y herido el jefe D. Vasco Coutiño, Conde de Borba, abandonaron la población y se reconcentraron en la ciudadela, donde fueron también perseguidos encarnizadamente, resistiéndose hasta el último instante con igual valor que desgracia. Tuvieron, pues, que pensar en una capitulación, por ser poco menos que imposible poder resistir á tan numeroso ejército, siendo así que los portugueses sólo eran cuatrocientos hombres de armas; ya se hallaban á punto de rendirse, cuando en el des-

(1) Las dos mujeres del Sultán, la hija y el príncipe fueron entregados por D. Alfonso, y en cambio de ellas recibió el cuerpo del infante D. Fernando, muerto en Fez el año 1,443, que hasta entonces no había podido recuperar por más que lo había intentado varias veces.

pejado horizonte del Océano divisaron las blancas y henchidas velas de la armada portuguesa que venía en su socorro.

Efectivamente: D. Juan de Meneses, cuñado del Conde de Borba y gobernador de Tánger, sabido había por unos cristianos—que en una carabela surta en el arrecife de Arcila habían ido á darle parte de todo—el estado en que se encontraba la plaza; y se presentó muy luego con sus tropas en las aguas de Arcila. Animados entonces los lusitanos y auxiliados con este refuerzo, con 4,000 peones y algunos caballeros de Jeréz, que conducía Ramiro de Guzmán, corregidor de dicha ciudad, empeñaron en las calles un nuevo y más sangriento combate. Al cabo de tres días, una nueva victoria vino á coronar los esfuerzos de los portugueses, que lograron desalojar al enemigo de sus posiciones. Á tan dichoso resultado contribuyeron en gran manera las respetables fuerzas, 3,500 peones, que salieron de Gibraltar enviadas por D. Fernando el Católico y acaudilladas por el célebre Pedro Navarro. Apenas este esforzado capitán llegó delante de Arcila, dirigió los fuegos de sus galeras sobre el campo enemigo con tan acertada puntería, que éste se vió en la precisión de abandonarla, y el rey de Fez se retiró con sus mermadas huestes hacia Alcázar-Kebir, no sin haber puesto antes fuego á la parte de Arcila que sus tropas habían ocupado; de suerte que, por fruto material de tan costosa victoria, los portugueses no recogieron más que un montón de ruinas y humeantes escombros. Fué, sin embargo, como dice muy bien Mariana, de grande importancia la defensa de Arcila para la conservación de las demás plazas que Portugal poseía en África, y realzó sobre manera el prestigio de las armas cristianas.

Después de estos sucesos los portugueses se dedicaron á reconstruir y fortificar de nuevo la ciudad, que dos años más tarde volvió á ser sitiada por los moros, y cuando ya se preparaban al asalto, después de abrir una espaciosa brecha, fué socorrida por la armada que Segueira llevaba á la India: hubo sin embargo que lamentar las desastrosas consecuencias de un horroroso incendio producido por los combustibles que ha-

bían allegado los moros, y el cual redujo á pavesas una gran parte de la población.

Muley Mohammed no descansaba ni podía estar tranquilo viendo á Arcila, su ciudad natal, en poder de los cristianos, á quienes si estaba agradecido por lo bien que le trataron en los siete años de su cautiverio, también les odiaba y aborrecía como buen musulmán. Constante, pues, en su propósito sitió por tercera vez á la ciudad en el mes de Abril de 1,516, rodeándola de mar á mar con un ejército de cien mil combatientes. Era entonces gobernada Arcila por otro D. Juan Coutiño, quien se apresuró á dar aviso del aprieto en que se encontraba la plaza al rey de Portugal y á Nuño Ribeiro, que estaba en Málaga de proveedor del rey lusitano, y les pidió auxilio y socorro para defenderse de tan terrible ejército.

Entretanto Muley Mohammed preparó su artillería é hizo profundos fosos para defenderse en el caso probable de que los sitiados hicieran alguna salida y quisieran acometerle en su mismo campamento. Sólo doce días duró el cerco, y en todo este tiempo no cesaron los moros de batir la plaza, y de noche y de día arrojaron bombas y metralla á los sitiados; mas éstos, con el auxilio que recibieron de Nuño Mascareñas, de Nuño Ribeiro y de cuarenta y dos naos y carabelas que mandó el rey, se defendieron heroicamente y obligaron al Sultán á levantar el sitio el 3 de Julio del referido año. No satisfizo á D. Juan Coutiño ver al enemigo levantar el sitio de la plaza, y ardiendo en deseos de venganza salió de Arcila con sus mejores tropas y alcanzando á la retaguardia del Sultán, la atacó y destruyó con pocas pérdidas de su parte, y cargado de despojos volvió triunfante á Arcila.

Á pesar de esta victoria, siguióse peleando por ambas partes con éxito vario; pues los portugueses hicieron muchas salidas al campo de los moros. En estas refriegas, dice Mariana (1), perecieron algunos portugueses, quedando muertos en el campo de batalla, y otros fueron hechos prisioneros. Entre

(1) Libro 1, cap. 9, continuación de Miniana.

los últimos se contaba D. Antonio Mascareñas, persona principal, que murió después en Fez víctima de la peste. Los valerosos Noroña, Coutiño y otro Mascareñas, recobrando el ánimo abatido por estas desgracias, quisieron vengarlas plenamente y lavar su derrota é ignominia con la musulmana sangre. Se echaron sobre el enemigo, y, cual desbordado torrente, destrozaron los duares circunvecinos, talaron los campos y cautivaron á muchos moros, con insignificantes pérdidas de su parte. Esta conducta, que hoy se calificaría de bárbara—aunque sería de desear no se reprodujese tanto en los *civilizados* tiempos que por *dicha* nuestra alcanzamos—(1), era la práctica generalmente admitida en aquellos tiempos, y produjo el resultado de que los moros, cansados de tantas derrotas y viendo los perjuicios que los portugueses causaban en sus campos, pidieron la paz, obligándose á pagar un tributo anual, y entregando rehenes para mayor seguridad.

Continuaron los portugueses poseyendo pacíficamente la ciudad de Arcila hasta que D. Juan tercero mandó abandonarla en 1,551. Los moros se apoderaron de la codiciada fortaleza y la conservaron en su poder hasta que Abu-Azarín, su káid ó gobernador, por ruegos de Mohammed el-Abd, la entregó al gobernador de Tánger D. Duarte Meneses, poco antes de llegar la tristemente famosa expedición portuguesa, de la cual hablaremos en la segunda parte.

(1) Véanse los periódicos correspondientes á las épocas de la revolución de Italia en 1,860, y los de la última guerra franco-prusiana. En ellos hemos leído horrores que avergonzarían á la sistemáticamente calumniada edad media. Y ¿á quién no se le hielan las venas al leer cual era la conducta de los franceses durante nuestra épica guerra de la Independencia? Después de la desgraciada batalla de Uclés, los franceses mataron en la *carnicería pública* 60 personas, entre ellas algunas monjas: reunieron más de 300 mujeres, y encerradas en una iglesia ¡las quemaron á todas después de abusar de ellas! Entregaron á las llamas un sinnúmero de pueblos, robando y asesinando villanamente á inermes ancianos é infelices mujeres. No; en España no se olvidarán nunca las escenas de vandalismo llevadas á cabo por los soldados de una nación que pretende caminar á la cabeza de la civilización. Por eso creemos que no hay mucho que echar en cara á los tiempos pasados en materia de humanidad para con los enemigos.—Véase á D. V. Lafuente. *Hist. Eclesiástica de España*.

Cuando D. Sebastián salió de Arcila camino de Alcázar-Kebir en busca del enemigo, dejó en aquella ciudad una pequeña guarnición, la cual, después de la desastrosa batalla librada en las llanuras de Alcázar, no creyéndose segura, huyó en compañía de los pocos soldados portugueses que pudieron escapar, embarcándose en la escuadra que estaba á la vista y dejando abandonada la plaza, que fué ocupada por los moros vencedores. Desde aquella infausta época, Arcila tuvo que defenderse constantemente de los árabes beduinos del campo, cuyas invasiones asolaron su campiña muchas veces. Los montaraces, con sin igual audacia, llegaban hasta las mismas murallas inutilizando cuanto los de la ciudad habían sembrado, y robando al mismo tiempo los ganados que hallaban al paso. Para colmo de tantas desgracias, los sultanes de Marruecos cerraron el puerto, lo cual dió el último golpe á la industria de la antes floreciente colonia romana. Á tal extremo llegó la intolerancia en cumplir la orden expedida para cerrar el puerto, que habiendo arribado allí un buque español en 1,858 hallándose falto de agua, no le fué posible obtenerla de los moros á ningún precio. Durante la guerra hispano-marroquí, el general Bustillos, que mandaba nuestra escuadra, se presentó ante Arcila para bombardearla, lo que tuvo efecto el 26 de Febrero de 1,860, causando en sus murallas bastantes desperfectos.

Nuestros Misioneros en Marruecos, jamás se establecieron en Arcila por no haber cautivos unas veces, y otras por falta de personal; pero durante la dominación portuguesa tuvimos allí un Convento Franciscano con la advocación de la Inmaculada Concepción, y en 1,548 era su Guardián el P. Fr. Angel de Masolo.

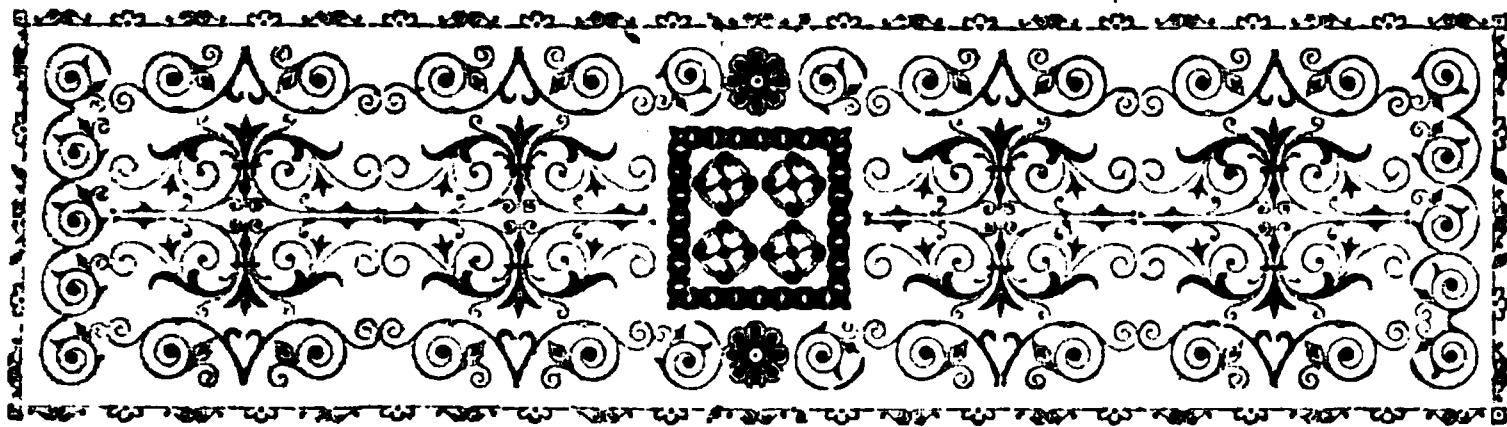
Ya hemos dicho al principio que Arcila no es otra cosa que una ciudad en ruinas: su población es de unos 1,600 habitantes moros, y 300 judíos. Tiene para su defensa una muralla almenada, que se está arruinando, y cuatro pequeñas baterías con 20 cañones, que para nada sirven, sobre la muralla que da á la parte del mar. Del dominio portugués no quedan

más recuerdos que algunos escudos de armas de particulares, que hay sobre las puertas de muchas casas, y especialmente sobre la principal de la ciudad, ó sea la que hay saliendo para Larache, la cual ostenta el escudo medio mutilado de las armas portuguesas. La muerte, que tantas preciosas vidas arrebató en aquella comarca, reina allí sola con su pavoroso silencio.

De Arcila á Larache hay 25 kilómetros; el camino principia por una monótona llanura terminada á la derecha por el mar. Se sigue por lo general la playa: al bajar una pequeña colina, que casi marca la mitad del camino, se descubre un *santuario* de mucha veneración en el país, y algo más allá está la piedra que los naturales llaman de las *palomas*,—*há-chra el-hammam* en árabe—quizá por las muchas que por allí se ven. Cuando la marea está alta, es preciso rodear el camino por detras de esta peña, aunque los moros pasan por una especie de cornisa de medio metro de ancha, que la corta por la mitad próximamente de su altura.

Continuando el camino, se llega al río *Luccos* enfrente de Larache. Para pasar á la población, los viajeros y sus cabalgaduras se embarcan en lanchones preparados al efecto, pagando á los moros encargados de los lanchones una corta cantidad; mas la operación es sumamente difícil, ya por las malas condiciones de los lanchones, ya también por la falta absoluta de muelle, tan necesario sobre todo para las caballerías. Esto es causa de muchas desgracias, y, sin embargo, jamás el Gobierno marroquí se ha movido á mejorar los medios de pasar el río, que, en este sitio, tiene una rápida corriente, y cuanto cae en su cauce lo precipita y arrastra hacia el mar en un instante. Mucho pudiéramos decir sobre lo que nosotros mismos hemos presenciado, pero lo dicho basta para que nuestros lectores conozcan el abandono en que el Gobierno tiene todo lo que se refiere al bien y utilidad de sus administrados.





CAPÍTULO VI

Larache.—Su posición.—El jardín de las Hespérides.—Antigua Lixa.—Dominación portuguesa.—Los españoles en Larache.—Luis XIV.—Los aliados vencidos.—Capitulación.—Perfidia marroquí.—Ataque inútil de los franceses.—El Almirante Bandiera.—La armada vencible.—Desastre de los austriacos.—Último bombardeo.—Importancia de Larache.—Fortificaciones y astillero.—Camino de Mehdía.—El Sebú.—Expedición.—Derrota y victoria.—Mehdía española.—Obras de defensa.—Sitios repetidos á la plaza.—España pierde á Mehdía.—Posición pintoresca, estratégica y comercial.—Mamóra.—Mehdía y Santa Cruz.—Población.—Camino de Salé.—Acueducto romano.

LA ciudad de Larache se halla situada sobre la orilla izquierda de la embocadura del río Luccos, antiguo *Lixa* ó *Lixus* de los romanos y *el-Kus* de los árabes, en el declive de una pequeña colina á 133 kilómetros N. O. de Fez y 430 de Marruecos. Es tan bella la posición de Larache y tan agradables sus alrededores, que los moros la llamaron *El-Araix*, emparrado ó jardín de flores, y ciertamente no anduvieron desacertados en darle este poético nombre, pues su campiña es deliciosa y agradable, y algunos autores creyeron que allí debió existir el famoso jardín de las Hespérides.

Algo más de un kilómetro al E. de la actual ciudad, y en la derecha del Luccos, se ven las ruinas de la antigua colonia fenicia *Lixa*, de la que habla Plinio, en la cual se han encon-

trado, entre otras cosas antiguas, no pocas monedas romanas, que nos indican su antigüedad. Esta ciudad la edificaron los beréberes en época remotísima, poseyéronla los griegos y la dominaron los romanos, cuando las águilas del Capitolio extendían su potente vuelo por todo el antiguo hemisferio. En la época de su decadencia pasó al poder de los árabes, quienes la sustituyeron por la actual Larache, y en ésta se conservaron hasta el año 1,504, en que los portugueses los arrojaron de ella y se apoderaron de la codiciada ciudad. Efímero por demás fué el dominio portugués; pues no pudiendo, ó no sabiendo nuestros vecinos defender una conquista tan fácil—se apoderaron de ella por sorpresa—como importante, la perdieron diez años después.

No queremos pasar en silencio la curiosa noticia que leemos en el *Rudh el-Kartas*, página 566. Dice, pues, este libro, que mucho tiempo antes de la invasión portuguesa, en 1,270, los cristianos se habían apoderado ya de Larache, que degollaron á sus habitantes, arrebataron las mujeres y riquezas, y se volvieron á embarcar, después de haber puesto fuego á la ciudad. ¿Á qué nación pertenecían estos cristianos? ¿Quién era su jefe? ¿Qué es lo que motivó la invasión? Nada de esto nos explica la crónica marroquí, ni nosotros lo hemos podido averiguar, pero damos esta noticia por lo que pueda valer, sin añadir ni quitar un ápice á su veracidad, aunque no dejamos de encontrarla un poco sospechosa.

Continuando la historia de Larache, diremos que algún tiempo después de recuperarla los sarracenos, el hijo del Sultán de Fez, á quien pertenecía la plaza, la hizo fortificar, construyendo una fortaleza capaz de contener una guarnición de 200 infantes y 300 caballos. En el siglo XVI ocurrieron graves trastornos en Marruecos, causados, como de costumbre, por las facciones de los diferentes pretendientes á la corona. Había muerto el Sultán Muley Hamed el 14 de Agosto de 1,603, y sucedióle en el mando de la provincia de Fez su primogénito Muley Xeque, el cual lejos de gozar pacíficamente de la parte heredada, se vió combatido por sus hermanos, cada uno de los

cuales trabajaba por su cuenta, y todos en daño del mal asegurado Muley Xeque, que viendo vencidas y mermadas las tropas que combatían á los príncipes rebeldes, y creyendo su causa perdida irremisiblemente, no vaciló en pedir socorro al rey de España, Felipe III, ofreciéndole en cambio de su protección la entrega de la plaza y puerto de Larache.

Para estas negociaciones sirvió de intermediario un activo genovés de mucho talento y sagacidad, que residía en Marruecos, llamado Juanetín Mortara, á quien el mismo rey de España, en 24 de Abril de 1,608, nombró á este efecto agente suyo cerca del referido Sultán. Con malos auspicios dió comienzo el año 1,609 para la causa de Muley Xeque, porque destrozado en campal batalla el ejército que defendía su legitimidad y derecho, y perseguido con furor hasta Larache por las tropas de los príncipes rebeldes, tuvo que mandar á Mortara, que le acompañaba en su forzada expedición, se apresurase á conjurar el peligro que le amenazaba con estas sentidas frases: *Salvame á mí, á mis mujeres y á mis hijos*. El genovés arrollando dificultades y pisando á cada paso peligros, embarcó á Muley Xeque y á su comitiva, consiguiendo librarle del puñal de sus enemigos, que á toda prisa se acercaban dispuestos á asesinarle, y le condujo á España. Dióle por residencia el rey católico el castillo de Carmona, y mientras tanto se activó por ambas partes el asunto de la cesión de Larache á España, quedando acordado, después de no pocas dilaciones por parte del destronado Sultán, en 9 de Septiembre del referido año, que éste entregaría á Felipe III aquella codiciada plaza á cambio de 200,000 ducados y 6,000 arcabuces, dejando en el interin por rehenes á tres hijos suyos y los de algunos alcaides sus parciales.

Ultimado el convenio, se trasladó al Peñón de la Gomera D. Juan de Mendoza, Marqués de S. Germán, y General de la Armada española para prepararse á tomar posesión de Larache, y los rehenes y tesoros que trajera el Sultán fueron transportados á Tánger, al cargo de Juan Casino y del Capitán Malaca. Entretanto habíase despejado algo el sombrío horizonte

de Marruecos de tantas tempestades como amenazaban herir el vacilante solio de Muley Xequé, y éste quiso cumplir religiosamente su palabra entregando la plaza. Presentóse ante Larache el referido D. Juan de Mendoza con la expedición organizada á este efecto, y en nombre del rey de las Españas tomó posesión de la ciudad el 21 de Noviembre de 1,610, sin efusión ninguna de sangre cristiana, ni otros contratiempos mayores para nuestra patria; si bien poco después, merced á una de esas bruscas mudanzas de la fortuna, harto más frecuentes en Marruecos, pagó el rey moro con la vida su compromiso, siendo muerto traidoramente por los suyos (1).

Una vez posesionados los españoles de la codiciada Larache, se dedicaron á reparar las fortificaciones y la dejaron en perfecto estado de defensa, según consta de una lápida que todavía se conserva sobre la puerta de la marina (2). Para custodiarla quedó una respetable guarnición española, la que resistió bravamente á los moros, que muchas veces intentaron recuperar la perdida joya, especialmente en 1,633 que pusieron en gran aprieto á la plaza. En este mismo año fué nombrado gobernador de ella el capitán Sebastián Gránero.

La dirección espiritual y educación religiosa y literaria de toda la guarnición corría á cargo de un Convento franciscano, perteneciente á la Santa Provincia de Andalucía, único que había en Larache. Uno de los Religiosos era siempre el principal Capellán de la plaza, que desde entonces se llamó S. Antonio de Larache.

Pasando los años, ocupó el trono marroquí Muley Ismael, que era Sultán en 1,689. El ver á Larache en poder de los cris-

(1) *Historia de Tángere* por el Conde de Ericeira, lib. 3.º.

(2) Dice así ésta inscripción:

«Por la gracia de Dios.»

»Reinando Phelipe tercero ganó estas plazas por mano del Marqués de la Inojosa año de 1,610 y gobernando el Maese de Campo Pedro Rodríguez Santistevan » hizo esta muralla año de 1,618.» Esta lápida está ya quebrada, y lo peor y más triste es que está llamada á desaparecer el día que cualquier moro la necesite, si antes no se la apropia algún extranjero para enriquecer un museo cualquiera de su país.

tianos, era de continuo un motivo de pena para este celoso musulmán, á quien su religión y su política aconsejaban de consuno hacer lo que estuviese de su parte para que, expulsados los españoles, desapareciese aquel borrón bajo su gobierno; cosa que había de granjearle el afecto de sus súbditos, que no ocultaban su disgusto al ver ondear la bandera española sobre los muros de Larache.

Dejando á parte el derecho que podía asistir á España para conservar una plaza que *aceptado* había en cambio de sus sacrificios de hombres y dinero, no seremos nosotros los que censuremos á Muley Ismael por un deseo tan natural, como era el de arrojar al extranjero de su país; pero no podemos decir lo mismo de Luis XIV, *cristianísimo* rey de Francia, que no hizo escrúpulo de ayudar al moro con sus armas en la reconquista de Larache: verdad es que S. M. era poco escrupuloso en sus cosas, y parecía estar muy bien curado de semejante afección. Tenemos para expresarnos así tanto más motivo, cuanto que hace bien poco leímos en un autor francés, que una de las virtudes del gran rey era el celo por la religión, hasta el punto de obligarle á firmar paces desventajosas, por no permitirle su delicada conciencia que los infieles utilizasen sus victorias en detrimento de los principes cristianos.

No vamos á dudar de la exactitud de este *obsequio* como textualmente le llama el aludido autor; pero, como es tan de hombres el errar, y sobre todo el variar, el hecho es que Luis XIV, uniendo sus tropas á las de Muley Ismael, hizo de modo que los españoles se vieran sitiados en Larache por 16,000 hombres y cinco fragatas que impedían la entrada de víveres por mar. Suficientes eran estos medios de ataque para abatir el ánimo de los sitiados; pero, bien lejos de eso, todos los esfuerzos franco-marroquíes se estrellaron contra el heroísmo español. Nuestros soldados rechazaron una y otra vez al enemigo, que se vió obligado á levantar el sitio con no pequeñas pérdidas. Este asedio ocurrió á principios del año citado de 1,689, y en Junio del mismo volvió el rey de Marruecos á po-

ner sitio á Larache, gobernada por el Maestre de Campo D. Fernando Villorias.

Increíbles esfuerzos hicieron los valerosos españoles para conservar á la patria la posesión de la importante plaza; pero solos, sin auxilio alguno ni esperanza de obtenerlo, después de un apretado sitio de cinco meses, y cuando se había consumido la última galleta y quemado el último cartucho, capitularon los sitiados con condiciones honrosas, que conculcó después escandalosamente la perfidia marroquí. La capitulación se firmó el 11 de Noviembre, y en virtud de ella volvió Larache al dominio de los moros: la guarnición española debía volver *libremente* á España, y todo el vecindario de Larache quedaría en libertad, según lo capitulado por medio de un Misionero Franciscano; empero el Sultán, faltando indignamente á lo estipulado, hizo trasladar á Fez y Mequinez mil y setecientas personas, dejando en libertad solamente cien individuos entre oficiales y personas de las más señaladas de la población. No fué sólo esto, sino que á los cautivos les hizo sufrir inauditas crueldades, de las que no se libraron los mismos Misioneros. Por amor á la brevedad omitimos referir el inhumano trato y proceder de Muley Ismael con los desgraciados españoles; y por la misma razón nada decimos de las sacrílegas profanaciones que cometieron los moros y las mismas mujeres del Sultán con cuatro sagradas imágenes de la iglesia de Larache. El curioso que desee adquirir más extensas noticias sobre estos hechos y la barbaúric de Muley Ismael puede leer la *Misión historial de Marruecos*, por el R. P. Fr. Francisco de S. Juan del Puerto, Misionero Franciscano en aquel Imperio (1).

(1) En otra obra, *Apostolado Seráfico en Marruecos*, tercer período, cap. X y XI, hemos descrito detalladamente todo lo relativo á la toma de Larache por Muley Ismael, la perfidia y crueldad con que trató á los españoles y todo lo que á este asunto se refiere. Á propósito de la capitulación de Larache repetiremos aquí lo que ya hemos consignado y probado con documentos auténticos en la referida obra, que no es exacto, como han dicho algunos historiadores, de que los Frailes quedaran en libertad. Quedaron, sí, cautivos como los demás, y el P. Fr. Alonso Solís falleció en el cautiverio el 29 de Abril del año siguiente.

Según algunos historiadores perecieron dieciocho mil moros en estos dos últimos sitios ante los muros de Larache, y alguno afirma que no hubiéramos perdido tan importante puerto si la poca previsión de nuestros soldados no hubiera dejado cortar la comunicación de la plaza con el mar por los fuegos de una batería mora. Pero como quiera que sea Larache se perdió para España, y se perdió principalmente por no cuidarse el Gobierno de socorrer á aquellos buenos patriotas que, lejos de su país, se sacrificaban por la honra nacional. Cierto es que á la sazón reinaba en España Carlos II, y con esto se comprenderá algo mejor el proceder de aquel débil y desastroso Gobierno, que así olvidaba á los que morían ignorados en las playas lejanas, por impedir que el sable mahometano cortase aquel girón de la bandera española.

Desde esta época no ha salido Larache del poder de los reyes de Marruecos, ni ha sufrido más ataques serios que el infructuoso de los franceses en Junio de 1766. Fué tan adversa á Francia la fortuna—y eso que la victoria tiene hecha *fiel alianza* con las banderas francesas—que no sólo dejaron á Larache como estaba, sino que tuvieron que retirarse á buen paso con pérdidas de consideración.

Sucedió, pues, que Francia andaba en negociaciones con Marruecos, pero como el Ministro Choiseul se cansase de las dilaciones siempre pesadas de la corte marroquí, quiso terminirlas con un alarde de fuerza contra el Imperio. Al efecto mandó en el referido año una escuadrilla á bombardear á Larache, y tres días estuvo la plaza recibiendo el mortífero fuego de los buques franceses. Había en el puerto tres grandes embarcaciones de corsarios, y con el fin de quemarlos, ordenó el jefe de la flotilla que se destacasen 18 chalupas con brulotes; mas al tratar de entrar en el puerto las dejó en seco el reflujo, y cayendo sobre ellas los moros, tal destrozo hicieron en sus tripulantes, que de 450 franceses que iban en ellas murieron 410, y los 40 restantes, mal heridos, quedaron prisioneros y los llevaron al cautiverio de Fez. De esta desgracia pueden consolarse con que no fué más feliz la expedición austriaca, que

para castigar algunas demasías marroquíes paseó el litoral del Imperio en 1,830, á las órdenes del Almirante Bandiera.

Por aquel tiempo, la en otro temible escuadra marroquí yacia sepultada en las arenas del Luccos, descansando de las fatigas de la piratería, que tan triste fama la habían adquirido. Presentóse, pues, ante Larache el Almirante austriaco, y se propuso quemar la inofensiva y vetusta escuadra mora que, varada en el río, no podía perjudicarle gran cosa. Hallóse para esta hazaña un atendible inconveniente: que la barra no permitía el paso de buques de gran calado, como eran los de Bandiera. Pero impávido éste, y testarudo como buen alemán, no vió en esto un obstáculo insuperable á sus proyectos; y en atención á que sus fuegos no podían perjudicar á los navíos contrarios, por hallarse éstos surtos en un recodo, ocultándolos unos montes de arena, determinó bajar á tierra, como lo hizo, y dejando alguna fuerza para guardar los botes, avanzó en dirección al sitio en donde estaban los barcos marroquíes, llevando consigo un cañón de á ocho. Su mala estrella quiso que aquel día fuese de *soko*—mercado,—por lo cual se habían aglomerado en Larache innumerables moros de todos los *duares* de las cercanías.

Tan pronto como los moros observaron el desembarco de los expedicionarios, se reunieron en importantes grupos; y apenas Bandiera y sus soldados avistado habían el río, cuando ya tenían enfrente un numeroso cuerpo de caballería mora, decidida á no dejarles proseguir su viaje. Más que mediano apuro era éste para el Almirante, que se hallaba sin un caballo: mandó, pues, formar el cuadro y que se colocase en el centro el cañón, con lo que principió á batirse en retirada, logrando contener aquella espesa nube que le cercaba por todas partes.

Si la cosa se hubiera limitado á esto por parte de los moros tal vez los austriacos se hubiesen reembarcado ordenadamente, pero el peligro fué extremo con la llegada de moros á pie, que se lanzaron furiosos sobre los alemanes. Para mayor infortunio de éstos, al retirarse no pudieron hacerlo por el ca-

mino que habían traído y llegaron á la orilla del mar á un cuarto de legua del sitio donde habían dejado los botes; y como éstos también habían sido atacados por los moros, tuvieron que hacerse á la mar; de suerte que Bandiera y los suyos, cada vez más acosados, no pudieron sostenerse más, aunque pelearon con valor y disciplina: dióse el grito de ¡sálvese el que pueda! y huyendo hacia el mar, muchos quedaron prisioneros, otros perecieron ahogados y los pocos restantes ganaron á nado los botes, perdiendo el armamento y el cañón, y dejando cuarenta y tres cadáveres en tierra y bastantes prisioneros (1). No terminó con esto la desastrosa expedición, sino que de resultas de la misma tuvo Austria que aceptar y respetar un tratado en extremo oneroso hasta nuestra gloriosa campaña de África.

Tan fatalmente concluyó esta expedición, la cual no tenía otro objeto que quemar dos ó tres barcos, de todo punto incapaces de hacer daño, pues no podían salir del río. Aun el día 2 de Mayo de 1,868 vimos los restos de dos, que era todo lo que existía de la temible escuadra marroquí. Estos restos han desaparecido ya por completo, quedando solamente el nombre de los buques que algún día fueron el terror de los mares.

El 25 de Febrero de 1,860 fué Larache bombardeado por la escuadra española. Nuestros buques hicieron algún daño tanto al caserío como á las murallas de la plaza, pero debemos ser justos, reconociendo que las baterías moras sostuvieron bien el fuego: causaron algunos desperfectos á bordo, si bien insignificantes, y sólo tuvimos un muerto y varios heridos. El recio temporal que reinaba salvó á Larache, haciendo demasiado incierta la puntería de nuestros marinos.

En opinión de Felipe II, Larache *valía más que toda el África*. Debía esta importancia á su excelente posición, casi en la confluencia del Mediterráneo y el Atlántico, y á que por su puerto podrían fácilmente exportarse los productos de Fez, y sobre todo los cereales y lanas del Garb y de Beni-Hassen;

(1) *Apuntes de un viaje etc*, por Álvarez Pérez.

pero hoy, si su posición no ha variado, han variado las circunstancias. El puerto es poco seguro y expuesto á las grandes avenidas del río, no permitiendo la entrada más que á buques de poco porte que con dificultad pueden salvar la barra casi cerrada, sobre todo en baja mar, por un banco de arena; empero el fondeadero de los buques es excelente y con poquísimo trabajo podría abrirse la barra y hacer el río navegable hasta 25 kilómetros, ó sea hasta muy cerca de Alcázar-Kebir.

La población ofrece poco de particular, como todas las de la costa. Llama, sin embargo, la atención el hermoso *Soko* ó plaza del mercado, que se vé rodeado de elegantes arcos, sostenidos por pequeñas columnas de piedra, obra de los españoles, y es sin disputa el mejor del Imperio. También llama no poco la atención el que por una excepción verdaderamente singular entre los moros, para quienes la mujer es un ente despreciable, pues la colocan al nivel del bruto, hayan puesto á esta ciudad bajo el patrocinio de una *Santona*, por nombre *Lala Menana*, cuyo sepulcro es tenido en gran veneración por los indígenas (1).

Las fortificaciones no dejan tampoco de ser notables, y responden á un buen plan de defensa. Por la parte del río se halla la ciudad defendida por una batería, un torreón con varios cañones, un castillo que da sobre el mar, y dos baterías rasantes artilladas con piezas de grueso calibre. Al O. de la población y á poca distancia de ella, hay otra batería en forma de media luna, perfectamente situada para defender el frente de la ciudad. Sin embargo, sólo tienen estas baterías cinco cañones de bronce; los demás son de hierro y se hallan inservibles. Algunos ostentan las armas de España, y por bajo un letrero que dice: *D. Carlos II, rey de España, Sevilla, 1,680*. En otros se lee: *D. Felipe IV, rey de España, Juan Gerardo me fecit. Sevilla, 1,663*. En la parte E. de Larache, se ven los restos del astillero ó arsenal donde se construían y carenaban los buques marroquíes.

(1) Viajes y aventuras de Badía (a) Aly-Bey, cap. XVIII.

En este puerto tuvieron hospicio los Franciscanos desde algunos años después de conquistarlo el cruel Alí ben-Abd-Alláh, digno general del no menos cruel Muley Ismael. La advocación era de la Sma. Trinidad, y se conservó hasta el año 1,835 que se abandonó por falta de personal. Volvió á abrirse en el año 1,889. La población de Larache es de 9,000 almas, incluyendo en este número 1,500 judíos y unos 100 católicos; españoles casi todos.

Saliendo de Larache en dirección á Salé y Rabat, que son las poblaciones principales que la siguen, se atraviesa una pintoresca llanura, que corta el río llamado *Guad el-Clonge*; se encuentra después un espeso bosque de encinas, y se vuelve á la playa, por la que se camina todo el día, debiendo hacer noche en alguno de los *duares* que marcan el término de una jornada, poco más ó menos.

Aprovechando bien el día siguiente, durante el cual se costean casi siempre unas lagunas—las mayores del Imperio y que se llaman *Ras ed-Daura*—sembradas de islotes, puede llegar el viajero á la ciudad de Mehdía, distante de Larache 115 kilómetros y 120 al O. de Fez, á la cual muchos llaman *Maámora*, por ser éste el nombre del extenso bosque que se halla situado sobre una colina, y antes es preciso pasar en barcas el caudaloso río *Sebú*, que baña la colina. Este río nace en las montañas de Taza—ramificación del Atlas—y viene á desembocar en el Océano; es muy caudaloso, abundante en sábalos y en la concha llamada *sadaf*, de la cual se extrae una perla bastante apreciada.

El origen de Mehdía se debe al célebre Yacub el-Mansur, quien eligió este sitio para edificar obras de defensa que protegiesen la entrada del río, amparando á los buques que, huyendo del mar ó de los piratas, buscaran en él un refugio seguro. Á más de esto fué desde su fundación guarida de los piratas magrebinos, y para evitar el daño que causaba á nuestros buques y á la plaza de Larache, ya en poder de España, el Marqués de Villafranca, en cumplimiento de las órdenes de Felipe III, salió con su armada del Puerto de Santa María, re-

molcando siete buques cargados de piedra, que los barrenó en el puerto de la Maámóra. Pero aquí sucedió lo mismo que en la ría de Guad el-Jelú, que las fuertes avenidas del caudaloso Sebú y las continuas resacas del mar hicieron muy luego estéril el tan meditado y costoso artificio.

Bien penetrado de la importancia de esta posición el rey D. Manuel de Portugal, y viendo que en ella podía establecer un punto de apoyo que secundase eficazmente sus ulteriores proyectos en África, pensó edificar un castillo en la embocadura misma del Sebú. Al efecto reunió una fuerte armada de 200 velas grandes y pequeñas y algunas naos de Castilla, con 8,000 hombres de desembarco, dando el mando de la expedición al acreditado general Antonio Noroña, Conde de Linares (1). Partió éste de Lisboa el 13 de Junio de 1515, llegando felizmente á la embocadura del Sebú el 23 del mismo. Al siguiente día ordenó Noroña que entrasen en el río todas las carabelas y navíos, quedando fuera las naos de Castilla, porque no podían salvar la barra, y, desembarcando la tropa, armaron el castillo de madera que á prevención habían llevado de Portugal, é incontinenti principiaron á levantar una fuerte muralla en derredor de aquél.

Entretanto, asustados los pocos habitantes de Mehdía al ver tan respetable armada y tan formidables preparativos, avisaron al Sultán de Fez, Mohammed ben-Uataz, de todo lo que sucedía en la embocadura del Sebú. No dejó de comprender el Sultán lo importante que sería no permitir que en un punto como Mehdía se fortificaran los cristianos, y ordenó á su hermano Muley en-Naser, gobernador de Mequinez, que fuese contra los cristianos y estorbase la construcción del castillo, que él le seguiría con las tropas que pudiera allegar. Vino sobre Mehdía en-Naser trayendo seis piezas de artillería,

(1) En esta expedición acompañó á Noroña, Nuño Mascareñas, y el rey había dado orden al primero para que, terminada la fortaleza en la Maámóra, entregase al segundo los navíos necesarios y tres mil hombres á fin de que hiciese lo mismo en *Anfa*. El objeto de D. Manuel era preparar en estas dos fortalezas las municiones, vituallas y cuanto era necesario para la conquista de Fez, que era el objetivo de sus conquistas en África.

30,000 infantes y 3,000 ginetes, y casi al mismo tiempo llegó su hermano el Sultán con un ejército innumerable. Al principio acamparon veinte kilómetros de Mehdia, y la caballería mora iba sobre los portugueses con el fin de impedir los trabajos de la fortaleza. Entretanto Mohammed ben-Uataz preparaba y disciplinaba sus tropas para sitiarse en orden y atacar á los portugueses, que no dejaban de trabajar, adelantando mucho en la fortaleza. Sin duda alguna la hubieran terminado, y en ella, con los recursos que contaban, se hubieran podido defender contra el poder de los moros; pero una imprudente determinación de Noroña hizo fracasar la expedición.

Supo Noroña que las seis piezas de artillería que traían los moros eran custodiadas por poca gente, y determinó quitárselas, creyendo que este hecho sería de gran importancia y de mucha trascendencia. Envió al efecto mil doscientos soldados, que llegaron al sitio donde estaba la artillería del enemigo antes de amanecer, y, encontrando dormidas las guardias, pudieron llevar algún trecho las seis piezas sin ser advertidos por los moros. Empero, al fin, se apercibieron éstos, y al punto se pusieron sobre las armas; y aún cuando los portugueses se defendieron ordenadamente y con los cañones pudieron llegar muy cerca de la fortaleza, amedrentados aquí algunos soldados por el innumerable ejército que sobre ellos venía, abandonaron las armas y quisieron huir; mas el enemigo se echó sobre ellos, é hizo tal carnicería que de los mil doscientos soldados, sólo quedaron con vida quince, y aun éstos fueron hechos prisioneros por unos alcaides del Sultán.

Envalentonados los moros con esta victoria, y recuperada su artillería, se acercaron más á la fortaleza y principiaron á batirla en toda regla, lo mismo que á las carabelas y navíos que había en el Sebú. Entonces vió Noroña lo imprudente de su determinación, é hizo esfuerzos sobrehumanos para defender el honor portugués. Las tropas por su parte obedecían con prontitud las órdenes de sus jefes, pero todo fué en vano, porque los moros, llevados de su coraje y del valor que les daba la victoria, embestían con tal denuedo que echaron á pique una

nave que enfrente de la barra se había puesto para defender la salida de los demás buques.

Por otra parte, los capitanes que había en la fortaleza advirtieron la falta de bastimentos, y que la mayor parte de la tropa había muerto, y estando heridos y enfermos muchos de los que quedaban, determinaron abandonar la fortaleza, como en efecto lo hicieron el día 10 de Agosto, pero con tan mala suerte y con tan poco orden que la mayor parte de los soldados pereció á manos del enemigo ó ahogada por las olas. En suma, esta desgraciada expedición costó la pérdida de más de 4,000 hombres, sin contar los cautivos, quedando en las aguas del Sebú más de cien buques, destruidos unos y encallados los otros. La artillería y municiones de los portugueses la llevaron los moros como trofeo á la ciudad de Fez, para fortificar con ella sus murallas.

Volvió el resto de la escuadra á Portugal, cuyo rey desistió de su proyecto, y Mehdía continuó perteneciendo á los moros, hasta que en 1,617 el rey de España, Felipe III, mandó organizar una armada de 99 velas, que, saliendo del puerto de Cádiz, hizo rumbo á la embocadura del Sebú. Llevaba esta armada escogidas tropas de desembarco, al mando de D. Luis Fajardo, á quien acompañaban otros jefes muy entendidos en las cosas de la guerra. Entre éstos iban el Almirante Diego de Santurce y Horozco, que mandaba los navíos de Dunquerque, D. García de Toledo, jefe de las cinco galeras reales de Castilla, el Conde de Elda, que mandaba tres lusitanas y el famoso artillero Teniente Maestro de Campo General Cristóbal Lechuga. Hemos dicho que la conquista de Mehdía por las tropas españolas tuvo lugar en 1,617, pero M. de Chenier dice en sus *Recuerdos históricos sobre los moros*, que fué el año 1,604 y D. Modesto de la Fuente en su *Historia de España*, parte III, lib. III, asegura que este hecho de armas fué el 1,644, y que en la misma expedición D. Luis Fajardo plantó la enseña del Cristianismo y erigió altares en la montaña de Salé; pero si hemos de creer á Colmenares, que escribió la *Historia de Segovia* en 1,640, la conquista de Mehdía debió haber sido antes

del 44, porque dicho autor asegura que cuando él escribía su *Historia* «era gobernador de Maâmóra el capitán y sargento mayor D. Fernando Dorado de Astorga, valeroso segoviano.»

Refiriendo, pues, el resultado de esta expedición, diremos que á bordo iban cinco mil soldados, abundantes municiones de boca y guerra y los materiales necesarios para las fortificaciones que se proyectaba construir. Con tiempo bonancible salió de Cádiz para caer de improviso sobre Mehdía, pero habiéndose levantado una furiosa tempestad torció el rumbo hacia Larache. Al avistarla los magrebinos se previnieron los de Mehdía, porque andaban recelosos, y avisaron á las kabílas para que acudieran á su defensa. Cuando la flota española llegó el 3 de Agosto frente á la fortaleza, se hallaban en su puerto 500 corsarios con 15 buques de hasta 200 toneladas y dos urcas de 300. Como medida de salvación barrenaron una de éstas en la entrada de la ria, y con la otra, bien provista de artillería y mosquetes, prohibían la entrada del puerto. Ínterin los demás buques corsarios, puestos en línea, se aprestaron á la defensa, levantaron un fortín y abrieron trincheras por la parte de tierra, que artillaron con seis buenos cañones.

D. Luis Fajardo envió parlamentarios á tierra, pero á todos cortaron la cabeza los corsarios, y recibieron á tiros al barquichuelo que conducía á los segundos parlamentarios matando al piloto. Llegó el día 4 y el jefe español mandó acometer con 8 grandes chalupas, mientras el Capitan Jusepe de Mena reconoció la costa por la parte de Larache, y habiendo encontrado un regular surgidero, comenzó á desembarcar sus tropas, y aunque un grupo de 700 moros quiso impedirlo, los disparos de nuestras galeras limpiaron de enemigos la playa, y 200 soldados, con sus respectivos jefes, pudieron saltar á tierra y formar dos escuadrones, que en correcta formación se dirigieron á atacar á los corsarios. Como éstos no esperaban ser acometidos por tierra, muy luego cayeron de ánimo, y después de algunos disparos abandonaron sus buques y el fuerte, no sin antes prender fuego á aquéllos y clavar los cañones de éste. Cristóbal Lechuga consiguió extinguir el fuego y salvar

diez bajeles, mientras Mena pudo desclavar las piezas—con escasa pericia clavadas por los moros— y hacerlas jugar contra las fortificaciones. Al verse perdidos los musulmanes huyeron hacia Salé llevándose lo mejor que tenían en los bajeles, y el 6 de Agosto pudieron los españoles entrar triunfantes en Mehdía.

Bien sabían los españoles que volverían los magrebinos á recuperar la plaza, y así su primer cuidado, aun antes de volver la escuadra á la Península, fué fortificar el puerto cuanto era posible y el arte militar exigía, haciendo, entre otras mejoras, un fortín en la altura que domina la entrada del río, murallas en la pequeña población y un muelle en el puerto, cuyos restos aun se ven hoy en baja mar. Todas estas obras las dirigió el Maestre de Campo Lechuga, que con 50 piezas de artillería y 3,000 soldados quedó gobernando el nuevo presidio español.

Los moros suspiraban incesantemente recuperar á Mehdía. Así fué que no bien fué proclamado Felipe IV rey de España, favorecidos con el poderoso auxilio de los holandeses, sitiaron á la ciudad por mar y tierra; pero el famoso Lechuga, siempre perito en el arte de la guerra y hombre de indomable corazón, supo resistir el empuje de los sitiadores hasta que la armada española que capitaneaba Contreras acudió al socorro de la plaza y auyentó á la de los coaligados. En 1,625 volvieron de nuevo á acometer á Mehdía, pero también fué valerosamente defendida por su guarnición con muerte de más de 400 musulmanes, y en el siguiente año su Gobernador, D. Juan Jara Quemada, escarmentó á los magrebinos que intentaron apoderarse del presidio cristiano.

Nuevo y más apretado sitio pusieron á Mehdía 30,000 moros el año 1,628, y, como tenían construídas fuertes trincheras con 22 piezas de batir, ya llegaron á apoderarse de los pozos de agua de que se abastecía todo el presidio. Pero llegó el General de los galeones de la tierra firme, D. Tomás de la Ráspuru, y convenido el plan entre la escuadra y la guarnición, hizo ésta una tan recia salida, y con tanto ímpetu acometió á los sitiadores,

que destruyó las trincheras enemigas, mató á más de 2,500 moros y les tomó 8 piezas de artillería y 300 quintales de pólvora, obligándoles á huir tierra adentro y á desistir por entonces de su intento.

Sin embargo, aunque algo más duradera que la portuguesa, no fué tampoco muy sólida la dominación española. Bien es verdad que los ataques de los moros se repetían á diario, los asedios y los combates eran casi continuos y en la posesión de la plaza habían ya muerto 2,500 hombres, aunque muy pocos en la guerra, pues casi todos fueron víctimas de enfermedades comunes, contraídas por lo mal sano y pantanoso del terreno, por el desorden en enviar refuerzos innecesarios, y, lo que fué peor, por falta de vituallas y medicinas.

Digimos que al ganarse la plaza en tiempo de Felipe III quedaron para su defensa 3,000 hombres, pero sucesivamente se fué reduciendo esta guarnición en el reinado de Felipe IV, hasta tal punto que en 1,651 era de sólo 600 plazas, que nunca se completaron. Es más: en 1,681 contábanse dentro de Mehdía 160 soldados útiles y hasta 273 pobladores, incluidas las mujeres y niños. El Gobernador demandó auxilios, especialmente de tropas, pero el Duque de Ciudad-Real le contestó serle imposible abastecer la plaza.

En esto llegó el 26 de Abril del referido año, y al anocheecer se presentó de improviso el general Omar con numeroso ejército y asaltó la fortaleza por las puertas de Santa Ana y Cortina de San Francisco; pero fué rechazado por los esforzados castellanos. Entonces cargó el enemigo toda su fuerza sobre la torre de San Antonio, que el presidio indisciplinado abandonó cobardemente, tanto que sin disparar un tiro se apoderaron de ella los moros, así como de las plataformas y torres que fuera del recinto defendían los pozos de agua de que se surtía toda la guarnición. Cortada el agua era casi segura la rendición de la plaza, y en esta confianza suspendió el ataque el general Omar, pero levantó baterías en las dos puntas de la barra y junto al muelle para impedir el socorro que pudiera venir de España. Era Gobernador de la plaza el

Maestre de Campo D. Juan Peñalosa y Estrada, y yendo con otros varios á los almacenes de la pólvora se incendió ésta, en cuya desgracia murieron algunos y el mismo Gobernador salió con la cabeza y manos abrasadas.

Queriendo el Alcaide Omar honrar á su señor Muley Ismael con la gloria de la victoria, le mandó un correo para que viniese á recibir la plaza, cuya entrega tenía por segura é inevitable. Llegó el Sultán el día 29 con nuevas fuerzas, y el 30, falta de agua el presidio, amotináronse los soldados, convencidos de que no podían esperar auxilio alguno de España. Formaron entoces consejo los jefes de la guarnición y todos, incluso el Gobernador, el Veedor, D. Bartolomé de Landa, y el Capitán, Juan Rodríguez, convinieron en entregar la plaza, pero con la humillante condición de que la guarnición quedaría prisionera, aunque con vida y libertad los tres referidos jefes. ¡Indigno fin de tan gloriosos comienzos! Si el tribunal, ante el cual comparecieron el Gobernador de Mehdía y los dos jefes Bartolomé de Landa y el Capitán Rodríguez, les absolvió y les declaró buenos soldados, no así la opinión pública, que les juzgó indignos de mandar soldados españoles, quedando mancillada su reputación militar. Ciertamente es que la guarnición era cortísima y de la más ínfima clase, como lo probó después con su indigna conducta, y por último se les había concluido el agua hacía tiempo; pero eran abundantes las municiones, y, antes que entregarse tan indignamente, debieron quemar hasta el último cartucho.

Ello fué que Muley Ismael recuperó la deseada plaza, y tan á poca costa que los mismos moros la llamaron, en lugar de Mehdía, la Presentada ó Regalada (1), y ciertamente bien poco les costó ganarla para el Imperio magrebino.

Desde que los españoles salieron de Mehdía, no ha tenido más enemigos que los beduinos del campo, que suelen atacarla. Para defenderse contra ellos, tiene una pequeña muralla,

(1) En la defensa que presentaron al Consejo de guerra los procesados D. Juan de Peñalosa y Estrada, D. Bartolomé de Landa y D. Juan Rodríguez, siempre es llamada esta fortaleza Plaza de S. Miguel de Ultramar.

construida por los españoles, y flanqueada por torreones cuadrados: Esta muralla rodea la ciudad completamente, y por la parte del río contribuye á su defensa la pendiente de la colina, casi perpendicular. Cuenta también con algunos cañones españoles y portugueses, pero tan viejos y sobre todo tan mal montados, que con dificultad podrán hacer fuego.

Fuera de esto, es Mehdía un sitio muy agradable y pintoresco, y con poco trabajo se podría construir un puerto seguro, al abrigo de todos vientos, mejor aun que los de Larache y Rabat, por ser el río tan profundo que sufre buques hasta de 300 toneladas, y su embocadura despejada y libre de escollos, uniendo á estas circunstancias la de ser navegable en una extensión de 20 á 30 kilómetros, y con barcos de quilla plana puede navegarse hasta la ciudad de Fez.

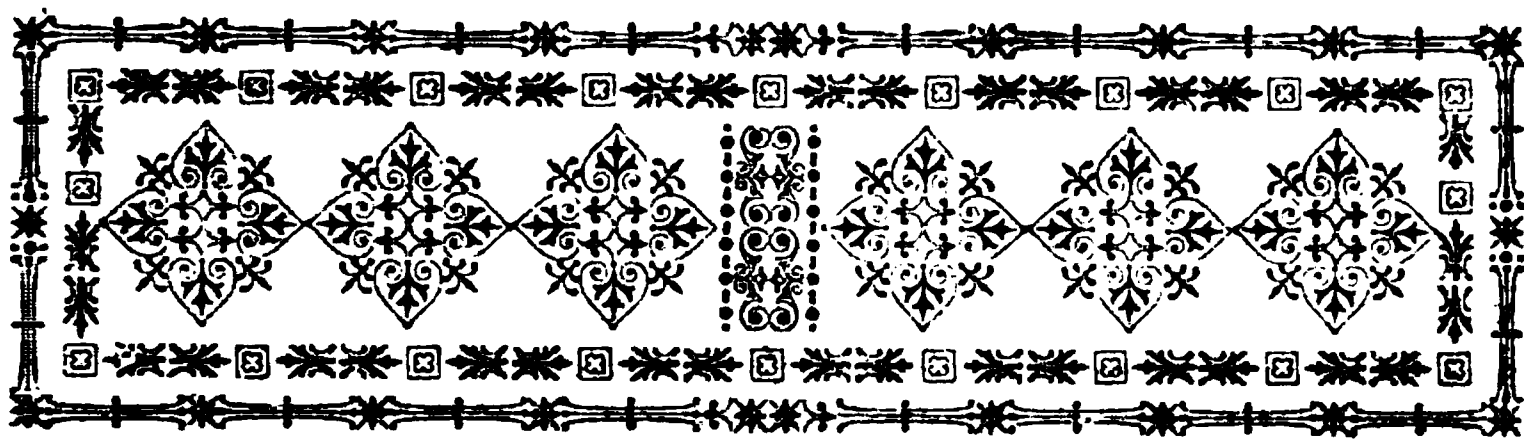
Como posición estratégica es inmejorable, por estar situada en el empalme de los caminos de Tánger, Fez, Marruecos y Mogador. Igualmente sería una riquísima plaza comercial. El bosque de la Maâmóra, que cubre 75 kilómetros cuadrados, daría abundantes y bellas maderas de construcción para exportar á Europa: entre estas maderas es notable el *Aarar*, que compite con la caoba en duración y vista, y la excede por su agradable aroma.

Por estas razones creen muchos, y nosotros nos adherimos á su opinión, que España debió reclamar la posesión de Mehdía, en vez de la quimérica cesión de Santa Cruz de Agadir. ¿Qué es lo que España saca de esta tan ponderada pesquería, que no es ni será nuestra más que en el papel del tratado? Falta imperdonable fué de los diplomáticos españoles pensar que el Sultán nos iba á dar Santa Cruz, cuando él mismo tenía antes que principiar por conquistarla, y cuando en rigor se ignora donde estuvo la antigua posesión española: ¡qué candidez aceptar semejante cesión, si se aceptó de buena fe! Muy diferente hubiera sido el resultado tomando á Mehdía; pero ya se cometió el yerro, y estos yerros no se reparan fácilmente.

Entretanto la que debía ser ventajosa colonia de España, es un repugnante conjunto de jaimas y casas derruidas, en las

que viven unas 400 personas todas mahometanas, porque los judíos no suelen establecerse en sitios en que no puedan ejercer con provecho su decidida afición al comercio.

De Mehdia á Salé y Rabat hay una jornada de 35 kilómetros, siguiendo la orilla del mar. Lo único curioso en el camino es un antiquísimo acueducto que dista de Salé un kilómetro aproximadamente. Es bastante elevado, y sus muros son de un espesor prodigioso, teniendo cerca de dos kilómetros de largo. Los moros se atribuyen, según Lemprière, la gloria de esta obra, pero al primer golpe de vista se conoce que es de origen romano, pues todo él está calcado en la idea y gusto de artífices más antiguos que los moros. Pasado el acueducto se entra en la ciudad de Salé, de la que nos ocuparemos en el capítulo siguiente.



CAPÍTULO VII

Salé y Rabat.—Los Piratas.—Origen de Salé.—Victoria de los árabes.—Prosperidad.—Dominación española.—El Emir.—Fortificaciones.—El obrero imperial.—Decadencia.—Habitantes.—Su fanatismo.—La escuadra francesa.—Fraternidad moruna.—Prudente retirada.—Milagro de Sid el-Yaburi.—Rabat.—Almanzor.—La nueva corte.—Acueducto.—Magnificencia de Rabat.—Tradición morisca.—Venganza original.—Balnartes.—Ciudadela.—Palacios del Sultán.—Mazmorra.—Casa de los Franciscanos.—La torre de Hassán.—Antigua Sella.—Población.—Comercio y su dificultad.—Camino de Fedala.—Los kazbat.—Guardia civil marroquí.

SALÉ

HALLASE situada la antigua Salé, llamada *Slá* por los árabes, en la embocadura del río *Buragrag* ó *Bu Rakrak*, á 165 kilómetros O. de Fez, 120 de Mequinez y 250 de la ciudad de Marruecos. Su celebridad hizo que muchos de los romanceros árabes la hiciesen objeto de sus cantos, como asegura León el Africano; pero lo que sobre todo la hizo funestamente famosa, fueron los temidos y renombrados piratas que salían de su puerto para poblar los mares, ó más bien, como dice con mucha propiedad un autor, para barrerlos y saquearlos. Hecha su presa y desbalijado el barco infeliz que caía en sus manos, volvían *victoriosos* á Salé, y allí depo-

sitaban los efectos y cautivos que habían aprehendido; por esta razón fueron conocidos con el nombre de *Piratas de Salé*, y aun hoy la historia hace mención de ellos con el mismo nombre. Asegúrase que en solos diez años apresaron los salentinos más de mil embarcaciones cristianas, reduciendo á miserable esclavitud sus desgraciadas tripulaciones.

Habiéndose perdido los datos y documentos históricos que debía poseer Marruecos sobre su propio pasado, sucede con Salé lo que con otras muchas poblaciones; que no puede saberse á punto fijo á quién ni á qué época deben su fundación. Así vemos escritores que suponen á los beréberes fundadores de Salé, mientras otros atribuyen su origen á los romanos, no faltando quien crea, y á nuestro juicio con más probabilidad, que fué fundada por el famoso capitán cartaginés Hannon (1). Unos y otros pueden hacer valer su opinión, porque estamos persuadidos de que si no pueden presentarse pruebas evidentes en favor de la primera, no serán mucho más sólidas las que militen por la segunda y tercera. Como quiera que sea, Salé fué conquistada por los godos, pasando á la dominación de los árabes á la caída y destrucción de aquéllos en África.

Al lado opuesto de Salé, en el sitio que hoy ocupa Rabat, dieron los árabes una gran batalla, en la que fueron derrotados los salentinos, y la ciudad ocupada por sus enemigos. En poder de los moros adquirió Salé mucha preponderancia, y su puerto era muy frecuentado por los navegantes de Génova, Venecia, Inglaterra y Flandes.

En el año 660 de la hégira fué ocupada Salé por los españoles, que fueron en una armada enviada por el rey de Casti-

(1) De este general nos dice la historia que cinco siglos antes de la era cristiana y por orden del Senado Cartaginés pasó el estrecho gaditano con sesenta navíos de 50 remos cada uno, y navegando más allá de las columnas de Hércules tomó tierra en el *Lixus*. Aquí se proveyó de alimentos y agua, y continuando su viaje por las occidentales costas africanas, reconoció la Senegambia y la Guinea, visitó á los pueblos de los lixitas, de los etíopes y trogloditas, y con ellos pactó alianza, jurándoles paz y amistad perpetua. Dejó escrita la relación de su viaje y fué traducida al griego con el título de *Períplo de Hannon*.

lla D. Alfonso el Sabio; los conquistadores hicieron desocupar la ciudad á sus habitantes, proyectando poblarla de cristianos; pero no llegó á realizarse esta idea, porque sólo la poseyeron 10 días, habiendo sido sorprendidos por el rey de Fez: así lo refiere León el Africano, aunque Luis de Mármol coloca este hecho de nuestra armada en 1,263. El interesante *Rudh el-Kartas* amplía algún tanto estas noticias. Dice—pág. 429—que esta ocupación tan breve por los españoles tuvo lugar el año 658 de la hégira—1,260 de J.C.—el día 2 de *xudl*, y que los cristianos sólo estuvieron en Salé 14 días, pues estando el Emir Yacub ben Abd el-Hakk en Rabat-Taza. y habiendo sabido esta nueva tan triste para él, se puso en camino inmediatamente con solos 50 caballos. Llegado á las cercanías de Salé, bien pronto se le reunió una gran multitud de moros deseosos de volver á sus perdidos hogares; con ellos peleó día y noche contra los invasores, consiguiendo arrojarlos de la ciudad el día 6 del mismo *xudl*.

Aleccionado el Emir con los desastres anteriores, no desaprovechó tan duro escarmiento; dictó rápidamente las órdenes oportunas para la construcción de murallas y fortificaciones, á cuyo abrigo pudieran defenderse los salentinos en caso de alguna invasión. Se puso especial cuidado en que las obras principiasesen pronto, y fuesen de mayor consistencia en la parte de la población que mira al mar, por haber penetrado por aquel sitio los cristianos. Estos trabajos se hicieron con increíble rapidez: y era tal el deseo del Emir de verlos concluidos, que, no satisfecho con dar prisa á los maestros y oficiales, él mismo ayudaba con sus propias manos, dejando á un lado el orgullo de jefe árabe, no desdeñándose de confundirse con sus súbditos de la ínfima clase, ni de alternar con ellos en las más rudas faenas. Compréndese el afán que mostraba el Emir, teniendo en cuenta que el caso no era para menos, pues si una vez tuvo la fortuna de vencer á los cristianos españoles, nadio podía garantizarle que no fuera ésta la primera y última.

Por grandes que fuesen los esfuerzos del Sultán, no le fué posible devolver á Salé su antiguo esplendor, de que poco á

poco había ido decayendo: su puerto no volvió á ver fondear los buques mercantes europeos, y bien lejos de eso, este pueblo, antes tan culto y floreciente, ha ido descendiendo visiblemente hasta llegar al estado en que hoy se encuentra.

Ningún edificio notable se ofrece á nuestra curiosidad en Salé, exceptuándose unas cuantas casas de mediana construcción. Sus calles son sucias, estrechas y tortuosas, y sus habitantes, que serán unos 12,000 y sobre 2,000 judíos, son los más fanáticos de la costa. De esto pueden dar testimonio no pocos viajeros de varias naciones de Europa, que han encontrado en Salé un recibimiento demasiado brusco. La proverbial hospitalidad marroquí tiene en Salé un corto paréntesis: es allí cosa muy corriente recibir á los extranjeros con muestras tan marcadas de desagrado que, no limitándose á palabras, suelen traducirse en obras, y, á vuelta de algunos insultos, suelen venir sobre ellos algunas piedras, *inocente* desahogo con que los niños, y otros que no lo son, declaran *altamente* que Salé es para los salentinos. No obstante, dejando cada cosa en su lugar, debemos decir que los tales moros de Salé, sean como quieran sus instintos y costumbres, en nada nos molestaron cuando en cumplimiento de nuestro sagrado ministerio tuvimos que visitar aquella ciudad en Febrero de 1,869. Y á pesar de que viajábamos con nuestro hábito franciscano descubierto, pudimos recorrer toda la población con entera libertad. Hacemos esta salvedad por si acaso puede contribuir á mejorar la fama de los habitantes de Salé, y como prueba de que, si bien á paso de tortuga, parece que van entrando en mejor camino.

Poco antes de la guerra de España con Marruecos fué bombardeada Salé por la escuadra francesa, por haber robado los salentinos á un barco mercante de la misma nación, que vino á encallar en la costa cerca de la ciudad, y después atropellaron la casa del cónsul porque exigió la reparación de tan brutal proceder. El gobierno francés hizo su reclamación, pidiendo como indemnización 200,000 francos y el castigo de los culpables; el marroquí prometió satisfacerla—en esto de

prometer nunca los moros suelen quedar cortos—pero como el tiempo pasaba y no tenía efecto la satisfacción, Francia castigó por su mano el robo de su buque. Fué tan original el castigo, ó mejor dicho, su aceptación por parte de los moros, que no ha de sentir el lector se lo relatemos brevemente.

Llegada que fué á Salé la escuadra francesa compuesta de un navío y tres vapores, su comandante intimó el bombardeo á Zeneber, Bajá de la plaza, si no le llevaba el precio de indemnización, que tenía orden de entregar, según decían los Ministros del Sultán. Como era de esperar, la respuesta fué negativa, y el francés se dispuso á explicarse por la boca de sus cañones. Antes, sin embargo, le ocurrió una idea bien peregrina, aunque no sabemos como pueda justificarse ante la historia. Estando Rabat tan inmediata á Salé, y con mejor defensa que ésta, mandó un aviso á los de Rabat diciendo que no venía á hacer á ellos la guerra, sino á sus vecinos; y en tanto que ellos permanecieran pasivos en nada les dañaría con sus bombas, pero que la menor hostilidad de su parte sería severamente castigada. ¿Quién podrá creer que esta proposición había de hallar acogida? Pues la halló en los de Rabat, que no sólo miraron indiferentes la muerte y ruina de sus hermanos, sino que obligaron á retirarse á algunos más patriotas, que se disponían á ayudar á los salentinos, cuando si hubieran obrado las dos ciudades de consuno indudablemente hubieran puesto en gran aprieto á la escuadrilla francesa. ¡Ejemplo notable que nos dice hasta donde puede llegar la degradación de un pueblo, y cuán rápidamente pierde sus virtudes hasta enervar de tal suerte el patriotismo!

Con esto los franceses no tuvieron más que un enemigo en vez de dos, y el día 26 de Diciembre de 1,851, á las diez de su mañana, rompió el fuego la escuadra; la plaza por su parte contestó vigorosamente, pero á media tarde quedaron desmontados todos sus cañones. Dos horas más continuó el Almirante Dubordieu bombardeando sin piedad á la indefensa plaza, cuando los salentinos, comprendiendo que la cosa no iba á su favor, mandaron un parlamento que prometió llevar al si-

guiente día la cantidad estipulada, que había de entregarse al comandante: pero este previsor jefe no dió la mayor fe á la promesa, creyendo que pudiera ser un engaño para entretanto prepararse los moros y renovar el combate al día siguiente; y como al examinar sus provisiones vió que no le sobraban muchas, determinó largarse de buen grado durante la noche, temiendo verse obligado á hacerlo contra su voluntad. Sin embargo, esta vez los moros trataron con sinceridad, pues á la mañana siguiente salió un lanchón con el dinero. En vano buscó er-Rais—capitán—á los buques de guerra que creía ocultos entre la niebla; al disiparse ésta vieron los moros con gran satisfacción que el enemigo se había retirado, y se volvieron á Salé muy persuadidos de que su patrón, *Sidi Yaburi*, había hundido en el mar á los franceses.

Con esto quedó todo arreglado, pues la reclamación no ha vuelto á presentarse hasta hoy, y el Bajá de Salé fué quien salió ganancioso en este asunto, pudiendo apoderarse de una cantidad que tenía preparada, pero que siempre había negado.

Estas noticias, son las únicas que sobre Salé hemos podido adquirir á costa de bastante trabajo, no sólo informándonos en el país mismo, sino consultando cuantos autores hemos podido haber á mano, que han sido bastantes.

RABAT

YA hemos dicho que al lado opuesto de Salé se dió una gran batalla en la que los salentinos llevaron la peor parte. Esta batalla tuvo lugar en el año 592 de la hégira, y en ella Yacub el-Mansur (1), victorioso, como en casi todas sus campañas, sentó sus reales en el sitio del combate; y en el siguiente año, antes de pasar á la Andalucía, dió orden de edificar

(1) *El-Mansur* ó Almanzor no es nombre propio en árabe. *Mansur* significa *victorioso*, y los moros llamaron así á Yacub por las muchas victorias que obtuvo de moros y cristianos. Éstos en España, corrompiendo el nombre, llamaron Almanzor á este Sultán, y con este nombre es conocido en nuestras historias.

la ciudad que hoy se llama *Rabat el-Fath*—campo de la victoria.—Ignórase que fué lo que decidió á el-Mansur á emprender tan grande obra; lo probable es que viendo á Salé ciudad tan populosa, dispuesta y preparada siempre á sacudir su yugo en la primera ocasión, juzgó necesario mantener enfrente de sus muros un respetable ejército, cuyas tiendas se convirtieron después en edificios; pero hay quien opina que el-Mansur mandó construir á Rabat expresamente para corte suya y en recuerdo de su victoria. Es lo cierto que en ella vivió gran parte del año y desde Rabat proveía todo lo necesario para las expediciones que hizo á España.

En solos dos años concluyeron los arquitectos moros sus principales trabajos; pues en 1,197—594 de la hégira—quedaba todo terminado. Entre estas obras merece contarse en primer término el soberbio acueducto que mide 20 kilómetros de largo, y que trae las aguas desde Gabula (1), según M. Lemprière. Embellecían también á Rabat hermosos jardines, suntuosas mezquitas, magníficos edificios, bellas tiendas, colegios y baños de vapor, quedando la nueva ciudad muy semejante en los edificios y murallas á la de Marruecos. Los gastos que en todo esto se hicieron fueron tan exorbitantes, que una de las tres cosas de que el-Mansur se arrepentía al morir, era «haber edificado la ciudad de Rabat, en cuya construcción » había agotado el erario público.

Afirma la tradición mora que Yacub obligó á los cautivos que había llevado de España—entre ellos estaban los que cogió en Alarcos,—á que construyeran la ciudad de Rabat con sus murallas y palacio real: como los cautivos se veían forzados á fabricar la suntuosa morada de su verdugo y la de sus enemi-

(1) *Rudh el-Kartas* en la pág. 569, dice: que el agua de la fuente de Gabula fué conducida á la ciudadela de Rabat en el año 683 de la hégira,—1,285 de J. C.—por orden del Emir Abú-Yusef y bajo la dirección de Bel-Hadj, y en la pág. 273 nos refiere como el Sultán Abd el-Mumen, verdadero fundador de la dinastía almohade, dió las órdenes para conducir á Rabat el agua de dicha fuente, por lo que es de suponer ó que no se cumplieron sus órdenes, ó que los trabajos ejecutados para este fin fueron infructuosos.

gos más odiados, concibieron desde luego un formidable proyecto para vengarse cumplidamente de uno y otros. El proyecto consistía en hacer las obras sumamente endebles y sin la menor consistencia, á fin de que el día menos pensado se desplomasen sobre los habitantes. Así se verificó: cuando los moros llevaban algún tiempo gozando de las nuevas casas, tan á poco trabajo suyo construidas, vinieron casi todas al suelo, y los confiados moros fueron víctimas del furor vengativo de los cristianos. Pero éstos, como es de suponer, no llevaron á cabo impunemente su venganza; porque fueron condenados á muerte en justo castigo de su alevosía.

Hemos tenido cuidado de advertir que ésta es una tradición mora, pues para nosotros no admite duda la falsedad de semejante versión. Por el contrario, se sabe que Almanzor concedió la libertad á los prisioneros de Alarcos (1), siendo este acto de generosidad otra de las cosas de que su *timorata* conciencia le remordía en sus últimos momentos: ¿cómo puede, pues, admitirse que los prisioneros en cuestión hubieran sido muertos, si Yacub se arrepentía de haberlos enviado á España, dándoles la libertad? Pero si los prisioneros hechos en Alarcos no fueron los que edificaron á Rabat, es cierto, según afirman graves autores, que no sólo obligó Almanzor á trabajar en la nueva ciudad á los cautivos, sino que con ellos pobló un barrio de Rabat, en donde creen hallar todavía descendientes de aquellos cristianos desterrados, y tal vez esté relacionado con esto suceso la multitud de apellidos españoles que en Rabat, más que en ningún otro punto de Marruecos, llevan muchas ilustres familias musulmanas.

Consta que la ciudad de Rabat aumentó mucho su población y floreció su comercio en la época de los almohades, empero durante las guerras que esta dinastía tuvo que sostener con los merinidas su población se redujo á la décima parte, muchos edificios fueron destruidos, y asoladas algunas mezquitas, y entre otras la de Hassán, y casi todos sus baños y colegios.

(1) *Rudh el-Kartas*, pág. 326.

Siendo tan proverbial en los habitantes de esta parte de Marruecos el sentimiento de su independencia, era natural que Rabat y Salé luchasen constantemente por obtener una autonomía, respectivamente al menos, de lo demás del Imperio; lo que al fin consiguieron emancipándose de la autoridad del Sultán, á quien sólo pagaban un pequeño tributo (1); pero el emperador Sidi Mohammed, que murió en 1,790, después de un largo sitio y no pocos combates, pudo subyugar á las ciudades hermanas, que desde aquella época quedaron definitivamente incorporadas al resto de la monarquía. Este golpe de gracia que recibió la piratería de Rabat y Salé, hizo que poco después desapareciese por completo tan infame comercio, á lo cual contribuyeron no poco los Misioneros Franciscanos.

Llama la atención en Rabat un vasto y bien combinado sistema de fortificaciones. Por la parte del mar está defendida la ciudad por fuertes bastiones unidos por grandes cortinas, cruzándose sus fuegos con los de Salé. Esto hace inaccesible la entrada del río Buragrag, que divide, como hemos dicho, ambas ciudades, y que tiene 300 metros de anchura por este sitio. La barra es por otra parte difícil de salvar aún á los buques de poco calado, é imposible á los de gran porte. Sobre esta barra hay una ciudadela defendida por una batería inexpugnable, que, á estar artillada al estilo moderno, podría destruir en breves momentos á cualquier buque que quisiera forzar la entrada, ó que tratara de atacar á la ciudad.

Está también defendida por la parte de tierra con dos órdenes de murallas, de las cuales la última, distante de la primera 2 kilómetros, fué construida para impedir las irrupciones de los árabes del campo, que son de las tribus más inquietas del Imperio, y que con dificultad reconocen la autoridad del Sultán, pues sólo á viva fuerza consienten que sus tributos se apliquen al erario público. En estas murallas hay de trecho en trecho algunas torres cuadradas y varias cañoneras que pueden servir para utilizar pequeña artillería.

(1) *Voyages en Maroc*, por M. Lemprière, cap. 14.

Debemos hacer especial mención de un magnífico fuerte, casi subterráneo, que el Sultán Muley Hassán hizo construir según los principios del sistema moderno, y que es una verdadera obra de arte. Hállase situado en la misma orilla del mar, no muy distante del fondeadero y entre las dos murallas que circuyen la ciudad, y dista cerca de kilómetro y medio de la que propiamente ciñe la plaza. Este fuerte, que aun no está del todo terminado, ha sido dirigido por un hábil ingeniero alemán—Mr. Walter Roftonburg—, y está construido de tal modo que, si consiguen artillarlo con cañones modernos de gran potencia, sólo la falta de alimentos y municiones podrán veneer á los que desde él ataquen al enemigo. Desde el mar con dificultad puede divisarse á simple vista el dicho fuerte. Su entrada está estratégicamente bien defendida por dos fuegos que se cruzan, lo cual convendría tener muy presente en caso de un asalto; y por último diremos que si el Sultán Muley Abd el-Aaziz sigue los proyectos de su padre con la misma actividad, bien pronto quedará el fuerte terminado y artillado.

En la muralla interior y por la parte que da al Sur, de distancia en distancia y como á unos tres metros de altura, se destacan de la pared unos bultos á manera de altos relieves del tamaño de un cuerpo humano, que la tradición árabe dice ser de cristianos emparedados vivos en aquellos sitios. Reflérese que destinó el Sultán á los cautivos cristianos á construir esta muralla, señalando á cada uno el tramo de pared que había de levantar en determinado tiempo. Como á veces sucedía que por falta de material, de tiempo, ó por otras causas imprevistas, algunos cautivos no podían llenar las terribles condiciones impuestas en odio al cristianismo por el tirano durante las prefijadas horas de trabajo, los mandaba emparedar, resultando luego esos bultos salientes que se registran en la referida muralla. Tan inhumano castigo no carece de ejemplo en los anales del cautiverio de África, pues además del bienaventurado Jerónimo, mártir en Argel, en donde fué emparedado de la manera referida el año 1,569, sábese que lo hicieron

muchos sultanes de Marruecos, y entre otros el cruel Muley Ismael.

Entre las mencionadas murallas hay dos residencias ó palacios de los sultanes marroquíes. El más antiguo, y en el que han acumulado cuantas preciosidades artísticas ha sabido crear el genio árabe, se halla edificado sobre las rocas del mar; y el más moderno, distante de la población unos 1,000 metros, por la parte S. E., nada tiene de particular. En su recinto acampan las tropas que acompañan al Sultán y las kabilas que vienen á ofrecer sus dones, bien que nada voluntarios, á la M. Xerifiana.

En la Alcazaba, que está en la ciudadela de que hemos hecho mención, se halla la antigua mazmorra, que hoy se reserva únicamente para cárcel de altos prisioneros de Estado. En su exterior es un bello edificio con magníficas fachadas cuajadas de preciosos arabescos que, por antífrasis, encierran todo un mundo de lágrimas, de dolores y de recuerdos. Examinando esta lóbrega mansión en 1,870 nos contaba el Káid que cuida de su custodia, que cuando el Sultán quería deshacerse sin estruendo ni aparato de algún reo de importancia, lo encerraba en esta mazmorra, el cual á los pocos días aparecía muerto por los demonios.

No hay que extrañar semejante credulidad en los indígenas que consideran este lugar sombrío como morada de los infernales espíritus, á quienes, en la ignorante superstición musulmana, se atribuye un poder desmedido. Los presos allí encerrados no podían tardar en morir, porque una vez que tras ellos se cerraba la puerta, no se volvía abrir ni aun para darles el necesario sustento.

Existe igualmente en Rabat la casa que en otro tiempo habitaron los Franciscanos, la cual es bastante capaz y de regulares dimensiones. Hoy apenas conserva vestigio alguno de su primitiva grandeza. Su parte principal está dedicada á baño de las mujeres moras,—conocido con el nombre de *hammám el-Kázeri*—por cuyo motivo no es libre la entrada y menos al curioso viajero. Cuando en Febrero del 69 es-

tuvimos en Rabat por primera vez, nos aseguraron que en 1,863 aun se conservaba en su frontispicio una hermosa lápida de mármol con una inscripción que sombreaban las armas reales de Castilla, en la cual se leía el año de su fundación y el reinado del monarca español bajo cuyos auspicios se había erigido; pero hacia el año 65 fué arrancada de orden del Bajá para que no manifestase su procedencia europea, ni llamase la atención de los extranjeros. Además, en 1,880 y al remover los escombros de la referida casa se encontró una medalla con las efigies de S. Diego de Alcalá y S. Jácome de la Marca, insignes santos del Seráfico Instituto. Aunque nosotros no podemos fijar el año en que los Franciscanos se establecieron en Rabat, podemos afirmar, fundados en los libros y documentos del Archivo de la Misión, que en Rabat y Salé asistieron á los cautivos en los veinte últimos años del siglo XVII y en la segunda mitad del siglo XVIII hasta el año seis del actual. Por último, el año 1,891 se inauguró de nuevo la Misión, estableciéndose provisionalmente en una pequeña casa.

Ya que hemos hablado de estos dos palacios que el Sultán posée en el recinto de Rabat y de la casa de los Franciscanos, no podemos dejar de mencionar otro edificio famoso en otro tiempo, que se halla al E. de la población, á corta distancia del río y que en mejores tiempos para Rabat estaba dentro de sus muros, lo cual nos dará una idea de lo inmensamente grande que esta ciudad era en tiempo de los almohades. Pero este monumento, así como la espaciosa mezquita que le está aneja, se hallan en tan miserable estado que no son sino un montón de escombros, no siendo aventurado suponer que estos edificios desaparecieron en tiempo de Sidi Mohammed, quien cubrió de ruinas á Rabat cuando por la fuerza de las armas la incorporó á su Imperio. Las columnas del palacio (1) son de granito y tienen 90 centímetros de diámetro: de la mezquita sólo se conserva en bastante buen estado la torre, que los

(1) Según Lemprière, cap. 3, estas ruinas no son de un palacio, sino de un antiguo castillo que mandó edificar Yacub el-Mansur.

moros llaman de *Hassdn*, notable por su elevación, que no baja de 65 metros: pero desgraciadamente esta airosa mole de piedra no llegó á verse romatada, tal vez por la muerte de Yacub el-Mansur, que fué quien mandó edificar todas estas obras. Según afirma Antonio Ponz, esta torre de *Hassdn*, la del Kutubía de Marruecos y la Giralda de Sevilla, fueron construidas bajo la dirección de un arquitecto moro, nacido en esta última ciudad, llamado Guever: esta opinión nos parece tanto más razonable, cuanto, en efecto, las tres torres tienen la misma forma, el mismo número de tramos é iguales proporciones, datando la construcción de todas de la misma época. La esquina sudoeste de la torre de *Hassdn* se halla cortada de arriba á bajo, circunstancia que Mr. Chenier atribuye á un rayo que cayó á fines del siglo pasado.

En la misma dirección de la gigantesca torre de *Hassdn*, y dos kilómetros más adelante, se pueden visitar las ruinas de la antiquísima ciudad que se llamaba *Sella*,—por los moros llamada *Xella*—; Mármol llama *Menzela* á esta ciudad, y dice haber sido arruinada por Yusef de Lemtuna y reedificada por Yacub el-Mansur cuando edificó á Rabat. Además de otros edificios construyó este Sultán en *Xella* un soberbio palacio y un espacioso hospital para curar los soldados enfermos. En la principal mezquita mandó hacer una hermosa *cubba* ó capilla, empleando en ella profusión de riquezas, para que le sirviera de enterramiento.

Remóntase su origen al tiempo de los cartagineses, de cuyas colonias era metrópoli según Chenier. Consta ciertamente que el año 172 de la hégira, el Imám Edris, que había sido proclamado rey en Uaraba, inauguró su feliz reinado apoderándose de *Xella* á los pocos días de su coronación; y por entonces ya la ciudad gozaba renombre de antigua.

Hoy nada de particular ofrece al viajero que se toma la molestia de visitarla; pues sus altísimas murallas, que existían á principios de este siglo, están destruidas casi del todo; debajo de sus ruinas se ocultan los sepulcros de algunos personajes venerados por los moros, y entre otros está el de Ya-

cub el-Mansur. En los escombros de estos sepulcros existen varias piedras de mármol con inscripciones, consejas y máximas del Alcorán. También la gran losa de mármol que cubre el sepulcro de Yacub el-Mansur contiene una larga inscripción en la cual se relatan los hechos más notables de este afortunado guerrero. De entre los montones de escombros de esta antiquísima ciudad brota una hermosísima y abundante fuente, cuyas frescas y cristalinas aguas se precipitan por entre las ruinas y recorren hermosas praderas cubiertas de limoneros, naranjos y plantas aromáticas, que exhalan una fragancia encantadora.

Tanto esta parte de Rabat como sus cercanías son muy deliciosas; y es tan agradable y pintoresco el paisaje, que con razón decía Alí Bey que las prefería, bajo todos aspectos, á los más bellos y preciosos jardines que había visto en Europa, pues *son realmente una especie de paraíso terrenal*.

La ciudad de Rabat dista 90 kilómetros de Mequinez y 130 de Fez; su población puede calcularse en más de 30,000 almas, de las que unas 3,000 pertenecen al judaísmo, y unas 50 al catolicismo. También es de notar que Rabat es una ciudad muy industrial, siendo considerable su comercio, que consiste en lanas, babuchas, curtidos, esteras muy finas y de primorosos dibujos de color, loza del país, mantas y alfombras, en cuya confección no tienen los de Rabat competencia entre los moros, y toda clase de tejidos en lana, algodón y seda.

Todos estos objetos tendrían gran salida, pero la hace casi nula lo difícil de la barra. Suele suceder que un barco se vea obligado á permanecer encerrado seis meses en el río; ¿quién puede, pues, aventurarse á entrar en él? Así es que perdiéndose más de lo que se gana en el cabotaje, son pocos los buques que llegan á Rabat. Los vapores de las compañías inglesa y francesa, que actualmente hacen la carrera de la costa, y lo mismo los de la Trasatlántica española, rara vez tocan en este punto, y cuando lo hacen debe ser en la mejor estación del año. Esto es un obstáculo insuperable para el comercio, y obliga á los negociantes á trasladarse á Casablanca, que es el

puerto más próximo á Rabat. El vapor *Reina Cristina*, construido en Puntales y de 96 toneladas franqueó la barra en el año 1,882 en varios viajes que hizo á Rabat, anclando junto á los muros de la ciudad. Hemos anotado este hecho por ser el único vapor, que nosotros sepamos, que ha franqueado la temible barra del Buragrag. Por esta misma razón la llegada y partida del vapor español era en Rabat un verdadero acontecimiento y todos los habitantes de la ciudad se apresuraban á presenciar tan arriesgada operación.

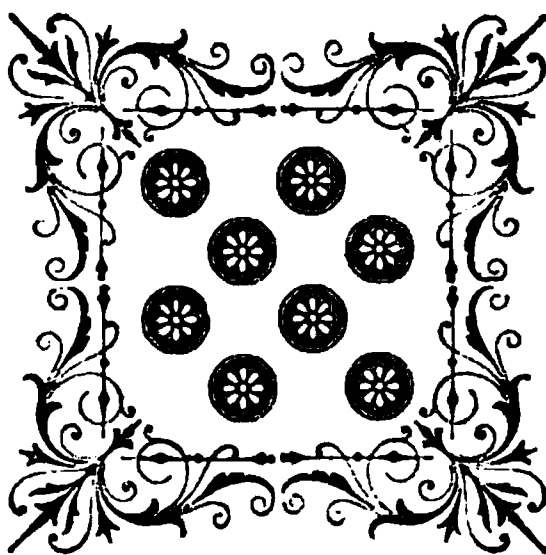
En el camino de esta población á Fedala, no se encuentra nada notable; se reduce todo á una llanura inculta y muy poco habitada. Esta última circunstancia hace mal seguro el camino, porque los bandidos pueden con más libertad asaltar á los transeúntes. Para obviar este no pequeño inconveniente, se han establecido de trecho en trecho algunos *kázbat* ó alcazabas (1), en los que hay una pequeña guarnición destinada á cuidar de la seguridad de los pasajeros y á guardar la costa. El primero de estos castillos está á 10 kilómetros de Rabat, y se llama el *kázba de Tamára*: 15 kilómetros más allá se halla el de *Sgera* ó *Yedida*; y por último, entre éste y Fedala están los de *Buzneka*, junto al río *Guir* y el de *Mansuría*. En este sitio edificó Yacub el-Mansur una pequeña ciudad, la que tomó el nombre de su mismo fundador, pero de ella no existen sino ruinas y escombros, lo mismo que de la antigua ciudad romana que los moros llamaron *Ain el-Kalú*, y que existió en la llanura de Mansuría. Cuando los habitantes de Mansuría supieron la llegada del infante D. Fernando al puerto de Anfa huyeron á Rabat, y desde entonces no volvió á poblarse la ciudad. La ruina de Ain el-Kalú parece que data de la época en que Yusef ben-Taxefin destruyó todas ó casi todas las ciudades de la provincia de Temsena.

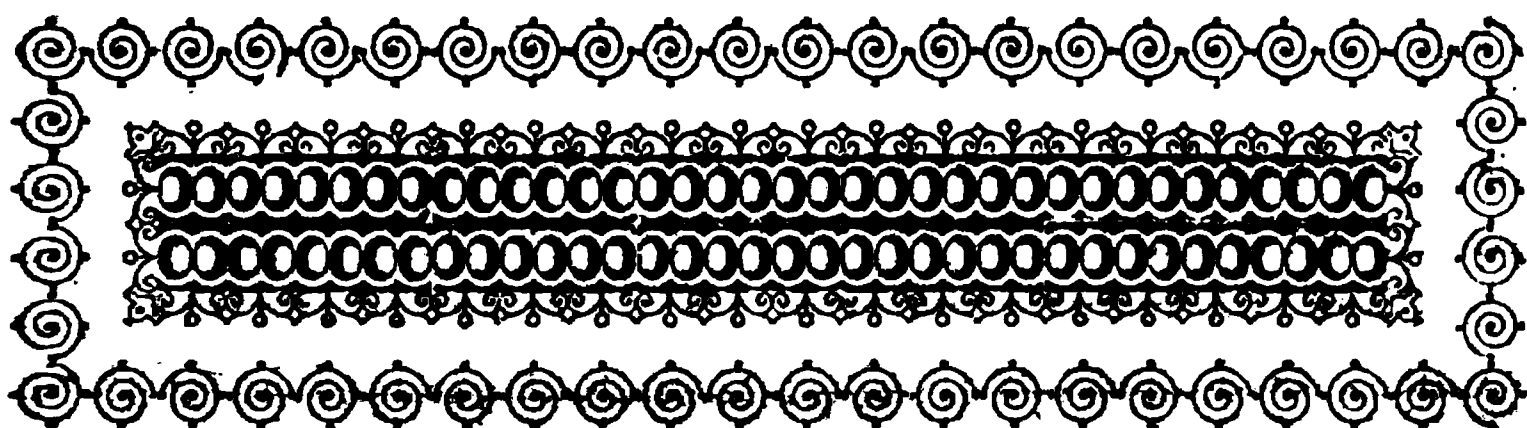
Hállanse en este camino algunos ríos como el *Yetkem* y *Sa-*

(1) Estas alcazabas suelen tener la forma de un cuadrado, con muros de cinco á seis metros de altura, sin aspilleras, y flanqueado por cuatro ó más torres también cuadradas.

rrat, y tres kilómetros antes de llegar á Fedala el caudaloso *Ensfefj*, vadeable solamente en baja mar. En la orilla izquierda de éste hay una Enzala (1) en la que, como en muchas otras, hay que pagar una insignificante cantidad, que cobran los moros como derechos de portazgo, pero no lo exigen á los europeos ni á las tropas del Sultán. Pasado el *Ensfefj*, se llega pronto á Fedala, en la que se entra por su única puerta situada entre dos torreones, y perfectamente defendida.

(1) Las *Enzalas* se hallan en los caminos más frecuentados del Imperio, establecidas por el gobierno para proteger á los viajeros, y por esta razón cobran un corto derecho á los indígenas.





CAPÍTULO VIII

Fedala.—Su posición, origen y nombre.—Los cinco gremios.—Vestigios del pasado.—Postración actual.—Habitantes.—Viviendas miserables.—Un ejemplo.—Guad el-Kántara.—Origen de Casablanca.—Antigua Anfa.—Conquista portuguesa.—Casa-branca.—Salida de los portugueses.—Restauración bajo los moros.—El interregno.—Costumbre marroquí.—Ataque de los beduinos.—Valor y desprendimiento de los españoles.—Regalo del Sultán.—El Kaíd tirano.—Rapto de la nueva Elena.—Guerra patriótica.—Derrota de ben-Mexid.—Intervención.—El pan de la paz.—Prosperidad creciente.—Población.—Mazmorra ó Cárcel.—Clima.—Porvenir de Casablanca.—El naufragio.

FEDALA



Aunque de ninguna importancia en el día la pequeña población de Fedala, la ha tenido muy grande en otro tiempo, por cuya razón vamos á publicar todas cuantas noticias hemos podido recoger acerca de su historia, con el fin de conservar siquiera el nombre de esta ciudad, que fué antiguamente emporio de la riqueza de Marruecos y á la cual hizo célebre una famosa compañía española. Fedala dista 60 kilómetros de Rabat, y aún cuando su posición no es notable bajo el punto de vista estratégico, cosa común á las otras ciudades de la costa, es inmejorable bajo diferentes conceptos. Hállase situada en una inmensa llanura, en la que puede

decirse principian las fértiles provincias de Xauia, Dukala y Abda, tan abundantes en toda clase de cereales.

Su origen es muy moderno, pues fué fundada por el emperador Sidi Mohammed, allá por los años 1,760 á 1,770, en el tiempo mismo en que fué fundada la ciudad de Mogador. No faltan autores que opinen ser muchísimo más remoto el origen de Fedala, diciendo que tanto éste como su nombre son beréberes, queriendo confirmar su opinión con la existencia en el interior del país de una kabila que también se llama Fedala. Empero nos parece infundado este juicio, ya, entre otras razones, porque ninguno de los edificios que en esta población existen reviste el carácter de antigüedad que se les quiere atribuir, antes por el contrario están manifestando bien á las claras ser de muy moderno origen, y ya también por que Már-mol Carvajal, tan diligente en describir las otras ciudades de Marruecos, no hace mención alguna de Fedala, y no es de creer que si esta ciudad hubiera existido en su tiempo dejara de hablarnos de ella, cuando describió otras de mucha menor importancia.

Para la fácil exportación de granos y demás productos del país contaba Fedala con un seguro puerto, el cual por precisión debió verse muy concurrido, por ser el único que estuvo destinado á la exportación por mucho tiempo en el Imperio marroquí.

No contribuyó poco al esplendor y prosperidad de Fedala la célebre compañía de los *Cinco Gremios Mayores* de Madrid. Llegó á adquirir esta compañía española tal preponderancia y valer, que, por un privilegio especial, ella sólo gozaba el derecho de poder extraer los granos del Imperio por el puerto de Fedala y por el de Casablanca. Posteriormente en 1,789, este privilegio se hizo extensivo al puerto de Mazagán, y por una serie de desdichas acaecidas á Fedala, sus hermanas menores Mazagán y Casablanca son hoy los puertos de mayor exportación, el primero en granos, y en lanas el segundo; mientras que la derruida Fedala sólo existe para atestiguar, como muchos otros pueblos, cuán adversa le ha sido la fortu-

na, que la ha reducido á ser una reina destronada, sumida en la mayor miseria, hasta el punto de que, á no ser por algún antiguo lienzo de muralla, y por la mezquita y casa del Alcaide, nadie podría darse cuenta de atravesar una ciudad tan preponderante en el último tercio del siglo pasado.

Á pesar de que los muros de Fedala se hallan flanqueados por algunos torreones, más ó menos consistentes, es indudable que no podría sostener la ciudad, no ya un ataque de los europeos, pero ni siquiera una simple acometida de los beduinos. Además de las murallas hay frente á la puerta de la ciudad, y á corta distancia de la misma, una torre aislada, que por medio de un subterráneo comunica con la plaza. El abandono en que este desgraciado pueblo se halla hace creer que dicho subterráneo esté también inservible, como lo están las demás obras de defensa.

No dejaremos de notar que las primeras ruinas que se presentan ante la vista del viajero al penetrar en Fedala, son de un vasto edificio ó palacio, que principió á fabricar el representante de los Cinco Gremios Mayores, *D. Benito Patrón*, de Cádiz, quien se propuso edificar una cómoda vivienda para sí, y sobre todo que la casa incluyese grandísimos almacenes, como que en ellos debía acaparar enormes cantidades de granos. Sin embargo, la obra no llegó á concluirse, y de ella no quedan más que piedras diseminadas y algunos paredones que han podido resistir á la acción destructora de los tiempos.

El puerto, antes tan frecuentado, se halla hoy materialmente obstruido, hasta el punto de no tocar en él barco alguno, y de haber desaparecido su nombre de las modernas cartas de navegación, conservándose sólo en las antiguas. El número de habitantes es también muy reducido, pues de seguro no pasa de 900 moros y unos 100 judíos. Estas gentes, anegadas en la miseria, sucias y harapientas, demuestran de una manera por demás evidente, la pobreza del pueblo en que viven; y basta dirigir una simple ojeada sobre las infectas y miserables casuchas en que moran, para convencerse de esta triste verdad. No puede negarse que desde la desaparición de

la dinastía almohade ha venido decayendo rápidamente el antes civilizado y poderoso pueblo árabe magrebino; pero en medio de esa decadencia tan manifiesta, contrista el ánimo el pensar que poblaciones como Fedala, Arcila y otras no han guardado en su descenso proporción alguna con el resto del país, y no parece sino que de un golpe han perecido para siempre, y que sólo han dado un paso y éste las ha precipitado en el fondo de la degradación y miseria. Saludable ejemplo que fuera de desear cuidasen de aprovechar las modernas sociedades que tan satisfechas se hallan con su decantada civilización y progreso.

Pero dejando estas consideraciones, proseguiremos nuestra relación tomando el camino de *Dar el-Baida*, ó Casablanca, apuntando antes como último particular de Fedala, que fuera de la ciudad y á corta distancia de la misma, á la derecha, se ve un pequeño palacio del Sultán que fué edificado en 1,746, y que nada tiene de notable, pues más bien parece la casa de campo de un particular, que el palacio de un emperador marroquí.

De Fedala á Casablanca hay 20 kilómetros de distancia, y el camino es delicioso, por recorrer un terreno de suyo muy feraz y bien cultivado, en cuanto lo permite el escaso conocimiento que los moros tienen de la agricultura. Á dos kilómetros de Fedala está el río llamado *Guad el-Kántara*, al que algunos designan con los nombres de *Guad el-Melah* y *Guad ed-Dir*. Este río se pasa por un buen puente (1) de cuatro ojos, con 100 metros de longitud y 6 de anchura, cuya construcción se atribuye generalmente á los portugueses, aunque no existe documento alguno que autorice esta opinión. Dicho puente es lo único de particular que se ofrece al viajero hasta que entra en

(1) Este puente y otro pequeño de un arco que hay en la entrada de Casablanca son los únicos que existen en toda la costa del Imperio desde Tánger hasta Guad-Nun, no obstante ser tantos y tan caudalosos los ríos de la costa N. O. de Marruecos.

CASABLANCA

ESTA ciudad, situada en la provincia de Dukala, es la que señala la mitad del camino de Tánger á Mogador. Su origen, dicese que es beréber y data de muy remotos tiempos, pero la mayor parte de los historiadores opinan que fué fundada por los romanos, á cuya opinión nos adherimos con gusto. Antiguamente se llamó *Anfa* y *Anafé*, y era la capital de la provincia de *Temsena* ó *Temecena*; su prosperidad y grandeza fueron en aumento hasta el año 1,468.

Por entonces deseaban los portugueses apoderarse á todo trance de la costa de Marruecos; al efecto se presentaron en número de diez mil soldados y mandados en persona por Alfonso V ante *Anfa*, cuyos habitantes, lejos de intimidarse á la vista del enemigo, se defendieron valerosamente de sus porfiados asaltos, de tal suerte que fué éste uno de los puntos en que más resistencia hallaron las entonces poderosas armas de Portugal. Pero como los portugueses estaban decididos á concluir con gloria esta empresa, en la que estaba ya comprometido su honor militar, redoblaron sus esfuerzos en tales términos que por fin se hicieron dueños de *Anfa* en el citado año de 1,468. Los vencedores, no sabemos si irritados por la obstinada defensa de los moros, ó porque no entrase en los planes de sus jefes el permanecer en aquella ciudad por entonces, la destruyeron completamente, pereciendo hasta su antiguo nombre de *Anfa*, que sólo conserva la tradición.

Según Mármol fué otra la causa de la ruina de esta ciudad, pues dice que D. Alfonso de Portugal, disgustado del daño y perjuicio que en los mares causaban las fustas que salían del puerto de *Anfa*, ordenó al infante D. Fernando en 1,468 que con los diez mil infantes referidos fuese sobre la ciudad. Fué tal el terror de sus habitantes al ver la escuadra portuguesa que abandonaron á *Anfa*, y el infante pudo sin dificultad asolar la ciudad y destruirla hasta los cimientos.

Sea de esto lo que quiera, es lo cierto, que así como las determinaciones humanas varían según los tiempos, así también los portugueses juzgaron más adelante que les convenía establecerse en el sitio de la antigua *Anfa*: y en 1,515 empezaron á construir en dicho sitio una ciudad, á la que dieron el nombre de *Casa-branca*, en español Casablanca, que es el que ha prevalecido entre los europeos, y aún entre los moros, pues éstos no hicieron más que traducir á su idioma estas dos palabras, llamándola *Dar el-Baida*. Los portugueses conservaron esta plaza por espacio de algunos años, pero viendo que su ocupación era una interminable pelea con los moros del campo, y que para internarlos á una distancia conveniente era preciso conservar allí una guarnición numerosa, resolvieron abandonarla.

En manera alguna nos atrevemos á fijar la época en que los portugueses abandonaron la plaza. Es más, nos ha llamado la atención el que las historias lusitanas que hemos visto ni siquiera la nombran. Mazagán dejó de existir para esta nación en 1,769, y estando la plaza de *Casa-branca* tan contigua á la de Mazagán, es natural estuvieran como dos hermanas en íntimas relaciones. Pues bien; refiriendo el autor de las «Memorias para á historia da praça de Mazagao,» publicadas en 1,864, con escrupulosidad los hechos más insignificantes que puedan redundar en alabanza del pueblo mazaganista, para nada menciona á Casablanca. El mismo silencio se nota en la «Historia de Tangere» por el Conde de Ericeira, dada á luz en 1,732, y en la «Memoria histórica sobre os Bispados de Ceuta é Tangere» por Jordao, impresa en 1,858. El P. del Puerto en su «Misión historial,» impresa en Sevilla el 1,708, observa también un marcado silencio sobre Casablanca. Todo esto nos inclina á creer que los portugueses abandonaron la plaza en los comienzos del siglo XVII, y que los mismos moros tardaron algunos años en reedificarla y poblarla de nuevo. Un hecho hay que nosotros no podemos pasar en silencio. En el libro de Bautismos de la Misión Franciscana, hay una partida por la que consta que el año 1,790 el P. Fr. Juan Leal de S. Francis-

co administró el sagrado Bautismo á un niño en la población de *Dar el-Baida*—Casablanca—. Esto indica que ya en dicho año había en esta ciudad algunos cristianos, que probablemente serian negociantes europeos, y por consiguiente que de nuevo había sido poblada por los moros la antigua Anfa, pero con el nombre árabe de *Dar el-Baida*.

Posteriormente procuraron los Sultanes de Marruecos fortificar y mejorar á Casablanca, convencidos de la gran importancia de su posición. En la actualidad tiene algunos cañones para su defensa, colocados en dos torreones flanqueantes por la parte del mar, aunque estos cañones, como casi todos los que hay en la costa, no deben inspirar temor á los buques que quisieran bombardearla, pues todos son antiguos, muy mal conservados y con cureñas tan destrozadas que apenas pueden servir para saludar á los buques de guerra que anclan en su puerto. Por la parte de tierra tiene Casablanca unas murallas que sólo sirven para defenderla de los ataques de los moros del campo, pero que pronto serian escaladas por un ejército bien disciplinado.

Siendo en Marruecos una costumbre sancionada por los siglos el considerar la muerte del emperador como señal de una conflagración universal, ó parcial por lo menos, no podía menos de suceder lo propio á la muerte del Sultán Sidi Mohammed; este soberano falleció el día 11 de Abril de 1,790, y no, bien lo supieron los árabes campesinos, cuando se pusieron en marcha hacia Casablanca con el piadoso objeto de apoderarse de ella, ó más bien, de los cuantiosos caudales de los españoles que hacían allí su tráfico. Esto no debe extrañar al que no ignore ser opinión corriente entre los moros que, muerto un Sultán, mientras su sucesor no es aclamado y reconocido en Fez, no existe Gobierno legal, y por tanto ni tribunales de justicia, ni autoridad de ningún género. Con arreglo á este principio nadie hace el mayor escrúpulo en apropiarse los bienes del prójimo, quien en todo caso puede también despojar al vecino, si éste se descuida. Aplicando, pues, los beduinos esta extraña jurisprudencia á Casablanca, se dirigían

sobre ella, muy seguros de penetrar en sus recintos, y de recoger un rico botín. Pero no contaban los expedicionarios con la intrepidez y resolución de los comerciantes españoles y de los individuos de la compañía de los Cinco Gremios residentes en Casablanca, que, secundados por la población en masa, juraron hacer levantar el sitio á los del campo, ó perecer todos antes que rendirse.

En esta ocasión brilló tanto como el valor la generosidad española, porque habiéndose agotado los víveres, nuestros negociantes abrieron pródigamente sus almacenes, y dieron de balde su trigo á toda la población durante tan calamitosas circunstancias. Este acto de desprendimiento permitió que la resistencia continuase por más tiempo, y el esfuerzo y pericia de los valientes que dirigían la defensa hicieron que los moros se desbandaran, salvando así á la ciudad de un cataclismo seguro. Es de advertir que todo el armamento con que contaban los defensores consistía en un cañón de no muy grueso calibre, y en las pocas é ineficaces armas de los moros de la ciudad.

Esta conducta tan noble y desinteresada llamó justamente la atención del Sultán Muley el-Yazid, hijo y sucesor de Sidi Mohammed, quien escribió una carta autógrafa á los españoles dándoles las gracias por su buen proceder. Mandóles también un buen regalo que consistía en dos magníficos leones, y dispuso que se indemnizase á todos por los daños y perjuicios que pudieran haber sufrido en sus intereses durante la guerra (1).

Desde entonces ha venido Casablanca creciendo en importancia y aumentándose considerablemente su comercio, especialmente en granos y lanas.

En el año 1,863 tuvieron lugar algunos disturbios entre las kabilas de las cercanías de Casablanca y sus Káids ó Gobernadores, que residían en la ciudad. El Káid ben-Mexid llegó á hacerse intolerable á sus administrados por las continuas gabelas y contribuciones con que los abrumaba. Su insa-

(1) *Lemprière*, cap. XIV de la obra citada.

ciablo codicia é irritante despotismo produjeron hondos motivos de disgusto, especialmente en las kabilas de *Snata* y *Mediuna*, cuyos habitantes se quejaban justamente de las exacciones sin término de su Gobernador.

Así las cosas, ben-Mexid cometió la falta de ofender á los *mediunas* en el honor de uno de sus xiejes (1). Saliendo al campo un día, y encontrando á la mujer del xiej, tuvo Mexid la brutal osadía de colocarla sobre su caballo, y conducirla á su morada. Ésta es una de las faltas que los moros no perdonan jamás; por lo que exacerbados los ánimos con acción tan villana, y viendo los *mediunas* que el Gobernador respondía á sus reclamaciones con nuevos y mayores tributos, se declararon en abierta insurrección el 4 de Enero de 1,863.

El robo de esta nueva *Elena* iba á dar origen á una serie de combates: los rebeldes, á los que se unieron los moros de *Snata*, atacaron con el mayor denuedo á su Gobernador, que con algunos grupos que le eran fieles se defendía del mejor modo posible; pero, como hombre astuto, no dejó de comprender que las cosas se presentaban mal, y que tendría que rendirse á sus insubordinados súbditos.

Apelando, pues, á la astucia, ya que por la fuerza nada podía conseguir, procuró sembrar rivalidades entre los insurrectos, y logró separar á los *snatas* de los *mediunas*; pero éstos que contaban con el apoyo y protección del Gobernador de Casablanca, no dejaron las armas y acudían secretamente á la ciudad á proveerse de todo lo necesario para continuar la lucha.

Varios fueron los combates que se libraron en aquellas llanuras, siendo muy sangriento entre otros el del 7 de Febrero. Los bravos *mediunas* batieron con denuedo al tirano ben-Mexid, y no pudiendo éste dominar la insurrección, fué necesaria la intervención de los Vice-Cónsules europeos para restablecer la paz. Con este objeto salieron de Casablanca el

(1) Llámase *xiej* ó *xaj*, xeque en castellano, el superior ó jefe de una kabila ó aduar árabe, y su significación propia es anciano.

15 de Abril los Vice-Cónsules de España, Inglaterra y Portugal, llegando al teatro de la guerra precisamente cuando los contendientes se disponían á empeñar un nuevo combate. Por fortuna los jefes de ambos campos no fueron sordos á las voces de la humanidad y de la razón, y reconociendo la necesidad de la paz, nombraron una comisión mixta, que estipulase las condiciones, bajo las cuales había de firmarse.

Hecho antes el sacrificio de una ternera, requisito indispensable según el ceremonial de la diplomacia marroquí, se acordó que habría perpétua paz y amistad entre los *medinas* y su Gobernador, otorgando éste una amplia amnistía, y dispensando á los sublevados de todo tributo por espacio de seis meses. Aceptada esta proposición por ambos beligerantes se repartió entre los caudillos y comisionados un gran pan, que se llama el *pan de la paz*, del cual debían comer todos, volviendo con esto las cosas á su antiguo estado.

Tal fué el éxito obtenido por los agentes europeos, cuyas gestiones en favor de la paz eran apoyadas por la fragata española *Berenguela*, por el vapor inglés *Tridente* y por la corbeta portuguesa *Sá da Bandeira*. Pero sin ésto, no puedo dejar de merecer elogios el espíritu de moderación de los jefes y soldados moros. ¿Se hubiera obtenido un resultado tan feliz y tan rápido tratándose de ejércitos europeos?

Terminada la guerra, cuyas consecuencias tuvo que sufrir naturalmente la población de Casablanca, se ha disfrutado en ella una paz constante y el comercio ha ido tomando incremento; se han establecido allí muchos europeos, cuyas casas van haciendo variar el aspecto de la población, que hace muy pocos años no se diferenciaba de los duares y chozas de los beduinos. Así mismo viene aumentando la población considerablemente; constando en la actualidad de unos 8,000 habitantes, de los que 1,200 son judíos. Éstos, contra lo que se observa en la mayor parte de las ciudades de Marruecos, no tienen judería ó *Melláh* amurallado é independiente del resto de la población, y viven mezclados con cristianos y moros.

El horrible terremoto de 1.º de Noviembre de 1,755 que

tantos y tan desastrosos estragos causó en Lisboa, se dejó sentir también en la costa de Marruecos, no siendo Casablanca la ciudad que menos experimentó sus fatales consecuencias. Sin embargo, aun quedaron en pie algunos edificios, y entre éstos merece mención uno que hay junto á la muralla que dá al mar, el que aun se conserva en buen estado y parece ser bastante antiguo. Este monumento indica con claridad ser obra de europeos, y sin duda alguna data su fecha del tiempo en que los portugueses dominaron en Casablanca; su solidez es notable, hállase abovedado con dobles arcos, de unos 30 metros de longitud por 10 de latitud. Tiene 10 columnas, en las que hay grabadas multitud de inscripciones de difícil inteligencia, porque las cubre una espesa capa de cal. Ésto, unido á la suciedad producida por el polvo que reciben y á la ténue luz que comunican al local dos estrechas ventanas, impiden el que aun con trabajo y aplicación se distingan algunas. La única vez que en él pudimos entrar en 1,875 leímos con bastante exactitud y claridad las siguientes: 1,677, 1,784, y algo confuso el nombre de *Diogo* 1,766, y en otro sitio; 1,591, *R. C. R. A. C. R. U. Anono*, tal vez abreviatura de Antonio. ¿Cuál pudo ser el primitivo destino de este edificio? Lo ignoramos, y sólo por vagos rumores de procedencia indígena que á nosotros llegaron, podemos conjeturar que allí se albergaron un día cautivos cristianos, quienes en sus ratos de ocio, no encontrando con que distraer las amarguras de aquel lóbrego encierro, se entretendrían en perpetuar su memoria con el hierro en la dura piedra. En tiempo de los portugueses pudo muy bien servir para cárcel de penados ó para almacén de municiones.

Casablanca tiene una hermosa campiña, en la que se producen toda clase de cereales; sus alrededores están poblados de huertas, viñas, higueras, nopales y pitas; y aunque se ha dicho que su clima no es muy sano, creemos que las calenturas, que tantas víctimas causan todos los años en el país, son debidas más bien á la intemperancia de los moros y judíos; que hacen los mayores excesos en la estación de las frutas;

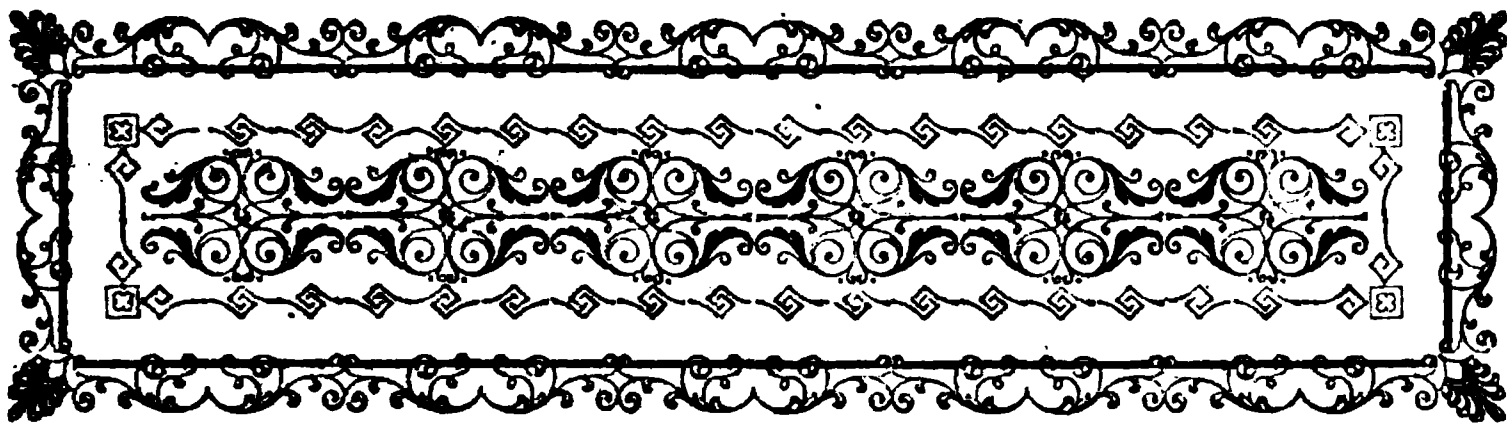
etc.: por lo demás, el clima es bastante saludable si bien un tanto cálido.

Casablanca, como ciudad nueva, nada ofrece de particular, y apenas si quedan ruinas de sus antiguos edificios. El consulado inglés, la aduana y algún otro moderno edificio han sido edificados sobre las ruinas de los almacenes, casas, etc. de la ya citada sociedad de los *Cinco Gremios*. En cambio es sin disputa la ciudad más importante de la costa, comercialmente considerada. Su exportación es mayor que la de Tánger, su aduana produce hoy más que ninguna otra de la costa, y abrigamos las mejores esperanzas respecto á su porvenir, opinando que dentro de algunos años será una población de gran importancia, y su comercio será el más considerable, sino el único de la costa O. de Marruecos.

Hay en Casablanca una fonda desde el año 83 y un casino, en el que se reciben periódicos ingleses, alemanes, franceses y españoles. También existe la Misión Franciscana inaugurada el 17 de Mayo de 1,868, y tres días antes tuvo lugar un suceso que no debemos omitir.

Salieron de Tánger por la vía de tierra el 2 de Mayo del referido año, el P. Misionero Fr. Eusebio López, y los Hermanos Legos Fr. Luis Martínez y Fr. Angel Rupérez, juntamente con el autor de estas líneas, y el día 3 por la tarde llegamos á Larache, en donde permanecemos hasta el día 11, desempeñando nuestro ministerio con aquella cristiandad. El objeto de nuestro viaje era fundar dos hospicios, uno en Casablanca y en Mogador el otro, conforme á las órdenes del Prefecto Fr. Miguel Cerezal. Al efecto salimos por la barra de Larache el 12 muy de mañana en el místico portugués *María da Soledade* con dirección á Casablanca, á que dimos vista al amanecer del día 14. Próximos ya al descado puerto, levantóse una furiosa tempestad, que parecia iba á concluir con la débil barquilla. Rotas ya las jarcias, destruidas las velas, desobediente al timón el bajel, haciendo agua por todas partes é inútil la única bomba del buque, veíamos abierta á nuestros pies la tumba. En tan apurado trance el ca-

pitán y los cinco marineros que formaban la tripulación, dominados por el terror de la próxima desgracia, desmayaron tanto que abandonaron el buque á merced de las olas. Los Misioneros por nuestra parte unimos nuestros ardientes votos á los de los marineros, acudiendo á la que es Estrella de los mares, á cuya poderosa voz se aplacaron algún tanto los vientos, apaciguóse un poco el mar, y uno de los Misioneros empuñó el timón y consiguió dirigir el buque hacia una reducida ensenada, en la que, si bien con mucho peligro, todos pisamos tierra á las 5 de la tarde, siendo recibidos con suma alegría por la colonia cristiana, que poseída de terror y angustia esperaba desde la playa el desenlace de aquel terrible peligro en que nos vimos.



CAPÍTULO IX

Acimur.—El Morbéa.—Dominación varia.—El astuto Zeyán.—Seducción.—Triste desengaño de los portugueses.—Vuelta á Lisboa.—Nueva expedición.—Acimur por Portugal.—Reconquista por los moros.—Luis de Loureiro.—Decisión del Sultán.—Los Santos.—Sorpresa.—Castigo de los farsantes.—Abandono de Acimur.—Población.—Los judíos.—El río y las huertas.—Un puente inútil.—Camino de Mazagán.

DE Casablanca á Acimur, en árabe Azmúr, hay 73 kilómetros: el camino que separa ambas ciudades es bastante accidentado y ofrece algunas perspectivas muy agradables, debiéndose añadir á ésto la riqueza de aquellos campos, que son, sin disputa, los más productivos en cereales de todo el Imperio de Marruecos.. Siendo la jornada demasiado larga para un solo día, es preciso pasar la noche en una alcazaba, que se halla muy oportunamente situada, después de atravesar un espeso y grande bosque, y al día siguiente se llega temprano á Acimur. Esta ciudad se halla en la embocadura del río *Morbea* ó *Morbeya*, el *Um er-Rebia* de los árabes y el *Asama* de los romanos, sobre una altura de 15 metros: los moros la llaman también *Muley bu-Xdib*, nombre del *santón* que le han dado por patrono.

Fué fundada por los beréberes, aunque otros dicen que fué una de las muchas ciudades fundadas por Hannón, y estuvo sucesivamente bajo la dominación de los romanos y grie-

gos hasta que los árabes se apoderaron de ella, conservándola en su poder hasta principios del siglo XVI, gobernándose libremente desde la ruina de la dinastía merinida.

Por este tiempo se hallaba el Sultán Mohammed Uataz en guerra con la ciudad de Tremecén, y entre tanto Muley Zeyán, ó Zidán, primo del Sultán y Gobernador de Mequinez, quiso levantarse con el mando del reino de Fez, prevalido de la ausencia de Mohammed y de los disturbios y revueltas en que estaba sumido el país; pero vuelto el Sultán de su expedición consiguió vencer á su primo, y el mando de Mequinez dióselo á su hermano Muley en-Naser.

No desistió el ambicioso Zeyán de sus proyectos, ni cesó de buscar medios para destronar á su primo. Al efecto maquinó el modo de hacerse dueño de la importante ciudad de Acimur, cuya posesión facilitaría en gran manera sus ulteriores planes. Empero su escaso prestigio entre la gente del pueblo le hizo ver en esta empresa una verdadera locura, y adoptando planes y rechazándolos por otros mejores á su juicio, vino á dar en la idea de valerse de los cristianos para el logro de sus deseos.

Como Portugal era la nación europea que más intereses tenía en África, ó para decirlo con más propiedad, la única que por entonces los tenía, pues Tánger, Arcila, Mazagán y otros puntos eran portugueses, el astuto Zeyán pensó ponerse de acuerdo con el Gobierno del rey D. Manuel el Afortunado. Con este objeto embarcóse para Lisboa—aunque otros dicen que envió un emisario de su completa confianza, á quien dió cuenta de todo su plan—y una vez en presencia del monarca lusitano manifestóle que por muchos y serios disgustos que había tenido con el Sultán su primo, y por otras para él muy atendibles razones, hallábase dispuesto á entregar la plaza de Acimur á los portugueses, siempre que el rey quisiese enviar alguna gente que la ocupara y defendiera en el caso muy probable de que los moros partidarios de Mohammed Uataz quisieran recuperarla.

Tan bien urdida estaba la trama, tan asegurada la traición

y tan bien combinadas las medidas para llevarla á efecto, que D. Manuel cayó en el lazo y dispuso el envío de una armada, á cuyo frente debía ponerse el más hábil de los capitanes portugueses, el ya acreditado y famoso D. Juan de Meneses, jefe muy popular en el ejército, en quien los soldados tenían la confianza más absoluta por ser un caudillo muy diestro y ejercitado en las guerras contra los moros. Pero ¿qué puede todo el valor imaginable en lucha con la doblez y traición? Lo que pudieron los engañados portugueses en esta expedición desdichada.

El 26 de Julio de 1,508 zarpó de Lisboa la armada, conduciendo 2,000 infantes y 1,000 ginetes con otros muchos aventureros ganosos de fama ó de riquezas, cuya fuerza se creyó suficiente para custodiar la plaza que debía ser entregada. Arribaron los portugueses con toda felicidad ante Acimur, pero fué grande su sorpresa al ver que ni la ciudad estaba abandonada, como se les había hecho creer, ni el traidor Ze-yán, que se había adelantado á la armada, venía á reunírseles. Muy lejos de eso, mostrando el patriotismo más ferviente, púsose á la cabeza de la fuerte guarnición y de 15,000 moros más, que había reunido en las riberas del Morbea, diciendo que quería morir como buen musulmán en lucha contra los *infieles*, y que todos debían jurar quedar bajo los escombros de Acimur antes que permitir la entrada de los cristianos, enemigos irreconciliables de la media luna. Este lenguaje le captó simpatías universales; los demás jefes se dejaron imponer de él, y el resultado fué que vino á quedár dueño de la plaza, que era lo que intentaba, y lo que consiguió, gracias á su disimulo, audacia y sagacidad.

Fatal por demás fué para los portugueses el no imaginado desenlace de estos sucesos; porque sobre no conseguir su objeto, perdieron una galera y varios bajeles por haberse quedado en seco. Considerando, como así era la verdad, que no podía pensarse en proseguir la empresa con tales medios, se resolvió la vuelta á Lisboa, en donde la mermada escuadra tuvo la acogida triste que puede suponerse, al ver el pueblo

que su Gobierno había sido víctima de la astucia marroquí.

Quien conozca el activo carácter portugués convendrá en que no era fácil que nuestros vecinos perdonasen tamaña ofensa: ardiendo por el contrario en vivos deseos de vengarla, y, guiándose D. Manuel por los impulsos de la opinión de su pueblo, ordenó que se aprestase con urgencia otra expedición que consiguiese lo que en la anterior no había sido posible. Además de responder al sentimiento nacional, tenía en cuenta al emprender esta empresa, que se trataba de la conquista del país más fértil del África, y de las riquezas que encerraba Acimur.

En esta segunda armada se embarcaron, según el P. Mariana (1), 20,000 infantes y 2,700 caballos; el mando honorario se dió á D. Jaime, Duque de Braganza, sobrino del rey, acompañándole el jefe de la primera D. Juan de Meneses. Llegó la escuadra á Mazagán y allí permanecieron unos días á fin de poner las cosas en orden y prepararse para sitiar á la codiciada ciudad de Acimur. Bien pronto conocieron los generales portugueses cuan difícil había de ser su conquista, pero no por eso decayó el ánimo de aquellos valientes, antes bien enardecíanse tanto más, cuanto mayores eran las dificultades que tenían que vencer.

El Duque D. Jaime y el Conde de Borba llevaron por tierra desde Mazagán sus escuadras, y ya en el camino tuvieron que sostener serios combates con los moros mandados por Muley Zeyán, quien, dejando de Gobernador de Acimur á Sidi Mansur, salió con parte de sus tropas á impedir que el Duque le cercara por tierra. Sin embargo de sus esfuerzos tuvo que replegarse con sus huestes á la plaza, y en ella fué sitiado en toda regla por el Conde y la demás gente que desembarcó de la armada. Cada día era señalado con un encarnizado combate, pues no sólo tenía el ejército cristiano que atender al cerco de la plaza, sino también á rechazar los ataques de los moros que del campo venían en auxilio de los sitiados. Finalmente,

(1) *Historia de España*, libro XXX, cap. 21.

una completa victoria coronó los esfuerzos de los portugueses, que tomaron posesión de la plaza el 1.º de Septiembre de 1,513, ya bastante tarde, y al siguiente día amaneció ondeando en los torreones de Acimur la bandera lusitana.

Los moros desalojaron la población enteramente, pues los que no murieron en la defensa huyeron al campo por una puerta que los cristianos no pudieron, ó no les convino guardar, recordando que es bueno dejar puente de plata al enemigo que huye. Hasta tal grado llegó el entusiasmo del ejército portugués después de la victoria, que los jefes D. Rodrigo Barreto y D. Juan de Meneses pensaron en proseguir la lucha y aconsejaron al Duque de Braganza la continuación de la campaña hasta conquistar la ciudad de Marruecos. Como el príncipe no tenía órdenes de su tío, y asumía una inmensa responsabilidad si llegaba á fracasar tan arriesgado proyecto, no aceptó la proposición, antes dió la vuelta para Portugal, dejando por Gobernador de Acimur al citado D. Juan de Meneses, que murió allí el 15 de mayo del año siguiente. Sin embargo, fué tal el terror que inspiraban las armas portuguesas, que Subeit, Cernu y Tit, pequeñas poblaciones dentro de la esfera de acción de Acimur, se entregaron fácilmente al dominio portugués con todas las tribus circunvecinas, hasta el punto de reconocer á D. Manuel y pagarle vasallaje toda la provincia de Dukala.

Por espacio de 27 años continuó Acimur bajo el dominio portugués, hasta que en 1,540 el Sultán Mohammed la recobró al frente de sus mejores tropas. Parece que la confianza cegó al Sultán hasta el punto de dejar en la plaza una guarnición insuficiente para su defensa; pues, según la relación de un historiador de Mazagán, en el mes de Diciembre del mismo año, el Gobernador de esta última ciudad, D. Luis de Loureiro, con los habitantes que estaban bajo sus órdenes, se atrevió á atacar á Acimur con tan buen éxito que, aunque no se apoderó de ella, tomó á los moros una bandera y quemó el castillo, las puertas de la ciudad, puentes, campos y algunas barcas que los moros tenían en el río.

Esta noticia y la persistente tenacidad de los portugueses de Mazagán, que no cejaban en su empeño de asaltar periódicamente á Acimur, decidieron al Sultán á mandar destruirla. Indudablemente se hubiera hecho así; pero en el momento crítico aparecieron tres *santones* ó Xerifes, Abd-Alláh ben-Nusi, Mohammed el-Kaque y Sidi Cagnon, los cuales se presentaron al Sultán y se comprometieron á sostener la ciudad contra todo el poder cristiano, en virtud de la formal promesa que el Profeta les había hecho, y por la gracia de sus respectivas oraciones, según ellos mismos testificaban. Por lo que se vió después los tales *santones* mintieron como unos bellacos, ó el Profeta se olvidó de su promesa; porque en una noche del mes de Enero de 1,546 el mismo Loureiro salió silenciosamente de Mazagán, llegó al amanecer á Acimur, y cuando los moros abrieron las puertas, penetraron los portugueses por ellas extendiéndose por toda la ciudad. Como los moros no esperaban semejante visita, hicieron una defensa tan débil, que los cristianos arrollando cuanto se les ponía delante, y matando á quien osaba hacerles frente, obligaron al pueblo y á la guarnición á desocupar la ciudad en poco tiempo. Sólo quedaron en ella los tres famosos *santones* y algunos moros que todavía conservaban fe en sus oraciones, y esperaban el cumplimiento de sus vaticinios. Más cuenta les hubiera tenido no ser tan confiados, pues en vez de huir en libertad, fueron hechos cautivos por los portugueses, que se retiraron cargados de despojos, llevando consigo á los tres Xerifes y á sus crédulos partidarios.

Los *santones* tuvieron que pagar á buena cuenta 2,200 ducados por su rescate, y después el Sultán mandó que fuesen encerrados en una cárcel de Fez por haberle disuadido de arruinar á Acimur. Tan trágico fin tuvo la misión de los enviados del Profeta, que, si acarrearón males á su país, también pagaron bastante cara la farsa.

Con admiración de los portugueses, los moros no trataron de recuperar la ciudad abandonada, que continuó ocupada por el ejército lusitano hasta que, en 1,549, D. Juan III dispuso

abandonarla definitivamente, pasando á Mazagán sus moradores y la artillería.

Desde esta época nadie inquietó á los moros en la posesión de Acimur, pero la ciudad y el puerto han ido perdiendo su importancia hasta el punto de no tocar hoy allí barco alguno. El comercio tiene que acudir á Mazagán, en donde se hacen todas las transacciones mercantiles de Acimur. Á pesar de esto, es todavía una populosa ciudad, no bajando sus habitantes de 20,000. Entre ellos hay muchos judíos, pero tan supeditados á los moros, como lo estaban en todo el Imperio de Marruecos antes de la última guerra con España, que tan provechosa fué para el pueblo judío. En Acimur tienen los judíos que descalzarse al pasar por delante de la *Cubba* ó capilla del patrón de la ciudad, y se ven obligados á sufrir con la mayor resignación todo género de vejaciones é improperios de parte de los moros.

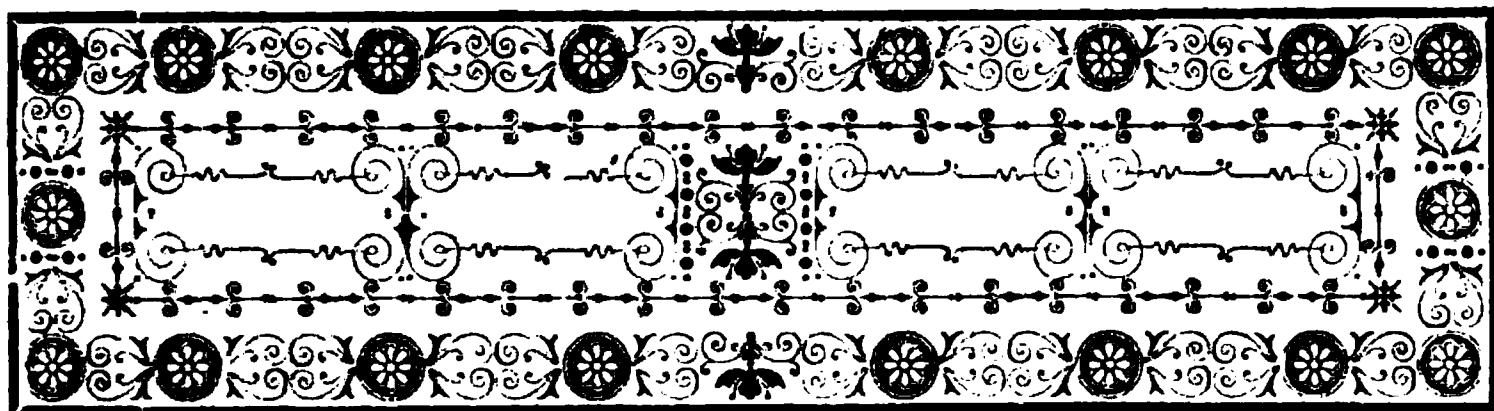
En orden á edificios, ninguno notable se ve en Acimur; lo cual se comprenderá fácilmente sabiendo que es un pueblo completamente moruno, sin que un solo europeo resida entre aquellas gentes, tan refractarias á toda idea de civilización y cultura. Sin embargo, encuéntranse varias casas muy buenas, y que si por fuera tienen humilde apariencia, como toda vivienda de Marruecos, por dentro son cómodas y elegantes, y muchas tienen vista al río y á la deliciosa campiña que desde las mismas se domina.

El río Morbea tiene un cauce bastante estrecho y profundo; es navegable hasta muy adentro, y á derecha é izquierda vense multitud de jardines y huertas con infinidad de naranjos, limoneros, granados y otros árboles frutales; todo lo cual ofrece un aspecto delicioso y encantador. En este mismo río se crían muchos sábalo, más sustanciosos aún que los producidos en el Sebú y en el Buragrag. En otros tiempos monopolizaba Portugal su pesca, por lo cual pagaba crecidas cantidades á los sultanes marroquíes. Hoy se halla monopolizada por el Gobierno la pesca del sábalo, no sólo en este río sino también en los restantes en que se cría.

Este río, lo mismo que el Luccps, el Sebú y el Buragrag, es preciso pasarlo en sucios y mal acondicionados lanchones, que exponen á los viajeros á mil peligros y disgustos. Hace cosa de cuarenta años que el Sultán Sidi Mohammed comisionó á unos ingenieros ingleses para que construyeran un puente de hierro para el Morbea. El puente fué construido en Inglaterra y lo llevaron á Mazagán, donde espera que llegue el tiempo de colocarlo en el sitio para que se hizo. Hay quien dice que el Sultán lo quería exclusivamente para el servicio de su real persona, y cuando supo que una vez colocado no era fácil, ni mucho menos, el retirarlo de su sitio, prohibió terminantemente su colocación; pero otros dicen, con más fundamento, que los ingenieros tomaron las medidas cuando estaba la marea baja, sin calcular la extensión que ocupan las aguas en pleamar, así fué que, al ir á colocar el puente, vióse que era de todo punto inservible.

De Acimur á Mazagán no hay más que 11 kilómetros de distancia. El terreno, un tanto accidentado, es con escasa diferencia lo mismo que el de Casablanca á Acimur, pero no hay un solo árbol, y únicamente se ven multitud de palmitos. Después de atravesar una gran playa á lo largo de la misma costa, se llega á Mazagán, entrándose por la puerta del *soko*, única que tiene hoy esta importante ciudad.





CAPÍTULO X

Mazagán.—Castello Reale.—Torre de Alboreja.—Mazagán el viejo.—Retirada.—Nueva expedición.—La fortaleza.—Nueva ciudad.—Murallas y foso.—Pozo del Duque.—La gran cisterna.—Iglesia y capillas.—Rescate de una imagen.—Conversión.—Los moros de Tit.—Matanza cruel.—La tregua.—Muley Abd-Alláh.—Formidables aprestos militares.—El sitio.—Los moros rechazados.—Dominación española.—Las nuevas espartanas.—Terremoto.—Muley Mohammed.—Nuevas tentativas.—Segundo sitio.—Ilusión perdida.—Orden antipatriótica.—Sublevación.—Abandono forzoso.—El Marqués de Pombal.—Explosión.—Pérdida de los moros. Los mazaganistas en Lisboa.—Su infortunio.—Yedida.—La inquisición.—Edificios.—La cisterna.—Habitantes.—Alumbrado público.—Comercio.—Clima.—Camino de Safí.—La ciudad de Tit.

La importante ciudad de Mazagán, que se halla situada sobre el Océano Atlántico, á 180 kilómetros N. O. de Marruecos, y 260 S. O. de Fez, fué fundada por los portugueses en 1,506 con el nombre de *Castello Reale*. En este mismo año el rey de Portugal, D. Manuel, había mandado una escuadra á las órdenes de D. Manuel Jorge de Mello, la cual en fuerza de una gran tormenta no pudo llegar á su destino. Llevaba la escuadra el objeto de apoderarse de Targa, ciudad edificada por los godos en la costa del Mediterráneo, á 30 kilómetros E. de Tetuán, pero por causa del temporal la capitana arribó 11 kilómetros al poniente de Acimur, cerca de

la torre de *Xiej Alboreja* (1), entonces deshabitada. Habiendo bajado á tierra parte de la tripulación, se apoderó de la torre, y previendo los portugueses algún ataque por parte de los moros, se fortificaron del mejor modo posible, proponiéndose explorar el país y enterarse minuciosamente de cuanto les pudiese interesar para lo sucesivo.

Hecho esto, se acordó la vuelta á Portugal, dejando 12 hombres bien municionados, que conservasen entretanto la nueva conquista, con propósito de volver los demás, después de obtener del rey autorización para construir en el mismo sitio una fortaleza á sus expensas.

Concedida por el rey la autorización que los expedicionarios demandaban, volvieron al África, conduciendo gente y los materiales más precisos; y apenas desembarcaron se reunió un consejo para deliberar acerca del sitio que sería más á propósito para edificar la fortaleza. Aunque fueron diferentes los dictámenes que se emitieron, la mayoría de la reunión opinó que la obra debía levantarse en el sitio que después se denominó *Mazagán el viejo*; y en consecuencia se dió principio á los trabajos.

Natural era la alarma que mientras tanto había cundido entre los moros. ¿Cómo habían éstos de ver impasibles que los cristianos, sin permiso alguno, se entraran en su país y comenzaran á fortificarse? Así es que la voz de guerra resonó pavorosa de uno al otro extremo del Imperio, y los moros atacaron inmediatamente á los audaces extranjeros. Varia fué la suerte en diferentes refriegas, pero teniendo los moros de los *duares* y los de Acimur muchas ventajas en su favor, los lusitanos acabaron por convencerse de que no les era posible proseguir su intento, y se retiraron á la torre de Alboreja y después á Lisboa.

Por más que, como se ve, no fueran muy lisonjeros los principios de la nueva colonia, tan deslumbrante descripción

(1) *Alboreja* es corrupción del vocablo árabe *boricha*, torre pequeña, castillejo; diminutivo de la palabra *borch*, castillo, fortaleza.

hicieron los fundadores de la riqueza del terreno y de la bondad del clima, que el rey tomó por su cuenta la empresa, y en 1,509 envió ingenieros con todo lo necesario para edificar rápidamente un castillo que fuese inaccesible á los moros y protegiese la construcción de una futura ciudad.

Por esta vez logróse el desco del soberano portugués; porque los ingenieros levantaron en pocos meses una sólida fortaleza cuadrada con una torre en cada ángulo; al E. quedó la de Alboreja, y á los otros tres lados las de *Segonha*, *Rebate* y *Cadea*: esta última sirvió de prisión á los nobles y caballeros de la plaza tiempos después. La torre de *Rebate* se llamó así porque desde ella se descubría el campo en una extensión de más de 25 kilómetros, y servía de atalaya, desde la cual un centinela daba aviso de los movimientos del enemigo, haciendo señal con una campana. Esta campana había pertenecido á una iglesia de Safi, y la trasladaron los portugueses cuando abandonaron aquella ciudad.

Concluida la fortaleza, el rey de Portugal confió su mando á D. Martín Alfonso de Mello, hijo del que la descubrió, dándole para su defensa 100 infantes y 25 ginetes. Cuando en 1,513 fué D. Jaime de Braganza á conquistar á Acimur, arribó antes á Mazagán, en donde estuvo tres días, y en cuyo tiempo se organizó la tropa y se convino el plan de ataque; de allí salió el joven príncipe al frente de su ejército, y á los pocos días volvía coronado de gloria; pues había obtenido un completo triunfo sobre los musulmanes, según dejamos referido en el anterior capítulo.

El 21 de Noviembre se hizo D. Jaime á la vela para Lisboa, y en cuanto llegó á la corte fué su primer cuidado informar al rey de la excelente bahía (1) y ameno sitio en que el

(1) Esta bahía sirvió antiguamente de puerto á la población que los moros llamaron *el-Medina*, la cual destruyó Muley en-Naser. Fué poblada de nuevo, pero las continuas luchas con los portugueses y la terrible hambre y consiguiente miseria que por el año de 1,521 reinó en ella, la redujeron á la nada y quedó des poblada por completo. Hoy no se ven en su recinto sino montones de piedras que indican al viajero el sitio de la que, por antonomasia, llamaron los moros *La Ciudad*.

castillo estaba colocado, así como de las incalculables ventajas que reportaría á Portugal la posesión de un puerto en aquel lugar, como que podría ser el punto de partida para mayores conquistas. Teniendo en cuenta estas atendibles razones, mandó D. Manuel á Juan del Castillo, con la comisión de reconstruir ó reparar la fortaleza, y edificar la ciudad, concediéndole al efecto los obreros y materiales que juzgase necesarios.

La plaza, construida sobre una roca, era de forma cuadrangular y tenía cinco baluartes para su defensa: el del *Gobernador*, ó de los *Generales*, sobre la puerta principal de la ciudad al S. O.; el de *S. Antonio*, antes llamado de *S. Pedro*, al O.; el de *S. Sebastião*, al N.; el del *Angel*, que también se llamó de *Santiago* y estaba por la parte del mar, y el de *Serrão*, llamado más tarde de *Santo Espírito*, al S. El contorno de los muros era de 1,500 pasos; la fortaleza tenía 59 cañoneras, con más de 100 piezas de artillería de bronce y dos morteros, uno en el baluarte de S. Antonio y otro en el del Serrão.

Fabricadas las murallas, se procedió á abrir un foso que circunvalaba la ciudad por la parte de tierra, y tenía 159 palmos de ancho por 14 de profundidad. Por la parte del mar, enfrente del baluarte del Serrão hasta el del Angel, se construyó un canal de cantería que llegaba hasta la playa, y conducía el agua del mar al foso: de manera que, además de facilitar la pesca á las personas pobres y servir de diversión y recreo á las mejor acomodadas, permitía la entrada á las embarcaciones de poco calado.

Tres eran las puertas de esta fuerte ciudad: la primera y principal por la parte de tierra, con dos puentes levadizos y en medio uno de piedra que atravesaba el foso por la parte del campo; la segunda daba al mar por el lado de la bahía, y servía para el desembarco de los pasajeros y de las mercancías; la tercera estaba en la mitad de la muralla al nordeste, y por ella salían los pescadores y los ganados. Cuando los moros cercaron por primera vez la plaza, se creyó conveniente tapiar esta puerta, que desde entonces no se abrió más.

Como no podía menos de tenerse en cuenta la contingencia de un sitio, cuidóse de fabricar grandes depósitos para conservar las provisiones de boca y guerra; con este fin, pues, se construyeron entre las torres de Alboreja, Segonha, Rebate y Cadea espaciosos graneros y almacenes en los que se guardaban los pertrechos de guerra: también había una cárcel para los criminales que no eran nobles; y en el lado que daba á la parte de tierra, estaba el hospital real, convenientemente dotado y perfectamente servido.

Dentro de la plaza había muchos pozos, todos de agua muy salada; pero la generalidad de los habitantes se surtían de uno que dista 500 pasos de la ciudad, al cual se dió el nombre de *Pozo del Duque*, por haber sido abierto durante la permanencia de D. Jaime de Braganza en Mazagán, cuando llevó á cabo la expedición de Acimur. Tal era la abundancia de agua de este pozo, que jamás se secó, y hoy mismo se surten de él la mayor parte de los habitantes de la población, así como los muchos moros que viven en tiendas y chozas fuera de la misma. Para los casos en que, por causa de las continuas guerras, no era posible la salida de la ciudad, había varios depósitos de agua potable, siendo el principal una cisterna que ocupaba el centro del espacio que formaban las cuatro torres mencionadas. Tiene esta cisterna seis arcos por cada uno de sus cuatro lados, y cada arco tiene cerca de siete metros de ancho en la cornisa: siempre se conservaba llena de agua para los casos necesarios; y es tal su capacidad, que hubo ocasiones en que se sacaron de ella más de veinte pipas, y sólo disminuyó una pulgada. Debemos, sin embargo, hacer constar que esta colosal cisterna, que podía ser de grandísima utilidad en caso de una ocupación por cualquier ejército europeo, se halla en un estado el más deplorable; no porque la cisterna en sí se halle en malas condiciones, sino que varios vecinos europeos que viven en derredor, muy amantes de sus comodidades particulares, según se ve, han dirigido las cañerías de las letrinas de sus casas á la cisterna, y la han convertido en un verdadero depósito de inmundicias, y de mosquitos; y ciertamente de

esto no hemos de culpar á los moros, sino á los europeos que fomentan y permiten semejante foco de infección.

El número de los moradores de Mazagán pasaba de 4,000, y nada dejaba que desear el régimen interior de la ciudad. La autoridad superior civil estaba representada por un Gobernador delegado del rey, á quien los sultanes marroquíes daban el título de *Alcáide de Alboreja*. La instrucción literaria y religiosa de la población, corría por cuenta de los Religiosos Franciscanos, que allí tuvieron Convento hasta el abandono de la plaza, y que en dos ocasiones—en 1,640 el P. Nicolás y en 1,695 el P. Juan de San Francisco—fueron encargados de negociar cerca de la corte marroquí la libertad de los cautivos portugueses. Además, dos profesores regios encargados de las primeras letras y de la música completaban la instrucción que se daba en Mazagán.

En cuanto á la jurisdicción espiritual de que dependía, parece cosa cierta que mientras Tánger perteneció á los portugueses formó parte de aquella diócesis, y á la unión de Tánger á Ceuta, hecha por S. Pío V en 1,570, Mazagán quedó inmediatamente sujeta á ésta, cuyo Prelado, según la «Memoria» histórica sobre os Bispados de Ceuta é Tángere por Jordao » part. 1.^a cap. 1.^o, desde el gobierno episcopal de D. Fr. Juan Manuel—1,443-1,458—, por concesión de Eugenio IV se titulaba *Primado de África*, y según la «Historia de la plaza de Ceuta» por Márquez de Prado, cap. V, desde el de D. Fr. Enrique de Coimbra—1,505-1,532—. Después que Ceuta pasó al poder de Castilla y Mazagán volvió al de Portugal, la plaza de Mazagán estuvo sujeta en lo espiritual al Patriarca Arzobispo de Lisboa, y así continuó hasta abandonarla los portugueses.

El culto cristiano se practicaba espléndidamente, para lo cual había cuatro iglesias con las advocaciones siguientes: *Nuestra Señora de la Asunción*, que servía de matriz, cuya pila bautismal fué traída de Safí al mismo tiempo que la campana de que ya hemos hecho mención. La iglesia de la *Misericordia*, al cuidado de Hermanos que asistían también á los enfermos

en el hospital real: la de *Nuestra Señora de la Luz*, antigua matriz, y por último, la de *S. Sebastián*, en la cual residían los Religiosos Franciscanos. Había, además, ocho ermitas, á saber: la de *Nuestra Señora de Terso*, *Santa Cruz*, *S. José*, *Nuestra Señora de Nazaret*, *Nuestra Señora de Guía*, *S. Juan Bautista*, *Nuestra Señora de la Peña de Francia*, en la que vivieron primero los PP. Jesuitas, y después de la extinción de la Compañía los PP. Carmelitas descalzos, y *Nuestra Señora del Pilar* y del *Angel Custodio*.

En 1,636 tuvo lugar en Mazagán una gran fiesta religiosa con el motivo que vamos á explicar. Existía en Salé una imagen de Nuestro Señor del *Santo Entierro*, que guardaban los moros como en cautiverio, pues se negaron muchas veces á devolverla á los cristianos, si éstos no aprontaban antes una cantidad para su rescate. No siendo posible reunir la suma que los moros pedían, la imagen continuó en poder de los musulmanes, que indudablemente la hubieran destruido, á no poder más en ellos el deseo de recibir el dinero del rescate, que la expresa prohibición del Alcorán de no conservar imágenes de ninguna clase, so pretesto de impedir la idolatría. Por fin, en dicho año de 1,636, un judío pagó el precio que los moros exigían, con más 70 pesos que pidió de gratificación el capitán del barco que había de conducir la preciosa imagen.

Satisfechos estos gastos, y acompañado de un religioso de S. Francisco, partió el judío para Mazagán, en donde el clero y pueblo salieron en procesión á recibir la imagen, que fué conducida con la mayor pompa por las calles principales de la ciudad. El P. Franciscano hizo un notable sermón, que arrancó gritos de entusiasmo y devoción á la multitud, y prosiguiendo la solemne procesión, fué conducida la imagen á la iglesia matriz, en donde se veneró hasta el abandono de la plaza.

Ignórase cual pudo ser la causa que movió al judío á rescatar aquella imagen, cosa que ningún cristiano había hecho; lo cierto es que á los dos días el israelita abandonó su religión, reconoció á Jesús Nazareno por verdadero Mesías, abrazó el cristianismo y fué bautizado con toda solemnidad.

Para concluir lo concerniente á la historia religiosa de Mazagán, debemos advertir que aunque el Prelado de Lisboa no pudo ir á visitar personalmente esta parte de su Patriarcado, cuidaba de que algún Obispo fuese á administrar el Sacramento de la Confirmación. El último de los Obispos fué el de Sé de Funchal, que estuvo en Mazagán en 1,726 por encargo del rey D. Juan V, de acuerdo con el Sr. Patriarca.

La prosperidad de la nueva colonia, y el ver que los portugueses aseguraban más y más cada día su conservación con las obras que sin cesar hacían para su defensa, traía inquietos á los moros, cuya alarma era tanto más justificada cuanto más fácil era á los cristianos, contando con tan fuerte plaza, tomarla como punto de partida para excursiones de mayor trascendencia. Tenían los portugueses muy peligrosos vecinos en los moros de Tit, que bajo uno ú otro pretexto no cesaban de inquietar á la plaza, y aún cuando no pudiesen pensar en apoderarse de ella, sus correrías mantenían siempre viva la inquietud, y eran un obstáculo para el desarrollo del comercio.

Tan grave mal no tardó en llamar la atención de los capitanes portugueses, y se pensó en reunir fuerzas considerables para dar una severa lección á aquellas turbulentas tribus. Al efecto, y auxiliados los de Mazagán con un buen contingente de Acimur, se dispusieron á ejecutar un escarmiento, y caminando con el sigilo conveniente cayeron de sorpresa sobre los descuidados moradores de Tit. Fueron tales el espanto y la confusión de los moros, que los portugueses apenas encontraron resistencia alguna, y dando rienda suelta á sus deseos de venganza, destruyeron el pueblo, mataron ó hirieron á los habitantes que no pudieron salvarse por la fuga y volvieron á Mazagán cargados de botín.

Esta sangrienta venganza tuvo el resultado que suelen producir semejantes actos de ensañamiento; pero que no justifican ni el estado de guerra, ni los principios generalmente admitidos en aquellos tiempos, los cuales ordinariamente han dado por resultado funestas represalias, ahondando más el abismo que separa á los que luchan por causas ó banderas

ya de suyo tan diametralmente opuestas. Esto es lo que exactamente aconteció con la matanza de Tit. Luego que los pocos que pudieron escapar al filo de la espada esparcieron la noticia de tamaña crueldad, los moros de los alrededores pensaron por su parte en no dejar las armas hasta arrojar de su suelo á aquellos inhumanos conquistadores, y se acrecentó hasta donde era posible su odio al nombre cristiano.

Tan continuas eran las peleas entre moros y portugueses, y tan cansados estaban éstos de luchar contra un enemigo siempre vencido, pero nunca diseminado ni dispuesto á cejar en su empeño, que el Gobernador de Safí, D. Rodrigo de Castro, concertó y obtuvo del emperador Ahmed ben-Mohammed una tregua de tres años que debía contarse desde el 28 de Abril de 1,537, y que comprendía á las tres plazas de Acimur, Mazagán y Safí. Parece que esta tregua no sólo se observó religiosamente, sino que se prolongó por algunos años más, pues no consta que hubiese nuevas hostilidades hasta más de 20 años adelante, cuando tuvieron lugar los hechos que vamos á referir.

Imperaba en Marruecos Muley Abd-Alláh, hombre de suma actividad, que, como celoso mahometano, no podía ver con calma que un puñado de cristianos, pues no eran más los que en Mazagán podían tomar las armas, inquietasen á sus vasallos en su propio territorio. La idea de hacer que la media luna sustituyese á la enseña cristiana sobre los muros de Mazagán no le abandonaba jamás, como que en su realización veía no sólo la gloria que esta hazaña le podía proporcionar, sino también que este sería el golpe de gracia á la dominación portuguesa en África: rendida Mazagán, las otras plazas, que no eran ni con mucho tan fuertes, necesariamente debían sucumbir.

Para llevar á cabo su tan acariciado proyecto, estuvo preparando el Sultán un formidable ejército durante cuatro ó cinco años, el cual estaba listo para entrar en operaciones por el mes de Noviembre de 1,561. Dió el mando en jefe á su hijo Muley Mohammed el-Abd—el Negro que pereció en Alcázar-

Kebir peleando al lado de D. Sebastián contra su tío el Moluco—, joven de 20 años que, como mostró más tarde, no carecía de valor y arrojo. Para compensar la corta edad de este caudillo, dióle su padre por consejero á un tío suyo, el rey de Dráa, ó mejor aún Daráa, hombre que pasaba por experimentado y prudente.

La fuerza total del ejército era, según las historias portuguesas, de 120,700 infantes, 37,000 caballos, 13,500 zapadores, como los llamaban los moros, y 24 piezas de artillería, de las cuales diez eran de muy grueso calibre. Otro autor, Luis de Sousa (1), hace subir el número de combatientes moros á 200,000; y cuenta también que una de las piezas de artillería, llamada *Maymona*, era de tan enorme magnitud, que la bala medía cinco palmos y medio de circunferencia.

Como se ve, el Sultán Abd-Alláh no había escaseado los medios convenientes para concluir de una vez con sus enemigos, y tenía motivos sobrados para confiar que había de salir airoso de su empresa, máxime sabiendo por sus espías que á más de ser pocos los defensores de Mazagán, no andaban muy abundantes de víveres.

Dadas las órdenes oportunas, púsose en marcha esta imponente masa de hombres y caballos, y á las 8 de la noche del 4 de Marzo de 1,562 llegó á la vista de la codiciada ciudad, que sólo encerraba 2,600 hombres de todas armas para su defensa, y siendo su Gobernador el valeroso Álvaro de Carvalho, sucesor de Luis de Loureiro. ¿Quién no había de pronosticar á los moros un seguro triunfo? ¿Cómo no habían de vencer teniendo enfrente tan insignificante enemigo? Sin embargo, el suceso probó, como siempre, que la disciplina supera al número, y este sitio cubrió de gloria al ejército portugués, siendo uno de sus más gloriosos hechos de armas en África.

Más de un mes pasó antes de que los moros atacasen seriamente; ya por necesitar este tiempo para disponer y emplazar

(1) *Vida de D. Fr. Bartolomeu dos Mártires*, tom. I, pág. 230; y Mármol dice que este ejército se componía de más de 200,000 hombres.

sus baterías, ya también porque se tuvo en cuenta que habiendo tan pocas existencias en la ciudad, esta sola dilación pondría á los sitiados en el más crítico estado, y podría obtenerse el mismo resultado á costa de menos sangre y con menor exposición de un fracaso.

El día 24 de Abril se decidieron los moros á dar el primer asalto, pero les fué tan adversa la fortuna que hubieron de retirarse con grandes pérdidas. Repuestos del estupor que esta derrota les causó, volvieron á la brecha el 30 del mismo mes; y si en la primera acometida fueron desgraciados, fuéronlo mucho más en ésta segunda; pues el valor de los portugueses se manifestó con hechos extraordinarios; y tan escarmentada quedó la morisma, que el rey de Daráa y su sobrino, no atreviéndose á probar fortuna por tercera vez, levantaron precipitadamente el sitio retirándose al interior.

Las pérdidas de los portugueses fueron considerables, y así lo reconocen los historiadores de Portugal; pero las de los moros fueron incomparablemente mayores, aparte de la ignominia que sobre sí echaron, retirándose ante un pueblo pequeño y de tan escasa guarnición.

En el mes de Abril de 1,581, D. Felipe II de España fué proclamado rey de Portugal, previo juramento en las Cortes de Thomar de guardar los fueros, costumbres y privilegios de los portugueses. Por este hecho todas las posesiones portuguesas de África pasaron á la corona de Castilla, conservándolas España en el mayor esplendor, y defendiéndolas con perseverante solicitud y energía de la codicia de los moros. Tanto es así que, conociendo el Sultán que Mazagán jamás sería suya por la fuerza de las armas, trató por el año 1,591 de ultimar un cambio por el cual se comprometía á dar la plaza de Larache á Felipe II, si éste le entregaba la de Mazagán. No parece que debía rechazar esta proposición quien tan ventajosa idea había formado de Larache, pero sin duda mediaron otras causas ocultas que impidieron llevar á término este proyectado cambio. Entre las varias acometidas que los moros hicieron á Mazagán, verificóse una en tiempo de la dominación española

que por sus circunstancias no debemos pasar en silencio. Era el año 1,623 y gobernaba la plaza D. Blas Tellez de Meneses, cuando los santones marroquíes predicaron la guerra contra Mazagán, y en número de 3,000, capitaneados por Hamed ben-Dumá sorprendieron á los forrajeadores cristianos, á quienes salió á defender con sus tropas el Gobernador. Cuando éste lo creyó conveniente tocó á recoger, pero ganosos de pelea continuaron combatiendo, hasta que el número de los enemigos les obligó á buscar abrigo y defensa en las trincheras de Mazagán. En aquellos críticos momentos corrió gran peligro la plaza, y tal vez hubieran entrado en ella los moros si la intrépida Gobernadora, D.^a Catalina de Faró, no mandase cerrar las puertas, armar á las mujeres, y, vestidas de soldados, repartirlas por las murallas (1). Además, el artillero Francisco Cardoso, que se hallaba en el lecho gravemente enfermo, fué llevado en silla de manos á las baterías, y siguiendo sus instrucciones dispararon la artillería con tal acierto, que obligaron á los moros á retirarse con grandes pérdidas, no sirviéndoles de nada los amuletos que les dieron los santones con la promesa de que les harían invulnerables.

Por el tratado de 13 de Febrero de 1,663, reconoció España la independencia de Portugal: en virtud de este tratado, firmado en Lisboa, volvió Mazagán al poder de sus fundadores, lo mismo que las demás posesiones que antes tenían en África, exceptuando Ceuta, que á ningún precio quiso devolver el Gobierno español.

Por más de un siglo continuó Portugal en pacífica posesión de Mazagán, pues ningún suceso notable nos refieren los historiadores, salvo algunas pequeñas escaramuzas con los moros, hasta la segunda mitad del siglo XVIII. El espantoso terremoto que se sintió en Lisboa el 1.^o de Noviembre de 1,755, que casi destruyó aquella hermosa capital, dejó también sentir

(1) Dícese que como se hiciera presente á D.^a Catalina el peligro que corría el Gobernador cerrando las puertas de la plaza, contestó: «Cerrad, que menos va » en que se pierda mi marido, que en arriesgar una plaza de S. M.»

en Mazagán sus desastrosas consecuencias, haciendo en ella horribles estragos.

Aunque el estado normal de los mazaganistas era la guerra continua con los moros, más ó menos acentuada, este estado de tirantez empeoró mucho en la época de que nos venimos ocupando, esto es, en la segunda mitad del siglo pasado. Difícilmente se pasaba un día tranquilo; unas veces porque tenían que castigar los daños causados por los moros en los campos, y otras porque eran acometidos hasta en las murallas, apenas podían los portugueses dejar las armas de las manos. Á esto había que añadir la influencia fatal que en todos los ánimos producían las continuas victorias alcanzadas por el Sultán Muley Mohammed contra los portugueses, en las que consiguió apoderarse sucesivamente de casi todas las posesiones que éstos tenían en Marruecos.

Se temía, en vista de tan favorables sucesos, que el Sultán había de intentar apoderarse de Mazagán, y así fué en efecto; pues la posesión de este último baluarte de los cristianos era el sueño dorado del victorioso Mohammed, que deseando ardentemente arrojar á los portugueses á Europa, se decidió á poner cerco á Mazagán y á no cejar hasta conseguir su rendición.

Por más que el Sultán procurase ocultar sus designios, no tardó en conocerlos D. Dionisio Gregorio de Mello Castro y Mendoza, Gobernador de Mazagán, que esperando por momentos al enemigo, mandó á Lisboa á su señora y familia con objeto de que hiciesen presente al rey su apurada situación, y se salvaran en caso de ser tomada la plaza por los moros. Acertada fué esta disposición y muy oportuna, porque no tardaron en verificarse los presentimientos del previsor capitán.

En la noche del 4 de Diciembre de 1,768 el Sultán Mohammed acampó á una legua de Mazagán, llevando á sus órdenes un ejército de 75,000 combatientes, 44,000 zapadores y gran número de morteros y artillería gruesa. Presumiendo el Emperador que la sola vista de su formidable ejército debía acobardar á los portugueses, les intimó la rendición el día 30 de

Enero de 1,769, á las 11 de la mañana. No pensó bien Mohammed al suponer tan débiles á los defensores de la plaza; pues todos unánimes clamaron contra tan denigrante proposición, enviando una respuesta terminante y negativa. En su consecuencia el enemigo rompió el fuego, siendo éste tan continuado que, desde el citado día 30 de Enero hasta el 8 de Marzo, cayeron en la plaza más de dos mil proyectiles.

Mientras los mazaganistas se defendían con el mayor esfuerzo esperando un pronto y eficaz auxilio, en Lisboa se pensaba de otro modo. El rey D. José I estuvo muy lejos de acceder á las súplicas de la esposa de Mello; antes por el contrario, aconsejado por su ministro Pombal, mandó que se embarcasen todos los moradores de la población y se abandonase la plaza; para lo cual salieron algunos buques de Lisboa llegando á Mazagán el 8 de Marzo.

Cuando los portugueses divisaron en el horizonte la bandera nacional flotando sobre sus barcos, prorumpieron en aclamaciones entusiastas, reanimándose mucho, confiados en que allí venía el suspirado refuerzo. Pero ¿cuál sería su estupor cuando en vez de éste se les notificó la orden del rey? No es posible describirlo: bastará decir que la población entera, sin distinción de clases, se amotinó protestando contra una disposición que así rebajaba el nombre portugués é inutilizaba los sacrificios de dos siglos y medio. Los sublevados se dirigieron al palacio del General Gobernador, dispuestos á asesinarle lo mismo que á cuantos quisieran oponerse á continuar la defensa. Así lo hubieran ejecutado si varios hombres prudentes y de prestigio no les hubiesen tranquilizado, haciéndoles ver lo perjudicial que sería desobedecer los mandatos del rey; que éste tendría en cuenta todos los servicios que habían prestado á la nación, y la pérdida de sus bienes, y que no debían dudar de que en Lisboa serían bien recibidos é indemnizados de cuantos perjuicios sufriesen, puesto que así se había hecho con los habitantes de Tánger al abandonarla.

Con esto se sosegaron los ánimos, cedió el tumulto popular, y el Gobernador participó al Sultán el mismo día 8 de

Marzo la orden que de su rey había recibido para evacuar la plaza. Grata en extremo fué esta noticia para el sitiador, que esperaba mejor suerte en el asedio que su antecesor Abd-Alláh. En seguida se ajustó una suspensión de hostilidades por tres días, que empezó el día 9. El 11 se procedió al embarque en el orden siguiente: primero marchaban las familias vecindadas allí, llorando amargamente al dejar para siempre sus queridos hogares, advirtiéndole que sólo llevaban consigo lo que tenían puesto: después iba la guarnición formada, y por último el Gobernador con una escolta de cien hombres.

De este modo se abandonó á los infieles aquel glorioso padrón de las hazañas portuguesas, sostenido 260 años, como dice un escritor portugués, con la mejor sangre lusitana. Así consumó el marqués de Pombal la ruina de las posesiones de Portugal en África.

Antes de principiar el embarque, viendo los desventurados mazaganistas que por la dura é impolítica orden del Gobernador ó del Gobierno, no podían llevar nada consigo, pegaron fuego á todos sus muebles, hicieron pedazos en el baluarte del Angel las sagradas aras de las iglesias, arrojándolas después al mar, y condujeron en cajas las santas imágenes, cuyo paradero se ignora, porque no fuesen profanadas por los infieles. También llevaron consigo los libros de bautismos, casamientos y defunciones, que hoy se conservan en la ciudad de Pará—Brasil—; cortaron los corvejones á los caballos; mataron cuanto ganado había en la plaza; inutilizaron las armas; clavaron más de cien piezas de artillería; y, para completar tan lamentable obra, minaron todos los baluartes, metiendo en cada uno de 40 á 50 barriles de pólvora.

No dejaremos de notar que tan vergonzosa entrega hizo-se sin apremiante necesidad, pues la plaza podía defenderse muy bien, como lo hizo en 1,562; pero ya hemos dicho que esta iniquidad fué obra de Pombal, sobre cuya memoria pesará siempre. Las causas de tan antipatriótica conducta no se hallan muy precisadas; pero una de ellas, señalada por un historiador lusitano, fué la siguiente: las cuantiosas limosnas de

las bulas eran escrupulosamente invertidas en el socorro de las plazas de África, y sobre todo en la de Mazagán, que era ya la única. Deseando Pombal, cuyo volterianismo y odio á la religión son bien conocidos, poder disponer á su arbitrio de aquellos fondos, ideó la entrega de la ciudad á los moros, idea que aconsejó al rey en mal hora, y que fué aceptada por el monarca, desconociendo su propio interés y desviándose de las huellas de sus abuelos, que nada omitieron para extender más y más su poder en Marruecos (1). Esta inconcebible conducta de Pombal, nos prueba una vez más, que perdida la fe y el respeto á la religión no hay que esperar más que desaciertos, aún en política, como se ve por el ejemplo de este hombre de Estado, y por otros más recientes que podríamos aducir, si tal fuera nuestro propósito.

El día 11 de Abril de 1,769 será tristemente memorable para Portugal. La bandera lusitana, que tremolaba en toda la costa, desde Ceuta hasta Santa Cruz, desapareció en ese día del último baluarte que Portugal tenía en Marruecos. En los comienzos del siglo XVI eran fundadas las esperanzas que abrigaba de someter muy pronto á su dominio todo el Imperio, y ahora no le queda un palmo de terreno en todo el Magreb. En 1,514 sólo de la provincia de Dukala recibía Portugal como tributo 159,000 fanegas de grano, sin contar lo que le daban las aduanas de Acimur, Mazagán, Safi y Santa Cruz; y al abandonar á Mazagán ni aun pueden sus moradores salvar los muebles de su hogar. Así son las obras de los hombres.

Embarcados los moradores de Mazagán, quedóse *por descuido* en la plaza un herrero, llamado Pedro de la Rosa, á quien más tarde mandó á Lisboa el Sultán Mohammed en una corbeta inglesa. Este individuo refirió que había pegado fuego á las minas «cuando ya algunos miles de moros estaban den-

(1) Amador Patricio, *Chronica da Fidelissima Rainha Senhora D.^a Maria I, de Portugal, parte 1.^a*. El autor lamenta en sentidas expresiones la torpe política, si política fué, del Marqués de Pombal, acusándole de haber obligado á entregar la plaza «Sin más fundamento que disponer á su arbitrio de todos los réditos de la »Bula.»

» tro de la plaza muy ufanos y satisfechos de tan fácil victo-
» ria; que murieron más de 5,000 infieles incluso un sobrino
» del emperador, quedando muchos más horriblemente muti-
» lados, y que llevado él á la presencia del Sultán, le dijo éste
» que estaba muy ofendido del rey D. José por haber man-
» dado entregar la plaza de aquel modo, causándole tantas
» pérdidas en su ejército contra las condiciones ajustadas; y
» que diciéndose de él que era monarca de bárbaros, faltos de
» civilización, no faltó á su palabra, antes dejó embarcarse
» pacíficamente á todos los moradores de Mazagán, pudiendo
» disparar su artillería y hechar á fondo todas las lanchas que
» trasportaban á los portugueses á los buques de alto bordo.»

Amarga recriminación era ésta, cuya justicia no puede ponerse en duda, mucho menos cuando la evacuación fué en virtud de órdenes superiores; y es sensible que este último hecho de los portugueses en Mazagán no pueda merecer los encomios de la posteridad, pues no era necesaria la muerte de 5,000 hombres, que después de todo á nada conducía.

Favorecidos por un hermoso tiempo, llegaron al puerto de Lisboa en los días 21 y 24 de Marzo, y desembarcaron en Belem; pero no hallaron la acogida que les ofrecieron y que tenían derecho á esperar. Fueron conducidos por orden del rey á los almacenes del que fué convento de monjes Jerónimos, excepto algunas familias nobles que tenían parientes en la corte.

Aquellas gentes extenuadas por los trabajos sufridos en Mazagán, y afectadas por el sentimiento de haber dejado sus haciendas y casas, no recibían más que un escaso y mal sano alimento; de lo cual resultó que enfermaron casi todos y muchos murieron, maldiciendo tal vez en su última hora al que, por satisfacer su ambición personal, les había acarreado tan irreparable daño.

En atención á la multitud de enfermos, y porque no se aumentasen éstos con la aglomeración de gente, los repartieron entre los hospitales del Carmen, S. Juan de Dios y otros, en los que fallecieron también muchos. Los que sobrevivieron

á sus infelices compañeros fueron provisionalmente alojados en el viejo palacio real de *Quinta Vella*, hasta que el rey los envió á la provincia de *Graô-Pará* en el Imperio del Brasil. Llegados allá fundaron una colonia, á la que dieron el nombre de *Villa Nova de Mazagám* en memoria de su patria, y para que siempre se conservase su nombre entre sus hijos y nietos. Tan triste fin tuvieron los descendientes de aquellos guerreros insignes, de los que decía con orgullo el rey D. Pedro II «que » no había mejores caballeros que sus vasallos de Mazagán.»

En el mismo año de 1,769, día 1.º de Septiembre, se firmó una tregua entre el rey D. José y el emperador de Marruecos. Es de suponer que fuese suspendiendo las hostilidades por mar, toda vez que los portugueses no conservaban ya entonces ni un palmo de tierra africana.

Desde que Mazagán pasó á poder de los moros no ha vuelto aquella plaza á ser molestada por nadie. Viendo el Sultán el deplorable estado de la ciudad, que había quedado casi arruinada, á no ser las murallas que aun hoy se conservan, mandó que se edificase de nuevo, por lo que los moros la llamaron y todavía la llaman *Yedida*—Nueva—; y *el-Bricha*—el Fortín—la llaman algunos por haber tenido principio la ciudad en la torre de Alboreja, según dejamos dicho.

Al presente se ven varios edificios que recuerdan á sus antiguos dueños, como son algunas fachadas de iglesias y capillas. Así mismo sobre las murallas, á la parte del mar, hay un fuerte castillo ó palacio, que generalmente se llama *la Inquisición*, sin que podamos comprender la razón de esta opinión del vulgo; pues, en las muchas ocasiones en que hemos visitado el tal edificio, jamás hemos podido hallar el menor indicio de que haya pertenecido al Santo Oficio. Si nos fuese permitido entrar en el campo de las conjeturas, diríamos que nuestra humilde opinión es que aquel fuerte, por su consistencia, adorno y posición, indica haber formado parte del palacio del Gobernador; y de nuestro parecer son otras personas que no se dejan llevar de vulgaridades desautorizadas y sin fundamento alguno. Creemos tanto más firmemente que este edificio

no ha pertenecido jamás al Santo Oficio, cuanto que ninguno de los autores que han escrito la historia de Mazagán afirma semejante cosa, á pesar de haber alguno tan minucioso que menciona hasta los nombres de las calles y callejuelas de la ciudad.

Las antiguas murallas de la plaza se conservan en muy buen estado, y son indudablemente las mejores y más sólidamente construidas del Imperio; en ellas tienen los moros bastantes cañones, aunque son muy pocos los que podrían sostener un largo fuego. Igualmente se ve el foso que ya hemos mencionado, pero en estado de completo abandono. La que fué iglesia principal es ahora en parte propiedad del Sultán, y conserva exactamente su primitiva forma exterior, é interiormente ha sido dividida en varias viviendas independientes unas de otras y alquiladas á individuos particulares.

Las cuatro torres de Alboreja, Segonha, Rebate y Cadea, lo mismo que la cárcel, graneros y almacenes que rodean á la magnífica cisterna, han sido convertidas en casas, que en su mayor parte pertenecen á europeos, así como también les pertenece dicha cisterna. Ésta se ha conservado por mucho tiempo casi llena de agua, aunque corrompida, y hace unos 23 años que varios amigos nuestros tuvieron el gusto de hacer trasladar un bote á la cisterna, recorriéndola en todas direcciones y remando con la libertad que pudieran hacerlo en espacioso estanque; pero actualmente, como dejamos dicho—pág. 139—y lo repetimos con dolor, está la cisterna en un estado tal, por haber echado los dueños tanto escombros y basura por la especie de brocal que tiene en medio de su bóveda, y por lo demás que no queremos repetir, que ha quedado del todo obstruída; así como también tapiaron la puerta de la espaciosa escalera por la que se bajaba á ella. Hemos referido estos pormenores á fin de que los viajeros que lean estas líneas y vayan á Mazagán no se forjen la ilusión de que podrán visitar tan magnífica obra, que era la única intacta que hemos visto de tantos restos y huellas portuguesas que existen en la costa de Marruecos.

De las tres puertas que tuvo Mazagán, sólo hay abierta

una que da salida al campo. La población es de 4,000 almas aproximadamente, en cuyo número se incluyen unos 1,000 judíos que viven mezclados con los moros. Las calles son detestables como las de las otras ciudades del Imperio, pero hay bastantes casas de regular apariencia. Tiene esta ciudad alumbrado público en las calles habitadas por los europeos. Los faroles, llevados de Londres, fueron costeados por los cristianos, así como el petróleo y cuidado de los mismos. Al acceder el Sultán á la solicitud de los europeos, en que pedían permiso para establecer esta mejora en Mazagán, comprometiéndose á colocar un farol por su cuenta, pero su importe parece ser que no lo ha satisfecho aún.

Considerada comercialmente es Mazagán uno de los puntos más importantes de la costa: de ella se exportan granos en gran escala; y en menor cantidad cueros, lanas, etc. Los años en que el Sultán ha permitido la exportación de granos á los europeos han solido hacer éstos muy buenos negocios con Canarias, Madera, Portugal, etc. De esperar es, pues, que continuando las circunstancias favorables, vaya también aumentando y enriqueciéndose la colonia europea.

El clima de Mazagán es sumamente templado y apacible, si bien, como lo general de la costa marroquí, algo cálido en verano; pero no se conocen enfermedades endémicas. Es bastante buena la campiña inmediata á la ciudad, y algunos europeos han construido en ella hermosas huertas y casas de recreo. Los comerciantes tienen sus almacenes fuera de las murallas: también lo están la plaza del mercado ó *soko* y algunas tiendas, lo cual unido al número respetable de moros que desde la ciudad hasta el pozo del Duque viven en chozas ó jaimas, da á Mazagán el aspecto de un pueblo mucho mayor y casi duplica, en ocasiones dadas, el número de sus habitantes.

Á petición de las familias católicas se estableció en Mazagán la Misión católico-española, que allí como en los demás puntos de la costa, ó quizá de un modo más palpable, ha dado excelentes resultados, así como era también allí donde más

se hacía sentir su necesidad. La Misión quedó establecida en Mazagán en 1,869, y los dignos Padres Misioneros que la dirigen tienen la justa satisfacción de recoger abundantes frutos de su buen celo en el desempeño de su cargo. Hasta el presente vienen habitando una casa alquilada, en la que tienen establecida la iglesia; pero están construyendo actualmente un nuevo edificio para Casa-Misión, con fondos de la Obra Pía, que se cree ha de ser el mejor de los que en estos últimos tiempos han construido los Franciscanos en Marruecos.

En varios capítulos del *Apostolado Seráfico en Marruecos*, hemos consignado las veces que nuestros Misioneros estuvieron en Mazagán durante la dominación portuguesa, y ahora añadiremos, que habiéndose desarrollado la peste bubónica en dicha plaza, la Provincia de S. Diego estableció en Mazagán una Misión para asistir á los cristianos contagiados. El 3 de Agosto de 1,799 fué víctima de su caridad el Presidente Fr. José Real del Rosario, y como la peste esparciera el luto y la desolación por todo Mazagán, los cristianos que allí había huyeron del contagio, abandonando la ciudad. Entonces se trasladó la Misión á Rabat, llegando á esta ciudad en Abril de 1,800 y después de haber estado en Mazagán un año escaso.

Al concluir este capítulo y la historia de Mazagán, seríamos injustos si no rindiéramos un merecido homenaje al escritor portugués Luis María de Couto, cuyas «Memorias para á historia da praça de Mazagao» nos han servido de mucho, habiendo encontrado en ellas las noticias más importantes y curiosas (1).

(1) De esta misma obra tomamos la inscripción siguiente, que existía sobre la puerta de Mazagán, debajo de las armas de Luis de Loureiro, y que el autor tomó de un manuscrito sobre los Gobernadores de Mazagán, que conserva Abel María Jordán Palva Manso. Dice así:

ESTAS ARMAS SAO DE LUIZ DE LOUREIRO QUE EDICOU ESTA
PRAZA POR MANDADO DEL REY NOSSO SENHOR D. JOAO O 3.º NO ANNO
DE 1,511 EM O PRIMEIRO DIA DO MEZ DE AGOSTO E A GOVERNOU COM O TITULO
DE CAPITAN MÓR QUE HERA O QUE ENTAO TINHAO SETE ANNOS ENTRE
OS QUAES TOMOU AOS MOUROS A CIDADE DE AZAMOR ANTES QUE A-
CABASSE DE EDIFICAR A DITA PRAZA: AQUAL HERA SOMENTE HUMA
FORTALLEZA QUE TINHA MANDADO FAZER O SENHOR REY D. MANOEL

Á 10 kilómetros de Mazagán se encuentran las ruinas de la ciudad de Tit, Tait ó Tayeb, que con todos estos nombres es conocida, y cuya fundación se atribuye al emperador Tito, y otros historiadores dicen fué fundada por un nieto de Noé, no faltando quien afirme ser su fundador el cartaginés Han-nón. Nada diremos de tan infundado parecer, sólo sí afirmamos que en las ruinas de Tit, único resto de su pasado, nadie será capaz de hallar vestigio alguno que nos indique su origen romano ni cartaginés; por lo cual opinamos que su origen es mucho más moderno, y que á lo más habrá sido fundada por los árabes en los primeros siglos del mahometismo. Esta población se hallaba construida sobre una pequeña eminencia cerca del mar. En algún tiempo fué capital de la provincia de Dukala.

Por el ancho campo que encierran sus destruidos muros se colige que debió ser un punto importante y fuerte, pues se ven aún baluartes, almenas y torreones en los lienzos de muralla que han quedado en pie. También se ven muchos arcos, y una torre cuadrada en faces iguales, de gran elevación; empero esta torre es de construcción moderna.

Habiendo dicho antes que los moros de Tit molestaban á los mazaganistas, y no siendo hoy aquella ciudad mas que un

COMPOSTA DE QUATRO BALLUARTES: É ESTA Á TINHA GOVERNADO
O SNR. LUIZ DE AZAMBUJA TRINTA É HUM ANNOS DESDE Á ERA DE 1,510
THÉ Á DE 1,541 QUE FOI Ó ANNO EM QUE SE ACABARAÕ DE EDIFICAR
OS MUROS DA DITA PRAZA: FICANDO Ó REDUCTO DA FORTALLEZA OU CIRCUMFERENCIA SERVINDO DE HUMA SISTERNA EDIFICANDO-SE-LHE
SEU SOLHO DE ABOREDA QUE SUSTENTAÕ SETENTA E TRES COLLUNAS
DE PEDRA E DOS BALLUARTES SE FORMARAÕ QUATRO BELLEIROS PARA
TRIGO QUE SAÕ OS QUE HOJE HA EM QUE SE RECOLHE O TAL MANTIMENTO: É NA DITA FORTALLEZA PARA DEFENSA DELLA AVIAÕ
DUCENTOS INFANTES É TRINTA É HUM CABALLEIROS: ESTES SE SER-
VIAÕ POR HUMA PORTA QUE ESTÁ DA PARTE DU SUDOESTE DE
FRONTE DA QUAL SE FEZ HÛ BALLUARTE CHAMADO SANTO
ESPIRITO É JUNTO DA DITA PORTA SE FEZ HÛA CASA TERREA
QUE HOJE SERVE DE FORJA A QUAL MANDOU FAZER O SNR. GOVERNADOR
DON GONSALO COUTINHO: É COMO NA FUNDAZAÕ DOS MUROS
DA DITA PRAZA ASISTIO O DITO SNR. LUIZ DE LOUREIRO FICOU
ESTE SENDO GOVERNADOR DELLA.

montón de ruinas, entre las que sólo habitan algunos moros en miserables jaimas, no estará demás advertir, que en el tiempo en que Mazagán perteneció á Portugal era Tit una villa, aunque pequeña y casi destruida, habitada por los moros.

En el *Discurso da Jornada de D. Gonzalo Coutinho*, pág. 84, nos dice este autor, que cuando él la visitó en el año 1,625, tenía sus murallas en bastante buen estado, guarnecidas de torres, baluartes y almenas, á poca distancia una de otra, y cuatro puertas no muy grandes, dos de ellas entre torres perfectamente conservadas. En el centro del circuito de las murallas se conservaban en buen estado muchos arcos y pilares muy bien trabajados, que indicaban ser de las naves de un antiguo y grandioso templo. En la parte del muro que daba al mar había otra puerta que servía para salir á la ribera, en donde se veían claramente los restos de un muelle, y una torre pequeña, pero muy fuerte, para la defensa del mismo muelle. Algunos moradores de Mazagán hallaron en Tit varios sepulcros antiguos con caracteres ya gastados, hasta el punto de no ser posible leerlos, pero que se conocía claramente que no eran árabes.

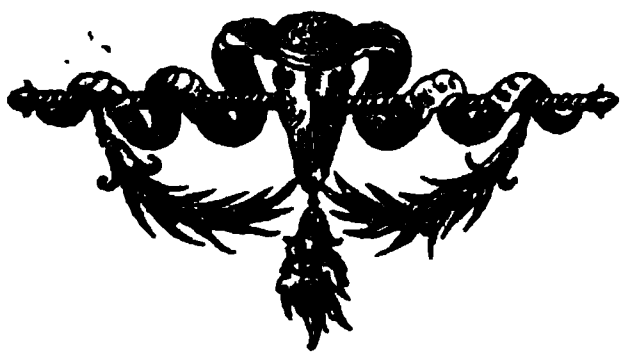
Después de la toma de Acimur en 1,513 los portugueses se apoderaron también de Tit, pero la abandonaron poco después, considerando que su conservación les era no sólo inútil, sino perjudicial, por tener que dividir sus pocas fuerzas en muchos puntos á la vez. Volviéronla á poblar los moros, y así continuó hasta que Muley en-Naser, hermano del rey de Fez, Mohammed Uataz, se llevó todos los habitantes de Tit, señalándoles por residencia un pequeño y despoblado lugar en las cercanías de Fez. Desde este tiempo Tit no volvió á poblarse del todo, y sus edificios vinieron á tierra poco á poco, no quedando sino los torreones, baluartes y arcos que hemos dicho, como testimonio de lo que en mejores días fué la hoy desolada ciudad.

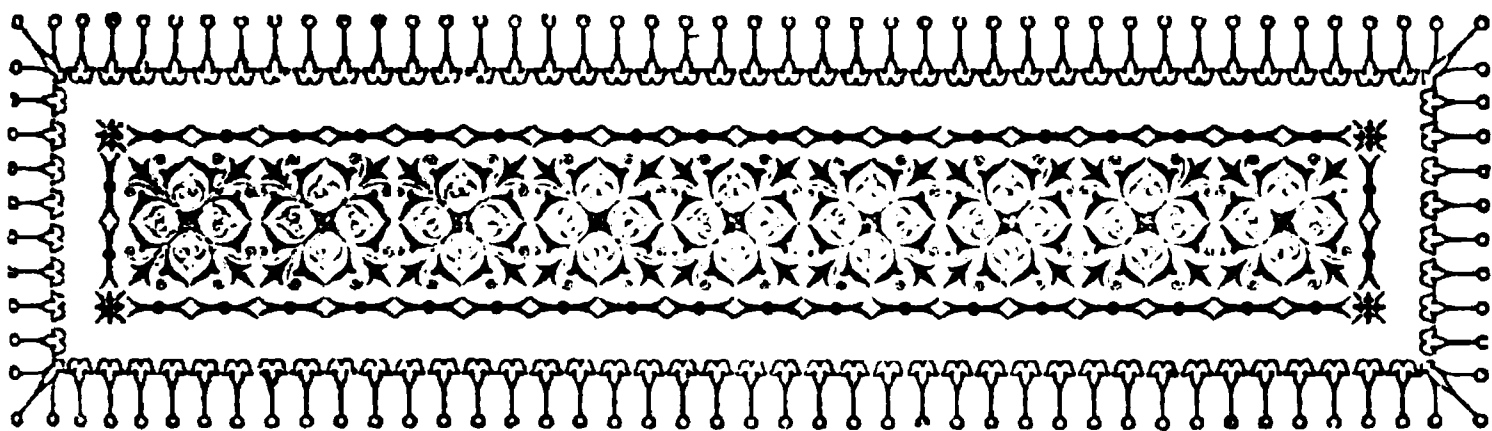
Continuando el camino de Safi, que es bastante accidentado, por la parte de la playa, y 25 kilómetros antes de llegar

á esta ciudad, se encuentran las ruinas de *Ualidia*, antigua é importante ciudad, que parece ser la que Mármol llama *Conte*, y de la que afirma que fué fundada por los godos y destruida por los soldados de Tarik, y posteriormente concluyeron de arruinarla los portugueses. Fué importante por su mucho comercio y estuvo muy poblada. En el tiempo en que escribió Mármol su historia veíanse restos de sus antiguos muros, pero hoy casi no existe sino el nombre de *Ualidia*. Consérvase, sin embargo, un fuerte, situado casi en la misma orilla del mar, pero á bastante altura de su nivel, que representa una antigüedad indiscutible. Este fuerte, que en parte parece ser obra de los portugueses y en parte de los moros, ha sido reformado y modificado de tal modo, que hoy se halla convertido en kázba, donde suelen hospedarse los caminantes que viajan de Mazagán á Safí, cuando éstos van costeando y no quieren internarse por la provincia de Dukala. Los muros de este fuerte ó kázba, al que actualmente llaman los moros *Ualidia*, sin duda para conservar el nombre de la antigua ciudad, están muy destartalados; pero el que mira al mar, en cuyo centro está la puerta de entrada, es de un espesor tal, que casi todos los viajeros europeos que pernoctan allí colocan sobre él sus tiendas, y también sus cabalgaduras, pues se sube á la muralla por un plano inclinado que no parece sino una suave cuesta. En este kázba, como en todos los demás, hay un Káid que lo gobierna, y al anochecer se cierran las puertas y no se abren hasta la mañana siguiente, á no ser que algún europeo llegue á deshora y dispare uno ó dos tiros con arma de fuego, á cuya señal se asoman por encima de la muralla algunos de los moros que el Káid tiene á su servicio, los cuales, después de cerciorarse que el que llama es europeo, le franquean las puertas, aunque sea á cualquier hora de la noche. Á muy corta distancia de *Ualidia* y marchando hacia Safí, se encuentra la pequeña ciudad de *Ayer*, que está situada también cerca del mar, y cuyas murallas se conservan en regular estado, siendo el número de sus habitantes bastante reducido. Las historias antiguas hablan de un río que desembocaba en el puerto de

Ayer, pero en nuestros días sólo se observan sus vestigios, ó, por lo menos, ciertos rastros que indican que durante el invierno, á causa de las grandes avenidas, se forma un río que viene á desembocar en aquella playa.

Entre *Ayer* y *Ualidia* se podía construir á muy poca costa un magnífico y seguro puerto que sirviese de albergue en caso de necesidad á los buques que recorren la costa. Este puerto sería tanto más útil, cuanto que desgraciadamente no hay uno solo que pueda merecer el nombre de tal en toda la costa de Marruecos. Mas por lo mismo que sería muy útil al comercio, opinamos que jamás se hará, ínterin el Gobierno marroquí siga en su política de arrojar del Imperio todo lo que sea europeo.





CAPÍTULO XI

Safi.—Posición topográfica.—Origen.—Un pueblo libre.—Guerra intestina.—Heroica defensa.—Rendición de Safi.—Los portugueses.—Sitio por los moros.—El capitán Ataide.—Días de sangre.—Situación aflictiva.—Socorro á tiempo.—Los moros rechazados.—Fruto de la victoria.—El botín perdido.—Correrías.—Otro sitio desgraciado.—Prosperidad.—Abandono de Safi.—La ruina.—Reedificación.—El Consulado francés.—Estado actual.—Barrio privilegiado.—Los presos en libertad.—Brutal atropello.—Palacio del Sultán.—Nuevos inquilinos.—Población y comercio.—Muelle en proyecto.—Camino de Mogador.—Zuira Kedíma.—Río Tensif.—Las montañas del hierro.

EN la confluencia de dos pequeñas montañas se encuentra la ciudad de Safi, en la provincia de Abda, á 128 kilómetros de Mazagán, 140 N. O. de Marruecos y 380 S. O. de Fez. Según hemos leído en un acreditado autor, tuvo antiguamente esta población el nombre de *Sophía*, y hay quien asegura (1) que los cartagineses, dirigidos por su capitán Hannón, la fundaron é incorporaron á sus colonias, habiendo llegado á ser una de las ciudades libio-fenicias más florecientes y ricas, por el extenso comercio que en ella se hacía. Los moros la llamaron *Asfi*.

Ignórase la fecha exacta en que Safi cayó en poder de los

(1) Mármol, *Descripción del África*. Part. II, cap. I.

árabes, por lo que sólo podemos conjeturar que, á poca diferencia, debió correr la misma suerte que las otras ciudades africanas, que sucesivamente pasaron de los cartagineses y romanos á los godos y moros. Lo que está fuera de toda duda es, que el momento en que quedó sometida al yugo musulmán fué también el último de su grandeza y prosperidad.

Pero bien que Safí valiese tan poco bajo los moros, no dejó de excitar la codicia de los europeos, que conocían bien cual podía ser el porvenir de un pueblo situado en la ventajosa posición en que lo está Safí. Luego que los portugueses principiaron á establecerse en la costa marroquí, dirigieron sus miradas á la ocupación de este punto importantísimo, y tanto influyeron los monarcas de Portugal en Safí, que consta por una carta de D. Juan II, fecha 16 de Octubre de 1,488 (1) haber nombrado este rey á Amadu ben-Fará Alcaide de la ciudad de Safí, y ésta debía pagar el tributo de 300 ducados de oro ó su equivalencia en cera ú otras mercaderías en el mes de Septiembre de cada año, y además debía proveer á los portugueses de la cal necesaria para la factoría que allí determinaron construir.

Por otra parte los habitantes de Safí, éxasperados por el despotismo de los Sultanes, cansados de sufrir una tiranía siempre en aumento, y aprovechándose de la decadencia de los merinidas, hacía tiempo que, á imitación de los salentinos, habían enarbolado el lábaro de libertad é independencia, y á su sombra llegaron á batir más de una vez á las desmoralizadas huestes del Gobierno de Marruecos. Después de hacer pedazos la vil coyunda que los oprimía, se conquistaron el derecho de gobernarse por sí mismos, nombrando sus magistrados y caudillos de entre los más poderosos é influyentes de la población.

Estas circunstancias hicieron concebir á los portugueses la idea de que fácilmente podrían apoderarse de Safí, pero

(1) Tráela el citado Paiva Manso, pág. LIX, y dice haberla tomado del Archivo nacional de Lisboa.

habían olvidado que ellos eran cristianos, y, por lo mismo, debían ser más odiados que el mismo Sultán. La experiencia, pues, vino á mostrar á los portugueses lo difícil de la empresa. Gobernaba la ciudad Abd er-Rahmán, hombre rico y poderoso, de la familia de beni-Farhón, y resentido por asuntos domésticos de Alí ben-Uacimen de origen oscuro, pero enérgico y resuelto á vengar la injuria que en su hija le hiciera Abd er-Rahmán, trataba de quitarle la vida. Mas apercibido Alí ben-Uacimen de los propósitos del Gobernador, pidió á Yahya ben-Tafut le ayudase contra los designios de Abd er-Rahmán. Comunicaron ambos el negocio con diez de sus más esforzados parientes, y todos convinieron en asesinar á Abd er-Rahmán el primer viernes, cuando estuviese en la mezquita haciendo la oración. Así, en efecto, lo ejecutaron, y perpetrado el crimen, salieron á la plaza los conjurados é hicieron creer al pueblo, que su determinación había tenido por objeto el librar á Safí del brutal despotismo de Abd er-Rahmán, «quien, » añadieron, trataba de darles la muerte y hacerles morir en » medio de crueles suplicios para con más libertad usar de su » tiranía.» El pueblo, que con frecuencia lamentable es del partido triunfante, aclamó á los asesinos y nombró á Yahya y Alí Gobernadores de la ciudad.

Aprovechándose de la confusión y tumulto, que son consiguientes en semejantes casos, huyeron de Safí trece castellanos cautivos, y en una barca navegaron hasta llegar al castillo *Mogador*, que el año anterior había mandado construir el rey de Portugal, D. Manuel I, y que era gobernado por Diego de Azambux, ó Azambuja, como dicen las Historias portuguesas. No bien los fugitivos castellanos explicaron al Gobernador la causa de su fuga, cuando Alí se presentó también en el castillo, pidiendo en su nombre y en el de Yahya auxilio para defenderse de los partidarios de Abd er-Rahmán, quienes, repuestos del primer espanto y asombro que les causara la muerte de su Gobernador, se disponían á vengarle. Prometió Alí, en pago de este auxilio, que entregarían la ciudad y se harían vasallos del rey de Portugal. Un emisario que al mis-

mo tiempo vino á Lisboa, (1) dió cuenta de todo al rey, y éste encargó el negocio al capitán Azambux, y ordenó á García de Mello, capitán de las carabelas reales que andaban por el Estrecho de Gibraltar, que fuese en ayuda de Azambux.

Corría el año 1,507 cuando estos dos caudillos, se presentaron en las aguas de Safí, y á poco comprendieron que si los moros fueron prontos en prometer, no lo eran en cumplir su palabra, sino que estaban muy lejos de entregar la ciudad. Después de varias conferencias solamente consiguieron los portugueses unas grandes casas, que habían pertenecido á Abd er-Rahmán y que estaban junto á los muros de la ciudad que daban á la playa. En estas casas se albergaron unos cincuenta soldados que habían podido saltar en tierra; empero la circunstancia de estar las casas tan próximas al mar favoreció no poco á los portugueses, puesto que sigilosamente pudieron desembarcar gran cantidad de armas y municiones, sirviéndose de la oscuridad de la noche.

Entretanto, y viendo la mala fe de los moros, procuraron fortificarse en sus casas; mas á esto también faltaron los que antes les habían ofrecido auxiliarles con cuanto necesitaran para su defensa, pues les impidieron edificar y amenazaron con grandes penas á los moros que les prestaran auxilio ó materiales. Entonces pidió Azambux socorro á Portugal, y el rey le mandó á Gonzalo de Mendez con cuatro carabelas más y con orden de ayudar á Azambux y á García de Mello, á fin de que á todo trance tomaran la ciudad. Llegó Mendez á Safí al principio el año 1,508, y convinieron los portugueses en que uno de los caudillos moros, Ali ó Yahya, gobernase la ciudad en nombre del rey de Portugal. Les obligó á tomar esta determinación el haber advertido la emulación que reinaba entre ambos mahometanos, y esperaban poder así atraerlos á cumplir su palabra. Gobernó primero Yahya á Safí, y después Ali, yendo aquél á Portugal á dar cuenta al rey de su conducta.

(1) Algunos autores—Paiva Manso entre otros—, dicen que el mismo Ali ben-Uacimen fué quien vino á Portugal para pedir auxilio al rey D. Manuel.

Allí, siguiendo los consejos de los fanáticos de Safí, estorbó cuanto pudo el que los portugueses fortificaran sus casas, pero Azambux consiguió su deseo, aunque con mucho trabajo y no pocos dispendios; y cuando se creyó con suficientes fuerzas, aprovechó la ocasión de haber recibido uno de sus criados cierto agravio de un rico moro, y declaró abiertamente la guerra á los de Safí. Éstos cercaron las casas de Azambux, pero los portugueses se defendieron con valor y heroísmo. Al siguiente día hicieron una salida simultánea todos los que estaban en las casas, y, ayudados por los certeros fuegos de las carabelas, consiguieron de los moros que se entregaran á partido. Azambux les concedió la paz después de haberle entregado las llaves del castillo y de la ciudad, y declararse sus habitantes vasallos del rey D. Manuel. Sin embargo, Ali con toda su familia y muchos de sus partidarios salieron de Safí, prefiriendo más vivir pobres y necesitados entre los suyos, que ricos entre los cristianos, á quienes en todo y sobre todo odiaban.

De esta suerte vino Safí á pertenecer á Portugal en 1,508, y el rey D. Manuel puso por Gobernador al capitán Nuño Fernández de Ataíde, al cual la entregó y proveyó de artillería, armas y soldados, cuantos necesitaba para la defensa de una plaza, que, por entonces, consideraban de suma importancia, ya por su posición, ya por su vasto comercio, y ya también para los ulteriores fines que Portugal se proponía en Marruecos. Al mismo tiempo D. Manuel nombró á Yahya jefe de los árabes del campo, posición que ocupó hasta su muerte, prestando siempre valiosos servicios á Portugal.

Posesionados los portugueses de Safí, fortificáronla desde luego lo mejor que pudieron, como quien conocía que no podía ser muy pacífica la posesión de esta conquista; pues dado el carácter de sus habitantes y de las kabilas fronterizas, era de esperar que no tardarían en romper de nuevo las hostilidades.

No engañó á los nuevos dueños de Safí su presentimiento. El interés común había unido á los árabes; se trataba de pelear con el tradicional enemigo de su religión y de su patria,

y la defensa de estos objetos, caros á todos los pueblos, hizo que pospuestas las disensiones intestinas, y apagados, ó velados al menos, los motivos de internos resentimientos, se aunasen los esfuerzos de todos para recuperar lo que, quizá y sin quizá por falta de unión y patriotismo, se había perdido.

Sin embargo, aunque desde luego se convino en la necesidad de hacer una guerra incansable á los portugueses, los medios no estaban en relación con los deseos; por lo cual se pasaron casi tres años sin que los moros intentasen tomar la revancha. Esta dilación, inesperada de seguro, hizo que los portugueses descansaran tranquilos; y si no podemos decir que tan larga tregua amortiguó su guerrero espíritu, es lo cierto que llegaron á estar desprevenidos, fiados en las aparentes seguridades de paz, que los moros no escaseaban.

Gobernaba la plaza, como ya dejamos dicho, Fernández de Ataide: cuando en la tarde del trece de Diciembre de 1510, el soldado que vigilaba el campo desde una altísima atalaya dió la voz de ¡á las armas! Inútil es ponderar la sensación que esta señal produjo, por lo mismo que ya se iba perdiendo la costumbre de oirla; todo, pues, fué turbación en aquel supremo instante: las gentes corrían por las calles preguntando que era lo que ocurría, y nadie sabía explicar la causa de tan inusitado movimiento; pero pronto se supo que el centinela había divisado una nube de moros enemigos, que venían en son de guerra sobre la ciudad; no quedando de esto la menor duda cuando corrieron las órdenes del Gobernador, para que todos los ciudadanos que fuesen útiles empuñasen las armas, y se aprestasen á la defensa. Bien necesarias eran estas disposiciones y otras no menos acertadas que dió Ataide para la defensa de la plaza, pues tenía que habérselas con un ejército de cien mil infantes y más de cinco mil caballos reunidos en las provincias de Dukala, Abda y Haha (1).

(1) Esta acometida fué tanto más inesperada, cuanto al decir del citado Paiva Manso, *Historia Eclesiástica ultramarina*, pág. XVIII. Ataide y Yahya acababan de volver de una expedición en la provincia de Dukala, en la cual habían reconocido el dominio portugués y prometido pagar tributo al rey D. Manuel todos los jefes y tribus comprendidos en un radio de más de 15 leguas al rededor de Safí.

Cuéntanse del valiente caudillo lusitano que mandaba la plaza de Safi tales y tan insignes proezas, que una sola de ellas bastaría para hacer famoso á un hombre cualquiera; y las continuas expediciones que hizo por tierra enemiga, capitaneando un puñado de valientes, nos recuerdan los hechos de los más expertos militares. Así fué que, como hombre de gran valor y de no menos grandeza de ánimo, no desmayó ante la gravedad del peligro, sino que con esforzado corazón recorrió las calles de la ciudad aconsejando á sus soldados calma y valor, y animándolos á que, puesta su confianza en Dios, peleasen como esforzados. Con su palabra y ejemplo entusiasmó en extremo á la multitud, que pedía armas con una exaltación febril: los soldados y los paisanos, el rico como el pobre, todos recordaron que eran nietos de aquellos varones inclitos que llenaron el mundo con la fama de sus heroicas hazañas, y propusieron derramar la última gota de sangre antes que manchar la que circulaba por sus venas con la infamia de la huida, ó de una débil resistencia.

Viendo el Gobernador tan felices disposiciones, no pudo ya dudar de que la defensa se prolongaría lo necesario: comunicó al Gobernador de la isla de Madera su crítica situación, enviando al efecto un buque aquel mismo día, y se restituyó á la fortaleza, señalando antes su sitio á cada uno en la muralla, inspeccionándolo todo y quedando satisfecho del estado de las baterías, que aunque pudiera ser más satisfactorio, era lo bastante bueno para rechazar el primer ataque.

Siendo el día corto, limitáronse los moros á tomar posiciones enfrente de la ciudad; y como era natural, los de la plaza pasaron la noche en el mayor desasosiego, porque no sabían si el enemigo preferiría la oscuridad para atacar de improviso. Pero no ocurrió novedad hasta el día siguiente, en que los moros, dando espantosos ahullidos, se precipitaron sobre las murallas. Recio fué el combate, y por ambas partes se luchó con formidable esfuerzo: los unos por reconquistar su ciudad, los otros por conservar lo que tanto les había costado adquirir, y todos peleaban con indecible furia. Ya la tarde declinaba y

los moros, viendo que eran inútiles sus esfuerzos, se retiraron á su campamento, deseosos de volver á la contienda, tomando de los portugueses ejemplo de valor y de constancia.

Al día siguiente se renovó el asalto y se repitió la retirada de los sitiadores; pero no disminuyó un ápice el ciego furor de los combatientes. Los portugueses tenían á su favor la artillería, y el estar resguardados por los fuertes, pero tenían en contra la inferioridad numérica; pues los moros cubrían fácilmente sus bajas, y llenaban los enormes huecos que en ellos hacían los tiros de cañón con pasmosa rapidez. Semejantes á las olas del mar, allí donde caían escuadrones enteros, se levantaban otros inmediatamente, y á éstos sucedían otros luego que sucumbían.

Tan obstinado ataque hizo pensar seriamente al esforzado Gobernador. Veía, es verdad, á sus soldados llenar su deber, sin reparar en la muerte misma; notaba que no había disminuido el entusiasmo popular; pero ¿se podía prolongar indefinidamente la resistencia? Había ya perdido muchos capitanes de los más distinguidos, y faltando los que conducían con tanto acierto á las masas ¿cual iba á ser el fin de la valerosa guarnición y del pueblo entero que así se sacrificaba tal vez inútilmente? Estas tristes reflexiones traían cabizbajo y meditabundo al valeroso Ataide, cuando se observó la aparición de la escuadra portuguesa, que, procedente de Madera, venía en socorro de Safí.

En tan angustiosas circunstancias no podía ser más oportuna su llegada: desembarcó al día siguiente la gente de guerra, se introdujeron municiones, que ya andaban escasas, y se convino en hacer un esfuerzo supremo para hacer levantar el sitio. Á la primera acometida de los moros contestaron los portugueses con tal fuerza y vigor que rechazaron en toda la línea al ejército mahometano, causándole tantas ó más bajas que en los asaltos anteriores. Refieren los historiadores que en los diecisiete días que estuvo sitiada la ciudad, y en los diversos combates que tuvieron lugar en este tiempo, perecieron seis mil moros. Amedrentados, pues, los sitiadores no pensaron

en repetir el asalto, y si sólo en encomendar á la fuga la salvación de los restos de su ejército y del inmenso convoy que consigo traían.

Los portugueses no se dieron por satisfechos presenciando la huida del enemigo, antes por el contrario pensaron en continuar la lucha saliendo al campo, con la esperanza bien fundada de recoger un rico botín. Organizóse, pues, una expedición, en la que todos querían tomar parte, siendo difícil persuadir á muchos de la inconveniencia de dejar la ciudad sin suficiente dotación de hombres y armamento. El temor de los moros, al notar que el ejército portugués continuaba en su persecución, hizo que todos se desbandasen, creyendo que la cristiandad entera se les venía encima. Los lusitanos siguieron hostilizando á los moros hasta 56 kilómetros al interior. Avance poco prudente que pudo costarles muy caro como en parte les costó, porque si bien hicieron una gran presa y buen número de prisioneros en los repetidos encuentros que tuvieron con los polotones sueltos del ejército moro, al querer dar vuelta á Safi hallaron serios obstáculos.

El enemigo había quedado deshecho á la espalda, mas al observar que los cristianos no eran tantos como en un principio había creído, volvió á tomar aliento, abrigando esperanzas de castigar la temeridad portuguesa. Reuniéronse los grupos dispersos, se eligieron jefes entre los menos desprestigiados, y se formó un fuerte cuerpo de tropas, que debía esperar á los portugueses á la vuelta del interior. No habían imaginado éstos que pudieran tropezar con tal inconveniente, por lo que fué grande su sorpresa al ver reaparecer el ejército moro, colocado en posiciones escogidas y ventajosas.

Reunidos en consejo los jefes portugueses para decidir lo que debía hacerse en tan inesperado conflicto; se resolvió de común acuerdo que no era prudente el exponer al éxito de una batalla, en la que el enemigo tenía ya ventaja de la posición, el resultado de tan breve como gloriosa campaña. Se hizo por tanto una retirada en el mejor orden, pero era imposible caminar con un bagaje tan embarazoso: los moros que estaban

alerta se convencieron también de ello, y se disponían á tomar la ofensiva; por lo cual juzgaron los portugueses muy prudente abandonar todo ó la mayor parte del botín de guerra con tanto trabajo adquirido. Con esto los soldados portugueses quedaron desembarazados, y pudieron volver á Safí, disgustados por el abandono forzoso de su presa, pero satisfechos de verse por entonces libres de enemigos cercanos.

Este feliz resultado tuvo el primer sitio de Safí, que pudo haber sido mucho más satisfactorio si los jefes hubiesen sabido dirigir oportunamente el ímpetu de los soldados. Una persecución menos continuada y más en orden hubiera hecho á los portugueses dueños de considerables riquezas, armas y prisioneros; pero el deseo de acrecentar el botín hizo que todo lo perdiesen: no vieron lo peligroso que es siempre el internarse en país enemigo sin fuerza bastante para ocuparlo militarmente, y tocaron después su imprudencia, no sólo perdiendo cuanto habían recogido, que esto era lo menos, sino dejando á los moros en la creencia de que no eran invencibles, puesto que optaron por no batirse y rehusaron el combate que se les presentaba. Y que esta idea fué la que prevaleció entre los marroquíes lo probaron pronto los sucesos posteriores, como veremos á continuación.

Conociendo muy bien el ilustre general Ataide que la inercia en que su ejército vivió por espacio de tres años, había sido causa de que los moros se envalentonasen, así como también de la decadencia del valor de los portugueses, dispuso que se hiciesen continuas correrías al campo del enemigo, con el objeto de que éstos no pensasen de nuevo en la reconquista de Safí, viendo que los cristianos tenían fuerza no sólo para defenderla, sino para ostilizarles en su propio territorio. Estas frecuentes escaramuzas fueron de suma utilidad; pues con ellas se debilitaba insensiblemente al ejército contrario, que no gozaba un momento de reposo. El mismo Gobernador tomaba parte muchas veces en estas excursiones, llegando á tal grado su arrojo, que hubo ocasión en que se presentó ante las puertas mismas de Marruecos al frente de un puñado de sol-

dados (1). En estas expediciones le acompañaba Yahya ben-Tafut, que, como inteligente y valeroso jefe que sustentaba un ejército de 200,000 peones y 17,000 caballos, hizo continuas correrías por tierra de moros, y consiguió que pagaran tributo al rey de Portugal casi todos los habitantes del campo desde Safí hasta Acimur, y desde la costa hasta las cercanías de la ciudad de Marruecos. Por fin murió, aunque traidoramente, á manos de los mismos moros en 1,519, ó en 1,517 como escriben algunos (2). Desde la muerte de este valiente jefe, los portugueses decayeron tanto, que la historia no registra ya sino derrotas y abandono de las plazas que poseían en Marruecos.

Tanto terror y espanto infundieron los portugueses en el ánimo de los moros, que éstos tuvieron que pensar más en defender sus casas, que en asediar una plaza que siempre les había opuesto inquebrantable resistencia.

Así pasaron algunos años, disfrutándose una tranquilidad relativa, hasta que los moros pudieron disponer de artillería de sitio, con la que se decidieron á probar fortuna de nuevo; pues como atribuían su descalabro anterior á la falta de cañones, creían que en la nueva tentativa sus fuegos apagarían los de los fuertes de la ciudad, con lo que se haría más fácil el asalto.

No podemos calificar de ilusorias estas alagüeñas esperanzas, porque efectivamente consta que en este segundo sitio, verificado en 1,539, llegaron á verse los portugueses muy apurados, á causa de haber derribado los moros un lienzo de muralla, abriendo una brecha no sólo practicable, sino sumamente cómoda. Todo el esfuerzo de sitiados y sitiadores se concentró en esta brecha, en la cual se peleaba día y noche con igual encarnizamiento. En aquel reducido espacio fué donde se decidió la suerte de Safí, y para contener á los moros habían colocado los portugueses en ambos lados de la brecha enormes piedras que dejaban caer sobre los grupos de los sitiadores, produciendo atroz carnicería. Ante semejante valor

(1) Mariana. *Historia de España*, lib. 29. cap. 25

(2) Paiva Manso, ob. cit., pág. XXV.

y energía los moros tuvieron que darse por vencidos, huyendo al fondo de sus desiertos á ocultar esta segunda derrota, en la que fué tal el escarmiento y tan grandes las pérdidas, que esta fué la última vez que los moros se atrevieron á cercar á Safí, sabiendo por experiencia que era en vano cuanto se intentase para rendirla. Sin embargo, Safí no era ya la plaza del tiempo de su Gobernador Ataide, y aunque Lope Barriga supo sustentar en ella la gloria de las armas lusitanas, había ya dejado de ser la metrópoli de una multitud de tribus que pagaron tributo á Portugal, y hoy eran sus enemigas.

Los portugueses abandonaron más de lo que era conveniente las armas, y se dedicaron al comercio. Del puerto de Safí salían continuamente buques cargados de grano y otros géneros, llegando á ser esta ciudad una rica colonia, cuya preponderancia y bienestar aumentaban visiblemente, gracias á la paz, á tan alto precio comprada ó mejor dicho conquistada. Muchos comerciantes europeos fueron á establecerse en este punto, edificaron hermosas casas y dieron vida y animación á las artes y al comercio.

Por lo que llevamos expuesto se comprende que Safí no hubiera salido jamás por la fuerza del dominio de Portugal; pero como la suerte de esta ciudad era correlativa á la que sufriesen las armas portuguesas en los demás puntos de la costa, se pensó en evacuarla, por exigirlo así las circunstancias; y como además el poder de los Xerifes se aumentaba rápidamente, creyóse que sería imposible sostener tan larga linea de plazas y fortalezas, y se hacía preciso que la guarnición y los habitantes de Safí se replegasen á Mazagán; porque en la eventualidad de ser atacadas las dos plazas por el pujante poder de la nueva dinastía, era mucho más fácil y más útil la defensa y conservación de la última. Por otra parte Portugal había extendido sus dominios por la India oriental y necesitaba allí todas sus fuerzas, desapareciendo, á juicio de D. Juan, la importancia de Safí y de otras plazas de la costa marroquí del Atlántico. Así, pues, el referido monarca ordenó en 1,549 que sus tropas evacuasen á Safí.

Con arreglo á esta determinación, todo el material de guerra y cuanto se pudo sacar de la plaza, fué trasladado á Mazagán, incluidas las imágenes, campanas, aras y demás objetos de las iglesias, sin descuidar el destruir algunas fortificaciones é inutilizar todo medio de defensa, quedando parte de Safí convertida en escombros. Tan pronto como los portugueses abandonaron la ciudad, se aproximaron los moros á tomar posesión de aquel vasto cuadro de ruinas y desolación, procurando apagar el fuego, que aun se conservaba latente bajo los edificios desplomados. La ocupación de los moros se redujo al establecimiento de algunas familias en las casas que se conservaban en mejor estado; pues para restablecer los fuertes y murallas eran necesarios dispendios que ningún particular podía emplear. En tan mísera situación quedó Safí unos doce años, hasta que el Sultán la mandó reedificar hacia el 1,561, temeroso de que los cristianos se arrepintiesen de haberla dejado y quisieran ocuparla de nuevo.

Por desgracia, no estaban ni estuvieron después los cristianos en posición de pensar en tal cosa, y desde esta época quedó la importante plaza de Safí en poder de los musulmanes. Uno de los edificios restaurados con mayor esmero y solicitud, fué un grandioso palacio, del cual nos ocuparemos después, que fué residencia temporal de los hijos del Sultán hasta principios de este siglo.

Después de la embajada del conde Breugnón, que tuvo lugar en 1,767, se estableció en Safí el consulado general de Francia; pero al año siguiente fué trasladado á Rabat de Salé, que así llamaron los europeos en aquella época á Rabat el Fath. Mr. de Chenier, que entonces era encargado de negocios de Luis XV, expuso como primera y principal causa para efectuar este traslado lo groseros y fanáticos que eran los moros de Safí, y así era seguramente en aquel tiempo en que él lo dice, pero por lo mismo debemos advertir, que ha cambiado mucho el carácter de aquellos habitantes, puesto que ahora son más civilizados, guardan bastantes consideraciones á los europeos y demuestran tolerancia para con sus usos y costumbres.

Los Misioneros Franciscanos, que habían sido arrojados del Imperio por Muley Yezid, en 21 de Diciembre de 1,790, procuraron un nuevo permiso para volver al Magreb, y el 8 de Febrero de 1,794 arribaron cinco Misioneros á la ciudad de Safí, donde el P. Presidente, Fr. Juan Gallardo de S. Antonio, inauguró el Hospicio bajo la advocación de S. Francisco. En esta ciudad tuvieron que tolerar las persecuciones y malos tratos de los indígenas, demasiado adustos con los Religiosos y en extremo hostiles al cristianismo. La peste bubónica sembró la muerte y la desolación por todo Safí, y los europeos allí residentes abandonaron la ciudad, tanto que en principio del año 1,799 no quedó ningún cristiano, y el P. Gallardo con los demás Misioneros se trasladaron á Mazagán, para asistir á los contagiados que había en esta plaza.

Desde entonces los Franciscanos no tuvieron Misión fija en Safí; pero en Febrero de 1,889 volvieron á establecerse en esta ciudad, con el mayor contento y regocijo de los católicos que allí viven; y aún cuando en un principio se establecieron en una casa alquilada, que tenía un magnífico local para iglesia, cuatro años después, en Marzo de 1,893, tuvieron la satisfacción de inaugurar su nueva Casa-Misión, construida con fondos de la Obra Pía, que si es un edificio más bien humilde que suntuoso, es sin embargo uno de los mejores que los Franciscanos tienen en la costa del Magreb.

Al presente se conservan entre otros vestigios de la dominación portuguesa en Safí la capilla mayor de una iglesia gótica. La bóveda existe intacta, y en su centro, así como en sus lados, se ven las armas de Portugal, insignias episcopales y otros varios signos esculpidos en grandes escudos de piedra. Las paredes y columnas de esta capilla creemos que también se hallan en buen estado de conservación, pero están cubiertas, y por algunos lados hasta las cornisas, de tierra, escombros y basuras. Tuvimos el gusto de ver esta capilla en Junio del 71; mas para entrar fué preciso hacerlo á gatas y con mucha dificultad por una pequeña abertura de la puerta que de la capilla daba acceso á la sacristía. También se observa sobre

la puerta de la marina una corona real; y existen fragmentos de rótulos, armas y cruces en la fuerte muralla que hay cerca del embarcadero entre la población y el mar. Safí tiene tres puertas; la de la marina, una que conduce al campo y la llamada de Rabat.

El barrio, ó calle de Rabat, en el que los comerciantes tienen sus almacenes, es casi tan grande como el resto de Safí: hay en él algunas ermitas ó sepulcros de santones muy venerados; y el barrio todo es *lugar de refugio ó sagrado*; de suerte que el moro que comete un crimen en la ciudad ó fuera de ella, deja de ser perseguido por la justicia luego que pisa el terreno privilegiado:—á no ser que suceda un brutal atropello como el que tuvo lugar en 1,895, que por ser un caso raro y nunca visto entre los moros, merece que lo tratemos más adelante con alguna detención—. Por lo demás, la ley del asilo la observan religiosamente los mahometanos, y basta que un moro delincuente se refugie en la mezquita, cubba, morabito, ó cualquier otro lugar sagrado para que nadie, ni el mismo Sultán trate de sacarle de allí; y lo que es más aún, que ni tampoco se le puede cercar por hambre, puesto que es permitido el que sus parientes, amigos ó cualquiera otra persona le lleve al lugar de refugio cuanto pueda necesitar.

Los moros suelen aprovechar frecuentemente esta impunidad, y de ello fuimos testigos durante una de nuestras estancias en Safí. El domingo 22 de Febrero de 1,874 se notaba un alboroto extraordinario en la población; nosotros que no sabíamos la causa de aquella conmoción popular, mirábamos con sorpresa las calles atestadas de gente, veíamos correr de una á otra parte á los soldados, y al Gobernador, anciano venerable, que hablaba á la apiñada multitud reunida ante su casa, con tan imponentes ademanes, que no dudamos debía ocurrir algo grave. Así era en verdad; pronto supimos que los presos se habían escapado de la cárcel, y huían precipitadamente hacia Rabat. Se había mandado que se cerrasen las puertas; pero era tarde, pues ya estaban en *sagrado* unos cuantos pájaros de cuenta, que desde allí marchaban á sus respec-

tivos *duares*. No tuvieron tan buena suerte algunos otros que cayeron en poder de los soldados y volvieron á la cárcel mal heridos, oyendo además las imprecaciones del populacho alborotado.

Este asilo de refugio es, sin duda alguna, uno de los más respetados y venerados del Imperio, por estar allí sepultado un gran santón, llamado Xiej Aba Mohammed ez-Záleh, á quien los moros profesan muy particular veneración; pero este puerto de terrenal seguridad para los mahometanos, ha sido, como dejamos insinuado en otro lugar, brutalmente atropellado y violado en 1,895 por uno de los káides del campo, que añadiendo mentira á mentira y traición á traición, produjo entre sus correligionarios un escándalo indescriptible y nunca visto en el país, y puso á los comerciantes europeos de Safi en inminente peligro de perder sus vidas y haciendas.

Poco tiempo hacía que Muley Abd el-Azíz había sido proclamado Sultán, cuando los fanáticos partidarios de su hermano Muley Mohammed, denominado *el tuerto*, y que, según afirman todos los que le conocen, se distingue por su odio á los cristianos, tomaron las armas y se declararon en rebelión contra su nuevo y ya constituido soberano. Como en otras provincias del interior, levantóse en la de Abda una gran partida de rebeldes; pero habiendo recibido el Káid Sid Aisa ben-Omar una orden de la corte xerifiana para que los castigase y sometiese á la obediencia, juntó un pequeño ejército y salió precipitadamente en su persecución, aunque nada pudo conseguir, porque las fuerzas con que contaba eran insuficientes para sujetar á los rebeldes. Viendo esto el Káid Aisa, que es ciertamente un valiente y esforzado guerrero, recurrió á la provincia de Dukala pidiendo gente armada para aumentar el número de sus tropas, y en muy breve plazo formó un regular ejército, á estilo del país, del que hizo dos divisiones, entregando el mando de una á un hijo suyo, y poniéndose él al frente de la otra.

Cuando los rebeldes divisaron la mucha gente que Aisa traía consigo, bien pronto comprendieron la imposibilidad de

poder resistir el empuje de sus fuerzas, y, aún cuando no se acobardaron, fuéronse, sin embargo, retirando hacia Safí, en cuyos alrededores no dudaban encontrar posiciones ventajosas para defenderse y aún ofender á su salvo. Así fué que, cuando Aisa llegó con sus tropas á las inmediaciones de Safí, se encontró con que los rebeldes le disputaban el terreno palmo á palmo, aunque bien pronto hubieron de huir en retirada, hasta refugiarse en el asilo llamado Rabat, donde se hicieron fuertes, cual si estuvieran dentro de una plaza artillada. En vista de tal situación Aisa no sabía que hacerse, y enfurecido, á semejanza de una fiera cuando se ve apurada, no reparaba en mandar á sus soldados que hiciesen fuego hacia el barrio privilegiado, conservándose aún hoy mismo en las paredes de los almacenes y de otros edificios los agujeros ábiertos por los proyectiles; mas esto á nada conducía, porque los rebeldes contestaban á carga cerrada, y aun salían en su persecución siempre que la ocasión les favorecía. Por fin el Káid Aisa pidió al Gobernador de Safí que obligase á los rebeldes á que saliesen del *lugar sagrado*; pero parece que hubo de contestarle que él no tenía autoridad para echar á nadie fuera del asilo, y que, por lo tanto, no podía ni le era lícito secundar sus deseos. Puso, además, el Gobernador en conocimiento del Sultán todo lo que ocurría, y, pasados algunos días, recibió por toda contestación que viese el mejor modo de hacer las paces entre el Káid Aisa y los rebeldes, ignorándose las instrucciones que ciertamente habrá recibido al mismo tiempo el jefe de los leales.

Entretanto se trataba de hacer las paces, no dejaba Aisa de hostigar cuanto podía á sus contrarios, y llegó á tanto su atrevimiento, que, el día 7 de Noviembre del referido año de 1,895, en una de las escaramuzas que tuvieron, bajó con sus soldados á la parte del barrio de Rabat que mira al camino de Mogador, é incendió todas las chozas que allí había, las cuales formaban un mediano *duar*. Cuando el Gobernador de la plaza se enteró de este atropello, trató inmediatamente con Aisa de que se hicieran las paces cuanto antes, puesto que ésta

era la voluntad del Sultán y de su corte, y que los rebeldes también estaban dispuestos á deponer las armas. Convinieron, pues, en que se harían las paces el día 9 del mismo mes y año; pero este día de *paz* era el destinado por Aisa para satisfacer su cólera y furor, vengándose traidoramente de los indefensos cabecillas rebeldes que, confiados en su *honrada palabra* y en la inmunidad del asilo en que se hallaban, ni siquiera se les ocurrió que pudiera haber mentido y hacerles traición. Así fué que, llegada la hora convenida, se reunieron en uno de los almacenes del barrio de Rabat el Gobernador de Safi con los Administradores de la aduana y algunos otros moros de los principales, los rebeldes más caracterizados y de más representación y el Káid Sid Aisa ben-Omar con algunos de los suyos, los cuales, después de darse mutuamente la paz, como ellos acostumbran con sus *selamas*, comenzaron á tratar amigablemente del asunto que motivaba la reunión, haciéndose cargos por una parte y descargos por la otra, que el Gobernador y Administradores procuraban arreglar del mejor modo que les era posible, y con gusto, al parecer, de todos.

Era ya llegada la noche, cuyas tinieblas habían de favorecer al famoso Káid de Abda, Sid Aisa, tan pronto ejecutase la traición que tenía urdida; y cuando todos se hallaban más descuidados, é íntimamente persuadidos de que las paces estaban hechas, este Káid valiente, este jefe de los leales, faltando á su palabra y sin reparar en el lugar donde se encontraba, dió un grito espantoso, y diciendo y repitiendo ¡mueran los traidores! desenvainó su espada, y entre él y los soldados que le acompañaban mataron á los principales rebeldes que allí estaban, huyendo inmediatamente en su brioso caballo sin que nadie pudiese verle ni perseguirle. Á este hecho de salvajismo siguióse la más terrible algazara y la confusión más espantosa: se habían apagado á propio intento las luces; dentro y fuera del almacén luchaban los moros cuerpo á cuerpo con el mayor denuedo, cayendo unos muertos y otros mal heridos; el Gobernador y los Administradores, sin darse cuenta los unos de los otros, á duras penas pudieron salir de

aquel memorable almacén, que fué incontinenti saqueado por los soldados de Aisa; en el barrio privilegiado ya no había seguridad de ninguna clase, porque, invadido todo por las tropas del traidor Káid de Abda, con los atropellos que cometían, aumentaban cada vez más el desorden y las desconfianzas; y, en una palabra, el asilo de refugio, *el lugar sagrado*, estaba ya violado y brutalmente atropellado por los mismos leales, que debían ser los primeros en mantener el orden, y, por lo tanto, nada es de extrañar que reinase la confusión y desasosiego en todo aquel barrio. Empero aun no terminan aquí las salvajadas que se han perpetrado en esta malhadada noche.

Según nos han asegurado personas fidedignas, que, por asuntos de comercio, están en continuo contacto con los moros del campo, tan pronto como los rebeldes se refugiaron en el barrio de Rabat, quisieron los de Dukala, que estaban con Aisa, retirarse á sus *duares*; pero éste, para animarlos y disuadirlos de su propósito, parece que hubo de prometerles que, después de someter y castigar á los rebeldes, entrarían en la plaza de Safi y saquearían todo cuanto hallasen por delante. Con esta promesa se animaron los de Dukala á quedarse con Aisa; y así sucedió que, asesinados traidoramente los cabecillas rebeldes y puesto en desorden y confusión el barrio de Rabat, viendo que la puerta de la ciudad que da salida á este barrio estaba entreabierta, para que pudiese entrar el Gobernador, pues nadie sabía su paradero y en la población ya era tenido por muerto, se abalanzaron como fieras sobre las guardias que en la puerta estaban apostadas, y luchaban atrozmente por vencer la entrada, aunque no han podido conseguirlo, porque tanto las guardias como otros muchísimos moros de la ciudad se apiñaron de tal modo y formaron tan fuerte murallón de cuerpos humanos, que, á pesar de que allí murieron más de 80 moros de dentro y fuera de la población, *los leales campesinos* no han conseguido lo que su jefe Aisa les había prometido, sin duda para contentarlos con engaño.

Mientras esto pasaba en la puerta, dentro de la ciudad había el consiguiente pánico, pues todos creían que ya los moros

del campo andaban por las calles, y que su salvajismo les induciría á cometer toda suerte de tropelías. Estaban muchos europeos fuera de sus casas, y las familias se hallaban completamente asustadas; por las calles sólo se oían carreras y voces, que indicaban algo grave, y hasta la pobre madre del Gobernador, mujer de unos 70 años, se veía cerca de su casa, llorando inconsolablemente por su hijo, del que nada sabía, y si sólo que estaba fuera de la plaza y en el barrio de Rabat. Por fin el Gobernador, que, como él decía después, Dios le libró aquella noche de la muerte, que vió delante de sus ojos, con ayuda de algunos de los suyos pudo subir á un almacén que está contiguo á la muralla y á la puerta donde se habían apiñado los moros, y á fuerza de trabajo é impelido de su agilidad venció dicha muralla y se presentó inmediatamente dentro de la población. Lo primero que preguntó al bajar fué, si había sido maltratado algún europeo, y cuando le dijeron que nada absolutamente había sucedido, dió muestras de gran contento y regocijo. Con la entrada del Gobernador en la plaza se calmaron los ánimos, cesó el pánico y la tranquilidad volvió á los hogares. Al día siguiente el barrio de Rabat estaba casi desierto, y, aunque ha sido violado y atropellado del modo más brutal por el tristemente famoso Káid Sid Aisa ben-Omar, hoy sigue disfrutando de la inmunidad y demás privilegios de que antes gozaba; así como también el Káid Aisa, en castigo del atropello cometido y de los malos días que hizo pasar á los habitantes de Safi, particularmente á los europeos, sigue asimismo disfrutando de la gracia y amistad del Sultán y de su corte. Nos hemos extendido algún tanto en este relato por tratarse, como hemos dicho antes, de una cosa rara y nunca vista en Marruecos.

En el mencionado barrio de Rabat existe además un palacio en ruina, con preciosa vista al mar, el cual debió ser la morada de algún alto personaje, pues todo indica grandeza y magnificencia, desde el ancho patio, embaldosado con mármoles de colores, hasta el lindo mirador que se destaca sobre el edificio, y que está construido la mayor parte de madera primoro-

samente labrada. Fuera de Rabat se ven los restos de las primitivas murallas de Safi, las que nos indican lo inmensamente grande que debió ser esta ciudad.

Pero lo que más llama la atención en Safi, es el castillo ó palacio del Sultán, á que nos hemos referido ya. Es un majestuoso edificio del que se conservan bien tres salones del piso bajo, en el primer patio que se encuentra. Las puertas están delicadamente pintadas al estilo árabe, lo mismo que los techos y demás maderamen. Por todas partes se admiran exquisitos trabajos de yeso, y se ve que nada faltaba allí de cuanto pueden reclamar la comodidad y el buen gusto. Hay otro patio interior, mucho mayor que el primero, que nos pareció haber sido jardín, y en cuyo centro se levanta una pequeña mezquita, en donde hacía sus oraciones la familia imperial. Desde este patio se pasa á otras habitaciones al S. O., y una estrecha escalera conduce al piso superior. En este piso se conserva en mediano estado un departamento llamado *de la Sultana*, que la tradición señala como la vivienda de una hermosa renegada favorita de un Sultán, la cual, según se dice, dió por sí misma el plano de sus suntuosas habitaciones. Éstas, con las que les corresponden al E., y que dan á la fachada principal, están coronadas por dos torres sencillas, perfectamente cuadradas. Por la parte del castillo que mira al campo, hay una buena batería en la que están montados los mejores cañones de Safi, y en el muro de esta batería se ostenta también el escudo de armas de Portugal. Esta circunstancia nos hace creer que el castillo fué obra de los portugueses, además de haberlo visto consignado así en varios autores.

Es por demás penosa la impresión que produce al viajero la vista de edificios de esta clase: ahora son los únicos moradores de aquellos espléndidos salones las golondrinas, palomas y gorriones, presidiendo á estos extraños inquilinos una cigüeña, que indefectiblemente anida todos los años en una de las torrecitas. Los graznidos que se escuchan en aquella hoy triste mansión, parecen recordar al visitante lo deleznable de las humanas grandezas. ¡Así ceden su puesto los reyes

y los emperadores á las aves, que *se dignan* reemplazarles!

Aunque hay en Safí algunas casas de bella apariencia, la generalidad son de muy pobre arquitectura, y muchas familias, especialmente judías, viven en casas medio arruinadas. Merece, sin embargo, especial mención la casa llamada de *ben-Omar*, que, si bien no es muy grande, es sin disputa la mejor de las muchas y buenas que hemos visto en el Imperio. Las calles son estrechas é irregulares, si se exceptúa la principal, que divide la ciudad en toda su longitud. En invierno son intrasitables por la suciedad que arrastran las aguas: como la población está en un valle, al confluir la lluvia de las montañas laterales la calle principal se convierte en un verdadero río, que desagua en el mar. En años muy lluviosos han llegado á ser las avenidas un peligro para el vecindario, pues en diferentes ocasiones subieron las aguas hasta el nivel de los primeros pisos de las casas, arrastrando á su paso todo cuanto se presentaba como obstáculo á la corriente.

El clima de Safí es excelente en invierno, pero en verano es excesivamente cálido, debido sin duda á la posición topográfica que ocupa. Los alrededores son deliciosos y muy fértiles: en el valle inmediato á la ciudad hay algunas huertas bien cultivadas, en las que vegetan plantas y árboles frutales de varias clases. El número de habitantes asciende á unos 8,000, incluyendo á 108 cristianos y unos 1,500 judíos.

Es muy considerable el comercio de esta plaza en granos, lana, cera, aceite y goma; y lo sería mucho más si estuviese dotada de un buen muelle. La falta de puerto seguro es una gran desventaja para Safí: por eso son pocas las veces que pueden comunicar allí los vapores; y los buques de vela que suelen cargar granos tienen que esperar en invierno meses enteros para poder completar su cargamento. Sucede con frecuencia que el mar está bonancible en el fondeadero, y sin embargo no puede trabajarse en el embarque, porque las olas rompen con tal furia en las piedras existentes en la playa, que es de todo punto imposible la salida de los cárabos ó barcazas de los moros; siendo lo más sensible que esta falta podría re-

mediarse fácilmente fabricando un buen muelle á poca costa, por prestarse á ello la misma configuración de la rada; pero lo que en otro país no presentaría dificultad, se hace insuperable en Marruecos. Estribando la política moruna en evitar á todo trance el roce con los europeos, dicho se está que el Gobierno ve con indiferencia, sinó con placer, todo lo que tienda á hacer más difícil la residencia de la colonia europea en el país.

Sin embargo, debemos ser justos con el Gobierno marroquí, porque no es él sólo quien ha impedido la construcción del muelle en Safí. Allá por los años 1,866 á 70 propusieron los comerciantes europeos de Safí construir por su cuenta el muelle, á condición de imponer un pequeño tributo á todo buque mercante que hiciera operaciones de carga ó descarga en su puerto hasta que el comercio se indemnizara la suma gastada. Parece ser que este proyecto se hubiera efectuado, si el representante de una nación europea en Tánger no se hubiera opuesto; porque siendo él, decía, protector del comercio de su nación, no podía permitir que sus buques pagaran más derechos que los indispensables.

Apuntado todo lo más notable que hemos podido encontrar en los autores é indagar por nosotros mismos acerca de Safí, ponemos al lector en camino de la ciudad de Mogador, la última población importante que el Imperio marroquí tiene en su dilatada costa. De Safí á Mogador, hay la distancia de 85 kilómetros, que suelen andarse en dos días cortos.

Aunque hay un camino por el interior, el más frecuentado es el que sigue la dirección de la playa, dejando siempre el mar á la derecha. Á 8 kilómetros de Safí se encuentra un paso muy difícil, llamado *Yerf el-Ihudi*—peñón del judío—y cuando la marea está alta es indispensable pasar por allí, á menos que no se dé una vuelta ó rodeo de un cuarto de hora. Desde la altura de *Yerf el-Ihudi* se descende á una gran llanura hasta llegar á *Yerf el-Gharaba*—peñón de la cuerva—, desde donde se baja á la playa, que continúa invariablemente hasta llegar á la vista del río *Tensif*. Antes de vadear este río se pasa

por enfrente del antiguo pueblo ó castillo llamado *Zútra Kedíma*, del que no se conservan mas que algunos paredones y varias piedras labradas diseminadas por el suelo.

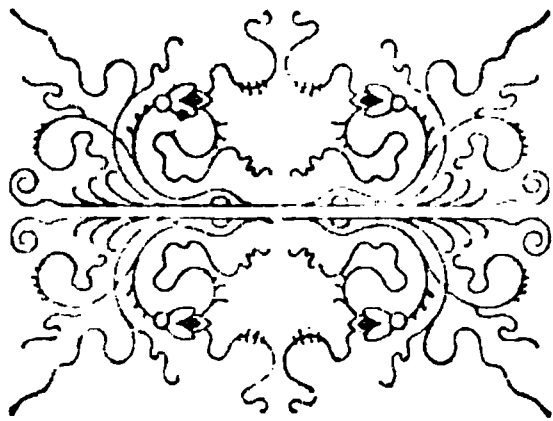
El río Tensif, si bien importante en el interior, no lo es cerca de la playa, cuando se atraviesa en baja mar, pues entonces es fácilmente vadeable: sin embargo, en el tiempo de las lluvias y cuando se derriten las nieves del Atlas suele venir tan crecido, que los viajeros se ven precisados á esperar muchos días hasta que decrecen las aguas, como nos ha sucedido á nosotros más de una vez. Á tiro de fusil de la playa hay un bonito santuario moruno, y en la boca del valle por donde viene el río está el pueblecito de *Ertenana*, reducido á unas cuantas chozas, con alguna que otra casa; y aunque nada vale el pueblo por sí, le da un pintoresco aspecto el ameno paisaje en que está situado.

Luego que se atraviesa el río continúa sin interrupción la monótona playa, hasta que al caer la tarde se llega al santuario de *Sidi Ishac*, en donde suele hacerse noche. En este sitio hay una Enzala, en la que se da hospedaje al viajero, y se le proporciona agua, leche y fuego por una corta cantidad. Saliendo de la Enzala, y á 6 kilómetros de ella, se pasa por el sepulcro de *Sidi Abd-Alláh*; á la izquierda continúa la gran cordillera de *Yebel Hedid*, ó montañas del hierro, cuya altura se eleva á 2,524 piés sobre el nivel del mar. La que está más al S. y más próxima á la costa, mide 2,296 piés y contiene en su cima el sepulcro de un morabito ó santón llamado *Sidi Sálah* (1). Estos montes se hallan cubiertos de espesa vegetación, y entre otros árboles se ven multitud de corpulentos olivos, sabinas, enebros y arganes. De estos últimos diremos algo más en el siguiente capítulo.

El camino continúa, con pequeñas interrupciones, por la orilla del mar hasta entrar en una larguísima playa que finaliza en un cabo, y al doblarle se descubre Mogador, pero á más de 17 kilómetros de distancia. Á 2 kilómetros del cabo está el santuario ó *Záuia* de *Muley Bu-Serektón*. Estas Záuias son

(1) Mr. de Kerhallet, *Derrotero de la costa de Marruecos*, pág. 15.

unos santuarios en los que se recogen de noche los pobres, y son alimentados con los bienes de que tales santuarios están dotados: más latamente se entiende también por Záuia el sepulcro de algún morabito, ó santón, y finalmente un lugar de refugio. Antiguamente eran verdaderos hospicios donde se albergaban los pobres y desvalidos, y los bienes de estos hospicios eran administrados por un mayordomo, quien al mismo tiempo cuidaba de la conservación y aseo de la Záuia. En la de *Muley Bu-Serektón* hay un pequeño pueblo de escasos y pobres recursos, pues hasta de agua carece, teniendo que conservar la de lluvia en una cisterna. Más allá de este santuario está la última Enzala que hay antes de llegar á Mogador; y continuando de nuevo la playa hasta cerca de esta ciudad, se entra en ella por la puerta llamada de *Dukala*.





CAPÍTULO XII

Mogador.—Su posición.—Los moros del Sús.—Zuira.—Perfidia marroquí.—Los franceses.—Calles y plazas.—El melláh.—La medina.—Los Kazbat.—Fortificaciones.—El muelle.—Isla de Mogador.—El Lazareto.—Castillo portugués.—Palacio del Sultán.—Diabat.—Famoso santuario.—Cercanías.—Último sitio.—Barbarie de los moros.—Importancia comercial y política de Mogador.—Población.—Judíos y moros.—Los Misioneros en Mogador.



Al penetrar en la ciudad de Mogador suele recibir el viajero una grata impresión, por ofrecerse á su vista una población regular, aunque moruna, superior sin disputa á cuantas existen en el Imperio. Está situada á 178 kilómetros S. O. de Marruecos, sobre una punta formada de rocas que se introducen en el mar, hasta el punto de llegar en algunas ocasiones á ser una perfecta isla. El origen de esta ciudad es muy reciente, pues sólo data del año 1,760, y el motivo de su fundación fué el siguiente, según afirman todos los viajeros é historiadores que se han ocupado de ella.

Graves dificultades habian surgido entre el Sultán de Marruecos y sus vasallos de las provincias del Sús sobre el pago de derechos en el puerto de Agadir, que está en el territorio del antiguo reino *Sús el-Aksa*. Como aquellos moros forman un pueblo valiente y guerrero, no era fácil hacerles comprender su falta de razón por la fuerza de las armas, pues una

campaña en un país de las condiciones del *Sús* tenía muchas probabilidades de ser fatal á las tropas del Sultán; y una derrota de su ejército significaba la completa independencia de las turbulentas tribus, que tan deseosas estaban de romper el débil lazo que las unía á la corona. ¿Qué hacer en tan delicado trance? el emperador Mohammed ben-Abd-Alláh, hombre astuto y sagaz, pensó seriamente sobre este asunto, y tomó una resolución que venía á resolver la cuestión sin lastimar, al parecer, los intereses encontrados que se ventilaban entre el soberano y sus súbditos.

El único medio que el Sultán conceptuó más eficaz, consistía en cerrar el puerto de Agadir al comercio europeo, abriendo en sustitución de éste, otro que gozase más de su confianza. El sitio elegido fué el que hoy ocupa Mogador, y el Sultán ordenó que sin pérdida de tiempo se principiases las obras y se prosiguiesen sin levantar mano. Queriendo que la nueva ciudad fuese digna del fundador, dió la dirección de los trabajos á los cautivos, que como europeos tenían mayores conocimientos, y el plano y dirección superior estuvieron á cargo del ingeniero Mr. Cornut, natural de Avignon, aunque residía en Gibraltar; el cual ingeniero, ganoso de riquezas, pasó á Marruecos, de donde volvió tan pobre como fué, según refiere su compatriota Mr. de Chenier, que en 1,767 acompañó al Conde de Breugnon en su embajada al Sultán, haciendo de secretario. Este ingeniero desempeñó honrosamente su cometido, pues trazó el plano admirablemente, tirando las calles á cordel y dándoles la suficiente anchura; de modo que no se ven en Mogador las retorcidas y angostas callejuelas de las otras ciudades marroquíes.

Se dió tal impulso á las obras, que á los diez años estaban ya terminadas, según consta por la lápida que existe sobre el arco de la fachada del muelle. Además de la rapidez de la fábrica, ésta resultó muy sólida y hermosa; por lo que los moros llamáronla *Zu'ira*, es decir, imagen ó retrato, queriendo significar con esto, que era un perfecto modelo de ciudades bien construidas. Pero los europeos, por lo que abajo diremos, la

han llamado *Mogador*, con cuyo nombre se encuentra en las historias y diccionarios.

Tan luego como el Sultán vió realizado su pensamiento, que fué en 1,770, ordenó á todos los comerciantes europeos de Agadir que pasasen á establecerse en la nueva ciudad: y como esto podía ocasionarles y de hecho les ocasionaba pérdidas en sus negocios, procuró atraerlos con promesas muy halagüeñas, diciendo que al proponer esta traslación no pretendía más que el bienestar de los extranjeros, y que, separándose de la conducta seguida por sus predecesores, quería hacer ver al mundo que él era un monarca ilustrado que protegía al comercio, y deseaba que todos prosperasen y fuesen felices en sus Estados; que para que viesen la sinceridad de sus intenciones él prometía solemnemente rebajar el precio de los derechos en la aduana de Mogador, como pronto lo habían de ver. Así lo refiere Mr. Lemprière (1), que visitó á Mogador en 1,790, y de cuyo autor es también la relación de la perfidia del emperador, que vamos á referir.

Ignorando los europeos que se les tendía un lazo hábil, ó no teniendo motivos para desconfiar de la palabra imperial, se apresuraron á realizar cuanto tenían en los demás puertos y se trasladaron al nuevamente abierto, en donde fueron muy bien acogidos. Pero no se hizo esperar el desengaño: el Sultán dió á conocer en seguida su doblez y mala fe; pues no sólo no disminuyó los derechos, sino que los aumentó excesivamente, y los incautos comerciantes vieron que las ventajas eran ilusorias y que habían sido torpemente seducidos. Así consiguió Mohammed su triple designio de hacer de Mogador el foco del comercio en Marruecos, de privar á los del *Sús* de los recursos que les proporcionaba el puerto de Agadir—pues un historiador asegura que todos los establecimientos que tenían los cristianos en este puerto los trasladaron á Mogador en 1,773 y en virtud de las promesas del Sultán—y de aumentar notablemente los ingresos en las arcas de su tesoro.

(1) En la obra citada, cap. III.

No puede menos de admirar á primera vista la credulidad de los incautos comerciantes, que fiaron tan fácilmente en las falaces promesas del emperador, sin tener en cuenta el astuto y solapado carácter de los moros. El mismo Sidi Mohammed había dado inequívocas pruebas de que no era muy esclavo de su palabra: Habíale el Gobernador portugués de Mazagán pedido explicaciones acerca de la formación de un numeroso ejército y de su destino; á lo que contestó el Sultán que no debía extrañar al Gobernador de Mazagán aquella aglomeración de tropas, pues *pensaba* trasladar su corte á la ciudad de Zúira, que estaba fabricando, y quería entrar en ella con aparato y fuerza respetable. Puede ser que tal fuese la *intención* de S. M. Xerifiana, porque el *poder* tiene mucha extensión, pero no se sabe que la corte fuera á Mogador, ni que formalmente se tratase de ello. Todo lo que hizo Mohammed fué ir algunas veces para inspeccionar las obras y paliar mejor sus verdaderos proyectos, que estaban muy distantes de lo que sus palabras significaban. Este Mohammed podía dar lecciones á quien dijo *que la palabra ha sido dada al hombre para ocultar sus pensamientos*.

Mogador prosperó mucho, gracias á las mañas y astucias de su fundador, y fué siempre considerada como una de las principales ciudades del Imperio, cuya importancia ha conservado hasta el presente. El viajero Alí Bey el-Abassi estuvo en ella á principios de este siglo y hace un cumplido elogio de sus calles y edificios.

Entre las muchas mejoras que desde entonces se han introducido en beneficio de la ciudad, merece contarse un buen acueducto que la surte de agua potable de regular calidad. En tiempo de Alí Bey había que traerla del río, que dista 2 kilómetros de la población.

Á consecuencia del conflicto surgido entre Francia y Marruecos, que ya hemos indicado en el capítulo IV, la escuadra francesa se presentó delante de Mogador en 1,844: los franceses se apoderaron de la isla, que existe á 2 kilómetros próximamente de la plaza; y mandaron pomposos partes á su Go-

bierno anunciando la *toma* de esta posición, que, aunque con buenas baterías, no pudo defenderse por contar con pocos y malísimos cañones. Bombardearon la ciudad que se hallaba en iguales condiciones, y, bajando á tierra, ocuparon la población sin la menor resistencia, pues los habitantes habían huido al campo, no pudiendo arrostrar la lluvia de proyectiles que sobre ellos caía. Castigados los moros se retiraron los vencedores, no sin inutilizar antes las pocas piezas de que podían hacer algún servicio: hoy todavía se ven muchas balas y granadas al pie de las murallas y de los fuertes que más sufrieron. Los cañones clavados y echados á tierra por los franceses en las baterías de la isla y en los castillos reposan también en blando lecho de arena, pues los moros no se han cuidado ni poco ni mucho de recogerlos ó de sustituirlos con otros nuevos.

La regularidad de las calles y edificios de Mogador da á la ciudad un golpe de vista bastante agradable desde cualquier punto que se la mire; y aunque la ilusión disminuye al recorrer su interior, contiene sin embargo bastantes cosas dignas de conocerse. Entre las calles, casi todas tiradas á cordel, ocupa el primer lugar la que atraviesa la población desde la puerta de Dukala, ó de Safí, hasta la marina: las hay también muy buenas en ambos kazbat y en la medina. Tiene además varias plazas: la llamada de la *Aduana*, y la que separa ambos kazbat, dicha *de los caballos*, por estar destinada por los *bajáes* de Mogador para que la guarnición se emplee en el ejercicio de correr la pólvora (1), son las más notables y

(1) Este juego de la pólvora, que los moros llaman *laáb el-bárud*, y que es el principal ejercicio militar de caballería que ellos tienen, es muy del gusto y agrado de los magrebíes. y consiste principalmente en colocarse en línea los ginetes, enhiestas sus largas espingardas, y á una señal parten, primeramente al paso, en medio de infernal gritería, lanzando después á todo galope sus bríosos caballos. Poco antes de acercarse al punto donde han de verificar la descarga, el que dirige, que suele ir en medio de la línea, grita y hace una señal con la cabeza y espingarda, cuyos movimientos procuran los demás imitar, y al llegar frente á la persona que preside la fiesta, ó á quien desean obsequiar, los ginetes todos dan un chillido unísono, estridente, disparan hacia el suelo las espingardas y repentinamente paran sus caballos, volviendo luego, al paso, al mismo punto de partida, para repetir una y más veces la misma operación, con pequeñas variantes en

espaciosas. Hay cinco grandes mezquitas: la que está situada en la plaza de la Aduana se considera como la principal, y á ella concurren todos los viernes el Gobernador y su escolta para hacer oración; también hay en el recinto mismo de la ciudad varios santuarios; de suerte que cada barrio tiene ya sea una mezquita, ó ya una *cubba*, capilla ó santuario.

Otra de las circunstancias notables de Mogador consiste en estar dividida en cuatro partes, todas separadas por puertas y murallas: estas cuatro partes son el *melláh*, donde habita la mayor parte de los judíos: la *medina*, habitada casi exclusivamente por los moros: el *kázba viejo*, donde residen casi todos los europeos y el *kázba nuevo*, ocupado por los judíos y algunos europeos.

El *melláh*, es un barrio inmenso de estrechas y sucias calles, en donde viven apiñados más de 6,000 judíos: se halla enteramente separado del resto de la ciudad, por cuya razón no rije en él la policía que en las otras demarcaciones de la misma. Esto sin contar con que los judíos *berberiscos* son naturalmente enemigos de la limpieza, por lo que sus barrios, sus casas y sus personas son generalmente lo más repugnante del país. Están gobernados los habitantes del *melláh* por un Xiej de su religión y un Gobernador moro, dependientes el primero del segundo y éste del Gobernador de la ciudad. Pero ambos jefes del *melláh* carecen de autoridad sobre los judíos que viven, felizmente para ellos, fuera de él.

La *medina* es la ciudad propiamente morisca: las casas, los habitantes, todo es en ella moruno, con excepción de tres ó cuatro familias europeas que viven allí con harta inquietud, porque los moros no ven esto con buenos ojos. En la *medina* están la mayor parte de las tiendas y comercios, así como el

el modo de manejar las espingardas. Ordinariamente en este juego ó corrida de la pólvora no deja de haber dos ó tres líneas de ginetes, por lo menos; y así, mientras unos corren y disparan, los otros descansan y cargan sus espingardas. A este juego suelen asistir también con gusto muchísimos europeos de los que viven en el país; pues es para ellos, y para cualquiera que los presencie, una diversión que, ciertamente, no carece de atractivo.

soko de comestibles y el de granos, ambos dentro de la *kaisería*, una de las mejores del Imperio, adornada con una elegante columnata al lado del E., pero no rodeada por ella, como han escrito algunos viajeros.

Ya que hemos citado esta inexactitud, hacemos una leve interrupción para lamentar el poco respeto que á ciertos escritores merece el público, cuando no vacilan en venderle como descripciones verídicas lo que sólo es parte de imaginaciones más ó menos exaltadas. Concretándonos á Mogador, hay quien nos habla de soberbias plazas, quien de majestuosos palacios; y nosotros, al leer semejantes invenciones, nos hemos preguntado muchas veces: ¿para quién escribirán estos señores? Nosotros que hemos residido algunos años en Mogador, confesamos que es la ciudad más bonita y regular de Berbería; pero no hemos visto las estupendas maravillas que de ella nos cuentan en florido estilo esos escritores, dotados indudablemente de prodigiosa *inventiva*.

Al lado de la *medina* está el *kázba viejo* ó alcazaba, en donde reside, como hemos dicho, la población europea. Allí están los Consulados de España y Francia, y los Viceconsulados y Agencias extranjeras, así como la casa del Bajá, cárcel y demás oficinas del Estado. La aduana, situada en uno de los ángulos de la plaza de su nombre, es un edificio sólidamente construido y muy á propósito para su objeto. Las casas son altas, cómodas y de buen aspecto exterior, dando por tanto á las calles un aire semi-europeo. También está en este *kázba* el nuevo *Hotel et café de l'Europe*, en donde el viajero halla preparadas buenas y aseadas habitaciones, comida excelente y cuanto necesita al poner el pie en un país en que de todo se carece. Este establecimiento llena el vacío que venía sintiéndose en este punto tan frecuentado, y en el que los pasajeros se veían obligados á volverse á bordo por no hallar medio de permanecer en tierra con alguna comodidad. Por fortuna hoy se encuentran fondas mejor ó peor servidas en todas las ciudades de la costa.

La escasez de casas, insuficientes para contener una po-

blación siempre en aumento, hizo que se pensase en ensanchar el recinto de Mogador. Existiendo terreno aprovechable hacia la parte de la playa, mandó el Sultán, en 1,865, que se construyesen casas por aquel lado de la ciudad. Muchas de estas casas las habían pedido negociantes particulares, y accediendo el emperador á sus deseos, dispuso que se edificasen en la forma que sus futuros habitantes las quisiesen, fijándoles por alquiler el 6 por 100 del coste del edificio; pero como en la construcción de estas casas hubo malversión de caudales y se incluyeron en los gastos sumas que no se habían gastado en la fábrica, el Sultán, atendiendo á las justas reclamaciones de los comerciantes, rebajó el alquiler al 4 por 100 anual de su coste.

El casco de Mogador, que difícilmente hubiera podido ser fortificado por un ingeniero del país, está perfectamente guarnecido, gracias á la buena dirección de Mr. Cornut. Las murallas no son muy fuertes, pero á trechos se hallan defendidas con baterías magníficas, si bien no dotadas de cañones del calibre necesario: de estas baterías, una en forma de tambor mira al campo por la parte de la playa, otra está sobre la puerta de Dukala, y las demás á la parte del mar: hay también pequeños fortines sobre las puertas, que son cinco: la citada de Dukala, la de Marruecos, la del León ó de la playa, la de la Marina y otra pequeña sobre el mar, que es poco usada, aunque todos los días se abre.

Á estas fortificaciones hay que añadir las del puerto que son independientes de las de la ciudad. Á la salida de ésta y sobre la puerta de la plaza de los caballos, hay un edificio medio abandonado, al que llaman *Dar es-Sultán*, palacio ó casa del Sultán, que hoy está convertida en morada de los pájaros.

Este edificio tiene delante una extensa plaza que comunica con otra que se halla ante la puerta de la Marina: á poca distancia de esta plaza se halla el muelle, que consiste en un puente fortificado de E. á P., y en medio hay una puerta arqueada que se cierra por la noche con cadenas. Esta puerta está adornada por la parte del mar con dos medias columnas estriadas,

de orden dórico, y en el frontispicio contiene una lápida que expresa el año en que se concluyó la construcción de la ciudad. En las extremidades del puente citado hay dos castillos, y por la parte del S. se prolonga la batería en dirección al mar hasta llegar frente á la isla: al N. hay un islote con otra batería circular, cuyos cañones derribaron é inutilizaron los franceses, la cual tiene su cisterna, habitaciones para los artilleros, polvorín, etc.

Comprendiendo el gobierno del Sultán Mohammed, abuelo del actual, que el muelle de Mogador podría mejorarse con muy pocos gastos, llamó al ingeniero inglés Mr. Craig, bajo cuya dirección se dió principio, en 1,863, á la construcción de un embarcadero seguro. Con este objeto se construyó ante todo una pequeña dársena ó balsa, desde la cual debía abrirse un canal por el que las barcas pudiesen entrar y salir, aún en marea baja. Pero este trabajo quedó incompleto, merced á las dilaciones y dificultades que se oponían al ingeniero por parte de los Administradores de la aduana, hasta el punto de que Mr. Craig tuvo que retirarse viendo que todo era perder tiempo; pues á la menor observación ó petición suya se le contestaba conque había que ponerlo en conocimiento del Sultán. Tanto en las obras de este muelle, en la construcción del puente para el río Morbea, en la maquinaria para la fábrica de azúcar, que el Sultán Sidi Mohammed trató de montar en Marruecos, como en otras muchas encargadas á ingenieros ingleses principalmente, se ha notado que, ó no se han terminado, ó han quedado imperfectas, después de gastar el Gobierno marroquí crecidas sumas. No hacemos más que indicar estos hechos, dejando á otros el cuidado de indagar de parte de quien está la culpa para que la historia le de su merecido.

La rada de Mogador se halla formada por dos ensenadas. La del N. está abrigada por la isla de Mogador, de que hemos hecho mención arriba. Esta isla es toda de piedra y mide 900 metros de largo por 350 de ancho. Se halla situada á 700 metros frente á la playa; su altura es de 107 piés sobre el nivel del mar: toda la isla está rodeada de grandes piedras separa-

das ó arrecifes, excepto por el lado que mira á la rada. Contiene también algunas baterías en inmejorable posición, pero se hallan sin artillar desde que los franceses tomaron posesión de ellas en 1,844. Hay, además, una pequeña mezquita y una casa para el alcaide, porque la isla es asimismo cárcel destinada para los reos de delitos ligeros: rodeada por las aguas parece esta cárcel bastante segura, pero no lo es tanto que algunos presos no hayan logrado fugarse ganando á nado la playa, y hasta hay quien ha repetido la hazaña dos y tres veces.

Esta isla, que no parece muy *afortunada*, tiene también honores de Lazareto, como que, bueno ó malo, es el único que existe en el Imperio. Cuando los peregrinos marroquíes—*haches*—regresan de la Meca, desembarcan en esta isla, en donde seorean maravillosamente, y tienen proporción de lavarse con toda comodidad. Si no ha ocurrido alguna defunción á bordo, ni hay entre los viajeros enfermedad contagiosa, suelen bajar á tierra á los tres días, siendo acogidos con música y aclamaciones por sus correligionarios; pero si hay ó ha habido alguna novedad ó inconveniente sanitario, los peregrinos esperan en la isla 15 días ó más.

La otra ensenada está al S. de la isla, pero no se frecuenta como fondeadero. Sobre su punta N., arenosa y bastante saliente, hubo otro fuerte circular llamado *Castillo portugués*, construido el año 1,506, el cual vino á tierra hace muchos años, socavados sus cimientos por la acción incesante de las olas que batían contra sus muros en marea alta. Debió ser una buena fortaleza con dos órdenes de baterías y puente levadizo, pero al presente sólo es un montón de escombros. De este castillo, al cual llamaron sus fundadores los portugueses *Mogador*, proviene el nombre europeo de esta ciudad; y el castillo á su vez parece haberlo tomado de un santuario moruno muy acreditado en el país, y del que nos ocuparemos en breve.

El pequeño río *Gorhed* viene á desembocar á poca distancia del castillo. Siguiendo el río al E. se encuentra en una esplanada una casa cuadrada flanqueada por cuatro pabellones,

que se dice pertenecer al Sultán y fué edificada por Sidi Mohammed. Como S. M. visita á Mogador tan de tarde en tarde —no hay memoria de que haya ido en todo el presente siglo—, este alojamiento y el que tiene dentro de la población se hallan en estado de completo abandono, en términos que dudamos puedan servir en lo sucesivo de morada á su augusta persona, á menos que no se emplee en restaurarlos una razonable cantidad. El centro del edificio de que venimos hablando es un grandísimo patio, en medio del cual hay una capilla ó mezquita pequeña, por el estilo de la que existe en el palacio de Safí. Las habitaciones del piso bajo y parte de las del superior, se hallan obstruidas por la arena que no encuentra obstáculo para introducirse, pues hace ya bastante tiempo que el palacio carece de puertas y ventanas.

Á poca distancia de este edificio y en la misma dirección, sobre la falda de un collado, se halla el pueblecito de *Diabat*, que consta de unas doce casas cercadas por una mala muralla. Fuera de ésta y en la orilla misma del río hay una mezquita, demasiado buena si se atiende al miserable lugarcillo á que pertenece. Para volver á Mogador se sigue la dirección del acueducto: éste conduce una cantidad de agua más que suficiente para el abasto de la ciudad, pero se halla abierto por muchas partes, ya con el fin de extraer agua para el riego de unas cuantas huertas que atraviesa, ya también porque los smoros no tienen inconveniente en abrir agujeros cuando desean beber ó quieren lavar sus ropas.

Á media distancia entre *Diabat* y Mogador, á la derecha del acueducto y sobre un pequeño cerro de arena, se ve el famoso santuario que dió nombre al castillo portugués y á *Zuíra*. Llámase *Sidi Mogudul* ó *Miguidul*: es un edificio pequeño, de la misma forma que los demás de su clase, el cual nada ofrece de particular, al menos para nosotros, que no hemos acertado á ver el alto minarete, ni el gran sepulcro de que nos habla un apreciable autor francés. Lo más curioso de este santuario consiste en contener la tumba de un *santo varón*, que nadie sabe quien fué, ni siquiera á que religión perteneció: los mo-

ros y judíos se lo disputan con igual empeño, no faltando quien diga, y quizá esté en lo cierto, que fué el capitán de un buque danés que pereció en este puerto. Cualquiera de estas versiones que sea la verdadera, el hecho es que dicho santón está hoy en gran veneración, y que su nombre es respetado por los moros y aun por los judíos; pues no hace mucho que uno de estos últimos, de los principales de Mogador, ofreció con gran pompa y solemnidad un sacrificio á Sidi Mogudul; si bien después fué excomulgado por los rabinos de la ciudad, los cuales poco después le levantaron la excomunión, gracias al dinero que aprontó para las sinagogas ó para los mismos rabinos.

Esto es cuanto hay de notable en las cercanías de Mogador, que por lo demás son las más tristes que pueda tener ciudad alguna. «La morada de Suera, dice Alí Bey, es bastante » triste: la ciudad está cercada de un desierto de arena volan- » te, por donde no se puede pasear: en su recinto no hay jardi- » nes, y sólo á media legua se encuentran montañas cubiertas » de argán (1) y de hermosa vegetación.» No creemos que me-

(1) El argán es un utilísimo é interesante árbol que se multiplica por sí mismo sin necesidad de cultivo. Su fruto consiste en una especie de aceituna muy gruesa, de cuya pepita se extrae aceite bueno para todos los usos, especialmente para las comidas. Parece que Linneo comprendió esta planta en el género *rhamnus*, ó en el *sideroxilus*; pues en su *Sistema* la llama *rhamnus siculus*, y en su *Herbario Sideroxilus spinosus*. El eminente botánico Driander la da el nombre de *rhamnus pentaphilus*. Quien mejor ha descrito el argán ha sido Mr. Schusboe, cónsul dinamarqués en Marruecos, que ha obtado por la opinión de los botánicos Retz y Willdenow, los cuales llaman al argán *elaeodendron argan*. Este árbol es espinoso, y la fruta contiene en gran abundancia un gluten resinoso, que pudiera quizá ser útil en la química. Después de extraer el aceite, queda una carne que es excelente alimento para el ganado vacuno. En las cercanías de Mogador principia un verdadero bosque de arganes de más de ocho jornadas de extensión en dirección N. y S. El sabio Alí Bey apunta la idea de lo útil que sería aclimatar esta planta en los países meridionales de Europa. Sabemos que el Excmo. Sr. D. Francisco Merry Colón, siendo Embajador de España en Tánger, envió al Ministerio de Fomento varias remesas de semilla y plantas de este árbol. Nosotros mismos enviamos á las islas Canarias gran cantidad en el año 1873, y tuvimos la satisfacción de saber que había nacido mucha de la semilla y prendido las plantas. No sabemos que se haya intentado aclimatar el argán en alguna otra parte; pero abrigamos la convicción de que ésta sería una nueva fuente de riqueza para la nación que lograra poseer y propagar en sus campos este precioso y utilísimo árbol.

rezcan el nombre de jardines las pocas y miserables huertas que hay junto á las murallas fuera de la población, las cuales no existían tal vez cuando Ali Bey visitó esta ciudad. Así, pues, es inútil buscar en derredor de Mogador nada que se parezca á campiña, no descubriéndose en bastante extensión ni un sólo árbol. Al N. y N. O. de la ciudad hay algunas huertas que, si bien es cierto que no son una gran cosa, después de muchos años de trabajo y de cultivo producen legumbres ordinarias relativamente buenas y en abundancia. No podíamos decir lo mismo hace unos 24 años, cuando nosotros estuvimos en Mogador; pues entonces estas huertas circunvaladas todas con vallas de ramaje seco, estaban en muy mal estado, y más de la mitad de ellas fueron quemadas y destruidas por los moros del campo en Noviembre de 1,873, siendo 12 años después reparadas y cultivadas de nuevo en su mayor parte.

Los moros que llevaron á cabo el incendio de las huertas procedían de Haha y Xiedma, y habían sitiado á la ciudad de Mogador por haberse refugiado en ella cuatro de sus alcaides, que huyeron abandonando á sus respectivos subordinados á poco de fallecer el Sultán Sidi Mohammed. Como la entrada en Mogador era imposible para los sitiadores, que no disponían de un solo cañón, se vengaron cortando el acueducto é incendiando y talando las huertas. El sitio duró cinco días, al cabo de los cuales se firmó la paz. Durante estos cinco días de sitio estuvimos nosotros en Mogador, y fueron muchas las cosas que llamaron nuestra atención respecto al modo de guerrear de los moros. Pero lo que sobre todo nos admiró fué el espíritu de filantropía, ó mejor dicho de fraternidad, que á pesar de las hostilidades reinaba entre sitiados y sitiadores. Estos últimos se hallaban apurados de víveres, y no era fácil encontrarlos en las inmediaciones enteramente despobladas y cubiertas de arena; además era entonces *Ramadán*—cuaresma ó tiempo de ayuno que dura un mes lunar, y en el cual no pueden los moros comer ni beber desde la aurora hasta el crepúsculo de la tarde.—En vista de tan triste situación los generosos sitiados abrían de noche sus puertas para que algunos

de los sitiadores entraran á comprar provisiones para sus compañeros. ¿Puede darse conducta más *noble y fraternal*?


La circunstancia de no haber campo habitable cerca de Mogador hace que en esta ciudad se vendan relativamente caros los artículos de primera necesidad; pero su comercio, aunque decaído en parte desde hace algunos años, es sumamente importante, y de gran provecho para ciertas y determinadas naciones europeas. De su puerto salen los géneros más ricos: expórtanse pieles de cabra, plumas de avestruz, aceite en grandes proporciones, goma, almendra, granos, tafletes, cominos, dátiles, etc. etc., y sobre todo esparto, siendo Mogador el único puerto de Marruecos en que se carga este último género. La importación consiste en azúcar, algodón hilado y en rama, especias, cochinilla, alumbre, hierro y acero, muselinas, cueros de buey, etc. De algunos años á esta parte ha decaído, como dejamos dicho, el comercio de Mogador, pero todavía conserva esta plaza su superioridad sobre algunas otras del Imperio; así lo comprende Europa, que tiene establecidos en ella los Consulados español y francés, los Viceconsulados con sueldo Inglaterra é Italia, y varias Agencias consulares de otras potencias de Europa y América. También se halla establecida en Mogador desde 1,868 la Misión católico-española que sostiene el culto y la escuela de instrucción primaria, como en los demás puntos de Marruecos donde residen Misioneros.

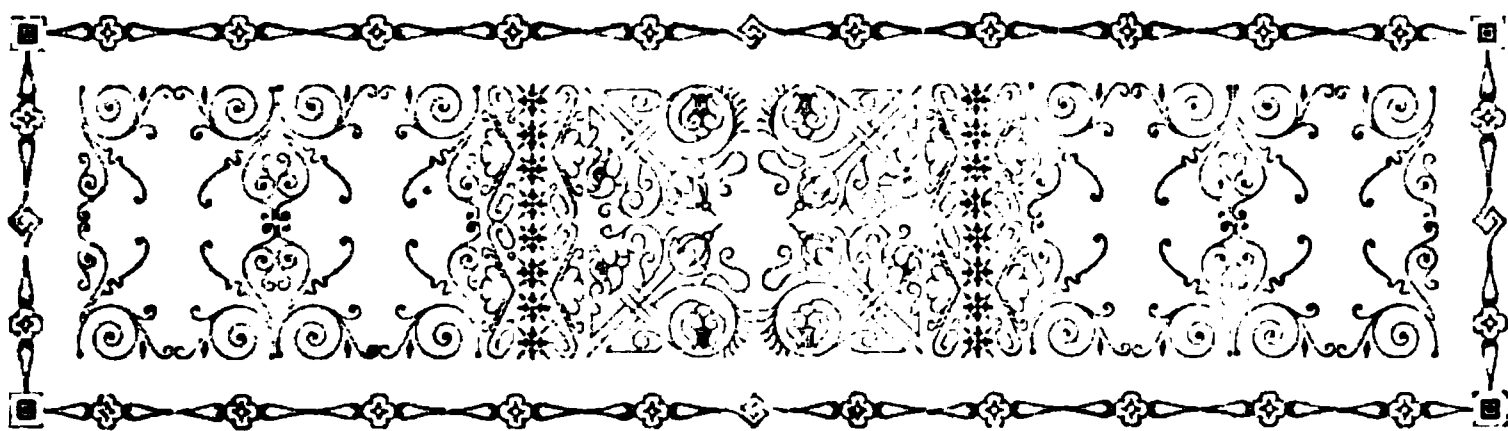
Acercas de la población de Mogador se ha escrito con gran diferencia de cálculos, pues mientras unos no creen que exceda de 10,000 almas, otros la hacen subir á 24,000: una y otra cifra nos parecen exageradas: nosotros pensamos que pueden fijarse en 16,000 los habitantes de esta ciudad, entre los que habrá como unos 7,000 judíos que habitan en el Melláh y unos 700 en ambos kazbats. Entre los judíos hay algunos comerciantes de importancia: éstos en grande, y los demás en pequeño, ejercen un monopolio irritante sobre cuanto se vende ó se compra; de tal modo que cuando ellos entran en alguna de sus infinitas *pascuas*, el resto de los habitantes entra en días de *abs-*

tinencia absoluta. Sin esto, los judíos de Mogador son sucios y groseros como no puede pensarse; bien entendido que hablamos de los *berberiscos*, no de algunos que se han criado y educado en europa, y que se hallan establecidos allí, los cuales son de buen trato y esmerada educación.

En contraposición á los judíos los moros están mucho más civilizados: el frecuente roce con los europeos ha reformado en gran parte la rudeza de sus costumbres, hasta el punto de distinguirse notablemente los moros de la ciudad de los del campo; y podemos afirmar, sin temor de que se nos desmienta, que los moros de Mogador serían los primeros en entrar con placer en una era de cultura, y en abrazar cuantas reformas contribuyesen á mejorar su situación moral y material, pues tienen una idea bastante exacta de lo que exigen sus intereses en uno y otro concepto.

Tan luego como se concluyó de edificar la ciudad de Mogador los Misioneros Franciscanos abrieron en ella al culto católico una capilla, dedicada á Nuestra Señora de la Asunción. Esto sucedía á fines de 1,769 ó á principios del 70, perseverando allí hasta la general expulsión en Diciembre de 1,790, y habiendo regresado á Marruecos en 1,794, un año después se reinstalaba en Mogador la Misión, sosteniéndose con no pocos vejámenes ocasionados por los moros, hasta últimos de 1,812, en que, por falta de medios de subsistencia, se retiró á Tánger. Por fin en 1,868, de orden del Prefecto P. Cerezal, se puso de nuevo en Mogador la Misión Franciscana, inaugurándose también bajo el título de la Asunción el 4 de Octubre del referido año. Igualmente se abrieron escuelas católicas, en las que, así como en los demás puntos de la costa, se instruyen gratuitamente los cristianos. La Misión de Mogador ha tomado mucho incremento de algunos años á esta parte, ya porque la colonia Católica ha aumentado y sigue aumentando progresivamente, ya también por las grandes é indispensables reformas que se han practicado en la iglesia y casa que allí tienen los Misioneros.





CAPÍTULO XIII

La ciudad de Agadir.—Camino de Mogador á Agadir.—Origen de esta ciudad.—Conquista portuguesa.—Fortificaciones.—Santa Cruz.—Comercio floreciente.—Paz octaviana.—Los Xerifes en el Magreb.—Cerco de Agadir.—Tregua.—Nuevo cerco.—Siete meses de angustia.—El polvorín volado.—Sus consecuencias.—Rendición de Agadir.—Triunfo de los Xerifes.—Decadencia de Agadir.—Habitantes.—El Sús.—El reino Bu-Tatta.—Conquistas de los españoles.—Santa Cruz de Mar Pequeña.—Las comisiones hispano-marroquíes.—Sus resultados.—Fin de la descripción de Marruecos.



UNQUE con toda verdad puede decirse que Mogador es la última ciudad de la costa de Marruecos, diremos algunas palabras acerca de la ciudad de *Agadir*, ó *Santa Cruz de Berberta*, así llamada para distinguirla de Santa Cruz de Tenerife, situada á 140 kilómetros de Mogador y 274 S. O. de Marruecos.

Entre Mogador y Agadir se encuentran los cabos *Sim*, ó *Ras Tegriuel*, *Ras Tefelneh* y *Guer*, ó *Ras Aferni*, y los ríos *Tidsi* y *Beni-Tamir* á 9 kilómetros al N. del cabo *Guer*. Todo el camino es bastante accidentado: tan pronto se anda por un arenal como por un monte. Hállanse varios bosques de argán; pero lo que más abunda en todo el camino son espesas retamas, enebros y un sinnúmero de nopales y palmitos; por lo demás sólo se encuentran miserables chozas y pobres cabañas, que

vienen á sustituir á las jaimas de los árabes de otros puntos de Marruecos.

La población de Agadir divídese en dos partes; la primera es la población propiamente dicha ó el *Barrio de Fonti*, que está en la playa, y la otra es la ciudadela ó alcazaba á 180 metros sobre el nivel del mar. La ensenada que existe entre el cabo y la población ofrece un buen fondeadero. Se llamó también esta ciudad *Águer* ó *Agher*, y en tiempo de León Africano era conocida con el nombre de *Gurtguesen*. Aun hoy se le dan indistintamente los nombres de *Guader*, *Gadir*, *Agader*, *Iguir* y *Tagadir*, pues con estas palabras derivadas de *Agadir* se suele expresar en xelja todo lugar fortificado ó amurallado.

Según dice Faria en su *África portuguesa* «la copiosa y útil pesquería de aquel puerto—Aguer—excitó de suerte la codicia de Juan López de Segueira... que sin licencia del rey fundó sobre aquel seno un castillo de madera... Hizo esta fábrica el año de 1,505, y dióla el nombre de Santa Cruz, que después trocó en el de Cabo de Aguer. Informado el rey de lo muy importante que era esta plaza para la navegación de aquellos mares y conquista de África, pagando al Segueira los gastos hechos y contentándole con algunas mercedes, la tomó á su cuenta, y haciéndola de piedra y ensanchándola, vino á ser una importante y fuerte villa.» Sin embargo de esta autoridad creemos ser mucho más antiguo el origen de Agadir, pues en esta época era ya muy importante, y por consiguiente Faria debe referirse á otro de los muchos castillos fundados en aquel tiempo por los portugueses.

Creemos, pues, que informado el rey de Portugal, D. Manuel, de la importancia de este punto, ya por su natural fortaleza, ya por la preponderancia que había adquirido á causa de su extenso comercio con Europa, pensó en apoderarse de Agadir: empresa difícil, por no decir imposible, siendo un sitio de tan fácil como segura defensa. Pero la fortuna fué pródiga en esta ocasión con los portugueses premiando su espíritu valiente y emprendedor. Contra lo que todos esperaban en Portugal, la conquista se llevó á cabo casi sin combatir. Los

moros no habían imaginado que su rica ciudad pudiese ser objeto de ataque por parte de los cristianos, juzgando que jamás incurrirían en semejante temeridad. Asegurados, pues, con esta suposición, en lo que menos pensaron fué en prevenirse para un asedio formal, creyendo suplir con la confianza la falta de medios de defensa.

Tamaño ilusión desapareció tan pronto como llegaron las naves portuguesas y empezaron á hacer sobre la ciudad y sus fuertes un nutrido fuego de artillería. Desprovistos de ésta los moros, corrieron en todas direcciones abandonando la población; y cuando volvieron de su estupor el pabellón portugués flotaba triunfante sobre los muros y castillos de Agadir, y el jefe del ejército lusitano tomaba posesión de la importante plaza en nombre de su rey.

Temiendo los portugueses alguna agresión de los moros para recuperar la plaza, trataron de fortificarse sólidamente. Al efecto se despachó una comisión á Lisboa, que, al mismo tiempo que comunicase la fausta noticia de la nueva adquisición, pidiese al rey recursos para fortificarla, lo cual fué concedido por el monarca, como era natural. De vuelta la comisión se hicieron grandes reparos en los muros, se construyó de nuevo una fortaleza convenientemente artillada y se puso todo en estado de poder resistir con éxito en el caso de que los moros, repuestos de su sorpresa, pensasen en atacarla. Á la nueva fortaleza se le puso el nombre de *Santa Cruz*, y con el mismo nombre fué denominado la ciudad por los europeos, pero los moros siguieron llamándola *Agadir*.

Supérfluo parece añadir que bajo el dominio portugués floreció en Agadir el comercio, y que se llevaron á cabo mejoras de consideración, aprovechando las naturales ventajas que proporcionaba un puerto espacioso y seguro, situado tan próximamente á las provincias del *Sús*, á donde tantas riquezas afluían del interior. Debe añadirse que las transacciones se hacían con toda seguridad por gozarse de paz, contra lo que al principio se había creído; pues no consta, en efecto, que los moros se esforzasen mucho en desalojar á los portugueses de

Santa Cruz, por lo persuadidos que indudablemente estaban de lo aventurado que era acometerles con esperanza de buenos resultados. Es verdad que el Imperio del Magreb pasaba por una crisis de aquellas que precipitan á los Estados en un abismo de adyección. Por esto, más que por otra cosa, gozaron los lusitanos á Santa Cruz sin obstáculo alguno hasta el reinado de D. Juan III, en que las circunstancias del Imperio habían cambiado.

Por este tiempo se hicieron los xerifes marabut dueños de las provincias del Daráa y Tafiecto, y se titulaba rey de Sús y de Daráa el menor de los tres hermanos, llamado Muley Mohammed. Éste no podía sufrir que Agadir estuviese en poder de los cristianos, y menos aun que en alguna de las correrías, que ejecutaban con frecuencia, causaran á sus pueblos los daños que eran consiguientes; pues unidos los portugueses con alguno ó algunos de los xiejes del país, corrían por las tierras del Sús talando los campos y destruyendo cuanto hallaban por delante.

Muley Mohammed había establecido su capital en Tarudant, y, firme en su propósito, determinó poner sitio á la ciudad de Agadir para quitar de delante de sus ojos aquel oprobio, y acreditarse con sus partidarios de buen musulmán. Reunió, pues, un ejército de 50,000 combatientes, y le dió por jefe á su hijo Muley Mohammed el-Harrán, el cual en 1,536 puso estrecho cerco á Agadir, gobernada entonces por el castellano D. Gutierre de Monroy. Éste creyóse con suficientes fuerzas para la defensa, y así se lo escribió á D. Juan, rey de Portugal, pidiéndole solamente bastimentos y municiones.

En los primeros asaltos que los sitiadores dieron á la ciudad perccieron 7,000 mahometanos, y fué tanto y tan gande el temor que cobraron que era harto difícil hacerles volver á acometer á la ciudad, bajo cuyos muros encontraban una muerte cierta. Las grandes pérdidas de su ejército y el terror que dominaba á sus soldados obligaron al Xerif á pedir dos meses de tregua á D. Gutierre, quien, en consideración al canso que necesitaban sus tropas y á la necesidad de reparar

los muros, accedió gustoso á la demanda del Xerif. Retiró éste sus tropas, y en los dos meses edificó una torre en lo alto de una pequeña montaña, cuyas ruinas existen hoy, desde la cual se domina perfectamente la ciudad.

Pasado el tiempo de la tregua, volvió el Xerif con formidable ejército á cercar á Agadir contra la que hizo nutrido y continuado fuego de artillería por espacio de siete meses. En la plaza iban disminuyendo los víveres y también los defensores, ínterin los moros, á pesar de los muchos muertos que les causaban los sitiados, no daban señal alguna de querer levantar el sitio. Entonces el Gobernador de la plaza envió una carabela á Portugal dando aviso al rey del estado del sitio, y pidiendo defensores y municiones de boca y guerra.

Apresuróse el rey á mandarle siete carabelas cargadas de hombres y bastimentos, y, con este refuerzo y socorro, cobraron ánimo los fatigados y esforzados portugueses; empero el Xerif recibía cada día más socorro, y se le agregaban muchos soldados de las provincias limítrofes. En el día 12 de Agosto de 1,537 dió tan terrible y general asalto á la ciudad que los sitiados se creyeron ya perdidos; pero arremetieron con tan inusitado valor á los moros que perecieron en dicho día más de 6,000 hombres con pocas pérdidas de los sitiados. El resultado de esto fué que los sitiadores no se atrevían ya á atacar, y era preciso que el Xerif y sus generales les obligasen hasta con castigos para embestir de nuevo á la plaza.

Ya el desaliento iba entrando en el corazón de los moros, pero la desgracia perseguía á los sitiados. Un artillero portugués, en cumplimiento de su deber, fué por un barril de pólvora al depósito, y llevando inadvertidamente la mecha encendida prendió fuego al polvorín, que voló por los aires, así como un gran lienzo de muralla. El destrozo que esto causó en la ciudad fué grande, y no menor la confusión y desorden. Los moros se apresuraron á entrar por la ancha puerta que les abrió la explosión del polvorín, y llevados de su natural ferocidad y del coraje que tenían, ya por lo mucho que habían sufrido en el sitio, ya por los muchos muertos que les habían

causado los cristianos, degollaron á cuantos pudieron hallar por las calles sin perdonar á los niños y mujeres. Los desgraciados portugueses siguieron defendiéndose con valor y desesperado arrojo, pero no tuvieron más remedio que ceder al número. D. Gutierre, y todos los que pudieron hacerse fuertes en algunas torres de la desolada ciudad, viéronse precisados á capitular y entregarse prisioneros á los moros, quedando todos cautivos, y la codiciada ciudad en poder del Xerif. Éste puso un Alcaide con alguna fuerza en Agadir, y con todas las armas, artillería y cautivos, que tomó en la ciudad, se volvió á Tarudant, donde fué recibido con aplauso y alegría de todos sus habitantes.

Así perdieron los portugueses la famosa plaza de *Santa Cruz de Berbería*, que no ha vuelto á salir del poder mahometano, ni ha vuelto á ser el centro del comercio del Sús y del Sáhara, como lo fué en otro tiempo. En la época de que vamos hablando el poder lusitano en África se acercaba rápidamente á su fin. Su venturosa estrella no despedía ya los vivos resplandores de antes, y en todo había reveses y desgracias para las armas cristianas. Los Xerifes veían con satisfacción el progresivo aumento de sus secuaces, y una tras otra iban cayendo bajo su poder las poblaciones más importantes de Marruecos. Para no verse los portugueses obligados á perder todas sus posesiones de la costa marroquí, fuéles preciso abandonar la mayor parte de lo conquistado; y entonces fué cuando, abandonadas unas y perdidas otras, volvieron al poder de los moros las tres plazas de Santa Cruz, Safí y Acimur, con otros castillos y fuertes que poseían en el litoral. Deplorable pérdida fué ésta, que apartó la costa marroquí de la civilizadora influencia del cristianismo, y volvió á sumir el Imperio de los Xerifes en el fondo de miseria y adyección en que hoy se encuentra, y del que tarde ó nunca saldrá.

Funesta como fué para Santa Cruz la vuelta al poder mahometano, todavía no fué éste el golpe más rudo asestado á la prosperidad de aquella plaza. Se sabe que siguió teniendo mucha importancia hasta mediados del siglo pasado, en que

tuvieron lugar los sucesos referidos al principio del anterior capítulo, los cuales dieron por resultado la fundación de Mogador y la completa ruina de Santa Cruz. Desde entonces esta ciudad tan poderosa y floreciente está casi deshabitada. Se destruyeron ó se dejaron caer los muros y baluartes, se disminuyó la población, y el comercio quedó arruinado, gracias á la política de Sidi Mohammed, hasta el punto de no acercarse hoy barco alguno á un puerto tan frecuentado en mejores días. De su glorioso pasado sólo conserva Santa Cruz su inmejorable posición, la alcazaba, dos castillejos, á 4 kilómetros de la parte alta de la ciudad, y una batería por la parte del mar, aunque todo en un estado lastimoso. El número de habitantes no pasará, ciertamente de 700 moros y algunos judíos que tienen su pequeño *Melláh* en la alcazaba. Sus habitaciones consisten por lo general en miserables chozas y algunas casitas, residuo de su antigua grandeza. Hemos oído á algunos europeos que la han visitado que todavía se conservan sobre alguna de las puertas de las casas letreros en español ó inglés.

De Santa Cruz hasta la frontera de Marruecos hay todavía unos 250 kilómetros de costa perteneciente á las provincias del *Sús*; en este trayecto no hay población alguna que ofrezca interés bajo ningún concepto. El país está habitado por tribus ó *kabílas* de xilojs, cuya sujeción al Sultán es puramente nominal. Los tributos se cobran allí tarde ó nunca, pues se comprende la imposibilidad de exigirlos, y sobre todo de realizarlos, tratándose de poblaciones que no reconocen autoridad alguna y que fian su independencia á las naturales dificultades que presenta el vasto territorio que ocupan.

En este país es en donde se halla el antiguo reino de *Bu-Tatta*, y que, según Jiménez de la Espada, equivale á lo que hoy se llama Guad-Nun, y se extendía por la margen derecha del Dráa, en una zona comprendida entre los 28.º 45' y 29.º 30' de latitud septentrional y prolongada desde el mar, donde se halla Ifní, hasta poco más allá de las alturas que por el E. limitan la cuenca del Asaka ó Nun. Tomó su nombre de la ciudad Tatta, población fortificada á unas 40 millas al O. del

lago ed-Debáia, gran remanso del Dráa, ó más bien de la contigua ciudad que antiguamente se levantó en la montaña de Ida U-Taltas.

Como este país fué, si bien por poco tiempo, dominado por los españoles, daremos de él alguna noticia tomada principalmente del referido Jiménez de la Espada y de Galindo de Vera.

Alonso Fernández de Lugo, después de proclamar en Tenerife el 29 de Septiembre de 1,496 la incorporación á la corona de Castilla de esta isla, recorrió la costa de África, y en el puerto de Nul, 22 kilómetros de Tagaost, levantó un fuerte de madera, guarnecido de cañones y defendido por foso y trincheras. Al decir de los historiadores hizo Alonso esta expedición por orden del Rey Católico, y añaden que levantó tres fortalezas, una en el referido puerto, y las otras dos en Cabo Bojador y en Tagaost, y que desde esta última salía á recorrer la tierra, auxiliado de las kabílas de Auladamar ó Ulad-Amar, sus aliadas.

Por otra parte D. Diego de Herrera, que en 12 de Agosto de 1,461 había tomado posesión de la Gran Canaria á nombre de los Reyes Católicos, ansiando conocer el continente africano y llevar á cabo el pensamiento de Bethencourt, se dirigió en 1,476 ó 78 á la costa de Guad-Nun, y sirviéndose de la oscuridad de la noche desembarcó su gente en la embocadura del río Ifní. Con suma presteza levantó un castillo, que artilló convenientemente y le llamó Santa Cruz de Mar Pequeña, y dejando la guarnición al mando de Alonso de Cabrera, regresó al punto de partida.

No habían pasado muchos años cuando el Xerif Mohammed le puso apretado sitio con 12,000 hombres, pero los españoles le obligaron á levantar el sitio, si bien fueron oportunamente auxiliados por Diego de Herrera con el respetable refuerzo de 700 hombres. Nuestros soldados, animados por sus valientes jefes, quisieron extender su dominio más allá de los muros de Santa Cruz, y al efecto hicieron por el país varias correrías y aun se refiere de Herrera que llevó á cabo más de

40. Sin embargo, tan valiente jefe no se consideró con suficientes fuerzas para tan ardua empresa y en 1,487 cedió sus derechos á los Reyes Católicos, que aceptaron con agrado por la importancia mercantil y estratégica de Santa Cruz.

Los musulmanes, que seguían el partido de los xerifes, nueva dinastía en el Imperio, no dejaron de pelear contra Santa Cruz, y en un tiempo fué tan rudamente combatida, que fué necesario la ayuda de D. Alonso Fajardo para obligar á los moros á levantar el sitio, si bien tuvieron que reedificar los españoles casi toda la población por lo quebrantada que había quedado. Desde este tiempo los Adelantados de Canarias se llamaron capitanes generales de África, y los corregidores percibían 50,000 maravedís como alcaides del Castillo de Santa Cruz de Mar Pequeña.

Es evidente que la influencia española en esta parte de Marruecos fué en aumento, y tanto se extendió su nombre y poder, que, en 15 de Febrero de 1,499, siendo Gobernador de la Gran Canaria D. Lope Sánchez de Valenzuela, se declararon vasallos de nuestra nación los habitantes de Bu-Tatta con escritura pública hecha ante Gonzalo de Burgos, y otorgada por Amet, Capitán de la ciudad de Ifrán ó Ufrán, Ifrí, Isfuren ú Ofarán, que con todos estos nombres es conocida; el cual Amet prestó obediencia al Rey Católico por sí y á nombre de treinta y ocho lugares cercados que tenía en el valle de Ufrán, dando poderes á Mohammed Maimón, señor de Tagaost cabeza del reino de Bu-Tatta, para que por él y en su nombre hiciese todo lo que fuese del agrado y servicio de los Reyes de España.

No fué único este acto de reconocimiento, sino que los habitantes de la fortaleza de Ifní se sometieron al Rey Católico el 18 del mismo Febrero, y el 8 de Marzo inmediato siguieron su ejemplo los de la ciudad de Tamenarte y lugares de Taria-garute, Tagadí, Ifarabeiri y Eguguaz. También el señor de Tagamarte, último rey de Bu-Tatta, prestó obediencia y puso su ciudad y el derecho que le correspondía en el reino bajo el señorío y vasallaje de Castilla, dando poder en unión de su hijo Ali ben-Bukú para que Sidi Said-Maimón y Sidi Mu-

men, alarbe de Ulad-Amar, viniesen á España para besar las manos á su alteza el Rey Católico.

Además, los parientes de los alcaides de Ufrán ratificaron en 9 de Marzo todo lo hecho por éstos, y el 20 les imitaron Mohammed Maimón, Mohammed ben-Amet, señor de Agaos, castillo de Tagaost, y Alí ben-Hachin, señor de Ticigumen, otra fortaleza de la misma ciudad. Pocos días habían pasado de esto, cuando se presentó Alí ben-Abid, Xequé de la kabila de Ulad-Amar, é igualmente se sometió al dominio y señorío de Castilla, designando como representante de la tribu á Sidi Mome, y ratificando su empeño con el Gobernador de Ifní en la misma mezquita de este puerto.

De lo dicho se infiere claramente que todo este vasto territorio se sometió al Gobierno de España en los últimos años de la centuria décima quinta, que pagó tributo y prestó vasallaje á los Reyes Católicos, y por consiguiente que nuestra nación fué dueña del reino de Bu-Tatta por el más legítimo de los títulos, cual es la voluntaria cesión de los naturales. Á esta pacífica posesión contribuyeron las revueltas y fraccionamientos del Imperio marroquí, no menos que el espíritu emprendedor de nuestros soldados, y mientras los portugueses extendían su influencia en aquella época, por los campos de Safí, Mazagán y Acimur, los españoles ejecutaban hazañas titánicas en el Sús y llevaban triunfante la bandera guálida y roja por todo el reino de Bu-Tatta.

Pero ¿cuánto tiempo duró el dominio español en este país? Ciertamente no puede precisarse, y sólo se puede asegurar que fué muy efímero, tan efímero como el de los portugueses en los campos limítrofes á las ciudades referidas. Consta, sí, que en 1,508 aun estaban los españoles en posesión del famoso Castillo edificado por Herrera, á cuyas ruinas llaman los moros *Borch er-Rumi*, torre del cristiano, pues el Rey Católico se negó á entregarla al rey de Portugal, cuando éste la reclamaba en compensación de haber tomado España el Peñón de Vélez.

Por el tratado de paz entre España y Marruecos se dió á perpetuidad al Gobierno español el territorio de Santa Cruz

la Pequeña para establecer allí una pesquería (1). Mas muchos de los Gobiernos que se han sucedido después de la guerra, han descuidado este asunto de una manera bien antipatriótica, olvidando las grandes ventajas que podría reportar á la Península, y los beneficios y utilidades que conseguirían nuestros hermanos de las Islas Canarias. Seguramente no hubiera procedido así ningún otro Gobierno; ni Francia, ni Inglaterra ni otra nación alguna hubieran dejado pasar tantos años sin aprovechar las ventajas y utilidades que les proporcionaría una posesión como Santa Cruz. Gobierno hubo en España que llegó á considerar como inútil y hasta perjudicial á los intereses españoles la ejecución del art. 8 del tratado, y no faltó quien, fundado en los informes más ó menos exactos de los representantes que España tenía en Marruecos, juzgara serlo imposible al Sultán darnos este territorio, porque las kabilas fronterizas no se reconocían súbditas del Gobierno xerifiano, ni éste contaba con medios para hacerse obedecer.

Así iban corriendo los años, pero en la conciencia de los verdaderos españoles estaba que nuestra nación jamás debería abandonar sus derechos sobre Santa Cruz, pues si verdaderamente había dificultades para que el Sultán nos entregara este punto ¿por qué no se pensó al hacer el tratado? Y si los inconvenientes se tocaron después, ¿por qué no se propuso el cambio, no por terreno más ó menos al rededor de nuestras plazas en el Mediterráneo, ni menos aún por dinero, sino por otro punto equivalente en el Océano, por Mehdía, por ejemplo? No siendo nuestro objeto el hablar de un asunto que llena de amargura el corazón del verdadero español, y pone á España en ridículo ante el mundo civilizado, que ve con sarcástica sonri-

(1) He aquí el artículo del tratado á que nos referimos. «Art. 8, S. M. marroquí se obliga á conceder á perpetuidad á S. M. Católica en la costa del Océano, junto á Santa Cruz la Pequeña, el territorio suficiente para la formación de un establecimiento de pesquería, como el que España tuvo allí antiguamente. Para llevar á efecto lo convenido en este artículo se pondrán previamente de acuerdo los Gobiernos de S. M. Católica y S. M. marroquí, los cuales deberán nombrar comisionados por una y otra parte, para señalar el terreno y los límites que deba tener el referido establecimiento.»

sa nuestros grandes yerros políticos y comerciales, repetiremos lo que ya hemos dicho en otro lugar «que algunos extranjeros han calificado nuestra guerra con Marruecos de *guerra estéril*, y quizá con demasiada propiedad.»

Siguiendo la historia de la posesión de Santa Cruz diremos que el Gobierno de la restauración tomó con bastante interés este asunto, y en virtud de las órdenes comunicadas á D. Cesáreo Fernández Duro, Capitán de navío, el *Blasco de Garay* zarpaba del puerto de Cádiz el 28 de Diciembre de 1,877 en busca del sitio donde en el trascurso de los siglos XV y XVI estuvo la tan famosa *Santa Cruz de Mar Pequeña*, de *Mar chica* y *Mar menor*, pues con todos estos nombres es conocida en la historia la fortaleza que D. Diego Garcia de Herrera, señor de las Islas Canarias y del mar de Berbería, estableció en Guader. Dicho vapor llevaba á su bordo la comisión hispano-marroquí, y de vuelta de esta expedición, que duró hasta el 2 de Febrero, en que volvió á anclar en Cádiz el vapor *Blasco de Garay*, el Sr. Fernández Duro, presidente de la comisión, leyó en la *Sociedad Geográfica* de Madrid una memoria elegantemente escrita, y en la que probaba que *Santa Cruz de Mar Pequeña* existió en la embocadura del río Ifní, apartándose del parecer de la *Dirección de Hidrografía* y de los Sres. Coello y Ferreiro, que la colocan en la desembocadura del río Daráa. Posteriormente y por encargo del Ministro de Marina, publicó D. Pelayo Alcalá Galiano, Coronel Capitán de Fragata, otra memoria, y en ella, rebatiendo las opiniones de los demás, trata de probar, y en nuestro humilde juicio con sobrada copia de datos y razones, que el sitio de Santa Cruz está en la entrada S. del río Chibika ó Xibika, siguiendo á los acreditados astrónomos Bordá y Varela.

En el mes de Mayo de 1,882 fué una embajada española á la corte de Marruecos, indudablemente á tratar la debatida cuestión de Santa Cruz, é inmediatamente después vino por dos veces á España, y en un buque de nuestra armada, el representante de S. M. xerifiana, siendo recibido por Alfonso XII la primera vez en Madrid, y en la Granja la segunda. Que

objeto tenían estas embajadas no podremos decirlo nosotros, pero sí podremos decir lo que públicamente anunciaron los periódicos, de que Marruecos ofrecía tres millones porque nuestro Gobierno renunciara á sus derechos sobre Santa Cruz, y también se dijo que no pudiendo el Sultán cumplir el art. 8 del tratado, en atención á la independencia que de hecho gozan las kabílas del Sús, nos cedería en cambio aumento de terreno en el campo de la ciudad de Ceuta.

Como era natural debatiéronse con gran calor en la prensa española estos y otros puntos relativos á esta materia, así como también la conveniencia de exigir imperiosamente al Sultán la entrega de Santa Cruz; empero como el Gobierno marroquí podía muy bien contestar que se ignoraba el sitio donde antiguamente estuvo nuestra posesión de Santa Cruz, nombróse una nueva comisión hispano-marroquí para que marcara definitivamente el sitio que debía entregarnos Marruecos.

Cinco meses estuvo la comisión española en la ciudad de Mogador, y por fin en unión de la marroquí salió de esta plaza por tierra hasta 110 kilómetros al S. de Agadir, y desde este punto continuó su exploración por mar en la goleta española *Ligera*, examinando y reconociendo las desembocaduras de los ríos *Asaka*, *Darda*, *Meano Chibika*, pasando después á *Puerto Cansado* y á *Cabo Yubi*.

Á esta comisión hispano-marroquí acompañó otra comisión española, compuesta de dos ingenieros y dos ayudantes de Obras públicas, comisión que el Sultán enviaba en busca de un puerto para abrirlo al comercio europeo, como en otro tiempo lo estuvo el de Agadir, pero con la precisa condición de que este puerto debía abrirse en las inmediaciones del río Asaka ó del Ifní; puntos los dos en cuyo favor militan razones para creer que en uno ú otro estuvo nuestra antigua posesión de Santa Cruz.

El día primero de Septiembre de 1,883 fondeó la *Ligera* en el puerto de Mogador, que volvía de su expedición, y al día siguiente la comisión hispano-marroquí celebró su última conferencia, despidiéndose los individuos marroquíes sin haber

querido firmar acta alguna referente al sitio de nuestra posesión de Santa Cruz, interin los comisionados españoles opinaron que estuvo en Ifní, precisamente lo mismo que opinó la comisión del *Blasco de Garay* seis años antes.

Después de los grandes dispendios que el erario español hizo en estas expediciones, después de tener dos compañías de infantería de marina preparadas en Santa Cruz de Tenerife, salidas de Cádiz en Noviembre de 1,882, con el personal de administración militar, ambulancias, tiendas para 400 hombres, tiendas para cuartel general, hornos de campaña, provisiones de vino, arroz, garbanzos, tocino y veinte mil raciones de galleta, etc. etc. para ir á tomar posesión del antiguo establecimiento de pesquería, después, en fin, de una serie de torpezas é irregularidades ejecutadas tal vez con ánimo de satisfacer los clamores de la opinión pública, ni España ha tomado posesión de terreno alguno en la costa africana, ni siquiera se ha fijado el punto donde antiguamente estuvo nuestra posesión. En resumen, el asunto está hoy con pequeña diferencia como al día siguiente de celebrado el tratado de paz entre España y Marruecos.

Tales son los hechos sencillamente referidos sobre el asunto de Santa Cruz de Mar Pequeña, y según los hemos visto consignados en multitud de periódicos, ya de la Península, ya de Canarias y Tánger. La conducta del Gobierno de España en esta cuestión nos es inexplicable, aún cuando se diga que es una conducta noble é hidalga. En cambio, el Gobierno del Sultán, esté ó no inspirado por *algún representante* extranjero, ha observado un modo de proceder muy diferente á la nobleza con que tanto en ésta como en las demás cuestiones le ha tratado España. La nobleza española por una parte, y la artera conducta marroquí por otra son motivos más que suficientes para explicarse de un modo satisfactorio el actual estado en que se halla tan desagradable asunto. Nosotros nos abstenemos por completo de hacer comentarios, ya porque nuestros lectores podrán hacerlos por su cuenta, ya también porque no tenemos la tranquilidad necesaria para hacerlos. Nuestro sentimiento

patriótico y nacional se subleva al considerar la serie de anomalías y desaciertos que acompañó siempre á todo lo que tiene relación con tan desagradable asunto, y no es nuestro ánimo hacer consideraciones que pudieran herir á determinadas personalidades; tanto menos cuanto estamos íntimamente persuadidos de que nuestra voz se perdería en el espacio, estando muy lejos de creer que nuestras excitaciones habrían de producir los buenos resultados que deseamos, y que desean también todas las personas que tienen verdadero interés en que España ejerza en el África la justísima influencia que conquistó con sus armas y que de rigor le corresponde.

Aquí ponemos fin á nuestra breve descripción de la costa occidental del Imperio de Marruecos, que como el lector habrá observado, no es más que una triste peregrinación á través de un país de grandes recuerdos, de brillante historia y de glorioso pasado; pero que hoy no ofrece á la vista más que el espectáculo de una civilización perdida quizá para siempre. ¡Hoy no se ve aquí más que un pueblo desgraciado! ¡No se pisa más que sobre las huellas de la barbarie! Los monumentos derruidos, las grandes poblaciones sembradas por el suelo, ruinas y desolación, he aquí todo lo que hemos podido describir. Sin embargo, á pesar de la esterilidad del asunto y de lo improbo de nuestra tarea, nos queda al concluirla un inefable placer; el de haber dicho la verdad.

SEGUNDA PARTE

BREVE RESEÑA

DE LAS

DINASTÍAS MARROQUÍES

CAPÍTULO I

Berbería.—Su división.—Primitivos pobladores.—Fundación de Cartago.—Guerra á muerte.—Cartago romana.—Su engrandecimiento.—Los bárbaros invaden la Europa.—Genserico en África.—Los imperiales reconquistan á Cartago.—Los godos pasan el Estrecho.—Dominan parte de la Tingitana.

CONÓCESE en la historia con el nombre de *Berbería* la región ocupada por las regencias de Trípoli, Túnez y Argel y el Imperio de Marruecos. Los romanos dividieron esta región en *Mauritania Cartaginense*, que comprendía las regiones de Trípoli y Túnez; en *Mauritania Cesariense*, hoy Argelia, y en *Mauritania Tingitana*, que es el actual Imperio marroquí. Cuando en la última mitad del siglo VII conquistaron los árabes esta parte del África la denominaron *El magreb*, ó sea región occidental, con relación á la Arabia de donde venían, y la subdividieron en *Magreb el-Aula*, ó primer Occidente; *Magreb el-Basat*, ú Occidente del Mediodía, y *Magreb el-Aksa*, ó sea Occidente extremo.

Es muy dudoso el origen de la palabra *Berbería*, pues mientras unos, como Juan León el Africano y Luis del Mármol Carvajal, lo traen de la voz *bar* ó *ber*, que en árabe quiere decir *desierto*, otros dicen que viene del latín *barbarus*, que es tanto como bárbaro, grosero, rudo, inculto, ignorante ó salvaje, con que los romanos apellidaban á todos los pueblos que conquistaban; no faltando quien opine que la palabra *Berbería* tuvo

origen en *Ber* ó *Bar*, nombre que, según dicen, llevó su primitivo rey.

No están menos desacordes los historiadores al decirnos quienes fueron los que primeramente poblaron esta parte del África. Dicen unos que los primitivos habitantes de la Berbería fueron sabeos, pueblo de la Arabia Feliz, que huyendo de la persecución de los asirios ó etíopes, se refugiaron en el Septentrión de esta parte del mundo; aunque no falta quien opine que fueron asiáticos, los que, huyendo de sus perseguidores, se establecieron primero en las islas del mar Egeo, y no considerándose allí libres del furor de sus enemigos se trasladaron á la Berbería. Sin embargo la opinión más seguida es la que sostiene que cuando el pueblo de Israel, guiado por su caudillo Josué, hijo de Navé, tomó posesión de la tierra que el Señor le tenía prometida, los habitantes de Tiro y Sidón, abandonando su país, vinieron á poblar la parte norte del continente africano, y extendiéndose hasta las columnas de Hércules fundaron algunas ciudades en la costa del Mediterráneo.

Ensacharon estos pueblos sus descubrimientos, nuevas colonias salidas de su seno edificaron otras ciudades, y por último fundaron á la siempre famosa Cartago, que no tardó en excitar la envidia de la orgullosa Roma. Poderosos los cartagineses en el mar y en la tierra, se aliaron con la ciudad de las siete colinas, después de la expulsión de los tarquinos; pero los romanos, que siempre aspiraron al dominio del mundo, no podían sufrir el incremento y prosperidad de sus rivales. Entonces el tenaz Catón pronunció el famoso *delenda est Cartago*; y aunque para llevar á ejecución la terrible amenaza fueron necesarias tres grandes guerras y no pequeñas traiciones y miserias, al fin Scipión Emiliano incendió á Cartago, y todo su territorio quedó desde entonces convertido en provincia romana. Poco tiempo después Mathos y Spendio consiguieron sublevar las mercenarias huestes romanas, se apoderaron de Túnez, que luego entregaron á Amilcar Barca, mientras Quinto Sertorio, se levantó en España contra el Imperio, pero no creyéndose bastante seguro en la Península Ibérica pasó al

África, peleó contra los romanos, y después de ganarles á Tán-ger, la abandonó y regresó á España.

Una colonia capitaneada por Cayo Graco reedificó á Car-tago, acrecentándola más tarde Marco Antonio; pero así como en Roma se sucedían unas á otras las guerras civiles, de la misma manera en el territorio antiguamente dominado por Cartago las tropas romanas se revelaban con frecuencia contra la metrópoli y hasta llegaron á proclamar Emperador al Procónsul Gordiano. Llegó, pues, la nueva Cartago á conquistar el brillo y gloria de la Cartago púnica; sólo á Roma, de la cual dependía nominalmente, cedía en esplendor, renovó sus antiguas glorias, recuperó su pristina grandeza, y tal vez soñaban los cartagineses ver de nuevo cubiertos los mares con sus naves y retroceder ante sus valerosos capitanes las legiones del ya corrompido Imperio romano. Pero una y otra ciudad, uno y otro pueblo iban muy pronto á sufrir el castigo de sus crímenes. Roma y Cartago serán invadidas por un nuevo pueblo salido de los confines de la Europa.

En efecto, en los límites europeos y asiáticos del Imperio romano existían numerosos pueblos de carácter aguerrido, sobrios, valientes, de costumbres muy diversas de las del pueblo dominador del mundo, y de tan corta ilustración que los romanos les daban el despreciativo nombre de bárbaros. En diferentes épocas, y bajo diversas formas, fueron estos pueblos invadiendo las provincias romanas hasta llegar á dominarlas, dividiéndose poco á poco en multitud de reinos. Visigodos, ostrogodos y gépidos; suevos y alanos, silingos y vándalos se enseñorearon de toda la Europa, y Alarico, rey de los visigodos y conquistador de Italia, se embarcó en Sicilia con rumbo al África, desoso de abatir las águilas romanas en aquel continente. Una horrible tempestad destruyó por completo esta escuadra; mas el pueblo visigodo no olvidó la idea de dominar al otro lado del Mediterráneo, por lo que Walía quiso también pasar á las playas de Berbería y lo hubiera logrado si otra tormenta no le impidiera llegar al codiciado país.

Esta parte del decadente imperio romano era entonces

gobernada por Bonifacio, que acusado de traición á la emperatriz Placidia, madre de Valentiniano, se declaró en reveli3n y consiguió derrotar el primer cuerpo de ej3rcito que contra 3l mandara el emperador. No crey3ndose con suficientes fuerzas para vencer las nuevas tropas que se aprestaban para subyugarle, llam3 en su ayuda á Gunderico, rey de los v3ndalos, ofreci3ndole en cambio la mitad de las provincias que el Imperio tenia en el 3frica. En el camino ataj3 la muerte los pasos de Gunderico, pero al fin, por los a3os 427 3 429, un formidable ej3rcito de v3ndalos cruz3 el Estrecho de H3rcules y bien pronto conquist3 lo que entonces se llamaba Mauritania Tingitana y Cesariense, llevando la ruina, la desolaci3n y la muerte hasta la ciudad de Constantina, l3mite que marcara el Gobernador romano al llamarles en su ayuda. Arrepentido Bonifacio al ver el triunfo y audacia de los v3ndalos, se reconcili3 con la emperatriz y se opuso á las conquistas del terrible Genserico. 3ste derrot3 al Gobernador romano y le oblig3 á encerrarse en Hipona, que estrechamente cercaron los v3ndalos. M3s de un a3o dur3 el asedio, en cuyo tiempo muri3 el 3guila de los Doctores, el sol de la Iglesia latina, el gran Agustino, Obispo de la misma ciudad, que si bien sufri3 lo indecible por lo que padecian sus amados hijos, fu3 dichoso por no presenciar la entrega de la ciudad, que capitul3 en Agosto de 431.

Tras de varias vicisitudes el emperador Valentiniano se vi3 obligado á celebrar un tratado de paz con Genserico, y 3ste fij3 su corte en Saldas, hoy Bugia, dominando á las dos Mauritancias Tingitana y Cesariense y parte de la Cartaginesa. Mal satisfecha, sin embargo, la ambici3n del cruel y b3rbaro Genserico, olvid3 las capitulaciones celebradas y se apoder3 de la ciudad de Cartago, fijando en ella su residencia, y arrojando á los imperiales de sus provincias lleg3 á dominar desde el cabo Ampelusia hasta la Circasiana, á excepci3n de la Tripolitana. Sucedi3 todo esto por los a3os de 439, y en los siguientes luch3 Gilemiro contra Hilderico, que perdi3 su trono y la libertad, pues Gilemiro le encerr3 en una oscura mazmo-

rra; tras de esto venció á Oamero, y para quitarle las ganas de sublevarse otra vez le sacó los ojos; pero Justiniano envió contra el bárbaro y cruel Gilemíro un poderoso ejército al mando de Belisario, que consiguió castigar al cartaginés. Éste, viéndose derrotado por los imperiales, pidió auxilio al godo Téudis, pero entretanto que Fuscía y Gotio llegaron á España con esta embajada, capituló Cartago y Gelimer fué hecho prisionero, con lo cual concluyó la dominación de los vándalos en África, en donde dejó un mar de sangre y un montón de ruinas.

Corría entonces el año 534: los imperiales restablecieron la antigua prefectura africana; extendieron rápidamente su dominio por la costa del Mediterráneo; fijaron la capital en Cartago; y á Ceuta, por su importancia mercantil y su ventajosa posición, la dieron un Tribuno, y aumentaron su armada para defender el Estrecho y vigilar las costas de España. Los godos, como era natural, vieron con recelo el incremento de los greco-bizantinos, de quienes eran ó aliados sospechosos unas veces, ó enemigos declarados otras, y el suspicaz Téudis no podía olvidar las palabras de los embajadores de Gelimer, cuando le digeron: «Si dejas á Justiniano apoderarse del norte de África, pronto le verás dar la vuelta por el Estrecho y penetrar en España.» Deseando, pues, Téudis atajar los pasos de los imperiales, preparó una respetable escuadra, pasó el Estrecho, y se presentó ante la ciudad de Ceuta. Mas, por desgracia para los godos, ni el sitio fué tan apretado cual convenía, ni el cuidado de vigilar al enemigo respondía á la magnitud de la empresa, por lo cual los sitiados cayeron repentinamente sobre la escuadra española, y con grandes pérdidas de los godos levantaron el bloqueo y repasaron el Estrecho. Poco más tarde Atánagildo se declaró en revelión y se levantó contra Agila, á quien venció en 554, pero con ayuda de los imperiales. Éstos no sirvieron de balde á Atanagildo, sino que con su artero proceder se hicieron dueños de la Bética y de otros puntos importantes de la costa oriental de la Península Ibérica.

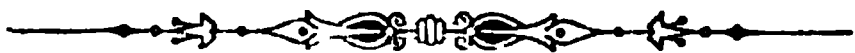
Leovigildo, á pesar de sus defectos, era hombre de gran-

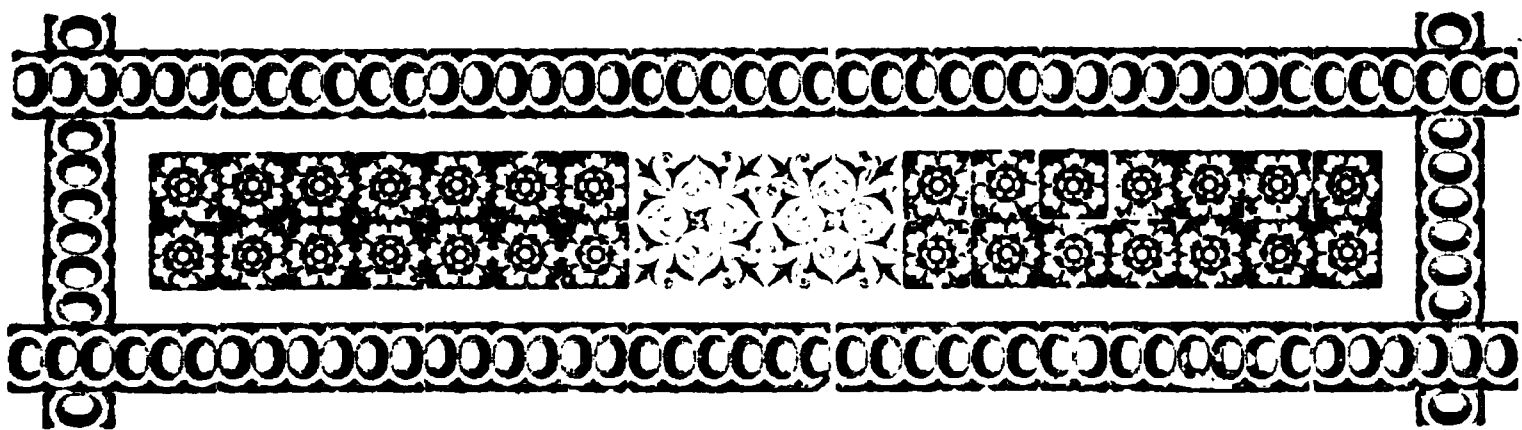
des pensamientos y concibió la idea de llevar á cabo la unidad española, y después de unir en uno los Estados suevo y godo, derrotó á los imperiales, de quienes recuperó algunas ciudades que perdieran sus antecesores. Sisebuto, con no menor entusiasmo que Leovigildo, continuó la obra de éste, consiguiendo arrinconar á los greco-bizantinos en las playas del Atlántico. Además, en 618 envió una escuadra al mando de Flavio Suintila para castigar á los piratas africanos, y en esta expedición se apoderaron los godos de Tánger, Ceuta y aledaños, y para afianzar tan importantes conquistas fundaron el Condado que había de durar hasta la invasión de los sarracenos (1).

Aumentó estas conquistas Suintila, que, como bravo general y hábil y previsor político, no se contentó con arrojar de la Península Ibérica á los restos de los greco-bizantinos, sino que también los venció en el África, donde extendió sus dominios, volviendo después triunfante á sus Estados de la Península. Este ejemplo de Suintila no debían olvidar jamás los hombres que en España dirigen la cosa pública.

Pero si hubo en España quien arrojase á los imperiales de la Península y además llevase triunfantes sus armas al otro lado del Estrecho, no faltó, por desgracia, quien contribuyera á la ruina de la nación, y facilitase la marcha de las nuevas huestes bárbaras, que desde el Oriente venían sembrando la desolación y extendiendo su dominio por todo el norte del continente africano. De esta rápida marcha y de la facilidad con que conquistaron lo que hoy se llama *Imperio de Marruecos*, nos vamos á ocupar en el siguiente capítulo.

(1) Es muy dudosa la etimología de la palabra *sarraceno*, queriendo unos que venga del árabe *sarrak*—robar; otros dicen que su origen es del plural *sarrachin*—hombres de silla, ginetes—y no falta quien la derive de *zarkiin*—orientales—, etimología seguida por los que de esto han tratado.—Véase á Eguilaz, *Glosario etimológico de las palabras españolas de origen oriental*. Granada 1,886.





CAPÍTULO II

Rápida propagación del Islamismo.—Kahina vence á los árabes.—

Éstos conquistan El Magreb.—Musa en la Mauritania.—Fundación de Kairuán.—Los edrisitas.—Edris I.—Su proclamación en Ualili.—Sus conquistas y su muerte.—Sucédele Edris II.—Fundación de Fez.—Muerte de Edris II.—El Sultán Mohammed divide el mando del Imperio.—Ali I.—Yahya I.—Construcción del Kairuán.—Yahya II.—Sus excesos y destronamiento.—Ali II.—Guerra con Abderrezak.—Triunfo de Yahya III.

Las hordas salvajes del Yemén conquistaron rápidamente la Siria: Bostra, Tadmor y Damasco recibieron en su recinto á los secuaces de Mahoma, que, llevando en una mano el Alcorán y la cimitarra en la otra, destruían cuanto no se sometía á las leyes del Islamismo. La Persia entera se vió precisada á sucumbir al impulso del irresistible brazo del valiente Jáled ben-Ualid, llamado *Saif-Alláh* —la espada de Dios—. Muerto Abubecr (1), suegro y sucesor del falso Profeta, le sucedió Omar ben el-Jettab ó el-Jattab; bajo cuyo reinado los hijos del desierto se dirigieron presurosos hacia el Egipto. No tardaron mucho en conquistar el África septentrional; y la enseña musulímica tremoló victoriosa desde

(1) Á fin de evitar la multiplicidad de guiones que resulta de separar las palabras que entran en la composición de los nombres propios árabes compuestos con lo que no sólo se afea el texto sino que además se origina cierta confusión en su lectura, nos hemos propuesto seguir en lo sucesivo la transcripción que de dichos nombres hace el P. Lerchundi en su Vocabulario Español-arábigo.

Alejandro hasta Tánger. Sobre los muros de Ménfis, de Cirene, de Berenice, de Cartago, de Utica, de Hipona y de Ceuta ondeó el pabellón que dentro de poco haría temblar á la Europa misma.

Todas las poblaciones de las tres mauritanias, que hasta entonces habían sido sucesivamente el teatro de las conquistas de los cartagineses, romanos, vándalos, godos y griegos, se vieron de nuevo conquistadas por aquel pueblo salido de los desiertos de la Arabia. Estos soldados impelidos por el fanatismo, que era su verdadero jefe, se hicieron también dueños del país, que más adelante habían de nombrar *el-Magreb*—occidente—.

En la frontera tingitana, sin embargo, detuvo su triunfante marcha una célebre mujer, á quien los árabes llamaron *Kahina*, ó hechicera, por sus extraordinarios hechos. Esta mujer arengó á los moros y beréberes del país por donde corre el Muluya, les animó y excitó á tomar las armas y á defender su patria de la injusta invasión agarena. Sus excitaciones no fueron inútiles, antes bien dieron por resultado la formación de un ejército de mauritanos, con el cual derrotó á los invasores, y obligóles á retroceder hasta las mismas fronteras del Egipto. Pronto, empero, volvieron los agarenos, y, en campal batalla, destruyeron los ejércitos de Kahina é hicieron á ésta prisionera, cuya cabeza, por no haber querido someterse á las condiciones que los musulimes imponían á todo vencido, de creer en Dios y en Mahoma, ó pagar tributo, fué llevada como trofeo al oriente y ofrecida como estimable don al Califa. La fuerza por una parte, y por otra la astucia, la sagacidad y la perseverancia de los agarenos hicieron al fin que triunfaran de los mauritanos, á quienes pronto habían de dár leyes, religión y costumbres.

El caudillo de las huestes agarenas, el infatigable Okba ben-Nafi el-Fihri, después de haber pasado á manera de relámpago por las inmensas llanuras del Atlas, llegó al mar Atlántico, y viéndose allí detenido por sus aguas, hizo entrar en ellas á su caballo y exclamó: *¡Gran Alláh! Si la profundi-*

dad de estas aguas no me contuviese, yo iría hasta el fin del mundo á predicar la unidad de tu santo nombre y las doctrinas del Imám (1). Empero á pesar de tan grandes y tan rápidas conquistas aun quedaron en la Mauritania Tingitana no pocos gérmenes de independencia; por lo cual en los primeros años del siglo VIII fué depuesto Hassán y nombrado en su lugar Musa ben-Nozáir, para que sometiera esta región al Califa damasquino.

Era Musa ya entrado en años, pero de raro vigor y extraordinaria actividad; su carácter era tal que de ordinario se mostraba modesto en la victoria y constante en los infortunios, corriendo parejas su valor y afabilidad con su sagacidad y astucia. Este célebre caudillo no tardó en vencer á todos los que enarbolado habían el lábaro de libertad é independencia; destruyó á todos sus enemigos, y con su astucia, estricta justicia y otras buenas cualidades de que se hallaba adornado, consiguió someter la Mauritania Tingitana, y reunir un inmenso botín y trescientos mil prisioneros amacirgas. Entonces el sexto Califa omniada, el-Ualid I, dióle en premio de su valor el título de *Ualí*—allegado, ayudador, protector, prefecto—, encomendándole, además, el gobierno de toda el África septentrional, la que supo gobernar en paz, consiguiendo que muchos de sus habitantes profesaran el Islamismo bajo el nombre común de *Sarracenos*.

Á 150 kilómetros de Cartago edificóse una ciudad conocida con el nombre de *Kairuán* ó *Cairuwán*, que fué poblada por Okbá, ó por Meruán ben-Musa, según algunos autores. En esta ciudad residía el Ualí, y de él dependía el Ualí de España, y aquél á su vez del Califa de Damasco, entonces jefe universal de todos los seguidores de Mahoma, hasta que en 755 Abderrahmán, único individuo de los omaíyas—umeyas ú omniadas—que pudo salvarse de la persecución de los abási-

(1) La significación propia y literal de esta palabra es *presidente, preposición*; pero los moros por extensión la aplican también á la persona que dirige la oración en la mezquita y los demás actos religiosos del Islamismo.

das descendientes de Abbas, tío de Mahoma y uno de sus mejores generales, fué proclamado Califa por los moros de España, y desde este tiempo el mahometismo tuvo dos cabezas ó jefes supremos é independientes en la religión.

En este estado siguieron las cosas en el Magreb hasta el año 788, en que tuvo principio la dinastía de los edrisitas, que tomaron el nombre de su fundador *Edris ben-Abdalah*, descendiente de Mahoma por su hija Fátima, llamada *la Perla*, por ser hija única del Profeta (1).

Reinaba por entonces en la Meca, Medina y Yemén Mohammed ben-Abdalah ben-Hosáin, hermano de Edris: y habiendo atacado en Fach, lugar distante 10 kilómetros de la Meca, al ejército del usurpador Abú-Chafár el-Mehdi, de la familia de los abásidas, en el año 786 tuvo lugar una gran batalla, en la que perecieron casi todos los defensores de Mohammed, quedando éste muerto en el campo y dispersos y fugitivos sus cinco hermanos. Al ver Edris muerto á su hermano mayor, dispersados los demás y destrozado su ejército, decidió salirse de su país natal en unión de un antiguo criado suyo, llamado Erraxid—el recto, íntegro, probo—, hombre fiel, valiente, resuelto y religioso. Después de haber pasado grandes trabajos en la Numidia y en la Mauritania Cesariense, llegaron á la ciudad de Tánger, en aquel tiempo muy floreciente, capital del Magreb, y de la cual dicen los historiadores árabes, que «era la madre de las ciudades, y la más hermosa y más antigua de todas ellas». En Tánger permanecieron hasta el 788 en que se volvieron á *Ualili* ó *Walili*, ciudad situada en las montañas de Zeráun, á 25 kilómetros N. de Mequinez, que en este tiempo era muy populosa, de gran importancia y la metrópoli de todo el país de Zeráun; pero hoy no

(1) *El gran Profeta mahometano, el Enviado de Dios, Mahoma*, tuvo dieciseis mujeres legítimas y once concubinas. Sólo de *Kadiydh*, una de las primeras, tuvo tres hijos que murieron en la niñez, y cuatro hijas: *Zeinab*, que casó con Abúáas, *Rocaiá* y *Umm*, que sucesivamente casaron con Otmán, hijo de Affán, y por último *Fátima*, nacida en 606, y casada en 621 con Ali, hijo de Abú-Taleb. De esta unión descienden también los actuales xerifes de Marruecos, según ellos mismos nos cuentan, aunque les será muy difícil probarlo. Sedillot, *Histoire des Arabes*.

es sino la reunión de algunas miserables casas y pobres chozas, aunque tiene de importante para los musulmanes el haber sido enterrado en ella el fundador de la dinastía edrisita, y por eso la llaman *Zduia de Muley Edris* (1). En esta ciudad de Ualili fué hospedado Edris y su fiel Erraxid por Abdelmechid,—siervo del Glorificado—, jefe de aquellas tribus.

Seis meses permanecieron en Ualili, captándose Edris con su amable trato y finos modales las simpatías de los indígenas, en especial de Abdelmechid, quien después de haber reunido á sus parientes y á todos los principales de las tribus del Uarába, les refirió la historia de Edris, y les hizo presente su parentesco con el Profeta, encomiando en gran manera su instrucción y su ardiente celo por la religión de Mahoma. *Alabado sea Dios*, respondieron las kabilas: *Su presencia en medio de nosotros nos ennoblece: él es nuestro señor y nosotros sus esclavos, dispuestos á morir por él. ¿Qué es, pues, lo que desedís de nosotros?*—*Que le proclaméis por vuestro soberano*, dijo Abdelmechid.—*Séalo, enhorabuena, y que reciba aquí mismo el juramento de nuestra sumisión y fidelidad*. Proclamado Edris rey por los de Uarába, que entonces eran las tribus más fuertes y más numerosas del Magreb, no tardó en ser reconocido por la tribu de los zenetas ó zenatas y por todos los beréberes de las montañas.

Aprovechando el entusiasmo que su causa inspiraba á estas tribus, reunió luego un gran ejército, compuesto de todos los más valientes que le habían elegido por rey, y con él se presentó ante las murallas de *Xella*, de la que se apoderó fácilmente, como también de toda la provincia de *Temsena*. En esta campaña, lo mismo que en la expedición que hizo el siguiente año, encontró muy pocos musulmanes; pues casi todos

(1) Hay poderosos motivos para creer que Ualili es la antigua ciudad romana *Volubilis*. Acabamos de leer que el intrépido é ilustrado viajero D. Saturnino Jiménez, en la expedición que hizo á Marruecos el año 1,883, visitó estas ruinas y sacó calcos de una preciosa inscripción latina, hallando además bajo los escombros de un arco de triunfo restos de otra inscripción. Las dos columnas de mármol con capitel corintio que existen en el Serrallo de Mequinez, opina dicho viajero que fueron encontradas en las ruinas de *Volubilis*.

los habitantes de las provincias que iba conquistando eran cristianos, judíos é idólatras, quienes hasta entonces practicaron libremente su respectiva religión, no obstante los esfuerzos de Musa, y las muchas *conversiones* logradas por la cimitarra de tan famoso caudillo. Pues bien: Edris I, siguiendo la bárbara política de sus correligionarios, les obligó á todos á que abrazaran el culto mahomético, ó entregaran sus cuellos á la cuchilla del vencedor. Así fué que los últimos restos del Cristianismo en el Magreb concluyeron al destruir Edris las ciudades y fortalezas cristianas de los beni-Luata, Mediuna, Halula y Ghiata: y he aquí la causa principal de la existencia de tantas ruinas como aun se ven en las vastas y solitarias llanuras del Imperio. En este mismo año de 789, puso Edris sitio á la ciudad de *Telemsán*—Tremecén—, populosa entonces, mercantil en gran manera, y ocupada con toda su provincia por las tribus de Maghráua y Beni Ifrán. Su Gobernador, teniendo en cuenta sus escasas fuerzas, y no creyendo, por lo tanto, poder resistir á las intrépidas huestes de Edris, le entregó la ciudad, en la que su nuevo dueño ordenó construir una soberbia mezquita, adornándola con un magnífico púlpito, en el cual hizo escribir su nombre con la siguiente inscripción: «En el nombre de Dios » clemente y misericordioso. Este templo fué construido por orden del Imám Edris ben-Abdalah ben-Hosáin, ben el-Hosáin, » ben-Alí ben-Abú Taleb. Que Dios se lo acepte.» Desde la propagación del Islamismo en Marruecos obsérvase religiosamente esta costumbre de escribir el nombre del soberano reinante en los púlpitos, y también hacer en las mezquitas especial y pública oración por él.

Á pesar de la rapidez con que Edris llevaba á cabo sus conquistas y del fanático entusiasmo de sus partidarios, no pudo gozar por mucho tiempo el fruto de sus victorias; puesto que, habiendo llegado á noticia del Califa Aarón Erraxid que su émulo y rival Edris había conquistado el Magreb, temió no llegase un día en que le declarara la guerra y se apoderase de sus Estados, con el fin de vengar la muerte de su hermano Mohammed y la destrucción de su ejército. Pero como Erraxid se

reconocía impotente para vencerle en el campo de batalla, tomó el consejo de su primer Ministro, Yahya ben-Jáled ben-Barmécqui, y envió á Solimán ben-Cherir, el que, ganando primero la confianza de Edris por medio de su elocuencia y aparente santidad, debía envenenarle con un frasco oloroso que ya llevaba preparado. En efecto, Solimán llegó á *Ualili* en 794—177 de la hégira—consiguió captarse la voluntad del Sultán, y hallándose sólo con él le dió á oler la esencia del pomo, que le causó la muerte á las pocas horas, después de un reinado de cinco años y medio. El traidor y vil Solimán, que conocía bien la virtud del venono, no esperó á ver el resultado, sino que inmediatamente huyó en un soberbio caballo que de antemano tenía preparado. Sabedor el fiel Erraxid de la alevosía y fuga de Solimán, decidió perseguirle sin pérdida de tiempo para vengar la muerte de su amo; alcanzóle en el río *Melua*—*Muluya*—y en un combate personal consiguió cortarle la mano derecha y herirle en la cabeza; pero, á pesar de todo esto, Solimán pudo escapar con vida y consiguió anunciar á su señor el resultado de la poca honrosa comisión que le confiara.

Vuelto Erraxid á *Ualili*, procuró apaciguar al pueblo; y habiendo reunido los jefes de las tribus más principales, les persuadió á que no nombrasen otro rey hasta que *Janza*, beréber de nacimiento y mujer de Edris, diese á luz, puesto que estaba en cinta de siete meses, y en caso que fuese varón le proclamasen como sucesor de su padre Edris (1). Todos los caudillos y jefes de tribu querían nombrar por rey al mismo Erraxid, pero, obedientes y sumisos á los consejos de éste, decidieron esperar el parto de *Janza*, de la que dos meses después nació un niño, á quien llamaron Edris II, por lo muy parecido que era á su padre, exclamando todos al verle: «Este es un Edris; parece que en él vive aún aquel otro». Edris II

(1) Como la vida de Edris fué una continua marcha, no quiso ó no pudo casarse, y sólo pocos meses antes de morir tomó por mujer á la beréber *Janza*, pero en clase de esclava, ó mujer de segundo orden.

tuvo por sobrenombre Abulkásem—padre del que divide ó reparte—.

Gobernó Erraxid, como regente, á los beréberes hasta que el joven Edris llegó á la edad de diez años y cinco meses, en cuya época el mismo Erraxid lo presentó al pueblo y lo hizo reconocer por soberano del Magreb en la mezquita de la ciudad de Ualili. En esta ciudad vivió Edris gobernando pacíficamente los Estados que le había dejado su padre, pero en el año de 808, viendo que la población no era tan capaz como se necesitaba para cobijar dignamente á muchos personajes de su corte, decidió edificar una ciudad digna de sus Estados. Al efecto, después de haber comprado y pagado religiosamente á la tribu de los zenetas el terreno que necesitaba, echó los cimientos de la nueva capital á la que puso el nombre de *Fás*—Fez—que había de ser después la corte de los edrisitas; la metrópoli de los zenetas beni-Ifrán, y más tarde la capital de los beni-Merín.

Concluida la construcción de la ciudad, trasladóse á ella el imám Edris con toda su familia, acompañado de los magnates de la corte. Por los años de 812 y 814 salió á campaña para someter algunas tribus, volviendo siempre victorioso á Fez, en donde gezó tranquilo el fruto de sus victorias hasta el año 828 en que tuvo lugar su muerte. Fué enterrado con gran pompa en la principal mezquita de su corte, aunque un historiador árabe cree que murió en Ualili, y que fué enterrado al lado de su padre en el cementerio común de dicha ciudad (1).

Muerto Edris II, le sucedió su hijo primogénito Mohammed, quien por complacer á su abuela Janza, dividió el gobierno de todo el Imperio entre siete de sus hermanos; pero Aisa, que gobernaba en *Xella* y en todo el país de *Temsena*, ingrato á tanta generosidad, se sublevó contra su hermano,

(1) Casi todos los autores árabes están contestos en señalar á Fez como el lugar donde murió Muley Edris ben-Edris: su sepulcro es visitado por todos los mahometanos; y desde que se unieron los imperios de Fez y Marruecos, todo nuevo Sultán ha de jurar sobre él los fueros de aquella ciudad; sin cuya condición no es reconocido como emperador

apellidándose emperador. Muley Mohammed ordenó á otro de sus hermanos llamado Kásem, Gobernador de Tánger, Tetuán, Ceuta, etc., que sometiera con las armas al rebelde Aisa. Kásem no quiso obedecer las órdenes de su hermano el Emir, antes se puso de parte de Aisa; pero Omar, que era otro de los hermanos del Sultán, al frente de un formidable ejército, compuesto de beréberes de las tribus Gumára, Uarába y Zenhacha—Zenaga—, batió las tropas de Aisa y Kásem, quitóles el mando de sus respectivas provincias, siendo él nombrado Gobernador de ellas por orden de Mohammed, y en pago de su lealtad. El Sultán continuó rigiendo pacíficamente los destinos del Magreb hasta el año 837, que murió en la ciudad de Fez, y fué sepultado en la mezquita junto á su padre y hermanos.

Sucedióle su hijo Ali, que fué proclamado emperador el día mismo de la muerte de Mohammed, quien ya en vida le había nombrado su *Califa* (1). El pueblo gozó de paz y felicidad durante el reinado de Ali ben-Mohammed, príncipe justo, prudente y generoso, hasta el año 848 en que murió; por no tener hijos varones le sucedió su hermano Yahya. El reinado de este Sultán fué sumamente pacífico, y por esto la ciudad de Fez adquirió en su tiempo mucha importancia, ya por los numerosos establecimientos de baños y otras diferentes obras con que el emperador la embelleció, ya por los muchos extranjeros que habían ido á establecerse en ella, y sobre todo por haberse concluido de construir en este tiempo la famosa y magnífica mezquita *el-Kairauín*.

Después de la muerte de Yahya ben-Mohammed ocupó el trono un hijo suyo, que si bien tenía el mismo nombre que su padre, era, no obstante, muy diferente á él en costumbres. Fueron tan escandalosos sus actos, y toda su vida tan lasciva y desordenada, que los habitantes de Fez, dirigidos por Abde-

(1) En Marruecos tiene el Sultán un *Califa*—vicario, segundo—, que ordinariamente suele ser el primogénito ó heredero del trono, el cual Califa, merced á este empleo ó nombramiento, tiene ya mucho adelantado para suceder pacífica y legalmente al emperador difunto.

rrahmán ben-Abi, se sublevaron por primera vez contra su escandaloso Sultán, y le obligaron á retirarse del *Kairautn*, principal barrio de la ciudad, al llamado del *Andaluz* (1), donde murió aquella misma noche lleno de rabia, corage y despecho. Su mujer Jateka, hija de Alí y nieta de aquel fiel Omar que había peleado por el Sultán Mohammed cuando tuvo lugar la sublevación de los otros dos hermanos, hizo llamar á su padre, quien poniéndose á la cabeza de las tropas de *Zenhacha*, de donde era Gobernador, venció á Abderrahmán y se apoderó del trono, haciéndose después reconocer como rey de todo el Magreb. De esta manera pasó el poder de los descendientes de Mohammed ben-Edris al de su hermano Omar ben-Edris.

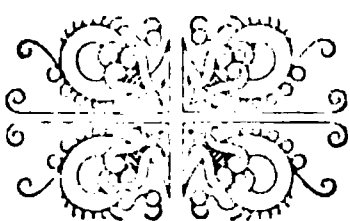
Á pesar de todo, el mando le duró muy poco tiempo; pues un árabe nacido en Huescar, provincia de Granada, conocido con el nombre de Abderrezak—siervo del Dador de lo necesario para la vida—pasó luego al Magreb; y habiéndose establecido en la provincia de Mediuna, supo captarse enteramente la voluntad de sus vecinos, y poco á poco se le fueron reuniendo los beréberes de esta provincia, los de la de Ghiata y los de otras varias, que le aclamaron después como jefe. Entonces concibió el proyecto de alzarse con el Imperio de Marruecos; mas, para asegurar sus futuras operaciones y tener siempre un sitio donde poder hacerse fuerte en caso necesario, construyó en las llanuras de Mediuna un castillo, cuyas ruinas, que aun se conservan después de tantos años, dan testimonio de su pasada grandeza, al que dió el nombre de su patria, y puesto al frente de sus tropas se dirigió hacia Fez para destronar al desprevenido Sultán, que estaba muy lejos de esperar semejante visita.

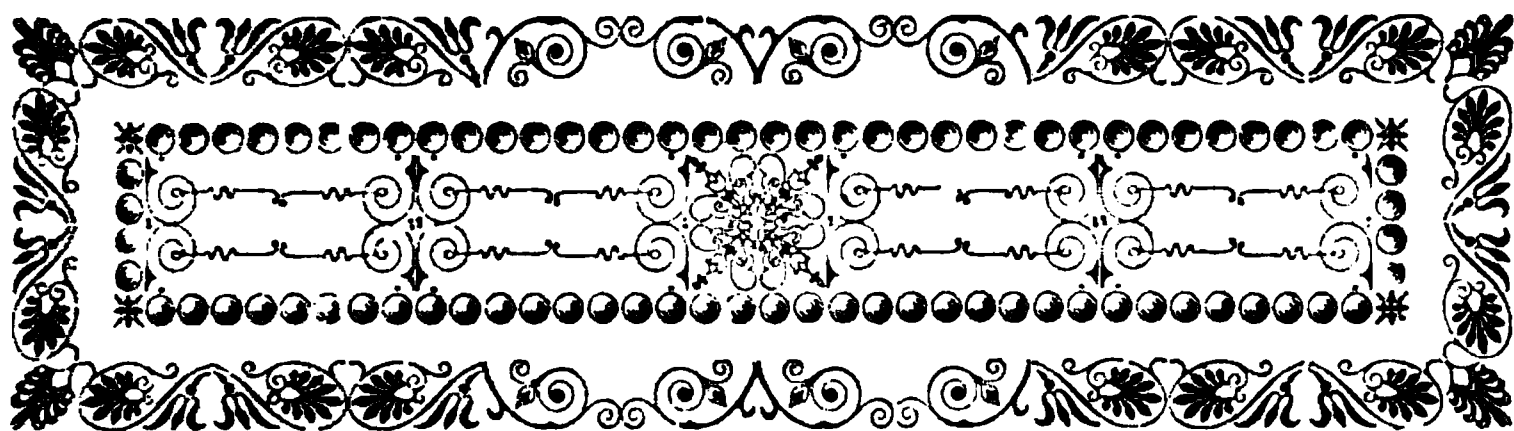
Tranquilo estaba en Fez Alí ben-Omar, cuando le llegó la noticia de los preparativos y proyectos de Abderrezak; y como hombre prudente reunió sin pérdida de tiempo todos los solda-

(1) Llamóse así porque en él residía gran parte de las ocho mil familias mahometanas que habían sido desterradas de la Andalucía por Alhaquém ben-Hixém, tercer Califa omniada de España. Yusef ben-Taxefín, primer Emir de los almora-vides, mandó destruir el muro que dividía estos dos barrios.

dos que había en la capital y en sus contornos, y salió al encuentro del enemigo en las llanuras de Fez, donde tuvo lugar un sangriento combate, en el que pelearon con igual valor los de uno y otro bando; pero al fin Ali ben-Omar perdió la batalla, y viendo destruida la mayor parte de sus huestes se retiró al país de Uarába. Abderrezak entró victorioso en Fez y se apoderó del barrio *Andaluz*; pero los habitantes del *Kairauín* se hicieron fuertes, y habiendo llamado á Yahya ben el-Kásem, hijo de aquel que se sublevó contra su hermano Mohammed, le proclamaron Sultán. Éste, puesto al frente de sus tropas, atacó y venció á Abderrezak, le arrojó del barrio de los andaluces, en el que se había fortificado, é hizo que su autoridad fuese reconocida por todos los habitantes de Fez y que le proclamasen emperador con el nombre de Yahya III.

Inmediatamente después de la victoria nombró Gobernador de la ciudad de Fez á Talabá ben-Mehárib, y salió de nuevo á campaña con sus mejores tropas para someter las tribus que aun obedecían á Abderrezak; lo que pudo conseguir después de grandes y sangrientos combates. Continuó reinando felizmente hasta el año 905, en que perdió vida y corona, pues fué asesinado por Rabi ben-Solimán, sucediéndole Yahya IV, primo suyo, el cual fué proclamado Sultán con gran alegría del pueblo y con anuencia de los dos barrios el *Kairauín* y el *Andaluz*.





CAPÍTULO III

Yahya IV.—Mesala en el Magreb.—Prisión infame de Yahya.—Su muerte.—El edrisita Hassén en el trono.—Batalla de Guadelmetáhen.—Musa ben-Abi el-Áfla.—Su reinado y su muerte.—Guerras civiles en Fez.—Abulaix.—Su muerte.—Hassén ben-Kennún.—Guerras durante su reinado.—Los fatimitas y omniadas en el Magreb.—Muerte de Hassén y fin de la dinastía edrisita.

GLORIOSO en gran manera fué el reinado de Yahya IV, y, según nos cuentan las historias árabes, fué este príncipe el más ilustre de todos los de la raza edrisita por su rectitud, generosidad, religiosidad é instrucción, y por lo mucho que aumentó sus Estados, que supo gobernar con gran acierto y no menos paz hasta el año 917 en que Mesala ben-Habbús el-Meqnási, Gobernador ó Lugarteniente de Obaídaláh—siervecillo de Dios—(1), le derrotó completamente en las llanuras de Fez, obligándole á encerrarse en la ciudad y á capitular después con humillantes condiciones. Se exigió igualmente en las condiciones de la capitulación, que el desgraciado Yahya firmase una declaración expresa recono-

(1) Obaídaláh fué el fundador de la dinastía fatimita en África, llamada también de los obcíditas y de los ismaelitas; fué soberano de la Ifrikía, ó África oriental, que ocupaba todo el país de Cartago y Numidia, y cuya capital era la ciudad de Kairuán. Sus partidarios le daban el sobrenombre de *el-Mehdi*—director en el buen camino—pero sus contrarios ó sean los sunnitas siempre le llamaron *el-Chihai*—el hereje, impostor—.

ciendo la soberanía de Obaídaláh. Así vió el infortunado Yahya, que era digno de mejor suerte, destruida en poco tiempo su grandeza, y, lo que era más doloroso, se vió precisado á obedecer las órdenes y mandatos de los extranjeros.

Desgraciadamente para Yahya no eran estos los únicos disgustos que habían de quebrantar su magnánimo corazón. Habíase vuelto Mesala á Kairuán, dejando á Musa ben-Abi el-Áfia el encargo de vigilar las acciones de Yahya. Musa, que gobernaba el país de Taza y Tezúl aspiraba al mando del Imperio; y como no pudiese soportar las relevantes prendas de su émulo Yahya, ni hallar motivo alguno para acusarle ante el soberano de Kairuán, trabajaba incesantemente para indisponerlo con Mesala, consiguiendo por fin que éste, en su segunda venida al Magreb, le prendiese el año de 921, con ocasión en que Yahya salía á recibirlo amistosamente. Atado Yahya con fuertes cadenas entró en Fez delante del triunfante Mesala, quien á fuerza de malos tratamientos y de bárbaros castigos consiguió que su prisionero le declarara el lugar donde tenía escondido el imperial tesoro. Una vez que Mesala se apoderó de las grandes sumas reunidas por los reyes edrisitas, desterró á Yahya á la ciudad de Arcila: empero no pudiendo soportar la vergüenza de vivir como un verdadero pordiosero en sus antiguos Estados,—pues todo el tiempo que estuvo en Arcila vivió á costa de la piedad de un primo suyo y de varios amigos, porque Mesala habíale despojado de todo absolutamente—tomó la resolución de irse á Ifrikía, mas el cruel Musa le salió al encuentro y lo llevó á las prisiones de Mequinez, de donde no salió hasta veinte años después. Finalmente consiguió huir y se refugió en la ciudad de Mehdía (1) en la Ifrikía, donde murió de hambre en 943, estando sitiada la plaza por los zenetas.

Por este tiempo regía el Imperio magrebino Rihán el-Meqnási, delegado de los soberanos de Ifrikía: los indígenas, can-

(1) Á dos días camino de Kairuán y sobre la costa de Túnez se hallaba esta ciudad edificada por Obaídaláh en 915—303 de la hégira—.

sados ya de sufrir el yugo extranjero, trataron de sacudir tan pesada carga. En efecto, un año después de haber sido apresado Yahya IV por Mesala, ó sea el año 922, entró secretamente en la ciudad de Fez Hassén ben-Mohammed, nieto de el-Kásem ben-Edris, con algunos compañeros suyos, y pocos días después se hizo proclamar soberano, obligando á Rihán á retirarse de Fez. Hassén consiguió hacerse reconocer por un gran número de tribus berberiscas, dominar las ciudades de Luata, Sefra, Mediuna, Mequinez, Basra y la mayor parte de su Imperio. Musa ben-Abi trató de oponerse á las rápidas conquistas de Hassén; pero enterado éste de los proyectos de su enemigo, preparó convenientemente sus huestes, y al año siguiente salió de Fez con un numeroso ejército y encontró á Musa en las márgenes del *Guadelmetáhen*—río de los molinos—, entre Fez y Taza. Allí se dió un combate tan reñido que jamás tuvo igual durante el gobierno de los edrisitas. Por una y otra parte se peleó con un valor que rayaba en la desesperación. Dos mil y trescientos soldados de Musa, incluso su mismo hijo, quedaron en el campo de batalla. Las pérdidas de Hassén no pasaron de setecientos hombres, pero no conceptuándose seguro, abandonó sus tropas y se volvió á Fez donde entró sin escolta alguna; determinación imprudente, que vino á costarle la vida.

Antes de salir á campaña dejó Hassén por Gobernador de Fez á Hamed bú-Hamdán el-Hamdáni, de estirpe extranjera, quien hizo traición á su soberano, lo prendió y encarceló, apresurándose á comunicarlo al sanguinario Musa, que no tardó en sitiar á Fez. Los habitantes de esta ciudad, conocedores de las malas cualidades de Musa, se negaron á abrirle las puertas. Empero, merced á la gran multitud de sus tropas, al coraje que las animaba y al auxilio y ayuda del traidor Hamed, logró escalar la ciudad y colocarse en el trono. El primer cuidado de Musa fué reclamar al prisionero Hassén para vengar la muerte de su hijo Sáhel, quitando la vida á Hassén, y evitar de este modo que le defendieran sus antiguos vasallos; pero Hamed se negó á entregarlo por no derramar la sangre del

Profeta que corría por sus venas; y, valiéndose de la oscuridad de la noche, lo descolgó por la muralla, pero con tan mala fortuna que se rompió una pierna, y á los tres días falleció en el barrio de los andaluces donde se hallaba oculto, después de haber gobernado el Magreb cerca de dos años. El alcaide Hamed salvó su vida huyendo á Mehdía; pues Musa, no obstante lo mucho que le debía, quiso hacerle perecer por no haberle entregado al infeliz Hassén.

Corría el año 925 cuando Musa ben-Abi se apoderó de Fez, y no tardó en posesionarse de todo el Imperio, siendo luego proclamado Sultán por los jefes de todas las kabílas del Magreb. Sin embargo, la existencia de la familia edrisita en el país, y la posesión de algunas ciudades por la misma, tenían inquieto el ánimo del ambicioso Musa, que comprendía cuan perjudicial era para la tranquilidad de su gobierno tener enfrente de sí los legítimos dueños del Magreb. Para quitar este motivo de sublevación á sus súbditos, reunió sus tropas y con ellas consiguió hacerse dueño de Arcila, Xella y demás ciudades que aun les eran fieles, dejando reducido su mando á un solo castillo, *Háchar en-Nesér*—Roca ó Peñón del Águila—, hoy Alhucemas, de donde no los arrojó merced á los ruegos de los jefes y magnates magrebinos que le expusieron lo injusto y sacrilego que sería destruir una familia emparentada con el Profeta. Musa volvió á Fez, y reinó tranquilamente hasta el año de 931.

Ya hemos dicho antes que en tiempo de Yahya IV los reyes de Ifrikía, con el auxilio de este mismo Musa, habían conseguido hacer tributarios á los reyes del Magreb. Mas cuando Musa se vió dueño del Imperio rehusó pagar el tributo que prometido había, y, en vez de reconocer vasallaje, mandaba con omnímoda independencia, arrojando de sus Estados á los gobernadores que en Fez había puesto el rey de Ifrikía, pero como Musa se reconociera inferior y más débil que aquél, y comprendiendo además que de ningún modo podría vencerle por sus solas armas, recurrió al Emir de Andalucía Abderrahmán en-Názer Lidiniláh—defensor de la ley de Dios—, reconociéndole como jefe, y es-

perando que le ayudaría para arrojar el yugo del rey de Ifrikía. Cuando el Emir Obaídaláh tuvo noticia de los propósitos de Musa, envió contra él á su alcaide Hamid al frente de un ejército de diez mil ginetes, y habiendo encontrado á Musa, que venía con sus tropas para defender sus presuntos derechos, trabaron un empeñado combate, pero sin consecuencias decisivas; mas durante la noche, y cuando Musa se hallaba más descuidado, Hamid cayó de improviso sobre el campo enemigo, destruyólo completamente, y Musa con el resto de sus huestes huyó al país de Tezúl, mientras Hamid continuó su marcha sobre Fez, de cuya ciudad se apoderó sin dificultad por hallarse casi desguarnecida, y dando después el mando de ella á Hamed ben-Hamdán, se volvió á Ifrikía para gozar allí los frutos de sus victorias.

Poco después de estos sucesos el alcaide de Musa, Ahmed ben-Abibecr, atacó y venció á Hamed, y cortándole la cabeza, como también á su hijo, las envió á Musa, quien á su vez las remitió como un gran presente al Emir de Córdoba. Ahmed ben-Abi gobernó á Fez en nombre de Musa hasta el año 934, en que Misur el-Fátah, alcaide de Abi Kásem el-Chihi, puso en estrecho sitio á la ciudad. Ahmed se defendió por largo tiempo; mas conociendo que era inútil la resistencia, y que, si no por la fuerza de las armas al menos por el hambre, le vencería su enemigo, se decidió á someterse al Misur, ofreciéndolo también muy ricos presentes. Misur aceptó los presentes, pero apresó traidoramente á Ahmed, y cargado de cadenas lo envió á la ciudad de Mehdía en Ifrikía. Los habitantes de Fez no pudieron ver con tranquilidad tanta villanía; y cerrando las puertas de la ciudad, decidieron no entregarse al enemigo. Eligieron por jefe á Hassén ben el-Kásem el-Luati, y durante seis meses hicieron inútiles todos los esfuerzos del Misur, que, conociendo su impotencia para posesionarse de la ciudad, merced á la enérgica y valiente defensa de los sitiados, les ofreció la paz, que aceptaron los *fásis* mediante una gran suma de dinero y una declaración por escrito, en la que hacían constar su sumisión al Emir de los musulmanes Abi Kásem el-Chi-

hi. Arregladas de este modo las condiciones, Misur levantó el sitio y fué á encontrarse con Musa, á quien venció en un encarnizado combate, obligándole á huir al Sáhara, en donde murió miserablemente algunos años más tarde, terminando una vida llena de perfidia, bajeza y traición.

Por este mismo tiempo, viendo los edrisitas que las disensiones y discordias que había en el Imperio podrían favorecer sus intentos de recuperar nuevamente sus Estados, salieron del castillo donde se hallaban, y, haciendo varias correrías para reunir gente, consiguieron posesionarse de algunas ciudades en el año 932. No obstante, les fué imposible recuperar á Fez, capital de sus antiguos Estados y la mas importante de todas las ciudades del Magreb. En ella imperó Hassén ben el-Kásem hasta el año 952 en que resignó voluntariamente el mando en Ahmed ben-Abibecr, que ya había vuelto de Mehdía. Tenían los edrisitas por rey á Kásem ben-Mohammed, por sobrenombre Kennún, que murió en su castillo de Háchar en Nezér el 948, y dejó por sucesor á su hijo Abulaix—padre del que vive ó vividor—, príncipe sabio, prudente, esforzado y generoso. Ardía en el corazón de este joven príncipe edrisita un vivo deseo de recuperar todos los Estados que habían pertenecido á sus progenitores; pero, creyéndose impotente para arrojar de Fez á los de Ifrikia, pidió auxilio al Emir de Córdoba, el cual accedió desde luego á la petición, viendo en esto un medio muy fácil y una excelente ocasión para apoderarse del Magreb, y sólo exigió las plazas de Tánger y Ceuta, que el príncipe Abulaix entregó á la fuerza, recibiendo en cambio un regular cuerpo de ejército, con el cual y con las tropas que pudo allegar entre sus partidarios consiguió en poco tiempo apoderarse del Magreb, á excepción de *Sichilmesa* ó *Taflálet*—Taflete—. En toda esta expedición mandaban siempre las tropas los generales del Emir cordobés, ínterin Abulaix y sus hermanos residían en Basra y Arcila, sin autoridad alguna en el Imperio; pues Mohammed ben-Jéir, Gobernador de Fez, era el que verdaderamente imperaba en el Magreb. La nobleza de ánimo de Abulaix no le permitía soportar tanta ignominia, ni jugar un

papel tan ridículo, pues veíase destronado de hecho por las tropas mismas de su protector. Por tanto, con permiso del Emir, se dirigió á España, siendo recibido y festejado en su tránsito con inusitada pompa, cual si los pueblos por donde pasaba quisieran indemnizarle de este modo de los honores que despreciaba abandonando el Imperio. Posteriormente, en el año 954, murió en un combate contra los francos en las fronteras de Cataluña, bajo las banderas de su *protector* Abderrahmán III.

Antes de partir Abulaix para España había nombrado por sucesor á su hermano Hassén ben-Kennún ben-Mohammed, cuyo nombramiento fué muy del agrado de todos los que seguían las banderas de Abulaix, y en virtud del cual fué proclamado Kennún Emir del Magreb, pero tuvo la triste suerte de ser el último rey de la dinastía edrisita. Su reinado, que duró diecisiete años, no fué nada tranquilo, pues no se gozó en él un sólo momento de paz. Los emires de Ifrikia, llamados *fatimitas*, no creían que sus Estados eran completos sin dominar el poniente del África; interin los de Córdoba, denominados *ommiadas*, *umeyyas* y también *omaíyas*, que eran dueños de las costas de Andalucía, ambicionaban el mando de las costas africanas. El infeliz y desgraciado Hassén, impotente para vencer á dos tan fuertes enemigos, unas veces estaba á favor de los fatimitas y otras se sometía gustoso á los ommiadas; ya favorecía al africano, ya al español, y siempre se inclinaba del lado que le parecía más fuerte y poderoso, esperando que los contrincantes destruyeran sus respectivos ejércitos en la demanda y quedarse él dueño absoluto de sus Estados; mas no sucedió de este modo, sino que, por el contrario, los perdió todos cuando Gháleb —vencedor—, hábil General, adornado de grande energía é intrepidez, y de no vulgar inteligencia en el arte militar, le hizo la guerra en nombre del Emir de Córdoba, y dejó reducida su autoridad á sólo el castillo de Háchar en-Nezér, donde se hizo fuerte con algunos de sus partidarios. Rodeado en este sitio por las victoriosas huestes de Gháleb, vióse obligado á entregarse á su vencedor, después de haberle asegurado éste

que se le respetaría la vida y sus tesoros, y que sería conducido á Córdoba, como él mismo lo había pedido.

Con la toma del castillo Háchar en-Nesér todo el Magreb quedó bajo la dominación de los omniadas. Para el gobierno y buena dirección del país conquistado dejó Gháleh dos gobernadores, y poco después se dirigió á España llevando en su compañía á Hassén y á todos los príncipes edrisitas, siendo recibidos por el Emir de Córdoba, Alhaquém II, con mucha cordialidad, y recibiendo de él cuantiosas rentas, con las que podían vivir regaladamente siete mil personas, aunque ellos no eran sino setecientos. Tanto Hassén como los demás de su familia eran considerados y atendidos en todo como verdaderos príncipes.

Á pesar de tantas comodidades no tardó Hassén en cansarse de aquella vida, y echaba muy de menos el gobierno de sus Estados, aunque su mando había sido más bien nominal que real. Al año siguiente de su llegada á Córdoba, ó sea el 975, pidió permiso al Emir para volverse al África (1); pero no le fué concedido sino á condición de vivir en la parte de levante. En su consecuencia, embarcóse Hassén con toda su familia en Almería con rumbo á Túnez aquel mismo año, y de allí pasaron todos á Egipto, en cuya capital permanecieron hasta principios del año 983, en el que el Califa en-Nizár ben-Maâdd le propuso la vuelta al Magreb, prometiéndole auxilio para recuperar el trono que había perdido. Hassén, que necesitaba muy poco para aceptar tal propuesta, no tardó en presentarse en Ifrikía, y luego que llegó á la ciudad de Kairuán entregó á Beljín ó Belkín ben-Ziri ben-Munadi las cartas y órdenes que para él traía de su señor en-Nizár ben-Maâdd. En cumplimiento de estas órdenes Beljín ó Belkín le dió un ejército de tres mil caballos, á cuyo frente entró en el Magreb, recorriéndolo casi todo con muy pocas dificultades y haciéndose proclamar Emir en la mayor parte de las kabilas.

(1) *Rudh el-Kartas*, pág. 127 dice que la salida de España de Hassén no fué por su voluntad, sino por orden y determinación del Emir cordobés.

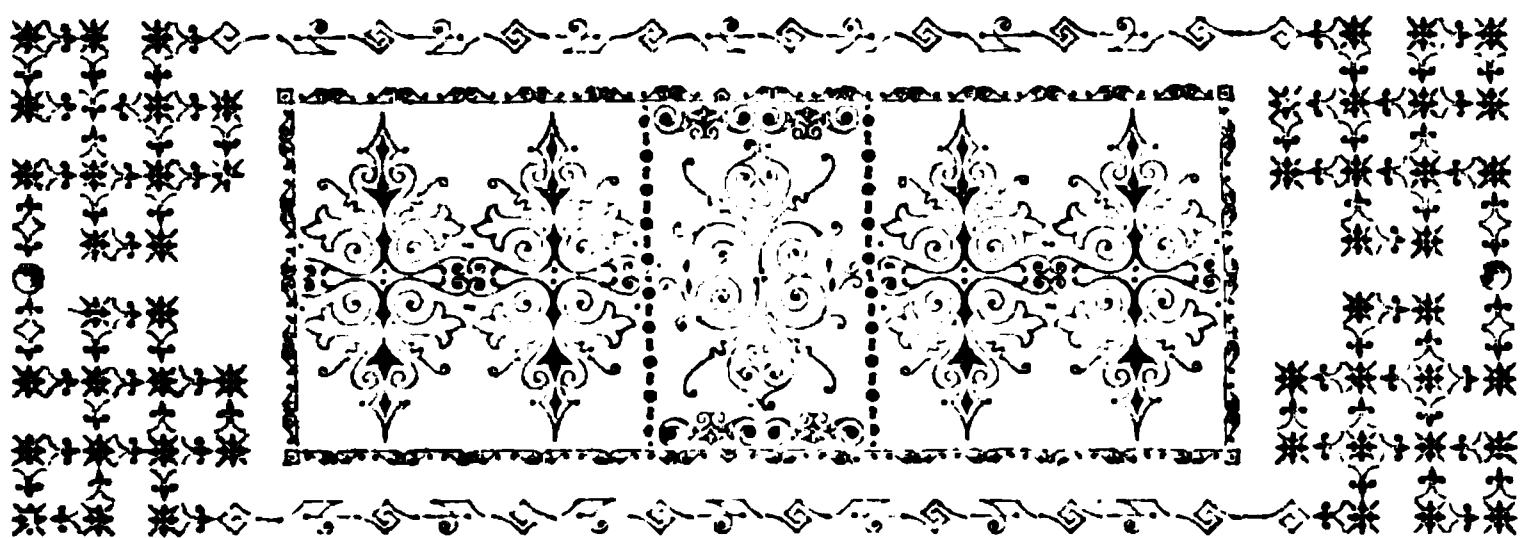
Cuando estas nuevas llegaron á Córdoba no pudieron menos de admirar á la corte del Califa Hixém el-Muid ben-Al-haquém—Hixém II—, pues todos creían imposible lo que habían llevado á cabo la audacia y temeridad de Hassén. Repuesto algún tanto el Califa de esta sorpresa envió contra Hassén un fuerte ejército, al mando de Abulhaquém Omar ben-Abdalah ben-Abi Amer, que era primo de su primer ministro *el-Manzúr*—Almanzor—. En el primer encuentro quedó derrotado Abulhaquém, viéndose obligado á refugiarse en Ceuta, donde Hassén lo tuvo cercado por mucho tiempo, hasta que llegaron nuevas fuerzas de Andalucía al mando de Abdelmálic Abú Meruán (1). Apenas estos refuerzos unidos á las tropas de Abulhaquém, se presentaron ante las huestes de Hassén, éste se creyó enteramente perdido, y sin atreverse á dar una sola batalla, pidió la paz, la cual le fué concedida con la condición de pasar á Córdoba para ponerse á disposición del Emir. El General andaluz le proporcionó cuanto podía necesitar para su viaje, y avisó al Califa dándole parte de la próxima llegada de su enemigo ya vencido.

Mucho se alegró el Califa de la victoria de sus armas, empero estaba muy lejos de aprobar las condiciones pactadas entre su General y Hassén; por lo cual envió al encuentro de este último un emisario, quien, en virtud de las órdenes recibidas del Califa, cortó la cabeza al tantas veces vencido Hassén ben Kennún, enviándola á Córdoba como prueba de haber cumplido su cometido. Este hecho tuvo lugar el año 985. Varios de sus parientes que se dirigían con él á España, se establecieron en Córdoba, donde vivieron en la oscuridad, hasta que uno de ellos, Ali ben-Hamud, logró recuperar el antiguo

(1) Algunos autores dicen, aunque sin suficiente fundamento, que fué su padre, Manzúr ben-Abi Amer, el que se puso al frente de este ejército y con él pasó el Estrecho. También dicen otros historiadores que la bárbara orden de cortar la cabeza á Hassén la dió el mismo Manzúr ben-Abi, primer ministro que era de Hixém II, y que éste no sólo era inocente, si que también ignoró tamaña alevosía, hasta que le presentaron la cabeza de Hassén. Parece esto lo más probable dada la completa abstención de los negocios en que siempre vivió el Emir Hixém.

poderío de sus mayores, ocupando el trono de sus vencedores los omniadas ó umeyas.

La dinastía edrisita que, como ya dejamos dicho, concluyó con la muerte de Hassén, duró desde 788—172 de la hégira—hasta el 935 375 de la hégira—, ó sean 197 años. Su dominación se extendió por todo el Magreb, desde Tremecén hasta Sús el-Aksa, y los mismos edrisitas fueron los que verdaderamente propagaron el Islamismo en todo el Imperio. Ellos fundaron la ciudad de Fez, que era considerada como una segunda Meca, hicieronla centro de sus riquezas y capital de sus Estados, hasta que la perdieron por efecto de las guerras con los fatimitas y umeyas, desde cuya época los emires edrisitas residieron en Albucemas, en Basra ó en Arcila.



CAPÍTULO IV

Los zenetas.—Ziri se apodera del Magreb.—Sus viajes á España.—Sublevación de Iddu.—Guerras entre Ziri y el Emir de Córdoba.—Ziri en el desierto.—Reinado de el-Muaz.—Su dependencia del Emir andaluz.—Sucédele Hamama.—Guerra entre éste y Tamim.—Muerte de Hamama.—Dunas.—División del mando entre sus hijos.—Guerra entre Fetuh y Achíxa.—Manzúr ben-Muaz.

En la época que vamos á recorrer brevemente, se disputaban el mando del Magreb dos tribus á cual más poderosa, á cual más noble y á cual más fanática; llamábase la una *Maghráua* ó *Magrawa* y la otra *Ifrán*. Después de diferentes peleas y sangrientos combates en los que fué diversa la suerte de las armas, Ziri ben-Atiia ben-Abdalah, de la tribu de Maghráua y rey de los zenetas, venció y derrotó por completo el ejército de los Ifrán, mandado por Iddu ben-Ialí el-Ifráni; pero conociendo que en medio de tantos partidos y diversos pareceres como había en el Magreb no podría continuar mucho tiempo dominando el país sin el auxilio y amparo de los califas de Córdoba, se declaró tributario de Hixém el-Muid, que lo era entonces, y con su beneplácito—ó más bien con el de su primer ministro el-Manzúr, que era el rey de hecho y quien todo lo gobernaba y dirigía—conquistó todo el Magreb, en 986, y fijó su residencia en la ciudad de Fez, anti-

gua capital de los edrisitas. Su primer cuidado al ocupar el trono se dirigió á tranquilizar en lo posible sus Estados y hacerse respetar por todas las tribus que los componían; y, después de haberse posesionado de las ciudades y fortalezas abandonadas por el cobarde Abulbehari, que las gobernaba como tributario de los de Ifrikia, extendió sus Estados desde *Zab* hasta *Sús el-Aksa*.

Á medida que pasaba el tiempo comprendía Ziri con mayor claridad que le era imposible conservar el trono sin la protección y auxilio eficaz de los califas andaluces; por lo que decidió hacer un viaje á España y ofrecer un regalo de inmenso valor (1) al gran Visir Manzúr ben-Abi Amer, regalo que éste recibió, como era de suponer, con sumo placer y satisfacción, y en agradecimiento se le renovó el acta, en virtud de la cual se le confería la soberanía del Magreb. Satisfecho Ziri del buen resultado de su viaje volvióse á Fez en el mismo año, que fué de 991. Empero como Manzúr había quedado tan complacido de la visita y más aun de los regalos de Ziri, le escribió muy luego ordenándole que volviera á visitarle. Para poner Ziri en ejecución las órdenes del Visir, encargó el gobierno del Magreb á su hijo Muaz, mandándole que se estableciera en Tremecén, y confió el mando de la ciudad de Fez á sus dos alcaides Abderrahmán ben-Abdelquerim y Alí ben-Mohammed. Tomadas estas disposiciones, púsose en camino, llevando regalos en nada inferiores á los que llevó en su primer viaje; pero á pesar de todo iba con suma desconfianza, porque temía alguna traición por parte de Manzúr. Á su llegada á la capital de Andalucía ofreció el regalo al Visir y éste por su parte agasajó á Ziri extremadamente y le hospedó en un soberbio palacio.

(1) El autor de *Rudh el-Kartas* dice en la pág. 141, que este regalo consistía, entre otras cosas, en 200 magníficos caballos de pura raza, 50 camellos *mehari*, animal de rápido paso empleado por los árabes en sus largas correrías al través del desierto, y tan común entre las tribus del Sáhara, que, por la rapidez con que anda, le llaman en Marruecos el *Vapor del desierto*. También le mandó mil escudos cubiertos de piel de búfalo, numerosas cargas de arcos de excelente madera, gatos almizclados, girafas, búfalos y otros varios animales del Sáhara, mil cargas de dátiles y multitud de tejidos de fina lana.

No tardó Ziri en volver al Magreb, y apenas pisó las playas de Tánger, donde desembarcó, exclamó poniéndose las manos sobre la cabeza: «Aun me perteneces ¡oh cabeza mía!» ¡Tal era el temor que tenía de perecer á manos de Manzúr! No se creyó seguro hasta pisar el Magreb, donde esperaba mandar no como Visir, cuyo título despreció, sino como Emir independiente de los califas de Córdoba. Pero, cuando él se forjaba estas ilusiones, cuando él se creía en circunstancias de poder sacudir la despótica coyunda de los emires de Córdoba, y cuando, en fin, tenía el proyecto de mandar con completa independencia en todo el Magreb, no tenía conocimiento de la sublección que durante su ausencia había tenido lugar en sus Estados. En efecto, Iddu ben-Ialí el-Ifrani, que seguía mandando á una gran parte de los zenetas llamados beni-Ifrán, renovando las antiguas enemistades y querellas que habían tenido lugar entre éstos y los de Maghráua, se sublevó con todas sus tropas y consiguió apoderarse de la ciudad de Fez en 992, mientras Ziri hacía su segundo viaje á España. Cuando Ziri tuvo noticia de tan desagradables acontecimientos, reunió apresuradamente sus huestes, y con las tropas que pudo allegar en su tránsito, llegó cerca de Fez donde se encontró con el ejército de Iddu, y empezó con él una reñida y sangrienta batalla, en la que estuvo por mucho tiempo dudosa la victoria, hasta que por fin se declaró en favor de Ziri, que entró en Fez y cortó la cabeza á Iddu, enviándola algunos días después al Emir cordobés, como medio de estrechar con él las buenas relaciones que ya mediaban entre ambos y de asegurarse en el mando del Imperio.

Con la muerte de Iddu se desalentaron mucho sus partidarios y llegaron á desistir por entonces de conseguir el mando del Magreb, que quedó en completa paz. Ziri se aprovechó de ella para extender sus dominios y hacerse respetar de los Estados vecinos. Por este tiempo dió Ziri principio á la fundación de la ciudad de *Uxda*, á la que trasladó su familia y sus tesoros en 994, estableciendo en ella la corte de sus Estados. Dos años más tarde hizose Ziri algo sospechoso para Manzúr,

quien lo destituyó, enviando contra él un fuerte ejército bajo el mando de Uadih el-Fátah.

Al desembarcar Uadih en Tánger se le agregaron no pocos guerreros de las kabilas de Gomara, Zenhacha y zenetas, á quienes proveyó de armas, vestidos y dinero. Apenas tuvo Ziri noticia de la llegada del enemigo á Tánger, se apercibió para el combate, salió de Fez con todas sus tropas zenetas, y habiéndose encontrado ambos ejércitos en *Guad-Zádat*, empeñaron una terrible acción, la cual fué muy encarnizada y sangrienta, estando tres meses casi en un continuo combate. Uadih siempre llevó la peor parte, y perdió muchos de sus soldados; por cuya razón vióse obligado á volver á Tánger, que estaba por los emires andaluces, y desde allí escribió á Manzúr dándole parte de sus desgracias y pidiéndole refuerzos de hombres, caballos y dinero. Gran pena y no poco disgusto causó esta noticia á Manzúr, pero, como hombre esforzado y diligente, no tardó en dar las oportunas órdenes para reunir un respetable ejército, con el que llegó él mismo hasta Algeciras (1), donde lo embarcó para Ceuta, que también estaba por el Emir de Andalucía, y dió el mando de todo el ejército á su hijo Abdelmálec el-Mudáffar—el siervo del Rey el Victorioso—

Entretanto, no se descuidaba ni dormía sobre sus laureles el intrépido Ziri, no obstante sus pasadas victorias. Reunió, pues, todas las kabilas de los zenetas, con las que formó un ejército numerosísimo; Abdelmálec á su vez se juntó con Uadih y ambos con sus respectivas tropas, que no eran inferiores en número á las del enemigo, salieron de Tánger para encontrarse con Ziri y vengar la derrota de Uadih. También Ziri había salido de Fez, y hallándose los dos ejércitos uno enfrente del otro en el río Mina, no muy lejos de Tánger, se dió un combate tan reñido como sangriento, en el que la victoria quedó por parte de los andaluces. Ziri, á pesar de haber sido gravemente herido por un negro, huyó velozmente, dejando en poder del ene-

(1) Los árabes la llamaron *Yezira el-Jádra*—Isla Verde—por haber enfrente de esta ciudad una isla, que aun hoy lleva este nombre.

migo un rico botin. Llegado á las cercanías de Mequinez, intentó reunir sus destrozadas huestes para vengar su derrota; pero Abdelmálec, que conocía la intrepidez y valor de su enemigo, envió contra él á Uadih, quien nuevamente venció á Ziri en las cercanías de Mequinez, apoderándose de dos mil caballeros maghráuas. Ziri, con el reducido número de soldados que pudieron seguirle, trató de salvarse en Fez, empero esta ciudad cerró sus puertas, y el vencido y fugitivo Emir dióse por satisfecho con que los fásis le entregaran sus mujeres, hijos y algunas bestias cargadas de provisiones.

Después de esto aun hubo algunas correrías y escaramuzas entre Ziri y las tropas de Uadih, que no cesaron de perseguir á su enemigo hasta obligarle á tomar el camino del desierto. Al llegar Ziri á Zenhacha encontró á sus habitantes revolucionados contra su rey, y, comprendiendo el partido que podía sacar de esta sublevación, se puso al frente de los amotinados, con cuyo auxilio y con el de los soldados que le habían seguido, no le fué difícil arrojar del trono á Edris ben-Manzúr, apoderarse de varias é importantes ciudades y formar un nuevo estado, que consiguió gobernar pacíficamente hasta el año 1,001, si bien en clase de feudo ó tributario del Emir de Ifrikía.

Abdelmálec, después de la derrota y fuga de Ziri, entró en Fez, cuyos habitantes le recibieron con extraordinarias muestras de alegría, y gobernó el Magreb con paz y justicia hasta el año 998 en que fué llamado por su padre. Al partir para España dejó el mando del Magreb á Aisa ben-Said, quien también hubo de pasar á Andalucía, sucediéndole Uadih el Fátah. Éste gobernó el Imperio hasta el año 1,003. Cuando Ziri huyó al desierto las tropas zenetas aclamaron por soberano á uno de sus hijos, llamado el-Muaz ben-Ziri, el que conociendo el gran poder de los califas andaluces y los muchos partidos en que se hallaba dividido el Magreb, no podía ignorar lo muy difícil y aun imposible que le sería gobernar su país sin prestar vasallaje á dichos califas. Por esto su primer cuidado fué hacer las paces con Manzúr. Éste murió en el mismo año, y le

sucedió su hijo Abdelmálec el-Mudáffar en el cargo de primer ministro de Hixém II, por consejo que su misma madre le diera poco antes de morir. Abdelmálec, en recompensa de la sumisión de el-Muaz, llamó á España á Uadih, ordenándole entregara á aquél el gobierno de todos sus Estados en el Magreb, con la condición de pagarle cierto tributo; condición que, no sólo admitió el -Muaz, sino que, en prueba de su basallaje y dependencia, envió en rehencs á Córdoba á su hijo Manzúr. Por estos medios pudo el-Muaz vivir tranquilamente y gozar en paz el gobierno de todo el Magreb hasta su muerte, que tuvo lugar el año 1,030.

Muerto el-Muaz ben-Ziri, sucedióle su primo, ó hijo según otros autores, Hamama ben el-Muaz, que, celoso como era del bien de sus gobernados, imperó y mandó en sus Estados con mucha prudencia y justicia por espacio de dos años, al fin de los cuales Tamím ben-Zimur, Gobernador de Salé, unido con algunos revoltosos de la tribu de beni-Ifrán, trató de encender de nuevo las guerras entre esta tribu y la de Maghráua, como en tiempo de Ziri y de Iddu. Apercebido Hamama de los intentos de Tamím reunió sus tropas y salióle al encuentro en 1,032 con poderoso ejército, pero Tamím consiguió batirle y dispersarle completamente, obligando á Hamama á refugiarse lleno de saña y coraje en la ciudad de Uxda, tributaria entonces del Emir de Tremecén. Con esto quedó dueño del vacilante trono del Magreb el afortunado Tamím, que, á decir de las historias árabes, fué muy fanático, ignorante y sanguinario. Hizo perecer á más de seis mil judíos sólo porque no profesaban el mahometismo, y arrebató á los demás sus riquezas y mujeres.

Siete años permaneció Tamím en Fez, durante cuyo tiempo se había pasado Hamama á Túnez, y noticioso de las crueldades y desaciertos de su émulo, aprovechóse del general disgusto que dominaba á los magrebinos, é hizo un llamamiento á todas las tribus del Maghráua, que no tardaron en responder á él y someterse á las órdenes de su antiguo jefe. Éste para dar más impulso á la sublevación y excitar más el ánimo de sus secuaces, se presentó en medio de ellos y les hizo ver lo

perjudicial que bajo todos conceptos les era el mando de Tamím. Excitados así los ánimos reunió todas sus tropas, y, poniéndose al frente de ellas, marchó sobre Fez, y en la primera batalla derrotó á Tamím, quien con muy pocos soldados que le quedaron pudo refugiarse en Xella. De resultas de esta batalla quedó Hamama dueño por segunda vez de la ciudad de Fez y de una gran parte del Magreb, que gobernó sablamente hasta su muerte, acaecida en 1,048. Le sucedió su hijo Dunas, cuyo reinado fué todo de paz y felicidad, conservando todas las posesiones que le dejó su padre.

Durante el reinado de Dunas, que llegó hasta el año 1,060, adelantó mucho el Imperio en todos conceptos, pues jamás se habían construído tantos edificios, ni habían ido tantos extranjeros al Magreb como en este tiempo. Mas en medio de su prudencia, sabiduría y excelentes dotes de gobierno, el Emir Dunas cometió una gran falta, que también era muy común entre los reyes cristianos de España en aquella época. Esta falta consistió en dividir el reino poco antes de morir entre sus dos hijos, dando el mando del barrio de los andaluces á Fetuh, y el del Kairauín á Achíxa. Es de notar que los emires de Andalucía habían abandonado ya por este tiempo sus pretensiones sobre el Magreb, á causa de la decadencia en que se hallaba el Califato cordobés. Por esta razón los emires de Fez, Tamím y Dunas, yaun el mismo Hamama, en la segunda vez que reinó, imperaron sin dependencia alguna de los emires españoles; y he aquí también porque Dunas pudo sin contradicción dividir el mando del Imperio, disponiendo de él como dueño absoluto.

Continuando la relación de los sucesos del Magreb, decimos, que los dos hermanos Fetuh y Achíxa, como era de esperar, no tardaron mucho en tener envidia el uno del otro; y Achíxa, más turbulento y más guerrero que Fetuh, declaró la guerra y atacó á su hermano, quien temiendo alguna felonía de Achíxa se hallaba convenientemente preparado, y aún con idénticas aspiraciones que éste. Ambos hermanos, al frente de sus respectivos ejércitos, pelearon con igual valor y constan-

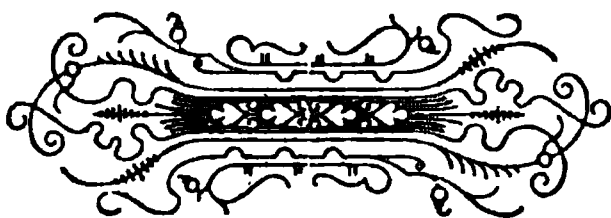
cia por espacio de tres años, al fin de los cuales Fetuh, valiéndose de la astucia, consiguió entrar en el barrio Kairauín en donde venció y mató á su hermano. De este modo quedó Fetuh dueño único del Imperio, que gobernó pacíficamente hasta que Féz fué sitiada por los de Lemtuna; pues entonces, prefiriendo su propia tranquilidad y sosiego á las fatigas que necesariamente trae consigo la defensa de un Estado, abandonó la ciudad y el gobierno en 1,064—457 de la hégira—.

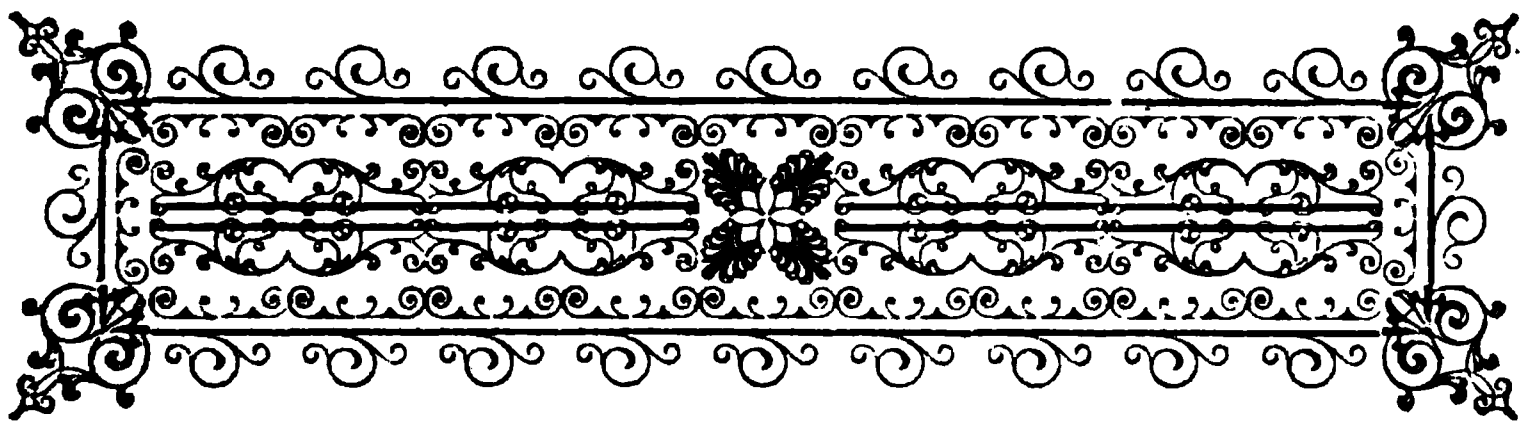
Por este tiempo había vuelto de Córdoba un primo de Fetuh llamado Manzúr, á quien su padre el-Muaz ben-Ziri, dejara en rehenes como prueba de sumisión al Emir andaluz. Viendo Manzúr abandonadas las riendas del gobierno de Féz, se apoderó de ellas con suma facilidad, puesto que nadie se las disputó. Era Manzúr hombre resuelto, audaz y valiente, como lo probó más de una vez en los no pocos combates que sostuvo con los de Lemtuna. Mas, á pesar de estas buenas cualidades, no pudo conservar por más tiempo su vacilante Imperio, y desapareció de Féz el año 1,067, en ocasión que se hallaba sitiada por Yusef ben-Taxefin el-Lemtuni. Cinco días después de la desaparición de Manzúr entró Yusef en la ciudad, en la cual permaneció muy poco, pues luego salió á campaña, ansioso de nuevas victorias. Á poco de su salida de Féz se presentó Tamím ben-Manzúr ante las murallas de la plaza y al frente de un formidable ejército de zenetas; y habiendo prometido á sus habitantes un perdón general le abrieron las puertas y sin oposición de ningún género entró triunfante en ella. Tamím, traidor á su palabra, principió á quitar la vida á los crédulos lemtunas que había en Féz, haciendo perecer á unos por medio del fuego, y en la cruz á otros; suplicios muy usados por este tiempo en el Magreb. Incalificable conducta fué esta, y que ciertamente le había de proporcionar serios disgustos, y, lo que más es, había de causarle la pérdida del mando, que aun ejercía en la ciudad de Féz, único punto que le faltaba dominar á Yusef para conquistar todo el Imperio marroquí. Efectivamente, aun estaba el cruel Tamím ocupado en estas bárbaras ejecuciones, cuando se presentó Yusef con sus ague-

rridas y formidables huestes delante de la ciudad; cercóla estrechamente, y, después de algunos encarnizados combates y parciales asaltos, pudo apoderarse de la tan codiciada ciudad, último baluarte de los zenetas. Para esta conquista favoreció mucho á Yusef el auxilio de bastantes fásis descontentos en gran manera de la conducta bárbara é impolítica de Tamím.

Posesionado de Fez el valiente jefe de los almoravides siguió una conducta no menos cruel y bárbara que la de Tamím, pues hizo perecer á veinte mil zenetas que había dentro de la población, consiguiendo de este modo extinguir en Marruecos la dinastía que sucedió á los edrisitas.

La dinastía zeneta, que se había apoderado del Magreb por las divisiones intestinas que en él reinaban, lo conservó por espacio de cien años, pero con sujeción casi completa y vasallaje de los califas de Córdoba. Los lamentables errores de los últimos emires edrisitas continuaron minando el Imperio en tiempo de los zenetas. Sin esto, la intemperancia de ambiciones, que tanto dominaba en el Magreb, y la falta de unión en las tribus mahometanas de allende el Estrecho, fueron causas más que suficientes para que los almoravides, unidos en miras y pareceres, y guiados, además, por un valiente caudillo, se apoderaran del trabajado país mauritano como tendremos ocasión de ver en el siguiente capítulo.





CAPÍTULO V

Los almoravides.—Predicaciones de Abdalah.—Conquista del Sudán y Sichilmesa.—Triunfos de sus partidarios en el Magreb.—Muerte Abdalah y sucédele Abubecr.—Éste se vuelve al desierto.—Yusef ben-Taxefín.—Fundación de la ciudad de Marruecos.—Conquistas de Yusef en África.—Decadencia de los califas cordobeses.—Ben-Abbéd pide auxilio á Yusef.—Viene éste á la Península.—Su dominación en España.—Su muerte.—Allí.—Sus conquistas en España.—Taxefín.—Su trágica muerte y fin de los almoravides.

IMPOSIBLE nos es detenernos en averiguar el origen de las tribus zenhachíes, á una de las cuales pertenecía el héroe, que, capitaneando á los almoravides, conquistó el Magreb, la Ifrikía y más tarde gran parte de la España; bástenos saber que al otro lado de la gran cordillera del Atlas existían los zenhachas, divididos en setenta tribus, todas bárbaras, sin agricultura, sin artes, sin ciencia, y que no tenían religión alguna, ó eran muy reducidos sus conocimientos sobre el destino del hombre en la tierra: es positivo, que no conocían el Alcorán, y esto fué más que suficiente para que muchas veces les declararan la guerra las vecinas tribus que profesaban el mahometismo.

Por los años 1,038—430 de la hégira—salió del Sús, su país natal Abdalah ben-Yasín con dirección al Sáhara para predicar las doctrinas del Alcorán á las kabilas de los zenhachas. Apenas principió á enseñar corrieron presurosas á oír sus lecciones diferentes tribus, distinguiéndose entre todas la de Lemtuna.

Poco tiempo después, encontrándose rodeado de unos mil discípulos de los más nobles de dichas tribus, dióles el nombre de *el-Morábitun*—ermitaños musulmanes, *morabitos*—, de donde se formó el apelativo de almoravides. Viendo el maestro los grandes adelantos de sus discípulos, envió á varios de los más aventajados para que enseñaran la doctrina del Islam á sus respectivas tribus; y como algunas rehusaran abrazar la nueva religión, Abdalah creyó conveniente predicarles con el irresistible y *convinciente* argumento de la espada. En efecto, el año 1,042, capitaneando dos mil almoravides, declaró la guerra á las tribus incrédulas, las venció en campal batalla y las obligó á abrazar las nuevas doctrinas. Bien pronto su poder se extendió por el Sudán y gran parte del Magreb, posesionándose de Sichilmesa y de todo el país de Daráa.

Á pesar de ser Abdalah el jefe de estas expediciones, nombró á su fiel compañero Yahya ben-Ibrahim como Lugarteniente y General de sus tropas. Como la tribu de Lemtuna era la más acérrima partidaria de las doctrinas enseñadas por Abdalah, y la que se esmeraba más en imitar sus ejemplos, éste, á la muerte de Yahya ben-Ibrahim, nombró para sucederle á Abú-Zaquería Yahya ben-Omar, de la tribu de Lemtuna, hombre sumamente austero en sus costumbres, modesto y despreciador de las cosas de este mundo, según cuentan las crónicas árabes: el cual en varios combates y batallas que sostuvo con los enemigos de su religión, mostró bien claramente ser un gran guerrero, buen General y muy valiente; conquistó después varias ciudades, y por fin murió en una batalla dada en el Sudán el año 1,056. Abdalah nombró para sucederle á su hermano Abubecr ben-Omar, á quien encargó también la continuación de la guerra.

Este intrépido General supo corresponder dignamente á la misión que se le confiaba, y puesto á la cabeza de un gran ejército, cuya vanguardia iba bajo las órdenes de su primo Yusef ben-Taxefin, avanzó hasta el Sús el-Aksa, apoderándose de todo su territorio, degollando á muchos mahometanos que profesaban doctrinas muy diferentes á las profesadas por los

almoravides, y los que se salvaron de esta carnicería tuvieron que abrazar las enseñanzas de sus vencedores. Abubecr volvió después victorioso sobre la ciudad de Aghmat, á la que puso un estrecho cerco con todas sus tropas para obligarla á rendirse. Gobernaba entonces esta importante ciudad Lekut ben-Yusef ben Ali el-Maghráui, quien, viéndose sin fuerzas para resistir á tan poderoso enemigo, trató de huir, aprovechándose de la noche, con todos sus amigos y tesoros, lo que al fin pudo conseguir, y pasó al oriente del Atlas, para ponerse allí bajo la protección de los beni-Ifrán. Fácil les fué á los almoravides posesionarse de la abandonada ciudad; mas no por esto descansaron un momento, sino que continuaron su marcha sobre Tedla, donde los beni-Ifrán se habían hecho fuertes; pero también esta ciudad tuvo que abrir sus puertas á las irresistibles huestes de Abubecr, quien ordenó quitar la vida á todos los beni-Ifrán y al mismo Lekut. Pasó luego como un relámpago al país de Temsena, del que se posesionó después de algunos combates, en uno de los cuales murió Abdalah el año de 1,059. Los almoravides nombraron en el acto para sucederle al infatigable Abubecr, que ya había sido designado por Abdalah, quien mucho antes había encarecido á sus tropas la necesidad de que éste y no otro le sucediera en el mando,

Después de haber dado sepultura al cadáver de Abdalah, y reconocido con alegría como sucesor á Abubecr, se puso éste en campaña al frente de sus aguerridos soldados, y hecho dueño de todo el país de los Berghuata, con cuyos habitantes observó la misma conducta que había observado con los del Sús el-Aksa, se volvió á Aghmat, de donde volvió á salir á operaciones el año 1,060, continuando sus correrías y destruyendo todos los ejércitos que contra él enviaban los beni-Ifrán. Cansado de los muchos trabajos que necesariamente sufría en tales correrías, volvióse por segunda vez á Aghmat, donde no mucho después le halló un emisario que venía del Sáhara para anunciarle el levantamiento de todo el país contra su autoridad, y particularmente contra las kabílas de la tribu de Lemtuna. Esta fatal noticia sorprendió no poco á Abubecr, y le

obligó á sacrificar el naciente Imperio para ir á pacificar su país natal. Dejó, pues, el mando de la mitad de sus tropas á Yusef ben-Taxefin, ordenándole que continuase la guerra, á cuyo efecto le invistió de amplios poderes, y con la otra mitad de las tropas almoravides salió al año siguiente para el desierto. En poco tiempo llegó al Sáhara, que no tardó en pacificar, y obligó á los sublevados á reconocer su autoridad.

Entretanto, Yusef ben-Taxefin trató de consolidar su mando y extender sus Estados; pues, si por entonces los gobernaba con dependencia, y como Califa de Abubecr, concibió la idea de declararse más adelante absoluto dueño del Magreb. Al frente de sus aguerridas huestes recorrió veloz, como la gacela de su país, las tribus próximas á Aghmat, consiguiendo someterlas á su mando. Estas victorias de Yusef llegaron á oídos de Abubecr, que, como ya tenía pacificado el Sáhara, volvía con ánimo de reemplazar ó destruir á su primo Yusef, y darle gracias por lo mucho que había hecho en favor de la naciente dinastía. Poco antes de encontrarse con él, supo, con no poco sentimiento y gran sorpresa, que Yusef no pensaba entregarle el mando. Entonces Abubecr, que conocía la fuerza de voluntad de su primo y el valor nunca desmentido de sus partidarios, y que por lo mismo no podría arrancarle las riendas del gobierno, trató de no exponerse á perderlo todo; y encontrándose con Yusef le felicitó por sus victorias, renunció á sus pretensiones, y después de darle varios consejos para el buen gobierno de sus Estados, dió vuelta al desierto, donde continuó mandando sus tribus y haciendo guerra á los insubordinados y á los que no querían recibir la doctrina del Alcorán. Finalmente, herido en uno de tantos combates por una flecha envenenada, murió el año 1,087.

Con la vuelta de Abubecr al Sudán quedó Yusef por único dueño de las provincias conquistadas á este lado del Atlas, teniendo por capital á Aghmat. Empero como esta ciudad era bastante reducida y poco capaz para contener los muchos personajes almoravides que componían la corte de Yusef, y como además eran muchísimas las personas que de todas par-

tes acudían á ella, atraídas por la fama de santidad de sus habitantes, Yusef determinó construir una nueva, á la que más tarde se dió el nombre de Marruecos. Algunos autores atribuyen á Abubecr el proyecto de edificar esta ciudad; pero dicen también que no pudo ejecutarlo por su repentina vuelta al desierto para pacificar las tribus revolucionadas. La ciudad de Marruecos fué desde su fundación capital de los almoravides y almohades, y Abú-Yusef Yacub el-Manzúr fué el que más la embelleció en el siglo XII. Corriendo los años Marruecos vino á dar el nombre á todo el Imperio del Magreb.

Después que Yusef echó los cimientos de la nueva capital, salió á campaña con todas sus tropas, que ascendían á cuarenta mil esforzados almoravides, los que á su indisputable valor unían el fanatismo. En esta campaña, que podemos decir duró hasta 1,086, se hizo Yusef dueño de todo el Magreb, incluso las ciudades de Tánger y Ceuta, que estaban defendidas por los mahometanos andaluces; destruyó las dos tribus que entonces se disputaban el dominio del Magreb, á saber: los beni-Ifrán y los Maghráuas; se apoderó de Orán, Argel, Túnez y Bugia, no parando hasta llegar á las fronteras del Egipto. Jamás se habia conocido en el África un imperio musulmánico tan dilatado. Bien es verdad que para conseguir esto tuvo Yusef que dar grandes batallas y vencer innumerables dificultades; pero á todo supo dar cima, auxiliado de su invencible constancia y del valor y fanatismo de sus seguidores. De este modo se verificó que los zenetas, antiguos conquistadores de este país, tuviesen que huir ante las huestes de los almoravides.

No puede negarse que Yusef poseía dotes de conquistador. Astuto, valiente, intrépido, ambicioso, y tan apto para conquistar naciones como para gobernarlas, son las cualidades que, al decir de las crónicas árabes, adornaban á este caudillo. Pero sin rebajar nada estas prendas podemos asegurar que le favoreció muchísimo el desvalido estado en que se encontraba el Magreb. Por una parte el Califato de Córdoba habia llegado á un estado tal de decadencia, que sus emires tenían bastante

con defenderse de los reyes cristianos, y ya no era el Imperio antes tan temido de casi todas las naciones de la tierra; y por otra los últimos reyes zenetas que gobernaban el trabajado país de Marruecos, eran demasiado débiles para resistir el ímpetu de las kabilas mandadas por Yusef, y en las luchas intestinas habían perdido el valor y energía que dan la unión para salvar las naciones en casos extremos, y librarlas de la invasión extranjera.

Dueño, pues, Yusef de un Imperio tan dilatado, la fortuna, que por todas partes le sonreía, deparó un nuevo campo á sus victorias y un nuevo y no pequeño estímulo á su ambición. El gran Imperio de los califas de Córdoba, que tan poderoso y temible, como hemos dicho, se había manifestado más de una vez; aquel Imperio, verdadero comercio de riquezas; aquel Imperio, en fin, cuya amistad habían solicitado los más poderosos Estados, se había dividido en varios reinos, y todos juntos no eran capaces de resistir á las armas cristianas.

En Castilla y León reinaba el intrépido Alfonso VI, cuya intrepidez, valor y espíritu guerrero le habían llevado hasta las playas de la plaza de Tarifa, y allí metiendo su caballo en el mar, exclamó: *He llegado triunfante á los últimos términos de la Andalucía.*

La determinación de este intrépido guerrero llevó la exasperación al ánimo de los musulmanes, y como el Emir de Sevilla, Mohammed ben-Abbéd, no se juzgase con suficientes fuerzas para vencer al rey castellano, quiso pedir auxilio á los africanos, y en efecto reunió sus magnates, que unánimes decidieron implorar de Yusef ben-Taxefín las fuerzas necesarias para humillar á sus eternos enemigos los cristianos.

Tenía Mohammed ben-Abbéd un hijo llamado Erraxid, príncipe prudente, conocedor del ambicioso carácter de Yusef, y con la autoridad que le daba la cualidad de haber sido jurado heredero del trono de su padre, atrevióse á decirle: *Padre y Señor mío: ¿Quieres traer al ambicioso Yusef ben-Taxefín que ha salido de los desiertos de Alkibla atropellando todas las tribus de el Magreb y de Mauritania? No dudes de que nos echará*

de nuestra casa y nos desterrará de nuestra patria. Prefiero hijo mío, le contestó ben-Abbéd, guardar los camellos del rey de Marruecos á ser vasallo y tributario de estos perros cristianos.—Hágase, replicóle su hijo, lo que Dios te inspire (1). Una embajada pasó á Marruecos, y en nombre de los musulimes españoles pidió y suplicó humildemente á Yusef ben-Taxefin que viniese á la Península para ayudarles contra el rey cristiano. El mismo Mohammed ben-Abbéd pasó el Estrecho de Gibraltar con el fin de apresurar la venida de Yusef, á quien encontró camino de Ceuta, que acababa de conquistar su hijo el Muaz. El Emir de Sevilla expuso á Yusef el funesto estado en que se hallaban los musulimes andaluces, como Alfonso de Castilla había conquistado á Toledo, y no había fuerzas mahometanas que pudieran detener las triunfantes marchas del rey cristiano, y que si no querían que fueran muertos y cautivos los seguidores de Mahoma, se apresurase á venir á la Península y salvar el poder de los creyentes. ¡Triste situación la de los musulimes andaluces; No hacía muchos años que su poder se extendía por todo el Magreb y sus tropas desafiaban á los reyes de Ifrikia, con los cuales sostenían una continua lucha, y ahora tienen que pedir el auxilio de un hijo del desierto para conservar al menos las capitales de sus Estados.

No hay para que decir que este llamamiento fué muy del agrado de Yusef, á quien como á hombre sagaz y político, no se le ocultaba la degradación á que habían llegado los musulmanes españoles, y veía, además, abierta la puerta para poseionarse de la Península. *Volveos á vuestro país,* contestó al Emir sevillano, *que pronto iré yo con el auxilio de Dios.* En efecto, arreglados los asuntos del Magreb, y reunido un respetable ejército de almoravides, embarcóse con él en Ceuta en 1,086, y en pocas horas se halló en las aguas de Algeciras, en donde se le reunió una gran multitud de moros españoles, sedientos de vengar las derrotas que habían sufrido de Alfonso. Hallá-

(1) La Historia nos refiere que el infeliz Mohammed ben-Abbéd murió rodeado de miseria en Aghmat, y sus hijos é hijas tuvieron que ganarse el preciso sustento en trabajos más humildes aún que guardar los camellos del Sultán marroquí.

base éste en aquella época sitiando á Zaragoza, y en el momento mismo en que supo el desembarque de Yusef, levantó el sitio, y reuniendo sus tropas fué á encontrarse con el enemigo. En Zalaca se avistaron ambos ejércitos, y el musulmán más numeroso ó más afortunado que el cristiano, venció en aquella triste jornada. No seguiremos á Yusef en sus expediciones por la Península por no ser este nuestro objeto, y sí sólo diremos que pasó cuatro veces el Estrecho, seguido de multitud de beréberes, ansiosos de nuevas conquistas y sedientos de pillaje, que conquistó muchas ciudades y que redujo á su obediencia á todos los reyezuelos musulmanes que había en España, consiguiendo reunir bajo su mando un Imperio que al N. tenía por límites los Pirineos y el Sáhara al S.

Este gran soldado, este invencible General, este sagaz y político hijo del desierto vivió cien años, puesto que nació en 1,006, y murió en 1,106 en la ciudad de Marruecos, después de una larga enfermedad. Su reinado duró treinta y nueve años, á contar desde su entrada en Fez el 1,067, ó cuarenta, contando desde que Abubecr le nombró su Lugarteniente en el Magreb. Después que Yusef conquistó el país dominado por los musulmanes en la Península y que todos los príncipes mahometanos le reconocieron por jefe y soberano, tomó el título de *Amir el-Múmenin* ó sea príncipe de los creyentes (1).

Muerto Yusef en la capital de Marruecos, sucedióle su hijo primogénito Alí, por sobrenombre Abulhassán, que tuvo por madre á una cristiana cautiva llamada *Kámra*—luna—y por sobrenombre *Fad el-Hósen*—perfección de hermosura—. Á la edad de veintitres años tomó Alí las riendas del gobierno y el título de *Amir el-Múmenin*, cuyo título han conservado religiosamente hasta nuestros días los sultanes marroquíes. Era Alí hombre de relevantes prendas y digno, en verdad, de suceder á su padre. Durante el tiempo que reinó, que fué hasta

(1) Estas palabras *Amir el-Múmenin* ó *Múminin* degeneraron después en el idioma español y se convirtieron en *Miramamolín*. Yusef fué el primero que se llamó *Amir el-Múmenin*, y desde él todos los soberanos del Magreb hasta nuestros días, siendo este el título de que más se glorían.

1,142, en cuyo año murió, tuvo lugar la batalla de Uclés ó de los siete condes, tan desgraciada para los españoles, y en la que las tropas musulmanas eran mandadas por el brabo General Tamím ben-Yusef, hermano del Emir. No dejó de ser bastante afortunado Alí en las cuatro expediciones que hizo á España, en las cuales conquistó nuevas ciudades y también las Islas Baleares en 1,115; empero no fué tan afortunado en África, en donde tuvo que pelear contra los almohades, de quienes hablaremos en el siguiente capítulo.

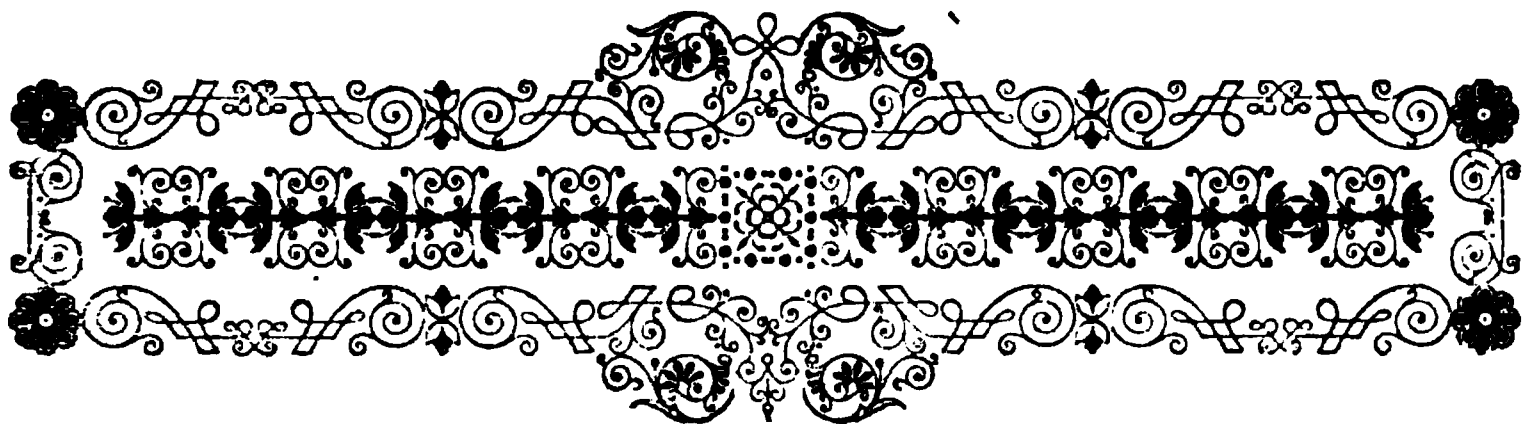
Al Emir Alí ben-Yusef le sucedió su hijo Taxefín, llamado también *Abú-Amar* y *Abúlmudz*, como ya lo había indicado su padre en 1,138 al nombrarle su Califa. Así como su padre, era Taxefín hijo de otra cautiva cristiana, á quien los moros llamaron *Daú ez-Zebáh*—aurora, lumbrera de la mañana—. Este príncipe había sido afortunado en casi todas las batallas que como Califa ó segundo de su padre había dado á los españoles; la ufanía de su juventud, la fama de sus victorias, su indomable espíritu, facilidad en crear recursos y otras raras y nada comunes cualidades le habían grangeado el aprecio de los almoravides, que fundaron en él todas sus esperanzas; pero en África fué desgraciado cuando llegó á ser Emir; pues invadidos sus Estados por los almohades, que ya habían adquirido muchas ciudades y á quienes obedecían no pocas kabilas, se vió perseguido por ellos, teniendo al fin una muerte trágica. Hallábase sitiado en Orán, donde se había refugiado huyendo del pujante poder de los invasores, é intentando sorprender á los almohades, salió una noche de la ciudad y dirigiéndose por una inmensa altura que daba al mar, se precipitó por ella involuntariamente, puesto que creía caminar por una llanura. Así lo hace constar *Rudh el-Kartas*, pero otros autores atribuyen la salida de Orán de Taxefín á otro motivo muy diverso. Dicen éstos que viéndose estrechamente sitiado por los almohades y nada abundante de víveres, temió caer en poder de sus enemigos y perder la vida con el Imperio. Para evitar tamaño mal salió de la plaza en una noche oscura, con dirección á Mazalquebir, en busca de las naves que allí tenía

preparadas, y en las mismas regresar á España; más después de salvar felizmente el campo enemigo, resbaló la mula que cabalgaba y cayó precipitándose en un abismo, en el que al siguiente día hallaron su cuerpo horriblemente destrozado. Que fuese ésta ú otra la causa que motivó al infeliz Taxefín á salir de Orán es lo cierto que allí murió trágicamente el año 1,144.

Los almohades le cortaron la cabeza y la enviaron á Tímal (1), donde fué colgada de un árbol. ¡Triste fin el de Taxefín ben-Alí; Después de un reinado, tumultuoso en Marruecos y nominal en España, de dos años y dos meses; después de no haber gozado un solo día de paz, después de haber estado en continua guerra con los almohades, que le disputaban tenazmente el mando del Magreb, perece trágicamente y con él la corta dinastía de los almoravides, que sólo duró unos setenta y ocho años, ó lo más ochenta, si contamos los dos que Ishac, hermano de Taxefín, reinó en la ciudad de Marruecos, último baluarte de los almoravides, de donde fueron arrojados por Abdelmúmen el año 1,146.

(1) Esta ciudad era importante y populosa en la época de que vamos hablando, empero hoy no es ni la sombra de lo que fué en el pasado. Hállase situada á 77 kilómetros S. de la ciudad de Marruecos en *Febel Dáran*—Átlas—.





CAPÍTULO VI

Los almohades.—Estudios de el-Mehdí.—Sus predicaciones en Marruecos.—El sepulcro por cátedra.—El-Mehdí en Tinmal.—Su proclamación.—Vence á los almoravides.—Muere, y le sucede Abdelmúmen.—Las bestias proclamando Sultán.—Victorias de Abdelmúmen sobre los almoravides.—Conquista el Magreb, la Ifrikia y la España musulm.—Muerte de Abdelmúmen.—Le sucede su hijo Abú Yusef.—Su gobierno.—Viene á la Península.—Sitio de Santarém.—Muerte de Abú Yusef.



PENAS acababa de formarse el Imperio de los almoravides, cuando ya una nueva raza aparecía en las montañas del gran Atlas para suceder á la que entonces gobernaba el Imperio musulmico de occidente. Un hombre de oscura condición era el que se proponía conmovér el trono de los almoravides y arrojarlos del país, que á viva fuerza habían conquistado de los zenetas. *Mohammed ben-Abdalah el-Mehdí*, nacido en España (1) é hijo de padres beréberes, deseoso de instruirse en la religión de Mahoma se fué al oriente, y en Bagdad halló al célebre maestro Abú Hamid el-Ghazali, que enseñaba doctrinas muy diferentes, sino del Alcorán, al menos de las que practicaban los mahometanos, apoyadas en la

(1) Hay mucha diversidad de pareceres entre los autores árabes acerca del país donde nació *el-Mehdí*. Algunos dicen que era del Sús el-Aksa. Lo único cierto que de él se sabe es, que no sólo se decía individuo de una familia árabe descendiente del Profeta, sino que se llamaba el *Mesías de los mahometanos*, pues *Mehdí* significa *predestinado ó dirigido por Dios*.

común interpretación de su ley. Asistió Mohammed por espacio de tres años á las lecciones de su maestro, quien predecía que Mohammed sería el fundador de un gran imperio en el occidente; pues en las ausencias de Mohammed solía decir el maestro á sus discípulos: *Conozco en la fisonomía y continente de este extranjero que el cielo lo destina á fundar un imperio; si ahora va á los confines de la Mauritania, allí ha de lograrlo sin duda alguna.* Jamás olvidó el discípulo este pronóstico; por esto se volvió al Magreb en 1,116 concluidos ya sus estudios, con la firme resolución de destruir el Imperio de los almoravides. Por todas las ciudades de su tránsito predicaba la abstinencia y el desprecio de las cosas mundanales. En las cercanías de Tremecén le deparó la suerte un elegante joven, de origen zeneta y de oficio alfarero, llamado Abdelmúmen ben-Alí, que aceptó con entusiasmo las doctrinas de el-Mehdí, á quien sucedió después en el mando.

Cuando el-Mehdí creyó que su discípulo se hallaba bastante instruido, y que en él podía tener un acérrimo defensor de su doctrina, le inició en la idea de levantarse con el mando del Magreb. Esta idea halagó bastante al discípulo, que jurando fidelidad á su maestro, partió con él para Fez, y allí permanecieron hasta el año 1,120, ocupándose únicamente en el estudio de las ciencias. Comprendiendo el-Mehdí que sólo en la capital podía darse á conocer, y que allí sería el sitio y lugar más adecuado para la ejecución de sus proyectos, se trasladaron á Marruecos en dicho año, reinando Alí ben-Yusef. En esta ciudad se ocupaban continuamente en predicar por los mercados, calles y plazas, aconsejando la virtud y condenando el vicio. Sus predicaciones no se circunscribían al pueblo, sino que también se extendían á los nobles y hasta á la familia imperial, llegando el-Mehdí á increpar al mismo Sultán, afeándol esus vicios; y entonces fué cuando Alí ben-Yusef creyó de su deber reunir sus consejeros para que examinaran la doctrina del novador.

Como era de esperar, no le fué favorable el juicio de los consejeros imperiales, antes bien condenaron la doctrina de

el-Mehdí y á él lo arrojaron de la ciudad en castigo de la osadía con que había reprendido al Sultán; empero no se alejó mucho el predicador, sino que, acompañado de su inseparable discípulo Abdelmúmen—siervo del que cree—, fijó su residencia entre los sepulcros de uno de los cementerios de Marruecos. Desde esta famosa cátedra daba sus lecciones el-Mehdí; sus oyentes y discípulos aumentaban extraordinariamente; el maestro clamaba sin cesar contra las iniquidades, injusticias y torpezas supuestas ó verdaderas de los almoravides, «quienes, » decía á sus discípulos, debían ser tratados como los infieles y » se les debía hacer la guerra no de otra suerte que á los cristianos é idólatras.» Los progresos que hacía en Marruecos la doctrina de el-Mehdí, la conmoción que se notaba en sus habitantes, y las perturbadoras máximas que sin cesar predicaba á todo el que quería oírle, todo esto llegó á noticia del Emir Alí, que inmediatamente dió la orden de prender al perturbador de la paz pública; pero avisado oportunamente el-Mehdí por uno de sus discípulos huyó á Aghmat y desde allí á Tinmal, seguido de sus prosélitos, y así pudo evitar caer en poder del Emir; quien sin duda le hubiera hecho perder con la vida la ejecución de sus vastos proyectos.

En Tinmal continuó el nuevo profeta sus lecciones. Con su amena conversación, con sus palabras de fuego y halagüeñas promesas entusiasmó en gran manera á los habitantes de aquellas montañas, y, cuando le pareció que el pueblo no rechazaría sus doctrinas, eligió diez de sus discípulos, para que fueran como sus apóstoles, y penetrando con ellos un día en la mezquita, con el sable desenvainado, subióse al púlpito y se proclamó él mismo *Imám el-Mehdí*—príncipe encaminado y guiado por Dios—, manifestando al pueblo que su misión era la de traer la justicia á la tierra, y pidiendo al mismo tiempo que todos le juraran fidelidad. Sus discípulos, intencionalmente escondidos entre la multitud, se levantaron en seguida, y, excitando cada uno á los que tenía á su lado, proclamaron á el-Mehdí por su Emir y soberano; cuya proclamación secundaron sin tardanza las tribus circunvecinas y las kábilas de las mon-

tañas. Entonces fué cuando envió á sus diez principales discípulos á predicar por el país para que le reconocieran por jefe, pues ya no se trataba sólo de que aceptaran su doctrina, sino de que se le reconociera como soberano. Por este tiempo dió á sus prosélitos el nombre de *el-Mudhhdún*—los unitarios, los que creen y proclaman la unidad divina—, de donde viene el de *almohades*, y éstos, en cambio, en todas las mezquitas donde él imperaba añadían á su nombre el de *Imdm impecable*.

Bien pronto el-Mehdí se halló rodeado de una multitud de fanáticos partidarios, y de un ejército que llegaba al número de veinte mil hombres, cuyo mando dividió entre sus diez discípulos, y á todos ellos les predicó la guerra santa contra los almoravides. Sus discípulos y todos los que le oían se entusiasmaron extraordinariamente, hasta el punto de que en el acto juraron muchos morir antes que abandonarle. No era otra cosa lo que deseaba el-Mehdí, y al punto segregó un cuerpo de diez mil hombres, mandado por Abú Mohammed el-Bexír, y lo envió á conquistar la ciudad de Aghmat; mas el General lemtuna Ahuál Aqueltúm ó Amqueltúm, enviado por el Emir Alí, les salió al encuentro, pero con tan mala fortuna que sus tropas quedaron derrotadas en el primer combate, Ahuál muerto en el campo de batalla, y los restos de su destrozado ejército fueron perseguidos hasta las murallas de Marruecos, donde fueron á refugiarse. Las huestes almohades sitiaron esta ciudad, pero pronto se vieron en la precisión de abandonar el sitio, obligadas por los muchos lemtunas que habían llegado en auxilio de los almoravides. Esta batalla, que fué la primera de tantas como habían de dar los nuevos sectarios, tuvo lugar el año de 1,122; y en ella comenzó á palidecer la estrella de los almoravides, y no pasarán muchos años sin que por completo se extinga su luz. Una vez más ha de presenciar Marruecos el espectáculo de que una nueva raza, á pesar de su barbarie, triunfe de la que se ostenta más culta.

La derrota que sufrieron los almoravides mandados por Ahuál fué causa de que se aumentase el poder y fama de el-Mehdí, que supo aprovecharse bien de ella; por lo que exhortó

de nuevo á sus soldados á la guerra santa, haciéndolos ver cuán agradable sería á *Alláh* la destrucción de los almoravides, ya que tan mal cumplían con las prescripciones del Alcorán. Esta vez no quiso dar el mando á ninguno de sus generales, sino que él mismo se puso al frente de todas sus tropas, perfectamente equipadas con los despojos de los almoravides, y en varias correrías conquistó no pocas ciudades, sometién-dolas á su autoridad; después de lo cual volvió á Tinmal y la fortificó perfectamente en muy poco tiempo, haciéndola por entonces capital de su naciente Imperio.

El año 1,130 envió el-Mehdí otra expedición á las órdenes de su fiel y antiguo compañero Abdelmúmen, y habiéndose encontrado éste en las cercanías de Aghmat con Abubecr, General de las tropas del Emir de Marruecos, tuvieron una larga y sangrienta pelea que duró por espacio de ocho días. Abubecr, que sabía las fatales consecuencias que la pérdida de una nueva batalla tendría para los almoravides, se esforzó cuanto pudo para vencer á los almohades; pero todo fué inútil, porque fué vencido y sus tropas perseguidas, como la primera vez, hasta las puertas mismas de la ciudad de Marruecos. Abdelmúmen se volvió con su ejército cargado de despojos á Tinmal, y el-Mehdí salió á recibirle, saludando afectuosamente á los victoriosos soldados, á quienes manifestó su gran satisfacción, prediciéndoles, además, las muchas victorias que reportar habían de sus enemigos, y manifestándoles que presentía muy próximo el día de su muerte.

En efecto, el Emir el-Mehdí cayó luego enfermo y cada día se iba empeorando, por lo que hizo llamar á su predilecto discípulo Abdelmúmen, le dió buenos y útiles consejos, le entregó el libro de su fe, que él á su vez había recibido de su maestro Abú Hamid el-Ghazali, le ordenó que tuviese oculta su muerte, si le era posible, hasta que se consolidara el reino de los almohades, y murió pocos días más tarde, corriendo el año 1,130. El mismo día de su muerte reuniéronse sus diez principales discípulos para nombrar un sucesor de entre ellos mismos; y después de haber vencido algunas dificultades, quedó

elegido Abdelmúmen, como lo había ordenado el-Mehdí. Dos años después fué reconocido por todas las kabílas que habían obedecido á el-Mehdí, juraron obediencia, y prometieron ayudarle á destruir el Imperio de los almoravides.

Rudh el-Kartas, citando á Iben Záheb ez-Zalá—hijo del director de la oración, ó de las preces religiosas—, autor de *el-Menn bel-Imama*, refiere la elección de Abdelmúmen para suceder á el-Mehdí de este modo: había, dice, ordenado el-Mehdí, que su muerte se tuviera oculta hasta tanto que se consolidara más el afecto que las tribus tenían á su bandera y doctrina. En virtud de esta determinación, Abdelmúmen y sus diez compañeros continuaron gobernando á sus gentes, dirigiéndolas en la batalla y dándoles órdenes cual si procedieran del mismo Mehdi. Así pasaron tres años, en cuyo tiempo Abdelmúmen domesticó un pequeño león é instruyó á un ave parlara, á quien enseñó á decir: *La victoria y el poder pertenecen al Califa Abdelmúmen, Emir de los musulmanes*. Después de estos tres años reunió en las cercanías de Tinmal á los jefes almohades y á las kabílas, para darles cuenta de la muerte de su caudillo el-Mehdí y proponerles la elección de su sucesor, á fin de conservar en ellos la unidad que tanto les había recomendado su maestro, y de que tanto necesitaban para consolidar su naciente Estado y vencer á sus enemigos. No bien los jefes principiaron á deliberar sobre tan grave asunto, cuando á una señal de Abdelmúmen apareció el león, y el ave pronunció en voz clara las palabras que su maestro le había enseñado. Sobrecojidos los congregados no tuvieron valor sino para huir, pero apenas se levantaron cuando vieron, no sin admiración, que la fiera se dirigía á el-Múmen, á quien acariciaba con su cola y lamía con su lengua. Lo cual visto por los almohades proclamaron á Abdelmúmen por sucesor de el-Mehdí sin discusión alguna, pues decían que estos *prodigios* no podían tener lugar sino en el designado por el Profeta para ser príncipe de los creyentes.

Dejando á los mahometanos el cuidado de probar la verdad de estos hechos, diremos que hasta la muerte de el-Mehdí

había dado Abdelmúmen pruebas inequívocas de ser valiente, arrojado y de conocimientos militares nada comunes, si bien se le acusa, y con razón, de cruel, sanguinario y fanático en extremo por las doctrinas de su maestro. Conocedor, además, del estado en que se hallaba el vacilante Imperio del Magreb, no dudó que con un regular ejército podría destruir á sus enemigos los almoravides. Capitaneando, pues, sus aguerridos y bien ordenados almohades, en menos de tres años conquistó tantas ciudades, que el Emir de Marruecos, Ali ben-Yusef, creyó necesario asociar al trono á su hijo Taxefin, haciéndole ir de España, en donde había ganado muchas batallas á los cristianos, dando evidentes pruebas de ser entendido General. Al pasar Taxefin de España al África, llevó consigo diez y seis mil cautivos, cuatro mil cristianos andaluces, que formaban su guardia, y la mejor caballería que tenía en Andalucía. Con estos guerreros esperaba Taxefin vencer á los almohades, pero no fué así; pues luego que llegó á Marruecos emprendió la campaña con tan adversa fortuna, que todos los combates eran seguidos de una derrota, mientras Abdelmúmen contaba las victorias por el número de batallas. Entonces conoció el infeliz Ali que su raza iba á ser destruída como lo había sido la de los zenetas, y el dolor y pena que esto le causó le quitó muy pronto la vida.

Sucedíóle su hijo Taxefin, que no fué más afortunado, y perdió trágicamente la vida en Orán, según ya hemos referido en el capítulo anterior. Después de Taxefin entró á reinar su hermano Ishác, cuyo Imperio, que estaba reducido á la ciudad de Marruecos, sólo le duró hasta el año 1,146, en que Abdelmúmen tomó la ciudad y mandó degollar á todos sus moradores almoravides, incluso al Emir Ishác, llegando el número de muertos, según un historiador árabe, á la fabulosa suma de setenta mil, y quedando la ciudad poco menos que des poblada y desierta. Antes de esto ya había Abdelmúmen conquistado sucesivamente todo el país de Daráa, de Tedla, Salé, Fez, Tremecén, Orán, Túnez y Trípoli; en un palabra, sirviéndose de la violencia ó de la astucia, se había hecho dueño de

todo el Magreb y de la Ifrikía, además de varias ciudades que en la Península española había ganado á los almoravides una expedición de almohades, mandados por Abú Amrán Musa ben-Saíd.

Mientras el Emir Abdelmúmen conducía sus tropas victoriosas por África, se sublevaban en España muchas de las ciudades gobernadas por los almoravides. Unas, como ya hemos dicho, las conquistaba la expedición que mandaba Abú Amrán, y otras mandaban comisiones al Emir africano pidiéndole su apoyo para librarse del poder de sus dominadores. No deseaba otra cosa Abdelmúmen, y sin pérdida de tiempo mandó un nuevo ejército á la Península contra los almoravides. En 1,151 envió otra nueva expedición, mandada por Abú Hafz, llamado, como Jáled ben el-Ualid, *Sdif Alláh*—la espada de Dios—. De este modo consiguió Abdelmúmen dominar todas las ciudades musulmicas de España; y cuando diez años más tarde se vino él mismo á la Península para enterarse de los asuntos de sus Estados aquende el Estrecho, todos sus vasallos le saludaron con el título de *Amir el-Múmenin*—Príncipe de los creyentes—.

Conociendo Abdelmúmen lo ventajoso que le sería vencer en campal batalla á los cristianos en España, para que sus Estados no fueran invadidos por ellos, volvió en el mismo año al África, á fin de preparar una nueva expedición de almohades. Al siguiente año, ó sea el 1,162, mandó fortificar todas las costas de sus dominios, ordenó que en los astilleros de África y Andalucía estuvieran preparados cuatrocientos buques, hizo publicar la guerra santa en todo el Imperio... y la Ifrikía, el Magreb, y el Sús el-Aksa respondieron con gran prontitud á este llamamiento, reuniéndose en las cercanías de Salé un ejército numerosísimo, dispuesto á pasar á España para arrojar de ella á sus eternos enemigos los cristianos. Componíase este ejército de ochenta mil caballos y cien mil infantes, á los que se agregaron más de trescientos mil caballos de los almohades, árabes y zenetas. El autor de *Rudh el-Kartas* dice—pág. 286—que ocupaba las llanuras que se extienden desde la fuente de

Gabula hasta el bosque de la Maâmóra, ó sea un espacio de 50 kilómetros próximamente.

No sabemos que hubiera sido de los Estados cristianos de la Península si este formidable ejército hubiera pasado el Estrecho, pero la Providencia divina, que velaba por las armas cristianas, hizo que todas estas tropas se dispersaran antes de salir del África. En efecto, cuando ya Abdelmúmen había concluido de reunir las y organizarlas en las inmensas llanuras de Salé, á uno y otro lado del río Burakrak ó Buragrag, y sólo se esperaba la orden para ponerse en marcha, enfermó el Emir. Viendo éste que su mal se agravaba y no teniendo esperanzas de salud, licenció sus tropas y tomó las disposiciones convenientes para la tranquilidad de sus Estados, siendo la principal la de anular la orden que años atrás había dado de que le sucediera en el trono su hijo Mohammed, que ya había demostrado más que suficientemente su incapacidad para gobernar tan vasto Imperio. Á los seis días de haber tomado esta determinación murió Abdelmúmen, después de haber reinado treinta y tres años, en cuyo tiempo se apoderó de todo el país de Daráa, del Sús el-Aksa, del Magreb, de la Ifrikía y de todas las provincias musulmicas de España; destruyó, además, á los almoravides y dió principio á una nueva dinastía, la de los almohades. Su cuerpo fué trasladado con pompa á Tinmal y enterrado en magnífico sepulcro al lado de su maestro Mohammed ben-Abdalah el-Mehdí.

Á la muerte de Abdelmúmen ocupó el trono su hijo Abú Yusef, apellidado Abú Jacob, que fué aclamado con entusiasmo por las tribus africanas, aunque no faltan historiadores que opinan se le opusieron dos de sus hermanos, Abú Mohammed, Emir de Bugía, y Abú Abdalah, alcaide de Córdoba; pero todos convienen en que poco después, en 1,163, reconocieron estos como *Amir el-Múmenin* á Abú Yusef, si bien el mismo año se sublevó Muzdaráa ó Iben Daráa el-Ghumari, que fué seguido por muchas tribus de Ghumara, Zenhacha y Uarába; empero un ejército de almohades, que contra él envió Abú Yusef ben-Abdelmúmen destruyó sus huestes y trajo á la ciu-

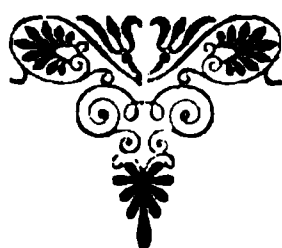
dad de Marruecos la cabeza de ben-Daráa. Con esto concluyó la sublevación, y sus partidarios se dispersaron, reconociendo al fin á Abú Yusef, que continuó en pacífica posesión de sus Estados.

En los años siguientes mandó varias expediciones á España para hacer la guerra á los príncipes cristianos; y el año 1,170 pasó él mismo el Estrecho con el fin de visitar las fronteras y poner en orden los negocios de su reino. Cuatro años y medio permaneció en la Península, en cuyo tiempo continuó persiguiendo á los cristianos, y construyó varios edificios en las ciudades musulmicas, como la mezquita *el-Mohárrem*—la sagrada—, el puente de barcas y las dos fortalezas, etc. en Sevilla. Volvióse al África en 1,175, y cuando más tranquilo estaba en su capital de Marruecos, supo que ben-Ziri había levantado bandera y apellidándose Emir en Káfza, ciudad de Ifrikía. Como esta ciudad distaba mucho de la de Marruecos, temió Abú Yusef, y no sin motivo, que se aumentara el número de los sublevados, y así tuvo por muy oportuno y hasta necesario ir él mismo contra ben-Ziri. Preparó, en efecto, sus tropas y á marchas forzadas salió al encuentro de su enemigo, y en el primer combate consiguió dispersar sus huestes, y tuvo la satisfacción de ver muerto á Ziri en medio de la pelea.

Vuelto el Emir á Marruecos, después de esta señalada victoria y de haber pacificado la Ifrikía ardía en vivos deseos de traer á España una expedición, como la que preparara su padre y la muerte le impidiera llevar á efecto. Para poner en ejecución sus deseos mandó publicar en África *la guerra santa*, *Algihéd* ó, mejor dicho, *el-Chihád*, palabra mágica que lleva el entusiasmo á todo corazón musulmán (1). Á ella respondieron los mahometanos, y poco después se reunían en la ciudad de

(1) Entre los musulmanes la guerra santa es guerra de fanatismo, de venganza y exterminio. Para iniciarla se enarbola el verde pendón de Mahoma; á su vista se enardecen los ánimos, y todo musulmán, capaz de manejar las armas, se cree obligado á salir á campaña, destruyendo campos, bienes, casas, vidas y cuanto pertenezca á sus enemigos, sembrando la muerte y desolación por doquiera que pasa.

Ceuta, donde se embarcaron el año 1,184. Pasado felizmente el Estrecho dirigióse el Emir á Sevilla; allí reunió las tropas magrebina con las almohades de España, y poniéndose al frente del ejército sitió á Santarém, pero con tan mala estrella para la media luna, que, equivocando los generales moros una orden que él mismo había dado, levantaron el sitio una noche y el Emir quedó sólo con un reducido número de soldados. Cuando al siguiente día se vió sorprendido de esta manera, ordenó la retirada á los pocos que con él estaban. Los sitiados, al ver huir á los moros, salieron precipitadamente de la ciudad en persecución del enemigo, pero Abú Yusef, hombre impasible y que no se arredraba por muchas dificultades que tuviera delante, rehizo sus tropas y de tal suerte las animó, que las hizo volver para pelear con el enemigo que le perseguía muy de cerca. El entusiasmo que el Emir supo infundir en los suyos fué tal, que del primer ímpetu obligó á los cristianos á encerrarse de nuevo en la ciudad. Abú Yusef peleó como buen soldado, y dirigió sus tropas como buen Capitán, pero con tanta desgracia para él que salió del combate gravemente herido; por cuyo motivo vióse obligado á abandonar la codiciada plaza y volverse á Marruecos; aunque no pudo llegar, pues murió pocos días después en Algeciras, cuando ya iba á repasar el Estrecho. Hay autores, sin embargo, que dicen pudo llegar vivo á la ciudad de Marruecos, donde á poco espiró; pero todos convienen en que su cadáver fué trasladado á Tinmal, y sepultado al lado de su padre.





CAPÍTULO VII

Yacub el-Manzúr.—Vence á las kabilas de Ifrikia.—Viene á España.—Alfonso VIII de Castilla.—Su carta al Emir.—Efectos que produjo.—Yacub con un ejército innumerable pasa el Estrecho.—Batalla de Alarcos.—Yacub manda construir varios edificios.—Muerre en Marruecos.—Le sucede su hijo Abi Abdalah.—D. Sancho de Navarra en África.—Alfonso se prepara para tomar la revancha de Alarcos.—Abi Abdalah pasa á España.—Reune un ejército de 600,000 combatientes.—Batalla de las Navas de Tolosa.—Vuelve Abi á Marruecos.—Últimos días de su reinado.—Sucédele el-Mustanzir.—Su breve reinado y su trágica muerte.

DURANTE el reinado de Abú Yusef ben-Abdelmúmen, hacia de Califa su hijo Yacub ben-Yusef, nacido en la ciudad de Marruecos el año 1,160: fué aclamado Emir el mismo año que murió su padre, y tuvo por sobrenombre *el-Manzúr bi-Fadl Alldh*—el victorioso por la virtud ó gracia de Dios—, conocido en las historias árabes con el nombre de Abú Yusef. Era hijo de una esclava negra que habían regalado á su padre. Al decir de los historiadores árabes fué Yacub príncipe muy ilustrado, valiente, caritativo, sensato inteligente y religioso, y fué también el primero de los soberanos almohades que, con su propia mano escribió en el comienzo de sus cartas la frase *El-hámdu lil-lahi uahdâhu*—la alabanza á Dios único, sólo en sí mismo—, frase sacramental para los mahometanos magrebinos, que conservan esta costum-

bre con la mayor escrupulosidad, y cuya frase envuelve en sí la negación del augusto misterio de la Santísima Trinidad. También hizo grabar en su anillo estas otras palabras *Ála Alláhi Tucquelt*—en Dios he puesto toda mi confianza, ó me he entregado á la voluntad de Dios—.

El reinado de este príncipe comenzó en 1,184, bien que su reconocimiento por todas las kabílas tuvo lugar algunos meses más tarde, pues supo ocultar la muerte de su padre, creyéndolo así necesario para la tranquilidad de su gobierno. Principió su reinado con universal aplauso de todos sus súbditos, y por toda la extensión de sus Estados reinaban la paz y tranquilidad; pero á los dos años de su gobierno levantaron armas contra él dos de sus muchos hermanos y uno de sus tíos, á los que hizo perecer después, quitándoles las pretensiones con la vida. Más adelante salió á campaña para someter á muchas kabílas de la Ifrikía que no querían reconocer su autoridad, y, marchando sobre ellas, sometiólas á todas, dando en diferentes batallas evidéntísimas pruebas de sus excelentes cualidades de guerrero. Á poco de haber principiado á construir un magnífico acueducto para surtir de abundantes aguas á la ciudad de Marruecos, en el año de 1,189, vino á España con ánimo de vengar la afrenta y muerte de su padre. Se dirigió por Santarém y Lisboa, causando mucho daño á los cristianos, y volvióse luego al Magreb con tres mil mujeres y niños cautivos, aunque otros autores dicen que fueron trece mil los cautivos que llevó á Marruecos. En África permaneció unos seis años ocupado en perseguir á varios revoltosos, que mal avenidos con su autoridad trataban de rebelarse.

Entretanto, el intrépido Alfonso VIII de Castilla paseaba triunfante sus armas por toda la Andalucía, hasta llegar en 1,194 á las mismas playas de Algeciras, y desde allí escribió una carta al Emir el-Manzúr, la cual, si fué como nos la han transmitido las crónicas árabes, era por demás arrogante. Según *Rudh el-Kartas*, página 309, decía así: «En el nombre de Dios clemente y misericordioso: el rey de los cristianos al rey de los musulmes. Si es que estás en la intención de batirte

» conmigo y te es difícil venir hasta aquí con tu ejército, en-
» víame buques y yo mismo iré con mis tropas á darte una ba-
» talla en tu misma tierra. Si tú me vencieres yo seré tu cau-
» tivo, tendrás grandes despojos y serás el rey de la religión;
» más si la fortuna está por mí y quedo vencedor, entonces yo
» seré el rey de las dos religiones. Salud.»

No hay para que decir el efecto que la lectura de esta carta causó en el ánimo del valiente Yacub. Su contenido no pudo menos de enfurecerle, y al instante reunió todas las tropas de las kabilas almohades, árabes, zenetas y mesmudas, á las cuales leyó la carta, que fué maldecida por todas á porfía, y juraron vengarse de la injuria que en ella se hacía al pueblo de los creyentes. El Emir llamó á su hijo Mohammed, y le entregó la carta de Alfonso; leyóla Mohammed, y enfurecido por la arrogancia del rey castellano, escribió con su propia mano al respaldo de la carta estas palabras tomadas del Alcorán: «Ha dicho el Dios Todopoderoso: Revolveré contra ellos; ire-
» mos á atacarles con un ejército al que no podrán resistir. Los
» arrojarémos de su país envilecidos y humillados.» Palabras fatídicas que desgraciadamente tuvieron cumplimiento poco después en Alarcos.

El-Manzúr envió después un correo con la contestación; mandó preparar los estandartes y el pabellón rojo, escribió á todas sus provincias para que se prepararan á hacer la guerra santa, y dispuso que todos los que pudieran ir á defender las doctrinas del Imám se le fúeran á reunir en la ciudad de Marruecos, de donde salió, en efecto, á marchas forzadas el año 1,195. Embarcóse en Alcázar Segher con un ejército, que los historiadores árabes comparan por su multitud á la arena del mar y á una nube de langostas. Con este ejército cruzó velozmente la Andalucía, reuniéndose á su tránsito otros muchos soldados; y encontrándose en *Alarcos* con las armas castellanas, se dió aquella tan fatal batalla para los cristianos el 19 de Julio de dicho año, que corresponde al 9 de xabán de 591 de la era mahometana. No nos detendremos en referir los pormenores de este sangriento combate, pues, además de hallarse des-

crita minuciosamente en nuestras historias, nos apartaríamos en ello algún tanto de nuestro objeto. Bástenos saber que en él pereció la mayor parte de los caballeros de las órdenes militares, y entre todos más de veinte mil cristianos, y, como dice un historiador, los cadáveres de los fieles muertos en aquella tristísima jornada hicieron desaparecer los campos de Alarcos. ¡Bien pagaron los castellanos la arrogancia de su rey Alfonso, que, más atrevido que prudente y previsor, retó á un Emir como Yacub, á quien la historia había de apellidar el *victorioso*!

El-Manzúr anunció á todos sus pueblos esta señalada victoria diciendo, y así era la verdad, que era la mayor de cuantas habían obtenido los almohades. Cargado de despojos y de un inmenso botín volvió á Sevilla, y entonces fué cuando mandó echar los cimientos de su magnífico minarete, hoy llamado *la Giralda*. Continuó Yacub hostilizando á los cristianos y tomándoles varias plazas hasta su vuelta á Marruecos, que fué en 1,197, y poco mas tarde designó por sucesor á su hijo Abi Abdalah, é hizo que todos sus Estados lo reconocieran por su Califa y sucesor. Algún tiempo después dejó á su hijo el gobierno del Imperio y se retiró á su palacio con ánimo de descansar de sus fatigas; pero á poco cayó enfermo y murió al siguiente año, ó sea en el 1,199. Su cuerpo fué trasladado y enterrado en Tinmal al lado de sus progenitores.

El Emperador el-Manzúr fué el más ilustre de todos los almohades, y el mejor y más magnánimo de cuantos le habían precedido. Su gobierno fué excelente; miró siempre por el bien de su pueblo, y, además de las obras que ya hemos dicho, fundó las ciudades de Manzuría, Alcázar-Quebir, Alcázar Segher y la importantísima de Rabat el-Fath, á la cual embelleció, lo mismo que á la ciudad de Marruecos, é hizo otras muchas obras de pública utilidad, como hospitales, colegios, baños, etc., no gastando en todo esto sino la quinta parte del botín que recogió en sus múltiples victorias.

Abi Abdalah ben el-Manzúr, por sobrenombre en-Názer Lidíniláh—el defensor de la ley de Dios—, conocido en nuestras historias con el nombre de *el Verde*, á causa del color de

su albornoz, fué aclamado *Amir el-Múmenin* algunas horas después de la muerte de su padre. Á los pocos días de su proclamación vióse obligado á salir á campaña contra la tribu de Ghumara, que se había insurreccionado, y después de haberla vencido se volvió á Fez, donde hizo reconstruir la alcazaba y las murallas que su antecesor Abdelmúmen había destruído al conquistarla á los almoravides. En 1,202 y siguientes, hasta 1,205, conquistó la Isla de Mallorca, que aun poseían los almoravides; Menorca é Ibiza entregáronsele por avenencias; sometió á varias kabilas de Ifrikia que se habían sublevado, y después de pacificarlas confió el gobierno de ellas á Abú Mohammed. Á su vuelta á Marruecos salióle al encuentro Yahya el Mayorkí, destronado del reino de Mallorca por el mismo Abi Abdalah, con un ejército considerable de árabes, zenhas y zenetas que había podido reunir en el Sáhara; pero fué derrotado completamente en una batalla que le dió el Emir el año de 1,207.

En algunas de estas batallas acompañóle D. Sancho VII de Navarra, quien en 1,199 había pasado al África, probablemente á pedir auxilio al Emir contra los reyes de Castilla y Aragón, con quienes se hallaba en guerra. Dejando aparte los motivos que varios historiadores han atribuído á la ida de este príncipe cristiano á Marruecos, es lo cierto que volvió á España sin el auxilio que esperaba, y sin esposa de la sangre real de Marruecos, si es que tal fué su pretensión, no habiendo dejado en este Imperio más recuerdo que el de sus proezas y valor, que le valieron el sobrenombre de *el fuerte* (1).

(1) Á nadie debe causar sorpresa que D. Sancho pidiera auxilio al Sultán de Marruecos, pues más de una vez los reyes cristianos se rebajaron á recurrir á los mahometanos para que les ayudaran contra sus hermanos en religión. Así vemos que D. Ordoño el Malo despojó del reino de León y Galicia á su primo D. Sancho el Craso, y éste, con ayuda de Abderrahmán III, volvió á recuperar su trono en 961, dos años después de haberlo perdido. Muerto Abderrahmán en el mismo año de 961 le sucedió su hijo el-Haquém, ó Alhacám el-Mustanzir, y D. Ordoño se presentó en Córdoba implorando el auxilio del nuevo Califa. Diósele éste, pero no pudo D. Ordoño recobrar la perdida corona. Sabido es igualmente que D. Sancho el Bravo, en las guerras que tuvo con su padre Alfonso el Sabio, se alió con el rey moro de Granada, y autores hay que añaden como indubitable que también pidió auxilio de gente y dinero al rey de Marruecos, dejándole en garantía su corona.

Volviendo al Emir en-Názer, diremos, que en el año 1,207 dió orden para reedificar la ciudad de Uxda, para construir la fortaleza de Bades—Peñón de Vélez—, uno de los acueductos de Fez y las murallas de el-Mezámma, junto á Alhucemas, empleando en estas obras sumas considerables del imperial tesoro.

Alfonso VIII de Castilla, que no podía olvidar el desastre de Alarcos, ardía en vivos deseos de vengar su derrota. Apenas concluyó la tregua que se había visto obligado á aceptar de Yacub el-Manzúr, principió á hacer correrías por tierra de moros, causándoles graves perjuicios en sus haciendas é intereses, y preparándose al mismo tiempo para alistar un fuerte ejército con el fin de destruir, si le fuese posible, el poder de la media luna aquende el Estrecho. Tranquilo seguía en-Názer en su corte, cuando en 1,209 le dieron estas noticias tan poco agradables, que excitaron extremadamente su cólera; pero sin desanimarse hizo proclamar la guerra santa en todos sus Estados, haciendo ver á sus súbditos la grave obligación que tenían de empuñar las armas para defender su religión y su patria. No necesitaban tanto los fanáticos hijos del Alcorán: así fué que todas las kabilas respondieron á este llamamiento y á porfía se ofrecían gustosas á pasar el Estrecho para tomar cumplida venganza de los cristianos.

Luego que en-Názer reunió sus huestes pasó el Estrecho, y en Tarifa, donde desembarcó, recibió á muchos jefes andaluces que habían ido á saludarle y á ponerse bajo sus órdenes. Tres días permaneció en-Názer en Tarifa, y después partió para Sevilla con sus tropas, que aumentaban continuamente con los muchos musulmanes españoles que se les unían. Por esto los historiadores árabes dicen que este ejército «era innumerable y como de langostas esparcidas en bandas, que cubría montes, campos, llanos y profundos valles» Era tal su número que el mismo Emir se maravilló al ver la multitud de sus tropas, que algunos hacen subir á seiscientos mil combatientes. Se componía de cinco divisiones; la primera era de árabes, la segunda de zenetas, zenhachas, mesmudas y de todas las ka-

bilas del Magreb; la tercera de los voluntarios de diferentes países; la cuarta se componía exclusivamente de almohades, y por fin la quinta de árabes de España. En 1,211 salió el Emir de Sevilla con parte de sus tropas y fué á atacar algunas fortalezas de la frontera; y entrando por tierra de cristianos llegó á Calatrava y acometió al castillo de Somosierra, que tomó después de tres meses de un continuo combate.

Entretanto, el Rey Castellano continuaba sus preparativos; y, pidiendo auxilio á los príncipes cristianos y al Sumo Pontífice Inocencio III, que con este objeto hizo publicar una Cruzada, llegó á reunir un gran ejército en Toledo, donde estableció el cuartel general. Allí se juntaron todos los reyes de España, menos el de León; y si bien es cierto que la mayor parte de los cruzados se volvieron á sus respectivos países, por razones que no son de nuestra cuenta el exponer, aun quedó un buen cuerpo de tropas, con el cual se puso Alfonso en campaña, encontrándose con el enemigo al pie de Sierra-Morena, en un lugar llamado *Navas de Tolosa*, donde se dió la célebre batalla el 16 de Julio de 1,212, que corresponde al 14 de Záfar del año 609 de la hégira. En esta batalla, que unos historiadores moros denominan de *el-Aikáb*—de las subidas difíciles, de las cuestas enriscadas, de las llanuras en cuesta, de las Navas de Tolosa—y otros de *Hizn el-Aukáb*—del castillo del Águila—, y que en nuestras crónicas es conocida con el nombre del pueblo donde tuvo lugar, y en la que «sólo la muerte hacía cautivos,» perecieron infinidad de musulmanes, con muy pocas bajas por parte de los cristianos. El interesante *Rudh el-Kartas*—pág. 341—nos dice que de los seiscientos mil musulmanes que entraron en batalla todo lo más que se salvaron fueron mil, y este dato nos enseña evidentemente que no hay exageración, ni mucho menos, en el relato que nuestras historias hacen de esta famosa batalla. También añade dicho libro que desde entonces «el poder mahometano en Andalucía quedó destruído para no levantarse más.» Es indudable que las armas cristianas fueron protegidas de un modo especial por la divina Providencia, oyendo el cielo las súplicas del Romano

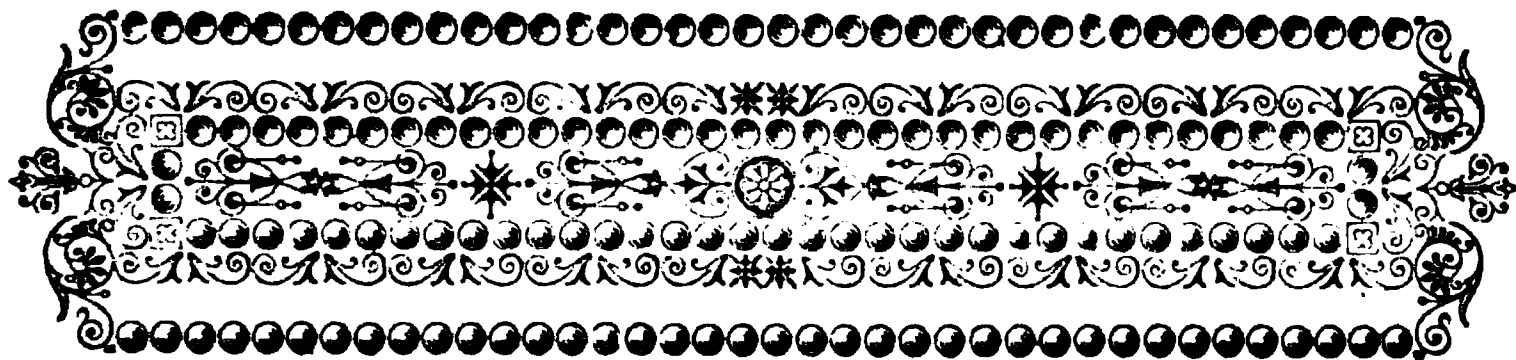
Pontífice, del pueblo de Roma y del Catolicismo entero, que humildemente rogaban por el triunfo de las armas castellanas. El estandarte del Emir en-Názer fué llevado á Roma y colocado en la Iglesia de S. Pedro como glorioso trofeo. Además, la Iglesia en España, para conmemorar tan fausto suceso, consagró el 16 de Julio con la fiesta del *Triunfo de la Santa Cruz*.

Después de esta batalla volvió en-Názer á Sevilla, donde hizo decapitar á alguno de sus generales, desahogando así su mal humor: á los pocos días se trasladó á Marruccos poseído de una gran melancolía. Allí designó por sucesor á su hijo Sid Abú Yacub Yusef, por sobrenombre *el-Mustanzir Bil-láh*—el favorecido por Dios, ó el que pide su ayuda—, tenido de su mujer Fátima, hija de Sid Abú Alí Yusef, y en vez de dedicarse exclusivamente á reparar los inmensos daños y pérdidas sufridos en la batalla de las Navas, se encerró en su palacio y allí se entregó á la voluptuosidad y á los placeres, hasta el año siguiente en que algunos de sus ministros, á quienes deseaba sacrificar, le quitaron alevosamente la vida, propinándole una copa de vino emponzoñado por medio de una de sus mujeres.

Desde la batalla de las Navas el poder musulmán en Andalucía fué decayendo continuamente, y los reyes del Magreb poca ó ninguna autoridad tenían á este lado del Estrecho, pues con dificultad eran reconocidos por los muchos reyezuelos moros que había en la Península, los cuales querían gobernar por sí solos con independencia del *Amir el-Múmenin*.

Á la muerte de Abi Abdalah en-Názer fué aclamado soberano del Magreb su hijo el-Mustanzir, joven inexperto é ignorante, que nada notable hizo en su reinado, antes por el contrario perdió muchas plazas en España. Durante su menor edad el Imperio estuvo gobernado por sus tíos y por los jefes de Andalucía. Luego que llegó á la mayor edad, en vez de gobernar por sí mismo los Estados que le había dejado su padre, los entregó en manos de extranjeros indignos de su confianza. Á más de esto prostergó á sus tíos y á los xiéjes andaluces, quienes, con inusitado interés entre los magrebinos, le habían gobernado y conservado el trono en sus primeros años. Según sus

historiadores era el-Mustanzír muy apasionado por las corridas de toros, y en varias ocasiones mandólos llevar de España por ser más bravos que los de Marruecos. Empero pagó al fin caramente su afición taurina; pues una tarde que, como de costumbre, había salido á presenciar la lidia, le embistió una furiosa vaca hiriéndole gravemente, de cuyo resultado perdió la vida á las pocas horas en 6 de Enero de 1,224, y á los 21 de su edad. No dejó hijo alguno; jamás había salido de la ciudad de Marruecos, donde siempre llevó una vida afeminada, entregado á los placeres y liviandades.



CAPÍTULO VIII

Abdeluáhed.—Su muerte.—Guerras entre el-Aádel, el Baezano y Abulaálá.—Bárbaro asesinato de el-Aádel.—Proclamación de Yahya.—Estado del Imperio musulm.—Fernando III da doce mil hombres á el-Mamún.—Condiciones que le exigió.—Guerras entre el-Mamún y Yahya.—Muere el-Mamún y le sucede Erraxíd.—Sus guerras con Yahya.—Muerte de éste y de Erraxíd.—Sucédele Abulhassán es-Saíd.—Turbulencias durante su reinado.—Á su muerte le sucede su hermano Abú-Hafz.—Éste es vencido sin pelear.—Sublevación de Abú-Dabbús.—Con el auxilio de los merinidas se apodera de Marruecos.—Muerte alevosa de Abú-Hafz.—Muere Abú-Dabbús y con él la dinastía almohade.



ABÚ Mohammed Abdeluáhed—siervo del Único—, hijo de Yusef ben-Abdelmúmen, y hermano del célebre Yacub el-Manzúr, era el único de los descendientes de el-Múmen que había en la ciudad de Marruecos á la muerte de el-Mustanzír, y por esta razón todos los jefes y magnates almohades, reunidos en la mezquita de la alcazaba de Marruecos, llamada de *el-Manzúr*, se apresuraron á proclamarle por soberano sucesor de el-Mustanzír, al día siguiente de la muerte de éste.

Por este tiempo era gobernada la ciudad de Murcia por un hijo de el-Manzúr, hermano de en-Názer y tío por consiguiente de el-Mustanzír, tenido de una cristiana hecha cautiva en Santarém, y á la cual llamaron los moros *Sírr el-Hósen*—lo óptimo, lo íntimo, la médula de la belleza—. Llamábase dicho

Gobernador Abdalah ben-Yacub el-Manzúr y por sobrenombre el-Aâdel fi-Hóquem Alláh—el justo en el juicio de Dios—, y cuando tuvo noticia de la proclamación en Marruecos de su sobrino, hízose proclamar en Murcia por Emir, y lo mismo hizo en Sevilla, de la que era alcaide un hermano suyo, llamado Abulâalâ ó Abulâolâ. Inmediatamente después escribió á todos los alcaides, xiéjes y principales almohades de Marruecos, rogándoles que le reconocieran á él por sucesor de Yusef el-Mustanzír, y manifestándoles que si obligaban á renunciar á Abdeluáhed les daría grandes sumas de dinero, altos empleos y muchas posesiones. Los venales xiéjes no tardaron en amenazar al viejo Emir con quitarle la vida si él mismo no escribía y firmaba su renuncia y reconocía por soberano á el-Aâdel. Al siguiente día de haber tenido lugar esta amenaza, Abdeluáhed, delante del alcaide, xiéjes y doctores hizo completa renuncia de sus derechos y proclamó á el-Aâdel como *Amir el-Múmenin*. Sin embargo, no contentos los xiéjes con este humillante acto del débil Abdeluáhed, conocido también con el nombre de el-Majlúâ—el despojado ó destronado—, le prendieron trece días después, si bien otros dicen que fué á los tres días, y le quitaron la vida, robando, además, sus tesoros y todo cuanto había en su palacio, incluidas las mujeres. Su muerte tuvo lugar el año 1,224.

Con la muerte de Abdeluáhed había fundadas esperanzas de que el-Aâdel gobernaría pacíficamente, y de que no tendría otros competidores; empero no fué así, pues Abú Záid ó Abu Sid, comole llaman otros, rey de Valencia, de Játiva y Denia, no quiso reconocer la soberanía de el-Aâdel, y lo mismo hicieron los gobernadores de Ifrikía y otros; el de Baeza, que era hermano de Abú Záid, hízose proclamar Emir no sólo en Baeza, sino en Córdoba, Jaén, Quesada y otras varias ciudades, tomando el nombre de *Baezano*, á causa de haber tenido lugar su proclamación en aquella plaza. Cuando el-Aâdel tuvo conocimiento de la proclamación del Baezano, envió á su hermano Abulâalâ ó Abulâolâ—padre de la alteza, de la excelsitud—, á quien Conde llama *Aba Aly* ó *Aby Aly*, y Mariana

Abuli, con un respetable ejército para combatirle y obligarle á reconocer su soberanía.

En efecto, habiéndole cercado en la misma ciudad de Baeza, le obligó á pedir la paz, que le fué concedida á condición de reconocer como Emir á el-Aâdel; más apenas levantó el sitio Abulâalâ, el Baezano se sublevó de nuevo y pidió auxilio al rey de Castilla, Alfonso VIII, quien accedió á su demanda enviándole veinte mil ginetes, pero en cambio recibió Alfonso las plazas de Baeza y Quesada. El Baezano, unidas sus tropas á las de Castilla, que todas hacían un contingente de cuarenta mil hombres, se dirigió á Sevilla, donde empeñó un sangriento combate con las huestes de Abulâalâ, quedando éstas completamente derrotadas, y el Baezano no sólo victorioso, sí que también dueño de un rico botín. Al ver el Emir el-Aâdel destrozado su ejército temió perder todos sus Estados, y para salvar al menos los de allende el Estrecho, dejó el mando de sus reducidas tropas y el gobierno de la Andalucía mahometana á su hermano, y él marchó á Marruecos, para con su presencia evitar la sublevación de los xiéjes y alcaides almohades, sublevación que con motivos suficientes temía el atribulado Emir.

Abulâalâ prosiguió defendiendo los derechos de su hermano el-Aâdel y gobernando en su nombre la Andalucía, hasta que en 1,227 se sublevó también y se hizo proclamar soberano independiente con el nombre de el-Mamún. Á poco de su proclamación escribió á todos los almohades de Marruecos anunciándoles su exaltación al trono, y cómo había sido reconocido por todos los musulmanes de la Andalucía, incluso los almohades que había en España, invitándoles, además, para que le aclamaran soberano de Marruecos, en cuyo caso les prometía pingües empleos y grandes riquezas. Los almohades magrebinos, acostumbrados ya á la traición, no tardaron en presentarse en el palacio del Emir el-Aâdel, y no pudiendo conseguir de él la addicación, le quitaron bárbaramente la vida, estrangulándole con su propio turbante. Justo castigo, ya que él había hecho destronar y perecer á su antecesor

Abdeluáhed. Los xiéjes de Marruecos, después de cometido tan horrible crimen, enviaron su humilde sumisión á el-Mamún, pero antes de recibir la respuesta proclamaron Emir á Yahya ben en-Názer ben el-Manzúr, sobrino de el-Mamún. Todo esto sucedió corriendo el año de 1,227.

Por lo que llevamos referido fácilmente se deja conocer el estado de decadencia á que se veía reducido el Imperio musulímico. Por una parte los mismos mahometanos pedían auxilio á las armas cristianas para emplearlas en sus contiendas civiles; y por otra el deseo de mandar movía á los alcaides y xiéjes musulímicos á cometer los más viles crímenes y regicidios, inclinándose siempre á la parte que más probabilidades tenía de mandar. El respeto á la autoridad habíase perdido por completo, y los que llegaban á conseguir el mando de una ó más provincias no tenían más ley que su capricho, ni más aspiraciones que asegurarse en el poder sin pararse en los medios. De aquí las guerras civiles y por consiguiente la ruina del Imperio mahometano, que veremos palpablemente precipitado de la cumbre á la sima.

Al proclamar los jefes almohades de Marruecos á Yahya ben en-Názer como soberano, proponíanse evitar la energía y severidad de el-Mamún; pues temían y con razón que éste les pidiera cuenta de la sangre que habían derramado quitando la vida á su hermano el-Aâdel y á su tío Abdeluáhed. Por esta misma razón eligieron á Yahya y no á otro príncipe alguno de la familia de el-Mamún; pues Yahya era un joven que sólo contaba entonces diez y seis años, y no tenía energía, ni disponía de medios para castigar sus crímenes.

En el momento que llegó á noticia de el-Mamún la proclamación de Yahya, determinó pasar al África para castigar á los rebeldes y someterlos á su dominio; empero habiendo quedado muy reducidas sus tropas, á causa de las muchas peleas y combates que sostenido había en la Península para hacerse reconocer como Emir, pidió al rey de Castilla, Fernando III el Santo, que le diera auxilio para vengarse de los almohades del Magreb y sujetar á los partidarios de Yahya, quienes ya

habían sido vencidos en algunos parciales encuentros que tuvieron con varias kabilas de árabes, las cuales sólo reconocían á el-Mamún. El rey castellano le envió un cuerpo de doce mil hombres después de haber aceptado el-Mamún las cinco condiciones siguientes, propuestas por el mismo rey cristiano: 1.^a entregar diez plazas fuertes á su gusto y elección; 2.^a si el-Mamún entraba en Marruecos había de construir una Iglesia para los cristianos; 3.^a los soldados cristianos practicarían libremente su religión, y se usarían las campanas para llamarles á la oración; 4.^a si algún cristiano quisiera hacerse mahometano no debía permitírsele, sino que, entregado á los cristianos, sería juzgado según su ley, y 5.^a que si algún musulmán deseaba abrazar el cristianismo nadie podría oponérsele.

Fácilmente déjase ver que la idea de S. Fernando al entregar á el-Mamún estas tropas, era la de que propagasen entre los marroquíes la fe católica, y ayudasen á los Misioneros en sus trabajos civilizadores, preparando así el terreno para cuando España se hallara en circunstancias de poder extender sus conquistas por Marruecos.

Reunido que hubo el-Mamún su ejército con los doce mil castellanos, se embarcó en Algeciras y pasó á Marruecos, dejando los asuntos de España al cuidado de su hijo Abulhassán y de sus hermanos Sid Abú Abdalah y Sid Abú Mohammed; pero, apenas salió de Andalucía, la mayor parte de las provincias que se hallaban bajo su mando proclamaron por Emir á Abú Abdalah Mohammed ben-Yusef ben-Hud, conocido con el nombre de ben el-Ahmar—hijo del rojo—. No obstante esta sublevación el-Mamún continuó su marcha, y habiéndose encontrado con las fuerzas de Yahya junto á la ciudad de Marruecos, en 1,230, tuvieron un reñidísimo combate, en el que fué destrozado el ejército de Yahya, y éste tuvo que huir á las montañas del Atlas con los pocos soldados que pudieron escapar de la muerte. Con la ayuda de los doce mil soldados españoles entró el-Mamún en la ciudad de Marruecos, y en cinco meses que permaneció en ella hizo cortar cuatro mil seiscientas cabezas de los jefes y nobles almohades, vengando de esta ma-

nera la alevosa muerte de su hermano el-Aâdel y la de su tío Abdeluâhed.

Á los caballeros cristianos los estableció el-Mamún en un arrabal de la ciudad, llamado *el-Bora*, y allí les edificó una Iglesia, y para manifestarles más y más su agradecimiento dijo un solemne día desde el púlpito de la mezquita á los mahometanos que le escuchaban: *No llaméis impecable al Mehdí* —alude al fundador de la dinastía almohade—, *sino llamadle seductor, pues no hay otro Mehdí ó Mesías sino Jesús, hijo de María; la salud sea con él. Puedo aseguraros que toda la historia de vuestro Mehdí es una pura invención.*

En el mismo año de 1,230 la Andalucía entera sacudió por completo el yugo de los almohades, sometiéndose las provincias y ciudades que aun no lo habían hecho al mando de ben-Hud, con lo cual se limitó la autoridad de el-Mamún á los Estados que tenía al otro lado del Estrecho. Continuó el-Mamún peleando contra Yahya, empero interin fué á Ceuta para castigar á su hermano Abú Musa, que en dicha ciudad se había proclamado Emir, descendió Yahya de las montañas y se apoderó de la ciudad de Marruecos, en la que hizo matar un gran número de judíos y de beni-Farján ó beni-Farchán, destruyó la Iglesia de los cristianos, se apoderó de todas las riquezas que había en la ciudad, y, cargado con tan rico botín, volvióse á las montañas. Cuando el-Mamún tuvo noticia del saqueo de Marruecos por las tropas de Yahya, levantó el sitio de Ceuta para ir en socorro de la capital, pero antes de llegar supo que su hermano Abú Musa había entregado la plaza de Ceuta al nuevo Emir andaluz ben-Hud. Fué tal la pena, coraje y sentimiento que le causó esta noticia, que murió á los pocos días antes de llegar á Marruecos, ó sea el 16 de Octubre de 1,232, en las márgenes de *Guadelabíd* (1).

(1) Guadelabíd—río de los esclavos—tiene su origen en las montañas *Maghrán*, ramificación del Atlas, y después de correr algunos kilómetros va á mezclar sus aguas con el Morbea junto á Tamlekú. Las márgenes de este río han sido teatro de sangrientas acciones de guerra, fatales siempre á los sultanes marroquíes. Además de el-Mamún, pereció en dichas márgenes el 1,529 Muley Mohammed, hijo

Al día siguiente las tropas aclamaron Emir á Abú Moham-med Abdeluáhed, por sobrenombre Erraxid, hijo de el-Mamún y de una cristiana cautiva, á quien los moros llamaron *Habeb*, mujer distinguida y dotada de una gran inteligencia, según nos refieren las crónicas árabes. Es cierto y positivo que á la sagacidad y destreza de esta mujer fué debida la proclamación de su joven hijo—sólo contaba catorce años—como sucesor de su difunto marido. Erraxid se puso en marcha para Marruecos llevando consigo el cadáver de su padre. Á su llegada á dicha ciudad tuvo que sostener una verdadera batalla con Yah-ya, que había vuelto de las montañas, pero al fin le obligó á huír destrozado su ejército, y Erraxid entró en la ciudad, no sin haber antes pagado buenas sumas de dinero á los cristianos que había dentro de sus muros, y haber dado su palabra de perdonar á todos sus habitantes.

Estos cristianos que había dentro de la ciudad de Marruecos opinamos que debían ser descendientes de los cuatro mil que consigo llevó Taxefín, cuando fué á Marruecos á defender el vacilante Imperio de su padre Alí; pues los doce mil que llevó el-Mamún y algunos otros aventureros que ya había en este país acompañaron á el-Mamún en su expedición á Ceuta y asistieron á la proclamación de Erraxid. Tanto en esta expedición como en otras muchas que tuvieron lugar en este período de revueltas, anarquía y parcialidades, los soldados castellanos ejecutaron tantas proezas de valor y se hicieron tan terribles que á su antojo quitaban y ponían emires. *Rudh el-Kartas* llama al jefe de estas huestes *Faro Casil*; veinte años después consta que las capitaneaba el *hermano del Conde*, que murió como buen soldado defendiendo al Emir almohade Saïd, cuando éste hizo la guerra á Yaghmurásen ben-Zaiián ó Ziián, fundador del reino y dinastía Zaiianita. Otros leen Yogmarásan, y en nuestras Crónicas es conocido con el nombre de *Gomaranza* y *Jagmorásin*.

de Muley Ahmed ben-Uatás, Sultán de Fez, y el destronado rey de Granada, Bo-addil; y en 1,819 Muley Ibrahim, habiendo corrido eminente peligro su padre Muley Solimán, conforme tendremos ocasión de referir en sus respectivos lugares.

Volviendo á Erraxíd diremos que gobernaba en paz la ciudad de Marruecos y casi todo el Magreb; pero en 1,235 cometió la imprudencia de mandar decapitar á veinticinco jefes de la poderosa tribu de el-Jalt ó de los Jalút; y los hermanos y parientes de las víctimas, enfurecidos por la crueldad del Emir, consiguieron sublevar al pueblo, arrojar al Emir de la ciudad y proclamar en su lugar á Yahya; pero poco después volvió Erraxíd con nuevas tropas y obligó á su antagonista á huir de nuevo á las montañas de Taza, donde fué muerto por los árabes, quienes enviaron su cabeza al Emir Erraxid. Éste prosiguió tranquilamente en la capital hasta su muerte, que fué el año de 1,242, pereciendo ahogado en un baño, ó en un pantano, como dicen otros autores, donde le metió el desbocado caballo que montaba.

Tenía Erraxíd un hermano llamado Alí ben-Edris el-Mamún, conocido más comunmente en la historia con el nombre de Abulhassán es-Saíd, quien al siguiente día de la muerte de su hermano fué elegido para sucederle en el mando y proclamado en la ciudad de Marruecos.

En este mismo año comenzaron los beni-Merín á conquistar las ciudades, no contentos en las inmensas llanuras que ya poseían, y Saíd envió contra ellos varios cuerpos de ejército, que fueron destrozados por los intrépidos beni-Merín. Entretanto Yahya ben-Abdelhakk habíase apoderado de la ciudad de Mequinez; Yaghmurásen ben-Zaián de la de Tremecén, y el Gobernador de la Ifrikia había tomado el título de Emir. Preludios eran todos estos de la decadencia de los almohades, que ya habían perdido en la Península española todos sus dominios, y estaban próximos á perder los que todavía conservaban en el Magreb. Saíd comprendió cuán indispensable le era hacer un supremo esfuerzo para conservar sus Estados del África, que se iban separando rápidamente de su corona, y para concluir de una vez con las sublevaciones que pululaban en Marruecos, especialmente desde que los xiéjes almohades quitaron la vida á Abdeluáhed y á el-Aâdel.

Con este fin, pues, reunió el Emir un numeroso ejército de

almohades y árabes, y de los cristianos que aun había de los doce mil que entregó S. Fernando á el-Mamún, y salió á campaña para someter á los rebeldes. Antes de llegar Saíd á Mequinez huyó Yahya ben-Abdelhakk á las montañas de Taza y de allí al Rif, porque se consideraba demasiado débil para sostenerse por un solo día dentro de la ciudad si Saíd llegaba á sitiarla con sus tropas, y mucho más débil todavía para poder presentarle batalla en campo descubierto. Así fué que, el Emir Saíd, entró en Mequinez sin hallar oposición alguna, y después pasó á la ciudad de Fez, donde recibió el acta de sumisión que le había enviado Yahya, por lo que el Emir le nombró Gobernador de todo el país del Rif, dándole, además, presentes y regalos verdaderamente regios.

Arreglados así estos asuntos, partió Saíd de Fez el año 1,247 para sitiar á Tremecén; pero á su llegada huyó también Yaghmurásen, llevándose sus tesoros, mujeres é hijos, y se encerró con todas sus tropas en el castillo de Támzerdáquet. Saíd tomó pacíficamente posesión de Tremecén, y continuó persiguiendo á Yaghmurásen, sitiándole en su castillo; empero al cuarto día de establecido el sitio, iba Saíd en compañía de su primer ministro reconociendo la alcazaba, y estando examinando sus fortificaciones para buscar el sitio más débil y ordenar el ataque, ambos fueron muertos por las avanzadas de los sitiados. Apenas se divulgó tan fatal nueva por el campamento de los sitiadores todos huyeron, pero con tal precipitación y tan desordenadamente que dejaron en poder de los sitiados todas sus riquezas, armas, caballos y tiendas.

Á los pocos días de la muerte de Saíd los jefes y nobles almohades que había en la ciudad de Marruecos, nombraron para sucederle á un hermano suyo, llamado Omar ben-Sid Abú Ibrahím Ishác, y por sobrenombre Abú-Hafz. Luego que este príncipe recibió la noticia de su elevación al trono musulmán de Marruecos se puso en camino para la capital—pues se hallaba de Gobernador en Rabat el-Fath—, donde permaneció tranquilo hasta el año 1,255, gobernando pacíficamente sus Estados, que sólo se extendían desde Salé hasta el Sús. Fué

tan grande la paz que reinó en el Magreb por estos ocho años que los historiadores árabes dicen no la hubo jamás semejante. En el año citado salió de la ciudad de Marruecos al frente de ochenta mil soldados, entre los que se hallaban los caballeros cristianos que había llevado de España el-Mamún para atacar y sitiar á Fez, donde ya imperaban los beni-Merín, quienes habían establecido en dicha ciudad el trono de la nueva dinastía.

Con este respetable ejército sitió Abú-Hafz á Fez, pero sucedió que, una de las primeras noches del sitio, un caballo principió á correr por todo el campamento, y los soldados despertaron despavoridos; y creyendo que era una salida de los sitiados, cobraron tanto miedo y reinó entre ellos tal confusión y desorden, que todos huyeron vergonzosamente, dejando abandonadas sus riquezas, armas y bagajes. Yahya, que era entonces el Emir de Fez, salió en persecución del enemigo, si bien sus tropas se entretuvieron en recoger el abandonado botín. Abú-Hafz, vencido sin haber peleado, volvióse á la ciudad de Marruecos seguido de los soldados cristianos y de un pequeño número de xiéjes que le eran fieles, y allí continuó hasta el año 1,267, en que la ciudad fué tomada por Abú-Dabbús del modo que ya referiremos.

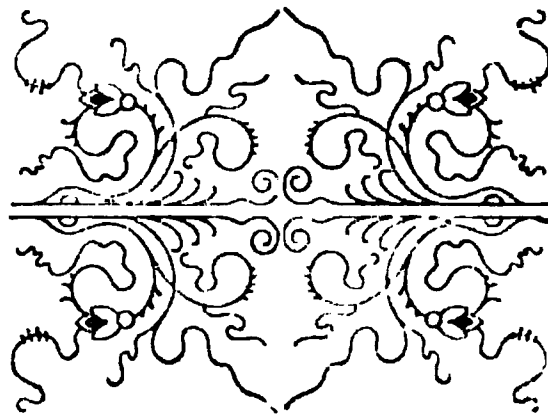
Abuláolá Edris, por sobrenombre Abú-Dabbús, y á quien Mariana llama *Budebusio*, tuvo por madre á una cautiva cristiana, á la que llamaron los moros *Xems—sol—*, á causa de su extraordinaria hermosura (1). Habiendo llegado á noticia de Abú-Dabbús que el Emir Abú-Hafz quería prenderle por varios disgustos que con él había tenido, salióse Abú-Dabbús de la ciudad de Marruecos y fuése á Fez al lado de Abú Yusef Yacub, á quien propuso que le ayudara para destronar á su perseguidor, prometiéndole en cambio la mitad del terreno que conquistara. Aceptó gustoso Abú Yusef, y le dió un ejér-

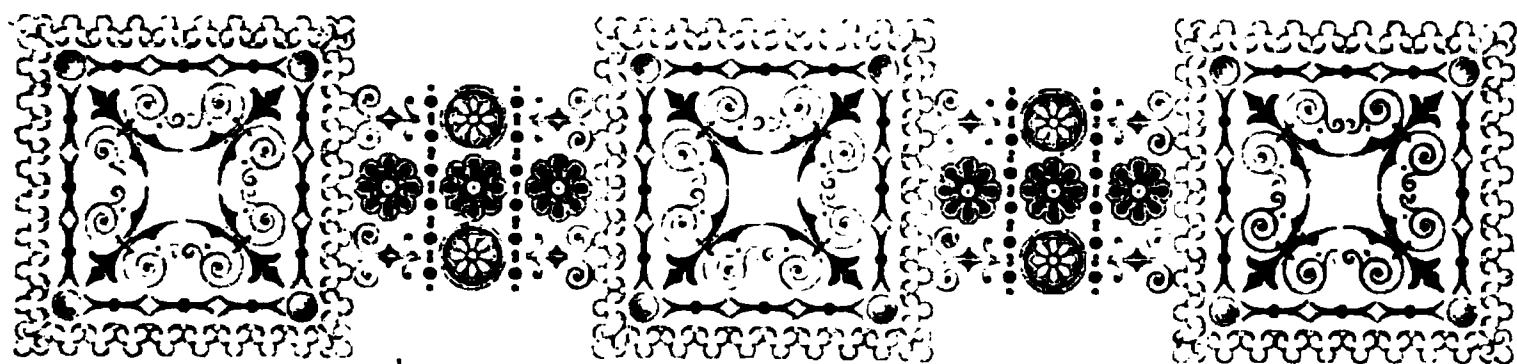
(1) Los príncipes de los almorávides y almohades solían casarse con mujeres cristianas hechas cautivas en la guerra, y de estas uniones nacieron los caudillos más famosos de ambas dinastías.

cito de tres mil caballeros beni-Merín, grandes sumas de dinero y pertrechos de guerra. Con este ejército partió de Fez, Abú-Dabbús y desde la ciudad de Salé escribió á los jefes almohades y á los ministros que tenía Abú-Hafz en la ciudad de Marruecos prometiéndoles grandes riquezas si le ayudaban á destronar á su Emir. Todos contestaron ofreciéndole su adhesión y ayuda, y con esta favorable respuesta púsose en marcha para la capital. En el tránsito se le unieron muchas tropas que estaban descontentas de Abú-Hafz, y también no poca parte de las tropas castellanas que abandonaron el partido del Emir de Marruecos. Con todo este ejército sorprendió Abú-Dabbús á la ciudad de Marruecos en 1,267, y como Abú-Hafz no hallaba apóyo ni en sus tropas, ni en sus vendidos y desleales ministros, trató de salvarse él, ya que no podía salvar su reino, y huyó á la ciudad de Acimur, donde esperaba hallar refugio y protección por ser Gobernador de ella su suegro, ben-Aâtúx. Mas éste también le hizo traición y le cargó de cadenas, avisando al mismo tiempo al nuevo dueño de Marruecos, y diciéndole que podía disponer como quisiera de Abú-Hafz. Contestó Abú-Dabbús ordenándole que se lo enviara á la ciudad de Marruecos, y en el camino hízole cortar la cabeza.

Después de todo esto propúsose Abú-Dabbús regularizar su gobierno, y trabajar con toda actividad, á fin de que reinaran la paz y la felicidad en sus Estados. Sin embargo, habiéndole escrito el Emir de Fez, Abú Yusef, para que cumpliera lo prometido, entregándole la mitad del conquistado país; Abú Dabbús, que con el mando estaba demasiado arrogante y lleno de orgullo, se negó resueltamente á pagar la deuda que contraído había con los merínidas. No esperaba semejante respuesta Abú Yusef, y como hombre resuelto, buen guerrero y mejor político, envió luego un ejército para apoyar su reclamación, y poco después él mismo salió de Fez con nuevas tropas, y encontrándose con las de Abú-Dabbús en los campos de Dukala, les presentó batalla, en la cual pereció Abú-Dabbús, y su ejército quedó destrozado y disperso. La cabeza de Abú-

Dabbús fué llevada á Fez, y con su muerte concluyó la dinastía almohade, que duró ciento cuarenta y seis años; desde la proclamación de el-Mehdí en 1,123, hasta la muerte de Abú-Dabbús en 1,269.





CAPÍTULO IX

Los beni-Merín.—Su origen y venida al desierto.—Pasan al Magreb.—Vencen por primera vez á los almohades.—Muere Abú Moham-med Abdelhakk, y le sucede su hijo Abú Saíd Otmán.—Éste continúa peleando y venciendo á los almohades.—Abú Moárref Mohammed muere en la batalla de Fez.—Sucédele su hermano Abubecr.—Los soldados castellanos.—Muerte de Abubecr.—Su hermano Yacub ben-Abdelhakk.—Sus guerras y conquistas.—Viene cuatro veces á España.—Muere, y le sucede su hijo Yusef.—Éste vence á sus enemigos en Marruecos.—Sitia á Tremecén y funda la nueva Tremecén.—Su muerte.—Los sepulcros de Xella.—Abú Tábet Aámer, nieto de Yusef ben-Yacub, hace las paces con los de Tremecén.—Recupera varias plazas.—Muere en Tánger.

Si hemos de creer lo que nos dice el famoso libro tantas veces ya citado, *Rudh el-Kartas*, sobre el origen de los beni-Merín, conocidos en nuestras historias con el nombre de benimerines ó merínidas, eran estos de la principal y más noble descendencia de la tribu de los zenetas, y formaban una de sus kábilas, la cual se había distinguido siempre por el carácter afable, dulces costumbres, valor esforzado y religiosidad de sus individuos. Eran oriundos de la Arabia, y sus progenitores habían ido al África huyendo de las discordias que justamente esperaban habían de originarse á causa del casamiento de la bella y hermosa *el-Báhaâ* ó *el-Búhaâ*—la brillantez, el esplendor, la hermosura—, hija de Duhmán, pretendida por todos los nobles jóvenes de su tribu.

En el África habitaron los dilatados campos al S. del Atlas, desde Ifrikía hasta el territorio de Tafiète, y se multiplicaron extraordinariamente. No conocían industria alguna, ignoraban por completo el comercio, las artes y la agricultura, manteniéndose sólo de la caza, de frutas silvestres, y de la leche y miel de sus campos. Sus bienes consistían en esclavos, caballos, camellos y ganado lanar. A nadie pagaban tributo, ni reconocían superior alguno, llevando una vida pacífica y semi-patriarcal.

Por ser numerosísimos sus ganados y el país que habitaban no muy fértil, acostumbraban traerlos todos los veranos al Magreb, en donde los pastos eran abundantísimos. En el verano de 1,216, ó sea el 613 de la hégira, trajeron, como de costumbre, sus ganados á las fértiles llanuras de esta parte del Atlas. Notaron con admiración que aquel año las ciudades se hallaban casi desiertas, y abandonados sin cultivo alguno los campos. Entonces fué la primera vez que tuvieron noticia del desastre sufrido por los moros en la batalla de *Hizn el-Aukáb*, Navas de Tolosa, donde pereció la flor de los almohades, y comprendieron que por aquella causa se hallaba el país tan despoblado y sus campos sin cultivo. Al ver los beni-Merín tanta riqueza abandonada, y unos campos tan fértiles sin cultivar, se establecieron allí y enviaron emisarios á sus hermanos del desierto para rogarles que vinieran á establecerse con ellos y á gozar del bien que la Providencia les deparaba. Con efecto, todos los beni-Merín del desierto, después de celebrar consejo, formaron una numerosa caravana y vinieron con sus ganados y tiendas á establecerse en el país de *Guad-Telágh*. Parecían, dice el historiador árabe, *una legión de hormigas ó langostas*. ¡Tanta era la multitud que venía atravesando el desierto y después la cordillera del Atlas!

Á la llegada de los beni-Merín á este lado de las montañas, el Emir que entonces gobernaba el país, Sid Abú Yacub Yusef el-Mustanzír, concibió un gran temor; é indeciso por la determinación que le convendría tomar, reunió en consejo á todos los magistrados, ministros y xiéjes almohades para pe-

dirles su parecer. Expuesto el caso, el consejo le contestó del modo siguiente: «¡Oh Emir de los musulmanes! No pongáis atención en ellos y estad sin temor, pues son muy simples y poco numerosos. Para poner fin á sus progresos bastará que enviéis contra ellos un Xiej almohade, el que hará perecer á los hombres y se apoderará de sus mujeres y bienes, después de haberlos perseguido y dispersado.» El Emir tomó el parecer de su consejo y en su consecuencia envió á Abú Alí ben-Uanúdin al frente de veinte mil combatientes almohades con orden expresa de atacar á los beni-Merín y de no dejar vivo ni uno solo. Empero no era tan fácil cumplir esta orden como lo fué el darla. Cuando llegó esta noticia á los merínidas, se prepararon para recibir al enemigo, con quien se avistaron en el país del Rif, donde se dió una sangrienta batalla, quedando por ellos la victoria y haciendo perecer á la mayor parte de los almohades. Los pocos que pudieron salvarse de tan terrible mortandad se refugiaron en Rabat-Taza y en Fez.

Desde el año de 1,216 principió el incremento de los merínidas, que desde su llegada al Magreb eligieron por jefe á Abú Mohammed Abdelhakk, tan valiente guerrero como astuto y sagaz político, mientras que los almohades iban siempre perdiendo terreno, ya por las muchas divisiones del Imperio, como hemos visto en el capítulo anterior, ya también por las grandes victorias que contra ellos reportaron las triunfantes armas de los merínidas.

Satisfecho Abú Mohammed del resultado de su primera batalla, animó á sus tropas, les expuso el estado de decadencia en que se hallaba el Imperio almohade, y les hizo ver que no les sería muy difícil vencerle aún en sus mismas ciudades, en las que se encontraban muchos descontentos que no tardarían en pasarse á su bando. Reanimando, pues, el ardor de sus soldados, fuése con todo su ejército en 1,216—613 de la hégira—á las cercanías de Rabat-Taza, cuyo Gobernador almohade salióle al encuentro con todas sus tropas, que fueron batidas y dispersadas por las de Abú Mohammed, las cuales recogieron un rico botín de armas, bagajes y caballos.

Al año siguiente encontráronse los merínidas junto al río Sebú y no lejos de Tafertást, con los árabes Riiáh; tribu la más fuerte, numerosa y guerrera de cuantas había en el Magreb, y que no quisieron someterse á las triunfantes armas de Abú Mohammed. En dicho sitio riñeron sangrienta batalla, y con tal impetu embistieron los árabes que los merínidas hubieron de retroceder; empero al ver éstos que su caudillo Abú Mohammed y uno de sus hijos, llamado Edris, quedaban muertos en el campo de batalla, juraron no darles sepultura sin antes haberles vengado. Llenos de coraje y de rabia volvieron contra el enemigo y le acometieron con tal furor que los de Riiáh quedaron derrotados, pereciendo muchos á manos de los enfurecidos merínidas. Éstos recogieron el riquísimo botín que el enemigo abandonó, y en el acto nombraron por sucesor de Abú Mohammed Abdelhakk á su hijo Abú Saíd Otmán ben-Abdelhakk, quien al frente de sus tropas continuó la campaña y destrozó todos los ejércitos almohades que contra él enviara Abulhassán Saíd, Emir almohade de Marruecos. Abú Saíd Otmán, hombre de valor, buen guerrero y de claro entendimiento, se hizo cargo del estado lastimoso en que se hallaba el Magreb; vió como aumentaban las divisiones y los partidos, interin disminuía el respeto debido á la autoridad. En vista de esto, excitó, como su padre, á sus seguidores para hacer la guerra á los almohades en bien, decía, y por el esplendor de la religión é interés de los musulmanes. No necesitaban tanto sus huestes; así fué que se enardecieron con tales razonamientos, y juraron seguirle hasta la muerte. Con el poderoso auxilio de tan intrépidos soldados consiguió que muchas kabilas, y aun algunas ciudades, se sometieran á su autoridad; de modo que en 1,240, en cuyo año murió asesinado por un renegado privado suyo, dejó ya formado un dilatado y respetable reino merínida.

Reunidos los jefes merínidas á la muerte de Abú Saíd, determinaron proclamar por soberano á su hermano Abú Moârrref Mohammed ben-Abdelhakk, que por sus buenas dotes era muy querido de los merínidas, y por lo mismo juráronle

obediencia y fidelidad. Éste continuó haciendo la guerra á los almohades hasta que el Emir de Marruecos, Abulhassán, envió contra él un ejército de veinte mil almohades, árabes y cristianos. Preparóse Abú Moárref para la pelea, y habiéndose encontrado ambos ejércitos en las cercanías de Fez, tuvieron una sangrienta, y según el historiador árabe, á quien seguimos minuciosamente, nunca vista batalla, puesto que duró desde la salida del sol hasta el anochecer. Por ambas partes se peleó con igual valor, y todo el día estuvo indecisa la victoria, hasta que un jefe cristiano se dirigió hacia Abú Moárref, y, dándole un golpe mortal, le hizo caer exánime del caballo.

Los merínidas, batidos y dispersos desde el momento que vieron muerto á su rey, huyeron á las montañas aquella misma noche; empero pudieron salvar sus bagajes, familias y tesoros. Esta batalla tuvo lugar el año de 1,244, y fué la primera en que los merínidas fueron vencidos por los almohades, á lo cual contribuyó el esfuerzo de los valientes castellanos que militaban bajo las banderas almohades.

Para suceder á Abú Moárref nombraron los merínidas á su hermano Abubecr ben-Abdelhakk, por sobrenombre Abú Yahya, el cual fué el primero de los de su raza que organizó sus tropas, ordenó el mando de sus tribus y se hizo célebre por haberse apoderado de muchas ciudades, como Mequinez, Salé y Sichilmesa, y especialmente por haber conquistado la ciudad de Fez en 1,248, haciéndola corte de sus Estados, como ya lo había sido de los edrisitas y zenetas. Durante su reinado y en años anteriores fué cuando los soldados españoles, llevados al Magreb por Abulâalá el-Mamún, hicieron tantas proezas de valor, hasta el punto de que los almohades y merínidas se disputaban su amistad, creyendo que la victoria estaba siempre de su parte; y en efecto, ellos fueron los que sostuvieron por algunos años el vacilante Imperio de los almohades contra todo el ensañamiento y furor de las huestes de los merínidas.

El año 1,258 murió Abubecr ben-Abdelhakk en su capital, después de haber dilatado mucho el Imperio que su raza había

fundado, y ocho días más tarde (1) le sucedió su hermano Yacub ben-Abdelhakk, por sobrenombre *el-Manzúr Bil-láh*—el vencedor por Dios—, á quien varias de nuestras historias llaman Abú Yusef Yacub. Este célebre caudillo fué el que verdaderamente consolidó el Imperio de los merínidas, el cual pudo darse por definitivamente establecido el año 1,269, cuando el Manzúr entró en la ciudad de Marruecos, capital y último baluarte de los almohades, á los pocos días de la batalla que dió á Abú-Dabbús en los campos de Dukala, y en la que como hemos dicho en el anterior capítulo, murió Abú-Dabbús y con él la dinastía almohade, cediendo su lugar á la merínida.

Era de esperar que Yacub ben-Abdelhakk, vencidos los almohades, gozaría de completa paz en sus Estados, pero sucedió todo al contrario; pues unas veces tuvo que pelear con los cristianos, como en 1,260 cuando éstos se apoderaron de la ciudad de Salé, otras con los gobernadores de Ceuta y Tánger, y sobre todo con el revoltoso Yaghmurásen ben-Zaián. Éste era también de la tribu de los zenetas, y quiso tomar su parte en la fácil conquista del Magreb. Apoderóse de Tremecén, Uxda y Sichilmesa, dió varias batallas, y algunas muy sangrientas, al Emir Yacub, y aunque siempre quedó victorioso este último, no pudo, sin embargo, destruir por completo á Yaghmurásen, á pesar de haber demolido hasta los cimientos de la ciudad de Uxda, donde se había hecho fuerte, y al verse obligado á abandonar esta ciudad se encerró y fortificó en Tremecén. Entonces fué cuando Yacub ben-Abdelhakk concertó paces con Yaghmurásen para poder pasar á la Península española.

Este célebre Yaghmurásen había organizado un escuadrón de dos mil caballeros cristianos que valerosamente peleaban por él, y en sus guerras con los almohades y merínidas vieronse frente á frente batallones cristianos, en su mayor parte españoles, defendiendo á los diferentes príncipes mahometa-

(1) En estos ocho días gobernó un hijo suyo llamado Abú Hafz Omar ben-Abibecr, quien había sucedido á su padre, pero, como murió el octavo día de su reinado, tomó las riendas del mando Yacub ben-Abdelhakk hermano de su padre.

nos que en el Magreb se disputaban el mando del Imperio. Tan grande era el aprecio en que los musulimes tenían á estos soldados, y tanto reconocían su valor, que todos á porfía deseaban tenerlos á sus órdenes, y Sultán hubo que llegó á confiarles la guarda de su persona.

Durante estas expediciones había recibido Yacub ben-Abd-elhakk no pocas cartas de los almohades andaluces, para que, pasando el Estrecho, viniera con sus tropas á ayudarlos contra sus comunes enemigos los cristianos. Pero Yacub, como buen político, quiso antes atender á la pacificación de sus Estados. Por esto durante los años de 1,273 y 74 conquistó las ciudades de Tánger y Ceuta, se hizo dueño de Sichilmesa, y á poco de esto recibió á los nuevos emisarios del rey de Granada, que le llevaron una carta de ben el-Ahmar, en la que le rogaba encarecidamente que pasara á España para ayudarle á defender su trono contra los Ualíes de Málaga, Guadix y Comarcas, y que á fin de que pudiera venir con más seguridad le entregaría las plazas de Algeciras y Tarifa, que al mismo tiempo podían servirles de presidios para sus armas y provisiones. No titubeó Yacub en aceptar y acceder á esta demanda, pues deseaba apoderarse de España, como ya antes lo habían hecho los almoravides y almohades, y al efecto cubrió el mar con sus buques y las playas de la Península con innumerables y agueridos soldados.

Desde que el Imperio musulímico recibió aquel terrible golpe que Alfonso VIII le diera en las Navas de Tolosa fué decayendo visiblemente. Las ciudades que poseía en España separáronse poco tiempo después de esta batalla de la autoridad del Emir marroquí, quien también perdió la Ifrikia, quedando reducidos sus Estados al Magreb y á una parte del Sús el-Aksa. Las provincias musulmanas que había en la Península en tiempo de Yacub, estaban gobernadas por Ualíes independientes unos de otros, y casi siempre se hallaban en guerra, ya entre sí, ya con los príncipes cristianos. Debilitadas sobre manera estas provincias, por gastar sus fuerzas en resistir á los que seguían las mismas doctrinas y aspiraban á un mismo

é idéntico fin general, dejaron necesariamente ancho vagar á la formación y acrecentamientos de las monarquías cristianas. Éstas extendieron tanto su dominación, que se creyeron fuertes para atacar al jurado enemigo de la Cruz en las mismas costas de África, como sucedió con la armada de Castilla que tomó la plaza de Salé en 1,260, aunque el intrépido Yacub ben-Abdelhakk hizo que la abandonara á los pocos días de conquistarla: diez años más tarde se apoderaron también los cristianos del puerto de Larache, que abandonaron después de haberlo saqueado. Los reyes de Aragón, que habían expulsado de su territorio á los fanáticos musulmanes, llevaron animosos el valor de su brazo más allá del Mediterráneo, y los moros de Túnez y Tremecén pagaron tributo á los aragoneses, mientras que el famoso Roger de Lauria, *Capitán sin segundo*, se posesionaba de los Xerbes ó Gerbes.

Todas estas causas movieron á Yacub á venir cuatro veces á la Península, pues creía, y no sin razón, que merced á las grandes divisiones de los Ualíes, podría fácilmente apoderarse de las respectivas provincias de éstos, y tener así las costas marroquíes libres de las armas cristianas. Por esta misma razón ayudó no poco á levantar el entonces nuevo reino de Granada, cuya poderosa dinastía de los beni el-Ahmar y las mismas victorias de Yacub dieron algunos años más de vida al mahometismo en España. Digno es de notarse que no siempre pasó Yacub ben-Abdelhakk el Estrecho para ayudar á los moros contra los cristianos, sino que también vino una vez para ayudar al rey sabio contra su rebelde hijo D. Sancho, que había pedido amistad y auxilio á Mohammed rey de Granada. Á pesar de las muchas victorias que Yacub reportó en la Península de moros y cristianos, no quiso ó no pudo conservar sino las plazas de Tarifa y Málaga, que, en caso necesario, podrían servirle como de llave para entrar en España, puesto que en sus planes políticos entraba el de apoderarse de todos los Estados que sus correligionarios tuvieron en ella en tiempos anteriores. Sin embargo, al tiempo de su muerte, que tuvo lugar en 1,286, había perdido ya las ciudades citadas, quedando Tarifa

por el rey de Castilla, y Málaga por Mohammed ben el-Ahmar. Algunos autores opinan que Yacub no se propuso conquistar plazas en la Península ibérica, y sí sólo auxiliar la fundación y engrandecimiento del reino de Granada, para que sirviera de poderosa defensa á la dinastía mágrebina. Esto parece lo más cierto, pues en su clara y perspicaz inteligencia veía la próxima ruina del mahometismo, no sólo en España sino también en Marruecos. Si fué así, no se equivocó este grande hombre, pues el vasto Imperio musulmico de occidente, que desapareció del mundo con la dinastía almohade, no se había de levantar más, y los soldados cristianos no tenían en España campo suficiente para sus proezas y era preciso pasar el Estrecho para herir á sus enemigos en las ardientes playas africanas. Murió Yacub ben-Abdelhakk, *el-Manzúr Bil-láh*, en su palacio de Algeciras: su cuerpo fué trasladado á Rabat el-Fath, y sepultado en las ruinas de la ciudad de Xella, donde fué muy venerado de los moros.

El reinado de este Sultán duró veintiocho años, en cuyo tiempo no cesó de pelear, como hemos dicho, unas veces contra los almohades y otras contra los cristianos españoles. Según las crónicas árabes, era Yacub ben-Abdelhakk de airosa presencia, esforzado, cortés, humilde, muy piadoso, é hizo mucho bien al islamismo; fundó hospitales y escuelas y reunió todos los libros árabes que pudo para las muchas librerías que entonces había en el Magreb. Á D. Sancho de Castilla le pidió todos los que tenían los cristianos y judíos de sus Estados, y el Rey castellano le envió trece cargas, que Yucub hizo depositar en la escuela que él mismo había fundado en Fez. Entre estos libros había muchos de filología, literatura, gramáticas y comentarios sobre el Alcorán. Por último, en 1,284 recibió en Marruecos á D. Alfonso Pérez de Guzmán, enviado de Alfonso X, que fué á empeñar por 60,000 doblas de oro la real corona de Castilla.

Yusef ben-Yacub ben-Abdelhakk, por sobrenombre en-Názer Lidíniláh—el defensor de la ley de Dios—, sucedió á su padre en el Imperio del Magreb, y fué proclamado en Algeciras el mismo día en que murió su padre.

Estando Yusef ben-Jacob—conocido en algunas historias con los nombres de Abú Yacub y de Abdalah Yusef— en las cercanías de Fez, recibió la noticia de la muerte de su padre, y la de su elevación al trono musulmán del Magreb. Sin pérdida de tiempo dirigióse á Tánger, donde se embarcó con rumbo á Algeciras, y allí encontró á los merínidas, árabes y á otros muchos mahometanos, que le esperaban para felicitarle.

Desde que este Emir tomó las riendas del gobierno no cesó de hacer bien á su pueblo; disminuyó los impuestos y puso orden en todos los negocios del Imperio. Poco después de su llegada á Algeciras salió para Marbella, estableciendo su campamento junto á sus muros. Desde allí escribió al rey de Granada para que fuera á tener una entrevista con él, en cuya entrevista ratificaron el tratado y la alianza que había hecho el granadino con Yacub ben-Abdelhakk; y, abandonando todas las posesiones que pretendía pertenecerle en España, sólo se quedó con Algeciras, Ronda, Tarifa, Guadix y sus dependencias, dando el mando de estas ciudades á su hermano Abú Atíia. Al mismo tiempo confirmó el tratado de paz que su padre hiciera con el rey de Castilla.

Á principio del siguiente año, 1,287, después de haber regularizado sus asuntos, y de haber dejado en orden todo lo que tenía que arreglar en Andalucía, pasó el Emir á Marruecos, donde supo que su primo Mohammed ben-Edris se había sublevado, en unión de sus hijos, en las cercanías de Fez, y que algunos revoltosos le aclamaban Sultán del Magreb. Yusef ben-Yacub envió varios cuerpos de ejército contra ellos, consiguiendo, después de algunos combates, hacerles huir á Tremecén; empero en el camino fueron hechos prisioneros y conducidos á la ciudad de Rabat-Taza, donde les quitó la vida Abú-Zaián, por orden de su hermano el Emir Yusef ben-Yacub.

No fué esta la única sublevación que tuvo que sofocar el Emir marroquí, pues fueron muchas las que se originaron en su reinado, y sobre todo la del Sús el-Aksa, donde se había declarado independiente el-Hach Talha ben Alí el-Batáni, cuyo ejército fué destrozado por Abú Alí, sobrino del Emir Yusef,

quien cortó la cabeza á el-Hach Talha, la cual fué enviada á Rabat-Taza, sobre cuyas puertas estuvo colgada durante el reinado de Yusef ben-Yacub. El mismo Emir se vió obligado á dirigir una expedición contra los árabes del país de Daráa, que infestaban los caminos de Sichilmesa ó Tafilete, robando á las caravanas que iban y venían del desierto. Al frente de doce mil merínidas llegó Yusef ben-Yacub hasta las fronteras del Sáhara, donde dió á los árabes una terrible batalla, en la que los derrotó, y envió las cabezas de los más principales á las ciudades de Fez, Marruecos y Tafilete. Al año siguiente, 1,288, venció á uno de sus hijos, que se había apoderado de la ciudad de Marruecos apellidándose Emir.

Dos años más tarde pasó Yusef ben-Yacub á España para hacer la guerra santa, pues la alianza entre él y el rey de Castilla quedó rota en el momento mismo en que D. Sancho el Bravo se creyó con suficientes fuerzas para hacer la guerra al marroquí. Poco después, en 1,292, tuvo lugar el sitio de Tarifa por las tropas merínidas, en número de cinco mil ginetes —pues ya había sido conquistada por el rey castellano, ayudado del rey de Granada, con quien había firmado la paz—, mandadas por el Infante D. Juan, hermano y enemigo del rey D. Sancho. Esta plaza fué defendida por el inmortal Alfonso de Guzmán el Bueno, de cuya firmeza y heroico sacrificio largamente nos hablan nuestras historias. En el mismo año consiguió D. Sancho incendiar la escuadra musulmana en la bahía de Tánger, y en 1,294, Miser Benedicto Zacarías, genovés; pero al servicio de España, salió con la escuadra de Castilla al encuentro de la musulmana, compuesta de 27 galeras, y después de rudo combate, hechó á pique varias y apresó 13 galeras, que llevó triunfante al puerto de Sanlúcar de Barrameda.

Yusef ben-Yacub; por más que lo intentó en varias de sus expediciones, no pudo conseguir apoderarse de ninguna plaza fuerte de la Península, y la ciudad de Algeciras, única que poseía en España, se la cedió al rey de Granada en cambio de un puñado de oro. Por lo que últimamente consagró sus cuidados á pacificar sus Estados; porque en todo el Magreb había

muchos descontentos, y apenas pasó un año durante su reinado en que no tuviera que combatir á algún revoltoso, ó que apagar algunas chispas de insubordinación, pues hasta uno de sus hijos tomó las armas para destronarle. Dos deudos suyos, á quienes había reducido á la obediencia, y que venían á Fez bajo seguro del Sultán para prestarle homenaje, fueron muertos por Abú Aâmer Abdalah, hijo del Emir. Éste, que era bastante justo, desterró á su hijo al país del Rif en castigo de su traición y álevosía.

Otmán, hijo y heredero de aquel revoltoso Yaghmurásen, que tanto había trabajado para quitar sus Estados á los merínidas, continuaba, á ejemplo de su padre, haciendo una guerra sin cuartel á Yusef ben-Yacub. Éste, que había destruido en 1,296 todos los alrededores de Tremecén, capital donde residía Otmán, al mismo tiempo que ordenaba la reedificación de la ciudad de Uxda, seguía tranquilamente ocupado en el gobierno de sus Estados; pero al poco tiempo se vió obligado de nuevo á salir á campaña. Después de algunos combates entre Yusef ben-Yacub y Otmán, aquél consiguió encerrar á éste en Tremecén, donde le tuvo estrechamente cercado nueve años. Como Otmán tenía grandes recursos dentro de la ciudad, conoció Yusef cuan difícil le sería tomar esta plaza, por otra parte bien fortificada; y como no trataba de desistir de su empeño, comprendiendo que el sitio se prolongaría demasiado, que su ejército sufriría muchísimo con pérdida de sus huestes y que no podrían resistir por tanto tiempo á la inclemencia, determinó hacer cómodas y sólidas habitaciones para sus tropas. Levantó, pues, una fuerte ciudadela y ordenó construir casas, formando así una ciudad enfrente de Tremecén, que más que ciudad podía llamarse un inmenso y bien fortificado castillo, al que dió el nombre de *Nueva Tremecén* ó *el-Manzúra*—la defendida ó protegida por Dios—, y con este fuerte tenía siempre en jaque á Otmán. Dentro de la nueva Tremecén edificó Yusef ben-Yacub un soberbio palacio, en el que recibía las embajadas que por aquel tiempo le enviaban varios príncipes y potentados europeos y africanos.

Ya hemos visto antes como habían perdido los emires marroquíes sus posesiones de la Península; pues bien, tan reducidas eran ya sus fuerzas, y tanto había decaído el poder de los magrebinos, que durante el sitio de Tremecén, en el año de 1,305, los musulmanes andaluces, mandados por Abú Saíd Farách ben-Ismaíl, se apoderaron de la plaza de Ceuta, derrotando después al ejército del príncipe Abú Sálem Ibrahím, que por orden de su padre el Emir había ido á recobrarla. Al año siguiente se hallaba durmiendo el Emir Yusef ben-Yacub en su palacio de la Nueva Tremecén, y uno de sus esclavos llamado *Saada*, le atravesó el vientre de una estocada, y el infeliz quedó muerto en el acto perdiendo vida y corona. Su cadáver, trasladado á Xella de Rabat el-Fath, fué sepultado al lado del de su padre, cuyos sepulcros, lo mismo que varios otros se conservan todavía, y son muy visitados por los moros, como también el de la noble dama Umm el-Aázz—Madre del máspreciado, del más querido, del más honrado, del más potente y glorioso—, hija de Mohammed ben-Hassén (1).

Muerto Yusef ben-Yacub, una asamblea de creyentes, á la cual se unieron todos los demás merínidas, nombró para sucederle á un nieto del difunto Emir llamado Abú Tábet Aâmer ben-Abdalah ben-Yusef ben-Yacub ben-Abdelhakk. Era hijo de Abú Aâmer Abdalah, el desterrado á las montañas del Rif, en donde murió antes que el Emir su padre. Pasado algunos días reunió Abú Tábet en la misma Nueva Tremecén á sus principales xiéjes para pedirles consejo acerca de la determinación que debía tomarse con respecto al prolongado sitio de Tremecén. El consejo opinó que levantara el sitio y se volviera con todas sus tropas al Magreb, en donde Otmán ben-Alí el-Aálá, que había salido de Ceuta con un gran ejército, se había apoderado de las ciudades de Alcázar Segher y Arcila. No le pareció mal el consejo al Emir, y en efecto, hizo las paces con Abú Zaián Mohammed ben-Otmán ben-Yaghmurásen, que había sucedido á su padre el año 1,302, principiado ya el sitio.

(1) Véase el cap. VI de la primera parte.

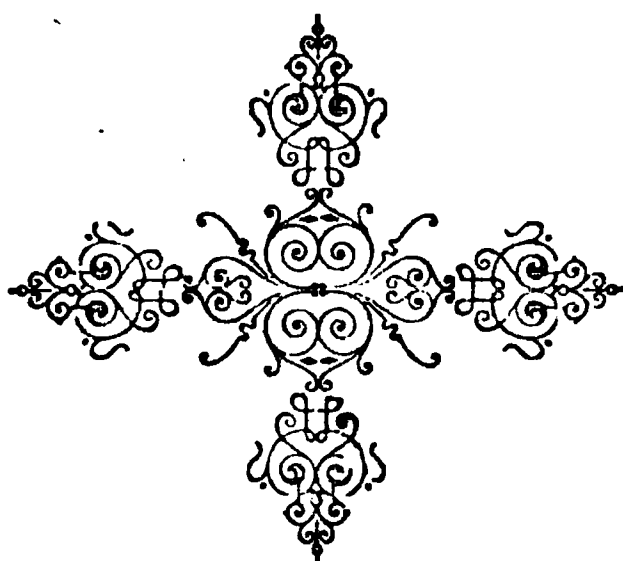
En virtud de la paz y del tratado que ambos firmaron, el Emir marroquí cedió á Abú Zaiián todas las ciudades que su abuelo había conquistado en aquel país, excepto la Nueva Tremecén, á la que en nada ni por nada podría hostilizar Abú Zaiián, ni á los magrebinos que en ella habitasen. Desde esta época datan los límites que el Magreb ha tenido por la parte de la Argelia; límites que desde entonces ha conservado hasta hoy, con muy pequeñas diferencias ó variaciones.

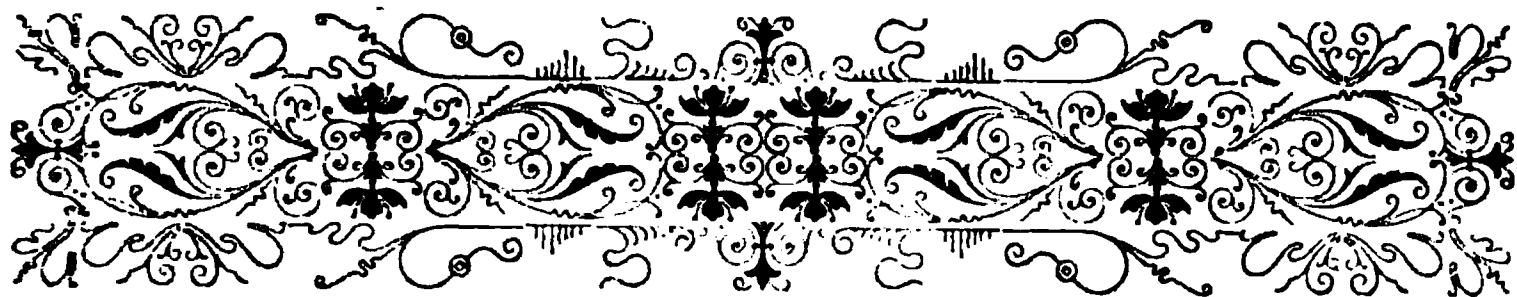
El reinado de Abû Tábet fué muy breve, pero en todo él no cesó un solo instante de pelear contra los muchos revoltosos que había en el Magreb, y sobre todo en Fez, Marruecos, Aghmat y Tamezuart. En la ciudad de Marruecos se había declarado independiente el jefe de la guarnición Yusef ben-Mohammed, que cuando supo que el Emir había enviado contra él un ejército de cinco mil ginetes, salióle al encuentro con sus tropas, y habiéndose avistado ambos ejércitos en las riberas del Morbea ó Umm er-Rebiâ, se dió un terrible combate, en el que fueron derrotadas las tropas de Yusef ben-Mohammed. Después de esta victoria entró el Emir en Marruecos, haciendo matar á todos los cristianos que había en ella, y apoderándose de todos sus bienes y riquezas. Esto mismo hizo con todos los sublevados de su Imperio, que no pudieron evitar con la fuga las iras de Abú Tábet, y sus cabezas hízolas colgar en las murallas y almenas de las principales ciudades.

Últimamente, después de haber conquistado las plazas de Alcázar Segher y Arcila, trató de poner sitio á la de Ceuta, única que los moros españoles llamados Alhamares—los rojos, partidarios de el-Ahmar—poscían en África. Pasó en efecto á Tánger, y desde allí envió sus tropas para que dieran principio al sitio de Ceuta, al mismo tiempo que él daba las oportunas órdenes para echar los cimientos de la ciudad de Tetuán (1).

(1) Textualmente dice *Rudh el-Kartas* en la pág. 553, que Abú Tábet principió los fundamentos de la ciudad de Tetuán. Por este dato histórico se ve que esta ciudad debió haber sido arruinada como tantas otras del Magreb en las pasadas guerras, puesto que ya siglos antes existía Tetuán, según hemos dicho en la primera parte al referir su historia. Véase cap. III.

En la fortaleza de Tánger esperaba el Emir á un embajador que había enviado á Granada para exigir de su rey la evacuación de la ciudad de Ceuta; pero la muerte le sorprendió antes que volviera el embajador, y espiró en su alcazaba de Tánger corriendo el año 1,310. Su cuerpo fué trasladado y sepultado en Xella al lado de sus mayores.





CAPÍTULO X

Abú er-Rebíá.—Levanta el sitio de Ceuta.—Vence á las tropas de Otmán ben-Abilaálá y á otros enemigos.—Sucédele Abú Saíd Otmán ben-Yacub ben-Abdelhakk.—La marina y las escuelas durante su reinado.—Conquista á Gibraltar y vence á la escuadra cristiana.—Su muerte y su sucesor Abulhassán.—Éste trata de extender sus dominios en España.—Batalla del Salado y sus consecuencias.—Abulhassán en su expedición á la Ifrikía.—Le destrona su hijo Abú Ainán.—Muerte de este Sultán y revoluciones en el Imperio.—Triunfa Abubecr ben-Abi Ainán, y le destrona y mata en un combate un tío suyo llamado Abú Sálem Ibrahím.—Reinado de Abú Sálem.—Huye de Fez el nuevo y es asesinado en su fuga.—Corto reinado de Abi Omar Taxefín, y su destitución.—Sucédele Abú Zaiián Mohammed I.—Asesinato de este Sultán, y proclamación de Abú Fáres Abdeláziz.—Su gobierno y ejemplares castigos.—Muere y le sucede su hijo es-Saíd Bil-lah Abú Zaiián Mohammed II.



El siguiente día de la muerte de Abú Tábet los xiéjes, ministros, magnates, y la corte toda, que se hallaba en Tánger, proclamaron para sucederle á Solimán ben-Abi Aâmer Abdalah, por sobrenombre Abú er-Rebíá, hijo, como su antecesor, de Abú Aâmer Abdalah, y de una de sus concubinas de la raza árabe, llamada *Ziiana*—la que se adorna—.

El día de su elección sólo contaba Abú er-Rebíá diez y nueve años. Por esto creyó su tío, Alí ben-Yusef, conocido por el nombre de Ibén Zariká, que no le sería muy difícil suplantarlo al joven Emir, pero éste consiguió apresar á su tío y le

hizo desistir de sus aspiraciones al trono. Inmediatamente determinó Abú er-Rebíâ levantar el sitio de Ceuta, y al efecto hizo llamar todas sus tropas que se hallaban en Tetuán y en los alrededores de Ceuta. Con todas ellas partió el Emir para Fez, mas Otmán ben-Abilâalâ, que gobernaba á Ceuta, no bien tuvo noticia de esta determinación, cuando salió de la plaza con todas sus fuerzas para atacar la retaguardia del Emir. Éste recibió oportuno aviso de la salida de ben-Abilâalâ y volviendo con todo su ejército trabaron una sangrienta batalla en la que pereció la mayor parte de las tropas de ben-Abilâalâ, quien quedó también muerto en el campo.

Al siguiente año de su proclamación envió el Emir á su alcaide Taxefín ben-Yacub el-Uatâsi con gran ejército á sitiar de nuevo á Ceuta. Este General, favorecido y ayudado por los mismos habitantes de la ciudad, cansados ya del gobierno de los moros andaluces, se posesionó de la codiciada fortaleza, que tanta sangre había costado á los merínidas. Poco después hizo Abú er-Rebíâ las paces con el rey de Granada ben el-Ahmar, dándole éste las ciudades de Algeciras, Ronda y sus dependencias, y á una de sus hermanas para esposa, con ricos y variados presentes.

No bien habían pasado los días destinados á celebrar las reales nupcias, cuando ya en Rabat-Taza se sublevaron Abderrahmán ben-Yacub y un Gobernador ó jefe de los cristianos que se llamaba *Gonsalu*—Gonzalo— (1), los cuales capitaneaban un respetable cuerpo de tropas merínidas, que se hallaban muy disgustadas con el gobierno de Abú er-Rebíâ, y trataban de destronarle poniendo en su lugar á Abdelhakk ben-Otmán. Cuando llegó á oídos del Emir esta traición, se puso inmediatamente en marcha para atacarles, y envió delante un respetable ejército á las órdenes de Yusef ben-Aisa. Antes de llegar estas tropas á Rabat-Taza, huyeron los revoltosos á Tremecén

(1) Éste sin duda es el *Gonzalo Sánchez de Troncones*, según le llaman nuestras crónicas, y que en el reinado anterior, ó sea por los años de 1,309, tenía bajo sus órdenes no sólo al escuadrón español, sí que también á todo el ejército del Emir, por cuya causa ejercía no poca influencia en las políticas revueltas del Imperio.

y á Andalucía, pues no se atrevieron á combatir con las tropas del Emir. Penetró éste en la ciudad á sangre y fuego, é hizo decapitar á los principales sediciosos que aun quedaban en ella. Así concluyó esta sublevación, y también á los pocos días la vida del Sultán, viniendo la muerte á cortar el hilo de los proyectos que abrigaba acerca del Magreb. Fué enterrado en la misma noche de su muerte en una de las mezquitas de la ciudad de Rabat-Taza.

Veinte días más tarde proclamaron los merínidas á Otmán ben-Yacub ben-Abdelhakk por sobrenombre Abú Saíd. La noticia de esta proclamación fué recibida con entusiasmo por todos los habitantes del Imperio, incluso los cristianos aventureros que había en el Magreb; lo cual no debe extrañar si se tiene presente que Abú Saíd era hijo del célebre Abú Yacub ben-Abdelhakk, Emir que fué de los musulmanes. Su reinado se distinguió por el gran incremento que recibió la marina del Imperio; pues, según las crónicas árabes, mandó Otmán Abú Saíd construir muchos buques en el arsenal de Salé. Además, edificó una gran academia en Fez el nuevo el año 1,320, y tres años más tarde otra en la mezquita el-Kairauín, á las que dotó de cuantiosos bienes con el fin de sostener á los muchos maestros que estableció en ellas, para que enseñaran las ciencias exactas y la religión de Mahoma.

El año 1,311 dió Abú Saíd el mando de sus posesiones de Andalucía á su hermano Abulbakáâ—padre de la subsistencia ó de la vida—. Estas posesiones, que como ya hemos dicho eran Algeciras, Ronda y dependencias, se aumentaron con la toma de Gibraltar por el Gobernador Yahya ben el-Fakih Abi Táleb en 1,316, en cuyo año la flota marroquí mandada por el mismo Yahya, destruyó á la cristiana en las aguas del Estrecho gaditano.

En 1,314 había dado el Emir á su hijo Abú Alí Omar el mando de todo el país de Tafieta y del Daráa hasta el desierto de Sáhara, con plenos y absolutos poderes. Pero este mal hijo, abusando de la confianza que en él depositara su padre, se sublevó contra él y quiso alzarse con la soberanía de todo el Ma-

greb. Como era natural, el padre trató de reprimir las insolencias del hijo, y al efecto reunió un buen ejército con el que salió á batirle; mas en los muchos y reñidos combates que hubo entre ambos ejércitos, siempre salió victorioso el hijo, hasta que la muerte vino á poner término á sus victorias, y Abú Saíd pudo gobernar tranquilamente, libre ya de un enemigo tan temible y poderoso como el rebelde y desnaturalizado Omar. Muerto Abú Saíd en 1,330, al pasar de Tremecén á la ciudad de Fez, sucedióle su hijo Abulhassán, hombre valeroso, de gran corazón y de conocimientos nada vulgares. Cuando este príncipe, que fué aclamado con alegría por todos sus súbditos, consideraba el antiguo esplendor del Imperio magrebino; cuando veía lo reducidos que eran los Estados que había heredado de su padre, ideó ensanchar sus dominios, y al efecto se propuso conquistar la España, ó al menos la parte dominada por la media luna, cual en otro tiempo lo hiciera Yusef ben-Taxefin al frente de los almoravides, y Abdelmúmen con las huestes almohades.

Dueño Abulhassán Alí ben-Otmán ben-Yacub de Algeciras y Gibraltar, hizo á estas plazas sus arsenales y depósitos, y allí enviaba paulatinamente tropas y pertrechos de guerra. Cuando el Emir lo creyó oportuno, envió á su hijo Abdelmálic—siervo del Rey—para que hiciera correrías en tierra de cristianos y destruyera sus campos; preparando el camino y las cosas para la gran expedición que se proponía traer á la Andalucía, á fin de sujetarla nuevamente al Imperio del Magreb.

En efecto, Abdelmálic, con un ejército de ocho mil caballos benimerines, pasó el Estrecho y causó no poco daño á Medina Sidonia, á Jerez y Arcos, presentándose por último un cuerpo de quince mil ginetes ante la importante población de Labriga, pero la guarnición de esta plaza, aumentada con el refuerzo que la llevara Fernández Pérez de Portocarrero, alcaide de Tarifa, practicó una bien meditada salida en la que los ginetes moros quedaron muertos unos, y prisioneros los demás. Animados los cristianos con esta victoria y reforzadas sus tropas con las que les proporcionó el Obispo de Mon-

doñedo, persiguieron al enemigo hasta el campamento mismo de Abdelmálic, junto á las márgenes del río Patute, y allí derrotaron por completo su ejército, muriendo Abdelmálic, su primo Alí Aâtar y diez mil soldados de los merínidas que trajo de Marruecos, y de los que se le allegaron en España.

Grande fué el disgusto y la rabia que Abulhassán tuvo por la muerte de su hijo y la pérdida de su ejército, y, deseando vengar este desastre, hizo un llamamiento á todas las tribus de sus Estados para que pasaran á España á hacer la guerra santa. En los campos de la ciudad de Ceuta reunió el Emir una gran multitud de musulmanes (1) y una armada de 250 buques mayores y menores en el puerto, pasando el Estrecho en la primavera de 1,340 y desembarcando en Gibraltar y Algeciras. Entretanto la escuadra española, compuesta de 36 buques y mandada por el Almirante de Castilla, D. Jofre Tenorio, hallábase en las aguas de Tarifa y en la boca del Estrecho. Murmuróse no poco del Almirante castellano por no haber impedido el paso á la expedición marroquí, y falto de valor para sufrir paciente la injusta nota de cobarde, resolvió esperar á la escuadra musulmana que á toda vela venía á acometerle. Terrible, sangrienta y sobre toda ponderación brava fué la batalla, en la que, á pesar del esfuerzo de los marinos españoles, el valor tuvo que ceder al número; el jefe de la escuadra murió abrazado al estandarte de su galera, otros muchos valientes tiñeron las aguas del mar con su sangre, y sólo cinco galeras cristianas pudieron salvarse en tan terrible y desgraciada batalla.

Libre ya el mar de obstáculos, multitud de expediciones musulmanas salieron de Algeciras, Gibraltar y de los puertos de Marruecos, y uniéndose á las huestes africanas el Emir de Granada con gran contingente de tropas, puso Abulhassán es-

(1) Los historiadores hacen subir este ejército á doscientos mil combatientes, sin contar las innumerables familias musulmanas que pasaron el Estrecho con la esperanza de establecerse en la Península, que ya juzgaban suya, y gozar de los despojos del vencido. Otros historiadores dicen que, según cálculos prudentes, tenía Abulhassán setenta mil caballos, y medio millón de soldados.

trecho sitio por mar y tierra á la ciudad de Tarifa el día 23 de Septiembre del referido año. La ciudad cristiana era gobernada por el valiente Alfonso de Benavides, el que supo rechazar los asaltos y embestidas del enemigo y defenderse con heroísmo. En este estado las cosas, llegó á noticia del rey de Castilla, Alfonso XI, el aprieto en que se hallaba Tarifa, y reuniendo un ejército de ciento ochenta mil infantes y diez y ocho mil ginetes, incluso mil caballos que su suegro el valiente rey de Portugal, Alfonso IV, mandaba en persona, acudió velozmente en socorro de la sitiada ciudad. En el *Salado*, riachuelo que corre no lejos de Tarifa, encontráronse los reyes cristianos con el ejército mahometano, comandado por el mismo Emir Abulhassán, y allí se dió el 30 de Octubre, aquella célebre y famosa batalla, tan gloriosa para las armas cristianas como *infausta* y *cruel* para los secuaces del islamismo, según ellos mismos la calificaron, pues quedaron en el campo de batalla los cadáveres de doscientos mil musulmanes, y la misma crónica árabe dice que «el campo quedó cubierto de armas y cadáveres; fué memorable esta matanza y pasó á proverbio entre los enemigos, aquel aciago día.» Es evidente que en todo el Magreb resonó el golpe de esta derrota, y el poder de los merínidas quedó vacilante. Lo más admirable fué que las pérdidas del ejército cristiano fueron muy pequeñas.

Fatales y funestas en todos conceptos fueron para los moros los resultados de esta expedición. Abulhassán que había dejado por Gobernador de sus Estados á uno de sus hijos, temió que, al saberse en Marruecos su derrota, se levantara con el mando de el Magreb, y por lo mismo apresuró su vuelta al África embarcándose en Gibraltar, con rumbo á Ceuta, mientras el Emir de Granada en una de sus naves se dirigía á Marbella. No bien pisó el Emir las playas africanas advirtió las recriminaciones de sus vasallos, y poco tardó en saber con harto dolor y sentimiento que Abderrahmán, pues tal era el nombre del hijo que dejara de Gobernador, se había sublevado en la ciudad de Marruecos, haciéndose proclamar como *Amir el-Múmenin*. No se desanimó el valeroso Abulhassán al

saber tan tristes noticias; antes bien, como hombre de gran corazón, se esforzó cuanto pudo, y reuniendo cuantas tropas le fué posible las dirigió contra el rebelde hijo, á cuyo ejército destruyó en la primera batalla, y á él le cortó la cabeza, quedando con esto terminada una sublevación que pudiera haber costado al Emir el trono, y probablemente la vida.

Á pesar de este triunfo conoció Abulhassán que las terribles consecuencias que en sus Estados había causado el provocado desastre del Salado, motivaban el disgusto y malestar en todos sus súbditos, y, con el fin de apaciguar algún tanto sus pasiones, trató de venir por segunda vez á España, y recuperar el honor perdido. Este proyecto no pudo llevarlo á cabo, á causa de haber sido destruída su armada en el Estrecho de Gibraltar por la escuadra confederada de Castilla, Génova y Portugal; pero sin desanimarse por semejante descalabro, cambió únicamente el rumbo de sus armas, dirigiéndolas contra la ciudad de Tremecén, y más tarde contra Túnez, con ánimo no sólo de apaciguar á sus vasallos, sí que también con el de recuperar las ciudades que perdieran sus antecesores y que en tiempo no lejano habían estado agregadas al Imperio musulmíco de Marruecos. En esta expedición conquistó varias ciudades; pero no tardaron en volverse contra él los mismos pueblos que acababa de conquistar, recobrando de nuevo su independencia,

Al poco tiempo de estas cosas Abulhassán perdió también su reino, pues su hijo Abú Ainán, ó Ahmed ben-Amir Selím, como algunos le llaman, ayudado por D. Pedro, rey de Castilla, se proclamó *Amir el-Múmenin* en la ciudad de Fez. Abulhassán se puso en campaña para someter al rebelde hijo, y, habiéndose encontrado ambos ejércitos en la provincia de Cuz, riñeron campal batalla, quedando vencedor el desnaturalizado Abú Ainán, y el padre afligido y lleno de amargura, huyó á las montañas de Hentata, viniendo á morir olvidado hasta de sus mismos parientes, en los montes de Rabat-Taza.

Dueño ya de Marruecos Abú Ainán hizo varias expediciones y consiguió extender su reino por todo el Magreb, y hasta

sometió á su obediencia á Tremecén y Túnez, tomando por asalto á la primera y por capitulación á la segunda; recobró también á Gibraltar, que se declarara independiente, y á Fáres Abú Ainán, Gobernador de Ceuta, le hizo desistir de sus proyectos de independencia, quitándole la vida con crueles tormentos. Además, fueron muy suntuosos los edificios con que este Emir adornó y embelleció á la ciudad de Fez, sobresaliendo entre todos el famoso Colegio, que aun hoy lleva su nombre, y que aventajaba en hermosura y en pingües rentas á todos los que había en Fez, no obstante ser muchos y muy ricos.

Por lo demás nada de particular ofrece el reinado de tan desnaturalizado hijo. Sus relaciones con el rey moro de Granada, Yusef II, eran muy cordiales al parecer, pero era grande el sentimiento que tenía Abú Ainán de no poder mandar en España; por lo cual el año de 1,395, como viese que por la fuerza nada podría conseguir contra el granadino, le asesinó traidora y villanamente enviándole, entre otros varios regalos, un precioso y magnífico vestido, que, impregnado de un sutil veneno, causó la muerte á Yusef casi repentinamente.

Sin embargo de tan indigna acción nada útil para sus Estados consiguió el vil Emir, ni en nada pudo aumentar su dominio; pues no tardó mucho en perder los suyos con la vida. Hallábase Abú Ainán muy postrado, á causa de una enfermedad mortal que padecía, y como casi todos sus deudos querían sucederle en el mando, se convirtió el Magreb en un verdadero campo de batalla, y por todas partes pululaban ejércitos de pretendientes al trono. La discordia civil, y las implacables represalias de unos y otros perturbaron de tal modo el país, que lo redujeron á un estado verdaderamente lastimoso, hasta que, por fin, un hijo de Abú Ainán, llamado Abubecr, y por sobrenombre *es-Sáid Bil-láh*—el feliz por Dios—, pudo triunfar de todos los aspirantes al mando, aunque por medios viles como los que había usado su padre para apoderarse del gobierno del Magreb, si es que Abubecr tomó parte en el complot que se había fraguado, lo cual nada tendría de particular.

El visir Hassán ben-Omar el-Fudúdi, coaligado con otros fanáticos partidarios de Abubecr, entraron en el palacio del Sultán Abú Aínán, que, como dejamos dicho, se hallaba bastante enfermo, y, arrojándose sobre él, le extrangularon de un modo cruel é inhumano. Entonces fué proclamado Abubecr ben-Abi Aínán ben-Abilhassán el-Merini Sultán del Magreb, cuyo reinado, de un año escaso, nada de notable ofrece, pues, no sólo ha sido desgraciado en sus Estados, sino que su visir, el-Hassán ben-Omar, era el que realmente gobernaba el Imperio. Durante su reinado—1,359, ó sea el 760 de la hégira—Abú Hamú Musa ben-Yusef ben-Abderrahmán, descendiente del famoso Yaghmurásen, se apoderó de Tremecén; y aun cuando el visir ben-Omar envió un poderoso ejército, que muy en breve recuperó la ciudad, habiéndose sublevado este mismo ejército y proclamado Sultán al merínida Manzúr ben-Solimán, se volvió inmediatamente á Fez, dejando que Abú Hamú entrase de nuevo en Tremecén.

Entretanto que Manzúr sitiaba á Abubecr y á su visir ben-Omar, que se hallaban en Fez el nuevo, el Emir merínida Abú Sálem Ibrahim, tío de Abubecr, que se había refugiado en España, huyendo de la persecución de su hermano Abú Aínán, luego que se enteró de la muerte de éste entabló amistosas relaciones con D. Pedro el Cruel, rey de Castilla, y procuró de los moros andaluces simpatías y ayuda, para poder efectuar en el Magreb un levantamiento en su favor, y apoderarse del trono de su difunto padre Abulhassán. Embarcóse, pues, con todos sus parientes, y muchos más que se le agregaron, y, surcando el mar, se dirigió á la costa occidental del Magreb, á fin de sondear el terreno, y ver si por aquella parte le era posible practicar su desembarco y el de su gente; pero, no encontrando la seguridad que deseaba, fué á desembarcarse á Vélez de la Gómera, del que se hizo dueño inmediatamente, no tardando Ceuta y Tánger en abrazar su causa. Agregáronsele también una multitud de moros del Gharb y del Rif, y con este poderoso ejército se puso en campaña. Manzúr, abandonado de la mayor parte de los suyos, huyó á Bádes, mientras que Abú Sálem

Ibrahím, encontrándose con las huestes de Abubecr, en el primer combate, que fué muy reñido, dejó al Emir vencido, destronado y muerto, pues su mismo visir ben-Omar lo entregó para que le quitasen la vida. Dueño ya del Imperio Abú Sálem Ibrahím, por sobrenombre *el-Mustáain Bil-láh*—el socorrido por Dios—, marchó en persecución de Manzúr ben-Solimán, á quien venció y mató, y apoderándose de todos aquellos merínidas principales, de quienes él temía alguna oposición ó venganza, fingió desterrarlos á España y los hizo arrojar en el mar, para que sirviesen de alimento á los peces, ya que á él se le hacían demasiado *indigestos*. Como también desconfiaba, y con razón, de su visir el-Hassán ben-Omar, lo hizo asesinar, sustituyéndolo por un pariente del que acababa de enviar á la eternidad, y que se llamaba Omar ben-Abdalah ben-Alí ben-Sáid el-Fudúdi, en quien él tenía suma confianza, y era indudablemente un traidor y un ambicioso, como de ello dió pruebas evidentes en repetidas ocasiones.

Aquella implacable enemistad que existió siempre entre los merínidas y los descendientes del tantas veces nombrado Yaghmurásen ben-Zaián, condujo en 1,360—761 de la hégira— á Abú Sálem Ibrahím á la conquista de Tremecén, pero todo lo que ha sucedido en esta expedición ha sido ciertamente una especie de comedia; pues Abú Hamú, que por temor había evacuado la capital de sus Estados, volvió inmediatamente á ella, y ambos hicieron las paces, teniendo que devolver Abú Sálem Ibrahím á Constantina y á Bugía, de cuyas ciudades se había apoderado. Hechas ya las paces con Abú Hamú, y habiendo recibido noticias de que en Fez se había levantado una gran sublevación, partió Abú Sálem Ibrahím á marchas forzadas hacia aquella capital; pero viendo que su hermano Abú Omar Taxefín había sido proclamado Sultán con todas las formalidades que se usan en el país por el ambicioso visir Omar ben-Abdalah, á quien él había dejado adquirir demasiado nombre y prestigio, huyó precipitadamente de Fez, buscando salvar su vida, aunque de nada le valió su fuga, porque, perseguido por el traidor Omar, á quien ayudaba en la persecución un tal Gar-

cia, español, y jefe de las tropas cristianas, le fué cortada la cabeza por uno de los soldados del referido García hijo de Antonio, como le llaman los historiadores árabes. Muerto ya Abú Sálem Ibrahím ben-Abilhassán, el visir Omar ben-Abdalah, que sabía jugar admirablemente todos los papeles, hubo de chocar con el español García, el cual, no pudiendo soportar las supercherías y bajezas del ambicioso Visir, le apostrofó del modo que merecía, llegando á tal extremo la excitación de ambos, que, arremetiendo el uno contra el otro, se dió en Fez una espantosa y sangrienta batalla, en la que García y una gran parte de los soldados cristianos fueron inhumanamente degollados.

Esto no obstante, nada ha conseguido el país con el reinado de Abú Omar Taxefín el-Musús ben-Abilhassán, porque en los tres meses y dos días que gobernó el Magreb, según nos cuentan los cronistas árabes, apenas tuvo tiempo para poner en práctica sus ideales, si es que éstos existían en su fantasía; pues era de una condición tal, que hasta los mismos merínidas partidarios del sagaz visir Omar ben-Abdalah decían sin el menor reparo que Taxefín era un mentecato y un idiota. Un hecho, sin embargo, ha ocurrido en su corto reinado, que, si bien es cierto que no tiene mucha importancia, no queremos pasarlo en silencio. Hemos dicho en este mismo capítulo, al hablar del reinado del Sultán Abulhassán Alí ben-Otmán, padre de Abú Omar Taxefín, que después del desastre del Salado, y del descalabro que sufrió su armada en el Estrecho de Gibraltar por la escuadra confederada de Castilla, Génova y Portugal, había dirigido sus armas contra la ciudad de Tremecén y más tarde contra Túnez; pues bien, gobernaba entonces en Sichilmesa un hermano suyo llamado Abú Alí Omar ben-Otmán, y al rendir Abulhassán á esta ciudad y á Tremecén, mató á su hermano Abú Alí, y sus hijos se vieron precisados á huir á Granada, y ponerse bajo el amparo del Emir iben-Al-hamar. Uno de estos hijos, llamado Abdelhalím, el cual no podía olvidar el asesinato de su padre, había sido llamado de Granada á Tremecén por el rey almohade Abú Hamú ben-

Yusef y por varios de sus partidarios; y en vista de que existían ciertas desavenencias entre la corte de Fez y el rey de Tremecén, lleno de gozo y satisfacción por tener un rival que oponer á los soberanos del Magreb, particularmente á Taxefín, que era uno de los que tomaran parte en la campaña de Tremecén, cuando su padre murió asesinado, partió con un buen ejército y puso sitio á Fez el nuevo, donde se hallaban el Sultán Abú Omar Taxefín, y su Visir. Nada, sin embargo, ha podido conseguir el valiente Abdelhalím, porque, rechazado por las poderosas huestes que mandaba el mismo visir Omar ben-Abdalah, tuvo que retirarse precipitadamente á Taza. Mientras tanto, el descontento de los merínidas del partido de Omar ben-Abdalah seguía aumentando progresivamente, y algunos, de los más caracterizados, se tomaron la libertad de manifestarle que estaban disgustadísimos, ellos y todos los de su partido, por haber dado el título de Sultán á Taxefín, que era hombre simple é idiota. Comprendiendo el astuto Visir lo conveniente que le era tener á sus partidarios contentos, destituyó á Abú Omar Taxefín ben-Abilhassán, el cual murió en seguida, y Dios sabe de que muerte, á los 60 años de edad, y lo sustituyó en 1,361—763 de la hégira—por un nieto de Abulhassán y sobrino de Taxefín, llamado Abú Zaiián Mohammed ben-Abderrahmán, á quien el visir Omar hizo ir de Granada, para que se encargara del gobierno del Magreb.

Abú Zaiián Mohammed ben-Abi Abderrahmán Yacub ben-Abilhassán estaba, como acabamos de decir, en la ciudad de Granada, y tan pronto se le participó que se pudiese cuanto antes en camino, porque iba á ser proclamado Sultán del Magreb, partió para Sevilla, y de allí se embarcó para Ceuta, donde le esperaba Sâid ben-Otmán con las órdenes que tenía del visir Omar ben-Abdalah. Luego que llegó á Ceuta partió con un regular ejército para Tánger y Fez, y habiendo salido á su encuentro el visir Omar, con el objeto de prestarle un buen recibimiento, entraron en la ciudad de Fez poco después de haber anochecido. Por fin Abú Zaiián Mohammed I (1) fué

(1) Le llamamos Abú Zaiián Mohammed I, para distinguirlo de Abú Zaiián

proclamado Sultán, y los merínidas del partido de Omar ben-Abdalah quedaron por entonces satisfechos; y decimos por entonces, porque esta satisfacción no fué muy duradera, como luego veremos.

Los cronistas árabes nos pintan las cualidades físicas y morales de Abú Zaiián Mohammed, diciéndonos que era de una estatura proporcionada, fuerte de cutis, de color moreno oscuro y de ojos pequeños; que era hombre virtuoso, vergonzoso en el hablar, amante de la quietud y algo apocado de espíritu, y que, en los ratos de ocio, gustaba mucho de ocuparse con sus familiares. No estaba, sin embargo, el Magreb en condiciones de que Abú Zaiián Mohammed pudiese vivir en reposo y quietud. Abdelhalím ben-Abi Alí Omar, que, como dejamos dicho, se había refugiado en Taza, era ya dueño de Sichilmesa y de todo su territorio; y habiendo ideado una nueva aunque vana tentativa sobre Mequinez, dirigida por sus hermanos, obligó á Abú Zaiián Mohammed á que pusiese en movimiento sus tropas, las cuales, marchando sobre el enemigo, hicieron que se volviese de nuevo á Taza, de donde se retiró Abdelhalím con sus hermanos, yéndose todos á Sichilmesa. No fué, sin embargo, su marcha tan pacífica como ellos deseaban, pues el visir Omar ben-Abdalah, que ardía en saña contra ellos, salió de Fez con un buen ejército, dispuesto á atacarlos en su mismo territorio, y á apoderarse de Sichilmesa. Un encuentro terrible iba á tener lugar en Tasutat, cerca de la garganta del Atlas, que pone en comunicación el Tell con el Sáhara, pero una convención, hecha con mucha maña, reconoció los derechos de ambos soberanos en sus respectivos Estados, y Omar ben-Abdalah se volvió á Fez. Al poco tiempo, en 1,362—764 de la hégira—estalló una revolución interior en Sichilmesa que puso en el trono á Abdelmúmen, hermano de Abdelhalím, el cual, viéndose destronado, se fué en peregrinación á la Meca.

Mohammed II, III y IV, que han reinado después de él en el Magreb, y que varios escritores europeos ó los han confundido, ó los han eliminado de sus escritos, sin duda por carecer de datos, ó por ser de poca importancia el reinado de dichos Sultanes.

Mientras tanto el visir Omar ben-Abdalah, que era quien realmente gobernaba el Magreb, aprovechándose de las divisiones que había en Sichilmesa, envió á Mesâúd ben-Abderrahmán ben-Masái, que era su íntimo amigo y principal sostén, para que destronase á Abdelmúmen ben-Abi Alí, y lo sustituyese por un sobrino de éste, llamado Abderrahmán ben-Abi Iafelúsen ben-Abi Alí, y habiendo satisfecho Mesâúd los deseos de Omar ben-Abdalah, abandonó Sichilmesa, dejándola por entonces dependiente de la corte de Fez, cuya dependencia no duró mucho tiempo.

No obstante todo lo que hacía el visir Omar, parece que el Sultán Abú Zaiián Mohammed no estaba nada satisfecho de sus servicios, los cuales sólo redundaban en alabanza del mismo Visir con detrimento del erario; y como las turbulencias iban cada día en aumento, á causa de las profundas divisiones que por este tiempo renacieran en el Imperio, entre los mismos merínidas que sostenían el Gobierno reinante, el Sultán Abú Zaiián hubo de manifestar cierto descontento á sus familiares, y hasta es muy posible que profiriese alguna palabra de amenaza. Lo cierto es que, temiendo el visir Omar ben-Abdalah caer en su desgracia, porque había hecho *muchas* y debía pagarlas, y viendo por otra parte que los merínidas sus partidarios estaban ya cansados de Abú Zaiián Mohammed y de su modo de gobernar, se fué á su palacio y lo asesinó villanamente. Así murió este Sultán después de un reinado de cerca de cinco años, que, para morir á manos de un asesino en el Magreb, mejor le hubiera sido pasarlos en España tranquilamente al lado de sus amigos y favorecedores.

Después que Omar ben-Abdalah consumó el asesinato de Abú Zaiián Mohammed ben-Abi Abderrahmán, proclamó Sultán en 1,367—767 de la hégira— á Abú Fáres Abdeláziz ben-Abilhassán, es decir, que puso en el trono del Magreb á un tío del Sultán que acababa de asesinar; pero éste que no tenía nada de tonto y era demasiado listo, supo muy bien pedirle cuenta y razón de todos sus hechos, y aplicarle la justicia que merecía; por lo que, uno de los primeros actos de su gobierno,

fué hacerle decapitar en su misma presencia, llegando á tal extremo su cólera, que, no satisfecho con haber ajusticiado al traidor Visir, aniquiló por completo toda su familia, lo cual no dejó de ser uno de tantos excesos de brutalidad, que suelen ser bastante comunes entre los moros.

Era el Sultán Abú Fáres Abdeláziz de un carácter enérgico, tenía dotes de gobierno, era un valiente guerrero, y no se arredraba por cualesquiera obstáculos que pudieran entorpecer el desarrollo de sus planes; por esto supo y pudo dar unidad á su Imperio y prestigio á su gobierno. Poco tiempo había pasado desde su proclamación cuando, dejando bien asegurado su trono de Fez, marchó sobre la ciudad de Marruecos, donde el ambicioso Aâmer ben-Mohammed el-Hentâti gobernaba en nombre de Abdelmúmen ben-Abi Alí y luego en nombre de Abulfádel ben-Abi Sálem, que se hiciera dueño de la ciudad de Marruecos asesinando á Abdelmúmen, y habiendo atacado á la ciudad, hizo que se rindiera y entregara, así como también Abulfádel, á quien quitó la vida del mismo modo que él lo había hecho con Abdelmúmen. Tranquilizada la población marchó inmediatamente en persecución de Aâmer ben-Mohammed, y habiéndole alcanzado y cogido prisionero en las montañas de Hentata, hasta donde el mismo Sultán le fué persiguiendo, á pesar de las nieves del invierno, las cuales cerraron al fugitivo Aâmer el camino del Sús, lo hizo morir en medio de crueles tormentos.

Entretanto que Abú Fáres Abdeláziz desplegaba esta energía en el Magreb, enviaba una buena flota con recursos y toda clase de bastimentos de guerra al Emir de Granada, Mohammed iben-Alhamar para que le ayudase á recuperar la plaza de Algeciras, la cual estaba en poder de los cristianos, que se hallaban entonces algo debilitados, á causa de las divisiones intestinas. Los cronistas árabes dicen que el Emir de Granada hizo demoler la plaza, la cual quedó en poder de los moros, aunque por poco tiempo.

El carácter de Abú Fáres Abdeláziz no le permitía tomarse ningún tiempo de reposo, y así fué que, tan pronto puso en

orden los negocios del Imperio, viendo que Abú Hamú ben-Yusef se había apoderado otra vez de Tremecén, y que los emires merínidas le pedían su ayuda para destronarlo, partió en 1,370—771 de la hégira—á encontrarse con Abú Hamú, el cual, temiendo ser derrotado, abandonó la capital y se retiró hacia el E., consintiendo que Abdelâzíz uniera todo lo restante del reino á sus Estados. Sin embargo, las disensiones y el desagrado de las tribus árabes, á las cuales Abú Hamú hiciera concesiones de territorio, dejáronse sentir muy pronto en diversos puntos del Magreb Central, y fué preciso arrojar al desierto á Abú Hamú, que, con un buen ejército, pretendía posecionarse otra vez de Tremecén. Empero no tardó mucho tiempo Abú Hamú en ver satisfechos sus deseos, porque habiendo muerto Abdelâzíz en 1,372—774 de la hégira—, los emires merínidas, fatigados sin duda por las interiores revueltas, que se reproducían sin cesar, tomaron la determinación de volverse á Fez, y Abú Hamú pudo restaurar por tercera vez en Tremecén la dinastía de los almohades.

Antes de salir Abdelâzíz de Tremecén se sintió algo indispuerto, por lo que hubo de apresurar su viaje de regreso; pero á poco de ponerse en camino murió entre sus hijos, pequeños todavía, y entre los demás de la familia, siendo llevado su cadáver á Fez, y sepultado en la mezquita de su palacio. El Sultán Abú Fáres Abdelâzíz ben-Abilhassán murió, según los cronistas árabes, á la edad de 24 años, después de haber gobernado el Magreb seis años y cuatro meses. Su muerte fué muy sentida de todos sus vasallos, los cuales abrigaban fundadas esperanzas de que elevaría el Imperio magrebino á la altura que tenía en tiempos anteriores; y, ciertamente, si la muerte no le arrebatara tan pronto, no sabemos lo que pudiera haber hecho con ese carácter enérgico, guerrero y batallador, que tanto le dominaba. Sucedióle su hijo es-Saíd Bil-láh Abú Zaiián Mohammed, de cuyo reinado vamos á ocuparnos en el capítulo siguiente.





CAPÍTULO XI

Abú Zaiián Mohammed II, y su visir ben-Gházi.—Pasa Abderrahmán ben-Abi Isfelúsen al Magreb, y sitia á Fez.—Destronamiento de Abú Zaiián Mohammed, y destierro de ben-Gházi.—Abulabbás en Fez y Abderrahmán en Marruecos y Sichilmesa.—Guerras entre ambos y muerte de Abderrahmán.—Abulabbás conquista á Tremecén.—Regresa á Fez y le destrona Musa.—Reinado de Musa y su muerte.—Le sucede Abú Zaiián Mohammed III y muere al poco tiempo.—Corte reinado de Abú Zaiián Mohammed IV.—Se retira á España, y vuelve á reinar por segunda vez Abulabbás.—Sus guerras contra Sichilmesa y Tremecén.—Muere y le sucede Abú Fares Abdelazíz.—Corte reinado de este Sultán.—Sucédele Abú Amer, cuyo reinado carece de importancia.—Reinado de Abú Saíd.—Revoluciones en el Imperio.—Le destrona Sidi Aabú.—Cuenta por Portugal.—Abdelhakk ben-Saíd y los infantes de Portugal.—El Xerif Abú Abdalah.—Síd Uatás y su dinastía.—España dueña de Melilla.—Mohammed el-Uatási.—Alfonso V conquista á Alcázar Segher.—Pedro Navarro en el Peñón de Vélez.—Gobierna Abú Hasún.—Ahmed y fin de esta dinastía.



AL terminar el anterior capítulo hemos dicho que Abú Fares Abdelazíz ben-Abilhassán falleciera á la edad de 24 años, y que le había sucedido en el gobierno del Magreb su hijo Abú Zaiián Mohammed II. Claro se está que, siendo este Sultán un niño de muy tierna edad, é incapaz, por lo tanto, para gobernar el Imperio, necesitaba de un Regente que lo gobernara en su nombre. Pero.... ¿quién sino el Visir, primer Ministro de la Corte magrebina, y segundo después del Sultán, había de tomar las riendas del gobierno? Por

esto procuró el ambicioso visir Abubecr ben-Gházi ben-el-Cas que fuese elegido soberano el niño Abú Zaiián Mohammed ben-Abdelâziz, por sobrenombre es-Saïd Bil-láh, porque de este modo, no pudiendo el Sultán gobernar por sí mismo, le quedaba á él campo abierto para disponer á su gusto y capricho en los negocios del Estado. Sin embargo ben-Gházi no debía ser un gran político, ni debía tener muchas dotes de gobierno; pues, debiendo comprender que, en el estado en que se hallaba el Magreb, no le había de ser posible sostener por mucho tiempo la Regencia, máxime si se aventuraba á dar algún paso en falso, se enemistó en seguida con el Emir de Granada, Mohammed iben-Alhamar, el cual, temiendo una invasión por parte de los magrebinos, puso sitio á Gibraltar, é hizo desembarcar por la parte oriental del Rif á un príncipe merínida, rival de Abú Zaiián Mohammed, que, á causa de las disensiones y divisiones que existían en el Magreb, se había retirado al emirato de Granada.

Era este príncipe Abderrahmán ben-Abi Iafelúsen, nieto de Abú Ali ben-Abi Saïd, el cual, tan pronto desembarcó en territorio marroquí, se trasladó á Ceuta, é hizo todo lo posible con aquel Gobernador para que proclamase Sultán á Abulâbbás Ahmed ben-Abi Sálem, que se hallaba hecho prisionero en Tánger. El Gobernador de Ceuta, siguiendo los consejos de Abderrahmán, y particularmente los de Mohammed, Emir de Granada, proclamó Sultán á Abulâbbás, el cual fué inmediatamente puesto en libertad. Todas estas negociaciones le valieron al Emir de Granada la cesión de Gibraltar, de suerte que los merínidas no tuvieron ya en la Península ninguna ciudad que les perteneciese.

Abderrahmán y Abulâbbás organizaron sin pérdida de tiempo dos respetables ejércitos, y marchando unidos sobre Fez, sitiaron al Sultán niño y al visir ben-Gházi, que se hallaban en su palacio de Fez el nuevo. No dejó de conocer ben-Gházi que su situación era de las más críticas, y así, viendo que de ningún modo le sería posible resistir á los sitiadores, y que éstos, de una manera ó de otra, habían de tomar la ciudad,

costándole á él la vida si se resistía, optó por entregarse, como en efecto lo hizo, dejando que sus adversarios entraran en la ciudad.

Hechos ya dueños de Fez Abderrahmán y Abulábbás, en 1,374—776 de la hégira—destronaron al Sultán Abú Zaiián Mohammed ben-Abdeláziz, y lo mandaron, según se cree, para España, después de haber reinado en el Magreb, pero sin gobernar, un año y ocho meses. El visir Abubecr ben-Gházi fué desterrado á Mallorca; y, nombrado más tarde Gobernador de Kesasa, puerto inmediato al cabo Tres Forcas, habiéndose levantado en armas, ayudado de los muluyas, fué hecho prisionero y le quitaron la vida. Tal fué el desdichado fin del ambicioso visir ben-Gházi.

Los dos conquistadores del Magreb entraron luego en tratos el uno con el otro, y se dividieron el Imperio entre ambos, quedándose Abulábbás con el reino de Fez, y Abderrahmán con el de Marruecos y Sichilmesa; el Morbea ó Umm er-Rebíá era la línea de demarcación entre los dos reinos. Como la amistad de estos dos soberanos no era muy sincera, desde el momento en que tomaron posesión de sus respectivos reinos, comenzaron por hacerse el uno al otro la más cruda guerra. Abulábbás trabajaba cuanto podía, y ponía en juego todos los medios que le sugería su astuta política para destronar á Abderrahmán; pero éste, que era también muy sagaz y un valiente guerrero, ni desistía ni aflojaba en sus propósitos, y en la primera guerra que tuvieron, que fué muy reñida, consiguió tomar la ciudad de Acimur, aunque, viéndose por último precisado á pedir la paz, tuvo que devolverla. Más tarde, en una segunda guerra, Abderrahmán volvió á conquistar dicha plaza; pero Abulábbás, comprendiendo que su antiguo amigo, Abderrahmán, se había cambiado en su más formidable enemigo, y que de continuar las cosas de aquel modo no podrían gozar de paz ni tranquilidad tanto él como sus vasallos; guiado además, por los impulsos de la ambición, que no dejaba de dominarle lo mismo que á su adversario, avanzó desde Fez con un formidable ejército hasta los mismos muros de la ciu-

dad de Marruecos, que si no fuera por la intervención de Mohammed ben- Alahmar de Granada, que puso fin á esta lucha, ciertamente hubiera rendido la ciudad y vencido á su enemigo.

No quedó, sin embargo, muy satisfecho Abulâbbás del resultado de la intervención del Emir de Granada en esta contienda, y así sucedió que, pasado algún tiempo, marchó por segunda vez sobre la ciudad de Marruecos; y como Abderrahmán se encontraba sumamente debilitado en su prestigio, y no contaba con fuerzas suficientes para defender la ciudad y para defenderse á sí mismo, Abulâbbás se apoderó fácilmente de ella y también de Abderrahmán, á quien quitó la vida en 1,382—784 de la hégira—, después de haber gobernado ocho años en Marruecos y Sichilmesa.

El vencedor dispuso, con la mayor actividad posible, todo lo que convenía para asegurar su autoridad en la ciudad que acababa de conquistar; y, enterado de que Abú Hamú, aprovechándose de las circunstancias, había salido de Tremecén con un buen ejército, dispuesto á echarse sobre Taza y apoderarse de ella, partió con la velocidad del relámpago sobre Abú Hamú, el cual, no considerándose suficientemente fuerte para resistir el empuje de las aguerridas huestes de Abulâbbás, huyó á la provincia de Maghráua, y de allí fué alejándose poco á poco hasta introducirse entre los beni-Abú Sáid, que moraban en las cercanías del Xélif. Abulâbbás tomó ocasión de la huída de Abú Hamú para marchar sobre la ciudad de Tremecén, y luego que se apoderó de ella, arruinándola casi por completo, se volvió á Fez.

Mientras Abulâbbás Ahmed ben-Abi Sálem se ocupaba y complacía en la conquista de Tremecén, el Emir de Granada, iben-Alahmar, declarábase contra él, y hacía partir para el Magreb á Abú Fáres Musa ben-Abi Ainán, príncipe merínida que vivía en España, y primo carnal de Abulâbbás. Musa, que era un musulmán de excelentes cualidades, encontró á los magrebinos dispuestos á recibirle con muestras de extraordinario cariño, y el mismo Abulâbbás, á quien los suyos le habían ya abandonado, conociendo las excelentes cualidades de su rival,

se le entregó en Fez sin el menor reparo, pues conocía con toda certeza, que Musa era incapaz de inferir ningún agravio ni ofensa á su persona. Musa lo recibió, en efecto, con mucha benevolencia, lo trató como á uno de sus mejores amigos y al poco tiempo lo envió á España, donde tenía familia y muchos conocidos y amigos.

El nuevo Sultán Abú Fáres Musa ben-Abi Ainán, que contaba 29 años de edad cuando comenzó á reinar, inauguró el gobierno de sus Estados con mucha paz y quietud. Lo primero que procuró, desde un principio, fué tener á sus vasallos muy sujetos, á fin de que su autoridad fuese respetada; pero esta sujeción, lejos de exasperarlos, los tenía cada día más contentos, pues no dejaban de comprender que les hacía todo el bien que podía, que buscaba el bienestar y la tranquilidad de todos, y, lo que más es, que procuraba con mucho tino evitar toda suerte de contiendas y divisiones intestinas; porque, como él decía, y decía bien, las guerras civiles eran la causa primordial de que el país se hallase en el estado pobre, miserable y lastimoso en que todos lo veían.

Como los magrebinos estaban, según se ve, condenados á vivir siempre en una lucha continua, no había de ser muy duradero el reinado de un Sultán que, como Musa, supiera gobernar sus Estados con tanto acierto, y en medio del mayor reposo y contento de sus vasallos; y así fué que, habiendo enfermado Musa ben-Abi Ainán ben-Abilhassán, y agravándose cada vez más y más en su enfermedad, murió rodeado de su familia y amigos, que sintieron y lloraron amargamente su pérdida. Falleció Musa en 1,386—788 de la hégira—, á la edad de 31 años, y después de haber gobernado el Magreb dos años y cuatro meses.

Á la muerte de Musa fué proclamado Sultán Abú Zaiián Mohammed ben-Abilâbbâs ben-Abi Sálem, por sobrenombre el-Mustanzír Bil-lâh; pero el reinado de este Sultán carece en absoluto de importancia. Abú Zaiián Mohammed III no tenía grandes dotes de gobierno, era un joven demasiado ligero é inexperto, y no contaba con grandes simpatías en el país; y

como en su corte no tenía personas que le dirigiesen, antes por el contrario, parece que su visir Mesâúd iben-Masâi no estaba muy de su parte, los del partido opuesto, al que debía pertenecer sin duda el visir iben-Masâi, hicieron ir de Granada á Abú Zaiián Mohammed ben-Abilfádel ben-Abilhassán, y se levantaron en armas contra el Mustanzír Bil-láh Abú Zaiián Mohammed ben-Abilâbbás. Después de una pequeña lucha, en la que el Mustanzír Bil-láh no llevó la mejor parte, tuvo que entregarse á sus contrarios, y murió á los 43 días de reinado (1), aunque algunos creen, y nosotros nos inclinamos á creer lo mismo, que Abú Zaiián Mohammed ben-Abilâbbás no murió por entonces en el Magreb, sino que, viéndose en la imposibilidad de permanecer en Fez, se retiró á España, junto á su padre Abulâbbás, que se hallaba en Granada desde que Abú Fáres Musa lo enviara á la Península, como dejamos insinuado.

Proclamado ya Sultán del Magreb Abú Zaiián Mohammed ben-Abilfádel ben-Abilhassán, dió principio á su reinado con una actividad y celo indescriptibles; empero, pasados algunos meses, hubo de indisponerse con iben-Alahmar, á causa de que el Visir Magrebino, Mesâúd iben-Masâi, reclamaba la ciudad de Ceuta, que quedara unida al emirato de Granada desde la entrada de Musa ben-Abi Ainán en el Magreb. Comprendiendo iben-Alahmar, que de proseguir gobernando el Imperio magrebino Abú Zaiián Mohammed IV, sería muy posible que tuvieran algún rompimiento formal entre ambos, hizo partir para el Magreb á Abulâbbás ben-Abi Sálem, de cuyo primer reinado no ha mucho que hemos tratado, y, después de haber ocupado las ciudades de Ceuta y Mequinez, marchó sobre Fez, á la que puso estrecho cerco. Mientras Abulâbbás sitiaba en Fez el nuevo á Abú Zaiián Mohammed IV, sus partidarios—de Abulâbbás—restablecían su soberanía en la ciudad de Marruecos; de manera que en muy poco tiempo conquistó todo el Imperio. Fez, en fin, atacada por las huestes del bravo conquistador, tuvo que rendirse en Septiembre de 1,387—789 de

(1) Véase la nota de la pág. siguiente.

la hégira—, siendo inmediatamente condenado á muerte el visir Mesâúd iben-Masái, y el Sultán Abú Zaián Mohammed ben-Abilfádel fué enviado á España, si es que no fué decapitado en Fez como creen otros, y que parece ser lo más cierto (1).

Soberano ya del Magreb por segunda vez Abulâbbás ben-Abi Sálem ben-Abilhassán, procuró extinguir por completo las divisiones y los partidos, que tanto daño causaban en el Imperio; y luego que vió satisfechos sus deseos, y puso en orden los asuntos de su gobierno, marchó á Sichilmesa y Tremecén, con el fin de prestar ayuda á Abú Taxefín ben-Abú Hamú, que disputaba el reino á su padre. Abú Hamú, al acercarse Abulâbbás con su ejército, huyó de la ciudad de Tremecén, como acostumbraba á hacerlo siempre que se aproximaban los merínidas; pero de esta vez poco le valió su fuga, porque, perseguido de cerca por las poderosas huestes de Abulâbbás y de Taxefín, muy pronto le dieron alcance, y con la mayor facilidad consiguieron batirle y matarle. Abú Taxefín, agradecido á los servicios prestados por los merínidas, se hizo tributario de Abulâbbás ben-Abi Sálem, en 1,389—791 de la hégira—y ordenó, bajo muy severas penas, que en lo sucesivo se hiciese oración pública en todas las mezquitas de su reino por Abulâbbás y por la prosperidad de sus Estados.

En el año 1,393—795 de la hégira—estalló en Tremecén una nueva revolución, á causa de que Yusef ben-Abú Hamú, le disputaba el mando á su hermano Taxefín; pero como éste murió al poco tiempo, siendo aún fiel tributario de la corte de Fez, Abulâbbás envió en su lugar á su hijo Abú Fáres Abdelâzíz, y de este modo quedaron otra vez Tremecén, Sichilmesa y todo el Magreb Central unidos al Imperio de los merínidas.

(1) Deseando aclarar el fin que tuvieron los dos Sultanes Abú Zaián Mohammed III y Abú Zaián Mohammed IV, hemos consultado varias historias árabes, particularmente la del inteligente cronista moderno de Salé, ex-Xléj Ahmed ben-Jáled en-Názari, y, después de haber puesto los medios posibles para venir en conocimiento de la verdad, hemos podido sacar en limpio que Abú Zaián Mohammed III, al ser destronado, fué enviado á España junto á su padre Abulâbbás ben-Abi Sálem, y que Abú Zaián Mohammed IV fué muerto por el mencionado Abulâbbás cuando se hizo proclamar por segunda vez Sultán del Magreb.

En 1,393—796 de la hégira—, hallándose en la ciudad de Taza el Sultán Abulâbbás ben-Abi Sálem, se puso gravemente enfermo, y allí pagó su tributo á la muerte, siendo trasladado su cadáver á la ciudad de Fez, donde recibió honorífica sepultura. Murió Abulâbbás á la edad de cerca de 40 años, después de un segundo reinado de seis años y cuatro meses.

El mismo día que murió Abulâbbás fué proclamado Sultán del Magreb su hijo Abú Fáres Abdelâziz, por sobrenombre el Mustanzir Bil-láh, y no pudiendo ya continuar al frente de Tremecén y del Magreb Central, cuyo gobierno le confiara su padre, vióse precisado á dejarlo en manos de Abú Zaián ben-Abú Hamú, hermano de aquel Abú Taxefín, de quien antes nos hemos ocupado. Abdelâziz, que se hallaba dotado de un carácter franco y cariñoso, y cuyo corazón era sumamente bueno y en extremo compasivo para con todos sus vasallos, pudo conseguir fácilmente que, durante su corto reinado, disfrutase el Magreb de una paz relativa. Nada más podemos decir acerca de los hechos de este Sultán, pues los cronistas árabes sólo añaden que era muy buen ginete y que conocía con toda perfección el arte de cabalgar. Murió el octavo día del mes de Záfar, en 1,397—799 de la hégira—, y fué sepultado en Fez al lado de su padre. Su reinado duró tres años y un mes.

Dice el refrán que.., «á rey muerto, rey puesto», y esto se practica en el Magreb con la mayor escrupulosidad. Tan pronto como murió Abdelâziz ben-Abilâbbás, en el mismo momento fué proclamado Sultán su hermano Abú Aâmer Abdalah, cuyos sentimientos eran casi iguales, y también llevaba por sobrenombre el-Mustanzir Bil-láh. Ciertamente que nada de notable nos ofrece el corto reinado de Abú Aâmer Abdalah ben-Abilâbbás; pero no estará de más que consignemos, que, en el año y cinco meses y días que gobernó el Magreb, procuró ajustarse en todo y por todo á la conducta observada por su hermano Abdelâziz, y de este modo pudo conservar la paz y la tranquilidad en sus Estados, que era lo que más convenia al país en general, y también á los particulares. Hallándose Abú Aâmer en su palacio de Fez se puso gravemente enfermo, y

murió en la flor de su juventud, en 1,398—800 de la hégira—, siendo sepultado al lado de sus mayores.

Sucedíole su hermano Abú Sáid Otmán ben-Abilâbbás ben-Abi Sálem, cuyo reinado ya no fué tan pacífico como el de los dos hermanos que le precedieron. Tenía Abú Sáid Otmán 16 años de edad cuando comenzó á reinar; y, como era aún demasiado joven, y poco versado en los asuntos de gobierno, los visires que tenía á su lado eran los que realmente gobernaban el país. De este modo fué continuando el Magreb por espacio de unos doce años; pero viendo los magrebinos que sus posesiones de España habían sido absorbidas por el emirato de Granada, y que Abú Sáid Otmán, entregado á toda suerte de vicios, permanecía en una inacción tal, que para nada absolutamente se ocupaba del gobierno y dirección de sus Estados, sublevóse contra él la opinión, tanto en España como en el Magreb, y hasta su hermano Abdalah ben-Abilâbbás, conocido por Sidi Aâbú, manifestó deseos inequívocos de apoderarse del trono. Entretanto corría el año de 1,410—813 de la hégira—, y los habitantes de Gibraltar, cansados ya de la dominación de los reyes de Granada, y creyendo que el Emir de Marruecos era más poderoso y contaba con mayores medios para librarlos de apuros, como el que habían pasado durante el cerco de dicha plaza por Alfonso XI, pidieron auxilio al Emir marroquí, y le prometieron hacerse sus vasallos si les ayudaba á libertarse de la dominación granadina. Halagó muy mucho esta proposición á Abú Sáid Otmán, y en consecuencia envió á su hermano con un reducido ejército en auxilio de los gibraltareños. Al tomar esta determinación, el marroquí se proponía, ó conquistar á Gibraltar, ó deshacerse de su turbulento hermano. Éste, en efecto, con dos mil hombres que le había dado el Emir se presentó delante de la ciudad, cuyos habitantes le abrieron luego las puertas, pero el Gobernador de la plaza con algunos soldados fieles pudo defenderse haciéndose fuerte en el castillo, hasta que Sid Ahmed, príncipe granadino, vino á socorrerle con un regular ejército de caballería é infantería, y ambos unidos obligaron á Sidi Aâbú y á

toda su gente á entregarse prisioneros del rey de Granada.

Á pesar de su condición de prisionero era Sidi Aâbú tratado por el rey de Granada con todas las consideraciones debidas á su clase y condición. No era esto lo que deseaba Abú Sâid, y por lo mismo le desagradaba bastante la conducta humanitaria del rey granadino; y, como sólo pretendía la ruina de su hermano, envió un emisario á Granada para que se hiciera propinar un tósigo al prisionero Sidi Aâbú, pues así convenía, decía él, á la quietud y tranquilidad de sus Estados. Empero el rey de Granada, más humanitario y generoso que el marroquí, lejos de envenenar á Sidi Aâbú le puso en libertad y le ofreció tropas y dinero para conquistar, si quería, el Imperio de su hermano. Aceptó gustoso el príncipe la oferta que se le hizo, y puesto á la cabeza de un buen ejército, se embarcó en Almería con rumbo al África, donde se le agregaron muchas kábilas deseosas de arrojar el tiránico yugo con que las oprimía su hermano el Emir. Éste, que no esperaba semejante invasión, quedóse admirado al ver la osadía de su hermano, y salióle al encuentro para combatirle; pero en el combate fué Abú Sâid vencido, y tuvo que huir con los restos de sus destrozadas huestes á la ciudad de Fez, cuyos habitantes se amotinaron, y, haciéndole prisionero, proclamaron por Sultán á su hermano Sidi Aâbú, el cual encerró á Abú Sâid en una lóbrega prisión, donde á poco murió de rabia y despecho (1).

Dueño Sidi Aâbú de todo el Magreb continuó rigiendo sus Estados con no mucha tranquilidad, y en el año 1,415—818 de

(1) Véase Lafuente, *Historia General de España*, edición de 1,852, tomo VIII, pág. 103:—Conde, *Domin. de los Árabes*, p. IV, cap. XXVIII.—Ayala, *Historia de Gibraltar*, libro II.

Mr. León Godard en su «Description et Histoire du Maroc» edición de 1,860, pág. 396, cuenta este hecho de una manera bastante diferente: En Fez, dice, se sublevaron contra Abú Sâid, y fué asesinado él y muchos de sus hijos, turbando la anarquía todo el Imperio. El Emir de Granada envió á Sidi Aâbú—M. Godard le llama Sâid—para que restableciese el trono de los merínidas, pero éste encontró un adversario formidable en su hermano Yacub, y, continuando la lucha entre estos dos príncipes, el Magreb permaneció sin soberano.

la hégira—, tuvo el sentimiento de perder la ciudad que los romanos bautizaron con el nombre de *Septem fratres* (1). En efecto, D. Juan I de Portugal vió afirmado su poder por la paz celebrada en 1,399, después de la batalla de Aljubarrota; pero animoso como era, dolíase de hallar una barrera insuperable por tierra y otra mayor aun por mar para extender sus Estados, doliéndose además de no poder dejar á cada uno de sus cinco hijos un reino. Su esforzado ánimo movióle á formar el proyecto de llevar sus armas al África, y llamando á sus hijos les dijo: «Hijos míos, vuestras espuelas de Caballeros debéis ganarlas en guerra contra los infieles; dentro de poco en Ceuta debéis probar que sois dignos de ser Caballeros.» Con inusitado sigilo se aparejó una escuadra, compuesta de 33 naos, 27 galeras triremes, 32 birremes y 120 buques menores, mandada por D. Alfonso, Conde de Barcelos é hijo bastardo de D. Juan. Esta escuadra, que era la mayor de aquellos tiempos, atravesó felizmente el canal y llegó á la vista de Ceuta en

(1) Los cronistas árabes ponen la toma de Ceuta, por D. Juan I de Portugal, en el reinado de Abú Saíd Otmán; y claro se está que si Abú Saíd murió, como afirman dichos cronistas, en el año 823 de la hégira, que corresponde al 1,420 de nuestra era, la toma de Ceuta, que tuvo lugar en 1,415, debió ocurrir durante su reinado. Tampoco los mencionados cronistas reconocen el reinado de Sidi Aabú; y, en caso de que este Emir haya gobernado el Magreb, debió haber sido desde el 1,420 al 1,423, en cuyo año comenzó á reinar Abdelhakk ben-Abi Saíd Otmán, á quien varios escritores han hecho hijo de Sidi Aabú, sin duda por equivocación. En estos tres años, es decir, desde el 1,420 al 1,423 es cuando debieron haber ocurrido esas luchas entre Sidi Aabú y su hermano Yacub, de que nos habla M. Godard en su historia, y que hemos reproducido en la nota anterior; y aun añade el mismo historiador francés que á la llegada de Abdelhakk al Magreb, pues se había refugiado en Túnez, fué acogido como un libertador, y que sus tíos, Sidi Aabú y Yacub, depusieron las armas á sus pies. En las crónicas árabes sigue inmediatamente al reinado de Abú Saíd el de su hijo Abdelhakk; y por esto el ilustrado é inteligente moro de Salé ex-Xiéj Ahmed ben-Jáled, á quien hemos citado en otro lugar, y que sin duda ha leído detenidamente la 1.^a ó 2.^a edición de nuestros APUNTES, pues nos cita en su historia muchísimas veces, después de trasladar al árabe todo el relato que hicimos de Sidi Aabú, nos dice que hemos añadido un Sultán más y que no sabe de donde lo hemos sacado. Pues que lea el ilustrado é inteligente cronista de Salé las historias citadas en la nota anterior, y otras obras europeas que traten de las dinastías marroquies, y verá que nosotros no hemos inventado el dicho Sultán Sidi Aabú, sino que lo encontramos como tal en nuestras historias; y bástele esto para su satisfacción y para la de los que lean estos APUNTES.

Agosto de 1,415.—818 de la hégira—. Los de Ceuta, mandados por el alcaide Zálah ben-Zálah se apercibieron á la defensa, pero el rey D. Juan fingió un desembarco por la parte del castillo, y mientras los moros acudieron á su defensa, llevó el rey á efecto el desembarco de la fuerza por la opuesta parte, y, aunque los centinelas se revolvieron contra los portugueses, acometiéronlos éstos con tanto ímpetu que pusieron en fuga á los moros, y todos en confuso tropel entraron en la plaza. Aquella misma noche huyó el Gobernador ben-Zálah, y el 24 del referido mes flotaron en las torres de la ciudad y en la cumbre del gigantesco Abila las quinas portuguesas.

Al siguiente día fueron armados Caballeros los Infantes de Portugal, D. Juan dió el mando de la plaza al esforzado y experto militar D. Pedro de Meneses, y, puestas las cosas en orden, dió la vuelta á su reino. No bien desapareció la escuadra portuguesa cuando los moros, que estaban en acecho, arremetieron á Ceuta, pero fueron rechazados lo mismo que en otras ocasiones, no saliendo más del poder de los cristianos esta importantísima plaza.

Fatal por demás fué esta pérdida para el Emir, puesto que, enfurecidos sus vasallos al verse privados de una plaza tan importante, y viendo que había caído en poder de los cristianos, sus enemigos políticos y religiosos, acaudillados por el visir Abú-Baba se sublevaron contra el Emir y le quitaron la vida á puñaladas, matando también á seis de sus hijos. Dos de sus hermanos pretendieron sucederle en el mando del Magreb, pero después de muchas y reñidas batallas, viendo los musulmanes que ninguno reportaba ventajas decisivas, y corriendo el año 1,423, resolvieron nombrar por sucesor de Sidi Aâbú á un hijo de Abú Sâid Otmán, á quien la historia conoce con el nombre de Abdelhakk, y que lo había tenido de una cautiva española; la cual, prudente como era, llevó su hijo á Túnez para salvarlo del furor de los enemigos de Abú Sâid.

El único hecho notable de la vida de este príncipe tuvo lugar en 1,437—841 de la hégira—, cuando desembarcaron en África y sitiaron á Tánger los cinco hermanos del rey de Por-

tugal D. Duarte ó Eduardo, los cuales quedaron derrotados, y prisionero su jefe D. Fernando, de cuyo hecho de armas nos hemos ocupado ya en la primera parte al hablar de la ciudad de Tánger.

En cambio fuéle adversa la fortuna en otro hecho que también se verificó durante su reinado. Tenía D. Alfonso V preparada una armada para ir contra los Turcos según promesa que hiciera al Sumo Pontífice, pero la muerte de éste le dejó libre de su compromiso, y en 1,458—862 de la hégira—se dirigió con ella á Marruecos. En esta nueva expedición le acompañaron su hermano D. Fernando y su tío D. Enrique, desembarcando todos en Ceuta al frente de 25,000 hombres, con los cuales puso D. Alfonso sitio á la ciudad de Alcázar Segher, que se entregó el 18 de Octubre del referido año. Cuando supo Abdelhakk ben-Abi Sâid Otmán ben-Abilâbbás que la bandera lusitana ondeaba en las almenas de Alcázar Segher reunió sus huestes, cuya sola caballería pasaba de 30,000 ginetes, y se dirigió hacia la costa del Estrecho, pero D. Alfonso no creyó oportuno dar batalla de poder á poder, y dejando bien presidiada la plaza y confiada su defensa al experto General D. Duarte de Meneses, regresó á su corte, mientras Abdelhakk en el año siguiente atacó repetidas veces á Alcázar Segher, que siempre se defendió con bizarría, porque en todos los asaltos rechazó al enemigo, quien tuvo tantas pérdidas, que, quebrantadas sus fuerzas y desbandada gran parte de su gente, se vió precisado á levantar el sitio.

Poco tiempo después, en 1,465—869 de la hégira—, fué Abdelhakk víctima de un asesino; pues un musulmán, á quien se conoce con el nombre de el Xerif Abú Abdalah el-Hafid, y que se decía descendiente de Mahoma, le atravesó el corazón cuando el Emir estaba durmiendo en su palacio de Fez, logrando el asesino hacerse proclamar Emperador. En Abdelhakk, pues, concluyó la dinastía merínida.

El Imperio de Marruecos, tan poderoso y tan extenso en otro tiempo, era en la época de que vamos hablando un verdadero caos. Los aspirantes al vacilante trono eran tantos cuan-

tos se creían capaces de escalarlo; la autoridad de los príncipes y jefes era del todo desconocida, nadie obedecía sus mandatos, y las pasiones del pueblo se desbordaron, reinando una espantosa anarquía en todo el país. Al mismo tiempo los límites del Magreb se habían reducido extremadamente, puesto que los poderosos reyes de Granada de la familia de *el-Ahmar* (1), no habían dejado á los magrebinos un solo palmo de tierra en España; Abú Fáres, señor de Túnez, les había tomado varias provincias, y por último, los reyes cristianos amenazaban de continuo á sus Estados, é invadían y tomaban algunas de sus plazas.

Había por entonces en Arcila un Gobernador llamado Abú Abdalah Mohammed ex-Xiéj el-Uatási, á quien otros llaman Muley Xec el Uatási, de la tribu de los zenetas y de la raza merinida, que, audaz y atrevido, se creyó con suficientes fuerzas para vencer al asesino Xerif Abú Abdalah, y para apoderarse del trono, confiado en que le habían de favorecer no poco las grandes divisiones que existían en el Imperio. Con efecto: reunidas las tropas que pudo allegar en los llanos de Arcila se puso en campaña, pero el Xerif le salió al encuentro no lejos de la ciudad de Mequinez. En los años 1,470 y 1,471—876 de la hégira—, tuvieron varios y reñidos combates en los que por fin salió vencido el Xiéj Abú Abdalah el-Uatási, y el Xerif quedó dueño de Fez y de algunas otras provincias. Por entonces se apoderó también Alfonso V de Portugal de las importantes plazas de Arcila y Tánger; y años antes se había apoderado de la de Alcázar Segher, según hemos referido.

También la ciudad de Melilla vino por este tiempo á formar parte de la corona de los Reyes de España. En el año 1,497, se preparaba una armada para proseguir Cristóbal Colón sus conquistas en América, cuando se supo en la Península que las guerras civiles del Imperio marroquí motivaron el abandono de Melilla por sus habitantes, temerosos de caer en

(1) El nombre propio de esta dinastía es *Beni Ndzar* ó *Nazerita*, empero también se llama de *el-Ahmar*—el rojo—, padre y fundador de la misma.

poder de sus enemigos. Entonces el Capitán General de Andalucía, D. Juan de Guzmán, Duque de Medina-Sidonia, deseando que desapareciese aquel nido de piratas—ó por envidia á Colón, según de ello se quejaba el famoso Genovés—ordenó que la armada destinada al Nuevo Mundo se posesionase de Melilla. En efecto, hiciéronse los buques á la mar con dirección á la costa marroquí, y el 17 de Septiembre del referido año tomaron nuestras tropas posesión de la plaza, quedando de Gobernador el esforzado Capitán Andino, quien, con alguna fuerza que tenía á sus órdenes, supo rechazar las acometidas de los musulmanes, que deseaban de recuperar la ciudad, matar al Xiéj Botaya y á su hermano, y hacerse respetar de los montañeses, aunque se convencieron por último de la inutilidad de sus esfuerzos, y dejaron por entonces en pacífica posesión de la plaza á los españoles.

No era el Xiéj Abú Abdalah Mohammed el-Uatási hombre á quien arredraran los contratiempos é infortunios; sacando, pues, fuerzas de su misma desgracia procuró reunir las tropas que pudo, y con ellas sitió á Fez, donde estaba el Xerif asc-sino Abú Abdalah el-Hafid con toda su corte; empero no bien había principiado el sitio cuando le llegó la triste nueva de haber perdido á Arcila, y con ella sus tesoros, sus mujeres y sus hijos. Levantó apresuradamente el sitio de Fez y se presentó ante Arcila; pero viendo que nada podía hacer para recuperarla, pactó treguas con los portugueses, é inmediatamente volvió con la velocidad del rayo, puso nuevo sitio á Fez, y tanto estrechó al Xerif, que éste, viéndose perdido, y temiendo caer en manos del Xiéj el-Uatási, consiguió salir de la ciudad con toda su familia, con la cual huyó á Túnez y dejó el campo libre á su enemigo. El Uatási entró triunfante en Fez, se hizo proclamar Sultán del Magreb, y después conquistó las provincias que entonces pertenecían á Fez, las que gustosas se sometieron á un rey que tantas pruebas había dado de valor y de aliento nada vulgar. Así fundó el Xiéj Abú Abdalah la dinastía de los beni-Uatás, dinastía que sólo duró ochenta y tres años, no contando sino cuatro reyes, á saber, el ya referido

Abú Abdalah Mohammed ex-Xiéj el- Uatási; su hijo Mohammed ben-Mohammed, conocido por el *Portugués*; un hermano de éste llamado Abú Hassún Alí, que reinó dos veces, aunque por muy poco tiempo, y, por último, un hijo de Mohammed ben-Mohammed el *Portugués*, llamado Ahmed ó, mejor dicho Abu-lábbás Ahmed.

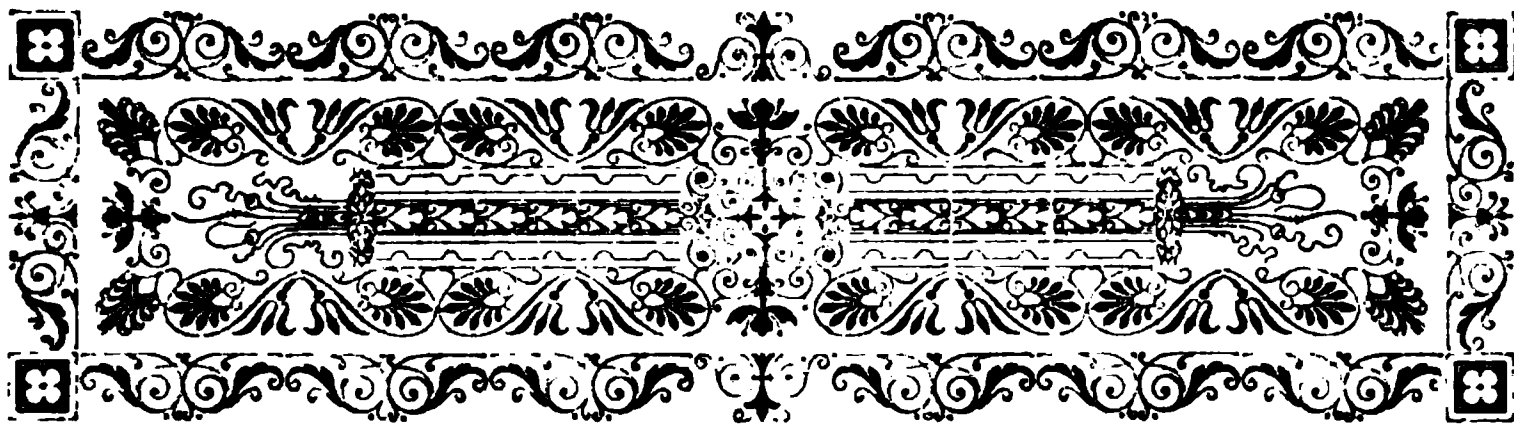
Durante estas revueltas del Imperio, y mientras el inmortal Jiménez de Cisneros llevaba las armas y la influencia de Castilla á Orán, Mazalquebir y otros puntos limítrofes, el Conde Podro Navarro se apoderaba del Peñón de Vélez de la Gomera, una de las mayores guaridas de piratas que corrían el Mediterráneo. Hallábase la fortaleza defendida por 200 moros con buena artillería, y aun más defendida por su posición, pues la forman unas rocas calcáreas de 350 metros de longitud por 100 de latitud y altura, escarpada é inaccesible por todo su circuito. Apenas llegó el Conde con parte de su armada hicieronle fuego los moros, pero interpuso aquél una nao, guarnicionada con sacos de lana, entre el canal formado por el Peñón y tierra firme, y á toda prisa envió dos galeras para remolcar las naves atrasadas por falta de viento. Creyeron los moros que el intento del Conde era apoderarse de la ciudad, y abandonando precipitadamente el Peñón se fueron á defender la plaza. Entonces el Conde aprovechó tan feliz ocasión para tomar posesión de la fortaleza, que artilló y fortificó lo mejor que pudo el 23 de Julio de 1,508. Como no había agua en la fortaleza envió á pedirla á la plaza, dominada ya por sus cañones, y á la negativa de los musulmanes siguió el bombardeo de la plaza, que sus habitantes se apresuraron á abandonar, y el Conde á ocupar, contentándose aquellos con cambiar algunos tiros con nuestras tropas desde las escarpadas montañas de Baba y Cantil.

Á la muerte del Xiéj Abú Abdalah Mohammed el-Uatási sucedióle su hijo Mohammed ben-Mohammed ex-Xiéj el-Uatási, que cuando niño había sido hecho prisionero por los portugueses, como dijimos en otro lugar, y por esto los moros le llamaban el-Bortukálii—el Portugués—. Distinguióse este Sultán

por el empeño que siempre mostró en recuperar la ciudad de Arcila, pero todos sus esfuerzos se estrellaron contra el valor lusitano. En el año 1,525—931 de la hégira—murió Mohammed ben-Mohammed el-Bortukálii sin haber recuperado alguna de las muchas plazas, que, durante su reinado y el de su padre, habían caído en poder de los portugueses.

Sucedióle su hermano Abú Hassún Alí ben-Mohammed ex-Xiéj el-Uatási, el cual gobernó el Magreb desde principios del año 1,527—932 de la hégira—; pero, habiendo ido sobre Fez con un poderoso ejército su sobrino Abulábbás Ahmed ben-Mohammed el-Bortukálii, consiguió destronarlo, aun antes de que cumpliera un año de reinado, apoderándose así del trono que le había legado su difunto padre, y que pudo conservar y gobernar hasta el 1,553—960 de la hégira—, aunque los últimos años de su reinado fueron más bien de lucha y de prisión que de gobierno, como luego veremos. En 1,544—951 de la hégira—, hizo construir el famoso puente de Fez, llamado del Arrecife, y, por último, tuvo el sentimiento de ver el Magreb en poder de los Xerifes Marabut, ó es-Saâdiín, y de ser desterrado á la ciudad de Marruecos, donde murió degollado por su antiguo maestro, como diremos á continuación.





CAPÍTULO XII

Los Xerifes Hassaníes ó Saadíes.—Estado del Magreb.—Abdalah Mohammed el-Káim, su vida y proyectos.—Los tres peregrinos.—La guerra santa.—Sus resultados y verdadero fin.—Yahya y los Xerifes.—Pérdida del Peñón.—Los Xerifes se apoderan de Marruecos.—El Emir de Fez sitiando á los Xerifes.—Batalla de Guadelabíd.—Sus resultados.—Los Xerifes se disputan el supremo dominio del Magreb.—Guerras entre Ahmed y el Xerif.—Abú Hassún defendiendo al Emir de Fez.—Mohammed conquista á Fez.—Viajes de Abú Hassún por Europa.—Sus proezas en el Magreb.—Sáleh Ráis en Marruecos.—Mohammed dueño de todo el Imperio.—Destruye á sus enemigos.—Muere asesinado.—Recupera España el Peñón.—Reinado de Abdalah y su muerte.—Mohammed el Negro.—Sus excesos y crueldades.—Abdelmálic en Marruecos.—Venece á su sobrino y se proclama Emir.



La dinastía de los beni-Merín, como todas las que la habían precedido en el Magreb, llegó también á su ocaso. Por todas partes se veían intrigas y revoluciones. Rotos los frenos de la obediencia y sumisión, la autoridad se hallaba menospreciada, y una completa anarquía reinaba en todo el Imperio, á lo cual contribuían no poco las depravadas costumbres de los corrompidos emires y ministros, que se ocupaban más de su bienestar personal, que de hacer felices á los pueblos que gobernaban. Los emires habían perdido la mayor parte de los Estados que antes se hallaban bajo su dominio, pues desde principios del siglo catorce ó más bien

á fines del trece, eran ya independientes la Ifrikía, Orán y Tremecén, y en España hacía tiempo que no poseían una sola almena, porque de la Andalucía habían sido arrojados por los reyes cristianos y por los mahometanos de Granada. En África llegó su autoridad, en algunas ocasiones, á ser casi nula, y el país todo hallábase con frecuencia sublevado. Mucho contribuyó á este desquiciamiento del Magreb el poder de los pujantes castellanos, y más que todo el de los portugueses, que se iban enseñoreando de muchas é importantes plazas de la costa marroquí.

Como el fanatismo ha sido siempre el primer motivo de las sublevaciones entre los descendientes de Mahoma, de aquí que no faltase en esta ocasión quien, aprovechándose de la circunstancia de ver á los cristianos apoderarse sucesivamente de los puertos del Imperio, tratara de sacar partido posible del embrutecido y fanático pueblo del Magreb.

Gobernaba el Imperio de Marruecos el imbécil Mohammed ben-Mohammed ex-Xiéj el-Uatási. En las comarcas del Daráa vivía Abdalah Mohammed el-Káim, á quien otros llaman *Hassán*, sin duda por pertenecer á los Hassaníes (1), el cual se hacía descendiente de Mahoma por Abú Táleb. Era hombre

(1) Mármol le llama *Mohammed ben-Ahmed*, y añade que era natural de Tigu-medet, donde hoy se halla la Záuia de los Xerifes, que era hombre muy astuto y leído en las ciencias naturales, y sobre todo gran mágico.

Hacíase llamar *Xerif el-Hassaniin*, es decir, Xerif descendiente de los Hassaníes ó de el-Hassán es-Sebt, hijo de Alí ben-Abi Táleb y de Fátima hija de Mahoma, y por esto algunos historiadores llaman también á estos Xerifes el-Aálauín—los descendientes de Alí ben-Abi Táleb—. La genealogía de los Xerifes Hassaníes ó Saadíes, según los cronistas árabes, es la siguiente: Abú Táleb engendró á Alí, que se casó con Fátima, y de Alí y Fátima nació el-Hassán es-Sebt, y de éste nació Hassán el-Mátui, y de éste Abdalah el-Cámel, el cual engendró á Mohammed en-Nefs ez-Záquia, y éste engendró á Kásem, y éste á Ismáil, y éste á Ahmed, y éste á Hassán, y éste á Alí, y éste á Abubecr, y éste á el-Hassán, y éste á Aarafa, y éste á Abú Mohammed, que á su vez engendró á Abdalah, y éste engendró á el-Hassán, y éste á Mohammed, y éste á Abulkásem, y éste á Mohammed, y éste á Ahmed, y éste á Zidán, y éste á Majlúf, y éste á Abderrahmán, y éste á Mohammed, el cual engendró á Abú Abdalah Mohammed el-Káim, padre de los Xerifes Ahmed el-Aarech y Mohammed el-Mehdí, conocido también por el-Xiéj.—Véase la crónica árabe de Ahmed ben-Jáled, tomo 2.º, p. III, pág. 2 y siguientes—.

oscuro, pero religioso, y muy dado á la lectura del Alcorán, á la magia y al estudio de las ciencias naturales, por lo que llevaba una vida solitaria y pobre, propia de un verdadero *Marabut*, y por esto algunos historiadores llamaron á él y á sus hijos *Los Xerifes Marabut*. Su instrucción no era nada común. Conocedor de la historia, carácter y costumbres de su país, y sobre todo, sabedor del estado en que por entonces se hallaba todo el Magreb, comprendió cuan fácil le sería apoderarse del trono, poniendo para ello en juego todos los resortes que su ilustración y sus conocimientos le proporcionaban.

Formado su plan, que era el de servirse del fanatismo como de medio más eficaz, aleccionó á sus tres hijos Abdelquebir, Ahmed y Mohammed; y cuando lo creyó conveniente les ordenó que fueran á hacer la peregrinación á la Meca, y así ganarían más fácilmente la reputación de santidad, tan necesaria para llevar á cabo el proyecto que él había concebido. Los tres hijos tomaron bien las lecciones paternas, y tanto en la Meca, como á la vuelta de la peregrinación, se hicieron notables por su elocuencia, y por su aparente y bien fingida santidad. Se distinguieron muy especialmente Ahmed y Mohammed, quienes al volver de la Meca se quedaron en Fez, entonces residencia del Sultán, donde ganó el primero por oposición una cátedra de su célebre universidad, y el segundo fué nombrado por el Emir Mohammed ben-Mohammede x-Xiéj el-Uatási, ayo y preceptor de sus hijos.

En estos empleos continuaron por largo tiempo, durante el cual trabajaron constantemente para ganar prosélitos y extender su fama. Entretanto, las ventajas de los portugueses sobre los moros eran mayores cada día, y esto dió motivo á los dos hermanos para proponer al Emir lo conveniente que sería publicar por todo el Imperio la guerra santa. El Emir, que no conoció ó no quiso conocer el lazo que se le tendía—pues su hermano Muley en-Názer, hombre de gran valor y de mucha instrucción, le hizo ver lo perjudicial que sería al Emir si consentía á los Xerifes levantar bandera con escusa de defender el país contra los cristianos—, cayó desgraciadamente

en él, y comisionó á ambos hermanos para que, valiéndose de su posición y elocuencia, recorrieran todos sus Estados, publicasen la guerra santa y animaran á los musulmanes todos á tomar las armas contra los cristianos, y contra los xiéjes que pagaban tributo al rey de Portugal.

Por demás está el decir con cuanta satisfacción recibieron los dos descendientes de Mahoma, pues por tales se tenían Ahmed y Mohammed, esta comisión, y lo mucho que se apresuraron á ponerla por obra. Yendo, pues, de pueblo en pueblo, de ciudad en ciudad y de kabíla en kabíla, recorrieron casi todo el Imperio y llegaron al Daráa, donde les esperaban su padre y su hermano mayor, Abdelquebir—siervo del Grande—, á quienes dieron minuciosa cuenta de lo muy adelantado que se hallaba su asunto. Aprovecháronse el padre y sus tres hijos de la rara elocuencia que poseían, y que tanta influencia ejerce en el ánimo de los musulmanes, y con capa de virtud y santidad pusieron muy de realce los defectos de todos los que gobernaban en aquel tiempo el Magreb; con lo cual consiguieron que diferentes jefes de su país se aliaran con ellos. De esta suerte se aumentaban sus secuaces, y poco después los países del Daráa y del Sús el-Aksa se decidieron á darles el diezmo de todos sus frutos, y á reconocerles por señores. Viendo los Xerifes la buena disposición del pueblo, procuraron aprovecharse de ella y fortificaron á Tarudánt, después de haber intentado inútilmente conquistar á Santa Cruz de Agadir, plaza y puerto muy importante en la época de que vamos hablando, que estaba entonces en poder de Portugal.

Como los Xerifes tenían que aparentar que no hacían la guerra sino á los cristianos y á sus aliados, puesto que aun no había llegado el tiempo de manifestar su verdadero fin, repasaron el Atlas en el año 1,516—922 de la hégira—, y llegaron con sus huestes á las provincias de Haha y Xiédma; y al entrar en las llanuras de la de Abda tuvieron dos grandes y sangrientos combates con el intrépido é infatigable Yahya ben-Tafut, el cual mandaba un ejército de moros en número de diez y seis mil ginetes y doscientos mil infantes, que reconociendo

al rey de Portugal y pagándole tributo, defendían á los portugueses en sus correrías. Era este Yahya musulmán y natural de Safí. Disgustado de sus conciudadanos y correligionarios, púsose al servicio de Portugal con toda su gente. D. Manuel I de Portugal, en consideración á los servicios que le había hecho Yahya, y á las relevantes prendas y dotes militares de que había dado inequívocas pruebas, le nombró Capitán General de sus tropas. Por esta razón mandaba Yahya el ejército en estos dos combates, en los que quedó por él la victoria; empero Ahmed, que se hallaba al frente de las huestes xerifianas, no se desanimó por esto, antes por el contrario, apresuróse á reunir todos sus soldados, y, animándolos á pelear por la patria y por la religión, entró por tercera vez en batalla, y más afortunado que en las dos primeras consiguió derrotar al ejército de Yahya, á pesar de estar reforzado ya en esta ocasión con algunos guerreros portugueses, obligándole á encerrarse en Safí, que pertenecía á Portugal. Con esta victoria, que fué de grandes ventajas para los Xerifes, se afirmaron éstos más y más en su antiguo propósito de conquistar el Magreb y dominarle por completo.

Cuando llegó á oídos de Mohammed ben-Mohammed el-Uatási la noticia del triunfo de los Xerifes sobre Yahya, no tuvo por qué felicitarse, pues ya comprendió, aunque tarde, que la guerra de los Xerifes no era guerra de religión. Esto lo vió más claro todavía cuando tuvo noticia de las grandes fortificaciones que habían levantado en Tarudánt—que por entonces estaba libre de que la atacaran los cristianos—y de la omnímoda autoridad con que esta ciudad era gobernada por Abú Abdalah Mohammed el-Káim, padre de los Xerifes. En 1,517—923 de la hégira—murió el Emir Abú Abdalah Mohammed el-Káim en Tarudánt, como dicen unos, ó en Tazarot, como dice Mármol (1), y su hijo mayor, Abdelquebir, había

(1) El Xiéj Ahmed ben-Jáled en-Názarlí, en su crónica árabe sobre las Dinastías del Magreb el-Aksa, tomo 2.º, p. III, pág. 7, sólo nos dice que Abú Abdalah Mohammed el-Káim bi-Amri Allah, padre de los Xerifes, murió en 923 de la hégira en el país de Haha, donde recibió honrosa sepultura; y M. Leon Godard, en la

muerto ya, en este mismo año, en un combate contra los portugueses, mandados por el siempre famoso Lope Barriga, hombre valiente, y el más temido de cuantos guerreros tenía Portugal por aquella época en las costas africanas, y que, por fin, murió en una escaramuza con los Xerifes.

A pesar de las turbulencias que los Xerifes causaban al Imperio, el Sultán de Fez destinó al bloqueo del Peñón de Vélez un regular cuerpo de ejército, que estableciéndose en las alturas del Baba y del Candil, acosaban de tal suerte al presidio que no le concedían un momento de reposo. En esto llegó el 20 de Diciembre de 1,522—928 de la hégira—, y, cuando más apurada estaba la guarnición, descubrieron algunas naves que, con rumbo de Andalucía, navegaban la vuelta de la plaza. Suponiéndolas D. Juan Villalobos, Gobernador del Peñón, naves españolas les abrió las puertas ansioso de recibir el socorro, y no bien penetraron dentro los soldados, arrojaron el disfraz y pasaron á cuchillo la guarnición, que cuando ya no tenía remedio conoció ser árabes los que creía españoles. De otro modo refieren algunos la pérdida del Peñón, y no falta quien acuse á Villalobos de traidor á la patria, que falto de talento y sobrado de ambición se vendió á los moros; pero es lo cierto que ni á costa de su vida pudo conservar la buena fama de su nombre. Después de esto, el Capitán General de Granada, Marqués de Mondéjar, trató de recuperar la perdida fortaleza; pero todo fué en vano, porque sus galeras fueron en gran parte destrozadas por el cañón del Peñón, y si bien consiguió desembarcar en la isla de Iris, tuvo que reembarcarse, porque considerables fuerzas enemigas le arrojaron de la referida isla y le obligaron á recobrar sus bajeles no sin grandes pérdidas.

Por aquellos tiempos era gobernada la ciudad de Marruecos y sus cercanías por Názer Abú Xatnúf, con cierta independencia del Emir de Fez, al que sólo pagaba un pequeño tribu-

pág. 420 de su «Description et Histoire du Maroc», aunque no nos dice el lugar donde murió dicho Emir, añade sin embargo que su cuerpo fué trasladado á *Tigumedet*, su patria.

to. Cuando los Xerifes iban predicando la guerra santa fueron muy bien recibidos y obsequiados por Názer á su paso para Marruecos. Veamos ahora como le pagaron su hospitalidad. Fingiéronse grandes amigos suyos; y como le propusieran unir sus fuerzas para que juntas hicieran la guerra á los cristianos y á sus partidarios, el Názer accedió gustoso á su propuesta y les permitió entrar en la ciudad. Fuera de ésta, y no muy lejos, tenían los Xerifes apostados sus secuaces bien armados y preparados para cualquier evento; y ellos por su parte no cesaron de trabajar para hacer prosélitos dentro de la misma ciudad. Viniendo un día de caza los Xerifes y el Názer, aquellos, que creían llegada la ocasión para ejecutar su plan, envenenaron á el Názer con unos panecillos que ellos mismos habían confeccionado, y que para este fin llevaban prevenidos. Bien pronto el tósigo produjo sus efectos; pues murió á poco el incanto Xiéj el Názer, y los Xerifes, haciendo entrar en la ciudad las tropas que fuera de ella tenían apostadas, y con la cooperación de los muchos parciales que ya dentro tenían, sin dificultad alguna fueron proclamados señores de Marruecos.

Dueños los Xerifes de Marruecos sitiaron en 1,524—930 de la hégira—el fortín que España tenía en el puerto de Guáder ó Agadir, que también llamaban Santa Cruz de Mar Pequeña, gobernado por D. Bernardino de Anaya. Los españoles se resistieron con todo el valor de su raza, y enviaron aviso á Canarias pidiendo auxilio; pero una cruel pestilencia llamada *modorra* que afligía á los isleños les impidió mandar socorro á los sitiados. Así fué que los Xerifes tomaron el fortín y lo arrasaron hasta los cimientos, y si bien el Emperador Carlos V ordenó su reedificación, no se llevó á cabo esta orden, porque nuevos y graves cuidados llamaron su atención y fuerzas á otras partes.

Estos triunfos de los Xerifes desagradaron sobre manera al Sultán Mohammed ben-Mohammed el-Uatási; pero los astutos Xerifes apresuráronse á enviarle cuantiosos regalos y prometieron pagarle el tributo que antes le daba el Xiéj de Marruecos Názer Abú Xatnúf, ofreciéndole también el quinto de

todas las conquistas que hiciesen. Generosos fueron los Xerifes en prometer, si bien con esto se proponían únicamente ganar tiempo y esperar mejores circunstancias para declararse en abierta rebelión, como después veremos. Apesar, pues, de todas sus promesas, Mohammed ben-Mohammed el-Uatási veía ya claramente el fin de los Xerifes, y las fatales consecuencias de la poca previsión que tuvo en concederles que pudieran traer atabal y bandera, y publicar la guerra santa contra los portugueses. Lleno de pesares el afligido Sultán murió en Fez el año 1,525—931 de la hégira—, sucediéndole su hermano Abú Hassún, de cuyo corto reinado dimos cuenta al final del anterior capítulo, y tomó luego las riendas del gobierno su sobrino Abulâbbás Ahmed ben-Mohammed el-Portukálii. Por esta misma época también el Xerif Ahmed el-Aârech—el Cojo—tomó el título de rey de Marruecos, y su hermano Mohammed ex-Xiéj el de rey del Sús y Daráa, fijando su corte en Tarudánt, en la que su difunto padre había construido varios edificios, y el hijo la hermoseó en extremo y la rodeó de murallas y baluartes. Hecho esto, abiertamente se negaron los dos Xerifes á pagar el tributo al Sultán de Fez, Abulâbbás Ahmed ben-Mohammed el-Uatási, coaligándose, además, con Iben-Haddún ó Iben-Nadú, Muley Fáres y Muley Edris, señores de algunas provincias de las montañas, y enemigos declarados de los beni-Uatás. Á tal estado llegaron las cosas que Abulâbbás Ahmed el-Uatási declaró por fin la guerra á los Xerifes, y con poderoso ejército marchó contra ellos; empero el Xerif Ahmed el-Aârech, que no se consideraba con suficientes fuerzas para vencer al Sultán, se encerró con sus tropas en su capital de Marruecos, á donde poco después llegó su hermano el Xerif Mohammed ex-Xiéj, sin que el Sultán Abulâbbás Ahmed pudiera impedir al rey del Sús y Daráa la entrada en la ciudad. Cercólos el Sultán Abulâbbás Ahmed, peleando por ambas partes con bravura en algunos asaltos que los sitiadores dieron á la ciudad, así como también en una salida que hicieron los sitiados mandados en persona por el Xerif Mohammed ex-Xiéj. En la noche siguiente á esta salida supo el

Sultán Abulâbbás Ahmed que su hermano Muley Mesâúd se había alzado contra él, apellidándose Emir de Fez, por lo cual tuvo que levantar el sitio precipitadamente y volver á la ciudad de Fez, no sin que los Xerifes le persiguieran hasta la provincia de Escura, haciéndole bastante daño en la retaguardia.

Llegado á Fez el Sultán no tardó en reprimir la rebelión y restablecer el orden de la ciudad, por lo que determinó volver sus armas contra los Xerifes. Animado, pues, de estos propósitos, reunió con la prontitud posible en las llanuras de Fez la flor y nervio de su ejército, y con esta poderosa hueste, entre la que había diez y ocho mil caballos y diez y siete piezas de artillería de campaña, púsose en marcha para Marruecos el año 1,582—939 de la hégira—pero esta vez no quisieron los Xerifes esperarle dentro de la ciudad, sino que, con siete mil caballos y doscientos escopeteros, salieron á su encuentro y sentaron sus reales en las márgenes de *Guadelâbíd*, en un sitio llamado *Abú Aâkâba*. Luego que se encontraron los dos ejércitos principiaron á hostilizarse en pequeñas escaramuzas, sin que ninguno se determinara el primero á pasar el río, hasta que, después de tres días, el Sultán de Fez, ó más impaciente que los Xerifes, ó porque confiaba en la superioridad de sus tropas, dividió éstas en tres cuerpos y se decidió á pasar el río, y como el vado de éste era peligroso y difícil, y por otra parte la posición del enemigo era inmejorable, pereció casi toda su primera división por el brusco ataque de las tropas xeriflanas. Continuó la batalla, que fué muy reñida y porfiada, y todos pelearon con valor y energía; los unos con la consideración de que si perdían la batalla perdían su Imperio, y los otros porque sabían que del éxito de la misma, dependía el mando de todo el Magreb y la fundación de una nueva dinastía. Tras varias vicisitudes del combate, y destruída la primera división del Sultán Abulâbbás Ahmed, mandada por su hijo Muley Mohammed, quedó la victoria por los Xerifes, y el desgraciado Abulâbbás Ahmed huyó á la capital, dejando su artillería y riquezas en poder de los enemigos.

En esta batalla pereció Muley Mohammed, hijo del Sultán, después de pelear como buen soldado. También peleó con bravura á favor del Sultán de Fez, Abú Abdalah—Boabdil—, último rey moro de Granada, que luchando como buen soldado, murió en la pelea defendiendo los derechos de sus correligionarios, ya que no supo ó no pudo como buen rey defender los suyos en España (1).

Vencido y destruido el ejército del Sultán de Fez, ya no hallaron los Xerifes obstáculo alguno, y se posesionaron de casi todas las provincias del Magreb, inclusa la ciudad de Tafilte, que era gobernada y defendida por el Xiéj Aâmer, ó Amán, como le llama Godard, para lo cual se sirvieron de la artillería que en *Abú Aâkâba* había abandonado el desgraciado Abulâbbâs Ahmed. El Xerif Mohammed ex-Xiéj se fué á su capital de Tarudânt, y desde ella envió á varios de sus jefes á la Numidia y á la Libia para cobrar tributos de las kabilas que ya reconocían á los Xerifes como dueños del Magreb el-Aksa, y en el año 1,536, ó en 1,540—947 de la hégira, como dice Ahmed ben-Jáled—, el mismo Xerif Mohammed puso sitio por segunda vez á la ciudad de Agadir, y como los portugueses se hallaban reducidos á sus propias fuerzas, por haber sido abandonados por los moros sus partidarios, y el poder de los Xerifes era en verdad muy grande y sus huestes numerosísimas, tuvieron que entregar la tan importante plaza del modo que ya hemos referido en la primera parte.

Además, como los portugueses habían extendido en gran manera sus dominios por las Indias orientales, en donde necesitaban concentrar todas sus fuerzas; y como ante la conquista de tan vasto y rico país desapareciera la importancia de las plazas que tenían en el litoral marroquí, D. Juan III ordenó en 1,549 el abandono de Alcázar, Safi, Acimur y Arcila, ciudades que por entonces consideraba de corta utilidad y

(1) El Xiéj Ahmed ben-Jáled, en el tomo 1.º de su crónica, p. II, pág. 176, dice que esta batalla de Guadelâbíd tuvo lugar el día ocho de Zâfar, que era viernes, del año 943 de la hégira, que corresponde al 1,536 de nuestra era; y aun añade que aquel año, de 943, se denominó año de *Abú Aâkâba*.

hasta de pesada carga para la monarquía. En cambio fortificó más y más á Mazagán que conservó como punto de escala para la navegación en el Asia y puerta para invadir á Marruecos. Así fué que mientras esta última ciudad la convertían los portugueses en una plaza punto menos que inexpugnable, aquellas, es decir, Alcázar, Safí, Acimur y Arcila, entraron á formar parte de los Estados xerifianos.

Empero la discordia vino muy pronto á perturbar la paz y la unión de los dos hermanos, quienes á pesar de los inauditos esfuerzos de los suyos para unir las voluntades de ambos y evitar un rompimiento—que siempre sería de terribles consecuencias para la nueva dinastía—, llegaron á declararse la guerra, siendo causa de este rompimiento el no querer cumplir Ahmed el-Aârech, que era el mayor de los dos, lo que ya habían pactado entre ambos cuando dieron principio á sus conquistas, y aun en vida de su padre. El pacto fué que el uno había de suceder al otro en el mando de las provincias que conquistaran, y muertos ellos sucedería el hijo mayor que quedase, y como el menor Xerif, Mohammed ex-Xiéj, tenía el mayor hijo, pidió á su hermano Ahmed que le declarara su sucesor. Negóse Ahmed á esta justa demanda y exigió, además, que su hermano le diese parte de los despojos obtenidos en la guerra, pues «Mohammed, decía el hermano mayor, no era sino su Visir ó Califa»; mas á pesar de esta conducta, el Xerif Mohammed, que era no sólo más valiente y animoso, sino también más sabio y astuto que su hermano Ahmed, decidióse á proceder moderadamente, y admitió gustoso la intervención del santón Sid Arrahal; pero todo fué en vano, y llevadas las cosas al extremo, se juntaron los ejércitos de los dos Xerifes entre Marruecos y Tarudánt, junto al río Enfis, y allí se dió una recia batalla, en la que quedó triunfante el Xerif Mohammed ex-Xiéj, que destruyó el ejército de su hermano, haciendo prisioneros á éste y á su hijo Muley Abú-Hachún.

No le convenía al Xerif Mohammed ex-Xiéj, mostrarse riguroso con su altivo hermano, antes bien para ganarse la voluntad de los mahometanos, y aparecer como hombre religioso y be-

nigno, accedió á los deseos de una de sus hijas, llamada Mariem ó Mariam—María—, y casada con Muley Zidán, hijo del prisionero Ahmed el-Aârech, dando la libertad á su hermano y sobrino, y dividiendo con el primero los tesoros que su padre había dejado en Tazarot. Tan humana y generosa conducta le valió á Mohammed ex-Xiéj, los plácemes de todos los buenos musulmes.

Volvió, pues, el rey de Marruecos á su capital corriendo el año 1,543—950 de la hégira—, pero no tardó en renovar sus antiguas pretensiones de considerarse como dueño único del Magreb. Faltando á su palabra, y rompiendo las paces celebradas con su hermano, volvió á salir con formidable ejército camino de Tarudánt, pero á los 40 kilómetros se encontró con las huestes de Mohammed, quien, sabedor de la resolución de su infiel hermano, salió á detener su paso. La batalla, que tuvo lugar el 19 de Agosto de 1,544—951 de la hégira—, fué sangrienta; en ella llevaron las tropas del Xerif de Marruecos la peor parte, pues muchas fueron muertas, y las que no, huyeron á las montañas, quedando Ahmed el-Aârech y su hijo Muley Zidán en poder del victorioso Xerif Mohammed ex-Xiéj. Éste continuó su triunfante marcha sobre Marruecos con ánimo de sitiaria, si encontraba resistencia, empero los moradores le abrieron las puertas y le aclamaron por su soberano. Á su hermano y al príncipe Muley Zidán los desterró á Taflete en el año siguiente, y así el Xerif Mohammed ex-Xiéj ben-Abi Abdalah el-Káim quedó por único dueño de todas las provincias que él y su hermano Ahmed el-Aârech habían conquistado.

Como era natural el primer cuidado del Xerif Mohammed ex-Xiéj fué el derribar el vacilante Imperio de Fez, y concluir con el miserable resto de grandeza que le quedaba á su infeliz discípulo Abulâbbás Ahmed el-Uatási. Para este fin le sirvió de pretexto vengar la injuria que el Sultán de Fez le había hecho auxiliando á su hermano Ahmed el-Aârech en las pasadas luchas. Puesto en campaña el Xerif Mohammed ex-Xiéj, salióle al encuentro el Sultán de Fez con las fuerzas que pudo reunir de su ya muy reducido reino, y después de varias parciales esca-

ramuzas dióse la batalla, según dice Mármol, junto al río Derna, no lejos de Fixtela. Allí pelearon los dos ejércitos con bravura y hasta con desesperación. El Xerif entró por medio de sus huestes, y, sembrando con su ejemplo el valor en el ánimo de sus partidarios, recogió el fruto de una completa victoria, la que muy pronto le pondría en posesión de todo el Magreb. El Sultán de Fez quedó herido y á más prisionero, y también un hijo suyo, el príncipe Abubecr.

Llevado Abulâbbás Ahmed á la presencia del Xerif Mohammed ex-Xiéj tuvieron una entrevista que con razón la llama el señor Cánovas notable, después de tantos años y tan diversos trances de fortuna. Cuéntase que así como se halló el Xerif delante de Abulâbbás Ahmed el-Uatási, le dijo estas palabras: *Ahmed el-Uatási, la ira de Dios ha cáído sobre tí, y él ha permitido esta tu prisión por lo mucho que le has ofendido en consentir tantos pecados públicos al pueblo de Fez, donde con más razón que en otro cabo había de ser venerado Alláh y nuestro Mahoma. Mas ten buen ánimo, y no creas que, porque quisiste favorecer á mi hermano y sus hijos contra mí, te he de hacer mal. En poder estás de hombre mahometano y no de cristianos, donde pudieras tener menos esperanzas de tu salud; y si tú eres cuerdo, no dudes de volver á tu reino.* Y el desventurado Abulâbbás Ahmed el-Uatási le contestó: *Lo que está escrito en la frente de los hombres se ha de cumplir. No son todas veces los reyes parte para desarraigar de su pueblo los miserables usos en que están endurecidos por larga costumbre, ni debieras tener esa por bastante causa para tomar las armas contra mí, que no se hallará haberte hecho injuria; antes en tiempo en que la fortuna no se os había mostrado tan favorable á tí y á tu hermano, os hice todo buen tratamiento en Fez, y no pedisteis cosa que no os fuese concedida por mi padre y por mí. Quizá fué escrito juicio de Dios, habiendo de venir á este tiempo, en que pudiesen aprovechar los muchos y grandes beneficios que habeis recibido de nuestra casa, los cuales plegue á Alláh sean parte para aplacar tu saña, puesto que resentimiento de mí no debieras tener; que yo te ayudara á tí como á él, si en tales infelicidades te viera.*

Á este combate había asistido Abú Hassún, tío del Sultán de Fez, y el mismo que había reinado cerca de un año en el Magreb antes de su sobrino Abulâbbás Ahmed; y como por este tiempo era señor de Vélez de la Gomera, y era además valeroso y esforzado Capitán, acudió á defender los derechos de su sobrino, y, después de la batalla, recogió las dispersadas y abatidas huestes de Abulâbbás Ahmed, y con ellas tomó la vuelta de Fez, en donde, fiel al Sultán, combatió las injustas pretensiones de otro sobrino suyo, hermano de Abulâbbás Ahmed, que quería proclamarse rey de Fez. Con su prudencia y valor consiguió Abú Hassún sofocar esta rebelión y colocar en el trono de Fez á Muley el-Káseri hijo de Abulâbbás Ahmed, que lo había tenido de una cristiana cordobesa; empero exigió de Muley el-Káseri la formal palabra de entregar á su padre el reino cuando consiguiera su libertad. Después de esto aperciéronse los fásis para la defensa, pues temían que el Xerif Mohammed ex-Xiéj fuese contra ellos, como en efecto lo hizo. Salióle al encuentro Abú Hassún, pero cerca de la ciudad fué vencido por el Xerif, y, perseguido cada vez más por sus poderosas huestes, se vió obligado á encerrarse con sus tropas en Fez.

Al año siguiente, ó sea el 1,548—955 de la hégira—, Abú Hassún tuvo grandes y sangrientas peleas con los xiéjes de Xexuán y Tetuán, que seguían el partido del Xerif Mohammed ex-Xiéj. Éste escribió á Fez prometiendo poner en libertad al Sultán Abulâbbás Ahmed y á su hijo si le entregaban la ciudad de Mequinez, como así lo había convenido con los prisioneros. Vencidas algunas dificultades se efectuó el canje, y Abulâbbás Ahmed tomó de nuevo posesión de su pequeño reino —pues estaba reducido á la ciudad de Fez y sus cercanías—, que le entregó su hijo en el momento de entrar en la capital.

Dícese que el ambicioso Xerif exigió de Abulâbbás Ahmed el-Uatási que le entregaría la ciudad de Fez cuando quiera que se la pidiese, y que aun no habían pasado dos meses cuando pidió á Abulâbbás Ahmed el cumplimiento de su promesa, negándose el afligido discípulo á condescender á las tiránicas exigencias del maestro. Lo cierto es que el Xerif hizo llamar

á sus dos hijos Muley Abdalah y Muley Abderrahmán, y á las tropas que capitaneaban en la provincia de Daráa, y, con estas tropas y las que él ya tenía, reunió un copioso ejército, con el que cercó estrechamente á la ciudad de Fez. Dos años duró el sitio y en este tiempo tuvieron varias escaramuzas y algunos combates parciales, en los que Abú Hassún, que mandaba las tropas del Sultán Abulábbás Ahmed, siempre llevaba la peor parte. Por fin los sitiadores consiguieron derribar parte del muro de Fez el viejo junto á *Bab el-Fetoh*, entrando en la ciudad y obligando á las tropas de Abulábbás Ahmed á replegarse en Fez el nuevo, quedando el Xerif dueño de Fez el viejo y de la Alcazaba. En esta acción se defendió Abulábbás Ahmed con heroicidad, y las tropas del Xerif tuvieron grandes pérdidas; así es que el Sultán Abulábbás Ahmed podía defenderse por mucho tiempo en Fez el nuevo, sino se hubiese quedado sin el poderoso auxilio de Abú Hassún, que se fué á sus tierras de Vélez porque su sobrino Abulábbás Ahmed no quiso pedir ayuda á los reyes cristianos contra el Xerif, como se lo proponía Abú Hassún. Por fin Abulábbás Ahmed, accediendo á las súplicas y ruegos de su madre, hizo las paces con el Xerif, pero entregándole Fez el nuevo; y el Xerif se casó con una hija del destronado Sultán, enviando á este y á su hijo Abú Abdalah Mohammed á Marruecos. De esta suerte el Xerif Mohammed ex-Xiéj quedó dueño del reino de Fez, único que le faltaba para dominar todo el Magreb, y poder apellidarse *Amir el-Múmenin*.

Algún tiempo después se sublevaron varias tribus de los beréberes de las montañas, y como el Xerif Mohammed ex-Xiéj creyese, ó aparentase creer, que su discípulo y prisionero Abulábbás Ahmed el-Uatási era la causa de esta sublevación, ordenó degollarle, y juntamente á sus dos hijos Abú Abdalah Mohammed y Muley en-Názer. Tan fatal y desgraciadamente concluyó la dinastía de los beni-Uatás, que, como dejamos dicho, sólo tuvo cuatro Sultanes, y duró unos ochenta y tres años. Más adelante veremos que el cielo dará su merecido, aún en esta vida, al ambicioso y cruel maestro, que tan desapiada-

da muerte dió á su discípulo, digno, por cierto, de mejor fortuna.

Si el Xerif Mohammed ex-Xiéj quedó dueño de todo el Magreb, no por eso faltó quien tratara de vengar su vil conducta. El infatigable Abú Hassún pidió auxilio á España, y él mismo vino á Valladolid, donde estaba el archiduque Maximiliano; de aquí fué á Alemania para obtener del Emperador Carlos V lo que hasta entonces no había podido conseguir, que era armas y gentes para conquistar el reino de Fez y hacerlo tributario de España, prometiendo, además, devolver el Peñón de la Gómera, que años antes había perdido España por locura ó necesidad de su Gobernador Villalobos, según dejamos referido. Empero eran demasiado graves los asuntos que en aquella época ocupaban la atención del Emperador para que le dejaran tiempo de pensar en otros nuevos; así fué que Abú Hassún volvió de Alemania sin conseguir lo que deseaba y tuvo que recurrir á Portugal, cuyo rey D. Juan le dió dineros, cinco carabelas y quinientos soldados, con los cuales dió la vuelta de Alhucemas en 1,553—960 de la hégira—. Mas no bien principió á reunir gentes y parciales con que poder embestir al Xerif cuando pasó por aquellos mares el famoso corsario y Gobernador de Argel Sáleh et-Turcumáni, conocido por Sáleh Ráis, quien embistió á las carabelas portuguesas con diez y ocho bajeles que llevaba, y á pesar del valor que desplegaron los portugueses en su defensa, quedaron vencidos por el mayor número, degollando á varios el cruel pirata y llevándose cautivos á los demás, á pesar de las súplicas de Abú Hassún, quien en ligero esquife, pudo llegar á la capitana y pedir á Sáleh Ráis por los portugueses, haciéndole ver como no eran enemigos y si auxiliares.

Constante en su empresa Abú Hassún, despidió la gente que ya tenía reunida, y con todo su tesoro fuése á Argel con ánimo de rescatar á los portugueses. Al ver Sáleh Ráis tan noble acción no sólo le entregó los cautivos, sino también le prometió ayuda para arrojar de Fez al Xerif y colocar á él en el trono de sus mayores. En efecto, reunióse en Argel un fuerte

ejército, y al frente del mismo fueron Abú Hassún y Sáleh Ráis sobre la ciudad de Fez. El Xerif Mohammed ex-Xiéj, sabedor de todo esto, salióles al encuentro, y, vencido en el primer combate tuvo que salvarse encerrándose en la ciudad. Allí le sitiaron sus enemigos, y después de dos días de combate huyó el Xerif á Marruecos con parte de sus tropas, pues la otra, compuesta en su mayoría de turcos, pasóse al enemigo, y abriendo las puertas á los sitiadores se apoderaron éstos de la ciudad. Dueño Sáleh de la ciudad, iba á cumplir su palabra, colocando en el trono de Fez á Abú Hassún, cuando los émulos de éste consiguieron indisponerle con Sáleh Ráis, y recabaron que les diera por Sultán á Abubecr, hijo de Abulábbás Ahmed el-Uatási, uno de los pocos que pudieron escapar al degüello de los de su casa, ordenado por el maestro de su padre. Los habitantes de Fez el nuevo reconocieron por su rey al príncipe Abubecr, empero los de Fez el viejo se alborotaron, proclamando por Sultán á Abú Hassún, y, tomando las armas, arremetieron contra los turcos. De tal modo supieron imponerse, que Sáleh Ráis tuvo, muy á su pesar, que darles por Sultán á Abú Hassún, en 1,554—961 de la hégira—(1), pero el famoso pirata, ofendido por la conducta de los fásis, se marchó con sus tropas á Argel, no sin antes participar al Xerif Mohammed ex-Xiéj todo lo que pasaba, y asegurarle que jamás volvería á ayudar á Abú Hassún.

No bien supo el Xerif todo lo que en Fez pasaba, envió contra Abú Hassún á su hijo Muley Mohammed Abdalah, y él se marchó á Tafilte donde su hermano Ahmed el-Aârech se había sublevado, reuniendo un buen cuerpo de ejército. Llegó el Xerif Mohammed ex-Xiéj á Tafilte en 1,555—962 de la hégira—, y en el primer combate venció á su hermano, á quien

(1) Los cronistas árabes reconocen este reinado de Abú Hassún como legítimo y verdadero, llamándole *Dáula tánia es-Sultán Abi Hassún el-Uatási*, es decir, reinado segundo del Sultán Abú Hassún el-Uatási, para distinguirlo del primero, cuando gobernó el Magreb, por espacio de un año incompleto, antes de su sobrino Abulábbás Ahmed. También dichos cronistas concluyen la dinastía de los Uatásis con este segundo reinado de Abú Hassún: véase la crónica de Ahmed ben-Jáled, tomo 1.º, p. II, pág. 179.

hizo prisionero, lo mismo que á casi todos sus hijos, y dispersó completamente todo su ejército. El triunfante Xerif mandó matar á los hijos mayores de su hermano Ahmed, entre los que se hallaba el primogénito Muley Zidán, valeroso príncipe que siempre había peleado como buen soldado al lado de su padre, y también peleó contra su tío y en favor del Sultán de Fez, Abulâbbás Ahmed el-Uatási. Al Xerif Ahmed el-Aârech y á sus restantes hijos los desterró Mohammed ex-Xiéj á la ciudad de Marruecos, donde tenía un Gobernador de toda su confianza.

Hecho esto, volvióse Mohammed ex-Xiéj con todas sus tropas, y algunos que se le unieron de su vencido hermano, y habiendo sabido que su hijo Mohammed Abdalah había sido derrotado por Abú Hassún, se dirigió á Fez. Con tan respetable ejército se presentó ante la ciudad, y los fásis, dirigidos por el valeroso é intrépido Abú Hassún, se defendieron heroicamente, hasta que su jefe murió en la pelea víctima de su arrojo, ó de la traición como quieren otros. Es lo cierto que la muerte de Abú Hassún abrió las puertas de Fez al victorioso Xerif Mohammed ex-Xiéj, el cual tomó posesión de la ciudad, y quedó dueño de todo el Magreb, y victorioso de todos sus enemigos.

Arregladas las cosas de Fez se fué Mohammed ex-Xiéj á la ciudad de Marruecos, y en 1,557—964 de la hégira—pasaba á Tarudánt con el objeto de casarse con una doncella muy hermosa, pero en el camino fué traidoramente asesinado por el turco Hassán, que mucho antes había venido de Argel por orden de Hassán-Baxa, hijo de Alí Baba Arrux—Barbarroja—, y pudo conseguir con su bien estudiada hipocresía captarse la voluntad del Xerif, y llegar á ser Capitán de los turcos que militaban bajo las banderas de Mohammed. En este tiempo era Gobernador de la ciudad de Marruecos Abulhassán Alí ben-Abibecr, hombre muy adicto al Xerif Mohammed ex-Xiéj, y cuando tuvo noticia de la muerte de su señor temió que el Xerif Ahmed el-Aârech, que, como hemos dicho antes, estaba desterrado en Marruecos, se levantara de nuevo con el mando, en

perjuicio de los hijos de Mohammed, y á fin de evitar una nueva revolución en el Imperio mandó decapitarle, lo mismo que á siete de sus hijos y nietos, que también residían en Marruecos. Así perecieron los dos primeros Xerifes, después de una vida larga, llena de hipocresías, crueldades y traiciones. La muerte fué digna de sus vidas.

Al Xerif Mohammed ex-Xiéj, le sucedió en 1,558—965 de la hégira—su hijo primogénito Abú Mohammed Abdalah ben-Mohammed ben-Abú Abdalah el-Káim, por sobrenombre *el-Ghdleb Bil-láh*—el vencedor por Dios—, el cual en el primer año de su reinado hizo creer á todo el Magreb que en él tendría un Emir humano, caritativo y celoso del bien de su pueblo; pero no tardó mucho esta desgraciada nación en salir de su engaño. Los principales empleos del Imperio los había confiado á sus hermanos y demás allegados, y, como se conducían correctamente, envidioso de su buena conducta, los fué llamando sucesivamente y les hizo degollar á casi todos, pagándoles de esta manera sus buenos servicios. Tuvo por visir al ex-Gobernador Abulhassán Alí ben-Abibecr, y por instigación, astucia y maña de su hermana Mariem lo mandó matar, como también á sus sobrinos que no pudieron huir, incluso Mohammed ben-Abdelkáder, señor de Mequinez, y á todos los que podían causarle perjuicio en el gobierno de sus Estados.

Á consecuencia de tan pérfida y cruel conducta, el pueblo principió á murmurar y á manifestar conatos de insubordinación. Entonces el Emir, para acallar las fundadas quejas de sus súbditos, en 1,562—969 de la hégira—, puso sitio á Mazagán, que era de los portugueses, con un formidable ejército dirigido por su hijo Abú Abdalah Mohammed *el-Abd*; del cual sitio nos hemos ocupado ya al describir la historia de dicha plaza.

Mientras el Sultán Abú Mohammed Abdalah se ocupaba con los portugueses de la costa occidental del Magreb, los alcaides de Tetuán y sus contornos tenían en continuo bloqueo á Ceuta; y en una imprudente salida, que por estos tiempos hiciera el mal aconsejado D. Pedro de Meneses, hijo del Conde

de Linares, no sólo pereció él, sino que, de los 320 hombres que le acompañaban, unos quedaron muertos en el campo, y los restantes fueron hechos prisioneros. También la ciudad de Melilla sufría continuo asedio por parte de los moros, pero en 1,564—971 de la hégira—sufrieron un terrible escarmiento. Un Alfaquí (1) había persuadido á las tribus cercanas de Melilla que atacasen en día y hora determinada al presidio español, del que se posesionarían infaliblemente, porque él tenía virtud para encantar á toda la guarnición. Súpolo á tiempo el Gobernador D. Pedro Venegas de Córdoba y mandó que las puertas de la ciudad quedasen abiertas, la artillería preparada y los soldados con la mecha encendida. Penetraron los moros en la ciudad á la hora señalada por el Alfaquí, pero bien pronto diezmados por la artillería y los arcabuces, se retiraron en tropel á las montañas; y esto mismo sucedió en una segunda acometida, en la que 600 moros, incluso el Alfaquí, quedaron muertos ó cautivos.

En las Cortes de Monzón prometiera Felipe II destinar una escuadra para defender las costas de Andalucía y Valencia, infestadas por los piratas, y andaba en tratos y confidencias con los moros para reconquistar las plazas que en Marruecos nos habían pertenecido. Estando en esto informó el Gobernador de Melilla que el Peñón de Vélez se hallaba desguarnecido, y el Rey ordenó á D. Sancho de Leiva, General de las galeras de Nápoles, que intentase la conquista del Peñón; y en Julio del citado año de 1,564 arribó con su escuadra á la deseada fortaleza, pero que inútilmente procuró tomar por sorpresa, teniendo que regresar á España con pérdida de alguna gente. Profundamente hirió el orgullo español este desaire, y deseando vengarlo de algún modo se hicieron grandes aprestos en la Península. En efecto, D. García de Toledo, Virrey de Cataluña, fué el encargado por Felipe II para dirigir la escuadra, compuesta de 153 buques entre ellos 93 galeras, con

(1) Entre los mahometanos, Alfaquí equivale á letrado, sabio, teólogo ó jurisconsulto.

unos 13,000 hombres á bordo. Con estas fuerzas se presentó D. García en los primeros de Septiembre del mismo año de 1,564 ante el Peñón, que nuevamente había reforzado su guarnición el rey de Argel con 100 turcos y bastimentos para seis meses. Tras algunos combates y embestidas los españoles se apoderaron del Peñón, de toda la artillería y de su copioso bastimento, y, para mejor defensa del mismo, quedó en él por algún tiempo D. Álvaro de Bazán, que lo artilló con 18 nuevos cañones de grueso calibre. Al año siguiente el mismo D. Álvaro cegó la ría de Tetuán, concluyendo por entonces estas dos terribles madrigueras de piratas, que tanto daño causaban á las costas españolas.

En 1,565—972 de la hégira—, el Sultán Abú Mohammed Abdalah trató de recuperar á Tánger, pero de su intento no sacó sino grandes y sensibles pérdidas, causadas por el valor de los lusitanos sitiados. Su ejército conforme nos dice el diligente Mármol Carvajal, de quien tomamos estas curiosas noticias, se componía ordinariamente de sesenta mil ginetes, dos mil escopeteros de infantería, compuesta de cristianos renegados, quinientos de á caballo y mil escopeteros del Sús que custodiaban á Fez.

Estos fueron los hechos más notables del reinado de Abú Mohammed *el-Gháleb Bil-láh*, que, en lo demás, sólo se distinguió por sus crueldades y excesos en la bebida, causándole este último vicio la muerte en 1,573—981 de la hégira—, estando en la ciudad de Marruecos, capital de sus Estados. Al poco tiempo de haber ocurrido la muerte de Abú Mohammed Abdalah *el-Gháleb Bil-láh* ben-Mohammed, los habitantes de la corte aclamaron por sucesor á su hijo Abú Abdalah Mohammed *el-Moutaúdcquel ála Alláh* ben-Mohammed el-Gháleb Bil-láh, á quien nuestras historias conocen con el nombre de *el-Negro*, pues, en efecto, su padre lo había tenido de una esclava negra. No bien Abdalah Mohammed empuñó las riendas del gobierno, cuando, siguiendo el ejemplo de su padre, hizo degollar á casi toda su familia, y solamente dos tíos suyos pudieron salvarse, Ahmed, ó Hamed, como le llaman algunos, y Abdelmálic, huyendo el

primero al Sús, y pasando el segundo al país dominado por los turcos, á quienes prestó como Capitán grandes servicios, especialmente en la gran batalla de Lepanto.

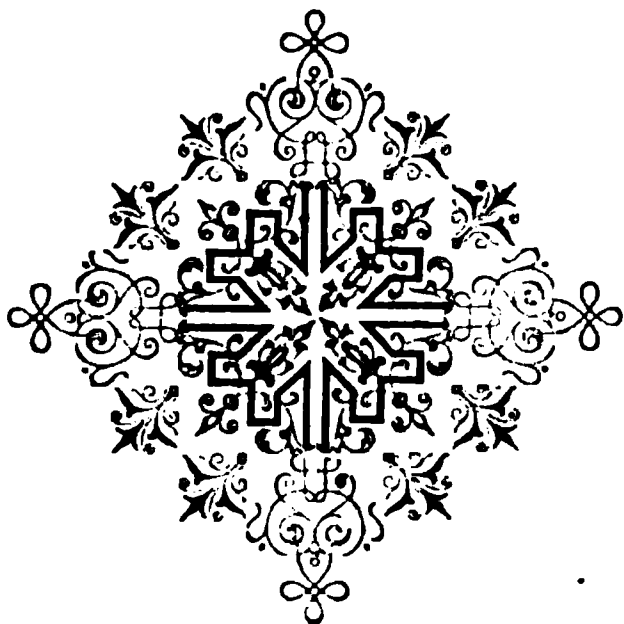
Abú Abdalah Mohammed *el-Abd* prosiguió en sus brutales excesos, y no dejó de oprimir al desgraciado pueblo del Magreb con impuestos y vejámenes, hasta el punto de notarse en todo el país un general disgusto, que indicaba muy claramente lo gustoso que el pueblo recibiría á otro cualquiera soberano, con tal de librarse de un tirano tan brutal como lo era Abú Abdalah Mohammed *el-Abd*.

Nada de esto ignoraba Abdelmálic, antes bien estaba al corriente de todo, lo que sucedía en el Magreb, y cuando le pareció que el pueblo estaría cansado de las tiranías y excesos de su sobrino, fuése á Argel con órdenes de la Sublime Puerta. El Bey de Argel, que entonces estaba sometido al Sultán de Constantinopla, en cumplimiento de las órdenes que traía Abdelmálic, le facilitó un cuerpo de ejército, compuesto de 6,000 genízaros, para destronar á su sobrino y hacerse nombrar Emir de Marruecos. Con este ejército, y con no pequeño contingente de los moros andaluces, expelidos por su rebelión de España, y los muchos partidarios que se le fueron reuniendo á su tránsito, entró Abdelmálic en los dominios de su sobrino Abú Abdalah Mohammed *el-Abd*. Salió éste á impedirle el paso, pero en una batalla que tuvo lugar entre los respectivos ejércitos, quedó destrozado el de Abú Abdalah Mohammed, y dispersos los pocos partidarios que le seguían, quedando Abdelmálic dueño del reino de Fez en el año 1,575—983 de la hégira—, y en el siguiente, de todo el Imperio. Por esto, y especialmente por verse odiado de la inmensa mayoría de sus súbditos, huyó Abú Abdalah Mohammed *el-Abd* al Peñón de la Gomera y de allí á Europa, á mendigar auxilio de los príncipes cristianos.

Posesionado del Imperio Abdelmálic ben-Abú Abdalah Mohammed ex-Xiéj, por sobrenombre *el-Moátazim Bil-láh*—el defendido ó preservado por Dios—, supo gobernarlo con prudencia y sabiduría; pues, además de hallarse dotado de bue-

nas cualidades, se aprovechó de las lecciones que en otro tiempo le diera D. Francisco Carrillo, cuando estuvo cautivo después de la batalla de Lepanto. Gracias á sus relevantes prendas y al amor y cariño que siempre manifestó á su pueblo, era muy querido y estimado de sus vasallos. Éstos manifestaron bien el respeto que tenían á su señor, rehusando siempre pasarse al partido de su antiguo soberano Abú Abdalah Mohammed *el-Abd*.

Abdelmálic prosiguió imperando en Marruecos sin desmentir hasta su muerte las esperanzas que había hecho concebir á sus súbditos. Murió el 4 de Agosto de 1,578—986 de la hégira—en la célebre batalla de Alcázar-Quebir, de la que vamos á ocuparnos en el capítulo siguiente.





CAPÍTULO XIII

Batalla de Alcázar-Quebír.—El rey D. Sebastián.—El Negro en las cortes de Europa.—Preparativos.—Bendición de banderas.—La gran expedición.—Fatídica despedida.—Llegada á Tánger.—Alarma de los moros.—Consejos y planes.—Celada de Carlos V.—Marcha sobre Larache.—Parecer del Negro.—Triste presentimiento.—Los enemigos en vista.—Ejército del Moluco.—El veneno.—Batalla acordada.—Arenga del Moluco.—Penosa situación.—Diego de Carbalho.—Combate aceptado.—Derrota del contro moro.—Muerte del Moluco.—El muerto mandando.—Los portugueses rechazados.—Una buena noticia.—¡Atrás!—Confusión y derrota.—Valor de D. Sebastián.—Su muerte.—Valientes caballeros.—Pérdidas.—Sepultura real.



OCUPABA en este tiempo el trono de Portugal el joven rey D. Sebastián, valeroso príncipe, pero improvisor y temerario, que desde sus primeros años había mostrado una decidida inclinación á las cosas de la guerra, y que en sus sueños de gloria creyó haber entrevisto una dilatada monarquía debida al esfuerzo de su brazo.

No era sin embargo aquella época más propia para realizar sus planes. Los acontecimientos de África, en donde las armas portuguesas no estaban ya á la altura de su reputación, y sobre todo el haberse presentado en Lisboa Abú Abdalah Mohammed *el-Abd*, llamado por los moros *el-Maslúj*—el despelado—, dieron á D. Sebastián ocasión para desplegar su espíritu caballeresco, y llegó á persuadirse de que se le presentaba una ocasión favorable para la ejecución de sus vastos

proyectos. Abú Abdalah Mohammed había venido antes á España en demanda de auxilio para recobrar su trono; pero el prudente D. Felipe II no creyó conveniente acoger la solicitud del destronado Xerif, mayormente hallándose empeñado en otras guerras, y en tratos con Abdelmálic para que éste no ayudase al Sultán Amurates III, con quien, además, tenía pactada tregua.

Guiado el Negro por el natural deseo de recuperar su soberanía, dirigióse á Portugal, cuyo rey le dió oídos en vista de sus halagüeñas promesas; pues decía que en cuanto él pusiera los piés en Marruecos el país se sublevaría en su favor; y que en recompensa de su auxilio, D. Sebastián obtendría extensos territorios, y el codiciado puerto de Larache. Por tentadoras que fuesen estas promesas, no sedujeron al Consejo real, cuya mayoría opinó que no convenía ayudar al Negro, dando tan poderosas razones en pro de su opinión que hubieran hecho desistir de la suya á otro que no fuera D. Sebastián. Pero se hallaba tan obcecado este monarca, que, no apreciando los muchos inconvenientes que ofrecía la expedición, prometió socorrer á Abú Abdalah Mohammed, y la guerra fué cosa acordada.

Este acuerdo encontró muy luego un gran inconveniente: para hacer la guerra se necesitaban recursos, que el exhausto tesoro portugués estaba muy lejos de facilitar, y más gente de la que D. Sebastián podía poner en pie de guerra. Pensó entonces el portugués en acudir á su tío el rey de España, hermano de su madre D.^a Juana; y en efecto obtuvo la promesa de soldados y galeras suficientes para apoderarse de Larache, puerto que, á juicio de D. Felipe, *valía él sólo toda el África*. Algún tiempo después, á fines de 1,577, ó 1,576 como dice Lafuente, avistáronse los dos reyes en Guadalupe, y se pactó en una conferencia que España enviaría un ejército de quince mil hombres, cinco mil españoles y diez mil extranjeros, y 50 galeras, en el caso de que los turcos no cayesen sobre Italia. Sabedor Abdelmálic—siervo del Rey—, llamado entonces por los moros *Muley Molúc*, y por los españoles el Moluco, de la guerra que se le preparaba, escribió á

D. Felipe para que hiciese con su influencia que su sobrino abandonara su temeraria empresa: pero viendo que estas gestiones no daban resultado, llevó su moderación hasta el punto de enviar á Lisboa á su favorito Andrea Gasparo, prometiendo á D. Sebastián cuatro leguas más de terreno alrededor de cada una de las plazas que Portugal tenía en Berbería, que eran Centa, Tánger y Mazagán. Juzgó el rey portugués que aquellos ofrecimientos más bien eran efecto del miedo que deseo de evitar la guerra, y los desechó con la mayor altanería, aferrándose más y más en llevar adelante sus planes.

La guerra de los Países Bajos tomaba entretanto serias proporciones, y Felipe II rebajó á dos mil el número de cinco mil soldados españoles que últimamente prometiera, si bien remitió con ellos considerables sumas de dinero. También allegó D. Sebastián tres mil soldados toscanos y otros tantos alemanes, que le envió el príncipe de Orange, Guillermo de Nassau, escogidos entre sus veteranos. Levantó asimismo doce mil hombres en el país, á los que se agregaron muchos castellanos y de otras provincias de España, ganosos de tomar parte en una expedición que tanta fama iba adquiriendo.

Á pesar de las vivísimas y repetidas instancias y súplicas de D.^a Catalina, abuela del rey, del Cardenal D. Enrique y de otras muchas personas, no fué posible hacer que D. Sebastián abandonara sus proyectos. «Yo no os he llamado, decía el rey á todos los que se oponían á sus proyectos, para tomar consejo de si he de ir ó no he de ir á África, porque estoy resuelto á ir; sino para que me propongáis el orden y manera de levantar gente y proveer á lo demás necesario para la jornada». Sordo á todo razonamiento, D. Sebastián apresuró el embarque, y se reunieron unos mil buques, que, excepto sesenta navíos y siete galeras, no eran más que grandes barcas, las cuales debían trasportar el ejército expedicionario, compuesto de los elementos siguientes (1): seiscientos italianos que el Papa Gregorio

(1) Miniana, continuación de Mariana, lib. 8, cap. 1.^o Según Faria y Sousa, citado por Cánovas, eran diez y ocho mil combatientes, tres mil castellanos aventureros, otros tantos tudescos, novecientos italianos, y portugueses el resto.

XIII enviaba á Irlanda al mando del inglés Tomás Sterling, y que se quedaron en Lisboa, uniéndose á la expedición; tres mil alemanes enviados por Orange, á las órdenes de Tamberg; mil españoles, mandados por Alfonso de Aguilar; mil quinientos caballos y doce piezas de grueso calibre, y los doce ó trece mil portugueses que se pudieron sacar de Portugal, gente bisona que poca ó ninguna confianza podía inspirar. Realmente no podía contarse en el día del peligro más que con la guardia real y con los españoles y alemanes, que en anteriores guerras habían dado suficientes pruebas de su valor. Lo demás del ejército se componía de aventureros y hombres de escaso valor, los cuales nada entendían en el arte de guerrear, por carecer de la correspondiente instrucción.

Falta imperdonable, dice con razón el Sr. Murga, la de confiar el éxito de tal empresa á un ejército tan reducido, y tanto más imperdonable en aquel tiempo, en el que debía contarse más con el número de combatientes, que con los preceptos de la táctica. ¿Qué podía, pues, esperarse de tan limitados y heterogéneos elementos?

Por fin, nombrado un Consejo de Regencia, el rey se dispuso á marchar; y tal seguridad tenía en la victoria que se aseguraba llevaba en su equipaje las insignias reales para hacerse coronar Rey de África. El 17 de Junio de 1,578—986 de la hégira—se bendijeron solemnemente las banderas, y D. Sebastián se embarcó en una galera, sin querer salir de allí en los 7 días que fueron necesarios para que todo estuviese listo y en disposición de darse á la vela. El 24 del mismo mes fué cuando la flota pudo hacerse á la mar en medio de un silencio sepulcral, bien extraño en semejantes casos, y que no era más que anuncio fatídico del desgraciado fin y del funesto resultado que aquella expedición había de tener. No se engañó en esta ocasión el instinto popular que presagiaba males sin cuento, los cuales excedieron á cuanto se pudo imaginar.

Á los pocos días de navegación llegó la escuadra á Cádiz, en donde D. Sebastián fué recibido y festejado como á su persona convenía. El Gobernador D. Alonso Pérez de Guzmán,

sexto duque de Medina-Sidonia, suplicó al inexporto rey, en nombre de Felipe II y en el suyo propio, que pues no quería volver atrás en su resolución, tuviese por bien quedarse en Cádiz hasta ver los primeros resultados de la expedición, encargándola para el caso al General en jefe. Desestimó D. Sebastián tan prudente consejo, como antes lo había hecho en Portugal, y, volviendo á embarcarse, se dirigió á Tánger, donde ancló la flota el día 7 de Julio. Abú Abdalah Mohammed *el-Abd* lo esperaba en esta ciudad, pues se había adelantado para disponer sus tropas; pero ya desde el principio pudo notarse que no era tan grande el entusiasmo por el Negro como él aseguraba, porque en vez de los ejércitos que había ofrecido, sólo pudo reunir un exiguo contingente, que, el que más, lo hace subir á ochocientos arcabuceros y cuatrocientos caballos. ¡Eloquente demostración de impopularidad, que debió tener presente el mal aconsejado soberano portugués!

En Tánger se convino en que el Negro y los suyos irían por tierra hasta Arcila, costeando el litoral á vista de la escuadra y apoyados en ella, con el objeto de levantar el país y allogar gente, que bien la habían menester. Dióse en seguida la orden de embarque, y, aunque con harta dificultad, á causa del desorden é indisciplina del ejército, se pudo conseguir que la armada zarpase de Tánger con rumbo á Arcila, en donde volvieron á desembarcar las tropas, que se reunieron allí otra vez con los soldados adictos al Negro.

La noticia de la llegada del rey de Portugal á Tánger, propalada bien pronto en el país, alarmó á los moros de la costa, que quisieron huir al interior, pero no así al Moluco que estaba bien enterado del estado lastimoso del enemigo y de sus fuerzas y movimientos, valiéndose para adquirir estas noticias de un negociante portugués (1), que se unió en *Lagos* á

(1) Torpe conducta la de este desnaturalizado portugués que merece la reprobación universal; pero que se hará menos extraña á quien como nosotros recuerde que durante el sitio de París, en 1871, había hasta mujeres, que, á pesar del cacareado patriotismo francés, salían á las avanzadas prusianas á vender los partes y periódicos en que se hablaba de las operaciones de los ejércitos franceses dentro y fuera de la capital.

la escuadra de D. Sebastián. Por lo tanto el Moluco pensó en reunir sus numerosas fuerzas, y dar ó aceptar la batalla cuando y donde le fuese más conveniente.

D. Sebastián por su parte, combinaba con sus generales el mejor plan de campaña; y, aunque costó mucho y fué difícil aunar los pareceres, se decidió por último á marchar sobre Larache. Convenido este punto capital volvieron á discutir las opiniones sobre si era mejor atacar la plaza por mar ó por tierra. El Negro y sus capitanes sostenían que era más fácil la empresa por mar, opinión fundadísima que tuvo á su favor el parecer de muchos jefes europeos, pero que fué desatendida por D. Sebastián, que no sólo quiso ir por tierra, sinó que se empeñó en ir por el camino del interior, olvidando el sabio consejo del duque de Alba, que le había advertido que no se separase de la escuadra.

Por entonces llegó al cuartel real el Embajador de España, D. Juan de Silva, quien ofreció á D. Sebastián, como presente de Felipe II, la celada que Carlos V llevaba cuando entró vencedor en Túnez. Mucho fué el contento que tuvo D. Sebastián al recibir este regalo, que no dudaba era presagio de su triunfo; y colmando de mercedes y agasajos al Embajador, puso á su disposición una galera para que en ella regresase á España, si tal fuese su voluntad. Era éste un digno español, y contestó: « que no era propio de caballeros como él, dejar á un rey amigo en tan gran peligro teniendo tan pocos soldados enfrente de tan poderoso enemigo; que si el cielo le concedía la victoria, volvería á España á llevar tan grata noticia, pero que si acontecía lo contrario, él había de quedar con honra sobre el campo de batalla.» ¡Hermosa respuesta digna de los varones más preclaros de la antigüedad!

Dispuestas las cosas del mejor modo posible, el ejército salió de Arcila el 29 de Julio en dirección á los vados del río Lucos, que había que atravesar por donde más factible fuese, porque no llevaban puente alguno. Cinco días mortales se emplearon en el camino hasta llegar á los vados, á donde arribó la expedición el día 2 de Agosto. En este mismo día llegó al

campamento portugués el Capitán Francisco de Aldana, que presentó al rey D. Sebastián algunos regalos de Felipe II y cartas del Duque de Alva, en las que le daba consejos é instrucciones sobre la manera que debía pelear con los moros. Entonces había decaído ya el entusiasmo de jefes y soldados, al ver que no encontraban más que un país desierto, sin provisiones de ningún género, porque los moros habían retirado los ganados, granos y demás víveres que pudieran abastecer al enemigo. Unido esto á que ni un solo partidario del Negro se les había agregado en el camino, llegó á su colmo el descontento, hasta el punto de que el mismo Mohammed insistió de nuevo en que debía volverse atrás, y acometer por mar á Larache, siendo su parecer desechado como siempre por el rey D. Sebastián.

Noticioso el Moluco, que había acampado en Alcázar, de la marcha de D. Sebastián, levantó su campamento el mismo día 2, determinado á descubrirle y esperarle, como así sucedió aquella tarde, avistándose los dos ejércitos correctamente formados 11 kilómetros al norte de Alcázar-Quebir, y junto al río *Mahcen* (1), que tiene su origen en las montañas de Muley Abdesselám. El ejército del Moluco constaba de cuarenta mil caballos y ocho mil infantes, sin contar los advenedizos que eran muchos (2); y hay varios historiadores que lo hacen subir á sesenta mil caballos y treinta mil infantes con 34 piezas de artillería. Componían esta multitud gentes de toda la morería, renegados, turcos, moriscos españoles y otros no pocos guerreros que habían acudido con diversos fines. Como se ve, era este ejército inmensamente superior al portugués, por lo menos en número, y el Moluco podía esperar con fundamento llevar la mejor parte en la lucha que iba á empeñarse.

Tenía también completa confianza en los jefes que eran entre otros Abú Alí el-Katúri, el-Hoseín, renegado genovés, Mohammed Abú-Téba, Alí ben-Musa y su mismo hermano Ahmed

(1) Ahmed ben-Jáleb le llama *Uad el-Majdzen*—río de los almacenes, ó de las reposterías—.

(2) Miniana, continuación de Mariana, libro VIII, cap. 1.º

ben-Musa, que era Bajá de Larache y había venido á reunírsele al campamento. El río *el-Majázen*, que así debemos llamarle, dividía los dos ejércitos, ocupando el portugués ventajosas posiciones; por esto y por saber lo apurados de provisiones que se hallaban los cristianos—pues sólo tenían provisiones para cinco días—, nunca pensó el Moluco en arriesgar una batalla, cuando se prometía que la necesidad había de ponerlos en sus manos, no teniendo que hacer para esto más que mantenerse al frente del enemigo entorpeciendo sus comunicaciones. Pero un desgraciado suceso vino á precipitar las cosas y hacer variar al Moluco sus bien combinados planes. Su sobrino y rival, el Negro, le había hecho propinar un mortal veneno, que muy luego le hizo presa de horribles dolores, y conoció que indefectiblemente iba á morir. Entonces fué cuando se decidió á presentar batalla, deseando que los cantos del triunfo le acompañasen en sus últimos momentos, y que la mano de la victoria fuese la que cerrase sus apagados ojos. Resolución muy digna de tan ilustre Capitán, que mostró en aquellos supremos instantes el esfuerzo de su indomable corazón, haciéndose superior á la misma naturaleza.

Consecuente con esta resolución, el día 3, después de la oración del *dohór* (1), montó á caballo, aunque con mucha dificultad, formó sus escuadrones y les dirigió una sentida arenga, exhortándolos á pelear con valentía por su religión y por su patria. Hizo notar la deslealtad del Negro, que por satisfacer su ambición no había vacilado en reclamar apoyo del extranjero; *y pues conoceis, concluyó, el engaño, á vosotros toca reparar sus consecuencias; pensad que vais á combatir á los infieles, portaos en este día como buenos musulmanes, y no olvideis que, vencedores ó vencidos, vais á la conquista del paraíso, que el*

(1) Las 24 horas del día las dividen los árabes en diez períodos, á los que dan los nombres siguientes: 1.º *El-fechér*, al amanecer, primera luz de la aurora; 2.º *Ez-zebdh*, la mañana, primera parte del día; 3.º *Ed-deha*, las ocho de la mañana; 4.º *Ed-deha el-ádlí*, las diez poco más ó menos; 5.º *El-üuli* ó *el-üueli*, *el-aálm* ó *ez-za-udl*, el mediodía; 6.º *Ed-dohr* ó *dohór*, la una poco más ó menos; 7.º *El-áázar* ó *el-áázr*, entre el mediodía y la puesta del sol; 8.º *El-maghréb*, al ponerse el sol; 9.º *El-áxd*, hora y media después de ponerse el sol, y 10.º *Nuzz el-lil*, la media noche.

profeta prometió á los que con las armas en la mano defienden la ley dada por Dios.

Terminado que hubo su razonamiento, se aprestó al combate, é invitó al enemigo, que se hallaba sobre unas colinas, á que bajase á la llanura y aceptase el reto que lo dirigía. Pero D. Sebastián, más prudente esta vez de lo que se podía esperar, dada su conducta anterior, rehusó batirse y conservó sus excelentes posiciones, que le daban notable superioridad sobre la caballería del Moluco. Influyó también en esta determinación el consejo del Negro, que, sabedor, por algunos que se le habían pasado del campo contrario, del estado de su tío, y de que éste no podía tardar en morir, dijo ser más conveniente esperar á que esto sucediese, como quien sabía lo mucho que su falta se había de hacer sentir en el campo mahometano.

Este acertado plan no pudo realizarse en un todo por la falta absoluta de víveres, que puso á D. Sebastián en la alternativa de luchar ó escapar, dejándolo todo á favor de las sombras de la noche. ¡Penosa situación la del infortunado príncipe, la cual pudiera evitar, si hubiera escuchado la voz amiga y patriótica de tantos y tan interesados consejeros, que hicieron inútiles esfuerzos para impedir la malhadada expedición, ó, ya comenzada, para llevarla á distinto resultado! Pero era tarde para retroceder; D. Sebastián acabó por donde debiera principiar, es decir, acabó por ver claro y comprender su triste posición cuando ya no había remedio; así es que hay quien asegura que á última hora se inclinaba á volver sobre sus pasos, dado caso que fuera posible, é irse á Tánger otra vez. De igual dictámen era el Negro, viendo que era irrealizable su sagaz consejo, de dar tiempo á la muerte del Moluco; pero, hallándose el consejo deliberando el día 4 al amanecer, un joven Capitán, D. Diego de Carbalho, llegó hasta el rey y le increpó duramente por no aceptar el combate, que, á su juicio, era lo único que el ejército deseaba. Esto acabó de decidir á D. Sebastián, y al momento se dió la orden de pelear.

El ejército portugués descendió á la llanura, formando la

vanguardia los españoles, italianos, alemanes y varios grupos de agregados; el centro lo componían los portugueses al mando de Miguel de Noronha y Vasco de Silveira, y la retaguardia los mismos portugueses de la última leva, cubiertos por trescientos arcabuceros y dos piezas de artillería. El estandarte real era escoltado por la izquierda, en la que iba el Embajador de España y otros caballeros principales; al lado derecho de la retaguardia se encontraba el Negro con sus pocos parciales, y en el centro de batalla los bagajes.

En esta disposición se dirigió el portugués á ganar el vado, en donde se inició el combate, huyendo los moros de los batidores portugueses. Avanzaron éstos rápidamente, y el Moluco, que mandaba el centro y derecha de su ejército, hizo una descarga de artillería inútil. Repitieron otra los portugueses con el mismo resultado, y entonces los moros cargaron valientemente, siendo á duras penas contenidos por la caballería portuguesa. Los cañones del Moluco destruyeron algunos individuos de la nobleza, y esto atemorizó grandemente á los soldados. En tan duro trance, D. Sebastián se lanzó á la lid gritando *¡Santiago! ¡Santiago!* y á esta voz que repitió el ejército en unísono clamor, la vanguardia acometió fieramente y destruyó el centro enemigo. Tres veces se repuso éste y otras tantas fué desecho con igual arrojo y bravura, siendo ya tan manifiesta la derrota, que dos de los cinco estandartes verdes que ondeaban en rededor de la tienda del Moluco, fueron tomados por los portugueses. Mal cariz presentaba la batalla para los moros, la suerte simulaba favorecer á los cristianos, y no parecía sino que la muerte misma había echado su ganancia en la balanza del lado de Portugal.

El tósigo propinado al Moluco produjo entretanto su efecto completo. Este grande hombre que veía á sus soldados desmoralizados y dispuestos á pronunciarse en vergonzosa huida, hizo los mayores esfuerzos para reorganizarlos, montó colérico sobre su caballo, quiso arrostrar en persona el mayor peligro, y al procurar desembarazarse de los suyos, que no le permitían marchar, su cabeza se desvaneció repentinamente cayen-

do en brazos de sus amigos, que lo trasladaron á su tienda, donde exhaló á poco rato el postrer suspiro, á los 30 años de edad.

Así murió este insigne guerrero, el renombrado Abú Meruám Abdelmálic el-Moluc, á quien la posteridad ha hecho cumplida y merecida justicia. Para que este hombre fuese en todo extraordinario, lo fué hasta después de muerto, pues quedó al morir con el índice puesto sobre los labios, indicando que se ocultase su muerte si se quería conseguir la victoria.

Cumplióse su voluntad en cuanto fué posible, y la batalla prosiguió con el mismo ardor por ambas partes. Habían los portugueses avanzado tanto que se vieron rodeados por el enemigo, repuesto ya de su descalabro, y que oponía una tenaz resistencia. La retaguardia se encontró envuelta por enormes masas de moros; pero, compuesta casi toda de gente bisoña, peleó tan débilmente, que gran parte de los soldados arrojaron las armas pidiendo cuartel, que no concedían los moros, antes los acuchillaban atrozmente, *hendiéndoles la cabeza como á carneros*, según dice un testigo presencial. En igual peligro se vió la vanguardia, que resistió heroicamente, haciendo los españoles é italianos una carnicería espantosa; pero los moros se multiplicaban; á unos grupos sucedían otros, y otros á éstos, hasta que el número triunfó del valor, y aunque el Duque de Aveiro voló en su socorro con los caballos adictos al Negro, fué insuficiente este auxilio, y la vanguardia desbandada cayó sobre el flanco que cubrían los tudescos, que no pudieron contener el choque de los caballos é infantería mora. La misma suerte cupo á la escolta del estandarte real, que cercada por todas partes, fué deshecha, sin que lo pudiera evitar el desesperado valor de los soldados.

También se peleaba valientemente al lado del rey, pues perecieron por allí más de dos mil moros degollados. Entonces se conoció cuan funesta era la heterogeneidad de aquel ejército, pues muchos españoles é italianos que solos sostuvieron lo principal del combate, murieron ahogados de sed y de fatiga, abandonados de sus compañeros. En fin, á pesar del mal

aspecto que la lucha presentaba, todavía se mantenía indecisa la victoria, cuando cayó en poder de los moros la artillería portuguesa. Rehiciéronse los moros fugitivos, y cargaron de nuevo á los tudescos, que aun se defendían bien; pero al mismo tiempo se pasaron al campo de D. Sebastián algunos renegados que había entre los moros, y trageron la noticia de la muerte del Moluco. Esta noticia infundió nuevo aliento al ejército, y los portugueses gritaron entusiasmados *¡victoria!* Se restableció un tanto el orden, los ánimos se serenaron, y los capitanes no desesperaron de vencer volviendo á tomar la ofensiva.

En este estado la pelea, oyóse entre los batallones portugueses el grito fatídico de *¡Atrás! ¡Nos han cortado!* Grito que produjo el más desastroso efecto. Varias versiones se han dado á la procedencia de aquella voz: no falta quien la atribuya á un renegado, que la usó como estratagema: el hecho es que ella fué la señal del desconcierto, ya irreparable, y de la derrota definitiva.

Los moros aprovechando aquellos momentos de confusión, atacaron una vez más, y no les fué difícil sembrar por todas partes la muerte y el terror; ya todo fué en el campo cristiano un informe montón; soldados y caballos, carros y bagajes, escuadrones medio destrozados, cajas de municiones, todo se aglomeró horriblemente: ya no se oían las voces de mando en aquel ruido atronador de gritos é imprecaciones. Este cuadro de exterminio aumentaba el furor y rabia de los moros que mataban y herían sin compasión alguna. Para mayor infortunio volaron las municiones portuguesas y la explosión hizo innumerables víctimas en una y otra parte.

Los moros dejaron descubierta la orilla del río *el-Majdzen*, y los portugueses corrieron á precipitarse en él, creyendo salvar las vidas, pero perecieron casi todos; pues el cauce contenía mucha agua, por estar alta la marea, y se ahogaron la mayor parte, no pudiendo nadar con el peso de las armas. Los pocos que consiguieron pasar al lado opuesto, fueron muertos ó hechos prisioneros por los moros del campo, que

viendo la victoria de parte de los suyos, habían acudido, como en tales ocasiones acontece, á participar de los despojos de los vencidos.

En cuanto al rey D. Sebastián, mostró aquel día saber pelear como soldado, ya que no mandar como experto Capitán. Cuatro caballos murieron bajo el rey. Estrechado por los moros, que le habían conocido ya por la pujanza de su brazo, se arrojó sobre ellos con todos los caballeros que le acompañaban, y todos murieron gloriosamente. Había dicho D. Sebastián: *Si me veis, seré al frente de los míos; si no me veis estaré entre los enemigos*; promesa heroica que supo cumplir como rey y como caballero. Conservó completa serenidad hasta lo último de la refriega, y herido de un arcabuzazo desde el principio, tuvo bastante sangre fría para no descubrir á nadie su herida, antes como si nada le hubiera ocurrido, siguió peleando con valor acudiendo á donde mayor era el peligro, y multiplicándose para atender al socorro de los que más apurados se hallaban, hasta que encontró la muerte entre las filas contrarias.

Tal fué el desastroso fin del rey de Portugal; su nombre ha pasado hasta nosotros rodeado de la aureola de los héroes; sus hechos siempre nuevos han sido el objeto de las leyendas de tres siglos, y en ellos ha buscado inspiración el numen de los poetas más eminentes y populares.

Con el rey quedó en el campo la flor de la nobleza y de la juventud portuguesas: allí murieron el Duque de Aveiro, los obispos de Coimbra y Oporto, los condes de Vimioso y Vidi-
gueira, los hijos de los de Sortelo y Silva y el del Duque de Braganza, el Barón de Alvito, D. Francisco y D. Cristóbal Tabora, Jorge de Silva y otros muchos caballeros que tanto se habían distinguido en anteriores campañas. Esterling Tamberg, Bourgogne, Foscari, Alonso de Aguilar, el bravo Francisco de Aldana (1) y otros, sellaron con la vida los gloriosos

(1) Este Aldana, además de bravo militar fué también un distinguido escritor durante los reinados de Carlos V y Felipe II. Es autor de la *Historia del Génesis*, *Epístola de Ovidio* etc. Creen algunos, aunque tal vez con poco fundamento, que él

timbres de su esfuerzo. El Negro y los suyos pelearon también como valientes: buscaban el sitio más comprometido y suplieron bien lo reducido del número con lo grande de sus hazañas; pero, viendo derrotados y perdidos á sus protectores, y que ninguna esperanza había de remediar el desastre, el triste Abú Abdalah Mohammed (1) quiso salvar su vida huyendo, y la perdió ahogándose en el río *el-Majdzen*.

Inmortales episodios tuvieron lugar en aquel aciago día; rasgos de valor, que serán admirados mientras el mundo exista; anécdotas notabilísimas se han transmitido de una generación á otra, y no podemos resistir al deseo de consignar la sublime expresión de Sebastián de Saá, que gritó en medio del general desconcierto: *mi caballo no sabe huir: síganme los que quieran á la muerte ya que no á la victoria*, y en diciendo estas palabras se precipitó entre el enemigo, acabando su vida con varonil entereza.

No es fácil fijar el número de muertos y heridos de cada uno de los ejércitos que pelearon. Se hace subir á diez y ocho mil el número de moros muertos, y á mil el de los portugueses y aliados (2). Los demás del ejército vencido quedaron prisioneros, excepto unos pocos—sesenta señala la tradición—que por senderos extraviados lograron volver unos á Arcila y después á Tánger y Ceuta, y otros fueron recogidos por el General de la Armada. Entre los prisioneros se cuentan á el Duque de Barcelos y D. Juan de Silva, que Abulâbbás Ahmed entregó sin rescate á Felipe II; y D. Antonio, Prior de Crato, D.

fué quien recibió la espada de Francisco I, cuando este monarca fué hecho prisionero por los españoles en la batalla de Pavía.

(1) El P. Miniana—lib. X. cap. 14—dice que Muley Xec ó, mejor dicho, Muley Xléj, hijo de este Abú Abdalah Mohammed, fué educado en España, donde había quedado en rehenes; y que recibió el Bautismo en Madrid, apadrinándole el infante que después se llamó Felipe III. Felipe II le hizo merced del hábito de Santiago, señalándole rentas con que pudiese vivir con toda comodidad y decencia, y dándole el tratamiento de grande. Era conocido con el nombre de D. Felipe de África ó de Austria, y murió en Flandes peleando por España, su patria adoptiva.

(2) El P. Miniana en el lib. VIII cap. 1.º dice que murieron seis mil del ejército cristiano, los demás fueron presos, y apenas quedó uno salvo que pudiese llevar la noticia de la derrota.

Fernando y D. Diego de Castro, D. Francisco de Portugal y D. Gonzalo Chacón, rescatados posteriormente por el rey de España, que negoció su libertad mediante su encargado D. Pedro Venegas.

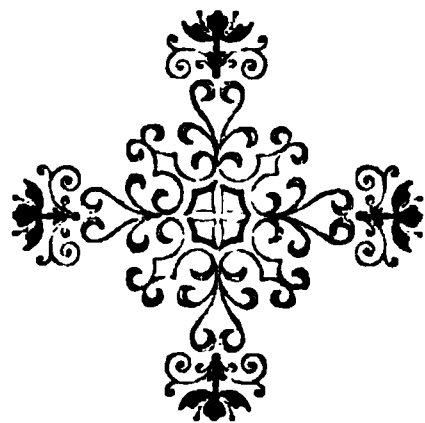
Un escudero de D. Sebastián, llamado Sebastián de Rosende, reconoció el cadáver del monarca entre un montón de muertos, y el Xerif Abulâbbás Ahmed, que sucedió á su hermano el Moluco, mandó darle honrosa sepultura en su mismo palacio de Alcázar. Examinando antes el cuerpo, se vió que tenía siete heridas casi todas ellas mortales. Pasado algún tiempo, D. Enrique, sucesor de D. Sebastián, quiso rescatar el cadáver, entablado negociaciones con este fin por medio del favorito Andrea Gasparo; pero éste se negó á entregarlo, ofreciéndolo á Felipe II, así como la persona del Embajador español que había quedado preso. Exhumado, pues, el cadáver del rey, se hizo de él entrega formal al Gobernador de Ceuta en presencia de Dionisio de Pereira, Rodrigo de Meneses, D. Francisco de Zúñiga y Fr. Roque del Espíritu Santo, firmándose el recibo el 4 de Diciembre de 1,578—986 de la hégira—.

En Ceuta permaneció el cadáver del rey hasta la muerte de D. Enrique, y Felipe II, rey ya de Portugal, lo hizo trasladar al Monasterio de Belém, en donde D. Sebastián ocupó un sitio en el panteón de los reyes sus antecesores.

Hemos referido con alguna extensión esta memorable jornada, que la historia conoce con el nombre de *batalla de Alcázar-Quebir* (2), la cual tuvo lugar el 4 de Agosto de 1,578—30

(2) No obstante que con este nombre es conocida en la historia esta célebre función de guerra, *Alcdzar-Quebir* dista de 11 á 12 kilómetros del campo de batalla, según el Sr. Murga. Debemos hacer constar, que á dicho Sr. hemos seguido en la narración de esta famosa jornada, empleando casi sus mismas palabras. Por último diremos que los moros llaman á dicha acción *la batalla de los tres reyes*, por haber perecido en ella D. Sebastián, Abdelmálic y el Negro Abú Abdalah Mohammed. Este último fué enterrado en Xela, en donde aun se ven las ruinas de su sepulcro, y Abdelmálic fué sepultado en el mismo sitio donde espiró, y hoy se ve allí una *Cubba*—especie de santuario pequeño ó ermita—que los moros construyeron como recuerdo de tan famoso Sultán, siendo visitado por muchos musulmanes, y teniendo á Abdelmálic como uno de los más grandes santones del Magreb.

de *chumad el-aula* de 986 de la hégira—, porque tuvo una influencia decisiva en los destinos de Portugal, de la que dimanó gran parte de la influencia de Europa en África. ¿Quién puede saber lo que hoy sería esa vasta región llamada Marruecos, si la fortuna hubiera sido propicia á las armas portuguesas? ¿Qué no hubiera ganado entonces la causa de la civilización? Pero no lo quiso la suerte ó la Providencia, y en vez de ser esta batalla la aurora luminosa de la regeneración magrebina, fué la oscurísima noche que hasta hoy tiene sepultado al pueblo de Marruecos en las sombras de la barbarie.





CAPÍTULO XIV

Ed-Dahabi sucede en el trono á Abdelmálic.—Muley en-Názer y su muerte.—Feliz reinado de ed-Dahabi.—El Imperio dividido.—Consecuencias de esta división.—Guerras entre los hermanos.—El Saadí Ahmed.—Larache por España.—Muley Zidán dueño del Imperio.—Los libros árabes.—Las expediciones españolas.—Los piratas.—España y las potencias europeas.—Muere Zidán y le sucede Abdelmálic.—Muerte de éste y proclamación de el-Ualid.—Éste vence al Xerif.—Crueidades de el-Ualid.—La renegada por fuerza y el niño Muley ex-Xiéj.—Mayores crueidades de el-Ualid.—Martiriza á los Misioneros.—Castigos del cielo.—Muerte de el-Ualid.—Le sucede Muley ex-Xiéj.—Las Embajadas.—Muley Abulábbás.—Sus cualidades.—Muerte de Abdelquerím.—Su hijo Muley Abubecr, y fin de la dinastía hassanífa.—Mirada retrospectiva.

A poco de la espantosa derrota del infortunado ejército portugués, los moros aclamaron por sucesor de Abdelmálic á su hermano Abulábbás Ahmed el-Manzúr Bil-láh es-Saadí, conocido por ed-Dahabi, que ya hacía tiempo había vuelto del Sús, y desde que Abdelmálic se había apoderado del Imperio marroquí siempre estuvo á sus órdenes, y el día de la batalla de Alcázar-Quebir mandaba la caballería mora.

Del campo de batalla pasó á Fez (1), y en esta ciudad to-

(1) Hay quien dice que en este viaje llevó el pellejo de su sobrino el Negro embutido en paja, y no faltan cronistas árabes que afirman esto mismo, por cuya razón le llaman al Negro el-Maslúj—el despellado—.

mó posesión solemne del Imperio, acompañándole todas las tropas y magnates de sus Estados. Político y astuto el Xerif Abulâbbás Ahmed ed-Dahabi, uno de sus primeros cuidados fué celebrar paces y amistad con el rey Felipe II de España, siguiendo en esto la política de su difunto hermano Abdelmálic, que siempre solicitó la amistad del prudente rey, sin duda por el temor que le imponía el poder de nuestra nación.

Tenía Abulâbbás Ahmed ed-Dahabi un sobrino llamado Muley en-Názer ben-Abú Mohammed Abdalah el-Gháleb Bil-láh, y hermano del Sultán destronado y despellejado Abú Abdalah Mohammed *el-Abd*, de quien tanto nos hemos ocupado; y este Muley en-Názer, que, durante las pasadas turbulencias del Imperio se había refugiado en España, bajo el amparo de Felipe II, pretendía ahora que le ayudase á conquistar el trono de Marruecos; pero las mismas razones que el prudente monarca tuvo para negarse á proteger á su hermano Abú Abdalah Mohammed *el-Abd*, le impidieron ahora amparar á Muley en-Názer, aunque le dejó en libertad de obrar por su cuenta en el Imperio. Ansioso este príncipe de reinar se fué á Melilla, y allí casó con la hija de un poderoso Xíej de las sierras de Mexara, y con la gente que pudo allegar en las montañas del Rif se dirigió á Fez, pero bien pronto Muley ex-Xíej ó Muley Xequé (1) hijo del Sultán Abulâbbás Ahmed y Gobernador de Fez y de todo aquel país, desbarató al ejército rifeño, y el infeliz en-Názer huyó á esconderse en las escarpadas sierras del Atlas. Descubierto poco después por algunos alcaides, lo entregaron á Muley ex-Xíej que sin formación de causa, según es uso del país, le quitó la vida en 1,596—1,004 de la hégira—, y con ella las aspiraciones al trono magrebino.

En los veinticinco años que duró el reinado de Abulâbbás Ahmed extendió sus conquistas hasta el Sáhara é hizo tributarios á todos los reyezuelos del África central. No dejó de diferenciarse bastante el reinado de este Sultán de los de sus antepasados, en especial por la justicia con que siempre gobernó

(1) Los nombres Muley Xequé y Muley Xec son corrupción de Muley ex-Xíej.

á sus súbditos; por cuya razón no hubo sublevación de importancia en el país, cosa verdaderamente rara en el Magreb; si bien á esto contribuyó no poco el haber ordenado la muerte de algunos xiéjès y alcaldes, que no hallándose bien con su paternal gobierno trataron de sublevarse.

Se distinguió también mucho por las inmensas riquezas que trajo á Marruecos, recogidas en sus conquistas; pues llevó sus armas triunfantes y victoriosas á Timbuctú, y, pasando toda la Nigricia, llegó hasta las primeras poblaciones de Guinea. Así es que se refiere por todos los historiadores que en las puertas de su palacio tenía continuamente millares de hombres acuñando moneda. Sin duda por esto fué por lo que á su reinado le llamaron el *reinado de oro*, y por lo que dieron al Xerif el nombre de *ed-Dahabi*, que significa el dorado.

En su palacio de Marruecos recibió al Embajador de Felipe II, D. Pedro Venegas de Córdoba. Este Embajador adquirió tanta influencia en el ánimo del Xerif Abulábbás Ahmed, que consiguió de él la libertad de muchos de los prisioneros hechos en la batalla de Alcázar-Quebir (1), y que tratara humanamente á los cautivos cristianos que tenía en sus Estados. Por todos estos hechos granjeóse ed-Dahabi durante su reinado la estimación de propios y extraños, en especial de sus súbditos, y murió el 14 de Agosto de 1,603—1,012 de la hégira—, dejando á su pueblo abundantes riquezas, y, lo que era más digno de aprecio y estima, dejólo pacífico y tranquilo, de lo que en realidad de verdad tenía necesidad en extremo; y por lo mismo todos sus vasallos lloraron amargamente su muerte y lamentaron tan grande pérdida.

Este gran rey, á pesar de sus buenas cualidades, dejó en herencia á su pueblo un germen de discordia, que tarde ó temprano había de producir sus naturales efectos. Contra la costumbre de casi todos los reyes que habían gobernado en el Magreb, los cuales dejaban el Imperio á su primogénito, Abu-

(1) Uno de los cautivos que por influjo de este Embajador obtuvo la libertad fué, según dejamos dicho en el anterior capítulo, el duque de Barcelos, heredero de los duques de Braganza, tan enemigos y rivales de nuestros reyes.

labbás Ahmed ed-Dahabi lo dividió entre sus hijos. No faltan autores que niegan esta división del Imperio hecha por ed-Dahabi, y opinan que la ambición de Muley Zidán y la de su hermano Muley Abú Fáres fueron las únicas causas de los grandes trastornos que por éste tiempo hubo en Marruecos. Dicen también que Muley Xequé ó, mejor dicho, Muley ex-Xiéj, primogénito de ed-Dahabi, y por consiguiente presunto heredero del trono según costumbre, opinión y sentimiento general del país, había tenido algunas diferencias con su padre, quien encerró al hijo en el castillo de Mequinez, y después de haberle perdonado y puesto en libertad, volvióle á la prisión por su demasiada exigencia en querer que ed-Dahabi castigara á los causantes de su discordia, y por esto los historiadores árabes le llaman *ex-Xiéj el-Maschún*, es decir, el Xiéj preso. Así las cosas, Muley Zidán, ambicioso en extremo y deseando suceder á su padre, temiendo que de nuevo perdonara á su hermano mayor y lo declarara sucesor suyo en el trono, concibió un horrible crimen. Envío, pues, á su padre como regalo un plato de higos emponzoñados, y no sospechando el anciano Sultán tamaña alevosía en su hijo, comióse los higos y con ellos la muerte. Después de la muerte de ed-Dahabi se proclamó el parricida Muley Zidán por Sultán del Magreb en la ciudad de Fez, y de aquí las divisiones y guerras que en Marruecos siguieron á la muerte del Xerif Abulabbás Ahmed ed-Dahabi. Dejando á los sabios el cuidado de probar cual de estos pareceres es el verdadero, diremos que Muley ex-Xiéj tenía su corte en Fez, Muley Zidán en Marruecos, y Muley Abú Fáres en Tadla. Estos tres eran los hermanos de que habla la historia, y entre quienes se originaron grandes rivalidades y contiendas, que les obligaron á estar casi siempre en guerra, y continuamente con las armas en la mano.

A Muley ex-Xiéj le costó más trabajo el conformarse con la división del Imperio—si es que ésta existió—(1), creyéndose

(1) Los cronistas árabes, aunque hablan extensamente de las contiendas y rivalidades de estos tres hermanos, y de las guerras que entre sí tuvieron, sólo re-

ofendido en sus derechos por no haber sido único heredero del padre; tanto más cuanto que, según las historias, era digno de sucederle, lo cual dice mucho en favor de este príncipe. En cambio su hermano Muley Zidán, hombre de gran constancia y de no menos valor, era astuto y ambicioso en extremo, cualidades más que suficientes para procurar ser solo en el gobierno del Magreb. Así fué que no tardó en procurar la muerte de sus hermanos y en declararles la guerra. Por su parte Abú Fáres, débil de carácter y menos poderoso que sus hermanos, unas veces favorecía á Muley Zidán y otras á Muley ex-Xiéj. Unidas las fuerzas del primogénito con las de Abú Fáres consiguieron vencer á Muley Zidán y destrozar su ejército, de tal modo que el vencido príncipe huyó de Marruecos para salvar su vida, y se refugió en Turquía. Entonces Abú Fáres fijó su residencia en la ciudad de Marruecos, y compartió con su hermano Muley ex-Xiéj el gobierno del Imperio, pero no pasó mucho tiempo en declararse la guerra. Muley ex-Xiéj dió el mando de sus tropas á su primogénito Muley Abdalah hombre cruel y desconfiado, pero tal vez el más valiente del Imperio, y en un reñido combate, que tuvo lugar muy cerca de Marruecos, quedó destrozado el ejército de Abú Fáres, y éste tuvo que huir á las montañas del Sús.

Muley Abdalah ex-Xiéj entró triunfante en Marruecos, y la paz hubiera reinado en el Imperio, teniendo ya un solo Sultán, si Abdalah no hubiera hecho decapitar á once xiéjes, que, si en algún tiempo siguieron el partido de Muley ex-Xiéj, últimamente militaron bajo las banderas de Abú Fáres. Este acto de crueldad y las rivalidades que de antiguo existían entre Fez y Marruecos, movió á los de esta última ciudad á rebelarse contra Abdalah ben-ex-Xiéj, y para mejor conseguir sus fi-

conocen el reinado de Abú el-Maáli Zidán ben-Abulábbás Ahmed ed-Dahabi, el cual comenzó á reinar en el Magreb inmediatamente después de la muerte de su padre ed-Dahabi, y á los otros dos hermanos, Muley ex-Xiéj y Abú Fáres no los consideran como soberanos, aunque hayan gobernado durante algún tiempo en algunos pueblos y ciudades del Imperio, y hayan hecho huir varias veces á su hermano Zidán.

nes avisaron á Muley Zidán, que, vuelto ya de Turquía, se hallaba en Taflete levantando los pueblos del Sús á su favor. El diligente príncipe no tardó en presentarse á vista de Marruecos, y con las huestes que traía y la cooperación de los descontentos marroquíes obligaron á salir de la ciudad á Muley Abdalah ben-ex-Xiéj, é hicieron horrible carnicería en sus tropas. Empero no tardó este valiente príncipe en volver con un buen contingente de tropas y con sesenta cañones, saliéndole al encuentro un General de Muley Zidán, renegado y de nombre Muztafá, el cual, si bien tenía triplicadas fuerzas que Muley Abdalah ben-ex-Xiéj, fué vencido por éste; y, habiendo salido el mismo Muley Zidán á detener la triunfante marcha de su sobrino, también fué vencido, y huyó al Sús para salvar su vida. Nuevamente, pues, entró victorioso en Marruecos Muley Abdalah, y, más humano y prudente que la otra vez, trató tan generosamente á los de Marruecos que en paz vivió con ellos algún tiempo.

Mas, para colmo de las desgracias del Magreb, y cuando era de esperar que reinara la paz y tranquilidad en el tan trabajado país, apareció un nuevo pretendiente, y con él nuevas guerras y nuevos desastres para Marruecos. Era este nuevo pretendiente un Marabut (1), de nombre Muley Ahmed ben-Abdalah es-Sechelmási, de la familia de los Xerifes—pues era nieta de una hermana de *el-Moluc* y de Muley Abulâbbás Ahmed ed-Dahabi—, y en las montañas del Átlas predicaba la guerra contra los Xerifes, llegando á reunir un regular cuerpo de ejército, que, si bien fué vencido en el primer encuentro

(1) Entiéndese por Marabut—morabito—un musulmán que, á su manera, profesa cierto estado religioso que él mismo se traza, viviendo en los rincones de las calles, en los cementerios, ó en las grutas y escondrijos próximos á las poblaciones. Mantiénese de la limosna que le dan los transeuntes, viste pobremente, lleno de andrajos y cubierto de miseria, porque jamás se limpia ni se lava. Su fanatismo mahomético es superior á todo cuanto se puede decir, y valiéndose del respeto y veneración que le profesa la ignorante plebe, la concita en favor de sus deseos ó aspiraciones, y de un modo especial contra los cristianos, á quienes aborrece con toda su alma, y se cree tanto más santo, cuanto mayor y más intenso es el odio que les profesa.

que tuvo con las tropas de Abdalah ben-ex-Xiéj, mandadas por Alí Gutierrez, consiguió más adelante destrozar á los partidarios del mismo Muley Abdalah, y obligar á éste á huir á Fez, aunque salvando su madre, mujeres, hermanos y riquezas que tenía en Marruecos. Entró el Marabut en esta ciudad, pero sólo estuvo en ella tres meses, porque Muley Zidán, vuelto de Tarudánt, destruyó el ejército del Marabut y se colocó por tercera vez en el trono de Marruecos.

Entretanto, vuelto de las montañas del Sús Muley Abú Fáres, uniósé á su hermano Muley ex-Xiéj y le prestó pleito homenaje, reconociéndole como único soberano del Magreb. Muley ex-Xiéj, que en la época de que vamos hablando residía en Larache, envió contra Muley Zidán á su hijo Abdalah y á su hermano Abú Fáres, pero estos dos caudillos fueron tan desgraciados, que, en la batalla que dieron á Muley Zidán en las márgenes del Buragrag, fueron completamente derrotados, y Muley Zidán entró triunfante en Fez quedando dueño de casi todo el Imperio (1).

La escasez de medios, las insignificantes fuerzas con que en este tiempo contaba Muley ex-Xiéj para vencer á su hermano, y las instancias de un tal Juanetín Mortara, genovés de nación, y que disfrutaba de la confianza del Xerif, obligaron á este á venir á España en demanda de auxilio; y, después de muchas conferencias y tratos, se convino en darle dinero y tropas, que por fin no se pagó del todo, en cambio del puerto de Larache.

Ya en tiempo de Felipe II, que celebrara treguas por diez años con Abulâbbás Ahmed ed-Dahabi, se propuso al monarca marroquí el trueque de Mazagán por Larache, para impedir las excursiones de los piratas de Salé, que, con los de Holanda, Inglaterra y Francia, se unían contra España. Pero el Sultán

(1) En este tiempo recibió Muley Zidán una carta de los moriscos que después de la expulsión decretada por Felipe III quedaron en España, y en ella le aseguraban que si invadía la Península encontraría en ella 150,000 hombres tan mahometanos como los vasallos que tenía en el Magreb, dispuestos todos á auxiliarle con armas, haciendas y vidas.

de Marruecos tuvo tacto bastante para invertir cinco ó seis años en estas negociaciones con D. Pedro Venegas de Córdoba y Diego Marín, representantes de Felipe II, y, sin alterar la amistad con España, accedía siempre de palabra á todo lo propuesto; pero nunca se comprometía formalmente al cambio de las plazas, ni daba motivo para romper las buenas relaciones con el Rey Católico, que murió, en 13 de Septiembre de 1,598, sin conseguir lo que tanto deseaba.

Cuando Muley ex-Xiéj volvió á Marruecos, ya su hijo Abdalah, que quedó mandando las reducidas tropas de su padre, había conseguido con el auxilio y consejo de su tío Abú Fáres, apoderarse de la ciudad de Fez y arrojar de ella á su otro tío Muley Zidán, proclamando en la mezquita el Kairauín á su padre por *Amir el-Múmenin*.

Así pasaron algunos años; pero Abdalah ben-ex-Xiéj, que era muy fanático, no podía ver con tranquilidad que se entregara á los españoles un puerto tan importante como el de Larache; y con este pretexto ó motivo se sublevó contra su propio padre, procurando impedir que los cristianos se apoderaran de la ciudad. Á pesar de la opinión de Abdalah, y de otras muchas dificultades que se originaron, Muley ex-Xiéj cumplió su palabra, y desde Tetuán envió á dos de sus jefes para que entregasen la plaza. En efecto, el Marqués de S. Germán, D. Juan de Mendoza, que estaba con sus naves esperando en las aguas del Océano, tomó posesión de la plaza y sus castillos con tres mil hombres que llevaba en sus nueve galeras en el año 1,610—1,019 de la hégira—.

Tres años después de la entrega de Larache murió Muley ex-Xiéj asesinado en su tienda cerca de Tetuán, conviniendo todos los historiadores, incluso los marroquíes, en que la entrega á los españoles de tan importante plaza fué la causa de la muerte del Xerif, y que Abú el-Lif, y no Golife, como escriben algunos autores, que era uno de sus más fanáticos vasallos, le quitó alevosamente la vida. Sobre esto existe un manuscrito de la Real Academia de la Historia, y una Relación impresa en Sevilla en 1,621, que atestiguan que la muerte de

Muley ex-Xiéj, á quien por seguir la corrupción de este nombre, llaman Muley Xequé, sucedió del modo siguiente: «En una
 » aldea llamada Jarrobo vivía Mohammed Bulif, el Almocadén,
 » poderoso Moro, muy temido y contemplado de Muley Xequé.
 » Mató uno de los principales de Alcázar, y recelando de los pa-
 » rientes del muerto, logró del Rey una cédula de fecha anterior,
 » con orden para degollar al de Alcázar. Dióscela con repugnan-
 » cia Muley Xequé, y primero por el alcaide de Tetuán y luego
 » por sí mismo, trató de deshacerse del Bulif; pero los encarga-
 » dos, hombres de poco espíritu, le franquearon el mandato.
 » El Bulif, de acuerdo con el alcaide de Tetuán, que estaba en
 » relaciones con el Rey de Marruecos, tomó 400 hombres, fuéso
 » á Gibelfaráz, donde residía Muley Xequé, y rodeando la tien-
 » da, lo acometió al frente de los asesinos. Muley Xequé, no
 » perdiendo el ánimo, mató dos de dos pistoletazos, y con el al-
 » fanje arremetió contra Bulif; pero uno de los de su séquito le
 » pasó con un dardo, y caído, le cortaron las manos, cabeza y
 » piés, matando igualmente al niño Muley Druz, ó Driz como
 » dicen otros—se llamaba Muley Edris—, que trató de interpo-
 » nerse entre los regicidas y su desgraciado padre. Despojaron
 » al cadáver de un colete en que guardaba porción de pedrería,
 » y le dejaron insepulto; hasta que al cabo de cinco días le lle-
 » varon á Tetuán en unas parihuelas, pregonando que le habían
 » muerto por amigo de cristianos, que había cedido á Larache,
 » y que quería entregarles todo el Algarbe. Su hijo Muley Abd-
 » allah, vengó después la muerte de su padre, dándola crue-
 » lísima á los traidores (1).»

(1) Véase *Memoria Histórica de las posesiones hispano-africanas*, cap. XVIII, por Galindo y de Vera—Madrid—1884.

El inteligente cronista árabe ex-Xiéj Ahmed ben-Jáled, en el tomo 2.º de su crónica, p. III, pág. 106, nos dice casi lo mismo que el relato que acabamos de reproducir, aunque no con tantos detalles. En resumen afirma que Muley ex-Xiéj se hallaba acampado *fi belád el-Fahz*, es decir, en el territorio de los campos ó de las campiñas, cerca de Tetuán, y en un lugar denominado *Fach el-Fards*, que es un camino ancho que hay entre dos montes, llamado uno de ellos *C'hebél el-Fards*; y que como los habitantes de Tetuán no estaban nada satisfechos de que Muley ex-Xiéj hubiese permitido con documento legal la entrada en territorio marroquí á los españoles—el texto árabe dice *lil-C'offár*, á los infieles ó impíos—y, por otra

También convienen varios historiadores en que la entrega de dicho puerto motivó el que Abdalah ben-ex-Xiéj no sucediera á su padre en el trono; y aunque alguna gente pudo levantar en el Sús, y conquistó además la ciudad de Agadir, donde mandaba su tío Muley Zidán, bien pronto le venció éste, el cual para no tener que pelcar más con tan arrojado y valiente príncipe ordenó quitarle la vida.

Después de esto parece ser que el Saádii Muley Ahmed ben-Abdalah es-Sechelmási volvió á reunir huestes con que conquistar el trono; pero sea como quiera, es lo cierto que vencidas todas las tropas de los muchos aspirantes al mando del Imperio, terminadas las guerras, discordias y la anarquía del país, aparece Abú el-Maáli Zidán ben-Abulábbás Ahmed ed-Dahabi como único dueño del Magreb; si bien para exterminar á todos sus enemigos ayudóle bastante Juan de Gifford, Capitán de unos doscientos aventureros ingleses. Dueño, pues, Muley Zidán de todo el Imperio, y excitado por su ambición y por los moriscos expulsados de España, concibió la idea de pasar á la Península y hacer la guerra á Felipe III; locura que no llegó á ejecutar, mas con todo, por parte de España, fué necesario vigilar las costas y mares de Marruecos.

El Comendador de Martos, D. Rodrigo de Silva y Mendoza, y el Gobernador D. Pedro de Lara vigilaban los mares durante las pasadas turbulencias, y capturaron varios navíos de corsarios que el mismo Muley Zidán enviaba á la mar para robar nuestras naves. En uno de estos navíos se hallaron entre otras cosas de no poco valor, tres mil volúmenes árabes que trataban de poesía, medicina, filosofía, política y religión. El soberano marroquí tenía en sumo aprecio estos libros, y ofre-

parte, los xiéjes de *el-Fahz* trataban de matarle por esto mismo, aprovechando esta ocasión el Mokáddem Abú el-Lif, entró de improviso, con todos los que le siguieron, en el campamento y tienda de Muley ex-Xiéj y le quitó la vida, haciendo lo mismo con sus hijos y con los principales de su séquito, los cuales fueron allí sepultados, y el cuerpo de Muley ex-Xiéj fué llevado á Tetuán, y transportado luego á Fez el nuevo donde recibió musulímica sepultura. El asesinato de Muley ex-Xiéj tuvo lugar el día 5 de Rechéb del año 1,022 de la hégira, que corresponde al 1,613 de la era cristiana.

ció á Felipe III setenta mil ducados por su rescate; empero como éste exigía además la libertad de todos los cautivos cristianos que había en sus Estados, y como las guerras en que estaba empeñado Muley Zidán no dieran lugar á ello, no fué posible hacer el canje, y el rey mandó que todos aquellos códices fueran depositados en la biblioteca del Escorial (1). En el año 1,671 un horroroso incendio devoró casi todos aquellos preciosos libros (2).

Volviendo á Muley Zidán y al gobierno de este príncipe, que ya vió cumplidos sus deseos de ser único Sultán de Marruecos, diremos que en su reinado, y en 1,614—1,023 de la hégira—tuvo lugar aquella famosa expedición española al mando del Capitán General del mar Océano, D. Luis Fajardo, y que dió por resultado la conquista de Mehdía ó Maâmóra, de la cual ya hemos tratado en la primera parte de esta historia. También tuvo lugar en 1,619—1,028 de la hégira—otra expedición bajo la dirección de D. Antonio de la Cueva para socorrer á Larache, que se hallaba amenazada por Muley Mohammed ben-ex-Xiéj, otro de tantos aspirantes al trono magrebino. El Teniente General de nuestras galeras no sólo abasteció la amenazada plaza, sí que también bombardeó á Arcila, destruyó varias naves de guerra y mercantes que pertenecían á Ma-

(1) Este hecho hállase referido en varios autores, pero de muy diferente modo. Dicen unos que Muley Abulabbás Ahmed ed-Dahabí quiso trasportar de Saff á Agadir una gran cantidad de libros, alhajas y otras varias cosas de valor y estima. Embarcó todo esto en un navío francés, cuyo Capitán hizo traición y huyó con ello; pero los vasallos de España lo apresaron y ofrecieron á su monarca tan precioso tesoro. Otros dicen que los embarcó Muley Zidán en un navío marroquí; y por fin dicen algunos que el navío era francés pero que no fueron embarcados por orden de Muley Abulabbás Ahmed, sino de su hermano Muley Zidán. Fr. Matías de S. Francisco en la relación del viaje que hizo á Marruecos con el Santo Fr. Juan de Prado, dice: *Estando presos en la cárcel nos envió el rey mil sustos y persecuciones, con mil recados y amenazas, diciéndonos que el rey de España tenía en su poder una librería que era de su padre el rey MULEY ZIDÁN y historia de su Alcorán y de su santo profeta Mahoma, que llevó hurtado un francés pirata, y la armada de nuestro rey de España se la quitó en la mar, y que sino se la traíamos habíamos de perecer allí.*

(2) Lafuente, *Historia General de España*, tom. XV.

rruecos, y dió libertad á algunos ingleses y holandeses que estaban cautivos en dichas naves.

Uno de los medios de que se sirvió Muley Zidán para perjudicar á los cristianos, y en especial á los españoles, fué el armar buques de corso y proteger la piratería, y hasta llegó á celebrar con los holandeses un tratado «para piratear juntos ó combatir, según decían, á los comunes enemigos» (1); pero la insolencia y atrevimiento de los piratas de Salé, tan célebres por sus actos de piratería, llegó á tal extremo que lo mismo perseguían á las naves cristianas como á las de los moros. Entonces Muley Zidán trató de poner coto á los desmanes de los saletinos. Empero como éstos eran demasiado fuertes, y ya hacía años que no reconocían la autoridad de los sultanes marroquíes, Muley Zidán pidió auxilio por medio de una Embajada á Carlos I de Inglaterra, el cual se lo dió muy gustoso por lo muy interesado que estaba en reprimir la piratería marroquí, que perjudicaba al comercio inglés más que á ningún otro. Con los bajeles ingleses y las naves marroquíes pudo Muley Zidán tomar á Salé, destruir los buques piratas y condenar á muerte á todos los que se dedicaban á tan bárbaro tráfico. De esta época data la decadencia de la famosa ciudad y la ruina de su comercio y riquezas.

Á propósito de los piratas debemos consignar que, para prevenir los estragos y males que causaban en las costas españolas, dispuso Felipe III, que en una extensión de más de 400 kilómetros, á contar desde el reino de Granada hasta los fines de la provincia de Huelva, se construyesen 44 atalayas, que se comunicasen entre sí con vigías que diesen la voz de alarma siempre que avistasen velas enemigas. Además, en esta época, España poseía en el litoral africano las plazas de Orán, Mazalquebir, Melilla, Alhucemas, el Peñón, Ceuta, Tánger, Larache, Mehdía y Mazagán, que formaban una línea defensiva de las costas, y que necesariamente impedían la formación de grandes expediciones piráticas, á la par que servían

(1) Canovas del Castillo, en sus *Apuntes*.

de refugio á nuestras escuadras. Con esto, y con haberse propuesto Felipe III gastar sus fuerzas y sus tesoros en el exterminio de los piratas musulmanes magrebinos, parece que el Rey Católico debía llegar á conseguir tan cristiano y humanitario fin. No fué así por desgracia, pues por una parte fué necesario hacer frente á los turcos y á toda la Europa conjurada contra el poder español, y por otra los musulmanes orientales eran protegidos por las naciones europeas; de suerte que mientras éstos bordeaban el Estrecho de Gibraltar, los ingleses ponían en contribución á nuestro comercio y á las flotas que venían de Indias. Si la piratería magrebina no sucumbió á los terribles golpes que España le diera, principalmente en tiempo de Felipe III y Felipe IV, culpa fué de los egoistas Gobiernos de Francia, Inglaterra y Holanda, que unas veces oculta, y abierta y manifiestamente otras, auxiliaban cuanto podían á los moros.

El golpe que el Sultan dió á Salé fué el último hecho notable que la historia consigna del reinado de Muley Zidán. Quedó en paz en su reino, pero fué muy corto el tiempo que gozó del fruto de sus conquistas; pues cuando más feliz se creía por haber vencido á sus enemigos, vino la muerte en 1,630—1,039 de la hégira—á cortar el hilo de su vida (1), y el Imperio, cuya posesión tanto le había costado, pasó sucesivamente á tres de sus muchos hijos. El primogénito llamábase Muley Abdelmálic, hombre cruel y sanguinario por naturaleza, muy enemigo en los primeros años de su Imperio de los cristianos, y fué el que sucedió inmediatamente á su padre. Pocos años gobernó Abú Meruán Abdelmálic ben-Zidán el Imperio magrebino, pues en el principio de su reinado desterró á su hermano Muley el-Ualid, hijo de una esclava natural de Alcalá de Henares, por temor de que se levantara con el mando del Magreb, y el-Ualid que no deseaba otra cosa, pudo conseguir á fuerza de rue-

(1) Ahmed ben-Jáled dice que murió en el mes de Mohárrem del año 1,037 de la hégira, que corresponde al 1,628 de nuestra era, en cuyo año le sucedió su hijo Abú Meruán Abdelmálic.

gos, volver á la corte de Abdelmálic, y tramar una vasta conspiración que debía dar por resultado la muerte de su hermano el Emir, y su proclamación como Emperador del Magreb.

Para llevar á efecto con mayor seguridad sus planes, procuró el-Ualid atraerse los principales magnates, haciéndoles ver el injusto proceder que con ellos observaba su hermano el Sultán, y lo rectamente que él gobernaría si lo colocaran en el trono. No se olvidó el traidor hermano de atraer á su partido á los renegados, como quien sabía lo idóneos que eran para esta clase de asuntos. Tanto éstos como los magnates, cansados de Abdelmálic, ó confiados en las muchas promesas que les hacía Muley el-Ualid, decidiéronse al fin á tomar su partido, y una vez que todo se hallaba preparado, resueltos á jugar el todo por el todo, se introdujeron en el regio alcázar, en ocasión en que el Sultán se hallaba solo, recostado sobre unos cojines, y su guardia completamente descuidada. En tan oportuna ocasión atravesaron de un balazo al descuidado Sultán y concluyeron de matarle con sus afiladas gumías. Sucedió esto en 1,631—1,040 de la hégira—.

Muley el-Ualid, que todo lo presenciaba con sus criados, hizo que éstos y sus parientes le aclamaran por Sultán, sacando al mismo tiempo á la calle el cadáver de su desgraciado hermano, para que sus partidarios no hicieran demostración alguna en su defensa suponiéndole vivo. Efectuóse todo con mucho orden, según deseaba el traidor Muley el-Ualid, quien fué proclamado Sultán no solamente por sus familiares y partidarios, sino por la misma guardia que había en el palacio.

Dueño Abú Iezid el-Ualid ben-Zidán del Imperio, gobernó á sus súbditos, con poca diferencia, como sus antecesores. Tenía de primer ministro al Alcaide Sid el-Baráca, ó Amín el-Barca, como le llaman muchas de nuestras historias, á quien el-Ualid estaba muy agradecido por haber sido el que dió consejo y traza para quitar la vida á su hermano, y por haber capitaneado á los rebeldes. Por esta razón gozaba el ministro de toda la confianza del nuevo Sultán, pero éste, que se iba haciendo ya un tanto odioso á sus vasallos, temió que Sid el-

Baráca, ó Amín el-Barca, repitiera en él lo que había hecho con su hermano. Obligado, pues, Abú Iezíd el-Ualíd, parte por sus sospechas, parte por las intrigas del renegado francés *Reduán*, General de sus ejércitos, despidió cortesmente á Sid el-Baráca. Éste vió caer sobre su cabeza la cuchilla del verdugo, y para evitar esta casi segura desgracia, usando de toda la cautela que el caso exigía, huyó una noche de Marruecos, llevándose toda su familia y tesoros, que eran considerables, yendo á refugiarse en las escarpadas montañas del Atlas, patria de sus mayores, donde fué muy bien recibido por sus montaraces habitantes.

Residía también allí un Xerif, primo hermano del Sultán, que se hallaba retirado de la corte por haber tenido con éste algunos graves disgustos. Al ver llegar al fugitivo ministro, creyó el Xerif llegada la ocasión de vengarse de su primo, y reunidos varios de sus más allegados con Sid el-Baráca, ó Amín el-Barca, juraron todos quitar la vida á Abú Iezíd el-Ualíd, y proclamar Emperador al Xerif. No tardaron mucho en reunir un buen ejército compuesto de los montañeses del Atlas y de otros muchos que disgustados del despotismo y crueldad del Sultán, se les agregaron de muy buena voluntad. Llegada la noticia á Marruecos, juntó el Sultán á sus más fieles alcaides, capitaneados por el Báxa Reduán, émulo y sucesor de Sid el-Baráca, y con todos ellos al frente de sus respectivas tropas, salió al encuentro de los rebeldes, que venían camino de la capital. Era el ejército de los sublevados tan numeroso, y se había aproximado ya tanto á la ciudad, que el-Ualíd temió que llegasen á tomarla, y para evitar en este caso el saqueo de sus tesoros y la destrucción de su familia, hizo que ésta y aquéllos fueran trasladados á la ciudad de Safí, por si era necesario hacerse á la mar con todo, y salvarse en país de cristianos.

Llegando, pues, á avistarse ambos ejércitos, notó Abú Iezíd el-Ualíd con gran pesar y sentimiento, la superioridad de las tropas de su primo el Xerif, por cuya causa no quiso presentar batalla, y en cambio consiguió por medio de dádivas

y regalos que los mismos parientes del Xerif le quitaran alevosamente la vida. Muerto éste, dividiéronse sus soldados, y quedando sin jefes que los gobernasen, fueron atacados por las tropas del Sultán, que los derrotaron completamente, dispersando á los que no quedaron muertos en la pelea. Entre los muertos hallóse también el cadáver del revoltoso Amin el-Barca, ó mejor dicho, Sid el-Baráca—señor de la bendición—, que no le valió ésta para librarse de la muerte. Tuvieron lugar estos sucesos en 1,634—1,044 de la hégira—, en cuyo año recibió el Sultán una embajada francesa, á la que entregó todos los cautivos que había en sus Estados pertenecientes á la misma nación.

Una vez vencidos sus mayores enemigos era de esperar que Abú Iezid el-Ualíd gobernase con tranquilidad el Imperio; empero eran tan atroces sus crueldades, y afligía á sus vasallos con tantos impuestos y gabelas, que el pueblo, aunque de por sí muy sufrido, llegó á manifestar públicamente su disgusto, y á llamarle *el rey de la hambre*. El Sultán, á quien nada de esto se le ocultaba, quitó la vida á su hermano Muley Ismaél, á dos sobrinos y á siete xerifes que eran los más allegados al trono, y de quienes más temía que iniciasen una sublevación. De esta suerte no quedó en la corte sino un hermano suyo, que sólo contaba once años, á quien respetó la vida, no por compasión que de él tuviera, sino porque creyó nada tenía que temer de un príncipe tan joven.

Llamábase éste Muley Mohammed ex-Xiéj (1), y era hijo de Muley Zidán y de una renegada española, que de muy pocos años había quedado huérfana, siendo sus padres víctimas de la peste. Noticioso el lascivo Sultán de la peregrina hermosura con que la naturaleza había dotado á la inocente

(1) Algunos llaman á este príncipe Muley Mohammed Xequé y Xec, pero téngase presente que estos prenombrados son corrupción de Xiéj, como hemos advertido en otro lugar, y así en vez de decir Xequé y Xec diremos siempre Xiéj, que aquí no significa viejo, como creen algunos, sino que es un título de honor. El decir ex-Xiéj en árabe, en el sentido que aquí se toma, es lo mismo que decir en latín *senior* y en español *señor*.—V. Lerchundi y Simonet en su *Crestomatia*.

cautiva, la llevó por fuerza, ya que no pudo con halagos y promesas, á su *harém*, y, cuando llegó á edad competente, recibióla por mujer, y en su fecundidad tuvo á Muley ex-Xiéj. Reunía este príncipe excelentes cualidades, por haber sido educado por su misma madre, que aun conservaba en su corazón los nobles y religiosos sentimientos que en la niñez le infundieran sus cristianos y piadosos padres. Como las buenas prendas del príncipe Muley ex-Xiéj hacían un notable contraste con la crueldad y barbarie del Sultán su hermano, de aquí que el primero fuese muy querido del pueblo, á la par que el segundo era odiado y aborrecido.

No se le ocultaba á Abú Iezíd el-Ualíd el gran partido que en la corte tenía su hermano, por lo que determinó quitarle la vida, para que en sus Estados no quedara uno solo de la real familia de quien pudiera temer. Así lo hubiera efectuado el cruel Sultán, si la madre de Muley ex-Xiéj ben-Zidán y dos de sus tías no hubieran conseguido sustraerlo por medios raros y discretos de las iras de su hermano. Bajo la tutela y cuidado de su madre y de sus tías llegó el joven príncipe á la edad de 16 años.

Entretanto el-Ualíd se hacía cada vez más odioso á sus vasallos á causa de sus muchas é inauditas tiranías; pero en quienes más se cebó su saña fué en los infelices cautivos, y aun más en los Misioneros. Martirizó por su propia mano al B. Fr. Juan de Prado, de la Orden de Ntro. P. S. Francisco, haciéndole sufrir, lo mismo que á sus dos compañeros, los más horribles é inauditos tormentos. Tantas fueron las crueldades de este mónstruo, tan bárbara, inicua y arbitrariamente se conducía con sus vasallos que el pueblo todo atribuía á castigo del cielo la sequía general que se había experimentado en el Imperio, y se decía sin ambages, que Dios castigaba tanto al pueblo del Magreb porque su rey había atormentado y martirizado á los Misioneros: ¡cosa verdaderamente rara y hasta admirable en unas gentes tan enemigas del cristianismo como son los mahometanos!

La madre y las tías de Muley ex-Xiéj creyeron que el es-

tado de los ánimos era ya el más propio para colocar en el trono al joven príncipe. Eran estas mujeres muy discretas, y de un carácter tan fuerte y varonil, que de una de ellas se refiere que iba siempre armada con dos pistolas y un puñal, dispuesta á defender con la fuerza la vida del príncipe. Aprovechándose del general disgusto, concertaron las tres la muerte del tirano valiéndose de un eunuco, llamado Bayaceto, en quien Abú Iezíd el-Ualíd tenía suma confianza. Este eunuco, y cuatro renegados, portugués el uno y franceses los otros, determinaron matar al Sultán la noche misma en que él pensaba quitar la vida á Muley ex-Xiéj.

Había el-Ualíd invitado á comer con él por la noche á toda su corte (1); y como Muley ex-Xiéj estaba preso en sus habitaciones, de las que nunca salía, era preciso que su madre y sus tías lo dejaran solo ínterin asistían al festín tan maliciosamente preparado por el Sultán. Esta era la ocasión que el-Ualíd tenía premeditada para deshacerse de su inocente hermano. Asistía el Sultán con sus ministros al régio convite en aposentos separados de los de las mujeres, según costumbre del país, y cautelosamente, cuando todos estaban más distraídos, salió con ánimo de dirigirse á las habitaciones de su hermano y quitarle allí la vida; mas al llegar al *Mexuar*, ó sala de audiencia, encontróse con los renegados que esperaban ansiosos su salida del convite. Apenas el-Ualíd vió á los renegados comprendió que iba á morir, y lleno de espanto les preguntó lo que querían: una bala fué la respuesta; empero, como ésta no le hirió ni siquiera levemente, se valió de la fuga para salvarse; mas al huir precipitadamente enredósele el haïque en la misma columna á que había mandado atar al B. Fr. Juan de Prado para azotarle, y el renegado portugués, que llegó en aquel instante, le disparó un tiro hiriéndole mortalmente. Llegaron los demás renegados y el desgraciado Sultán clamaba pidiendo miseri-

(1) Como estaban de Ramadán, en cuyo mes los mahometanos tienen su ayuno, y no pueden comer nada desde la aurora hasta la puesta del sol, claro se está que esta comida la dió Muley el-Ualíd por la noche, cuyas tinieblas habían de favorecerle para perpetrar el fratricidio que para desgracia suya había ideado.

cordia y compasión; pero ellos, decididos á concluir con el tirano, no hicieron caso de sus clamores, y á fuerza de puñaladas le hicieron exhalar el último suspiro.

Al ruido de los tiros y de las voces del moribundo Sultán acudieron alarmados los que se hallaban en el palacio; pero cuando llegaron á enterarse de lo sucedido, todos se alegraron y se dirigieron presurosos á la residencia de Muley Mohammed ex-Xiéj, á quien en el acto juraron obediencia y fidelidad. Es digno de notarse, que las mujeres del difunto Sultán fueron las que manifestaron más su alegría y las que primero reconocieron por Emir al joven Muley ex-Xiéj. Este reconocimiento se repitió al siguiente día por la tarde con mayor pompa y solemnidad, puesto que á él asistieron casi todos los habitantes de la ciudad de Marruecos, deseosos de ver y saludar á un príncipe en el que tenían puestas sus esperanzas. Tuvo lugar todo esto á principios del año 1,637—1,047 de la hégira—(1). El reinado de Abú Iezíd el-Ualíd ben-Zidán se hizo demasiado largo para el desgraciado é infortunado pueblo, sometido al brutal despotismo de sus reyes.

Principió Abú Abdalah Mohammed ex-Xiéj ben-Zidán su reinado dando libertad á los compañeros del B. Juan de Prado, cediéndoles, además, en perpetua posesión la antigua Iglesia que había en *el-Sachena*, ó sea en la Sagena ó cárcel donde estaban los cautivos; y como deseaba hacerse amar de todos sus vasallos, practicó aquellas máximas políticas que más podían asegurarle en el trono, y procuró llevar una vida enteramente opuesta á la de su difunto hermano, intentando ser padre y no verdugo de su pueblo. En consecuencia trató á todos sus súbditos con mucha humanidad, remedió las necesidades comunes que tan trastornada tenían la corte, y franqueó con regia liberalidad las arcas del tesoro.

Á pesar de haber sido recibido con tan extraordinario entusiasmo, de haberse celebrado tanto su advenimiento al tro-

(1) Los cronistas árabes dicen que la muerte de Muley el-Ualíd tuvo lugar en día de Jueves, 11 de Ramadán del año 1,045 de la hégira, que corresponde al 1,635 de nuestra era.

no, y no obstante su buena administración y celo por el bien de su pueblo, no faltaron algunos descontentadizos ó ambiciosos que le negaron la obediencia por verle tan joven; pero supo aquietarlos con dádivas y empleos. Más adelante no le faltaron tampoco sublevaciones en el Imperio, sobre todo en la ciudad de Salé, la cual tuvo que conquistar con la fuerza de las armas. Pero lo que le inspiró más temores fué la nueva dinastía de los *Xerifes Sechelmásiin* ó *Filelis*, que por Sichilmesa, ciudad perteneciente al territorio de Tafiote principió á declarar la guerra á todo musulmán que no siguiera sus banderas. Tanto temor causó en el ánimo de Abú Abdalah Mohammed ex-Xiéj el incremento de los nuevos aspirantes al trono magrebino, que envió á la ciudad de Safí á sus mujeres, hijos, esclavos y riquezas con el fin de poderse embarcar con ellos y ponerse en salvo si los Xerifes conquistaban el Magreb, como fundadamente se podía esperar, visto los muchos partidarios que de día en día iban engrosando sus filas. Mas, afortunadamente para Muley ex-Xiéj ben-Zidán los nuevos conquistadores no salieron de Sichilmesa hasta después de la muerte de aquél, como veremos en el capítulo siguiente.

Por este tiempo era Capitán General de Andalucía D. Manuel, Duque de Medina Sidonia, á quien le convenía estar en buenas relaciones con el Sultán de Marruecos, y como los Franciscanos acompañaban constantemente á los cautivos que trabajaban en todas las provincias, y eran conocidos y respetados por los moros, hasta llegar á cobrarles afición, acudiendo á ellos con frecuencia en sus infortunios y enfermedades, nadie más á propósito que los Franciscanos para servir de intermediarios en los asuntos del Duque. Éste, pues, se puso en relación con los Superiores de la Provincia Franciscana de S. Diego, y todos convinieron en que el P. Fr. Nicolás de Velasco, Religioso de grandes prendas y singular virtud, representase al Duque como su Embajador en la corte de Muley Mohammed ex-Xiéj ben-Zidán.

En efecto, dispuestas y preparadas todas las cosas, y después de recibir el P. Nicolás las oportunas instrucciones del

Duque, salió de Cádiz en el verano de 1,637 con dirección á Mazagán, cuyo Gobernador le recibió con la mayor distinción, y en el mes de Agosto llegó á Marruecos, siendo recibido por el Sultán con la solemnidad y aparato acostumbrados en las cortes orientales, y tanto en la visita oficial como en otras más que sucesivamente se verificaron manifestó Muley ex-Xiéj el gran aprecio en que tenía al Duque de Medina Sidonia, y más aun al Misionero que lo representaba. Al despedirse el Embajador quiso el Sultán ofrecerle valiosos regalos; pero como pobre hijo de S. Francisco los rehusó cortesmente, y suplicó á S. M. Xeriflana que con los mismos obsequiase á los caballeros de Mazagán y demás individuos que para mayor decoro de la Embajada le habían acompañado.

Unos tres años después devolvió la Embajada Muley ex-Xiéj ben-Zidán al Duque por medio del Franciscano P. Matías, y cuya causa debemos explicar. Como dejamos ya indicado los Xerifes Sechelmásiin levantaron bandera en la parte S. del Imperio, y en una batalla destruyeron el ejército del Sultán, que con sobrado fundamento temió perder la corona, y para no perder la cabeza procuraba el apoyo de una nación cristiana. Un tal Roberto Blake le ofreció el de Inglaterra, codiciosa ya de influir en Marruecos, pero el P. Matías de S. Francisco, compañero del martirizado P. Juan de Prado, y los renegados peninsulares Mohammed y Jaduar inclinaron el ánimo del atribulado Sultán á pedir el apoyo de España. Á este fin rogó al P. Matías que viniera á la Península y tratase este negocio con Felipe IV; el Misionero aceptó gustoso la comisión pero en la inteligencia «de que se tomase por medio al Duque de Medina Sidonia, y que á su Excelencia iría encomendado; el cual, bien informado de todos los puntos, los autorizaría en la noticia de su Majestad Católica.» Dispuso el Misionero lo necesario para el viaje, pero antes de salir de Marruecos pidió al Sultán algunos cautivos como el mejor obsequio que podía hacer al Rey de España. Vino gustoso en ello Muley ex-Xiéj, y con las instrucciones y artículos de la pretendida negociación le entregó 26 cautivos españoles, entre los que se conta-

ban el médico D. Andrés Camelo y el almocáddem Manuel Álvarez, Notario Apostólico.

Púsose en camino el venerable Misionero en los primeros meses del año 1,640—1,040 de la hégira—, y llegando felizmente á Sanlúcar de Barrameda, donde á la sazón se hallaba el Duque, le entregó los cautivos, las instrucciones que tenía de Muley ex-Xiéj ben-Zidán, y le dió detallada cuenta de todos los puntos de su Embajada. La corte de España, ocupada entonces en otros graves asuntos, no tomó determinación alguna de importancia, pero el Duque, más político y mejor conocedor de los intereses de España en el Magreb, determinó que con el P. Matías pasase á Marruecos D. Juan de Montellano con cartas para el Sultán, y un hermoso caballo con rico jaez de plata, una lanza, una espada y unos pistoletos regios, cual convenía á tal Príncipe y á la grandeza del donante, en cuyo nombre y como prueba de consideración al Sultán debía entregárselos el P. Matías. Recibió Muley ex-Xiéj con amabilidad á los representantes del Duque, aceptando gustoso el regalo que éste le hacía, y, algún tanto mejorados los asuntos del Imperio, despidió el Sultán á Montellano, después de hacerle muchos obsequios y regalos.

Interesado el Sultán en continuar con el Gobierno español las relaciones tan flojamente comenzadas por parte de éste, nombró su Embajador cerca de la corte de Madrid á un su pariente llamado Hamed en-Nabili, á quien debía acompañar el P. Matías. Éste aceptó la comisión, y, procurando favorecer á los infelices cautivos, rogó á Muley ex-Xiéj ben-Zidán le diese algunos, y sobre todo le pidió con encarecimiento le entregase once niños y niñas que con sus madres arrastraban la pesada cadena del cautiverio. Fueron tales las instancias del caritativo Padre, y tales razones expuso al Sultán, que accedió éste á entregarle, como presente para nuestros Reyes, 55 cautivos españoles, entre los cuales estaban los referidos niños.

Esta nueva Embajada salió de Marruecos en Septiembre del referido año, y felizmente llegó á Sanlúcar; mas apenas en-Nabili pisó tierra española se creyó prisionero, y tanto fué

el temor que le causó verse en país de cristianos, que no fué posible hacerle continuar su viaje hasta Madrid, y desde Sanlúcar regresó á Marruecos, en donde el Sultán le mandó cortar la cabeza por no haber ido hasta la Corte á desempeñar su Embajada. Solo ya el P. Matías llegó á Madrid, presentó sus credenciales y esclavos á Felipe IV, que sumamente complacido manifestó la conveniencia de seguir estas negociaciones tan útiles para España; pero tanto se dilató la resolución de este asunto, que transcurrieron más de tres años hasta que el Gobierno se decidió á despachar al P. Matías; quien se detuvo en Córdoba para recoger dos hermosos caballos que el Rey Católico regalaba á Muley ex-Xiéj ben-Zidán y ordenar los demás presentes, mientras allí se le reunían otros Misioneros que con él habían de pasar á servir á los cautivos. Antes de determinar el venerable Misionero sus asuntos cayó gravemente enfermo, y el 14 de Mayo de 1,644 murió santamente en la referida ciudad de Córdoba.

Á pesar de las críticas circunstancias que atravesaba España, Felipe IV no olvidó del todo los asuntos de Marruecos, y después de oír el parecer del Real Consejo nombró su Embajador cerca de Muley ex-Xiéj ben-Zidán al P. Fr. Francisco de la Concepción, Provincial que fuera dos veces de la de S. Diego, y como su agregado al noble y caballero D. Miguel Escudero, natural de la ciudad de Priego, provincia de Cuenca; pues como la estrechez de la regla que profesaba el P. Fr. Francisco no le permitía manejar dinero, este pundonoroso plicense debía pagar todos los gastos del viaje. Por otra parte el Sumo Pontífice Inocencio X nombró al referido Padre por diez años Prefecto Apostólico de las Misiones, y los Superiores de la Orden Franciscana diéronle cuantas facultades precisaba para el buen gobierno de las mismas y del cautiverio.

Desde Sevilla, donde á la sazón estaba el P. Francisco, fué á pie y en invierno á Zaragoza, y en esta ciudad le entregó el Rey Católico una carta para Muley ex-Xiéj, y el Consejo Real le dió las instrucciones políticas para el buen desempeño de su misión; y con todo esto regresó á Sevilla, donde se le

unieron tres Padres más y dos Religiosos Legos que le habían de acompañar para servir á los cautivos del Imperio. Trasládáronse á Cádiz los seis Religiosos, y, uniéndose al agregado D. Miguel, se embarcaron todos con los regalos y presentes en una polacra florentina, y el 18 de Junio de 1,646 se hicieron á la vela, llegando felizmente el 24 del mismo mes al puerto de Ayer, embocadura del Tensif, á unos 30 kilómetros S. de Safí. Esperando las órdenes del Sultán estuvieron allí, hasta que el 12 de Julio partieron para la ciudad de Marruecos, y en la misma hicieron su entrada el 16, siendo hospedados por el Sultán en su mismo palacio, para este fin amueblado al uso de España. Después de tres días recibió el Sultán la Embajada con la mayor solemnidad, y al acercarse el P. Francisco al trono para entregar al Sultán la carta del Rey Católico notó que á los lados de S. M. Xerifiana se hallaban sentados unos moros ancianos; acción que disgustó tanto al Embajador que no pudo por menos de manifestarlo al Bajá cuando le entregó el regalo de parte de Felipe IV. Este regalo consistía en dos caballos con frenos y estribos de plata y las sillas con adornos de nácar, un alcabuz, cuya llave había trabajado el mismo Rey de España y puéstole su nombre, un cofre de nácar y otro de marfil, muchas piezas de damasco, terciopelo, raso, chamelote, brocatel, paños de Segovia, de Toledo y de Córdoba, vagi-llas de la China y vidrios de Venecia; todo ello verdaderamente regio, y digno del donante.

Pasados unos días llamó Muley ex-Xiéj ben-Zidán al Embajador para departir con él acerca de los negocios que le llevaban á Marruecos, y al entrar en el salón vió el Padre « que » estaba sentado junto al rey el Kádi. Y preguntándole el rey » á nuestro Padre como le iba con los calores de su tierra, ca- » lló nuestro Padre, y díxole el Judío, viendo que callaba: Res- » ponda vuessa Paternidad que le está hablando el rey. ¿Qué » he de responder, dixo nuestro Padre, viendo que no se cum- » ple lo que se ha tratado, y ordenado? ó me he de volver, ó » me he de sentar. Díxole el Judío: Menos mal es sentarse que » volverse. Sentóse en el suelo, según la costumbre de la tie-

» rra; y así le respondió que se hallaba muy bueno, y que es-
» taba muy reconocido á los favores grandes que su Magestad
» le hacía: que de todo daría larga noticia á su rey; y muy por
» menudo contaría las grandezas de su Reino (fué la acción
» tan grande que al rey se le rojó el color y al Judío la habla,
» y todos se hicieron lenguas alavando la resolución de nues-
» tro Padre.)» (1)

Cuando salió el Embajador de la presencia del Sultán, en-
contraron multitud de moros que pedían limosna, y compade-
cido el Franciscano de su miseria, ordenó al Sr. Escudero que
les arrojase mil seiscientas piezas de plata, sobre las que se
precipitó aquella multitud gritando: *Dios dé vida y ensalce al
rey de España*; acción que dió motivo para que en Marruecos
se digese que el Embajador de España había sembrado mone-
das de plata en los patios del Sultán.

El P. Embajador atendió también á los negocios de la Mi-
sión, ordenando y disponiendo cuanto juzgó conveniente para
el servicio y utilidad de los infelices cautivos y de los mismos
Misioneros, y antes de despedirse del Sultán le dió éste un
salvoconducto para que todos los españoles pudieran ir libre-
mente á Marruecos y tratar toda clase de asuntos comerciales
en sus Estados, siendo libres en sus personas é intereses,
pagando únicamente el diezmo al fisco, y amenazando con
graves penas á cualquiera que los molestase. Igualmente le
entregó una carta para Felipe IV, seis potros y dos caballos
ensillados con las hebillas y estribos de oro y dos alfanjes tur-
quescos de inestimable valor; también regaló á D. Miguel Es-
cudero; y al Embajador, que, como pobre Franciscano reusó
varias dádivas que le regalaba el Sultán, le entregó dos cau-
tivos portugueses y catorce españoles, únicos que quedaban
de nuestra nación en Marruecos.

(1) *Epítome del viaje que hizo á Marruecos el Padre Fr. Francisco de la Concepción, Consultor del Santo Oficio, Padre, y Definidor de la santa Provincia de S. Diego del Andalucía...* Por Fray Ginés de Ocaña.—Sevilla, Simón Faxardo, 1,646. 4.º Este librito, tan raro como curioso, es muy importante por haber sido su autor compañero del Beato Juan de Prado y del mismo Padre Embajador, á quien acompañó en esta Embajada.

Salió de Marruecos la Embajada, y el 31 de Agosto se embarcó en el referido puerto de Ayer, y después de un viaje muy molesto, y por varios conceptos peligroso, llegó á Chipiona, y después á Sanlúcar de Barrameda, pasando á Madrid el P. Francisco á entregar las credenciales y dar cuenta detallada de los asuntos que le confiara Felipe IV. Éste quedó tan complacido que se creyó en el deber de manifestarlo así á la Provincia Franciscana de S. Diego en expresiva carta que por primera vez ha visto la luz pública en nuestra ya referida obra *Apostolado Seráfico en Marruecos*.

Finalmente haremos constar que no fué infructuosa esta Embajada, pues, como consecuencia del permiso dado al Embajador para la libertad del comercio, entraron en España, sólo en el año de 1,648, más de doscientas mil fanegas de trigo, é innumerables gallinas y carneros (1).

Grande fué la influencia de los Misioneros en el Magreb en los primeros años del reinado de Muley ex-Xiéj ben-Zidán, y hasta el año 1,650 protegió el Sultán á estos evangélicos operarios; empero desde este año fuése enfriando en el afecto que les tenía, sobre todo porque no llevaron los libros árabes que había en el Escorial, según hemos dicho antes. Por fin tres años después concluyó por imponerles una garrama de doce libras de oro; mandólos azotar, y les obligó á todos, excepto al Superior y á un religioso Lego, á que abandonaran sus Estados y á volverse á España, aunque en 1,654 les permitió de nuevo la entrada en Marruecos.

Muley ex-Xiéj se había olvidado ya de la buena conducta que como rey y como particular observó en el principio de su reinado, y se había entregado de tal suerte á la bebida de licores espirituosos, que ya era en él casi continua la embriaguez, hasta llegar á tener, por efecto de la misma, una muerte trágica. Era el mes de Enero de 1,655—1,065 de la hégira—; la ciudad de Tetuán, con gran parte del Gharb, se había decla-

(1) *Memorial de esta santa Provincia de S. Diego...* Recogido por Fr. Francisco de la Concepción..., en este año de 1,648. Inédito, y se conserva en la Comisaría Franciscana de Madrid.

rado independiente, y para sujetarla se puso el mismo Sultán al frente de sus tropas. Llegó á un sitio entre Alcázar y Tetuán, donde estableció su campamento para reunir sus generales y determinar de común acuerdo el mejor modo de atacar á los enemigos de su autoridad. En este punto permaneció algunos días, y en ocasión en que se hallaba embriagado, como de costumbre, se retiró del campamento, y después de haber andado un largo trecho, llegó á una fuente y se quedó dormido sobre la húmeda hierba; en cuyo estado le hallaron unos naturales del país que habían ido por agua, los cuales le asesinaron bárbaramente, arrojándole una gruesa piedra sobre la cabeza. Hay historiadores que creen no murió Muley ex-Xiéj ben-Zidán en este sitio, sino en la ciudad de Marruecos, aunque todos convienen en que murió embriagado (1).

Muley Mohammed ex-Xiéj había tenido un solo hijo, á quien la historia conoce con el nombre de Abulâbbás Ahmed ben-Mohammed ex-Xiéj, el cual fué proclamado Sultán por todos los habitantes de la ciudad de Marruecos el día 1.º de Febrero de 1,655, ó, según otros, en 1,654—1,064 de la hégira—. Era este príncipe muy querido de todos sus súbditos por su amabilidad y humanos sentimientos. En los dos primeros años de su gobierno reinó la paz en todo su Imperio; empero no había de tardar en turbarla su tío Abdelquerím ben-Abibecr ex-Xabáni.

(1) Estando en Tetuán procuramos informarnos sobre el particular, y al efecto preguntamos á varios *Tolbas*, y sólo nos dieron por respuesta, que en dicha ciudad fué enterrado un Sultán de nombre Mohammed ex-Xiéj, pero no supieron distinguir si era el hijo de Muley Zidán, ó aquel otro Muley Mohammed ex-Xiéj ben-Ahmed el-Manzúr que entregó á España el puerto de Larache, y que también opinan algunos que murió cerca de Tetuán, como dejamos referido en este mismo capítulo, aunque afirman que su cuerpo fué trasladado á Marruecos.

La crónica de Ahmed ben-Jáled sólo nos dice que el Sultán Mohammed ex-Xiéj ben-Zidán murió en el año 1,064 de la hégira, que corresponde al 1,654 de la era cristiana; pero añade que también es voz común que murió asesinado en el año 1,063 de la hégira, y que fué enterrado en los sepulcros de los Xerifes de la alcazaba de Marruecos y en el panteón de su padre; de manera que lo más probable es, que ni Muley Mohammed ex-Xiéj ben-Ahmed el-Manzúr, ni Muley Mohammed ex-Xiéj ben-Zidán están sepultados en Tetuán, y sí en Fez el primero y el segundo en Marruecos.

Había sido éste objeto de algunas desatenciones por parte del Sultán, y, lleno de rabia y coraje, se fué á las montañas del Atlas, donde reunió un gran ejército y con él vino á poner sitio á su sobrino, que se hallaba en Marruecos, no atreviéndose á salirle al encuentro con sus tropas. La madre de Muley Abulábbás Ahmed, hermana del sublevado, aconsejó á su hijo que él mismo saliera al campo y solicitara la amistad del tío. Hízolo así el Sultán, y el tío aceptó gustoso la propuesta, aunque con dolo y engaño, puesto que por aquel medio maquinaba quitarle la vida con más seguridad y mejor éxito. Esta paz fué celebrada con públicas demostraciones de alegría.

El incauto Sultán depositó demasiada confianza en su tío, que, abusando de ella, se apoderó del sello imperial y autorizó los nombramientos de gobernadores para las principales ciudades á favor de las personas de sus más decididos partidarios. Cuando juzgó que éstos habían tomado posesión de sus respectivos empleos, valiéndose de la ocasión oportuna de haber ido á visitarle Muley Abulábbás Ahmed, mandó á sus criados que le dieran violenta muerte. Murió á puñaladas este infeliz príncipe después de un reinado de cuatro años.

Libre ya el traidor tío de su inocente sobrino, levantó sus tiendas—hallábase acampado en la montaña—y se fué á la corte, donde sin inconveniente alguno le aclamaron todos por rey y señor el 24 de Noviembre de 1,659—1,069 de la hégira—, ó, como dicen los cronistas árabes, en 1,067 de la hégira, que corresponde al 1,657 de nuestra era.

Una vez posesionado del trono Abdelquerím dispuso las cosas lo mejor que pudo para su mayor seguridad; pues aunque entonces no tenía que temer oposición alguna, por ser de su partido todos los xiéjes y bajáes, no se le podía ocultar que no faltarían descontentos que, por uno ú otro motivo, trataran de turbar la paz del Imperio, tanto más cuanto que el Sultán difunto había sido muy querido y respetado por todos.

En efecto, aun no habían pasado dos meses, cuando ya tuvo noticia de que la ciudad de Safí no quería reconocer su autoridad. Para someterla á su obediencia se puso el mismo

Sultán al frente de sus tropas; pero después de varios combates que en los alrededores de la ciudad sostuvo con los rebeldes, vióse precisado á volver á Marruecos, ya porque en dichos combates llevó la peor parte, ya también porque la capital de sus Estados estaba muy revuelta y era de temer una sublevación que le dejara sin trono (1). Los rebeldes de Safi tomaron con esto tanto ánimo, y se aumentó tanto su número, que con su caballería hicieron correrías hasta las puertas mismas de Marruecos. En este mismo tiempo se sintió en el país una hambre tan horrible que llegaron á morir muchas personas, y aun alguna de la familia imperial.

Ya hacía nueve años que Muley Abdelquerím gobernaba el Imperio de Marruecos, pero con bastantes temores y zozobras y no pocos disgustos de sus vasallos, que estaban ya muy cansados de sus tiranías y crueldades.

Entró un día en palacio uno de sus criados, en quien él tenía suma confianza, y le atravesó con una alabarda, quedando muerto en el acto. Los demás criados arrojáronse como fieras sobre el regicida y lo destrozaron instantáneamente, por cuya razón no fué posible saber el motivo que tuviera para llevar á cabo tal determinación, ni tampoco si había ó no cómplices en el regicidio. Dieron sepultura á su cadáver, y la ciudad de Marruecos procedió luego á nombrarle sucesor.

Muley Abubecr, hijo mayor de Abdelquerím, fué llamado á suceder á su padre; pero solamente gozó dos meses de la corona, puesto que, reuniéndose todos los descontentos, que eran muchos, y viendo que la autoridad de Muley Abubecr, último rey de los Xerifes Hassaníes ó Saadíes, se circunscribía entonces á la ciudad de Marruecos y algunas pequeñas villas, mientras que Muley Erraxíd, de los Xerifes el-Aálauín

(1) Por despecho y por suspicacia hizo Abdelquerím destruir la iglesia y convento que los Misioneros tenían en Marruecos; por cuya causa los operarios evangélicos se fueron á Fez en donde pudieron practicar con alguna libertad sus apostólicas virtudes, si bien muy poco después volvieron á Marruecos, y en esta ciudad permanecieron al lado de los cautivos hasta que Muley Ismaél los trasladó á Fez.

de Sichilmêsa, á quienes otros llaman Xerifes Filelis, mandaba en casi todo el Magreb, despacharon una comisión á la ciudad de Fez, capital de este último, rogándole que se dirigiese á Marruecos á tomar posesión de la ciudad, pues ellos estaban decididos á entregársela. El ambicioso Erraxíd ben-ex-Xerif recibió con suma benevolencia esta comisión; reunió al punto sus aguerridas huestes, y dirigióse con ellas á sitiar á Marruecos. Hallábase Muley Abubecr completamente desprevenido y sin precaución alguna, como que ignoraba la traición de sus desleales súbditos. Á los pocos días de haber plantado sus reales Muley Erraxíd frente á la plaza de Marruecos, le fué entregada ésta, y entró triunfante en ella corriendo el mes de Agosto de 1,668—1,079 de la hégira—, siendo proclamado por sus habitantes Sultán de todo el Magreb, mientras el desgraciado Abubecr se escondió en lo más apartado de su palacio.

El primer acto que Muley Erraxíd llevó á cabo después de pasados los primeros momentos de júbilo, fué poner en prisión á Muley Abubecr ben-Abdelquerím y á sus traidores vasallos, y después de tenerlos algunos días amarrados con una misma cadena, mandólos degollar á todos, juntándose la sangre del desgraciado Sultán con la de sus infieles súbditos. También hizo desenterrar el cadáver de Abdelquerím y quemarlo en una de las principales plazas de Marruecos; así lo afirman los mismos cronistas árabes.

Tan trágicamente concluyó la primera dinastía xerifiana en el Magreb, y Muley Erraxíd dueño ya de todo el Imperio, se volvió á Fez, dejando en Marruecos por Gobernador, y con el título de Virrey, á un sobrino suyo, llamado Muley Mohammed; de todo lo cual nos ocuparemos en el capítulo que sigue.

Antes de pasar á referir los comienzos de la nueva dinastía, séanos lícito dirigir una breve mirada retrospectiva sobre las relaciones de los Sultanes Hassaníes ó Saadíes con los europeos, y en especial con los españoles, tan vecinos al país.

Diremos ante todo que, no obstante las turbulencias del Imperio, los fanáticos magrebinos no cejaban en acometer á las

plazas que España poseía en el litoral. Á más de los ataques que en sus respectivos lugares de la Primera parte de esta Historia dejamos referidos, consta que D. Fernando Mascareñas, Gobernador de Tánger, vióse obligado á sostener casi diarias escaramuzas para reprimir la audacia de los moros, que si con frecuencia eran rechazados, nunca quedaban corregidos. Por su parte el Gobernador de Mazagán, D. Blas Téllez de Meneses, supo también desde 1,631 hasta 1,635 romper las emboscadas de los enemigos y rechazar con gloria á los habitantes de Acimur, de Tit y cercanías. En otras ocasiones pagaron los españoles su temeridad y poca prudencia; pues en una salida que hizo el Conde de Castelnovo, Gobernador de Mazagán, murió con 180 ginetes que le acompañaban, y en otras que verificaron los de Larache y Mehdía murieron hasta 1,800 soldados.

Ya hacía mucho tiempo que el imperio de los Sultanes (1) de Marruecos, estaba reducido al otro lado del Estrecho, merced al valor desplegado por la invicta nación española; y las comunicaciones del Magreb con la Europa eran completamente nulas, no habiendo en el Imperio sino muy pocos europeos, y éstos eran ó cautivos ó renegados; pues los muchos soldados que de España pasaron el Estrecho, y algunos otros aventureros, se habían ya extinguido, ó sus descendientes se mezclaron de tal modo con los mahometanos que llegaron á formar con ellos un solo pueblo, con unas mismas costumbres, religión, etc.

Los muchos cautivos que por este tiempo había en todo el Imperio llevaban una vida desgraciada, afligida y miserable; de noche los aherrojaban en lóbregas mazmorras, y de día, cargados por lo común de pesadas cadenas, trabajaban bajo el látigo del mahometano, que gozaba con los padecimientos del infortunado cautivo. Este infeliz no hallaba consuelo sino en el Misionero que se lo procuraba, exhortándole á la pacien-

(1) El primero que tomó el título de *Sultán*, sin dejar el de *Amir el-Múmenin*, fué Abdelmálic, hijo primogénito de Muley Zidán. Desde entonces hasta las potencias cristianas le dan el título de *Sultán de Marruecos, Fes, Sús y Taflete*.

cia, administrándole los auxilios de la religión y muchas veces haciendo el mismo Misionero los trabajos que la crueldad del señor imponía al esclavo. Los renegados, aunque muchas veces eran despreciados de los mismos mahometanos, otras llegaron á ser los confidentes de los Sultanes, como Muztafá y Juanetín Mortara, ó fueron también sus ministros, como el portugués Reduán Elche, que lo fué de el-Moluc, y por último no faltaron bajáes renegados como un tal Jaduar, y Mohammed, uno de los que dieron muerte á Abú Iezid el-Ualíd. Además, en esta época había en el Imperio tantos renegados que llegaron á formar un cuerpo de tropa, y á ser los más fieles servidores de los Sultanes, quienes no tenían inconveniente en confiarles la custodia de su persona. En la por tantos títulos infausta batalla de Alcázar-Quebir, consta que al lado de el-Moluc peleó esforzadamente un escuadrón compuesto exclusivamente de renegados, y ¡quién sabe si á ellos debieron los mahometanos la victoria!

Había otra clase de europeos en el Imperio, que no por ser menos en número dejaban de influir más que otro alguno en las comunicaciones de Europa con Marruecos y viceversa. Nos referimos á los Misioneros, quienes, en alas de la caridad cristiana, corrían á Marruecos con el piadoso objeto de socorrer á sus hermanos en la fe, los infelices cautivos, é ilustrar á los moros con la predicación de la verdadera luz del Evangelio de Jesucristo. Hubo, pues, en Marruecos Misioneros Franciscanos desde el siglo XIII, y desde ese tiempo puede decirse que casi no faltaron operarios evangélicos en el Magreb. Los Misioneros fueron en más de una ocasión víctimas de su celo, y de ordinario morían á manos de un príncipe fanático, ó de un Bajá, que juzgaba complacer al Sultán atormentando á los indefensos ministros de la Cruz, no faltando ocasión en la que el mismo Sultán era el verdugo de tan inocentes víctimas.

Por los años 1,630 no había en el Imperio un solo Misionero Franciscano, pues todos habían sido víctimas de la peste, empero un hecho, insignificante al parecer, fué el medio de que se sirvió la divina Providencia para abrir de nuevo las

puertas de Marruecos á los Misioneros. Abdelmálic, que tanto odiaba á los cristianos en los primeros años de su reinado, cayó enfermo y se le baldó un brazo, pero tuvo la fortuna de curarle un médico andaluz de Conil, cautivo, y de nombre Andrés Camelo. Quiso Abdelmálic recompensar al médico su habilidad, y éste por su parte no ansiaba sino verse libre de las cadenas del cautiverio, pero el Sultán, sea por el egoísmo de tenerle á su lado, ó por otro fin, no quiso ponerle en libertad, más en cambio le permitió que pasasen á Marruecos su mujer y tres Misioneros españoles. Cuando éstos cruzaron el Estrecho ya había muerto Abdelmálic, y Muley el-Ualíd, sucesor suyo, á duras penas permitió que los religiosos se quedaran en el Imperio.

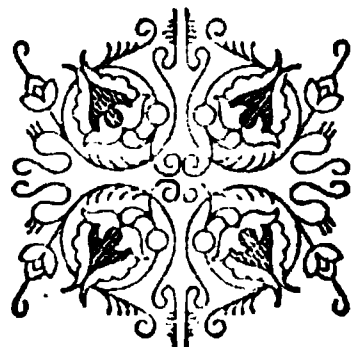
El influjo de estos Misioneros y de otros muchos que sucesivamente fueron llegando al Magreb se dejó sentir al momento. Así fué que por estos tiempos se verificaron las Embajadas de qué hemos hecho mención anteriormente; y, en virtud de las negociaciones de los Misioneros, los Sultanes marroquíes trataron con más humanidad, ó con menos barbarie, á los infelices cautivos, reprimieron algún tanto el corso y la piratería, permitieron la entrada en sus Estados á los europeos, dejándoles comerciar con alguna libertad, que antes no tenían, y el francés Mr. Sanson hasta consiguió celebrar un tratado con Abdelmálic.

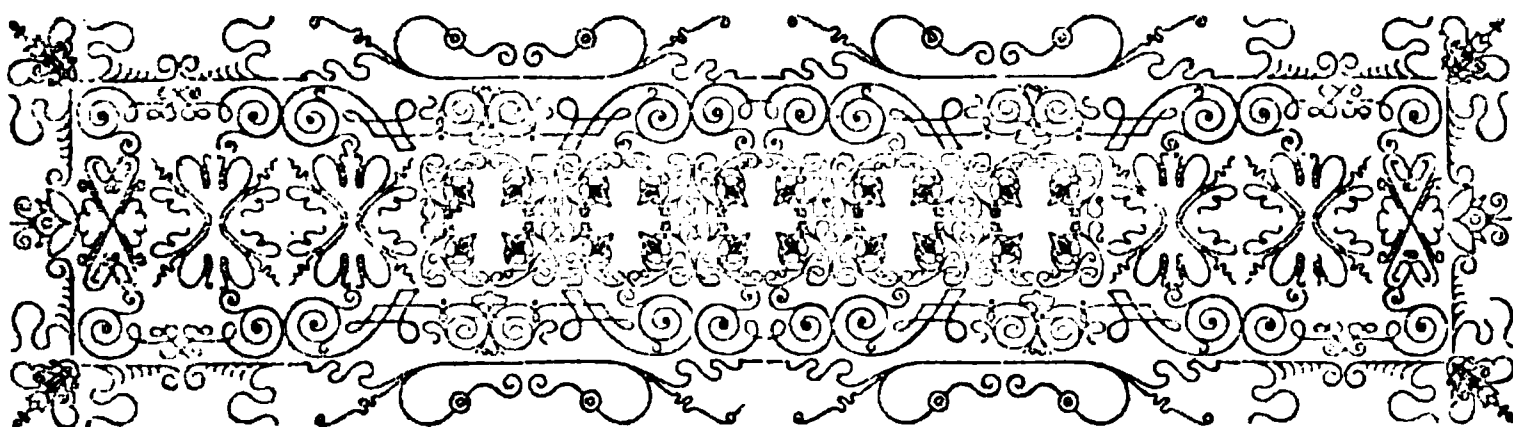
También por este mismo tiempo advirtiósese que se tenía en Marruecos más predilección por los españoles que por los de otra nación alguna. Ya dejamos dicho que Muley ex-Xiéj ben-Ahmed el-Manzúr pidió auxilio á España en las guerras que sostuvo contra su hermano Muley Zidán, y el otro Muley ex-Xiéj ben-Zidán, el hijo de la renegada por fuerza, envió á la Península al P. Fr. Matías de S. Francisco con muchos cautivos españoles, y con autorización de entablar negociaciones con Felipe IV para celebrar un tratado, en cuya virtud el Sultán marroquí pudiera acogerse con seguridad en España, si el Xerif sublevado en Taflete llegara á destronarle. Vuelta esta Embajada á Marruecos, con ricos presentes, obtuvo la li-

bertad de todos los cautivos españoles, aunque los libros árabes, de que hemos hecho mención arriba, y que tanto deseaba el Sultán, no los pudo obtener.

La influencia, pues, ya de los renegados, ya de los cautivos, y en especial de los Misioneros, dejábase sentir en el Imperio durante la dinastía hassaníia ó saadíia, y en la actual, sobre todo en algunos reinados, se dejó sentir mucho más, como tendremos ocasión de decir, advirtiéndose ahora, para concluir, que los Padres de la Orden de la Sma. Trinidad pasaron también á Marruecos por los años de 1,676 para redimir cautivos, permaneciendo en el Imperio unos tres años (1).

(1) Quien desee más detalladas noticias referentes á los trabajos de los Misioneros Franciscanos en el Imperio de Marruecos, puede verlos en nuestra ya citada obra *Apostolado Seráfico en Marruecos*—Madrid—1,896.





CAPÍTULO XV

Los Xerifes el-Aálauiin es-Sechelmásiin.—La peregrinación á la Meca.—Alí ben-Mohammed rey de Sichilmesa.—Su hijo Muley ex-Xerif.—Es vencido por Abú Hassún Omar rey de Iligh.—Pierde el reino y la libertad.—Por la generosidad de Abú Hassún Omar recupera ambas cosas.—Muere y le sucede su hijo Mohammed.—Muley Erraxid en el trono de Sichilmesa.—Conquista el Magreb y el reino de Iligh.—Sus crueldades.—Revolución abortada.—Muerte de Muley Erraxid.—Ghailán ante Larache.—Proclamación de Mohammed en Marruecos.—Muley Ismael proclamado Sultán en Mequinez.—Conquista á Fez y á Marruecos.—Los moros y los presidios españoles.—Crueldades y relajada vida del Sultán.—La Guardia Negra.—Recupera varias plazas de los cristianos.—Prolongado y estéril sitio de Centa.—La sucesión al trono.—Muerte de Muley Ismael.—El pueblo llora la muerte del tirano.



CORRÍA el año 1,266—664 de la hégira—, y vivía en Yambo—*Ianboá*—, en la Arabia, de donde era natural, un excelente musulmán llamado Muley Hassán ben-Kásem, el cual cansado, según parece, de morar en su tierra, y deseando ver más mundo que el que le rodeaba, á instancias de la tribu amacirga de Maghráua partió lleno de satisfacción para el Magreb, llegando el mismo año á la ciudad de Sichilmesa, capital del territorio de Taflete, donde fijó su residencia. Era éste, según él decía, un des-

cendiente de Hassán es-Sebt, hijo de Alí y de Fátima; y ya por esto, ya también por las excelentes cualidades de que se hallaba adornado, y muy particularmente por su religiosidad, no tardó mucho tiempo en captarse la amistad y las simpatías de sus correligionarios. No obstante el cariño que todos le profesaban llevaba Hassán ben-Kásem una vida bastante retirada, y de aquí el que fuese tenido en mucha veneración, hasta por los mismos merínidas que vivían en Sichilmesa. Por fin murió en esta ciudad y en una edad muy avanzada, siendo ignorada la fecha de su fallecimiento por los historiadores árabes, aunque nos refieren que el día de su entierro hubo cierto alboroto en Sichilmesa; pues mientras unos querían que fuese sepultado entre los principales de la ciudad, otros se opusieron enérgicamente, conviniendo por último en que se le diese sepultura en las afueras de la ciudad, pero en lugar preferente. Los historiadores europeos fijan su muerte en el año 1,326—726 de la hégira—, lo cual nos prueba los muchos años que debió haber vivido este musulmán.

Muley Hassán ben-Kásem tuvo solamente un hijo que se llamó Muley Mohammed, el cual llevó casi la misma vida de su difunto padre, y tuvo también un solo hijo, á quien puso el nombre de Muley el-Hassán para que en él se conservase la memoria de su abuelo. Murió Muley Mohammed ben-Hassán ben-Kásem en Sichilmesa, en 1,361—762 de la hégira—, y nada más nos dicen de él los cronistas árabes. Muley el-Hassán ben-Mohammed ben-Hassán sólo tuvo dos hijos, el primero se llamó Muley Abderrahmán el-Mecánii, y el segundo Muley Alí ex-Xerif es-Sechelmásii, que fué el primero de esta dinastía que tomó el nombre de Xerif. De él dicen los cronistas árabes que era un *hombre santo*, y lo alaban muchísimo por sus buenas y excelentes cualidades. Muley Alí ex-Xerif ben-el-Hassán, que murió en 1,437—840 de la hégira—, tuvo después de cuarenta años de edad, dos hijos, el uno llamado Muley Mohammed, nacido de una concubina, y el otro, que era el menor, Muley Yusef, y por sobrenombre Abú el-Mahásen—padre de la belleza—nacido de matrimonio legítimo según su ley. Este Muley

Yusef ben-Alí ex-Xerif es-Sechelmási ben-Hassán no tuvo hijos, según nos cuentan los cronistas árabes, hasta después de haber cumplido ochenta años de edad, y después de los ochenta años tuvo cinco, que fueron Sid Alí, el primogénito, Sid Ahmed, Sid Abdeluáhed, Sid et-Tálib y Sid Abdeluáhed el-Mecánii, de los cuales se dice que eran unos verdaderos *Marabut*. Entre éstos distinguióse el primogénito Alí ben-Yusef, el cual, después de la muerte de su padre, ocurrida en 1,485—890 de la hégira —fué considerado como el principal de los Xerifes entre todos los de su familia. Dícese que tuvo ochenta hijos varones, pero lo cierto es que, después de habernos cansado en revisar los cronistas árabes para aclarar este dato, sólo hemos podido hallar que « los hijos de Alí ben-Yusef fueron tres, » á saber, Sid Mohammed, Sid Mahráz y Sid Hâxem;» puede ser que éstos los haya tenido en su mujer legítima, y los demás en concubinas, pero sobre esto nada hemos podido indagar. Murió Alí ben-Yusef en 1,527—933 de la hégira—, y su hijo Sid Mohammed fué el que heredó entre la familia la primacía que tenía su padre como Xerif. Sid Mohammed ben-Alí ben-Yusef llevó también una vida muy retirada y pacífica; murió en una edad bastante abanzada, en 1,591—999 de la hégira—, habiendo dejado muchos hijos, y entre éstos á Muley Alí ex-Xerif el-Marrácxii ben-Mohammed ben-Alí ben-Yusef, que fué el primero de los individuos de esta familia que venimos numerando que probó en Sichilmesa á todos sus correligionarios su parentesco con el impostor profeta de la Meca, y fué además el fundador de la actual dinastía de los Xerifes el-Aâlauiín es-Sechelmásiin, llamados también Xerifes Filelis por varios historiadores europeos, y por otros Xerifes Hassaniies, valiéndose para fundar dicha dinastía de un medio bastante ingenioso, aun cuando la casualidad le favoreció en gran parte, como luego veremos.

Conocido es el precepto que tienen los musulmanes de ir á visitar la Meca, por lo menos una vez en la vida. Del Magreb, lo mismo que de los otros países mahometanos, han ido siempre en grandes caravanas á cumplir con este deber que les

impone su religión (1). Hacia el año 1,620—1,029 de la hégira—volvían de su peregrinación, los háches amacirgas y entre ellos Alí ex-Xerif el-Marrácxii iben-Mohammed ben-Alí, hombre que por su celo, por la religión de Mahoma y por llamarse descendiente del falso profeta era muy estimado y respetado de todos. Dedicado entre los amacirgas al cultivo de las tierras, dió la casualidad que desde su vuelta de la Meca á Sichilmesa había grandes cosechas y todo abundaba en el país, siendo así que los años anteriores habían sido muy secos, y por consiguiente no producía la tierra ni aún lo más necesario para el sustento de sus habitantes.

No dejó de favorecerle bastante esta casual coincidencia, que unida á la observancia de los preceptos del Alcorán, y á la creencia en que todos estaban de ser Muley Alí ex-Xerif el-Marrácxii ben-Mohammed descendiente de Mahoma, por Hasán, hijo segundo de Alí y de Fátima, fué causa más que suficiente para que el crédulo pueblo lo creyera enviado de Dios y protegido del profeta, y para que todos unánimemente lo proclamasen por su rey y señor. Estableció luego su corte en

(1) El fanatismo musulmán lleva anualmente á la Meca centenares de miles de mahometanos. Fanatizados por la idea de conseguir el paraíso de las huríes, y de beber el agua de Zemzen, que cura todas las enfermedades, reúnen á costa de grandes sacrificios la suma necesaria para el viaje, y, hacinados en los buques que los trasportan hasta Chadda, van después á pie 85 kilómetros que dista la Meca, y allí acampan en improvisadas tiendas los unos y al aire libre los otros. En los alrededores de la Kaaba permanecen muchos días sacrificando miles y miles de carneros, y, sin cuidarse para nada de las más rudimentarias leyes de la higiene, viven confundidos con los despojos de estos sacrificios, con los productos escrementicios y con los miles de cadáveres mal sepultados. Es más, durante todo el viaje jamás se mudan la ropa, considerando como un deber el no lavarla, y no cuidándose de la higiene y limpieza. De aquí es que las enfermedades infecciosas se ceban en los peregrinos, causando centenares de víctimas, y al volver á sus respectivos países llevan en sí mismos y en sus mugrientos ropajes, que han de conservar como venerandas reliquias, gérmenes de mil enfermedades. Muchas veces hemos sido testigos de cuanto decimos, y hasta tuvimos la desgracia de viajar en el mismo vapor que llevaba más de ochocientos peregrinos, convenciéndonos de que no hay cosa más inmundicia que estas peregrinaciones musulmanas. Por esto mismo creemos que las Potencias europeas que tanto desean, según dicen, el progreso de la humanidad, harían á ésta un bien inmenso si consiguieran quitar de un todo la peregrinación á la Meca.

Sichilmesa, cuya ciudad, y lo mismo todo el territorio de Tafillete, del cual era Sichilmesa capital, no reconocía por entonces la autoridad de los emires de Marruecos y, por lo mismo, era gobernada por los xiéjes de sus respectivas kabílas y tribus.

Gozoso y tranquilo pudo Muley Ali ocupar el trono de Sichilmesa sin grandes dificultades, merced á la universal anarquía en que por aquellos años estaba sumido el Magreb, y llegó pacíficamente al término de su vida en el año 1,632—1,042 de la hégira—, sucediéndole su hijo Muley ex-Xerif *es-Sechelmásii* ó *el-Hassánii*, nombres que tomó esta nueva dinastía, ya del país donde fué primeramente rey, ya del hijo de Fátima, llamado Hassán es-Sebt, de quien se glorían descender los actuales individuos de la familia imperial de Marruecos (1). Este Muley ex-Xerif ben-Ali era un hombre más propio para el descanso y tranquilidad de la vida doméstica, que para los azarosos empleos de la guerra, y para los cuidados que necesariamente lleva consigo el gobernar un Estado, *máxime* como éste, que entonces estabase aún formando. Cuéntase de Muley ex-Xerif ben-Ali, como prueba de sus costumbres, que tuvo en sus propias mujeres ochenta y cuatro hijos y ciento veinticuatro hijas.

Envidioso Abú Hassún Omar es-Semalálii, conocido también por Abú Damíaa, rey de Iligh, en la provincia del Sús el-Aksa, de la felicidad de Muley ex-Xerif ben-Ali le declaró la guerra, y en la primera batalla quedó vencido Muley ex-Xerif, y Abú Hassún Omar dueño absoluto de todo el reino de

(1) Los fundadores de las más famosas dinastías marroquíes tomaron por pretexto la defensa de la religión para embaucar á sus prosélitos, y como los magrebinos han sido siempre tan fanáticos por las cosas de su religión, y siempre veneraron á cualquiera que se dijera descendiente de Mahoma, de aquí que todos los impostores se han atribuido un origen sagrado para todo musulmán, sin que ni uno solo se haya tomado la molestia de probar su descendencia de Mahoma. Por esto creemos que los Xerifes el-Aálauín es-Sechelmásiin, los Saadíes ó Hassaníes y todos los que en Marruecos se consideran descendientes de su profeta, si les es fácil decirlo, y á los incultos y fanáticos moros en creerlo, no les será tan fácil el probarlo: pero ellos lo dicen, los creemos bajo su palabra, y aun añadiremos en su lugar correspondiente la genealogía del actual Sultán.

Sichilmesa, quedando, además, prisionero el Xerif y despojado de todo, hasta de sus propias mujeres. En su prisión no echaba de menos el imbécil Xerif ni el reino de que había sido despojado, ni todas sus demás propiedades y riquezas, y ni aun le era penoso estar privado del precioso don de la libertad con que Dios le había adornado. Lo único que echaba de menos eran sus mujeres y concubinas, por las que se humilló hasta rogar á su vencedor y carcelero que le concediese por lo menos una de las segundas para compartir con ella su soledad. Al oír Abú Hassún Omar una petición tan baja y degradante dió orden para que se le entregara la negra más horrible y repugnante que hubiese entre sus esclavas. Recibióla el Xerif con gran alegría y no poca satisfacción, y en ella tuvo dos hijos, Erraxíd que era el mayor, é Ismâel que fué el menor.

La circunstancia de no ser el rey de Ilíh hombre ambicioso ni muy cruel, hizo que la prisión del Xerif fuese más tolerable y llevadera. Por fin, viéndole el rey reducido á la condición de simple particular y privado de su libertad, después de haber ocupado un trono, le volvió generosamente su reino y con él la libertad. Alegre y gozoso el Xerif dirigióse á Sichilmesa, y allí sólo se ocupó en hacer bien á su pueblo y en administrar rectamente la justicia hasta su muerte, que fué en 1,652—1,062 de la hégira—, en la capital de sus Estados (1). Sucedióle su hijo Mohammed, cuyo reinado fué muy pacífico; pues además de ser este príncipe de buenas costumbres, únicamente se ocupaba en procurar el bien de sus súbditos y gobernarles con sabia y prudente clemencia. Desgraciadamente para éstos fué muy corto su reinado, porque Muley Erraxíd, hijo de Muley ex-Xerif y de la esclava de Abú Hassún Omar, hombre intrépido, ambicioso y cruel, se levantó contra su hermano Mohammed, y después de haber destrozado sus tropas, le cogió prisionero y le obligó á que él mismo se quitara la vida en 1,664—1,075 de la hégira—.

(1) El cronista árabe ex-Xiéf Ahmed ben-Jáled dice que Muley ex-Xerif ben-Alí murió en Sichilmesa el día trece de Ramadán del año 1,069 de la hégira, que corresponde al 1,659 de nuestra era.

Erraxíd, á pesar de sus malas cualidades, era hombre de indisputable valor; y como era además muy ambicioso, concibió la idea de conquistar todo el Magreb. Le animaba mucho á realizar esta idea el estado de anarquía y disolución en que se hallaba en aquella época el desventurado país marroquí, pues, por lo que llevamos referido, ya habrán comprendido nuestros lectores que las guerras eran continuas, las rebeliones frecuentes, y la usurpación, el asesinato y hasta el fratricidio imperaban en el Magreb. Dueño ya Muley Erraxíd ben-ex-Xerif de Taza y Sichilmesa, reunió un copioso ejército y se puso al frente del mismo, marchando sobre la ciudad de Fez, á la cual puso sitio. Después de sostener algunos combates con los sitiados, apoderóse de la ciudad, entrando en ella á sangre y fuego en 1,665—1,076 de la hégira—y sucesivamente fueron cayendo bajo su dominio el Gharb y el Rif. Volvió luego triunfante sobre el reino de Marruecos, peleó contra su rey Muley Abubecr ben-Abdelquerím ex-Xabáni, y tomó la ciudad, que le entregaron los pérfidos ministros de este desgraciado Emir, á quien quitó la vida al mismo tiempo que á los traidores. No concluyeron aquí sus victorias. Las dos célebres ciudades de Rabat el-Fath y Salé gobernábanse entonces sin dependencia alguna de los emires de Marruecos y xiéjes de Fez, por ser unos y otros incapaces de someterlas á su respectiva autoridad. Pues bien, Muley Erraxíd ben-ex-Xerif con sus aguerridas huestes las venció en la primera batalla y las hizo reconocer mal de su grado el dominio que la victoria le dió sobre ellas.

Conquistado todo el N. del Magreb, volvió Muley Erraxíd sobre el Sús el-Aksa, y sus victoriosas armas lo dominaron todo, haciendo atroces escarmientos en todas las poblaciones que le oponían alguna resistencia, y derramando el terror y el espanto por doquiera que pasaba; empero al repasar las altas montañas del Átlas encontró grandes grupos de moros bien organizados y dispuestos á impedirle el paso á todo trance (1). Sin embargo, Muley Erraxíd ben-ex-Xerif animando á

(1) Estos moros que ocupaban las montañas del Átlas, y que tan tenazmente trataron de impedir el paso á las aguerridas huestes de Muley Erraxíd, eran, al

sus tropas, ya con bélicas palabras, ya también con su ejemplo, sostuvo varios y encarnizados combates con el enemigo, en los que casi siempre le favoreció la victoria. En Hestúca mató, según los cronistas árabes, más de mil quinientas personas, en Sáhel más de cuatro mil, y, continuando su marcha triunfal, llegó al reino de Ilígh, que también conquistó rápidamente después de haber vencido á su rey, y de haberle hecho más de dos mil muertos. Todo esto sucedía corriendo el año de 1,670—1,081 de la hégira.—

Había sucedido á Abú Hassún Omar en el reino de Ilígh su hijo Abú Abdalah Mohammed, á quien algunos llaman Sidi Alí, el cual vencido en campal batalla por Muley Erraxíd, como acabamos de decir, huyó á la Nigricia, hasta donde le persiguió su vencedor, deseoso de vengar en el hijo de Abú Hassún Omar el destronamiento de Muley ex-Xerif, su padre. Así lo hubiera efectuado el iracundo Erraxíd, si un ejército de cien mil negros no le hubiera salido al encuentro, impidiéndole la entrada en aquel territorio, y salvando al fugitivo Abú Abdalah Mohammed de las iras de su perseguidor.

Imposibilitado Muley Erraxíd para continuar sus conquistas, volvió á su Imperio, que ya se extendía desde el cabo Nun hasta el río Moluya, y se consagró exclusivamente al cuidado de los asuntos interiores de sus Estados. Después de tan grandes conquistas, y de haber devuelto al Imperio su antigua unidad, de esperar era que el Sultán tratara de hacer felices á sus súbditos. Sin embargo, Muley Erraxíd, llevado de sus instintos sanguinarios y crueles, ordenaba quitar la vida á cualquiera de sus vasallos por el más insignificante delito, ó con el más fútil pretexto, siendo él mismo, por lo regular, el verdugo de sus víctimas, y complaciéndose en herir con sus propias manos los pechos de las mujeres prisioneras para que confesasen el sitio donde sus maridos tenían escondidos sus

decir de algunos historiadores, descendientes de más de cincuenta mil cristianos cautivos que Yacub el-Manzúr llevado había de la Península española para ocuparlos en la fábrica de los muchos edificios con que embelleció la ciudad de Marruecos.

tesoros. Por su mucha é inaudita crueldad concibieron tal terror y miedo los habitantes de la capital, que no había en ella quien recogiera las cosas perdidas por las calles. Se refiere á este propósito, que uno de sus ministros encomiaba en su presencia esta gran seguridad, y adulándole por su rigurosa justicia, dijo, dirigiéndose al Sultán: *Hace muchos días que anda tirado por las calles un costal de nueces y nadie se ha atrevido á cogerlo. Pues ¿cómo lo sabeis?* preguntó el Sultán: *Lo sé*, dijo el ministro, *porque di con el pie en el saco*. Entonces ordenó el Sultán á sus guardias que le cortaran el pie; cuya orden fué ejecutada en el acto. Este hecho prueba bien la crueldad de Muley Erraxid, aunque él siempre se creía y hasta se preciaba de justo.

Cuando Muley Erraxid conquistó la ciudad de Marruecos dejó en ella de Gobernador á su sobrino Muley Mohammed ben-Mohammed ben-ex-Xerif. En los primeros días de su gobierno concibió Mohammed el pensamiento de hacerse independiente, pues le parecía una afrenta estar sujeto al Sultán de Fez cuando Marruecos había sido por espacio de muchos años capital de todo el Magreb. Había comunicado esta idea á sus alcaides, quienes aplaudieron el proyecto del Gobernador, y se ofrecieron gustosos á secundarlo, ayudándole con todas sus facultades; mas como los preparativos para declararse independiente no se hacían con la prontitud que todos deseaban, ni con la cautela necesaria para tales casos, no pudo menos de llegar á oídos de su tío, que á la sazón se hallaba en Fez.

No era Muley Erraxid hombre que se descuidase en los peligros, y así luego que tuvo noticia de los proyectos del sobrino, dió las oportunas órdenes para preparar su caballería, que era muy numerosa, y con ella se presentó repentina é inesperadamente ante las puertas de Marruecos. Como los conjurados no habían dispuesto todas sus cosas para poder resistir al Sultán y defender la descada independendia, salieron á recibirlo con toda pompa y aparato, para así disimular mejor su traición. No se dió por entendido Muley Erraxid; y, como quien ignoraba los proyectos de sus contrarios, y obrando con todo disimulo, ocupó con sus tropas los puntos más fuertes y

avanzados de la ciudad, y, cuando ya lo tenía todo dispuesto, aprisionó repentinamente á todos los amotinados. Á su sobrino Muley Mohammed ben-Mohammed, si bien le perdonó la vida, lo envió desterrado á Taflete.

De esta suerte concluyó la conjuración tramada en Marruecos; y el Sultán, para manifestar su agradecimiento á los confidentes que le dieron la noticia de lo que contra él se maquinaba, dispuso una solemne fiesta, en la que hubo corrida de lanza y pólvora. Asistió á ella Muley Erraxíd para darle más realce con su presencia, y quiso también tomar parte en el juego de la lanza; pero, como se hallase completamente embriagado, cayó del caballo, y tan terrible golpe recibió en la cabeza, que, de resultas, espiró á los tres días corriendo el año 1,671—1,082 de la hégira—, siendo sepultado en la alcazaba de la misma ciudad de Marruecos.

Al principio del reinado de Muley Erraxíd, y debido á las turbulencias del Imperio, y del favor que le prestaron los españoles, llegó á dominar gran parte del N. de Marruecos el famoso Gobernador Sidi Ghailán. Este Gobernador, ingrato como todo ambicioso, deseó conquistar á Larache, y al efecto proclamó la guerra santa entre los suyos y allegó un ejército de más de 40,000 hombres, con una multitud de mujeres y gente menuda, ansiosa de poblar la plaza que ya contaban como suya. Quiso Dios que un cautivo, testigo de cuanto pasaba entre los moros, pudiera escaparse, y se refugió en la plaza española el 24 de Febrero de 1,666—1,077 de la hégira—, dando cuenta de todo al Gobernador de Larache, D. Juan Alvarado de Bracamonte. Apresuróse éste á dar aviso al Duque de Medinaceli, General de las costas andaluzas, y, preparándose para la defensa, dividió el mando de sus tropas entre sus mejores Capitanes Diego Díaz Landero, Gregorio Valero, Diego López y el Sargento Mayor de la plaza, señalando también el puesto que cada uno debía ocupar. Así las cosas llegó la noche del 1.º de Marzo, y sigilosamente se acercó el enemigo á la plaza, acometiéndola con tanto ímpetu que asaltó la Puerta del Campo, rompió el rastrillo y se hizo dueño del rebollín que

cubría la del foso. Allí les embistieron los sitiados con tanta energía y valor que quebrantaron las fuerzas enemigas y les obligaron á abandonar el puesto con grandes pérdidas. Por la muralla denominada de S. Francisco se atrevieron los moros á plantar las escalas, pero la mosquetería y artillería de la plaza les obligó á retroceder. Esto mismo sucedió en la torre de Santa María y en el reducto de S. Antonio, en el que fué herido el Sargento Mayor. Entretanto que esto pasaba en la plaza cinco barcas cargadas de moros se acercaron por el río á Larache, pero una saetía genovesa, que acababa de llevar bastimentos al presidio, se defendió tan valientemente, que rechazó el abordaje é hizo retroceder á los agresores con pérdida de una de las cinco barcas. Viendo Ghailán el mal resultado de su empresa y la mucha pérdida de su gente, batió retirada sin ganas de volver á acometer á Larache.

Dejó Muley Erraxíd ben-ex-Xerif dos hijos, pero tan jóvenes que no pudieron empuñar las armas para defender sus derechos á la imperial corona. Su sobrino Muley Mohammed ben-Mohammed ben-ex-Xerif, que aun no había llegado á Taflete, lugar de su destierro, cuando supo la muerte de su tío volvió inmediatamente á Marruecos muy conñado en la buena voluntad que el pueblo le manifestaba y en los no pocos partidarios que tenía en la tropa de caballería que de Fez había traído su tío. Presentarse en Marruecos y jurarle todos obediencia fué cuestión de momentos; por cuya causa corrieron por el Imperio á un mismo tiempo la noticia de la muerte de Muley Erraxíd ben-ex-Xerif, y la proclamación de Muley Mohammed ben-Mohammed. Poco tiempo, sin embargo, debió haber reinado este príncipe en Marruecos, porque habiendo salido de Sichilmesa con un buen ejército un primo suyo llamado Abulâbbás Ahmed ben-Mahráz ben-ex-Xerif, después de haberse apoderado de algunos pueblos del Sús, marchó sobre Marruecos, en el mismo año de 1,672—día 7 de Záfar del 1,083 de la hégira—, entrando á sangre y fuego en la ciudad, donde fijó su residencia (1).

(1) Algunos historiadores europeos han confundido á Muley Mohammed ben-Mohammed ben-ex-Xerif con su primo Muley Abulâbbás Ahmed ben-Mahráz ben-

Era por entonces Gobernador de la ciudad de Mequinez Muley Ismâel, hermano del difunto Erraxíd é hijo también de la esclava que Abú Hassún Omar es-Semaláli diera á Muley ex-Xerif. Muley Ismâel tenía á su servicio un cautivo de Málaga llamado Fernando del Pino, hombre muy discreto y de un talento extraordinario. Como era muy querido de su señor, atrevióse á decirle el día mismo que llegó la noticia de la muerte de su hermano, que nadie sino él tenía derecho á sucederle en el trono, y que desde luego debía hacerse proclamar Sultán, puesto que Muley Abulâbbás Ahmed era simplemente un usurpador. Manifestóle el príncipe que no tendría séquito y que no habría quien defendiera sus banderas; pero insistió el cautivo, poniéndose luego en relación con los principales de la ciudad, y alcanzó de ellos que siguieran el partido de su señor, quien, además de tener derecho á la corona, había dado inequívocas pruebas de saber gobernar. Consiguió por fin la persuasiva elocuencia del malagueño cautivo que Muley Ismâel ben-ex-Xerif, al frente de los magnates de Mequinez, recorriese á caballo las principales calles de la ciudad, y que sus habitantes llenos de júbilo le proclamasen Emperador y acudiesen presurosos á besar el pie á su nuevo señor.

Acto continuo avisóse, en el referido año de 1,672—1,082 de la hégira—á todas las poblaciones principales del Imperio, notificándoles esta proclamación, que casi todas aprobaron, reconociendo al nuevo Sultán; empero alguna, como Fez, no quiso prestarle obediencia. Bien conocía Muley Ismâel las malas consecuencias que el ejemplo de la ciudad de Fez podría traer, y lo necesario que le era dominar pronto aquella ciudad, que sin disputa era la más importante de todo el Magreb. No tardó, pues, en reunir todas sus tropas y con ellas sitió á dicha ciudad, la que, después de algunos días de bombardeo,

ex-Xerif, resultando de esta confusión que los hechos del segundo se los atribuyen al primero. El sobrino con quien tuvo que luchar Muley Ismâel al principio de su reinado no fué Muley Mohammed ben-Mohammed, sino Muley Abulâbbás Ahmed ben-Mahráz.—Véase la crónica árabe de Ahmed ben-Jâled, tomo 2.º, p. IV, páginas 22 y 23—.

tomó por asalto, derribó todo el muro que miraba á la parte alta de la población y en ella se hizo coronar Sultán del Magreb, á gusto ó disgusto de los fásis.

Luego que Muley Ismâel ben-ex-Xerif se vió reconocido por la ciudad de Fez en 1,673—1,084 de la hégira—, y después de haber arreglado las cosas para el buen gobierno de la misma, se puso al frente de sus mejores tropas y fuése sobre Marruecos, en donde seguía mandando su sobrino Muley Abulâbbás Ahmed. Cuando éste tuvo noticia de la venida de su tío, reunió sus huestes y salió á encontrarle, juzgando más acertado presentarle batalla en campo descubierto, que esperarle dentro de la ciudad. Dióse en efecto, en 1,674—1,085 de la hégira— una encarnizada batalla en *Abú Aâkâba*, cerca de Guadelâbíd, en la que quedó completamente derrotado Abulâbbás Ahmed, viéndose precisado á huir en retirada á la ciudad de Marruecos, donde se fortificó del mejor modo que pudo. Marchó Muley Ismâel en su persecución; pero cuando Abulâbbás Ahmed se enteró, por los espías que había dejado en el camino, de que su tío se acercaba á la ciudad, dividió sus tropas, y dejando parte de ellas dentro de la población, para su defensa, salió con un regular cuerpo de ejército á detener la marcha de Muley Ismâel. Éste lo hizo huir inmediatamente en precipitada fuga, y, después de haberse apoderado de la ciudad en 1,675—1,086 de la hégira—marchó presuroso sobre su sobrino Abulâbbás Ahmed, el cual, viéndose perseguido con la mayor actividad por su tío, tuvo que refugiarse en las montañas de Tarudánt.

No ignoraba Muley Ismâel que mientras su sobrino tuviera vida había de disputarle la corona, y que no se satisfaría su ambición ínterin no mandara como Sultán. Por esto mismo, y sin descansar un solo momento persiguió á Muley Abulâbbás Ahmed hasta lo más encrespado de las montañas; pero antes de darse una nueva batalla, sus propios soldados vendieron al infortunado Abulâbbás Ahmed ben-Mahráz ben-ex-Xerif, y le entregaron á su tío, quien ordenó que fuese decapitado en el acto. Terminada esta guerra se volvió Muley Ismâel á la ciudad

de Marruecos, en la que entró triunfante en 1,677—1,088 de la hégira—, y no en el 1.º de Junio de 1,672, como dicen algunos historiadores, en cuyo año casi acababa de morir Muley Erraxíd.

Reconocido ya Muley Ismâel ben-ex-Xerif por Sultán en casi todo el Imperio y antes de salir de Marruecos para Fez, que entonces era la capital, hizo demoler las mejores fortalezas de la primera, la redujo á ciudad particular, y puso en ella un simple Gobernador. Después, para asegurarse más en el trono, encarceló á varios de los xerifes, y á los que podían causar alguna alteración en sus Estados les mandó cortar la cabeza; política bárbara y cruel, pero que le aseguró la corona por muchos años. Á los cautivos, que hasta entonces habían residido en su mayor número en la ciudad de Marruecos, los llevó consigo á Fez, y por esto los Misioneros Franciscanos abandonaron la pobre vivienda que en aquella ciudad tenían, y edificaron una iglesia y convento en Fez, donde se establecieron con el fin de administrar los auxilios de la religión á aquellos infelices.

Ínterin el nuevo Sultán por la fuerza de las armas se hacía reconocer Emperador de Marruecos, en la costa del N. del mismo Imperio se verificaban hechos que no debemos pasar en silencio. Una poderosa familia de Tetuán, conocida por los Nicacices, y partidaria del famoso Sidi Ghailán, cansada de las frecuentes guerras que sostenía unas veces con los moros y otras con los cristianos, ajustó treguas por seis meses en 1,672 con el Marqués de Torres Vedras, Gobernador de Ceuta, señalando ambas partes como campo neutral Benzús y el monte de S. Francisco hasta el de la Condesa, de donde los de Ceuta se surtían de frutas y maderas.

Además, España puso por este tiempo los ojos en el Peñón de Alhucemas, próximo al de la Gomera, y roca que surge cerca de la embocadura del riachuelo Nacor en la bahía que forman los cabos Quilates y Morro. Á pesar de lo impetuosas que son las corrientes de su pequeño surgidero, venía sirviendo de guarida á los piratas, y para quitarles este abrigo fué

en 28 de Agosto de 1,673—1,084 de la hégira—el Príncipe de Monte-Sacro, General de Andalucía, con una pequeña escuadra, y á poca costa se apoderó del Peñón y lo fortificó suficientemente para poder defenderse de las embestidas de los moros. Desde esta fecha no ha salido del dominio de España.

En este mismo año salió Muley Ismâel á combatir á Sidi Ghailán, moro importante en el Imperio, pero que no había reconocido su autoridad, por estar apoyado por los poderosos Nicacices. El 1.º de Septiembre se hallaron frente á frente los dos ejércitos, y en el primer encuentro fueron destrozadas las huestes de Ghailán, á lo que contribuyó no poco el haber caído muerto este General al comienzo de la pelea. Los Nicacices en número de 60 hombres y 18 mujeres se refugiaron en Ceuta y los demás se fueron á Mequinez á prestar obediencia á Muley Ismâel, quien en pago de su sumisión los mandó decapitar.

En Junio de 1,674 trató de sorprender á Ceuta el General Muley Alí es-Sâid, y con un ejército de 10,000 hombres se emboscó en sus campos sigilosamente. En esto llegó el 15 del referido mes y un destacamento que salió á forrajear cayó en la celada, pero socorrido oportunamente, y favorecido de la artillería del presidio, pudo retirarse á la plaza de armas. Entonces el Marqués de Trucifal acometió á los moros al grito de Santiago y S. Antonio, y tanto se peleó por una y otra parte que los cristianos agotaron las municiones. La Marquesa notó desde los balcones de su casa lo escaso del fuego, y, presumiendo la causa, se fué con una multitud de mujeres á los almacenes, y despreciando los peligros, las llevaron á los combatientes. Socorridos de esta suerte nuestros soldados consiguieron poner en fuga á los moros, después de dejar 400 cadáveres en el campo y 160 hombres en poder de la guarnición, que mezclaba con las fervorosas gracias al Dios de las batallas entusiastas vivas á la Marquesa.

También los otros presidios españoles, reducida su guarnición y en lastimoso estado, por el abandono en que los tenía el Gobierno de Madrid, tuvieron que sufrir bastante por parte de los moros. El Peñón de la Gomera se hallaba en gran apuro,

y su guarnición recurrió al Rey y al General de Andalucía, pero se hicieron sordos á sus clamores, y sin esperanza de humano socorro puso de manifiesto á Jesús Sacramentado, y, cuando sólo contaba con un poco de bizcocho, oyó el Señor las fervientes súplicas de la piadosa guarnición, enviándoles un abundante comboy, que les sacó de tan aflictiva situación. Poco después de esto acometió á la fortaleza Alí Fortáz ? con 10,000 hombres, pero el valiente Alférez Alfonso de Lara rechazó el ataque, y la guarnición mora de 6,000 hombres, que continuó sosteniendo el bloqueo del presidio, fué derrotada por D. Rodrigo Castel Blanco, que le hizo perder más de 1,000 hombres en la pelea y le obligó á levantar el bloqueo.

En este mismo año, ó sea en 1,680—1,091 de la hégira—, se atrevieron nuevamente los moros á embestir á Ceuta, pero el Conde de Puñonrostro les presentó batalla y les puso en precipitada fuga, después de quedar en el campo 400 moros muertos y 80 cautivos, aunque con pérdida por nuestra parte de algunos valientes Caballeros, que ganosos de pelear, tanto se metieron entre los enemigos, que les cortaron la retirada y no pudieron regresar á la plaza.

Volviendo al Sultán diremos, que todos los vicios de Muley Erraxíd los poseía su hermano Muley Ismâel, pero en la ferocidad é instintos sanguinarios le excedía sobremanera. Durante su reinado pendieron diez mil cabezas humanas de las almenas de Fez y Marruecos. Á pesar de que era de corta estatura, y un tanto obeso, montaba á caballo con suma agilidad, y para probar su destreza cortaba de un tajo con su alfange la cabeza del *feliz* esclavo que le tenía el estribo; y hemos dicho feliz, pues por tales se tenían sus imbeciles esclavos al morir á manos de su señor (1). En lo lujurioso superó á todos sus predecesores en el trono, puesto que, según se cuenta, llegó á

(1) Seríamos demasiado molestos á nuestros lectores si refiriésemos los muchos é inauditos tormentos que Muley Ismâel hizo sufrir á sus súbditos, incluso varios de sus hijos. El curioso que desee tener alguna idea de ellos puede leer la *Misión historial de Marruecos*, escrita por el Rdo. P. Fr. Francisco de S. Juan del Puerto, cronista de dichas Misiones, en las que pasó la mayor parte de su vida,

tener dentro de su palacio ocho mil mujeres, y dejó, si es verdad lo que se nos refiere, novecientos hijos y trescientas cuarenta y dos hijas, y como si esto no fuera bastante tuvo atrevimiento de pedir en matrimonio á Luis XIV la hija de la duquesa La Valliere. Con tales ejemplos de lujuria y barbarie el pueblo magrebino llegó á embrutecerse casi tanto como se halla en nuestros días.

En medio de tantos vicios tenía Muley Ismâel algunas buenas cualidades; era, ciertamente, previsor, sufrido y valiente. Veía que los hijos de Erraxíd no cejaran en su propósito de conquistar el trono de su padre, y como sus propios hijos, especialmente Muley Mohammed y Muley Zidán, le habían declarado más de una vez la guerra desde las provincias que gobernaban, y como el pueblo todo del Magreb había de cansarse necesariamente de un rey tan déspota y cruel, envió Muley Ismâel emisarios al Sáhara para que le trajeran negros, y comprando los que estaban en poder de particulares, con ellos creó la famosa *Guardia Negra*, á la que concedió grandes privilegios, le dió cuantiosas sumas de dinero, y le encomendó la guarda y custodia de su persona y de las principales fortalezas del Imperio.

Viendo Muley Ismâel que en sus Estados había enclavados varios é importantes puertos que pertenecían á España y Portugal, respectivamente, decidió hacer la guerra á estas dos naciones y arrebatárles la posesión de dichos puertos, para que únicamente la planta musulmana pisara la tierra de África. Con efecto, reunió un fuerte ejército y con él puso sitio á la Maâmóra su General Omar, y después de varios asaltos se posesionó el Sultán de la plaza española el 30 de Abril de 1,681—1,092 de la hégira—, según dejamos referido en el cap. VI de la primera parte. También se posesionó este Sultán de Tánger en 1,684—1,095 de la hégira—, después que fué abandona-

precisamente en el reinado del mismo Ismâel. Ya que hablamos de esta interesante obra, séanos lícito añadir, que ella nos ha servido de mucho para aclarar algunos hechos relativos á la dinastía anterior y á la actual hasta el año 1,708 en que se publicó dicha obra en Sevilla.

da por los ingleses. Entonces creyó Muley Ismâel que podría dirigir sus tropas contra Larache. Auxiliado, pues, del rey de Francia sitió á esta ciudad en el año de 1,689, y después de varios combates, hallándose los españoles sin fuerzas, ni municiones, y sin poder recibir auxilio alguno de la Península, se apoderó de la plaza en el mismo año de 1,689—18 del mes de Mohárrem del año 1,101 de la hégira—, como ya hemos hecho constar con alguna extensión en el referido cap. VI.

Ya no quedaban á los cristianos más posesiones en la costa de Marruecos que Mazagán y Ceuta, con algún otro presidio de menor importancia. Muley Ismâel, constante en su propósito, y viendo que la fortuna estaba de su parte, puso sitio á la ciudad de Ceuta en 1,694—1,105 de la hégira—con un ejército de cuarenta mil hombres mandados por el famoso General el-Káid Abulhassán Alí ben-Abdalah. La guarnición de la plaza se componía de 1,000 infantes, 100 caballos, 80 artilleros, 60 marinos y 200 Eclesiásticos, paisanos y desterrados. El Sultán ordenó construir casas para los principales jefes, y una pequeña mezquita para la oración. Edificó asimismo reductos y fosos alrededor del campamento, y la lengua de tierra que une á Ceuta con el continente la cercó de trincheras. Todo iba encaminado, al parecer, á cercar la ciudad, que nunca fué atacada en forma. Libres las comunicaciones de Ceuta por el mar, fué siempre socorrida oportunamente la guarnición, la cual no dejaba de hacer salidas y causar daños á los enemigos. Éstos por su parte se mantenían constantes en sus posiciones, aunque sin causar daño de importancia á nuestras tropas. Sin embargo, el-Káid Abulhassán Alí ben-Abdalah pudo armar unas barcas en las ensenadas que dominaba con sus fuegos, y con ellas hizo algunas presas en los buques mercantes españoles, asesinando bárbaramente á los infelices que cayeron en sus manos.

Desde los primeros días del sitio de Ceuta se había formado una compañía de Eclesiásticos que siempre peleó con valor por la defensa de la Religión y el honor de la patria. En todos los asaltos se distinguieron estos Sacerdotes, y en los que tu-

vieron lugar el 11 y 12 de Enero de 1,695 una bala de cañón destruyó el pie á D. Antonio Camuñes y llevó una pierna á D. Antonio Piñero, individuos de la referida compañía.

Después de innumerables asaltos de los moros—provistos de víveres por los ingleses—y de heroicas defensas de los ceutíes, llegó el tiempo en que, habiendo vuelto de Sicilia las tropas españolas, por haber evacuado España aquel reino, el Gobierno de Madrid las mandó en 1,720—1,132 de la hégira—á defender la fortaleza sitiada por Muley Ismâel. El tesón y la obstinación de éste hallaron un fuerte é invencible obstáculo en el valor de nuestros soldados, que, guiados por el Marqués de Lede, hicieron proezas de valor. El 15 de Noviembre D. José de los Ríos, simulando un desembarque, cañoneó con sus galeras á los sitiadores, ínterin el Marqués de Lede con un respetable ejército dividido en cuatro columnas, de seis ó siete batallones cada una, atacó con tal furia y denuedo á los moros que les obligó á retirarse á su campamento, abandonando las paralelas. Pero nuestras tropas, animadas con este primer triunfo, continuaron el ataque, y después de cuatro horas de combate se posesionaron del bien fortificado campamento de Muley Ismâel, huyendo el ejército mahometano parte para Tetuán y parte para Tánger, y dejando cerca de 500 cadáveres en el campo, aunque los españoles tuvieron 300 entre muertos y heridos.

Componíase el ejército musulmico en este día de veinte mil soldados, aguerridos por tan largo sitio, pues duró veintiseis años, y estos veinte mil soldados eran dirigidos por ingenieros y oficiales franceses. Quien más se defendió fué un cuerpo de dos mil negros de la guardia del Sultán, siendo la obstinación de éstos motivo de que los demás retiraran los muertos y heridos, y así no se hallaron en el campamento sino unos quinientos cadáveres moros. El ejército español se posesionó de veintinueve cañones, cuatro morteros, cuatro estandartes, una bandera y no pocas provisiones.

No escarmentados los moros con la derrota referida, volvieron el 9 de Diciembre numerosas fuerzas con ánimo de asal-

tar los reales españoles; pero el invicto Marqués de Lede, secundado por el Brigadier D. Vicente Fombuena y D. Pedro de Pineda, jefe de Granaderos de Guardias Españolas, sostuvo de tal suerte el ataque de las huestes enemigas que, después de otras cuatro horas de combate, huyeron atropelladamente, con pérdida de más de 8,000 hombres, cuando de los españoles sólo habían muerto 45 y unos 400 heridos, entre ellos el Mariscal de Campo D. Francisco de Éboli. Y ni aun entonces desistieron nuestros enemigos, porque el 21 del mismo mes se presentaron 35,000 moros en dos columnas atronando el aire con estridentes alaridos y el redoble de sus tambores; pero el Marqués con su fría y bien meditada táctica supo desbaratar las astucias de los moros. Mandó replegarse á las líneas todas las avanzadas, permitiendo aproximarse al enemigo, y cuando ya estuvo á medio tiro mandó romper el fuego contra la vanguardia; ésta quedó acrivillada, y después de rechazar á los moros en todas sus embestidas, les hizo retroceder, pero con pérdida de 4,000 hombres que quedaron muertos en el campo. Nosotros tuvimos 70 hombres muertos, entre los cuales estaban D. Pedro de Aragón, Mariscal de Campo, y el valiente Pineda, y herido el Brigadier D. Juan Pacheco.

Durante este largo sitio, ó más bien bloqueo, fueron muchísimos los moros que perecieron. También murieron los mejores generales de Muley Ismâel, aunque no falta quien afirme que les obligaba á ponerse en los más peligrosos puntos para que perecieran, por el temor que tenía de que se sublevaran. Las tropas españolas tuvieron relativamente pocos muertos y heridos, merced á las acertadas órdenes del Marqués de Lede y demás genenerales.

Para no causar más celos á los ingleses, que temían por su comercio y por Gibraltar, el ejército español, después de demoler todas las fortificaciones que habían construido los moros, se volvió á la Península.

Vencido y disperso el ejército marroquí, Muley Ismâel con las huestes que pudo reunir dió la vuelta hacia Mequinez, á la que había hecho capital de sus Estados. Hermoseó esta ciudad

con una magnífica alcazaba y otros edificios notables, y en ella continuó rigiendo los destinos del Magreb, aunque estando siempre en constante guerra, como lo había estado desde que fué proclamado Sultán; pues, además de las guerras que tuvo con los cristianos para arrebatárles las plazas que poseían en el litoral de Marruecos, declaró la guerra al Bey de Argel, y puso sitio á la ciudad de Orán; pero su ejército, que constaba de setenta mil combatientes, fué vencido y derrotado por otro ejército más poderoso, compuesto de turcos y argelinos. Los hijos de este Sultán, tan crueles, y no menos bárbaros que su padre, siempre estuvieron con las armas en las manos peleando, unas veces entre sí, y otras contra su mismo padre. Los más belicosos fueron Muley Mohammed, Muley Zidán y Muley Maimún, quienes tuvieron un fin trágico y tan desgraciado y horroroso que la pluma se resiste á describirlo, así como también los tormentos que el bárbaro Sultán hizo sufrir no sólo á sus simples vasallos, sino también á sus mujeres y á sus hijos y nueras.

Algunos años antes de su muerte resolvió Muley Ismâel nombrar por sucesor en el Imperio á su hijo Muley Abulâbbás Ahmed, á quien después llamaron *ed-Dahabi*—el dorado—á causa de sus muchas prodigalidades, cuyo nombre habíase dado ya en el siglo XVI con más razón, á nuestro entender, á aquel otro Abulâbbás Ahmed, hermano y sucesor del célebre Abdelmálic. Era Muley Abulâbbás Ahmed el primogénito de los hijos que Muley Ismâel había tenido de la reina favorita; pero Muley Abdelmálic era el primogénito de todos sus hijos, aunque habido en otra mujer, el cual se hallaba de Gobernador en el Sús el-Aksa (1).

Cuando la determinación de Muley Ismâel llegó á noticia de su hijo Abdelmálic fué grande el sentimiento que éste tuvo, y no menos el enojo y furor que le produjo; y en venganza

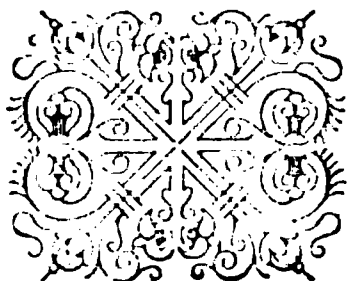
(1) Las noticias referentes á la sucesión de Muley Ismâel las hemos tomado de Mr. Braithwaite en su *Historia de las revoluciones del Imperio de Marruecos*, traducida al francés; aunque en esta 3.^a edición hemos procurado confrontarlas con las que nos dá el moderno é ilustrado cronista árabe de Salé Ahmed ben-Jáled.

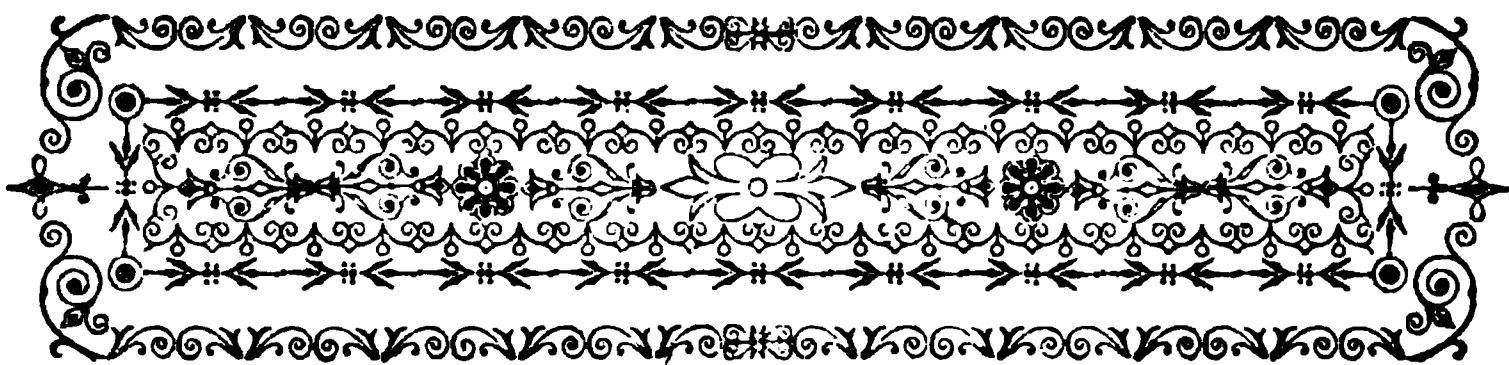
tomó el título de soberano absoluto é independiente, negándose ya en 1,718—1,130 de la hégira—, á pagar á su padre los acostumbrados tributos. Hecha después la reconciliación entre padre é hijo por medio de unos santones, trató el Sultán de traer al hijo rebelde á la corte; pero todo fué inútil, porque Abdelmálic, que conocía bien el carácter de su padre y de todo lo que era capaz, con varias excusas consiguió no salir del Sús el-Aksa, y escribió á su padre protestándole que deseaba la prolongación de sus días y que durante ellos jamás se levantaría en armas contra él; empero que después de su muerte defendería con ardor sus indisputables derechos á la imperial corona. Muley Ismâel, ya fuera porque se hallaba al borde del sepulcro, ya porque conociese que la principal fuerza de su ejército consistía en la caballería con la que no podría operar en un terreno tan montuoso como lo es el del Sús, donde se hallaba su hijo, aparentó darse por satisfecho con las razones que éste le dió, y continuó viviendo en paz el resto de sus días, que ya no fueron largos.

Á pesar de la acostumbrada sumisión que al tirano Muley Ismâel le prestaban sus vasallos, no podían éstos resignarse á que su *dueño* el Sultán nombrase por sucesor suyo á Muley Abulâbbás Ahmed con perjuicio del primogénito Muley Abdelmálic, y tanto menos se resignaban cuanto que el elegido príncipe era de un carácter feroz y cruel. Así las cosas llegó el mes de Febrero del 1,727, y á fines de este mes—28 de Rechéb del año 1,139 de la hégira—murió Muley Ismâel ben-ex-Xerif en la capital de sus Estados, dejando por heredero del trono á su mencionado hijo Muley Abulâbbás Ahmed. Á causa de la asquerosa é inmundada enfermedad que Muley Ismâel había contraído con sus vicios, y que puso fin á sus días, murió abandonado de todos, aunque en su lecho; cosa pocas veces vista en sus predecesores, y menos aun en tiranos como Muley Ismâel, y después de un reinado de cincuenta y cinco años; reinado el más largo que registran las historias de Marruecos.

Pero cosa rara: Muley Ismâel, que había sido el verdugo de su pueblo, y hasta de sus mismos hijos y mujeres; este tira-

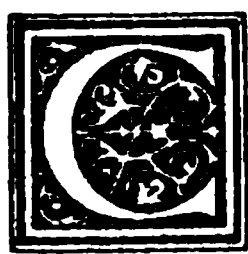
no, que tal vez no tenga semejante en la historia, á no ser un Nerón; este hombre que había sido temido, odiado y aborrecido de sus súbditos, incluso de sus mismos hijos; este hombre, en fin, oprobio y afrenta de la humanidad, fué llorado á su muerte por la mayoría de sus vasallos, que por espacio de cincuenta y cinco años habían sido víctimas de su crueldad. ¡Tal era la adyección de este pueblo degradado y envilecido! En esto imitó el pueblo magrebino al romano, que también lloró la muerte de Nerón. ¡Tan cierto es que la tiranía envilece siempre á los hombres de todos los países y de todas las edades!





CAPÍTULO XVI

Se descubre la muerte de Muley Ismael.—Los Misioneros Franciscanos y Muley Ismael.—Proclamación de Muley Abulabbás Ahmed en Mequinez.—Fez se niega á reconocerle.—Disturbios en esta ciudad.—Los montañeses de Tetuán.—Ésta se subleva contra su Gobernador.—Batalla entre las tropas de Abulabbás Ahmed y Abdelmálic.—Sus consecuencias.—Los corsarios varados.—Terrible batalla entre los negros y Abdelmálic.—Éste se retira á Tarudánt.—Fez y Tetuán por Muley Abulabbás Ahmed.—La Embajada argelina y los proyectos de paz.—Excesos y crueldades de Abulabbás Ahmed.—La Guardia Negra le destrona y proclama á su hermano Abdelmálic.—Hácese éste odioso y es destronado.—Vuelve Abulabbás Ahmed al trono.—Muere después de haber mandado decapitar á Abdelmálic.



ONSTÁBALES á ciencia cierta á los habitantes de Mequinez que Muley Ismael se hallaba muy enfermo; pero no tuvieron noticia de su muerte sino algún tiempo después, y fué de la manera siguiente. Como el Sultán conocía no ser del agrado del pueblo que en el trono le sucediera el hijo de la favorita, ordenó poco antes de morir al jefe de los eunucos que tuviera oculta su muerte hasta tanto que Muley Abulabbás Ahmed tomase todas las medidas convenientes para asegurar su mando. Dos meses habían pasado ya desde la muerte del Sultán, cuando el pueblo, deseoso de verle, ó sospechando lo que había sucedido, se amotinó á las puertas del imperial palacio pidiendo ver á su soberano. Para apaci-

guar á la multitud y satisfacer sus deseos, se le hizo saber que el Sultán se hallaba completamente bueno, y se fijó un día en el que iría en peregrinación al santuario de Muley Edris, en Ualili, para dar gracias á Dios por haber recuperado la salud. En el día prefijado se hizo aparecer una carroza perfectamente cerrada, en la que se pretendía que iba el Sultán, no obstante hacer dos meses que se hallaba sepultado en su palacio de Mequinez, y al llegar á la mezquita de Muley Edris deshízose el engaño, notificando al pueblo la muerte de Meley Ismâel, quien, según dejamos ya indicado, fué llorado como un padre por su pueblo, á pesar de los cincuenta y cinco años que lo estuvo martirizando, si bien es cierto que en sus últimos días fué algo menos cruel y trató con alguna benignidad á sus vasallos.

Permítasenos una pequeña digresión, tal vez no agena en un todo de esta materia, pues nos parece un deber hacer constar que no obstante lo cruel que para todos sus vasallos fué Muley Ismâel, respetó mucho á los Misioneros Franciscanos, tal vez más que ningún otro Sultán de Marruecos, como dice el autor de la *Misión historial de Marruecos*, que en esta época vivió en el Imperio. En el año 1,693 pasó al Magreb el P. Fr. Diego de los Ángeles como enviado de Carlos II y portador de magníficos regalos para el Sultán. El celoso Misionero llevaba encargo de negociar la libertad de los cautivos españoles, lo que consiguió en parte. Con cartas de Muley Ismâel y muchos ex-cautivos envió el P. Fr. Diego á otro Religioso para que los presentara al monarca español, quedándose en Mequinez dicho Padre por ser allí necesaria su presencia. Durante el reinado de este príncipe los Franciscanos tuvieron que abandonar, aunque con lágrimas en los ojos, el por tantos títulos apreciado convento de Marruecos, testigo de tantas virtudes y martirios, pero en cambio fundaron otro en Fez, en la misma *Sage-na* ó cárcel de los cautivos. En Mequinez tuvieron dos templos, uno en el convento y otro en la antigua iglesia española que sirvió de parroquia, y además cuatro capillas, dos de los franceses y de los portugueses las otras dos. En Tetuán y Salé te-

nian hospicios con sus capillas, y en todas ellas ejercían el culto católico con la misma formalidad y libertad que pudieran hacerlo en España. Las deferencias, diremos por último, y el respeto que Muley Ismaél tenía á los Religiosos Franciscanos llegaron hasta el punto de que, estando construyendo la alcazaba de Mequinez y necesitándose derribar algunas paredes del convento para concluir bien la obra, se lo propusieron así sus cortesanos, pero el Sultán contestó: *No permita Dios que yo toque á ellas*. Hacemos constar estos hechos con tanto más placer, cuanto que ellos nos manifiestan bien á las claras el respeto y veneración que siempre han sabido adquirirse los Misioneros con la práctica de las virtudes cristianas.

Volviendo á nuestro principal asunto decimos que inmediatamente después de notificar al pueblo la muerte del Sultán, el jefe de la Guardia Negra (1) colocó en el trono á Muley Abulábbás Ahmed ben-Ismaél, y le proclamó Sultán, á lo que el pueblo tuvo que someterse por temor á la misma Guardia Negra, á la cual veremos en lo sucesivo quitar y poner emperadores á su antojo.

Empero no sucedió lo mismo en la ciudad de Fez; antes por el contrario, como el nuevo Sultán exigiese la sumisión de esta antigua capital del Magreb y pidiese que fuera á Mequinez una comisión de notables para reconocerle como soberano; la población entera contestó «que no podía acceder á sus deseos tan pronto como quisiera, á causa de estar sumamente afligida por la muerte de su padre Muley Ismaél, y que necesitaba tiempo para deliberar sobre un asunto de tanta importancia y trascendencia.» Tal era la contestación de la ciudad de Fez, pero la verdadera causa de ello era ganar tiempo y ver el aspecto que tomaba la revolución, ya inevitable, en las demás provincias del Imperio.

No fué pequeño el disgusto que semejante contestación causó en el ánimo de Muley Abulábbás Ahmed, pues conocía bien la importancia de la ciudad de Fez, capaz por sí sola de

(1) Algunos llaman á este jefe de la Guardia Negra el-Báxa *Empsael*, cuyo nombre no nos parece árabe.

inclinarse la balanza del triunfo y de la victoria al lado en cuyo favor peleasen los fásis, como ya lo había probado en más de una ocasión. Por lo tanto, el nuevo Sultán puso en juego cuantos medios estaban á su alcance para consolidarse en el trono; pero el principal, y el que juzgaba que le daría mejores resultados, fué la gran confianza que depositó en los negros, á los que confió los principales puestos, haciendo á la Guardia Negra considerables regalos (1). ¡Tan grande era ya la influencia que ésta tenía en el Imperio! Para satisfacer la sed de oro de la Guardia Negra, y apoyar así su partido, sirvióse Muley Abulábbás Ahmed del tesoro que la avaricia y rapacidad de su padre había reunido, y de las alhajas y joyas que éste había dado á sus ochenta últimas mujeres, y que luego las desposeyó de ellas con poca delicadeza el avaro Sultán.

Cuando los de Fez se repusieron de la sorpresa que les causó la muerte de Muley Ismaél, y reflexionaron detenidamente sobre la elevación al trono de un hombre tan vicioso como Muley Abulábbás Ahmed—quien en avaricia, rapacidad, crueldad y lujuria casi igualaba á Muley Ismaél, le excedía en la embriaguez y distinguía á los negros mucho más que su padre, confiriéndoles los puestos más elevados con desdoro de su raza—, se apresuraron á coger las armas, dando principio á su levantamiento con la muerte del Gobernador Abú Alí er-Raúsi, partidario de Muley Abulábbás Ahmed, y de ochenta personas de su servidumbre; vengándose de esta suerte los fásis de la tiranía y crueldad con que el nuevo Sultán los había tratado durante los muchos años que fué Gobernador de Fez. Después los amotinados se apoderaron de dos fortalezas que dominaban la ciudad, arrojando á viva fuerza la Guarnición Negra que las defendía en nombre de Muley Abulábbás Ahmed.

Entretanto, y con el fin de ganar tiempo y reunir víveres, enviaron una comisión al Sultán Muley Abulábbás Ahmed, que se hallaba en Mequinez, con el fútil pretexto de arreglar estos

(1) Los historiadores árabes llaman á esta Guardia Negra *Adscar el-Aábíd*—ejército de los esclavos—.

desagradables asuntos, y hacerle así creer que le reconocían por sucesor de su padre. Por este mismo tiempo, en 1,727—1,140 de la hégira—, los montañeses de Tetuán, conducidos por Abú Aísa, descendiente de una de las familias andaluzas que después de la expulsión de España repoblaron aquel país, bajaron de las montañas para destituir al Gobernador Ahmed ben-Alí er-Rífí, que mandaba en la provincia en nombre del Sultán Muley Abulâbbás Ahmed ben-Ismâel. El Gobernador trató de salir de la ciudad contra los rebeldes, pero los tetuaníes no quisieron acompañarle, so pretexto de que podía ser saqueada la ciudad en su ausencia, aunque la verdadera causa de su negativa era el estar en relaciones con los montañeses para destituir al Gobernador.

Los cuatro ó cinco mil hombres que entonces había en las cercanías de Ceuta rehusaron también ponerse á las órdenes del Bajá y se negaron á seguirle; por lo que vióse obligado á salir contra los montañeses, acompañado de solos quinientos soldados, casi todos de caballería, que de Tánger le había llevado su hermano, el cual dejó de Gobernador de Tetuán durante su ausencia. Ínterin el Bajá Ahmed ben-Alí peleaba contra los montañeses, los tetuaníes hicieron huir al interino Gobernador con la poca guardia que tenía, y ésta, para favorecer la huida, dió fuego al polvorín de la ciudad, volando con él setenta casas y ocasionando mucho daño á las restantes. Irritados los de Tetuán, se vengaron destruyendo el magnífico palacio y los deliciosos y pintorescos jardines que el Bajá Ahmed ben-Alí había construído á dos kilómetros de la ciudad y al pie de la elevadísima montaña llamada de *beni-Hozmar* (1), y continuaron en guerra con el Gobernador; pero, habiendo reconocido después á Muley Abulâbbás Ahmed por Sultán, se sometieron á otro Gobernador que éste les mandó; llamado Abú-Safár Abdelmálic, á quien otros llaman Abdelmálic Abú Sefra.

(1) Ann hoy se ven las ruínas de este vasto edificio, que, al decir de un historiador que por aquel tiempo estuvo en el Magreb, era el mejor del Imperio. Los habitantes de Tetuán señalan este sitio con el nombre de *el-Gharsa del Baxa*—la huerta del Bajá—.

Entretanto que en el N. de Marruecos se verificaban los sucesos que acabamos de referir, Muley Abdelmálic ben-Ismâel, Gobernador del Sús el-Aksa, según dejamos referido en el capítulo precedente, tuvo noticia de la proclamación de su hermano Muley Abulâbbás Ahmed como sucesor de su padre, y reuniendo apresuradamente todas las tropas que pudo, vino á encontrarse con las huestes de Muley Abulâbbás Ahmed, mandadas por su hermano Muley Ali. En el primer encuentro quedaron derrotadas las huestes de Muley Abulâbbás Ahmed ed-Dahabi por la mala dirección de su General, según de público se decía. En este combate sufrió mucho la Guardia Negra. ya por la gran aversión que le tenían las tropas de Muley Abdelmálic, compuestas todas de hombres blancos, ya también por haber éste mandado que á ningún soldado negro le dieran cuartel. Antes de la pelea llegó esta orden á noticia de los negros, lo cual les estimuló á defender con más arrojo el partido de su rey, pues ya sabían que si triunfaba Muley Abdelmálic no dejaría vivo un solo negro en todo su Imperio, en cumplimiento del juramento que había hecho. El resultado de esta batalla fué que Muley Abdelmálic ben-Ismâel se posesionó de la ciudad de Marruecos y de todo el reino de su nombre.

En este estado las cosas y contiendas de los dos hermanos, los de Fez se declararon abiertamente por Muley Abdelmálic, y éste, conocedor de lo mucho que dicha ciudad le podía servir para vencer á su hermano, les escribió una cariñosa carta animándoles á perseverar bajo su obediencia, y recomendándoles que se defendieran de las fuerzas que contra ellos mandara su hermano Muley Abulâbbás Ahmed.

Advertiremos de paso que esta revolución fué utilísima para los cristianos; pues los corsarios de Salé no podían hacerse á la mar por la falta de cañones, que tuvieron precisión de colocar en las murallas para su defensa. En esta ciudad y en Mequinez era donde únicamente se reconocía la autoridad del Sultán Muley Abulâbbás Ahmed, siendo odiado en lo restante del Imperio, ya por su crueldad, ya principalmente por su

constante embriaguez, que no podía menos de desagradar á los que se preciaban de buenos musulmes.

Los negros que estaban deseosos de vengar su pasada derrota y de derramar la sangre de los soldados de Muley Abdelmálic, formaron un respetable ejército de caballería en su mayor parte, bajo las órdenes inmediatas de Hamed et-Tarífi, ó Tarif, como le llaman otros, hombre de mucha experiencia y de grandes recursos estratégicos, como supo acreditarlo en varias expediciones militares. Con este ejército púsose en camino para Marruecos, donde había fijado su residencia Muley Abdelmálic, y no lejos de sus muros encontróse con el enemigo, que había creído ser más conveniente salir al encuentro que esperarle en la ciudad. Allí riñeron un gran combate en el que el negro Hamed et-Tarífi, ó Tarif, supo llevar á Muley Abdelmálic á una celada, en la cual hubiera muerto si no fuera por el esfuerzo de algunos de sus soldados, que consiguieron sacarlo vivo de la pelea, pero con tres heridas de bastante consideración. Por esto en la ciudad de Marruecos, donde pudo á duras penas refugiarse con sus destrozadas huestes, corrió la voz de que había sucumbido á los golpes del enemigo.

Este gravísimo desastre fué causa de que Muley Abdelmálic tomase la determinación de abandonar á Marruecos y volverse á Tarudánt, mientras que los negros y todos los partidarios de Muley Abulábbás Ahmed hicieron cundir por todo el Imperio la noticia de que el vencido príncipe se hallaba sin caballos, sin pólvora y sin armas, y que sus partidarios le habían abandonado, siéndole por lo tanto imposible de todo punto el sostener por más tiempo sus pretensiones á la corona.

Los habitantes de Fez, desconcertados por el resultado de la batalla, y más todavía por haber creído en la supuesta muerte de Muley Abdelmálic, noticia que la corte de Mequinez tenía no poco interés y empeño en propalar, pensaron seriamente en hacer las paces con Muley Abulábbás Ahmed, y someterse de nuevo á su autoridad; pero esto no lo hacían por afición que le tuvieran, sino más bien por el temor que les causaba la idea de que, vencidos sus enemigos, descargaría sobre

ellos el brazo de su ira. Al efecto y sin perder tiempo, le enviaron una Embajada á Mequinez con ricos y grandes presentes, prometiéndole otros mayores para lo sucesivo, suplicándole al mismo tiempo que les dejase la defensa de la ciudad con sus castillos, y que les concediese la necesaria libertad para comerciar, como hasta entonces lo habían hecho. No hubiera admitido ciertamente Muley Abulâbbás Ahmed estas condiciones, pero como sus tropas se hallaban en la frontera del Sús el-Aksa, para impedir el paso á las de su hermano Muley Abdelmálic, tuvo que sujetarse á ellas, y admitir á su gracia á los fásis con las mismas condiciones que ellos le habían puesto.

La ciudad de Tetuán, cuyos intereses materiales corrían parejas con los de la de Fez, siguió el ejemplo de ésta, y recibió con gusto al Gobernador que Muley Abulâbbás Ahmed le enviaba, como ya hemos dicho. No tardó, sin embargo, en haber en la ciudad un general disgusto, causado por los estragos que en ella hizo su antiguo Gobernador Ahmed ben-Alí er-Rífi; el cual disgusto se manifestó más claramente cuando Muley Abulâbbás Ahmed envió de nuevo por Gobernador de Tetuán al mismo Ahmed ben-Alí. La irritación de los tetuanes fué tal, que la mayoría de ellos determinó abandonar la ciudad é irse al campo de Ceuta para reconocer al rey de España y ponerse bajo su protección. Así lo hubieran efectuado si los vicios y crueldades de Muley Abulâbbás Ahmed no hubieran precipitado los sucesos, ocasionando un general levantamiento y en especial en la Guardia Negra, que dió la corona á su hermano Muley Abdelmálic, como diremos más adelante.

Á fines del mes de Septiembre del referido año de 1,727—1,140 de la hégira—, llegó al Magreb una Embajada de la Regencia de Argel, y propuso en nombre de su Gobierno á la corte de Mequinez la división de los Estados del difunto Muley Ismâel entre los dos hermanos Muley Abulâbbás Ahmed y Muley Abdelmálic; proposición que fué desechada por la corte toda del primero, porque entonces llevaba la mejor parte en sus pretensiones. Algunos días después díjose que Muley Abdel-

málic había escrito repetidas veces á su hermano en este mismo sentido. Muley Abulábbás Ahmed, que ya estaba muy cansado de la guerra, y deseaba poder entregarse con más libertad á sus excesos y placeres, quería aceptar las proposiciones de Muley Abdelmálic, pero le fué imposible acceder á ellas á causa de la gran oposición que halló en la Guardia Negra, y en su primer ministro. Después veremos como estos mismos, que tan partidarios eran de Muley Abulábbás Ahmed, le deponen, y reconocen como soberano al rey del Sús el-Aksa.

Á pesar de esta oposición notábase un gran disgusto en casi todos los vasallos de Muley Abulábbás Ahmed, debido á la tiránica intemperancia con que los trataba. La crueldad de este tirano llegó hasta el punto de quitar la vida á cualquiera de sus súbditos sin motivo ni causa, aun aparente, que justificara su bárbaro proceder. El 11 de Diciembre del mismo año de 1,727—1,140 de la hégira—interceptó dos cartas que su hermana y una de sus mujeres enviaban á Muley Abdelmálic, y el bárbaro Sultán hizo encerrar por este delito en una fortaleza á la primera y decapitar á la segunda. Á varias otras de sus mujeres les hizo arrancar los dientes, y á una de estas, á quien impuso este bárbaro castigo por una pequeña disputa, para consolarla ordenó se los quitasen después al ejecutor de aquel tormento. Mandó también arrojar desde una azotea á un esclavo porque había apretado demasiado el tabaco de la pipa xerifiana. Sus brutales excesos, especialmente en la bebida, llegaron al último extremo. Un viernes se presentó en la mezquita á la hora de la oración (1) completamente embriagado; y,

(1) Sabido es de todos que el viernes es para los mahometanos día de descanso. En dicho día y á la una de la tarde se reúnen en las mezquitas para hacer la oración que les prescribe el Alcorán. Los gobernadores de las ciudades asisten á estas prácticas religiosas todos los viernes, haciéndose acompañar de sus tropas, que les presentan las armas al salir de la mezquita. También el Sultán asiste á la oración pública en los días más solemnes del año, y en uno de estos fué cuando Muley Abulábbás Ahmed dió al pueblo de Mequínez el escándalo que referimos en el texto. Á propósito de este acto de religión séanos permitido decir que durante todo el tiempo que el viernes emplean los mahometanos del Magreb en la oración del *doñor* tienen cerradas todas las puertas de la ciudad, cuya costumbre reconoce por causa el hecho siguiente: « En el año 580 de la hégira—1,184 de J. C.—

arrojando en el pavimento el vino que no le admitía el estómago, quedó privado de los sentidos, con escándalo del pueblo que no deja nunca, al menos exteriormente, de manifestar horror al vino, cuyo uso está en un todo prohibido por el Alcorán.

En semejante estado le llevaron sus negros á la cámara imperial; allí durmió por espacio de muchas horas; y después de haber recobrado sus facultades trataron algunas de sus mujeres de aconsejarle más moderación, afeándole su conducta y el escándalo que había dado á sus vasallos; pero el Sultán en vez de agradecer tales consejos y arreglar su vida, las mandó apalear, y continuó viviendo tan desarregladamente como antes.

No podía ya el pueblo sufrir por más tiempo el yugo de semejante hombre, y era de temer un motín que pusiera fin á tanto escándalo con la muerte de Muley Abulâbbás Ahmed. Por esto, hasta sus mismas mujeres llamaron al Kádi y al Múfti, (1) á quienes afearon su debilidad en obedecer á *una bestia tan brutal*. Reflexionaron éstos sobre el asunto, y llamando á los principales eunucos negros, resolvieron, de común acuerdo, hacer saber la infame conducta del Sultán á la Guardia Negra, que entonces se hallaba acampada en *Mexrá Erremel*, cerca de Salé. Cuando los negros tuvieron noticia de los excesos del Muley Abulâbbás Ahmed, determinaron enviar á Mequinez veinticinco jefes con cuatrocientos hombres para que,

» murió el Emir de los musulmanes Yusef, y le sucedió su hijo Yacub el-Manzúr
 » El viernes, 6 del mes de Xaâban, entró el-Mayórkii en Bujía á la hora de la oración, mientras que todos los fieles estaban en la mezquita. El-Mayórkii, habiendo
 » esperado el momento en que todos los fieles estaban reunidos, entró en la ciudad
 » é inmediatamente hizo rodear la mezquita mayor por sus ginetes y peones; acogió á los que le proclamaron y acuchilló á los que no le prestaron obediencia, y
 » fué expulsado después de haber sido dueño de Bujía por espacio de siete meses.
 » Desde esta época los musulmanes establecieron la costumbre de cerrar las puertas de las ciudades todos los viernes á la hora de la oración.»—*Rudh el-Kartas*, pág. 385.

(1) *Múfti* es el doctor de la ley alcoránica, y *Kádi* es el juez musulmán que dirige todas las cuestiones de sus correligionarios conforme á la doctrina del Alcorán, pero interpretado según el criterio de cada juez, cuyo fallo suele ser favorable al rico y al pederoso, aunque algunas veces no faltan jueces que saben dar la razón al pobre.

bien informados de todo, tomaran la determinación que les pareciera más propia para el bien del Imperio.

Los emisarios tuvieron una conferencia con los magnates de la corte, y convencidos todos de lo inepto que era Muley Abulâbbás Ahmed para gobernar á su pueblo, decidieron encerrarlo en el palacio que ocupó cuando sólo era príncipe, cuya resolución se llevó á efecto con el mayor orden, y sin derramar una sola gota de sangre. Así cayó el Sultán Muley Abulâbbás Ahmed ben-Ismâel, después de un año de reinado, impulsado por sus depravadas costumbres, aunque pronto le veremos ocupar de nuevo el trono.

Encerrado Muley Abulâbbás Ahmed en su palacio, reuniéronse todos los kádís, múftís y jefes de los negros que había en Mequinez para proceder á la elección de nuevo monarca, y después de no pocos debates, y para evitar el derramamiento de sangre, convinieron todos en proclamar Sultán á Muley Abdelmálic. Acto continuo escribieron á todas las ciudades del Imperio notificándoles esta elección, y ordenándoles que enviaran á Mequinez diputados para determinar la forma y modo con que se habían de gobernar hasta la llegada del nuevo Sultán. Sacaron luego á Muley Abulâbbás Ahmed de su palacio, acompañado de su primer ministro y de los tres alcaldes que gobernaban en Mequinez, los cuales se habían opuesto á esta determinación, y después de atarles de piés y manos, les encerraron en un calabozo. Sin embargo de haberse hecho todo esto con la ayuda de la Guardia Negra, tuvieron lugar varios combates, aunque fuera de Mequinez, entre dicha Guardia Negra y algunos partidarios del destronado Abulâbbás Ahmed, que no estaban conformes con el nuevo orden de cosas. Todo esto sucedía, según Ahmed ben-Jáled, á principios del año 1,728—mes de Xaâbán de 1,140 de la hégira—.

Para evitar ulteriores revoluciones y trastornos, se apresuraron los diputados de las ciudades y los magnates de Mequinez á poner en el trono á un hijo de Muley Abdelmálic, que se encontraba allí, interin una comisión de notables de Fez y Mequinez iba á Tarudánt, residencia de Muley Abdelmálic,

para ofrecerle la corona imperial de todo el Magreb. Bien pronto volvió esta comisión trayendo en triunfo á su nuevo Sultán, que fué recibido con marcadas muestras de satisfacción y alegría por todos los de Mequinez. Inmediatamente, por consejo de los kádis y múftis desterró á su hermano Muley Abulâbbás Ahmed enviándolo á Taflete, y si no le sacó los ojos, como pretendía, fué debido á la intervención de los mismos kádis y múftis, quienes hicieron ver á Muley Abdelmálic que no habían depuesto á Muley Abulâbbás Ahmed por criminal, y sí por vicioso, y por lo mismo no merecía castigo alguno.

No bien habían pasado los primeros días de júbilo, cuando Muley Abdelmálic, que siempre había sido muy humano y caritativo con sus súbditos, principió á vengarse de los antiguos partidarios de su hermano, y sobre todo de la Guardia Negra, que había sido la que más le había defendido. Torpe conducta, que le había de causar su ruina, porque el poder del Imperio estaba entonces, puede muy bien asegurarse, en la Guardia Negra. Llena ésta de coraje y de rabia hizo venir de Taflete al desterrado Abulâbbás Ahmed, que entró triunfante en Mequinez con júbilo de casi todos sus moradores, y Abdelmálic huyó á Fez para salvar su vida. En esta ciudad le sitió su hermano; y no pudiendo tomarla por asalto, la rindió por hambre, y sus moradores, reconociendo de nuevo á Muley Abulâbbás Ahmed, le entregaron la persona de su hermano Abdelmálic. Muley Abulâbbás Ahmed, contra la esperanza de todos, perdonó la vida á su hermano, y sólo se vengó encerrándolo en Mequinez y decapitando á sus principales partidarios.

Posesionado nuevamente del trono Muley Abulâbbás Ahmed, y no teniendo ya nada que temer de su hermano, trató de arreglar las cosas de sus Estados y de llenar las arcas del tesoro, que con las pasadas revoluciones y trastornos habían quedado exhaustas. Con este fin hizo una expedición á Timbuctú, de donde trajo innumerables riquezas, con las que además de reponer lo que antes había en el tesoro, satisfizo las exigencias de la Guardia Negra, que había jurado no reconocer á ningún Sultán que por ella no estuviera investido del

mando. Con estas riquezas, y con la reforma que algún tanto hizo de su conducta, consiguió Muley Abulâbbás Ahmed contentar á sus súbditos; pero en Marzo de 1,729—Xaâbân de 1,141 de la hégira—, olvidado ya de sus buenos propósitos de temperancia, perdió la vida á consecuencia de una hidropesía causada por sus excesos en la bebida. Haremos constar aquí, como de paso, que Muley Abulâbbás Ahmed ben-Ismâel, poco antes de morir, y sintiéndose ya gravemente enfermo, ordenó quitar la vida á su hermano Muley Abdelmálic, muriendo así los dos en pocos días, pues sólo fueron tres los que mediaron entre la muerte del uno y del otro, según nos refieren los cronistas árabes.

«Tal fin, dice el Sr. Cánovas del Castillo, tuvieron estos dos crueles hermanos, de los cuales el primero favoreció mucho á los cristianos, dando libertad por poco precio al mayor número de cautivos que tenía, y recibiendo muy humanamente á los enviados de los príncipes de Europa; y el segundo, que afectaba ser muy rígido mahometano, echó de sus Estados á los Padres franceses de la Redención que entraron en ellos, amenazándoles con que los haría quemar vivos, y volvió á encadenar á cuantos cristianos halló libres.»





CAPÍTULO XVII

Muley Abdalah.—Su proclamación.—Sus cualidades.—El Barón de Ripperdá y el sitio de Ceuta.—La Guardia Negra vendida al mejor postor.—Muerte de Abdalah y de su madre.—Efectos del terremoto en el Magreb.—Proclamación de Sidi Mohammed ben-Abdalah.—Sus proyectos y mejoras que llevó á cabo.—Sus relaciones con los europeos.—Embajadas españolas y marroquíes.—Íntimas relaciones entre España y Marruecos.—Los Misioneros Franciscanos y la Embajada de D. Jorge Juan.—El Sultán reduce la Guardia Negra.—Sitia á Mazagán, á Ceuta y á Melilla.—Convenios con España y Embajada de Salinas.—El rebelde Muley Iazid.—Su padre va contra él.—Muere en Rabat.—Sucédele Muley Iazid.—Sus impuestos á los Cónsules.—La guerra entre el Sultán y España.—Canje de los Misioneros y Cónsules.—Vuélvese á declarar la guerra.—La revolución en el Imperio.—Muerte de Muley Iazid.—Los tres Sultanes.—Consecuencias y estado del Magreb.

MULEY Ismáel había tenido un hijo algunos años antes de morir en una concubina llamada el-Horra Jamáta, hija del Xiéj Boccár el-Meghfári (1). Esta mujer, astuta y sagaz en extremo, hizo llamar á Muley Abdalah, que así se llamaba su hijo residente en Sichilmesa, á donde había huído á la muerte de su padre por no exponerse á las iras de su hermano Muley Abulábbás Ahmed ben-Ismáel. In-

(1) Varios historiadores europeos, copiados unos de otros, sin que para nada entre el discurso ni la crítica histórica, dicen que esta concubina era una esclava inglesa llamada, según ellos, por los moros *Jel-la Fanet* ó *Janet*, lo cual no nos

terin venía Muley Abdalah, la astuta Janáta, que no ignoraba la fuerza que el dinero hacía en la venal Guardia Negra, y que sabía además, que sólo sería Sultán aquel á quien ésta apoyara, consiguió apoderarse del tesoro que aun había en Mequinez, y lo repartió pródigamente entre los soldados y jefes de dicha Guardia. No hay para que decir que con este aliciente la Guardia Negra se apresuró á proclamar por Sultán á Muley Abdalah en el mismo año de 1,729—Ramadán de 1,141 de la hégira—, aun antes de su llegada á Mequinez. Volvió éste de Sichilmesa lo más pronto que le fué posible, siendo recibido con alegría y gozo por los habitantes de la corte; y casi todas las demás ciudades del Magreb le aclamaron también por Sultán, desechando á Muley Abú Fáres, hijo de Muley Abuláb-bás Ahmed ben-Ismâel, el cual, viendo el entusiasmo que en el Imperio había por su tío Muley Abdalah, huyó á refugiarse en las montañas del Sús, á donde Abdalah le persiguió con formidable ejército, y, después de haberle vencido y hecho prisionero, le perdonó generosamente la vida, respondiendo así á sus humanitarios sentimientos.

Algún tiempo después consiguió un negro libertar á Abú Fáres, y aunque nada ó muy poco hizo para recuperar el trono, sus parciales le proclamaron Sultán en la ciudad de Tánger. Demasiado efímero fué, sin embargo, su gobierno y asaz reducido el territorio de su mando; pero hemos de consignar que renovó las paces con los de Ceuta, les pidió artillería para conquistar á Tetuán, declaró la guerra á los ingleses, apresando un barco argelino mandado por un Capitán inglés, y cuando para reforzar su ejército llamó á las tropas que tenía al abrigo de Ceuta, dejó al cuidado de D. José Orcasitas y Olea-

parece estar muy conforme con lo que dicen los cronistas árabes; á no ser que el Xíej Beccár el-Meghfári haya sido algún inglés hecho cautivo juntamente con su hija, lo cual repugna al nombre de Xíej Beccár que supone ser un verdadero moro, ó que la madre de Lel-la Janáta ó, mejor dicho, de el-Hórra Janáta haya sido la verdadera esclava inglesa, que, estando en poder del Xíej Beccár el-Meghfári tuvo de él esta hija, que luego fué concubina de Muley Ismâel, y madre de Muley Abdalah, pero todo esto nos parece un sueño de ingleses, y, si no es un sueño, que nos lo aclare mejor Mr. Braithwaite.

ga, Gobernador de la plaza española, sus mujeres y sus hijos.

Al principio de su reinado condújose Muley Abdalah tan humanitariamente con sus súbditos, que éstos le recibieron con públicos festejos y grandes demostraciones de alegría; tanto más cuanto que ya hacía mucho tiempo que en el trono magrebino no se habían sentado sino crueles verdugos y bárbaros tiranos del pueblo. Así fué que todo el Imperio le reconoció y aclamó por su señor, excepto la ciudad de Fez, la cual fué por él conquistada por la fuerza de las armas, y si no la destruyó, como él pretendía, fué por los ruegos de varios santones, que le hicieron ver que era la ciudad donde se conservaban los santuarios más venerables del Magreb. Los habitantes del Sús el-Aksa y de Tedla también se apresuraron á reconocerle no bien supieron la rendición de Fez. Pero, desgraciadamente para los marroquíes, no tardó Muley Abdalah en emprender el camino trazado por sus antecesores, á los que, si cabe, superó en barbarie y crueldad, pues, no contento con asesinar con sus propias manos á los que tenía por enemigos, llegó á beberse la sangre de alguna de sus víctimas; á ahogar á tiernas é inocentes criaturas; y á un Bajá, que se negó á pagarle el tributo, lo mandó encerrar en un cuero de buey para que allí muriese de podredumbre.

Á la muerte de Muley Ismaél, según dejamos dicho en el anterior capítulo, varias ciudades negaron la obediencia á su sucesor y se proclamaron independientes. En Tánger, Tetuán y sus campiñas imperaba Ahmed ben-Alí er-Rífi, que en 1,728 se atrevió á dar algunas embestidas á nuestros presidios de Ceuta y Melilla; pero como siempre fuese rechazado y perdiera en los combates los mejores de sus soldados, celebró paces con el Gobernador de Ceuta, D. Pedro de Vargas y Maldonado, renovó el tratado que se hizo con los Nicacices en 1,672, y de nuevo se marcó el terreno neutral. De resultas de estas paces se inspiraron tanta confianza los moros y los cristianos, que aquéllos libremente entraban y salían de la plaza para sus negocios mercantiles, y éstos traspasaban las trincheras, alternaban con los musulmanes en sus campestres diversiones,

y cuando tendían sus redes en la playa ayudábanles los moros á recogerlas, y todos se trataban con tanta amistad cual si nunca se hubieran combatido.

Sin alteración importante continuó esta paz envidiable hasta el año 1,782—1,145 de la hégira—, época en que Muley Abdalah intentó recuperar la plaza de Ceuta por insinuación ó consejo del célebre aventurero Barón de Ripperdá. Este señor, privado y ministro que había sido de Felipe V, huyendo de Europa, pues en ninguna parte querían darle albergue, como dice un historiador, se dirigió á Marruecos, en donde abrazó la religión mahometana, después de haber sido protestante, católico y otra vez protestante, tomando el nombre árabe de *Sidi Osmán*. Por lo visto el tristemente famoso Ripperdá adoptó en religión como divisa aquella perniciosa máxima del racionalismo, que «en Roma se debe ser católico, en Londres protestante y en Constantinopla turco.» Á su llegada á Marruecos fué muy bien recibido por el Sultán, que esperaba tener en el Barón un gran auxiliar contra España, por cuya razón le obsequió en extremo y le dió muchas riquezas, aunque á esto contribuyó no poco Hórra Janáta, quien, según se refiere, profesaba al señor de Ripperdá más afecto é interés del que le permitían sus deberes y honestidad.

Siguiendo, pues, Muley Abdalah las inspiraciones de Ripperdá mandó sus tropas, compuestas de treinta y seis mil hombres y mucha artillería, á sitiar á Ceuta. Iban éstas dirigidas por el Barón, pero á las inmediatas órdenes del renegado Alí bid-Din—excelso por la ley—, y en los primeros días de Octubre del referido año se aproximaron á los muros de la plaza. Estaba en ella de Gobernador el General D. Antonio Manso, que, reuniendo su consejo, propuso salir á sorprender al enemigo. Aprobóse su proyecto, el cual se puso en ejecución el día 17 de Octubre por el Brigadier D. José Aramburo, y los coroneles Conde de Mahoni, D. José Masones, D. Juan Pingarrón y D. Basilio de Gante, con un contingente de cinco mil quinientos hombres, interin algunos buques armados cañoneaban las costas. El resultado no pudo ser más satisfactorio para las tropas

españolas, ni más desastroso para la media luna; puesto que los moros, completamente derrotados, huyeron camino de Tánger unos, y otros camino de Tetuán, dejando en el campo de batalla un gran número de muertos. Calculáronse las pérdidas de los moros en tres mil hombres, al paso que las de los españoles no pasaron de cuatro oficiales y catorce soldados muertos, y ciento cincuenta heridos.

El General en jefe de las tropas magrebina y Ripperdá se salvaron á duras penas, y Muley Abdalah tuvo que renunciar á la conquista de la codiciada ciudad, por más que el Barón se la había pintado como fácil de conseguir. Por esto el desgraciado Barón perdió mucho de su privanza con Muley Abdalah, especialmente después que se le conocieron sus ilusorios proyectos, entre los que se cree figuraba el de formarse un trono en África, lo que le hizo perder toda la influencia que le daban sus relaciones con la madre del Sultán.

Que Ripperdá trató de fundar un reino en el N. del África es evidente, y para este fin estuvo en tratos con la Sultana madre, que aprontaba grandes sumas, y con el Bey de Túnez, que si en un principio pidió tiempo para reflexionar, se determinó por último á la complicidad en la empresa. Pero también es cierto que este complot fracasó en sus comienzos, al igual que el otro de ceñir su frente con la corona de Córcega, y servirse de esta isla como base de operaciones para conquistar después un reino en el África; y para este segundo proyecto había entrado en negociaciones con un clérigo italiano, agente de los corsos sublevados contra Génova, y el famoso Barón alemán Teodoro de Neuhoff, que después se llamó por unos días Teodoro I de Córcega.

Fracasados los proyectos de este aventurero, regresó de Túnez á Tetuán, y apenas pisó tierra supo que nada podía esperar de la corte de Muley Abdalah, y sí, en cambio, tenía bastante que temer. Escribió á la Sultana Hórra Janáta pidiendo una entrevista, pero en lugar de la contestación de ésta, llegó la noticia de su desgracia en la corte. Entonces el Barón cayó de ánimo, y parece ser que lo aflictivo de su situación, y

el verse abandonado de todos, le movió á meditar seriamente sobre sí mismo. No hay duda de que entonces pensó pasar á Roma, y, á este fin, escribió con fecha 20 de Septiembre de 1,737 al Cardenal Cienfuegos, pidiéndole su protección para conseguirlo, y hacer confesión de sus culpas á los pies del Sumo Pontífice, asegurándole, además, de que nunca renegó interiormente de la Religión Católica. Igualmente pidió á Muley Abdalah permiso para salir del Imperio, pero si no le negó la licencia tampoco se la concedió, y cuando Ripperdá recurrió á los Cónsules europeos, éstos supieron con certeza que el Sultán no permitía que el Barón saliese de Marruecos, y además recibieron áspera contestación al pretender por rescate la libertad de aquel infeliz.

Viendo todo esto Ripperdá se consideró esclavo del Sultán, cayó en profundo abatimiento, y, desconsolado por sus infortunios y por la gota que le afligía sobre manera, acabó su agitada y turbulenta vida el 6 de Noviembre de 1,737, cuando sólo contaba 57 años de edad.

Á pesar de lo dicho anteriormente creemos que Ripperdá no murió en el seno del Catolicismo. En aquel tiempo teníamos los Franciscanos un Hospicio en Tetuán, y en el libro de defunciones hay una nota escrita y firmada por el que á la sazón era Superior del Hospicio, R. P. Fr. Francisco Lozano de S. José, en la cual nota claramente se dice que Ripperdá murió como protestante (1).

Si como ya dejamos dicho el reinado de Muley Abdalah se

(1) Edificó Ripperdá una magnífica casa en la parte E. de Tetuán, y aun se conserva hoy en muy buen estado habitada por moros. Los extensos jardines que á su alrededor tenía son huertas que nada tienen de particular. La afición que el Barón manifestó á la religión mahometana, ó tal vez su política para conquistar el afecto de los moros, fué tal, que dejó varios legados para el santón *Sidi Zaid*, patrono de Tetuán. De estos legados se conservan hoy tres casas, cuyas rentas se invierten en el culto de la mezquita donde los moros veneran á su patrono. Á su muerte dejó Ripperdá algunos hijos habidos en moras, los cuales eran conocidos con el nombre de *Ulad el-Conde*—los hijos del Conde—; pero nos ha sido imposible saber si aun existe alguno de sus descendientes, no obstante las muchas preguntas que sobre el particular hicimos á los tetuaníes durante nuestra residencia en aquella ciudad.

distinguió por sus feroces cualidades, no fué menos célebre por el papel que en el mismo desempeñó la Guardia Negra. Después del sitio de Ceuta, tan fatal para las tropas de Muley Abdalah, los magrebinos principiaron á cansarse de tener en el trono un Nerón, llegando la irritación pública á tal grado, que se trató de elegir otro Sultán. La Guardia Negra, que si en otro tiempo fué el sostén del Imperio, había llegado al mismo estado que los mamelucos en Egipto y los Strelitz en Rusia, siempre fué venal, y siempre estuvo dispuesta á servir al que mejor le pagaba. Por esto vemos que unas veces se declaraba partidaria de Muley Abdalah, y otras de cualquiera de sus hermanos; ya le defendía, ya le hacía traición; tan pronto le aclamaba por su amo y señor, como le deponía; y de este modo la Guardia Negra hacía y deshacía según su gusto y capricho. En el año 1,734—1,147 de la hégira—, fué depuesto Muley Abdalah, y sustituido por su hermano Muley Abulhassán Alí ben-Ismâel, cuya madre se llamaba Aíxa. Ésta parece que había trabajado bastante para que su hijo fuese elevado al trono magrebino, pero antes de cumplir dos años de reinado fué destronado, y Muley Abdalah volvió por segunda vez á apoderarse del gobierno del Imperio, aunque fué tan corto este segundo reinado que apenas llegó á durar un año. Destituído de nuevo por la Guardia Negra, tomó las riendas del mando otro hermano suyo, llamado Muley Mohammed ben-Ismâel, conocido también por iben-Aâriba; pero el reinado de este Sultán sólo duró unos cuatro meses, siendo luego destronado, y pasando á ocupar el trono del Magreb otro hermano de los tres sultanes anteriores, llamado Muley el-Mostádi ben-Ismâel. Comenzó á reinar este Sultán á fines del año 1,737—1,150 de la hégira—, y sostuvo durante su reinado varios combates, saliendo casi siempre vencedor, hasta que á los tres años de gobierno la Guardia Negra le destituyó, proclamando en su lugar á Muley Záin el-Aâbidín ben-Ismâel, que no llegó á reinar un año. Así estuvo el Imperio convertido en un verdadero caos hasta fines del año 1,742—Dul-Káâda de 1,154 de la hégira—, en que la industria, sagacidad y prodigalidad de la famosa Sida ó Hórra

Janáta hicieron que los Negros se decidieran definitivamente por su hijo, quien, más humano que antes, siguió mandando en paz hasta el 12 de Noviembre de 1,757—27 de Záfar del año 1,171 de la hégira—, que murió en su palacio de Fez, siendo sepultado en los sepulcros de los Xerifes de Fez el nuevo, donde fué también sepultado un hijo suyo llamado Muley Ahmed. Durante su reinado se abrieron los puertos del Imperio á todos los europeos, y se celebraron tratados de paz y comercio con Dinamarca y Holanda.

Su madre había muerto años antes, y tuvo un fin digno de su vida; pues como hubiera tenido algunos altercados con la mujer favorita de su hijo, sobre el influjo que la una y la otra tenían en el gobierno del Imperio, la nuera propinó un tósigo á la suegra, muriendo la infeliz á las pocas horas, bien pesada y arrepentida de haberla enseñado á manejar el veneno, pues reflérese que, si Hórra ó Sida Janáta tenía mucha habilidad para manejar el oro, no la tenía menos para propinar un veneno.

Dos años antes de la muerte de este Sultán se dejaron sentir en Marruecos los efectos del terremoto que tantos estragos hiciera en Lisboa el 1.º de Noviembre de 1,755. Los daños personales y materiales de este fenómeno seismológico en el Imperio, y especialmente en las ciudades de la costa, fueron incalculables, y según una carta escrita el 8 del mismo Noviembre por el Vice-Prefecto de nuestras Misiones, cuya copia tenemos á la vista, cayeron por tierra multitud de casas, mezquitas y edificios públicos. En algunos puntos se abrió la tierra en grandes perímetros y se tragó aduares enteros; una población que distaba 40 kilómetros de la ciudad de Marruecos y que contaba 5,000 habitantes y 6,000 soldados que allí estaban acuartelados desapareció con todos sus moradores; algunas caravanas, que les cogió el terremoto en el camino, nada más se supo de ellas, y en los puertos no sólo sufrieron esas terribles consecuencias las casas y sus habitantes, sino que perecieron por completo los buques que había en sus aguas. Dice, por último, que el Hospicio que en Fez tenían los Franciscanos, y su con-

vento, Iglesia, Hospital y Botica de Mequinez todo vino á tierra, quedándose los Religiosos sin albergue y sin lo más necesario para la vida, viéndose precisados á vivir por entonces en unas chozas que hicieron con ramaje.

Finalmente en los últimos años del reinado de Muley Abdalah no ocurrió suceso importante en nuestros Presidios; solamente el de Alhucemas se vió cercado por los moros fronterizos, que concibieron la esperanza de ver rendida su guarnición, pero socorrida á tiempo por la España se vió libre de caer en poder de los secuaces de Mahoma. También por este tiempo hicieron los piratas magrebinos un desembarco en las Canarias, pero les salió muy caro su atrevimiento, pues murieron casi todos los invasores á manos de los valientes isleños.

Muley Abdalah sólo tuvo dos hijos; Ahmed, habido en una esclava negra, que le sobrevivió muy poco, y Sidi Mohammed, blanco y asociado al trono por su padre como Califa ó Lugarteniente. Á la muerte de Muley Abdalah fué su hijo Sidi Mohammed aclamado por el pueblo como *Emir el-Múmenin* y sucesor de su padre. Su advenimiento al trono fué recibido en todo el Magreb con alegría y festejos públicos, porque todos esperaban tener en él un gran rey. El tiempo se encargó de probar que no se engañaban.

Era, en efecto, Sidi Mohammed ben-Abdalah hombre de no vulgar talento, perspicaz, valiente, amigo de la justicia y del comercio, y deseoso siempre de hacer feliz á su país. Al subir al trono no dejó de advertir la gran ignorancia de sus vasallos, la falta que había de buenas leyes y de administración recta de la justicia, y lo poco ó nada que se fomentaba el comercio, por hallarse el Imperio casi incomunicado con las potencias europas. Conoció también que sería difícil remediar muchos de estos males, pues el fanatismo, la barbarie y las tradiciones de su pueblo serían una invencible rémora para plantear las reformas que intentaba introducir en sus Estados, tan gastados ya por las guerras, sobre todo civiles, y por la mala administración de sus predecesores. Sidi Mohammed ben-Abdalah era, en fin, hombre de gran inteligencia, que com-

prendía la cultura y adelantos de los pueblos europeos, y quiso elevar el suyo al mismo grado de civilización á que se hallaban aquéllos; empero no llegó á comprender que las torpes y absurdas creencias del mahometismo son incompatibles con estos adelantos, y que es de todo punto imposible dar vida á unas instituciones como las musulmicas.

Sin embargo, su voluntad de hierro no le permitía retroceder, y se decidió á poner en práctica sus vastos y humanitarios proyectos. Principió ajustando tratados con España, Francia, Toscana, Portugal, Venecia y Austria; pero con quien tuvo más íntimas relaciones fué con España, y de estas relaciones nos vamos á ocupar con alguna detención, por el buen resultado de las mismas. Á este feliz resultado contribuyó el deseo que Carlos III tenía de establecer amistosas relaciones con los Estados del África septentrional, y especialmente con Marruecos, ya porque conocía que los verdaderos intereses políticos de nuestra patria estaban en aquel Imperio, y ya también por poner término de algún modo á las continuas agresiones de los piratas, que ni dejaban libre el comercio, ni en paz á nuestras costas. Mas, para llevar á efecto sus proyectos el Rey de España, tuvo que contar con la influencia ó intervención de los Misioneros Franciscanos, que por muchos siglos venían predicando el Evangelio en el Magreb, y procurando el bienestar de los míseros cautivos, conquistándose además con sus virtudes y apostólica vida la consideración y aprecio de los mismos musulmanes.

Por este tiempo había en el Imperio un célebre Franciscano, llamado Fr. Bartolomé Girón de la Concepción, y que por llevar muchos años en aquellas Misiones, de las cuales había sido Superior, conocía muy bien el país, y los usos y costumbres musulmanas, siendo también hombre de gran talento y un hábil y sagaz político. Á este Franciscano principalmente le dió el Gobierno de Madrid la comisión de preparar el ánimo de Sidi Mohammed ben-Abdalah para celebrar un tratado de comercio con España. Nada más grato para los Misioneros, que ansiaban poder libertar á los cautivos, ó al menos mejorar el

trato que les daban sus crueles amos, é introducir el comercio y la influencia de España en el Magreb. Así fué que, con singular entusiasmo, dieron comienzo á su obra y bien pronto consiguieron del Sultán que mandase á España dos Franciscanos con algunos tigres y leones de regalo para Carlos III, y el encargo de pedirle la libertad de unos vasallos del Sultán que habían caído cautivos. Tuvo felicísimo resultado esta primera negociación, pues el Rey Católico, además de pagar el regalo de Sidi Mohammed ben-Abdalah, enviándole abundantes y escogidos géneros de nuestras mejores fábricas, dió libertad á los cautivos que le pedía el Sultán, y dispuso que gozasen de la misma gracia cuantos magrebinos se hallaban cautivos en la Península.

Cuando Sidi Mohammed tuvo conocimiento de la generosa y caritativa determinación de Carlos III dispuso que á todos los cautivos españoles y napolitanos les quitasen las cadenas, que ya se las habían vuelto á poner, y ordenó á sus corsarios que en manera alguna molestasen á los buques que llevasen bandera española. Entonces el Gobierno de Madrid transmitió á los buques de la Real Armada una orden idéntica respecto á los marroquíes. Como se ve estas determinaciones por parte de ambos gobiernos equivalían á una suspensión de hostilidades por mar, y eran el principio de mejoras para los cautivos y el comercio; y así fué que Sidi Mohammed ben-Abdalah manifestó á los Misioneros deseos de establecer algún comercio con la Península, y los Franciscanos por su parte se apresuraron á comunicarlo al Gobierno de Madrid. Pero como en España se conocía de muy antiguo la poca sinceridad de los políticos de Marruecos, quiso el Gobierno enterarse de las intenciones del Sultán, y á este fin destinó al referido P. Girón, con instrucciones que le dió además el Marqués de Grimaldi. Como punto capital se encargaba al Misionero la conveniencia de ajustar con Marruecos una larga tregua por mar y tierra entre ambas naciones, y conseguir permiso para que España estableciese una factoría en la costa del continente africano frente á nuestras Islas Canarias, anticipándonos así á los ingleses

que trataban de lo mismo, y probablemente con el fin de tener en continuo susto y amenaza á las Islas.

Con estas instrucciones se trasladó á Marruecos el P. Girón en los últimos meses del año 1,765, y al llegar allá procuró, como hábil político, ocuparse de sus Misiones, cual si éste fuese el único objeto que le llevaba á Marruecos; pero al mismo tiempo visitaba á los ministros del Sultán y funcionarios de la corte, iniciando en su conversación las ideas de las instrucciones que le diera Grimaldi. Cuando lo creyó conveniente solicitó audiencia del Sultán, que se la concedió el 2 de Febrero de 1,766—1,179 de la hégira—, y en ella leyó á S. M. Xerifiana un discurso en árabe (1), en el que algún tanto alhagaba la vanidad y codicia de Sidi Mohammed ben-Abdalah, ensalzando al mismo tiempo sus generosos instintos. Sobre manera le agradó este discurso, hasta el punto de manifestar repetidas veces al Franciscano sus simpatías por Carlos III y su deseo de vivir con él en buenas y amigables relaciones.

Como en este discurso manifestara el P. Girón los deseos que tenía Carlos III de celebrar un tratado de paz y de comercio, y le ponderase lo útil y ventajoso que esto sería para los mismos marroquíes, Sidi Mohammed se decidió á mandar una Embajada á España, la cual se componía de los tres individuos marroquíes Abú Iaálí Aâimára ben-Musa, Abú Abdalah Mohammed ben-Názer y Abulâbbás Ahmed el-Ghazál, persona de la confianza del Sultán, y de alta distinción en la corte xerifiana, pero esta Embajada la acompañaba el P. Girón, quien no debía abandonarla mientras durase la misión diplomática.

El Misionero, como precavido que era, tomó datos y noticias referentes al estado del Imperio, los buques de guerra que tenía (2), los capitanes que los mandaban y los cañones que

(1) Este discurso se conserva en el Archivo General de Alcalá, y del mismo tenemos una copia. El Franciscano para nada nombró en él el Establecimiento frente á Canarias, sin duda porque creyó sería inútil, ó tal vez perjudicial á los demás fines, si hacía esta proposición.

(2) Según las Notas del P. Girón tenía el Imperio un navio de 52 cañones; cuatro fragatas de 24; 2 jabeques de 26; otros 2 de 22; uno de 16; uno de 14; uno de 12, y

cada uno montaba. Además, hizo una exacta relación de las monedas, pesas y medidas usadas en el país, los precios que tenían los principales frutos y ganado, con los derechos de importación y exportación que adeudaban en los puertos de Larache, Mogador y Santa Cruz. Por último, antes de salir de Marruecos recibió el P. Girón un papel que le dieron de parte del Sultán, quien de su propia mano escribió al principio del mismo el año de la hégira 1,179. Decía este papel á la letra: «Apuntación que de orden de S. M. S. se mandó hacer para entregársela al Fraile, para que la presente á S. M. C., y éste envíe los infrascritos maestros: 10 labradores maestros de piedra » mármol; 5 maestros carpinteros; 5 maestros de albañilería; 2 » id. de labrar en yeso primorosamente; 2 id. cerrajeros; 2 id. » que sepan hacer planchas de plomo para el efecto de cubrir » una casa; 1 id. cortador para cortar y ajustar vidrios y cristales; 4 id. de hacer azulejos; 2 id. pintores.»

Salió, pues, de Marruecos la Embajada con el P. Girón en la primavera de 1,766, y, habiendo desembarcado en Gibraltar, llegaron á Madrid el 11 de Julio, y el 21 del mismo fueron recibidos en el real sitio de S. Ildefonso por Carlos III, que, desde que tuvo noticia de la entrada de la Embajada marroquí en España, dispuso que fuese tratada con toda consideración, señalándole para su residencia el Buen Retiro, un situado de 800 reales diarios, cuatro caballos de montar, y coche para su servicio.

Á más de esto la Embajada fué en gran manera obsequiada en las ciudades por donde pasaba, tanto á la ida como al regreso, especialmente en Sevilla y Granada; y en esta última población hasta hubo cabildo extraordinario para tratar del recibimiento de la Embajada, y de las fiestas que habían de celebrarse en su obsequio. Esto nos prueba que no es nuevo en España obsequiar con entusiasmo á los Embajadores marroquíes,

cuatro galeotas de 5, ó sea un total de diez y seis buques con trescientos seis cañones, fuerza no despreciable en aquellos tiempos. Pero hoy, según dejamos dicho en otro lugar, no existen buques de guerra en el Imperio marroquí que pertenezcan al Sultán, aunque sí dos vapores mercantes, el Hassanli y el Túrki.

aunque alguna vez estos obsequios concluyan trágicamente pereciendo 400 bravos marinos y un *Reina Regente*.

Después de la solemne recepción tuvieron varias conferencias los Embajadores, particularmente Ahmed el-Ghazál, jefe de la Embajada, y el P. Girón, con el Marqués de Grimaldi, fijando en ellas los puntos capitales que debía abrazar el tratado, y, con el fin de aprobarlo y ratificarlo solemnemente, nombró Carlos III por su Embajador al célebre marino D. Jorge Juan, Teniente General de la armada española, á quien dió minuciosas instrucciones el 30 de Diciembre de dicho año. En Cádiz se reunieron los Embajadores marroquíes, el P. Girón y otro Misionero Franciscano con D. Jorge Juan y su secretario D. Tomás Bremond, el intérprete D. Francisco Pacheco y demás individuos agregados á la Embajada, y el 14 de Febrero de 1,767 zarparon para Tetuán, punto designado por el jefe de la Embajada, en los jabeques de guerra *Gaviota* y *Cuervo*, yendo además un jabeque y dos tartanas mercantes, que fué preciso fletar para el trasporte de la comitiva de los dos Embajadores, de 200 esclavos marroquíes, á quienes Carlos III había concedido la libertad, y de muchos y magníficos regalos que llevaba D. Jorge, para entregar en nombre de su Rey al Sultán, al príncipe heredero y á los ministros y personajes magrebinos, conforme á las detalladas listas que formó el Gobierno de Madrid por indicación del P. Girón, y á quien se le facultaba para poder distribuir algunos entre los otros tres hijos del Sultán y agasajar á los gobernadores, etc. etc.

Salió, pues, de Cádiz la escuadrilla, pero el fuerte temporal que corría le impidió embocar el Estrecho, teniendo que recalar en Cádiz, y mejorando el tiempo salió de nuevo el 19, y en la mañana del 20 dió fondo en la rada de Tetuán, cuyo fuerte la saludó con tres cañonazos. Con inusitado aparato y extraordinarias demostraciones de alegría recibieron en la ciudad al Embajador de España, y desde este punto hasta Marruecos, á donde llegó el 9 de Marzo, fué escoltado por fuerzas del ejército regular, y obsequiado en extremo por los gobernadores y kabílas del tránsito.

El día 16 se verificó la recepción oficial, en la que repetidas veces manifestó Sidi Mohammed ben-Abdalah su agrado y satisfacción en recibir á un Embajador de Carlos III, á quien profesaba sumo afecto, añadiendo á D. Jorge Juan lo que le había dicho por conducto de un camarero mayor, de que «viviese en la inteligencia de que ya estaban concedidos los asuntos á que venía.» Pasados unos días celebraron D. Jorge Juan y Abulâbbás Ahmed Ghazál diversas y largas conferencias, y, aflojando aquél en unos puntos é insistiendo en otros, llegaron á firmar el tratado el 28 de Mayo, beneficioso para los dos países, y ventajoso en gran manera para los asuntos y negocios de España, y sobre todo porque vino á ser como la base de donde arrancan los otros tratados posteriores, y las amistosas relaciones que por algún tiempo unieron á los dos Estados.

En este tratado, además de acordarse en él una firme y perpetua paz por mar y tierra entre ambas naciones, se convino que libremente podían navegar los buques de uno y otro Estado con los pasaportes correspondientes; se declaró libre al comercio entre españoles y marroquíes, aun en el interior de ambos reinos; que España podía tener un Cónsul General y Vicecónsules en los puertos, á fin de que atendiesen á los individuos de su reino, les administrasen justicia y diesen pasaportes á las embarcaciones; que los españoles pudiesen pescar en todas las costas del Imperio, sin permitir el ejercicio de la pesca á ninguna otra nación, y otras cosas no menos importantes al comercio, aunque Sidi Mohammed ben-Abdalah se negó á conceder ensanche al radio de los presidios españoles, y á permitir el establecimiento que Carlos III quería fundar frente á las Islas Canarias, á causa de no poder responder de las desgracias y accidentes que sucedieran en aquel país, porque su autoridad no era reconocida por los naturales de aquellas tierras.

Terminados tan satisfactoriamente los asuntos de la Embajada, salió D. Jorge Juan de Marruecos el 17 de Junio, llegando el 22 á Mogador hasta donde le acompañó Abulâbbás Ahmed el-Ghazál. En Mogador se embarcó en el navío *Triun-*

fante el 11 de Agosto del referido año de 1,767, con 30 cautivos y 30 desertores de Ceuta que le habían entregado, y dejando de Cónsul en Larache á D. Tomás Bremond, de Vicecónsul en Tánger á D. Francisco Pacheco y en Tetuán á D. Jorge Patisiati, se hizo á la vela llegando á Cádiz el 27 del mismo mes y año. Muy luego se dirigió á Madrid para dar cuenta al Gobierno del resultado de su Embajada, y en la capital de las Españas mereció un lisonjero recibimiento por lo bien que desempeñó su comisión, quedando Carlos III satisfecho de la conducta y porte de D. Jorge Juan.

Por último diremos que fueron tan estrechas las relaciones entre España y Marruecos que por esta época se acuñaron en Madrid no pocas monedas árabes de oro— hoy en cambio las acuñan en Francia— equivalentes cada una á 25 pesetas. Nosotros mismos hemos visto algunas en Tetuán y notamos que en el anverso y en caracteres árabes decían: *Fué acuñada en Madrid*, y en el reverso: *Año de 1,201*, que corresponde al de 1,787 de la era cristiana.

El Sultán Sidi Mohammed ben-Abdalah abrió además las puertas del Imperio á los cristianos, protegiéndoles con sus acertadas medidas contra el fanatismo de los indígenas; é hizo también que de Europa, especialmente de España, fueran muchos oficiales y artesanos para que trabajaran, y dirigieran las obras de su propio palacio de la ciudad de Marruecos y de otras varias construcciones que emprendió en sus Estados (1). Fundó á Mogador y Fedala, sirviéndose para ello de ingenie-

(1) En la Misión Católico-Española de Mogador vimos parte de un diario que en aquellos tiempos llevaban los Misioneros, y entre muchas curiosidades que contiene léense en él el nombre, estado, patria, año y día en que muchos artesanos españoles llamados por el Sultán fueron á enseñar sus artes y oficios á los marroquíes. En el mismo diario consta las muertes violentas y crueles que Sidi Mohammed ben-Abdalah, no obstante su mucha humanidad, hizo padecer á varios infelices cautivos. Bien es verdad que en esto seguía las huellas de sus antecesores, puesto que apenas había Sultán ó príncipe que no tuviera á gloria el alancear y asactar por sí mismo á los cristianos, sobre todo si éstos eran cautivos. Sidi Mohammed, sin embargo, al finalizar su reinado hizo un gran bien á la humanidad prohibiendo la piratería y el corso, y dando libertad á varios cautivos de los que había en sus Estados, á lo que contribuyeron no poco los Misioneros españoles.

ros cristianos. Sus ministros fueron con frecuencia también cristianos, los cuales le sirvieron con fidelidad, como Ciriaco Petrobelli, de Tieste, Mutti, Toscano, y Francisco Chiappa, de Génova, y lo que es más extraño en un país como éste, en donde los judíos han sido siempre y son todavía generalmente despreciados por los moros, Sidi Mohammed ben-Abdalah tuvo mucho tiempo por ministro á un judío de Marsella, llamado Samuel Lumbel. Ayudado Sidi Mohammed de estos ministros y dignatarios, quiso poner su corte y su reino al nivel de los de Europa, lo que en efecto consiguió en cuanto le permitían las circunstancias de sus Estados.

Otro hecho muy notable tuvo lugar durante su reinado, si bien principió á realizarse en los últimos años del de su padre Muley Abdalah. El hecho á que aludimos fué el haber quitado toda su influencia á la famosa Guardia Negra, á la que Sidi Mohammed supo reducir hasta el punto de que sólo fuese suficiente para dominar á las masas del pueblo, pero no á los Sultanes; pues, según se refiere, al fin de su reinado únicamente contaba unos quince mil hombres, y en lo sucesivo fué disminuyendo con tanta rapidez, que hoy no habrá seguramente cinco mil negros en las filas del Sultán.

Es indudable que los adelantos y mejoras introducidas en el Imperio por Sidi Mohammed ben-Abdalah eran más de lo que se podía esperar de un pueblo semi-bárbaro; pero no es menos cierto que todo esto no podía satisfacer al Sultán mientras hubiera en sus Estados plazas como Ceuta y Mazagán, en las que no podía entrar la media luna. Como buen político y ferviente musulmán decidió emplear toda clase de medios para conquistar ambas ciudades. Á Mazagán la conquistó en 1,769 —1,182 de la hégira—, después de un apretado sitio, según referimos en otra parte; mas comprendiendo que no contaba con medios suficientes para apoderarse de Ceuta, tuvo que resignarse á ver ondear sobre sus muros el pabellón de España.

Además, como buen musulmán, era veleidoso, y muy luego se arrepintió de las concesiones hechas á España al reconocer su legítima dominación en los presidios que tenía en el

Imperio; y, para cohonestar de algún modo su proceder, escribió en 19 de Septiembre de 1,774 una carta á Carlos III, y después publicó un manifiesto, queriendo hacer ver que la paz celebrada en 1,767 con España se limitaba á la marítima, y por consiguiente, sin rompimiento de esta paz y sin interrumpir el comercio entre ambas naciones, no podía permitir establecimientos cristianos en sus costas. Á tan peregrina pretensión contestó el Gobierno español con una declaración de guerra en 23 de Octubre de 1,774; pero los marroquíes tomaron la ofensiva en los primeros días de Diciembre atacando con numeroso ejército al Peñón. Gran número de bombas arrojó el enemigo á la fortaleza española; pero D. Florencio Moreno que la gobernaba supo defenderla con tanta bravura que obligó al enemigo á levantar el sitio.

Al mismo tiempo el Sultán Sidi Mohammed ben-Abdalah al frente de 13,000 hombres se presentó ante Melilla é intimó la rendición á la plaza. Mandábala el Mariscal de Campo D. Juan Sherlok, que, como valiente soldado y experto Capitán, despreció la intimación del Sultán y se apercibió á la defensa, con tanto mayor conato cuanto muy luego comenzaron los sitiadores el bombardeo y los trabajos de zapa. Esperaba el Sultán con impaciencia recibir de Inglaterra municiones y artillería de batir, pero dos navíos, seis fragatas y nueve jabeques de nuestra armada impedían el paso del Estrecho, mientras que la fragata *Santa Lucía*, mandada por el jefe de escuadra D. Francisco Hidalgo Cisneros, arribaba á Melilla con abundantes provisiones. Continuaban los moros el sitio haciendo extraordinarios esfuerzos para tomar la plaza, y en los días 12 y 13 de Febrero de 1,775—1,188 de la hégira—(1), la asaltaron con furor, pero fueron rechazados dejándose 8,000 ca-

(1) Los cronistas árabes ponen el cerco de Melilla por Sidi Mohammed ben-Abdalah en el año 1,185 de la hégira, que corresponde al 1,771 de nuestra era, lo cual no deja de llamarnos la atención. En cambio nos pintan al mismo Sultán en 1,187 y 88 de la hégira, que corresponde al 1,774 y 75 de la era cristiana, recorriendo las kabílas del interior del Imperio, etc., etc., en vez de estar dirigiendo las operaciones del cerco de Melilla. ¿Se equivocarán los cronistas árabes? Nosotros creemos que, al menos por esta vez, sufren equivocación en las fechas.

dáveres en las murallas y fosos. Las grandes pérdidas que tuvieron en estos asaltos, y la inutilidad de las 9,000 bombas que arrojaron á la plaza, les obligó á levantar el sitio, en el que Melilla perdió 94 hombres y le quedaron 600 heridos.

Comprendiendo, pues, el Sultán la esterilidad de sus esfuerzos para conquistar la plaza, hizo proposiciones de paz al Gobernador, pero éste lo remitió á Carlos III por no juzgarse suficientemente autorizado para admitirlas. El Marqués de Grimaldi contestó á Abulâbbás Ahmed el-Ghazál, enviado del Sultán, que interin no se diesen á España eficaces garantías para lo futuro, no entraría en tratos con el Imperio, cuyo Emperador había infringido el tratado sin motivo, ni aun razones aparentes. Vinieron por fin á un acuerdo, y se firmó un nuevo tratado el 30 de Mayo por el Conde de Florida Blanca y el primer ministro del Sultán, Mohammed ben-Otmán, en el que se ajustaba la paz y se estipulaban señaladas ventajas comerciales para España en perjuicio de Inglaterra, con quien nuestra nación se hallaba en abierta hostilidad(1). Este mismo Ministro Mohammed ben-Otmán fué nombrado Embajador de su señor cerca del Rey Católico para arreglar el asunto de los límites de Ceuta, asunto que se terminó en el arreglo especial firmado en 1,782.

Desde esta época Sidi Mohammed ben-Abdalah estuvo

(1) En las instrucciones dadas por el Sultán á su Embajador se decía lo siguiente: «Hemos recibido la carta de V. M. y nos hemos enterado de su contenido » con gran complacencia. Viendo la traducción elegante de un intérprete, hemos » quedado en duda si éste es mahometano ó cristiano. Si es mahometano, debía » empezar la carta de este modo: Alabanza á Dios solo y á nuestro Señor, Apóstol » de Dios, último Profeta. Y si es cristiano, debía empezar así: Alabanza á Dios y » la paz á nuestro Señor Jesucristo, hijo de María, Apóstol y palabra de Dios. Y » no habiéndolo hecho dicho intérprete, hemos dudado de su religión.» Á esto contestó Florida Blanca: «El traductor es cristiano y se ha arreglado al estilo que » aquí se observa, dando á Dios la alabanza en nuestras oraciones, con que nos » preparamos para todas las obras que hacemos.»

Hemos consignado este detalle, para que los diplomáticos de nuestros días comprendan el juicio que habrán formado los moros al leer ciertos documentos escritos con ocasión de la última Embajada marroquí, de tristes y dolorosos recuerdos para nuestra amada España. ¡Que recuerdo tan triste el de la horrorosa catástrofe del crucero *Reina Regente*!

siempre en paz con España, y la favoreció mucho durante el último sitio de Gibraltar (1). Á los españoles y á los franceses, como aliados suyos, cedióles el uso del puerto y ciudad de Tánger, con exclusión de las otras potencias. Carlos III agradecido á estas y á otras deferencias envió á D. Francisco de Salinas y Moñino, como Ministro extraordinario, á ofrecer á Sidi Mohammed ben-Abdalah varios regalos. En la fragata de guerra *Santa Lucía*, anclada en el puerto de Cádiz, y mandada por el Brigadier D. Vicente Tofiño, se embarcó este Embajador, llevando de secretario á D. Juan Manuel González Salmán, Cónsul General en Marruecos y conocedor de aquel territorio, y á varios militares y agregados. El 27 de Abril de 1,785, á las cinco de la mañana se dió á la vela la *Santa Lucía* seguida del bergantín *El Vivo*, destinado á levantar planos de las costas del Mediterráneo. Con viento favorable y buen tiempo llegó la Embajada al puerto de Mogador, y el 1.º de Mayo desembarcó el ministro y su acompañamiento, pero hasta el 30 del mismo no pudieron salir para Marruecos, entrando en esta ciudad el 4 de Junio, seguidos de 22 camellos portadores de los preciosos regalos que Carlos III enviaba al Sultán. Efectuóse el día 6 la recepción oficial, y tanto en ésta como en dos audiencias más que le concedió Sidi Mohammed ben-Abdalah, manifestó el Sultán la satisfacción con que le recibía, y le entregó muchos cautivos y valiosos presentes, concediéndole, además, no pocas franquicias para el comercio mutuo entre España y Marruecos. Terminada felizmente su misión salió D. Francisco de Salinas de la ciudad de Marruecos el día 15,

(1) Fué tanto lo que Sidi Mohammed ben-Abdalah se inclinó hacia España en los últimos años de su reinado, que llegó á declararse, bajo frívolos pretextos, enemigo de Inglaterra, contra quien la España estaba en guerra, y á expulsar de sus dominios al Cónsul y súbditos británicos en número de ciento nueve, los cuales fueron entregados á los cruceros españoles en 26 de Noviembre de 1,780. En la ría de Tetuán se embarcó el Cónsul con otros veinte más, pero tan precipitadamente que no tuvieron tiempo para tomar víveres ni aún sus equipajes. Los cruceros españoles trajéronlos á Ceuta, y después á Puente Mayorga, dejándolos en pontones colocados en la embocadura del río Palomes, hasta que algunos meses después, y por orden del Gobierno de Madrid, fueron entregados á las autoridades de Gibraltar.

haciendo su viaje por tierra, y entró en Ceuta el 6 de Julio (1).

Á estas buenas relaciones, y al buen resultado de la Embajada de Salinas y Moñino contribuyó en gran manera el celoso Misionero Fr. José Boltas. Este ilustrado Franciscano fué comisionado por el Gobierno español para atraerse las voluntades del Sultán y de sus ministros hacia España, encargándole que procurase enterarse de los asuntos del *Mexuar*, y que comunicase cuanto de importancia supiese al Ministro del Rey Católico, para cuyo fin se le dió una clave. Con tanta perfección y tan á gusto del Gobierno desempeñó su cargo el Franciscano, que fué nombrado Obispo de Urgel. Mas no por eso cesó el Gobierno de Madrid de atender á las cosas de Marruecos, y encargó á la Provincia de S. Diego que eligiese un Misionero capaz de continuar la comisión que tuvo el P. Boltas. El Capítulo Provincial eligió al P. Fr. Cristobal Río de S. Bartolomé, á quien en 1,785 dieron el nombramiento de Presidente absoluto de Mequinez y el título de Prefecto de las Misiones, entregándole al mismo tiempo los papeles y cifra de su antecesor. Desempeñó puntualmente el P. Cristobal su comisión hasta el año 1,790 en que por causa de la guerra tuvo que retirarse á Cádiz como los demás Misioneros (2).

Continuaba Sidi Mohammed ben-Abdalah siendo muy querido y respetado de todos sus súbditos; pero su hijo primogénito, Muley Iazid, acibaró los últimos días de su vida. Como este principe había causado á su padre grandes disgustos en los primeros años de su reinado llevando su osadía hasta el extremo de querer apoderarse del trono, diremos algunas palabras acerca de este mal hijo.

Como Sidi Mohammed ben-Abdalah disminuyó tanto el número de la Guardia Negra, y le quitó los muchos privilegios y franquicias que le habían concedido los sultanes sus prede-

(1) *Boletín de la Real Academia de la Historia*, tom. XXIV. Cuaderno III correspondiente al mes de Marzo.

(2) En el Archivo General central de Alcalá de Henares se conserva la correspondencia diplomática de estos dos Misioneros, así como una multitud de cartas de sus compañeros, escritas en el último tercio de la centuria pasada.

cesores, de aquí que en ella se advirtiese un disgusto general, que manifestaba bien claramente que seguiría á cualquiera que se apellidara Sultán para destronar á Sidi Mohammed ben-Abdalah. Aprovechóse de este descontento Muley Iazíd, y en 1,778 se proclamó Emperador con el auxilio de los negros en la ciudad de Mequinez, donde residía á la sazón. Como las demás provincias y kabilás, lejos de secundar esta revolución, ayudaron á Sidi Mohammed ben-Abdalah, no fué difícil á éste sujetar á su rebelde hijo, derrotándole completamente en el primer encuentro, y cogiéndole prisionero. Contentóse el padre con imponerle por castigo la peregrinación á la Meca en compañía de su madre y de muchos principales mahometanos.

Muley Iazíd, de buen ó mal grado, emprendió su viaje, y con él algunos ministros del Sultán, que conducían grandes riquezas y presentes para los xerifes y para los templos de la Meca y Medina. El príncipe, atrevido y revoltoso, robó estas riquezas á los que las conducían, y con ellas pasó algunos años en Argel, Túnez y Trípoli, siendo el escándalo de todos por sus robos, crueldades, deshonestidades y por su estado casi habitual de embriaguez. En otras dos ocasiones en que su padre volvió á enviar regalos de mucho valor á la Meca, se apostó en los caminos por donde habían de pasar y despojó las caravanas de todo cuanto llevaban. Tan perversa conducta obligó á Sidi Mohammed ben-Abdalah á prohibir terminantemente á su hijo que volviera á sus Estados, y en presencia de toda la corte nombró por sucesor á otro hijo suyo llamado Muley Abdesselám. Luego que Muley Iazíd tuvo noticia de la determinación de su padre, partió inmediatamente para el Magreb, y habiendo tomado asilo en un santuario que hay en las montañas de Tetuán, no cesaba desde él de procurarse defensores para alzarse con el trono del que, por su mala conducta, había sido desheredado.

Noticioso Sidi Mohammed ben-Abdalah de los propósitos de su hijo envió un cuerpo de ejército de la Guardia Negra para prenderle; empero los jefes, ya fuese porque corriera el oro por medio, que es lo más probable, ó ya porque temieran

profanar el santuario de *Sidi Abdesselám*, donde se hallaba refugiado el príncipe, ó ya juntamente por uno y otro motivo, es lo cierto que no cumplieron las órdenes del Sultán. Éste vióse entonces precisado á salir de Fez, donde á la sazón se encontraba, y con un respetable ejército púsose en marcha, ansioso de concluir de una vez con la soberbia del rebelde hijo, castigándole según merecían sus crímenes. Pero no le salieron bien los cálculos á Sidi Mohammed ben-Abdalah ben-Ismâel; pues, habiendo llegado á Rabat con sus tropas, falleció el 11 de Abril de 1,790—24 de Rechéb del año 1,204 de la hégira—, á los ochenta y uno de su edad, y después de haber reinado en todo el Magreb 32 años. Murió con el sentimiento de no haber podido dejar á su pueblo, al que tanto amaba, un príncipe digno de sucederle. Su cadáver fué sepultado en una de las *kóbbas* de su palacio de Rabat, y con él fué también enterrado el movimiento civilizador que había iniciado en sus Estados, los cuales tardaron bien poco en volver á sus antiguos usos y costumbres, á todos los naturales desórdenes de la anarquía y á los excesos del despotismo bárbaro y brutal con que solían gobernar los emperadores marroquíes.

Á pesar de ser Muley Iazíd ben-Mohammed tan poco querido del pueblo por sus atrocidades y crímenes, y á pesar de estar desheredado por su mismo padre, supo sin embargo encontrar apoyo en el país, y saliendo del asilo en que se hallaba refugiado, reunió todas las tropas que le fué posible, y se dirigió sobre Rabat con ánimo de destruir el ejército que su padre tenía preparado para castigarle; pero.... cosa rara: sin necesidad de batalla ni combate, Muley Iazíd fué proclamado Emperador por unos y otros á su llegada á la ciudad. Contaba entonces el nuevo Sultán cuarenta años. Los vivas con que se celebró su proclamación en Rabat resonaron también por todo el Imperio, que se sometió gustoso al despotismo del feroz, violento, cruel y fanático príncipe, imitador perfecto de su abuelo Muley Ismâel.

Durante el tiempo que Muley Iazíd ben-Mohammed vivió ausente de su patria, en las Regencias de Berbería, insultó á

diferentes Cónsules europeos acreditados en dichas Regencias por sus respectivos Gobiernos, ocasionando con esto los consiguientes conflictos internacionales. Una vez dueño del Magreb, hizo ir á Tetuán, donde él entonces residía, á todos los Cónsules extranjeros y les exigió ciertos tributos, amenazándoles, si no los pagaban, con declarar la guerra á sus respectivas naciones.

No ocultaba el Sultán el odio especial que abrigaba contra España, por haber ésta obtenido de su padre decretos y tratados que, á juicio de Muley Iazid ben-Mohammed eran gravosos al Imperio. El Gobierno español hizo lo que buenamente pudo para evitar la guerra, enviando al efecto un encargado de negocios á Tánger para felicitar al nuevo Sultán, dando de este modo tiempo para que los Cónsules y Misioneros se pusieran en salvo trasladándose á la Península. Empero, á todo se adelantó el revoltoso Emperador. Detuvo como prisioneros á los Misioneros Franciscanos, á dos Cónsules de los que residían en la costa, y á todos los ingenieros y mecánicos españoles que fueran al Imperio á petición de su padre Sidi Mohammed ben-Abdalah; á todos llevó encadenados á Tetuán, y de allí á Tánger, donde después de firmar la paz, los canjeó con las tripulaciones de una goleta y de otras dos embarcaciones más, que una de nuestras fragatas apresó en el puerto de Larache, presenciándolo el mismo Sultán desde los miradores de su palacio.

Guiado, pues, Muley Iazid ben-Mohammed por sus belicosos instintos, declaró formalmente la guerra á España en Septiembre de 1,790—1,204-5 de la hégira—, dando el día 14 las primeras órdenes para sitiar á Ceuta, y ordenando á las kabílas limítrofes á los restantes presidios españoles, que hostilizaran á éstos cuanto pudieran. Hallábase entonces la ciudad de Ceuta gobernada por D. Jorge de Sotomayor, y después fué, en clase de Comandante General, D. Luis de Urbina, con alguna fuerza de artillería é infantería. En los primeros días de Octubre rompieron el fuego los moros, y á mediados del mes ya tenían un ejército de diez y ocho á veinte mil hombres,

cuyo General en jefe era un hermano del mismo Sultán, llamado Muley Ali. Continuamente se hostilizaron ambos ejércitos, defendiéndose la plaza con heroísmo, hasta que el 4 de Noviembre el General enemigo izó bandera blanca y la plaza suspendió los certeros tiros que disparaba contra los sitiadores. En estos días estuvo la ciudad á punto de quedar completamente destruída, porque en la noche del 6 al 7 se incendió la Maestranza, amenazando las llamas el depósito de los mixtos y el almacén de alquitrán, breca y proyectiles cargados; pero Dios la protegió visiblemente enviando una abundante lluvia que apagó el fuego cuando más alterados estaban los ceutíes por la proximidad de aquél á los sitios indicados. Suspendidas las hostilidades, la corte de Madrid tuvo á bien recibir en el mes de Enero del año siguiente un Embajador de Muley Iazíd. El resultado de todo fué llevarse á cabo el canje de los ocho Misioneros y de los Cónsules de Larache y Mogador por las tripulaciones de unas goletas capturadas por nuestra marina; pero el tratado de paz que se proyectaba no se llevó á efecto, y Carlos IV declaró de nuevo la guerra al Imperio marroquí por medio de un decreto fechado el 19 de Agosto.

En este mismo día se presentó Muley Iazíd ante los muros de Ceuta intimándole la rendición, cuya intimación apoyaba en un cuerpo de ejército de quince mil caballos y algunos infantes, que de refresco había traído para reforzar el ejército sitiador; empero el bravo General Urbina contestó el día 25 con una salida que hizo al frente de sus tropas, las cuales consiguieron inutilizar los cañones del enemigo; mientras que, al mismo tiempo una escuadrilla española, al mando de D. Francisco Javier Morales, bombardeaba la ciudad de Tánger. Así continuaba el sitio de Ceuta, teniendo los moros muchas pérdidas, y siendo muy pocas las que experimentaban los españoles, cuando Muley Iazíd vióse precisado á levantar el sitio para sofocar una terrible revolución que estalló en sus Estados, en la que cuatro sultanes á la vez se disputaban el trono. Muley Iazíd ben-Mohammed envió á España un nuevo Embajador para pedir la paz y celebrar un tratado que la asegura-

se en lo venidero entre las dos naciones; pero el Gobierno español no quiso entenderse más con un príncipe tan cruel y tan pérfido, si bien la guerra concluyó por causa de la citada revolución interior del Imperio.

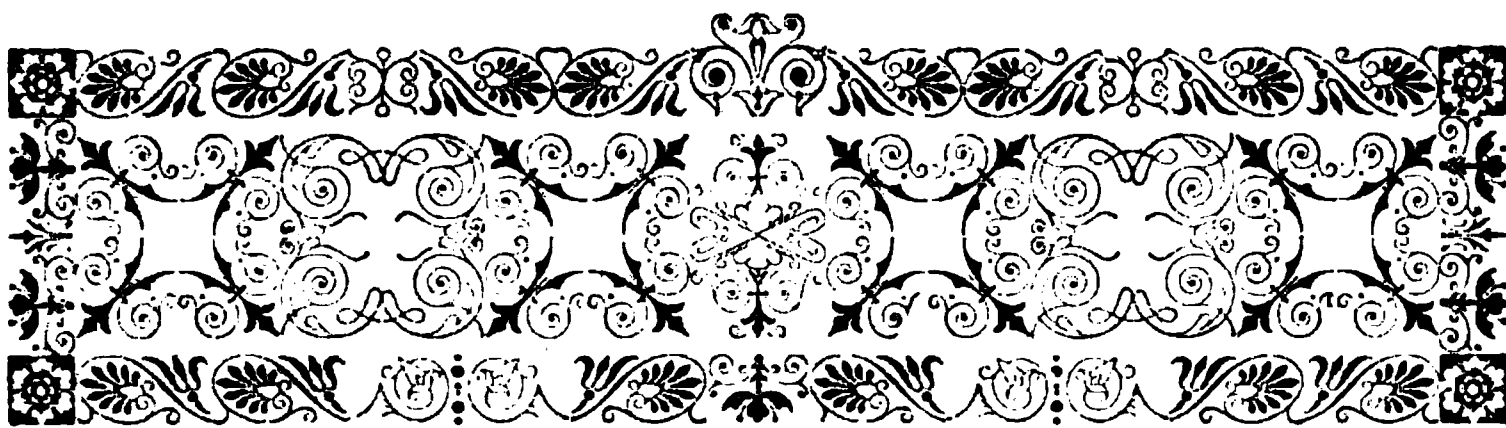
La desarreglada vida del Sultán, sus depravadas costumbres y su bestial tiranía concitaron contra él las iras de sus vasallos. Dos de sus hermanos, á cuyo partido se habían afiliado los mejores generales del difunto Sidi Mohammed ben-Abdalah, aprovechándose del general descontento del pueblo, se sublevaron contra Muley Iazíd ben-Mohammed, haciéndose dueño de Taflete y Daráa Abderrahman, y Muley Hixém de Marruecos. Al llegar á noticias de Muley Iazíd la sublevación de sus hermanos, levantó el sitio de Ceuta y se dirigió contra Muley Hixém, ya porque estaba más próximo, ya también por ser el más fuerte. En el primer encuentro destruyó las huestes de su hermano, pasó el río Morbea ó Umm er-Rebeâ, y continuando su triunfante marcha puso sitio á la ciudad de Marruecos, que no tardó en rendirse; y, entrando victorioso en ella, ejecutó en sus moradores suplicios y castigos tan horrosos que espantarían al hombre más cruel. Entretanto Muley Hixém, que para salvarse huyó de la ciudad con algunas de sus huestes, se repuso un poco, y cobrando nuevo aliento volvió con sus tropas contra su cruel hermano, teniendo lugar entre ambos ejércitos varios combates, en uno de los cuales murió Muley Iazíd ben-Mohammed el 14 ó el 15 de Febrero de 1,792—Chumada et-Tánia del año 1,206 de la hégira—, después de un reinado, corto sí, pero cruel y desastroso para el pueblo magrebino.

Á la muerte de Muley Iazíd ben-Mohammed quedó el Imperio dividido en tres partes: Muley Abderrahmán imperaba en Taflete y Daráa, Muley Hixém en Marruecos y Muley Abdeselám, que fué declarado sucesor de Sidi Mohammed ben-Abdalah cuando éste desheredó á su hijo Muley Iazíd ben-Mohammed, se hizo proclamar Sultán de Uazán, donde á la sazón residía. Estos tres hermanos se disputaban entre sí el gobierno único del Imperio; empero, débiles ó prudentes, jamás llegaron

á disputárselo con las armas. Así pasó algún tiempo, durante el cual se levantó un nuevo pretendiente, que, más fuerte y más hábil que los otros tres, consiguió alzarse con el mando de todo el Magreb, después de haber vencido á sus tres hermanos.

Entretanto, esta división del Imperio, y más aun el bárbaro y cruel reinado de Muley Iazíd ben-Mohammed, redujo el Magreb al estado de postración en que lo había encontrado Sidi Mohammed ben-Abdalah cuando tomó las riendas del gobierno. Los pintores, lapidarios, arquitectos, matemáticos, médicos, jardineros y demás industriales que en el reinado de Sidi Mohammed ben-Abdalah habían pasado á Marruecos para trabajar en las diferentes obras que dicho Sultán emprendiera durante su largo gobierno, fueron hechos cautivos por Muley Iazíd ben-Mohammed, y aherrojados con pesadas cadenas en lóbregas mazmorras; y los pocos que pudieron librarse de tan cruel é infame prisión se vinieron á Europa. Los Misioneros, si bien por poco tiempo, también faltaron del Imperio. Los comerciantes vieron coartada su libertad por las brutales órdenes de Muley Iazíd; y, por último, los mismos magrebinos sintieron más que nadie los resultados del gobierno de un Sultán tan déspota y tirano como lo fué Muley Iazíd ben-Mohammed. En una palabra, la tiranía bestial de este Sultán destruyó todos los adelantos introducidos en el Imperio por su padre, y el impulso civilizador que entonces principió á sentirse en Marruecos, desapareció como un relámpago que se exstingue al nacer. El Imperio, pues, volvió á caer rápidamente en el estado en que hoy se encuentra, arrastrando en su caída las esperanzas que alguno pudiera haber concebido, con más ó menos fundamento, de la regeneración de este desdichado pueblo.





CAPÍTULO XVIII

Muley Solimán y los amacirgas.—Vence á sus hermanos.—Tratados entre Solimán y otras potencias.—El tratado Español y sus ventajas.—Independencia del Sús.—Alí Bey el-Abbási en Marruecos.—Sus planes.—Desenlace de su proyecto.—Humanitarias medidas de Muley Solimán.—La enfermedad bubónica.—Los amacirgas en rebelión.—Sus resultados.—Solimán salvado por un amacirga.—Los revoltosos sitian á Marruecos.—Sid el-Hach el-Aarbi nombra Sultán á Ibrahim.—Muere éste y le sucede Muley es-Saíd.—Éste vence á Muley et-Táiib.—Muley es-Saíd vencido por Solimán.—Muerte de Solimán.—Le sucede Abderrahmán.—Muley es-Saíd se entrega al Sultán.—El Imperio en este tiempo.—Abderrahmán vence á los Xilojs y al falso Mesías.—La Francia en la Argelia.—Guerra entre Francia y el Magreb.—Bombardeo de Tánger y Mogador.—Batalla del río Isli.—Celebrase la paz entre Francia y Marruecos.



UANDO murió el Sultán Sidi Mohammed ben-Abdalah dejó entre sus hijos uno, apenas adolescente, llamado Abú er-Rebíâ Solimán, que residía ordinariamente en Mequinez casi olvidado de todos. Viendo éste á sus ambiciosos hermanos disputarse el trono, salió de su retiro y se dirigió á las montañas entre las tribus amacirgas. Era Muley Solimán ben-Mohammed tan gallardo, airoso y afable, que muy pronto se captó la voluntad y el aprecio de aquellas tribus, hasta el punto de que éstas le proclamaron por su rey y señor. Pronto juntó un buen ejército, que unió á la Guardia

Negra, de la que había conseguido que defendiese su partido; y, equipadas convenientemente sus huestes, él mismo se puso al frente de ellas con la resolución de deponer á sus hermanos, á quienes consideraba bastante débiles, y de proclamarse único señor del Magreb.

Poco tardó Muley Solimán en vencer á sus dos hermanos Muley Abderrahmán y Muley Abdesselám, pero no le fué tan fácil vencer á Muley Hixém, que era el más fuerte, y con quien tuvo que sostener varios combates, logrando al fin reducir sus dominios á la ciudad de Marruecos y sus cercanías. Viéndose, pues, Muley Hixém tan abatido y poco amado de sus vasallos, mientras que su hermano era apreciado de todos; y como por otra parte conociese que le sería imposible resistir al poderoso ejército de su hermano Muley Solimán, abandonó su exiguo reino y se retiró á un santuario, en donde murió poco después. Con esto quedó Muley Solimán dueño de todo el Imperio, y tomó el título de *Amir el-Múmenin* en el año 1,795—1,210 de la hégira—.

Era Muley Solimán ben-Mohammed hombre astuto en extremo, gran político, amante algún tanto de las artes, deseoso de hacer felices á sus vasallos, y digno sucesor de su padre. Comprendiendo, pues, la necesidad que su pueblo tenía de sosiego, apresuróse á celebrar tratados de paz y comercio con los Estados-Unidos de América, con Cerdeña y algunas ciudades anseáticas, ratificando, además, los que ya se habían celebrado entre Marruecos y otras potencias. Empero en lo que más interés mostró este Sultán fué en pedir la paz á España, y en celebrar con ella un nuevo tratado. No podía España negarse á la buena voluntad de Muley Solimán ben-Mohammed, y mucho menos cuando ya en 1,794 llegaron á Safí cuatro Misioneros Franciscanos y un comisionado español; otros cuatro Misioneros se habían establecido en Tánger, y un año después se abrieron de nuevo los Hospicios de Larache y Mogador, siendo en todas partes muy bien recibidos los frailes, y tratados hasta con deferencia por todos los partidarios de Muley Solimán. Deferente, pues, España á la solicitud del Sultán, nom-

bró Carlos IV por su Plenipotenciario á D. Juan Manuel González Salmón, Cónsul General que había sido en Tánger y secretario cuando la Embajada de D. Francisco de Salinas, y como agregados á D. Juan de Arriada y D. Bartolomé Vasallo, Capitán y Teniente respectivamente de Artillería, D. Agapito Yarza, Comisario de Guerra, dos capellanes, que eran Fr. Domingo González Salmón, Agustiniiano, y Fr. Bartolomé de los Ríos, Franciscano, dos intérpretes, otros muchos agregados con la correspondiente servidumbre y además varias músicas militares.-

Por temor á los ingleses, que tenían apostados buques para apresar la Embajada, se habían hecho los preparativos con el mayor sigilo, y se habían corrido voces falsas del punto donde embarcaría y desembarcaría, hasta el punto de ignorarlo el mismo Cónsul General de España en Marruecos. Así fué que, cuando menos se pensaba en ello, zarpaba la escuadrilla, y el día 29 de Diciembre de 1,798 se veía surcar las olas frente á Chiclana, llegando felizmente al puerto de Tánger. El Sultán, que tenía especial interés en captarse las simpatías y amistad de España, recibió al Embajador con tanta pompa y con tan singular cordialidad, que llegó á decirle: « que prefería y anteponía la amistad de España á la de las demás naciones europeas, y que si su padre había distinguido y particularizado siempre á la España, él le excedería en esta parte, y lo haría manifiesto. » Para llevar á cabo el nuevo tratado nombró el Sultán á Sidi Mohammed ben-Otmán el-Mecnásii, que ya había firmado el otro convenio en 30 de Marzo de 1,780, y, después de convenidas ambas partes, se firmó en Mequinez de los Olivares—*Mecnása ez-Zaitún*—el 1.º de Marzo de 1,799, el nuevo tratado de paz, amistad, navegación, comercio y pesca. En este tratado se consignó por primera vez « que los Misioneros pudiesen libremente ejercer el culto de su religión » sin que nadie pudiera molestarles.»

Como este tratado es muy importante, y evidencia además la previsión política del Gobierno español, no menos que los buenos deseos que Muley Solimán tenía de favorecer á su pue-

blo, daremos á continuación un resumen de él, según lo hace el Sr. Cánovas en su inestimable libro tantas veces citado. «Estipulóse, dice, al propio tiempo en este último tratado de 1,799 que el culto de la Religión Católica sería libremente permitido á todos los súbditos del Rey de España en los dominios marroquíes, y que se podrían celebrar los oficios propios de ella en las casas-hospicios de los Misioneros, reconociéndose en cambio á los moros existentes en España el derecho de ejercer privadamente, como lo habían practicado hasta entonces, todos los actos propios de su culto. Previóse el caso de nueva guerra entre ambas naciones, y se acordó que aun entonces conservasen sus establecimientos los Misioneros en el Imperio. Los moros y los españoles adquirieron también por este tratado el derecho de viajar libremente por España los unos y los otros por Marruecos, declarando el Sultán que caería en su indignación cualquier jefe que no prestase buena acogida á cualquier vasallo de S. M. Católica que transitase ó residiera en sus dominios. Deseando además el Sultán que se borrara de la memoria de los hombres el odioso nombre de esclavitud, ofreció que en el caso de un rompimiento inesperado reputaría á los oficiales, soldados y marineros españoles cogidos durante la guerra como prisioneros de ella, canjeándolos sin distinción de personas, clases, ni graduaciones; no considerando como tales prisioneros de guerra á los jóvenes que no tuviesen doce años cumplidos, las mujeres de cualquier edad que fueren, ni los ancianos de sesenta años arriba, que desde luego serían puestos en libertad por no poderse temer de ellos ofensa alguna. Llama la atención justamente en este tratado el artículo correspondiente á las plazas del Peñón, Alhucemas y Melilla. El Sultán, de acuerdo con el Rey de España, declaraba que al paso que entre los habitantes de Ceuta y los moros fronterizos había corrido la mejor inteligencia, era notorio cuan inquietos y molestos fuesen los que de estos vivían cercanos á las otras tres plazas citadas, que á pesar de las reiteradas órdenes de su soberano no habían dejado de hostilizarlas continuamente, por lo cual y sin perjuicio de adoptar todas las medidas de pru-

dencia y autoridad convenientes, quedaron autorizadas las guarniciones españolas para rechazar los ataques de que eran objeto con cañón y mortero, ya que la experiencia decía que no era bastante el fuego de fusil para escarmentar á aquella gente. Por último, fueron grandes las ventajas económicas pactadas para España en este tratado. Desde Mogador á Tetuán nuestros buques debían pagar derechos de extracción sobremanera módicos. La compañía llamada de los Cinco Gremios mayores de Madrid, fué confirmada en el privilegio exclusivo de extraer granos por el puerto de *ed-Dar el-Báida* ó *Anfa*—Casablanca—, y los pescadores de las islas Canarias adquirieron el derecho de ejercitar su industria en las costas marroquíes desde Agher, ó Santa Cruz, hacia el N., ofreciéndose además el Sultán á practicar las gestiones más eficaces para rescatar las tripulaciones de los buques que naufragasen en el río Num y su cabo y costa, donde él no ejercía ya señorío. (1)»

Como se deja ver claramente este tratado nos era muy ventajoso, y sin embargo, ya fuera por la egoísta política inglesa, que siempre procuró impedir nuestro legítimo y necesario influjo en Marruecos, ó ya por nuestras desgracias interiores, que tanto trabajaron nuestra nación, es lo cierto que no conseguimos los beneficios que todos podíamos esperar, y el comercio con Marruecos se redujo á la nada, lo mismo que nuestra influencia política.

Gran satisfacción experimentaba Muley Solimán al verse coronado Emperador del Magreb, en paz con las Potencias europeas y obedecido de todos sus vasallos; pero no tardó en desaparecer esta satisfacción, pues bien pronto vió desprenderse de su imperial corona una de sus piedras más preciosas y brillantes. Las provincias del Sús el-Aksa, que se habían mostrado siempre amantes de su autonomía, y que jamás habían dejado de procurarla, lograron por fin coronar sus esfuerzos allá por los años de 1,810. Sidi Haxám, hijo del Xerif Ahmed ben-Musa y jefe de una de aquellas kabilas, dió el grito de inde-

(1) Véase *Diario de la Embajada de la corte de España al Rey de Marruecos en el año 1,799*, por un individuo de la comitiva. Madrid Imprenta de Sancha, 1,800.

pendencia, que, resonando por aquellas inmensas llanuras, llevó el valor, el entusiasmo y el arrojo al pecho de los xilojs, quienes se declararon independientes del Sultán Muley Solimán, reconociendo por Gobernador al mismo Haxám. Fijó éste su residencia en Talánt?, y logró obligar á las tropas que contra él envió Muley Solimán á que retrocedieran á Marruecos. Desde esta época todo el Sús se gobierna por sus xiéjes (1); y no ha vuelto á reconocer la autoridad del Sultán marroquí, por más que éste no renuncie á sus derechos, y más de una vez tenga, mal de su grado, que ser hasta complaciente con aquellos xiéjes, por temor de que abran al comercio europeo los puertos de aquel país, en cuyo caso sería inmenso el perjuicio que se irrogaría al Imperio, y en especial al puerto de Mogador.

Referida la independencia del Sús, no será fuera de propósito, ni ageno de esta historia, decir algunas palabras del famoso General español D. Domingo Bádia y Leblich. Este cé-

(1) Los xiéjes más principales del Sús en 1,880 eran, *Sidi Hossain*, hijo y sucesor de Haxám residente en Iligh, capital del antiguo reino de su nombre, y *Habib ben-Biruk*, que residía en Glimin—*Guad-Num*—. Este último ha dado evidentes pruebas de su mala fe y crueldad; de ello son testigos de mayor excepción tres españoles, á quienes villanamente apresó, haciéndoles sufrir por espacio de siete años toda clase de desprecios y vejaciones, hasta que por fin D. José Álvarez Pérez, dignísimo Cónsul de España en Mogador, secundando admirablemente las instrucciones del Gobierno de Madrid, pudo llevar á efecto su rescate el 15 de Septiembre de 1,874, mediante la suma de 27,000 duros, que después hubo de reintegrar el Gobierno marroquí al español. Empero aquél no podía quedar privado de esta suma, y para hacerla ingresar de nuevo en el real tesoro, sirvióse de un medio injusto sí, pero frecuentísimo, y que se halla establecido como regla en el país. En el mes de Octubre de 1,876 llegó á la ciudad de Mogador un rico comerciante, llamado *Sid Mohammed ben-Abdeludsa*, establecido en *Guad-Num*, su país natal. Llevaba este comerciante varias cargas de plumas de avestruz para venderlas en el puerto de Mogador. No bien el Gobernador de esta plaza supo la llegada de *Sid Mohammed*, ordenó su prisión y secuestró sus mercancías, sin que pudiera librarle de tan injusta medida la cualidad de *Marabut* ó *Santón* de que gozaba el prisionero. Acto continuo y para congraciarse con el Sultán escribió el Gobernador al Gobierno consultándole sobre la detención del *Marabut*. S. M. Xerifiana ordenó que cargado de grillos y cadenas se lo remitieran á Fez, en cuya cárcel estuvo *Sid Mohammed* hasta Febrero del año siguiente, habiendo sido puesto en libertad en este tiempo; pero después que el Gobierno marroquí se reembolsó los 27,000 duros.

lebre viajero presentó al Gobierno español un proyecto de viaje científico al interior del África; proyecto que fué aprobado por el Gobierno; empero cuando Bádia se había ya suficientemente preparado en Londres y París, y estaba todo dispuesto para llevar á cabo su proyecto, desistió de acompañarle, como estaba convenido, el naturalista Rojas Clemente. En esto, y sin saber como, el proyecto se convirtió en político, y Bádia, hombre de una voluntad de hierro, y que había hecho cuanto humanamente puede hacerse, incluso el circuncidarse, para pasar á los ojos de los magrebinos como verdadero mahometano, presentóse en Tánger á fines de Junio de 1,803 con el supuesto nombre de *Alí Bey el-Abbási ben-Otmán, príncipe de los Abbásidas*.

Casualmente hallábase por este tiempo en la ciudad de Tánger Muley Solimán ben-Mohammed, y, enterado de que pasaba á visitar á sus hermanos de África, le recibió cordialmente, y con él partió el pan de la hospitalidad, ceremonia usada en el país cuando se quiere demostrar á una persona la satisfacción con que se le recibe. Esta satisfacción del Sultán subió de punto al ver los regalos con que le obsequiaba su nuevo huesped, al saber que era descendiente del Profeta, según una geneología que al efecto presentó Bádia, y al notar la elegancia con que hablaba el árabe, y lo instruido que se mostraba en las ciencias, especialmente en la astronomía. Tan bien supo Alí Bey ganar la voluntad del Sultán, que éste le invitó á pasar á Marruecos, lo que aceptó aquél de muy buen grado, pues así conseguiría mejor su objeto. En este viaje visitó las importantes ciudades de Fez y Mequinez, y á su llegada á Marruecos regalóle Muley Solimán una casa en la ciudad y una posesión en el campo, llamada *Semeláia*, que el Emperador Sidi Mohammed ben-Abdalah había hecho preparar para su distracción y recreo.

Una vez Alí Bey en Marruecos procuró captarse más y más la voluntad del Sultán y la de su hermano Muley Abdesselám, hombre de gran inteligencia, y que siempre estuvo en Marruecos al lado de su hermano el Sultán, por hallarse privado de

la vista. En la posesión de Semelâlia residió Alí Bey por algún tiempo y en el interin púsose en comunicación con Sidi Haxám, conforme á las instrucciones que tenía de Godoy, ofreciéndole ser mediador con el Gobierno de Madrid para que ayudase al rebelde Xerif á conquistar el trono de Marruecos. En cambio Sidi Haxám prometió en nombre de su padre que, destronado Muley Solimán ben-Mohammed, se cedería á España todo el reino de Fez.

Seríamos demasiado latos y difusos si tratáramos de referir minuciosamente los pormenores de este vasto plan, y así sólo diremos que el asunto estaba tan adelantado que Alí Bey pidió á Godoy los socorros necesarios, y éste á su vez dió orden al Marqués de la Solana para que en Tánger, Algeciras, Cádiz y Sanlúcar tuviese preparado gran número de embarcaciones, y que fuese remitiendo á Alí Bey los socorros que éste había pedido, y que consistían en dos mil fusiles, cuatro mil bayonetas, mil pares de pistolas, algunos cañones de campaña, veinticuatro artilleros, con dos oficiales, tres ingenieros y dos minadores, y algunos cirujanos con sus instrumentos y medicinas. Todo esto debía Alí Bey ponerlo á disposición de Sidi Haxám para llevar á cabo el destronamiento de Muley Solimán, mientras que el ejército español, compuesto de unos diez mil hombres, llamaría la atención del Sultán por los campos de Ceuta.

Á este estado había llegado el asunto, y según Alí Bey y Godoy era facilísima su ejecución; pero Carlos IV, que, ó por carácter ó por industria de Godoy, sólo se había enterado muy sucintamente de él, pidió á su favorito que le enterara con minuciosidad de todo lo relativo á este proyecto, y entre otros muchos detalles que ofreció Godoy á la curiosidad del rey, fué uno el plano de la campestre posesión de Semelâlia. Entonces Carlos IV comprendió la felonía y poco honrada conducta de Alí Bey con el Sultán que tan caballerosamente le había tratado, y dijo estas palabras que le honran sobremanera: *Nó, en mis días no será esto. Yo he aprobado la guerra porque es justa y provechosa á mis vasallos. He aprobado también que antes*

de hacerse vaya un explorador, porque esto se acostumbra, y es forzoso algunas veces para emprenderla con acierto; pero jamás consentiré que la hospitalidad se vuelva en daño y perdición del que la da benignamente. Con Dios y con el mundo sería yo responsable de tal hecho, siendo un agente mío quien había obrado de esta suerte. El Príncipe de la paz no pudo en manera alguna hacer retroceder al monarca español, y en su consecuencia tuvo que revocar las órdenes dadas, terminando de esta manera el combinado plan de conquista, plan, que en honor de la verdad, no nos atrevemos á calificar.

Alí Bey, que ya había excitado bastante sospecha con su conducta misteriosa en Marruecos, partió para la Meca, no sin padecer algunas vejaciones por parte de las autoridades moras, y grandes peligros en su viaje hasta Larache, puerto donde se embarcó para el Oriente (1).

Volviendo á Muley Solimán ben-Mohammed decimos, que este Sultán dictó algunas órdenes humanitarias que favorecían á las Potencias europeas, las que le pagaban un tributo, aunque con nombre de regalo, para que los corsarios marroquíes no perjudicasen su comercio; siendo el hecho que más renombre dió á su reinado el haber prohibido bajo severas penas el corso y la piratería en 1,817—1,232 de la hégira—; y para que esta determinación se llevase á efecto con más rigor y escrupulosidad que en tiempo de su padre, desarmó toda su marina de guerra.

Los piratas de Marruecos se habían hecho ya tanto ó más temibles que los de Argel, merced á las embocaduras de sus ríos, por las que fácilmente entraban y salían sus cárabos y galeotes, mientras que no podían penetrar los buques que los perseguían por ser de mayor calado. Estos terribles corsarios, que desde el siglo XVI tenían amedrentados á los navegantes europeos, dejaron de existir con las sabias y humanitarias le-

(1) El que quiera enterarse á fondo de este proyecto, y de todo lo relativo á Alí Bey, puede leer los *Viajes* del mismo Alí Bey y la *Cuenta dada de su vida política* por D. Manuel Godoy, *Príncipe de la Paz*. Tomo 4.º

yes de Muley Solimán. Este hecho tan notable, el haber dado libertad el año anterior á todos los cristianos cautivos que había en sus Estados, y el haber prohibido la cautividad, comprometiéndose á rescatar á todos los que cayeran cautivos en las provincias del Sús que no reconocían su autoridad, hablan mucho en favor de este Sultán, y manifiestan bien claramente la bondad de su corazón. La Europa toda debe estarle muy agradecida, y especialmente España, que por su proximidad á Marruecos sentía más que otra nación alguna los efectos de la piratería. El gobierno, en fin, de Muley Solimán fué tan suave, tan justo y tan humano, que desde su proclamación en 1,795 no hubo en el Imperio más sublevación que la ya referida del Sús, y otra en los últimos años de su reinado que, producida por una causa al parecer insignificante, vino á encender la guerra civil en el Imperio, y duró los cuatro últimos años de su vida.

Á principios del año de 1,818—1,233 de la hégira—se reprodujo en el Magreb la enfermedad bubónica de 1,799 y 1,800. Esta horrible enfermedad causaba infinidad de víctimas, á lo cual contribuía no poco la gran sequia que había en el país. Varios santones y moros fanáticos atribuían esto á castigo del cielo, ya por las relaciones que Muley Solimán mantenía con las Potencias cristianas, ya por haber prohibido la piratería, y ya también por haber puesto en libertad á todos los cristianos cautivos. El pueblo crédulo, ignorante y fanático no tuvo dificultad en creerlo así, tanto más cuanto que el principal propagador de semejante doctrina era Sidi el-Hach el-Aârbi ben-Alí el-Uazánii, Xerif de Uazán, jefe supremo de una especie de cofradía que hay en el Imperio, la cual cuenta muchos miles de afiliados, cuyo jefe es respetado como santo y protegido del cielo.

Imbuídos en estas ideas los amazirgas, negáronse á pagar los tributos, se declararon en rebelión y robaron un rico convoy imperial que iba para Tafílete. Con esto los sublevados cobraron más ánimo y continuaron sus correrías con mayor descaro, llevando al frente como jefe un valeroso y arrogante

amazirga, conocido con el nombre de Sidi Meháux. Viendo el Sultán el rápido aumento de los revoltosos, ordenó á su hijo Muley Ibrahím que desde Fez, donde estaba de Gobernador, fuera con sus tropas á someter á los amazirgas. Fué, en efecto, el príncipe, pero no pudo adelantar nada, y Muley Solimán vióse obligado á ir él mismo contra los rebeldes con un ejército de cincuenta mil combatientes. La sola presencia del Sultán en el país amazirga fué más que suficiente para que los sublevados y sus hermanos los xilojs, que habían ido á pelear á su lado, depusieran las armas y se sometieran á su soberano.

Este fin pacífico hubiera tenido la sublevación si el despecho del príncipe Ibrahím, por no haber podido sofocarla por sí mismo, no exacerbaba los ánimos de los ya sumisos beréberes. Según uso del país, treinta ancianos, treinta mujeres y treinta niños se presentaron á ratificar la paz con el Sultán: el cruel Ibrahím, cuando ya los pacíficos y confiados mensajeros se aproximaban al campamento, ordenó á sus soldados que hiciesen fuego sobre ellos, y todos, excepto cuatro niños, murieron víctimas de la crueldad del príncipe. Los cuatro niños que quedaron con vida volvieron huyendo á su campamento, comunicando á los suyos tan fatal noticia, que se propagó rápidamente. Al divulgarse entre los beréberes la barbarie ejecutada en los mensajeros de paz, todos se aprestaron á la pelea, deseosos de vengar la sangre de sus hermanos, tan injustamente derramada. Aquella misma noche se reunieron todos en consejo y resolvieron atacar al Sultán sin pérdida de tiempo.

Disgustado Muley Solimán con la injustificable conducta de su hijo, meditaba el medio de reparar el daño, y de apaciguar la ira que tan horrible acción había producido en el ánimo de los contrarios. Todas sus huestes descansaban tranquilas, cuando de repente se hallaron sorprendidas por los tiros de los amazirgas que venían contra ellos. Por todas partes principiaron á reinar el desorden y la confusión; los mismos soldados del Sultán se mataban y herían entre sí suponiéndose enemigos. Empero no era este solo el daño ni la única desgracia que habían de sentir. Los ofendidos amazirgas y xilojs ha-

bían puesto fuego al campamento, y entre otras muchas víctimas que causó el voraz elemento, se encontró el cruel príncipe, que de este modo pagó su alevosía. El Sultán trató de huir, pero le fué imposible. En esto entró en su tienda un soldado amazirga que al ir á hundir en su pecho la gumía, le preguntó: *¿Quién eres?*—*Soy Solimán: sálvame hermano*, le respondió el Sultán. El amazirga lo envolvió en su albornoz, lo cargó sobre sus robustos hombros, y caminando con él respondía á los curiosos que le preguntaban: *Es uno de mis hermanos que ha sido herido en el combate*; y así pudo conducirlo impunemente á su choza, de la que salió tres días después para refugiarse en el santuario de Sidi en-Názer y luego en Mequinez.

En esta ciudad le sitiaron los descontentos; y aunque sólo tenía para su defensa siete ú ocho mil negros, resistía con valor el sitio, no obstante el dolor y pena que le causaba la muerte de su hijo, á quien amaba con ternura. No era esto solamente lo que atormentaba al desgraciado Muley Solimán, puesto que la misma Guardia Negra se le sobrepuso de tal modo que llegó á quitar la vida en su presencia á su ministro y favorito Sidi Ahmed, conocido también con el apodo de *Mul el-Atdi*—dueño del te—, por ser el fiel copero que servía el te al Sultán, á quien había acompañado siempre con fidelidad en la próspera y adversa fortuna, secundando, además, sus humanitarias y civilizadoras disposiciones.

Ya hemos dicho que el principal motor de esta sublevación era el santón Sidi el-Hach el-Aârbi ben-Alí el-Uazánii. Pues bien: como éste viese que los beréberes no tenían medios para asaltar la ciudad, y que el Sultán no daba trazas de entregarse, declaró vacante el trono del Imperio, é hizo proclamar Sultán á Muley Ibrahim, hijo y legítimo sucesor de Muley Iazíd ben-Mohammed, y, por consiguiente, sobrino del mismo Muley Solimán. Muley Ibrahim recorrió triunfante todo el Imperio sin hallar oposición alguna en sus habitantes, pero al llegar á la ciudad de Tetuán en 1,821—1,236 de la hégira—, le sorprendió la muerte tan repentinamente que hizo sospechar si ésta fué natural ó efecto de algún tósigo. Los jefes de sus

tropas nombraron por sucesor á un hermano suyo llamado Muley es-Sáid ben-Iazid, hombre valeroso y arrojado, pero muy poco afortunado en sus empresas.

Muley es-Sáid se puso desde luego al frente de sus tropas, que se componían de treinta mil hombres, mandados por muy buenos generales, y marchó sobre Fez, donde Muley et-Táib ben-Mohammed ben-Abdalah, se había proclamado Emperador. Salió éste á su encuentro; y hallándose ambos ejércitos no lejos de la ciudad, riñeron un sangriento y encarnizado combate, en el que murió Muley et-Táib, cuyo ejército fué completamente destruído, concluyendo con esto su reinado. Entró Muley es-Sáid triunfante en Fez, y cuando esperaba quedar dueño de todo el Imperio, supo que las tropas amazirgas y xilojs que sitiaban á Muley Solimán en Mequinez, cansadas de la prolongación é inutilidad del sitio, se fueron á sus respectivos países y dejaron libre al Sultán. Éste salió de Mequinez con todo su ejército y fuése á la ciudad de Marruecos, donde fué recibido hasta con entusiasmo por sus habitantes, no desmintiendo en esta ocasión el amor y respeto que esta ciudad, como casi todo el Magreb, tenía á Muley Solimán.

En la ciudad de Marruecos se ocupó el Sultán en preparar sus tropas, y en reunir toda la gente útil para tomar las armas. Cuando ya tuvo sus huestes bien dispuestas para la pelea, se dirigió contra Muley es-Sáid, á quien encontró en Xeferaz? El ejército de Muley es-Sáid, ya por haber quedado diezmado en el combate que sostuvo con Muley et-Táib, ya por haberle abandonado en lo más recio de la pelea algunos de sus generales, llevó la peor parte en la lucha. Continuó Muley Solimán persiguiendo á Muley es-Sáid, que huyendo de la terrible persecución de las huestes de su tío, fué á refugiarse en Fez el nuevo con los desordenados restos de sus tropas. Comprendiendo entonces Muley Solimán ben-Mohammed ben-Abdalah que no le sería fácil arrojar á su enemigo de aquel inexpugnable baluarte, volvióse á la ciudad de Marruecos, en la que murió tranquilamente el 28 de Noviembre de 1,822—13 de Rebiá en-Nabáui del año 1,238 de la hégira—, después de un reina-

do de treinta años, en el que, como hemos dicho, supo gobernar sus Estados y elevar á sus habitantes á la altura posible, dadas las circunstancias en que se hallaban.

Al retirarse Muley Hixém ben-Mohammed ben-Abdalah á un santuario, para concluir en paz sus días, según ya dejamos dicho, recomendó sus hijos á su hermano el victorioso Muley Solimán. Éste tuvo presente poco antes de morir la promesa que había hecho á su hermano de protegerlos; y fiel á su palabra, declaró por sucesor suyo al primogénito de Muley Hixém, prefiriéndolo á los tres hijos que había tenido de esclavas negras, y que eran los únicos que le quedaban. Al mismo tiempo escribió á todos los jefes de las kabílas, ordenándoles que reconocieran como Sultán á su sobrino, puesto que de toda la familia imperial era el único digno de ocupar el trono; pues, además de ser benigno y afable, no afeaban su vida aquellos vicios que tan comunes fueran en casi todos sus predecesores; haciendo con su prudencia y justicia que el Magreb gozara de tranquilidad.

Llamábase este príncipe Muley Abderrahmán ben-Hixém ben-Mohammed ben-Abdalah, y tenía cuarenta y cuatro años cuando murió su tío. Tan pronto recibió la noticia de la muerte de Muley Solimán y de su inesperada elevación al trono—hallábase de Gobernador en la ciudad de Mogador—, sin perder un momento de tiempo, partió para la capital, que le recibió con muestras de complacencia y con extraordinario júbilo; y lo primero que procuró fué reunir un respetable cuerpo de ejército para ir contra Muley es-Sáid, que continuaba dominando á Fez el nuevo, único punto sujeto á su poder y autoridad.

Poco antes de partir Muley Abderrahmán quiso saber si los habitantes de Fez el viejo le recibirían como Sultán; pero éstos no sólo le respondieron según sus deseos, sino que además le suplicaron que fuese á visitarles y que ellos mismos le ayudarían á desalojar de Fez el nuevo á su émulo Muley es-Sáid. Conoció el Sultán cuan conveniente le sería aprovechar aquellos primeros momentos de entusiasmo, y por lo mismo con todas sus tropas, y las muchas que se le unieron en el camino,

bien pronto se presentó ante la ciudad de Fez, en el puente mismo del río Sebú. No bien llegó á este sitio Muley Abderrahmán, cuando los moradores de Fez el viejo y no pocos de Fez el nuevo, que se hallaban cansados de la guerra y de las arbitrariedades y atropellos de Muley es-Sáid, salieron á recibirle con grandes muestras de alegría. Al ver Muley es-Sáid el formidable ejército del Sultán Muley Abderrahmán, y recordando las crueles decepciones que le había hecho experimentar el suyo, comprendió que no podía esperar sino en la generosidad de su enemigo. Por todo esto se presentó humilde implorando clemencia en el campamento de Muley Abderrahmán, quien le recibió muy bien y le perdonó, á condición de que en lo sucesivo residiera en Taflete, donde acabó sus días, que fueron breves, durante los cuales disfrutó de una pingüe renta que le había señalado Muley Abderrahmán. El Sultán levantó su campamento, entró en Fez el viejo, y después en el nuevo, siendo en ambas ciudades recibido triunfalmente y proclamado por todos *Amir el-Múmenin*.

En el tiempo en que Muley Abderrahmán subió al trono marroquí todas las provincias estaban asoladas por las pasadas guerras; las ciudades se hallaban sin guarnición ni armamento; la marina de guerra completamente abandonada, desde que Muley Solimán la desarmara en 1,817 para manifestar á las Potencias europeas sus miras pacíficas y humanitarias; la justicia era administrada bárbaramente; el comercio y la industria no existían; todo lo que se había adelantado en el reinado de Muley Solimán había desaparecido en los últimos cuatro años en que las guerras arruinaron el Imperio, y los habitantes todos se hallaban más fanatizados que nunca. Todo esto junto hacía que el Imperio de Marruecos, tan terrible y tan temido en otro tiempo, no contara con fuerzas ni aun para defender sus derechos. Pocos años antes obligaba Muley Iazid á todos los Gobiernos de Europa á que le pagaran un vergonzoso tributo, bajo el especioso nombre de regalos (1), y ahora el

(1) El comercio europeo adquirió desde el siglo XVI un gran incremento, especialmente por el mar, y los Estados cristianos vieron comprometidos los inte-

Gobierno del Magreb no tiene suficiente fuerza ni para cobrar las contribuciones que impone á sus súbditos. Triste y lastimoso por demás era el estado en que Muley Abderrahmán halló el Imperio. No obstante, se propuso arreglar las cuestiones interiores, lo que consiguió en cuanto lo permitía un pueblo como el magrebino; empero no pudo hacerse respetar como deseaba en lo exterior, porque los Gobiernos europeos iban ya saliendo de su estupor, y se les iba cayendo la venda que cubría sus ojos.

Seis años gobernó pacíficamente Muley Abderrahmán ben-Hixém sus Estados, hasta que los xilojs, auxiliados por la Guardia Negra, trataron de alborotar el país; pero el Sultán consiguió deshacer sus planes lo mismo que los de un impostor, que en el territorio de Taflete quiso alzarse con el trono, apellidándose *Mehdí*, ó Mesías, prometido por Mahoma, como en otro tiempo lo hizo el fundador de la dinastía almohade, Mohammed ben-Abdalah.

Cuando ya el Sultán tenía apaciguado algún tanto el Imperio, y arreglados los asuntos interiores, pensó en hacerse respetar de las naciones extranjeras, y en recuperar la preponderancia que el Magreb había perdido en los mares. Al efecto quiso restablecer en 1,830—1,245-6 de la hégira—la marina marroquí, y lo hubiera conseguido si una escuadra napolitana, compuesta de cuatro bajeles, no hubiera vigilado de cerca los buques que ya había armados en corso. Tenía Muley Abderrahmán algunos motivos de queja contra el rey de las Dos Sicilias; pero ambas potencias entablaron las oportunas negociaciones, y quedaron satisfechas en 1,832 con la mútua satisfacción que se dieron. No pudo sin embargo el Sultán cumplir sus propósitos, porque ya en este tiempo tenían

reses de sus súbditos por el incremento de la piratería musulmana. Entonces las naciones europeas, especialmente España, procuraron acabar con la piratería, y no pudiendo conseguirlo por la fuerza de las armas, ni en virtud de los tratados, prefirieron el de los tributos, que pagaron todas, así las más poderosas como las más débiles; mas por desgracia este medio, además de vergonzoso, no fué todo lo eficaz que se deseaba.

lugar en la Argelia sucesos que le llamaban grandemente la atención.

Nadie ignora que Carlos X de Francia envió á la Argelia una fuerte expedición militar, y que sus tropas hicieron grandes progresos en aquel país. Muchos creyeron al principio que la Francia no tenía más objeto que apoderarse de algunas ciudades del litoral con el fin de impedir la piratería de los argelinos. Muley Abderrahmán, lo mismo que sus predecesores, no miraba con buena voluntad á los Beyes argelinos, como lo prueban las guerras en que casi continuamente habían estado empeñados, sobre todo en tiempo del Xerif Mohammed y de Muley ex-Xiéj (1), y cuando el cruel Muley Ismaél quiso conquistar la Argelia quedó, sí, derrotado, mas no por eso renunció á considerarse como verdadero señor de la misma, y ni él ni los demás sultanes olvidaron que en siglos anteriores esta parte del África estuvo algún tiempo bajo el dominio del Emperador del Magreb. Por esta causa tuvo Muley Abderrahmán cierta complacencia en los primeros triunfos de los franceses; pero cuando vió que el ejército cristiano, hábilmente dirigido, llegó hasta los yermos y soledades del desierto, temió por la independencia de su Imperio, y procuró prepararse prudentemente para un caso dado.

Al efecto estrechó sus relaciones con la Inglaterra, y no obstante haberse declarado neutral entre la Francia y la Argelia, permitió que de Gibraltar pasaran por sus Estados armas y municiones para los argelinos. Así pasó mucho tiempo, hasta que el famoso marabut, el-Hach Abdelkáder ben-Mahí ed-Din el-Mojtári, después de haber defendido su patria con increíble valor y admirable constancia, se vió obligado á huir á la frontera de Marruecos en 1,844—1,260 de la hégira—. En esta época hizo publicar Muley Abderrahmán la guerra santa en todos sus dominios, excitando á los pueblos, y haciéndoles

(1) En las negociaciones que mediaron entre Felipe III y Muley ex-Xiéj decía este príncipe: *Argel es la puerta de donde nos viene el daño á mí y á V. M., y dándome Dios paz en mi reino, irá V. M. con armas por mar, y yo ayudaré á V. M. por tierra para cerrar esta puerta y quedarnos sossegados de este daño.*

ver que era llegado el caso de defender su religión y de ayudar á sus hermanos, puesto que si no tomaban las armas, los cristianos acabarían no sólo con los argelinos, sino también con los marroquíes. No necesitaba tanto el pueblo magrebino. Al punto acudieron de todas partes á alistarse en las filas del Sultán, quien con las primeras tropas que se reunieron formó un cuerpo de observación que mandó á Uchda, ciudad fronteriza á la Argelia, para reunirse con las destrozadas huestes del Hach Abdelkáder el-Mojtári.

Al obrar de este modo el Gobierno marroquí esperaba ser ayudado por la Inglaterra; pues en Marruecos no se ignoraba que el interés de esta nación estaba en proteger á los africanos, y á conseguir este fin se dirigían las atenciones del Sultán con los ingleses, y el cuidado de estrechar las relaciones que desde el reinado anterior tenía Marruecos con Inglaterra. El Gobierno inglés, sin embargo, se contentó con hacer alguna demostración de fuerza, y con escribir alguna que otra nota diplomática que envió al Gobierno de Francia, del cual consiguió una declaración de que, cualquiera que fuese el resultado de la guerra, Francia no conservaría para sí ni un solo palmo de terreno marroquí. Con esto quedaba entregado á sus propias fuerzas el Gobierno de Muley Abderrahmán, á quien la Francia pedía explicaciones acerca del ejército que había establecido en Uchda, mientras el Sultán reclamaba á su vez de la Francia el abandono inmediato de algunos puntos que decía pertenecer al Imperio. Los franceses, como era natural, dieron una respuesta negativa á la petición del Sultán, y entre tanto el campamento moro de Uchda se aumentaba prodigiosamente. Sidi el-Mamún ben-ex-Xerif, tío de Muley Abderrahmán, se puso al frente de un cuerpo de caballería, y cruzando el río Islí, que corre junto á Uchda, se encontró poco después con las divisiones francesas que mandaban Lamoricière y Bedeau, con las cuales tuvo que sostener un rudo ataque, hasta que los certeros fuegos de la infantería francesa hizo volver grupas á los moros camino de Uchda.

No había ya después de este hecho de armas esperanza de

un arreglo pacífico, por más que el Cónsul francés de Tánger y el Ministro marroquí se pasaban incesantes notas pidiéndose mutuas explicaciones. Lo cierto es que, después de esto, y de haber interpuesto su influjo en favor de la paz el-Fakíh Sid Abú Selhám ben-Alí, Gobernador del Rif, el cual á una gran prudencia y conocimiento de las cosas unía la cualidad rara en el Magreb de ser amigo de los cristianos, nada se consiguió. Hubo varios ataques y violaciones del territorio por una y otra parte en las fronteras de la Argelia y Marruecos; y por último el Sultán mandó con un buen ejército á su hijo y Califa Sidi Mohammed, joven entusiasta y valiente, pero no apto para tan difícil cargo, el cual llevó en su compañía los mejores generales del Imperio, consiguiendo reunir en Uchda un ejército de cuarenta mil combatientes.

Grandemente alarmado el Gobierno francés, hizo por última vez sus reclamaciones, y señaló el día 2 de Agosto del citado año de 1,844 por término; concluido el cual, y como no hubiese tenido contestación satisfactoria, los franceses principiaron á hostilizar al enemigo por mar y por tierra. El príncipe Joinville, Comandante de la escuadra, recibió orden de bombardear á Tánger y á Mogador, que eran los puertos más importantes del Imperio. Esta orden la llevó á efecto en Tánger el 6 de Agosto y el 15 en Mogador.

Anclada la escuadra, compuesta de los navíos *Jemmapes*, *Triton* y *Suffron*, de la fragata *Belle Poule*, de tres bergantines y seis vapores que remolcaban á los otros buques, en la bahía de Tánger, dió principio á sus operaciones, y en el espacio de una hora disparó sobre las murallas y fortalezas de la plaza tal número de proyectiles y cohetes á la *congreve*, que ésta y aquéllas quedaron desmanteladas, los fuegos apagados y desmontadas sus ciento cinco piezas de artillería colocadas en la muralla, en la alcazaba y en algún otro fortín de la costa. Las pérdidas de los moros se calcularon en unos ciento cinco hombres, y las de los franceses en veintisiete, entre muertos y heridos, y algunos descalabros que tuvieron en la arboladura y costado de los buques. El que más sufrió de éstos fué

el *Argus*, como más próximo á las baterías marroquíes.

Efectuado el bombardeo de Tánger dió el príncipe Joinville la orden de marcha para Mogador, y aun cuando el 11 del referido mes muy de mañana llegó á avistarla, no pudo sin embargo atacarla hasta el 15, á causa del mal tiempo que reinaba. En este día avanzando los buques para colocarse en orden de batalla, y ocupando cada uno el puesto señalado por el Almirante, rompieron el fuego contra las baterías de la ciudad, que, dirigidas por artilleros más diestros que los de Tánger, causaron grandes pérdidas á la escuadra, sobre todo al navío *Jemmapes*. Empero después de dos horas de un nutrido fuego quedaron en silencio las baterías de la ciudad. Entonces los bergantines *Le Cassard*, *L' Argus* y *Le Volage* entraron en el puerto para dirigir sus tiros contra las baterías de la isla, mientras los vapores desembarcaron quinientos hombres, á quienes les fué fácil apoderarse de ella, hallándose defendida por solos trescientos moros; de éstos quedaron ciento cincuenta prisioneros, y los demás fueron muertos, aunque es de creer que muchos habrán salvado su vida nadando hacia tierra. El 16 desembarcaron en el continente seiscientos hombres, y sin obstáculo alguno se apoderaron de la ciudad y de las demás baterías de la marina, las que destruyeron, clavaron sus cañones y se reembarcaron pacíficamente, protegidos por los fuegos de tres buques de vapor y de dos bergantines. El príncipe Joinville, después de haber dejado una guarnición en la isla, se hizo á la vela con rumbo al puerto de Cádiz para poder comunicar á su Gobierno y á la Europa la noticia de su triunfo.

Las pérdidas de los franceses enfrente de Mogador fueron catorce soldados y un oficial muertos, y de sesenta á setenta heridos, muchos de ellos de suma gravedad. También en los buques sufrieron los franceses considerables pérdidas, quedando alguno, como el *Jemmapes*, en muy mal estado.

Entretanto Muley Abderrahmán continuaba preparándose para que sus tropas estuvieran en disposición de pelear y de dar una batalla decisiva; pues en el mes de Julio y en los primeros días de Agosto, sólo habían tenido lugar algunos en-

cuentros parciales entre franceses y marroquíes, pero sin grandes consecuencias. El 13 de Agosto el Mariscal Bugeaud, Gobernador General de la Argelia, y que mandaba las tropas francesas en número de unos diez mil hombres de todas armas, con mil seiscientos caballos y veinte piezas de artillería, cuatro de ellas ligeras, levantó silenciosamente su campamento y fué á alojarse en uno de los recodos que forma el río Islí, el cual corre entre Uchda y Tremecén. Al día siguiente muy de mañana puso en marcha todo su ejército, y á las ocho descubrió el campo del enemigo, situado detrás de unas colinas, que aparecían defendidas por tropas de infantería y caballería.

Las tropas que mandaba Sidi Mohammed ben-Abderrahmán ascendían á veinte mil hombres de caballería, una numerosa infantería y quince piezas de artillería, defendidas, además, por un nuevo recodo que enfrente del campamento marroquí formaba el río Islí, y venía á servirle como de foso natural. No bien se divisaron las avanzadas de ambos ejércitos principiaron á hacerse fuego, y en poco tiempo quedó generalizado el combate. Sin embargo de ser mucho menor el número de los franceses que el de los marroquíes, la disciplina de los primeros y su buena artillería hábilmente manejada, hicieron tales destrozos en las huestes de Sidi Mohammed ben-Abderrahmán, que quedaron completamente derrotadas y dispersas, dejando en poder del ejército francés ochocientos cadáveres, doce piezas de artillería, mil acémilas, y de mil á mil doscientas tiendas, inclusa la del General en jefe y su quitasol, ó insignia de mando (1).

Las vecinas kabilas, que esperaban ansiosas el triunfo de uno ú otro ejército para arrojarse, cual aves de rapiña, sobre el vencido, concluyeron por apoderarse de lo poco que consi-

(1) Dícese que en esta ocasión al verse el príncipe imperial, Sidi Mohammed ben-Abderrahmán, tan completamente vencido por los franceses, hizo juramento de no cortarse el pelo hasta haberse vengado de alguna nación cristiana. Suponemos que no llegó á cumplir su voto, pues su cabeza la llevaba como los demás musulmanes, y por otra parte murió sin tomar venganza de otra alguna nación.

go pudieron llevar las desbandadas huestes marroquíes (1). Con esta victoria tan completa los franceses se hicieron dueños de todo el territorio hasta Uchda.

Al observar este descalabro parecía natural que Muley Abderrahmán se desanimase completamente; mas, por el contrario, principió de nuevo á reclutar gente y á prepararse para una nueva batalla, con esperanza de derrotar á los franceses en las montañas. Éstos, cuyas miras no eran de conquista, ni podían serlo después de haberse obligado á devolver el terreno que conquistasen, enviaron mensajeros de paz, ofreciendo evacuar á Uchda y todo el país tomado á Marruecos, exigiendo en cambio que el Sultán desterrase al Hach Abd-elkáder el-Mojtári, y que se comprometiese á no hostilizar á la Francia en sus operaciones contra la Argelia. Muley Abderrahmán ben-Hixém reflexionó entonces sobre el estado en que sus tropas habían quedado, y no considerándose con suficientes fuerzas para arrojar á los franceses de su territorio, ni mucho menos para apoderarse de la Argelia como había pensado, y sobre todo conociendo que no podía contar para esta empresa con ayuda alguna del gabinete de S. James, accedió gustoso á la petición de la Francia, y por medio del Bajá Sid Abú Selhám, hombre prudente y muy amigo de los europeos, ajustáronse las paces en 10 de Septiembre del mismo año 1,844 —Xaâbân de 1,260 de la hégira—, concluyendo de esta suerte la guerra entre Francia y Marruecos. Aquélla no exigió indemnización de guerra, porque, según se dijo en aquel país, «era bastante rica la Francia para pagar su gloria,» aunque buena indemnización fué el haberse quedado con la Argelia. ¿Qué más podía desear la Francia?

(1) En las ciudades de Tánger y Mogador observaron sus kabilas vecinas la misma conducta, pues en vez de proteger á sus hermanos contra el común enemigo, saquearon las ciudades bombardeadas por la escuadra francesa. En la ciudad de Tetuán sucedió más, y fué que las mismas tropas de Muley el-Abbás la saquearon horriblemente antes de abandonarla el 4 de Febrero de 1,860.

CAPÍTULO XIX

Muley Abderrahmán y las Potencias cristianas.—Muerte del representante español en Mazagán.—Debilidad de España con Marruecos.—Los piratas de Salé y el buque francés.—Ataque de los moros á los presidios españoles.—Muere Muley Abderrahmán.—Proclamación de su hijo Sidi Mohammed.—Graves injurias hechas á España.—Prudencia del Gobierno y dilaciones de Sidi Mohammed.—El Gobierno manifiesta al Senado el estado de las cuestiones con Marruecos.—España le declara la guerra.—Los cuatro cuerpos de ejército. El primer encuentro con los moros.—Varios combates. —El cólera y el hambre.—Batalla de Tetuán.—Muley el-Abbás pide la paz.—Dificultades para concederla.—Batalla de Guad-Ras.—La paz.—Condiciones.—Texto literal del tratado de paz.—Las aduanas marroquíes.

DESPUÉS de ajustadas las paces entre Francia y Marruecos, Muley Abderrahmán ben-Hixém trató de arreglar las diferencias que tenía pendientes con varios Estados de Europa, que querían eximirse del vergonzoso tributo que pagaban al Imperio. Por mediación de la ofensiva Inglaterra, y más aun porque el Sultán no tenía medios marítimos para exigir la continuación de los tributos, vino á un acuerdo con Dinamarca, Suecia, Holanda y España. Esta última potencia, por ser la más próxima á Marruecos y tener sus presidios enclavados en el litoral marroquí, era la que más sufría con las insolencias de los moros; siendo lo peor y más sensible, que nunca reclamaba con la debida energía, como se

vió á principios de 1,844, cuando en Mazagán fué traidora y alevosamente asesinado el judío Víctor Darmón, que en dicha plaza representaba á España como Agente Consular.

No seremos nosotros los que justifiquemos la conducta de este judío, cuyas licenciosas costumbres y arbitrario proceder fueron causa de indisponerse con los naturales del país y con el Gobernador del distrito, el-Hach Musa ben-Mohammed el-Ghárbi; ni tampoco afirmaremos que fué en un todo casual el que á Darmón se le descargase la escopeta y matara á uno de los moros, que recelosos de sus intenciones fueron en su seguimiento un día en que Darmón iba al encuentro del Gobernador; pero sí podemos afirmar que ni el-Hach Musa tenía facultades para apresar al Agente Consular de España, ni mucho menos podía el Sultán ordenar la muerte del que bien ó mal representaba á nuestra nación, á la que Muley Abderrahmán debió reclamar por la conducta de Darmón. Pero se ve claro que el Gobierno xerifiano deseaba provocar al español, pues habiendo el-Hach Musa representado al Sultán que Darmón era Agente Consular de España, contestó Muley Abderrahmán con arrogancia «que él no ignoraba tal calidad, y que aunque hubiera sido Cónsul General debiera haberse cumplido sin tardanza la sentencia».

Á más de esto era muy marcada la indiferencia con que el Gobierno de Madrid venía viendo la inobservancia por parte de Marruecos de las cláusulas del tratado de 1,799, y hasta llegó á sufrir el que desde 1,837 tuviesen los moros usurpado el campo de Ceuta, hasta el punto de que los ganados de nuestro presidio no podían pastar en él. En las costas de Melilla, el Peñón y Alhucemas con frecuencia eran acometidos nuestros barcos por los rifeños, sin que España reclamase ni exigiese la debida indemnización. Más aun: tiempo hubo en que se renovó en España el antipatriótico y antipolítico proyecto del siglo pasado, de abandonar nuestros presidios menores, á cuyo fin llegó á Tánger en 1,823 un comisionado español; pero desde que la Francia puso el pie en la Argelia ya en España se comenzó á pensar de diversa manera, y en especial cuando

sobrevino la muerte de su representante en Mazagán. Es verdad que el encono de los partidos políticos no dejaban á España en disposición de castigar la arrogancia marroquí; pero al fin, en 1,844 se llegó á formar un cuerpo de cuatro mil hombres en los campos de Algeciras, al mando del General Villalonga, para tomar cuarteles de invierno en África y vengar las injurias hechas al pabellón de Castilla. Sin embargo, antes que las cosas pasaran más adelante, se presentó la officiosa Inglaterra á intervenir en la contienda, y España, ya por no contrarrestar el influjo inglés, ya también por el espíritu de discordia que dominaba á los partidos políticos de nuestra nación, tuvo que aceptar la intervención inglesa, que dió por resultado el vergonzoso tratado ó convenio firmado en Larache á 6 de mayo de 1,845 por Sidi Abú Selhám ben-Alí, D. Antonio de Beramendi, Cónsul General de España, y el Cónsul inglés Drummond Hay, como mediador de las Potencias contratantes. Para concluir con lo referente á las relaciones entre España y Marruecos en esta época, diremos que en el año 1,847 el General Serrano y Domínguez, siendo Capitán General de Andalucía, y por temor de que se anticipase la Francia, tomó posesión, en nombre de España, de los islotes peñascosos llamados *Chafarinas*, sitios en la vecina costa africana y próximos á la desembocadura del Muluya.

España no fué la única nación ofendida por Marruecos. En 1,851 se suscitaron algunas dificultades entre el Sultán y el Presidente de la República francesa, por haber robado los habitantes de Salé un buque de dicha nación que había encallado en la costa, y por haber asaltado después la casa del Cónsul francés, que pidió inútilmente á las autoridades indígenas la conveniente satisfacción por aquel hecho vandálico. El Almirante Dubordieu se presentó con su escuadrilla ante los muros de Salé en 25 de Diciembre, reclamando una indemnización de doscientos mil francos y el castigo de los culpables, según referimos en otro lugar. Después de bombardear á Salé, con el resultado que ya dijimos, la escuadrilla francesa hizo rumbo á Tánger, y hasta amagó bombardearla, pero

al fin las autoridades marroquíes accedieron á las exigencias de la Francia, arreglándose pacíficamente las diferencias que entre ambas Potencias existían. Á este arreglo contribuyó muchísimo la influencia de Inglaterra, la que por su propio interés inspiró á Muley Abderrahmán ideas más pacíficas, y consiguió que el Sultán retirara los cuerpos de tropa que había hecho avanzar hacia las ciudades amenazadas por los franceses.

Desde esta época gobernó Muley Abderrahmán sus Estados con bastante tranquilidad, y sin otras dificultades que las originadas por algunas kabilas revoltosas; pero en sus últimos días los moros rifeños insultaban sin cesar á los habitantes de nuestros presidios, hasta el punto de que nadie podía salir del recinto de las fortificaciones sin exponerse á ser víctima de la barbarie de los moros fronterizos. En Ceuta, particularmente, llegaron los habitantes de la kabila de Ánger —*Ánchera*— á destruir el punto divisorio del terreno perteneciente á España, y á destrozar las armas de nuestra nación que en él se ostentaban. Este ultraje vino á colmar la justa ira del Gobierno de Madrid, que, como ya había recibido demasiados insultos é injurias de los moros, estaba en el caso de reclamar con justicia y con energía.

En efecto, nuestro Cónsul General en Tánger, D. Juan Blanco del Valle, por órdenes expresas del Gobierno de España, hizo las debidas y justas reclamaciones que exigían nuestra honra y nuestra dignidad nacional tantas veces ultrajadas y ofendidas. Estando en estas reclamaciones falleció Muley Abderrahmán ben-Hixém en Mequinez el día 29 de Agosto de 1,859—29 de Mohárrem del 1,276 de la hégira—, cuando contaba ochenta y un años de edad y treinta y siete de reinado. En su testamento dejó por heredero del trono á su primogénito Sidi Mohammed, habido en una negra, y á su hermano Muley el-Abbás por *Califa*. Sidi Mohammed se hallaba en Marruecos á la sazón, y Muley el-Abbás, que habitaba en Mequinez, se apresuró á escribirle participándole la muerte de su padre y su elevación al trono, suplicándole, además, que se

presentara en Fez para ser jurado sobre el sepulcro de Muley Edris y proclamado *Amir el-Múmenin*.

Luego salió de Marruecos Sidi Mohammed ben-Abderrahmán, y se puso en camino para la capital, pero los habitantes de Fez y los de Mequínez proclamaron unánimemente por Sultán á su hermano Muley el-Abbás ben-Abderrahmán. Este desinteresado príncipe redujo al pueblo á la obediencia de su hermano, haciéndole ver que su determinación era contra la voluntad del difunto Sultán, y que él jamás consentiría en admitir la corona imperial. Tal fuerza tuvieron sus palabras que al llegar su hermano á Fez fué reconocido y aclamado sin dificultad alguna; pero como Sidi Mohammed era mulato, y el pueblo le tenía por severo en extremo y amigo de las costumbres europeas; y como además había en el Imperio descendientes directos de Muley Solimán, se ofrecieron no pocas dificultades para conseguir que algunas ciudades le reconocieran como sucesor de su padre. Así se lo temía también el nuevo Sultán, pues á pesar de que supo en Marruecos, como dejamos dicho, la muerte de su padre, no se atrevió á divulgarla en la ciudad por temor á la influencia del pueblo, y solamente la reveló á la tropa que consigo llevaba después de haber salido de Marruecos. Sin embargo, sólo el príncipe Muley Solimán, hijo del Sultán Muley Solimán, que residía en Tafilete, fué el que disputó la corona á su primo, apoyándose en las rebeldes kabílas del Sús, pero todo pudo zanjarse pacíficamente merced á la inminente y ya inevitable guerra con España.

Afianzado en el trono Sidi Mohammed ben-Abderrahmán, prometió dar cumplida satisfacción al Gobierno español por los muchos ultrajes que, especialmente desde 1,844, habían inferido á España los moros fronterizos de Ceuta, Melilla y demás presidios españoles enclavados en el litoral marroquí, ofreciendo, además, toda clase de garantías para lo sucesivo. En virtud de estas promesas nuestro Cónsul entregó al Ministro de Negocios Extranjeros del Sultán, residente en Tánger, una nota detallada de las reclamaciones y justas exigencias de España, á cuya nota se contestó por orden de Sidi Moham-

med con evasivas, que, si bien no podían considerarse como una negativa terminante, mucho menos podían ser suficientes para satisfacer á los agravios recibidos.

Para que nuestros lectores se formen idea de los agravios que nos habían hecho los marroquíes, de la moderación de nuestro Gobierno y de la justicia con que éste declaró la guerra al marroquí, nada más á propósito que las mismas palabras con que el Conde de Lucena daba cuenta de todo al Senado, y que nos permitimos trasladar á continuación. «Me levanto, decía el Gobierno por boca del Presidente del Consejo de Ministros, me levanto profundamente conmovido á manifestar al Senado que las esperanzas que el Gobierno ha abrigado hasta ahora de terminar de una manera pacífica nuestras diferencias con Marruecos, se han desvanecido completamente. Á pesar de la moderación que el Gobierno ha empleado en su demanda, á pesar de los plazos repetidos que ha dado, el Gobierno se ha creído ya en el caso indispensable de mandar retirar nuestro Cónsul, cortar toda clase de negociaciones, y confiar en que el Dios de los ejércitos bendiga la justa causa, porque justa es la que vamos á defender. Cuando tenemos la justicia y la razón de nuestra parte, Dios protegerá el valor y entusiasmo de nuestro ejército y nuestra marina.»

«Sin embargo de observar el artículo constitucional que previene dar cuenta documentada á las Cortes, trayendo el expediente de todas las negociaciones que han mediado, cumple, sin embargo, al Gobierno dar algunas explicaciones sobre las negociaciones seguidas y el resultado que han tenido.»

«Desde que se firmó el tratado de 1,845, había reinado una completa paz entre la plaza de Ceuta y las tribus fronterizas, merced á existir delante de la plaza una guarnición más ó menos numerosa de tropas del Sultán, al mando de un jefe que cuidaba de impedir todo acto de hostilidad contra ella.»

«En este estado, á fines de Agosto, una noche fueron echadas abajo las armas de España, que existían en los límites que señalaban el territorio marroquí, distinguiéndolo del que formaba parte de la plaza de Ceuta; de consiguiente invadieron

el territorio español y cometieron algunos pequeños actos de hostilidad contra nuestros centinelas. El Gobernador ofició á nuestro Cónsul en Tánger, dándole conocimiento de lo ocurrido, para que reclamara del Ministro del Sultán, residente en Tánger, que es el que se entiende con los cónsules, la reparación de este agravio: al mismo tiempo dió cuenta al Gobierno de S. M.»

«Á este primer insulto, sucedieron al día siguiente nuevas hostilidades contra los centinelas que se establecían en el campo limítrofe. El Gobierno de S. M. pasó una nota á nuestro Cónsul en Tánger, reclamando la inmediata satisfacción del agravio: que fuesen castigados los culpables, repuestas las armas que habían sido arrancadas y repuestas por las autoridades marroquíes; que se saludase el pabellón, y se castigase á los moros culpables del atentado que se había cometido, entre los cuales era el primero el jefe que mandaba la fuerza que se hallaba en el serrallo.»

«La contestación del Sultán fué reconocer la justicia que teníamos para hacer esa reclamación; la necesidad de darnos satisfacción y de castigar á los culpables, y aun dijo que había dado disposiciones para ello. Pero mientras se decía esto por el Ministro del Sultán, se cometían nuevos actos de agresión contra la plaza de Centa, viniendo, no ya pequeños grupos de moros, sino fuerzas de consideración, de cuatrocientos á quinientos hombres, que tuvieron un combate el 23 ó 24 de Agosto con la guarnición de la plaza.»

«En estos momentos murió el Sultán de Marruecos, y el Ministro del Sultán, reconociendo siempre la justicia de nuestras reclamaciones, manifestó la situación en que se encontraba Marruecos; que acababa de morir el Sultán, que no había todavía Gobierno constituido, por las dificultades originadas en la crisis por que pasaba el Imperio; y por último, rogaba encarecidamente al Gobierno que le concediese un nuevo plazo para poder dar las satisfacciones que creía justas y que estaba en ánimo de dar el Gobierno marroquí.»

«El Gobierno español se ha conducido, como el Senado

verá por la relación de ahora, y más tarde por los documentos que presentará á su tiempo, con toda templanza y moderación; pues no llevaba otro objeto que el de obtener una reparación justa y el desagravio de nuestra honra.»

«Á pesar de que la ocasión no hubiese podido ser más propicia, puesto que aquel país se hallaba en una completa anarquía, el Gobierno español no tuvo inconveniente en prorrogar ese plazo; y sin embargo de que el primero no se concedió más que por diez días, este segundo se concedió por veinte. Pero se pedían seguridades para el porvenir. Continuaron las negociaciones, siguiendo siempre dispuesto el Gobierno del Sultán á dar satisfacciones—al menos en sus contestaciones así lo manifestaba—aunque nunca llevándolas á efecto.»

«Se nos pidió un tercer plazo, manifestando el Ministro del Sultán que tenía plenos poderes del nuevo Soberano que había subido al trono de Marruecos para negociar y terminar nuestras diferencias con aquel Imperio. El Gobierno español concedió el tercer plazo, de nueve días, que espiraba el día 15. Se pasó una nota por el Ministro de Estado á nuestro Cónsul en la cual se decía que era preciso se nos diese satisfacción para la honra, y que, como seguridad para el porvenir, se nos diese extensión de territorio hasta las alturas y puntos convenientes, á fin de ensanchar los límites de la plaza de Ceuta, y proveer á su seguridad contra las invasiones de las kabílas fronterizas.»

La contestación del Sultán fué que estaba dispuesto á dar las satisfacciones que España exigía por los agravios inferidos á su honra; y que en cuanto á la extensión de terreno que pedíamos para la plaza, aceptaba el principio de darnos el territorio necesario hasta el sitio y alturas convenientes para la seguridad y ensanche de la plaza de Ceuta.»

«Cuando el Gobierno recibió esta contestación, estaba ya en el caso de formular las satisfacciones, y las formuló en los términos que va á manifestar al Senado.»

«Pidió para desagravio de nuestra honra, que fuera precisamente el Gobernador de Tánger ó de Tetuán el que vinie-

se frente á la guarnición de Ceuta á levantar las armas españolas que habían sido echadas al suelo, y á reponerlas por su mano en el sitio de que habían sido arrancadas. Pidió asimismo que las tropas del Emperador de Marruecos fuesen las que acompañaran al Gobernador de Tánger ó Tetuán, y que esas tropas hiciesen el saludo al pabellón español, que se castigase al frente de la guarnición de Ceuta por las autoridades y fuerzas marroquíes á los culpables del atentado, los cuales el Gobierno español no decía quienes fuesen, pues el marroquí era el que debía conocerlos y designarlos, castigándolos por su propia mano en el sitio donde se infringió el agravio, para que allí donde se había derramado la sangre española, la sangre mora viniese á lavar la mancha que se había inferido al pabellón español.»

«En la cuestión de territorio se dijo, que, puesto que estaba conforme el Gobierno de Marruecos en ceder hasta las alturas los terrenos necesarios para la seguridad de la plaza, se nombrasen dos comisionados por el Emperador de Marruecos, y por el Gobierno español dos oficiales de ingenieros; que estos comisionados hiciesen el deslinde de los nuevos límites, tomando por base la sierra de Bullones, pero siempre al más ó al menos, porque esta tierra sigue diferentes direcciones y los comisionados podían proceder en este punto con el mejor acuerdo hasta que hubiese una completa avenencia.»

«Creo que los señores senadores comprenden que no cabe más moderación ni más templanza en el Gobierno español.»

«Voy á decir ahora al Senado cual ha sido la contestación de Marruecos. No ha dicho que no aceptaba, porque ha sido su sistema; pero cuando antes nos había dicho el Ministro del Sultán que tenía plenos poderes para tratar con el Gobierno español y terminar las negociaciones, ha contestado después que no tenía bastantes poderes para resolver la cuestión de límites, y que era preciso prorrogar indefinidamente el plazo hasta que consultase al Emperador de Marruecos, lo pensara éste y diera contestación. En vista de esto, el Gobierno español ha creído que no era posible ya dar más plazo.»

«En cuanto á la manera de dar satisfacción al Gobierno español, desentendiéndose completamente de esta cuestión, no dijo si aceptaba ó no lo que el Gobierno español exigía.»

«Después de esto el Gobierno creería que faltaba á la confianza de la Reina, y á todo lo que la nación tiene derecho á exigir del Gobierno, que debe mantener muy alta su honra y el nombre que ha conquistado, si prolongara ni aun por veinticuatro horas este estado de cosas. En su consecuencia, dió orden al Cónsul para que, contestando á la nota que había pasado el de Marruecos—porque al contestar á la del Gobierno español el Ministro del Sultán nos hacía varias inculpaciones, suponiendo cosas que no habían existido—, y después de dar una contestación cumplida, pasase una nota declarando al Ministro del Sultán que las negociaciones quedaban rotas, y que la suerte de las armas decidiría quien tenía más razón.»

«Este es, pues, el estado del negocio. Señores, lo digo con sinceridad: con sentimiento lo dice el Gobierno, porque deseaba la paz, pero paz digna y decorosa para la nación española; ha buscado todos los medios racionales; ha pedido todas las satisfacciones convenientes; y puesto que no se han dado, ya no es tiempo de contemplaciones; es preciso que la fuerza las imponga. El Gobierno cree obrando así ser intérprete de los sentimientos del país y poder contar con todos los españoles cuando se trata de una cuestión de honra nacional.»

«Debo declarar que no es una cuestión de ambición la que nos llama á Marruecos, no es un principio de conquista: vamos sólo á exigir satisfacciones cumplidas: si las obtenemos, si nos dan garantías para el porvenir; si además de esto se nos da, ya rotas las negociaciones, la indemnización que la nación española tiene derecho á exigir, satisfecha ya nuestra honra, pronto estaremos á hacer la paz y á demostrar al mundo que nunca la ambición ni ningún pensamiento villano nos lleva allá, sino el deseo de mantener alto el nombre español, que aunque algunos, por desgracia, han podido creer que estaba muy bajo, yo espero que el valor de nuestro ejército y de nues-

tra marina demostrará que todavía está tan alto como estaba en sus mejores tiempos.»

Por lo expuesto se deja ver los agravios que los marroquíes habían inferido á nuestra nación, y la suma prudencia con que ésta se condujo, dando uno y más plazos para obtener una reparación justa; pero el *Mexuar* de Marruecos, ó creyó que España iba á sufrir sus desaires como hasta entonces, ó se glorió en sus fuerzas, esperando vencer á nuestras tropas, y fiel á su política de dilación prometía, pero no daba satisfacción alguna. No poco le ayudaba á conducirse de esta suerte los consejos de alguna nación europea, que sin duda creía no había de despertar el León de Castilla, ni había de sentir las muchas heridas que recibido había del pueblo rifeño.

El Gobierno, pues, de España, cuya dignidad no le permitía esperar más tiempo, declaró la guerra al Imperio marroquí en la célebre sesión de Cortes del 22 de Octubre de 1,859, y decidió llevar sus armas al África para vengar los insultos hechos á su pabellón por los fanáticos hijos del islám. El grito de guerra resonó en toda la nación: los partidos, prescindiendo noblemente de sus ideas, y abandonando sus aspiraciones, se unieron como un solo hombre para defender el honor de la patria. Así fué que en toda España no se oyeron sino estas palabras pronunciadas con frenético entusiasmo: *¡guerra al moro!*

Era entonces Presidente del Consejo de Ministros y Ministro de la Guerra D. Leopoldo O'Donnell, que con la actividad y energía que tanto le caracterizaban organizó cuatro brillantes cuerpos de ejército, á las respectivas órdenes de los generales Echagüe, Zabala, Ros de Olano y Prím, que componían un total de treinta y cinco mil hombres, con setenta y cuatro piezas de artillería de campaña y dos mil caballos; tomando el mando como General en jefe el mismo General O'Donnell. Estas cuatro divisiones pasaron sucesivamente el Estrecho, y el 19 de Noviembre tuvo ya lugar el primer encuentro entre la de Echagüe, única que á la fecha había en Ceuta, y algunos moros de Ánchera, cruzándose un ligero tiroteo entre éstos y las avanzadas de la vanguardia.

Á este pequeño encuentro, que inauguraba una campaña ruda, pero gloriosa para España, sucedieron otros más, y el ejército español, teniendo que abrir camino si quería pasar adelante, superando mil dificultades y sobreponiéndose á sí mismo, si nos es permitido expresarnos así, continuó su triunfante marcha, librando una serie de combates gloriosos en *Castillejos*, *Monte-Negrón*, *Cabo Negro*, y *Valle del río Martil* ó *Uad el-Helú*—río dulce—, hasta llegar á la desembocadura de éste, donde el General O'Donnell estableció su base de operaciones para dirigirse sobre Tetuán, cuya posesión era su objeto por entonces.

Si el ejército español hizo mucho, venciendo á las huestes de Muley el-Abbás y de su hermano Muley Ahmed ben-Abderrahmán, las cuales ascendían al número de cincuenta mil combatientes, y si además se portó como valiente en la pelea, no hizo menos en mostrarse paciente y resignado en la fatal calamidad del cólera que lo dieztaba, y en la del hambre que tuvo que sufrir en las llanuras del río Martil, cuando una horrible tempestad impedía á los buques españoles, anclados en Ceuta, que llevaran comestibles á las tropas, las que hacía tres días que sólo se sustentaban con galleta mojada en agua caliente, y con almejas arrojadas á la playa por la misma tempestad. El valor, pues, del ejército hispano admiró á la Europa; su constancia y sufrimiento, en medio de tanta calamidad y privaciones, fué causa de que oficiales extranjeros, que habían ido á estudiar las operaciones de nuestros soldados, dijeran no haber oído ni visto tamaña virtud en ejército alguno.

El General en jefe, después de haber examinado las posiciones del enemigo, y de haber preparado sus tropas, dió orden de abatir tiendas el día 4 de Febrero de 1,860—Rechéb de 1,276 de la hégira—y mandó marchar frente al campamento enemigo, que se hallaba en *Torre Quelali*, defendido con trincheras y baterías, que dominaban perfectamente el camino que había de seguir nuestro ejército. Éste no retrocedió ni una sola línea; y, continuando siempre avanzando en medio del mortífero fuego del enemigo, llegó á las trincheras del campamen-

to de Muley el-Abbás. Los moros, diezmados y destrozados por los certeros disparos de la artillería, y por el valor nunca desmentido del ejército español, huyeron precipitadamente, abandonando su campamento, y los victoriosos españoles tomaban posesión de ochocientas tiendas, incluidas las de los príncipes marroquíes y su quitasol, de ocho piezas de artillería, dos banderas, gran número de camellos y muchos efectos de guerra.

Al día siguiente nuestro General en jefe mandó una comunicación al Gobernador de la ciudad, cuya copia es como sigue: «Ejército de África=E. M. G.=Al Gobernador de Tetuán.=Habéis visto vuestro Ejército, mandado por los hermanos del Emperador, batido; su campo, con la Artillería, municiones, tiendas y cuanto contenía, ocupado por el Ejército Español, que está á vuestras puertas con todos los medios de destruir vuestra ciudad en cortas horas. No obstante, un sentimiento de humanidad me hace dirigirme á vos. Entregad la plaza para la que obtendréis condiciones razonables, entre las que serán el respeto de las personas, de vuestras mujeres, de las propiedades, y de vuestras leyes y costumbres. Debéis conocer los horrores de una plaza bombardeada y tomada por asalto: evitadlos á Tetuán ó de otro modo cargad con la responsabilidad de verla convertida en ruinas y desaparecer la población rica y laboriosa que la ocupa.=Os doy veinticuatro horas para resolver. Después de ellas no esperéis otras condiciones que las que impone la fuerza y la victoria.=El Capitán General y en jefe del Ejército Español=Leopoldo O'Donnell=Campamento junto á la plaza, 5 de Febrero de 1,860.» No tardó la plaza en contestar á esta intimación, enviando á O'Donnell una carta que á la letra traducida á nuestro idioma dice así: «Alabanza á Dios!—Nada hay estable sino su reino!—Alabanza á Dios! Dieron sus poderes los nobles de Tetuán, sus sabios y todo el pueblo al Hach Ahmed Abeir, Agente consular de Austria, para que los arregle con la gente española con motivo de la guerra que tuvo lugar entre ellos, después de haber tomado consejo de ellos respecto de esto. Con procuración completa, cuyo

» valor conocen. Se testifica con él contra ellos en estado perfecto para prestar testimonio. Y los conocieron. Á 11 de Rachéb el único, año de 1,276=El siervo de su Señor Mohammed ben-Mohammed Zabbán=El siervo de su Señor ¡Que sea exaltado! Mohammed ben-Ahmed Ghailán (1).»

Esta carta la llevó al campamento cristiano el mismo Ahmed Abeír, y apenas se hizo cargo de su contenido el General español, dió sus órdenes para entrar en la plaza, y el día 6 ondeaba la bandera española sobre los muros y fortalezas de Tetuán en poder ya del ejército vencedor.

Después de la batalla del día 4, conocida con el nombre de *batalla de Tetuán*, comprendió el General marroquí, Muley el-Abbás, que le era imposible vencer á un ejército como el español, que á pesar de ser inferior en número al marroquí, y de hallarse en país desconocido, defendía con tanto denuedo los 35 kilómetros que hay desde Ceuta á Tetuán. Por esto, el día 11 envió á Tetuán sus parlamentarios pidiendo la paz, y pocos días después, el 16, se celebró otra conferencia con nuevos parlamentarios; pero tanto en ésta como en la que se celebró el 23 cerca del puente Buceja entre el General O'Donnell y Muley el-Abbás, no pudieron éstos convenir con las condiciones, puesto que el Gobierno español exigía la cesión de la ciudad de Tetuán, y el príncipe imperial no podía acceder á ello, según las órdenes que tenía de su hermano el Sultán. Más tarde se reanudaron las negociaciones de paz, pero también sin resultado, por insistir los moros en no ceder á Tetuán, ni aún como garantía de la indemnización. Entretanto tuvo lugar el bombardeo de Larache y Arcila por la escuadra española, compuesta de un navío, dos fragatas de vela, y dos de hélice, tres vapores y otros buques menores, mandados por el General Bustillos, y además un reñido combate entre los moros y la vanguardia de nuestras tropas dirigidas por el General Echagüe y reforzada por el General Prím y su cuerpo de ejército,

(1) Los originales de estos documentos los posee en Tetuán el hijo de Ahmed Abeír.

en Sierra Bermeja, junto al pintoresco pueblecito de *Samsa*, que se halla á cuatro kilómetros al O. de Tetuán, donde los soldados españoles arrollaron una vez más á los secuaces de Mahoma.

Viendo el General O'Donnell que no era posible la paz, dió la orden de marchar para Tánger, pero en la convicción de que sería atacado antes de llegar al *Fondak*, que se halla en una escabrosa montaña, por cuyos peligrosos desfiladeros era indispensable pasar para llegar á dicha ciudad. En efecto, después de dejar á Tetuán convenientemente defendida por algunas tropas y por las ochenta piezas de artillería que en ella habían abandonado los moros, dióse el 23 de Marzo muy de mañana la orden de marcha. Los cuerpos que recibieron la orden de ir sobre Tánger fueron el del General Echagüe, el de Prim, el de Ros de Olano y el de reserva, mandado por Ríos y Makenna. No bien habían salido nuestras tropas de la ciudad de Tetuán, cuando los moros principiaron á hacerles fuego, y al llegar al puente Buceja, distante 10 kilómetros de Tetuán, tuvieron que disputar su paso palmo á palmo. Pasado este puente se generalizó el combate, que fué rudo, cruel y reñido, puesto que los moros contaban de cuarenta y cinco á cincuenta mil hombres, número duplicado al de las fuerzas españolas. Este hecho de armas se conoce con el nombre de batalla de *Guad-Ras*, nombre de un riachuelo próximo al lugar del combate cuyas aguas se volvieron rojizas con la mucha sangre derramada por los combatientes. Las tropas españolas arrojaron al enemigo de todas sus posiciones, aunque les costó no pocas pérdidas, si bien las de los moros fueron inmensamente mayores, por haber defendido tenazmente y á pecho descubierto sus fuertes posiciones, como decía el parte oficial.

Al día siguiente tenía ya dada la orden el General O'Donnell para continuar la marcha sobre Tánger, pues el difícil paso del *Fondak* no lo podrían impedir los moros destrozados y dispersos como estaban; pero bien temprano se presentaron los comisionados de Muley el-Abbás con una carta para el General en jefe, en la que con mucha insistencia manifestaba el

príncipe sus deseos de paz y de tener una conferencia con el mismo General O'Donnell. Éste accedió á sus deseos, y al otro día, 25 de Marzo, tuvo lugar la conferencia. En ella se firmaron los preliminares de la paz y se celebró un armisticio. Así concluyó la célebre guerra de África que tanto honró á España, y en la que nuestro ejército manifestó una vez más su valor nunca desmentido, pues en las dos batallas, y en los veintitres combates que sostuvo contra los moros, salió siempre victorioso, por más que el cólera, el hambre y todos los elementos se hubiesen conjurado de consuno contra él.

En los preliminares de la paz quedó pactado «que Marruecos cedería á España á perpetuidad y en pleno dominio y soberanía todo el territorio comprendido desde el mar siguiendo las alturas de Sierra-Bullones, hasta el barranco de Ánchera; que Marruecos se aviniese también á conceder á perpetuidad en la costa del Océano, en Santa Cruz la Pequeña, el territorio suficiente para la formación de un establecimiento, como el que España tuvo allí anteriormente; que se ratificara á la mayor brevedad posible el convenio relativo á las plazas de Melilla, el Peñón y Alhucemas, que los Plenipotenciarios de España y Marruecos firmaron en Tetuán á 24 de Agosto de 1,859; que se pagase á España como justa indemnización por los gastos de la guerra, la suma de veinte millones de duros, estipulándose la forma del pago de esta suma en el tratado definitivo de paz; que la ciudad de Tetuán, como todo el territorio que formaba el antiguo Bajalato del mismo nombre, quedara en poder de España, como garantía, hasta el completo pago de la indemnización de guerra, evacuando enteramente las tropas españolas la ciudad y su territorio tan luego como dicha obligación se cumpliese; que se celebrara un tratado de comercio, en el cual se estipulasen en favor de España todas las ventajas que se hubieran concedido ó se concediesen en el porvenir á la nación más favorecida; que á fin de evitar en adelante sucesos como los que dieron ocasión á la guerra actual, pudiera el representante de España residir en Fez ó en el punto más conveniente para la protección de los intere-

ses españoles y mantenimiento de las buenas relaciones entre ambos Estados; que el Rey de Marruecos autorizara en Fez el establecimiento de una casa de Misioneros españoles, como la existente en Tánger; y por último, que S. M. la Reina de las Españas nombrara desde luego dos Plenipotenciarios para que con otros dos que designase el Sultán de Marruecos, extendieran las capitulaciones definitivas de paz; debiéndose reunir dichos Plenipotenciarios en la ciudad de Tetuán, y dar por terminados sus trabajos en el plazo más breve posible, que nunca podía exceder de treinta días, á contar desde la fecha en que se firmaron los preliminares. Con arreglo, pues, á estos preliminares, y sin otra circunstancia notable que haberse establecido para el pago de la indemnización de guerra que el primer plazo se pagase en 1.º de Julio de 1,860, y el último en 28 de Diciembre, se firmó definitivamente el tratado de paz en Tetuán la noche del 26 de Abril de dicho año.» Los negociadores por parte de España fueron el General D. Luís García y Miguel, jefe de Estado Mayor del ejército, que se había distinguido mucho en la guerra, y D. Tomás Ligüés y Bardají, director de política en el Ministerio de Estado. Por parte de los marroquíes fueron Sidi Mohammed el-Jetib, Ministro de Negocios extranjeros y Sidi Ahmed el-Chebli ben-Abdelmálic. Éstos fueron los Plenipotenciarios encargados por sus respectivos Gobiernos para extender y firmar el tratado de paz entre España y Marruecos, el cual, no obstante lo que de él dejamos dicho, nos parece conveniente trasladarlo íntegro á nuestros APUNTES, por la utilidad que pueda prestar á la mayor parte de nuestros lectores, porque sabido es que nunca un extracto es lo mismo que una copia del original. Dice, pues, el texto del mencionado tratado:

«En el nombre de Dios Todopoderoso. Tratado de paz y amistad entre los muy poderosos príncipes S. M. D.^a Isabel II, Reina de las Españas, y Sidi Mohammed Rey de Marruecos, Fez, Mequinez, etc., siendo las partes contratantes por S. M. Católica, sus Plenipotenciarios D. Luís García y Miguel, caballero gran cruz de las reales y militares órdenes de San

Fernando y San Hermenegildo, de la distinguida de Carlos III y de la de Isabel la Católica, condecorado con las cruces de San Fernando de primera clase y otras por acciones de guerra; oficial de la Legión de Honor de Francia, teniente general de los ejércitos nacionales y jefe de Estado Mayor general del ejército de África, etc. etc., y D. Tomás Ligüés y Bardaji, mayordomo de semana de S. M. Católica greñer y rey de armas que ha sido de la insigne orden del Toisón de Oro, Comendador de número de las reales órdenes de Carlos III y de Isabel la Católica, caballero de la inclita militar de San Juan de Jerusalén, gran oficial de la militar y religiosa de San Mauricio y San Lázaro de Cerdeña, de la de Medjdíe de Turquía y de la del Mérito de la Corona de Baviera, comendador de la de Santiago de Avis de Portugal y de la de Francisco I de Nápoles, ministro residente y director de política en la primera secretaría de Estado, etc. etc.; y por S. M. marroquí sus Plenipotenciarios el siervo del Emperador de Marruecos y su territorio, su representante, confidente del Emperador, el abogado, es-Sid Mohammed el-Jetib, y el siervo del Emperador de Marruecos y su territorio, jefe de la guarnición de Tánger, Káid de la caballería, es-Sid el-Hach Ahmed el-Cheblí ben-Abdelmálic, los cuales debidamente autorizados han convenido en los artículos siguientes:

»ARTÍCULO 1.º Habrá perpetua paz y buena voluntad entre S. M. la Reina de las Españas y S. M. el Rey de Marruecos, y entre sus respectivos súbditos.

»ART. 2.º Para hacer que desaparezcan las causas que motivaron la guerra, hoy felizmente terminada, S. M. el Rey de Marruecos, llevado de su sincero deseo de consolidar la paz, conviene en ampliar el territorio jurisdiccional de la plaza española de Ceuta hasta los parajes más convenientes para la completa seguridad y resguardo de su guarnición, como se determina en el artículo siguiente:

»ART. 3.º A fin de llevar á efecto lo estipulado en el artículo anterior, S. M. el Rey de Marruecos cede á S. M. la Reina de las Españas, en pleno dominio y soberanía, el territorio

comprendido desde el mar, siguiendo las alturas de Sierra-Bullones, hasta el barranco de Ánchera.

»Como consecuencia de ello, S. M. el Rey de Marruecos cede á S. M. la Reina de las Españas, en pleno dominio y soberanía, todo el territorio comprendido desde el mar, partiendo próximamente de la punta oriental de la primera bahía de Handaz Bahma, en la costa Norte de la plaza de Ceuta, por el barranco ó arroyo que allí termina, siguiendo luego á la porción oriental del terreno, en donde la prolongación del monte del Renegado, que corre en el mismo sentido de la costa, se deprime más bruscamente para terminar en un escarpado puntiagudo de piedra pizarrosa, y descendiendo costeando desde el boquete ó cuello que allí se encuentra por la falda ó vertiente de la de las montañas ó estribos de Sierra-Bullones, en cuyas principales cúspides están los reductos de Isabel II, Francisco de Asís, Pinés, Cisneros y Príncipe Alfonso, en árabe, Uadániat, en la costa Sur de la mencionada plaza de Ceuta, según ya ha sido reconocido y determinado por los comisionados españoles y marroquíes, con arreglo al acta levantada y firmada por los mismos en 4 de Abril del corriente año.

»Para conservación de estos mismos límites, se establecerá un campo neutro, que partirá de las vertientes opuestas del barranco hasta la cima de las montañas, desde una á otra parte del mar, según se estipula en acta referida en este mismo artículo.

»ART. 4.º Se nombrará seguidamente una comisión compuesta de ingenieros españoles y marroquíes, los cuales enlazarán con postes y señales las alturas expresadas en el artículo 3.º, siguiendo los límites convenidos.

»Esta operación se llevará á efecto en el plazo más breve posible, pero su terminación no será necesaria para que las Autoridades españolas ejerzan su jurisdicción en nombre de S. M. Católica en aquel territorio, el cual, como cualesquiera otros que por este tratado ceda S. M. el Rey de Marruecos á S. M. Católica, se considerará sometido á la soberanía de S. M. la Reina de las Españas desde el día de la firma del presente convenio.

»ART. 5.º S. M. el Rey de Marruecos ratificará á la mayor brevedad el convenio que los Plenipotenciarios de España y Marruecos firmaron en Tetuán el 24 de Agosto del año pasado de 1,859.

»S. M. marroquí confirma desde ahora las cesiones territoriales que por aquel pacto internacional se hicieron en favor de España, y las garantías, los privilegios y las guardias de Moros de Rey otorgados al Peñón y Alhucemas, según expresa el artículo 6.º del citado convenio sobre los límites de Melilla.

»ART. 6.º En el límite de los terrenos neutrales concedidos por S. M. el Rey de Marruecos á las plazas españolas de Ceuta y Melilla, se colocará por S. M. el Rey de Marruecos un Káid ó Gobernador con tropas regulares, para evitar ó reprimir las acometidas de las tribus.

»Las guardias de Moros de Rey para las plazas españolas del Peñón y Alhucemas, se colocarán á la orilla del mar.

»ART. 7.º S. M. el Rey de Marruecos se obliga á hacer respetar por sus propios súbditos los territorios que, con arreglo á las estipulaciones del presente Tratado, quedan bajo la soberanía de S. M. la Reina de las Españas.

»S. M. Católica podrá, sin embargo, adoptar todas las medidas que juzgue adecuadas para la seguridad de los mismos, levantando en cualquier parte de ellos las fortificaciones y defensas que estime convenientes, sin que en ningún tiempo se oponga á ello obstáculo alguno por parte de las Autoridades marroquíes.

»ART. 8.º S. M. marroquí se obliga á conceder á perpetuidad á S. M. Católica en la costa del Océano, junto á Santa Cruz la Pequeña, el territorio suficiente para la formación de un establecimiento de pesquería, como el que España tuvo allí antiguamente.

»Para llevar á efecto lo convenido en este artículo se pondrán previamente de acuerdo los Gobiernos de S. M. Católica y de S. M. marroquí, los cuales deberán nombrar comisionados por una y otra parte para señalar el terreno y los límites que deba tener el referido establecimiento.

»ART. 9.º S. M. marroquí se obliga á satisfacer á S. M. Católica, como indemnización para los gastos de la guerra, la suma de veinte millones de duros, ó sean cuatrocientos millones de reales de vellón. Esta cantidad se entregará por cuartas partes á la persona que designe S. M. Católica, y en el puerto que designe S. M. el Rey de Marruecos, en la forma siguiente: Cien millones de reales vellón en 1.º de Julio; cien millones de reales vellón en 29 de Agosto; cien millones de reales vellón en 29 de Octubre y cien millones de reales vellón en 28 de Diciembre del presente año.

»Si S. M. el Rey de Marruecos satisface el total de la cantidad primeramente citada antes de los plazos marcados, el ejército español evacuará en el acto la ciudad de Tetuán y su territorio.

»ART. 10.º S. M. el Rey de Marruecos, siguiendo el ejemplo de sus ilustres predecesores, que tan eficaz protección concedieron á los Misioneros españoles, autoriza el establecimiento en la ciudad de Fez de una casa de Misioneros españoles, y confirma en favor de ellos todos los privilegios y las exenciones que concedieron en su favor los antecesores Soberanos de Marruecos.

»Dichos Misioneros españoles en cualquier parte del Imperio marroquí donde se hallen ó se establezcan, podrán entregarse libremente al ejercicio de su sagrado ministerio, y sus personas, casas y Hospicios disfrutarán de toda la seguridad y protección necesarias.

»S. M. el Rey de Marruecos comunicará en este sentido las órdenes oportunas á sus Autoridades y delegados, para que en todos tiempos se cumplan las estipulaciones contenidas en este artículo.

»ART. 11.º Se ha convenido expresamente que cuando las tropas españolas evacuen á Tetuán, podrá adquirirse un espacio proporcionado de terreno, próximo al Consulado de España, para la construcción de una Iglesia donde los Sacerdotes españoles puedan ejercer el culto católico, y celebrar sufragios por los soldados muertos en la guerra.

»S. M. el Rey de Marruecos promete que la Iglesia, la morada de los Sacerdotes y los cementerios de los españoles serán respetados, para lo que comunicará las órdenes convenientes.

»ART. 12.º Á fin de evitar sucesos como los que ocasionaron la última guerra, y facilitar en lo posible la buena inteligencia entre ambos Gobiernos, se ha convenido que el Representante de S. M. la Reina de las Españas en los dominios marroquíes, resida en Fez ó en la ciudad que S. M. la Reina de las Españas juzgue más conveniente para la protección de los intereses españoles y el mantenimiento de amistosas relaciones entre ambos Estados.

»ART. 13.º Se celebrará á la mayor brevedad posible un tratado de comercio, en el cual se concederán á los súbditos españoles todas las ventajas que se hayan concedido ó se concedieren en el porvenir á la nación más favorecida.

»Persuadido S. M. el Rey de Marruecos de la conveniencia de fomentar las relaciones comerciales entre ambos pueblos, ofrece contribuir por su parte á facilitar todo lo posible dichas relaciones con arreglo á las mutuas necesidades y conveniencia de ambas partes.

»ART. 14.º Hasta tanto que se celebre el tratado de comercio á que se refiere el artículo anterior, quedan en su fuerza y vigor todos los tratados que existían entre las dos naciones antes de la última guerra, en cuanto no sean derogados por el presente.

»En un breve plazo, que no excederá de un mes desde la fecha de la ratificación de este tratado, se reunirán los comisionados por ambos Gobiernos para la celebración del tratado de comercio.

»ART. 15.º S. M. el Rey de Marruecos concede á los súbditos españoles el poder comprar y exportar libremente las maderas de los bosques de sus dominios, satisfaciendo los derechos correspondientes, á menos que, por una disposición general, crea conveniente prohibir la exportación á todas las naciones, sin que por esto se entienda alterada la concesión hecha á S. M. Católica por el convenio del año de 1,799.

»ART. 16.º Los prisioneros hechos por las tropas de uno y otro ejército durante la guerra que acaba de terminar, serán inmediatamente puestos en libertad, y entregados á las respectivas Autoridades de los Estados.

»El presente tratado será ratificado á la mayor brevedad posible, y el cange de las ratificaciones se efectuarán en Tetuán en el término de veinte días, ó antes, si pudiera ser.

»En fe de lo cual, los infrascritos Plenipotenciarios han extendido este tratado, en los idiomas español y árabe, en cuatro ejemplares: uno para S. M. Católica, otro para S. M. marroquí, otro que ha de quedar en poder del Agente diplomático ó del Cónsul General de España en Marruecos y otro que ha de quedar en poder del Encargado de las relaciones exteriores de este Reino, y los infrascritos Plenipotenciarios los han firmado y sellado, con el sello de sus armas, en Tetuán á veintiseis de Abril de mil ochocientos sesenta de la Era Cristiana, y cuatro del mes de Xuál del año de mil doscientos sesenta y seis de la hégira.

»Firmado.—*Luis García.*

»Firmado.—*Tomás Ligüés y Bardají.*

»Firmado.—*El siervo de su Criador, Mohammed el-Jetib d quien sea Dios propicio.*

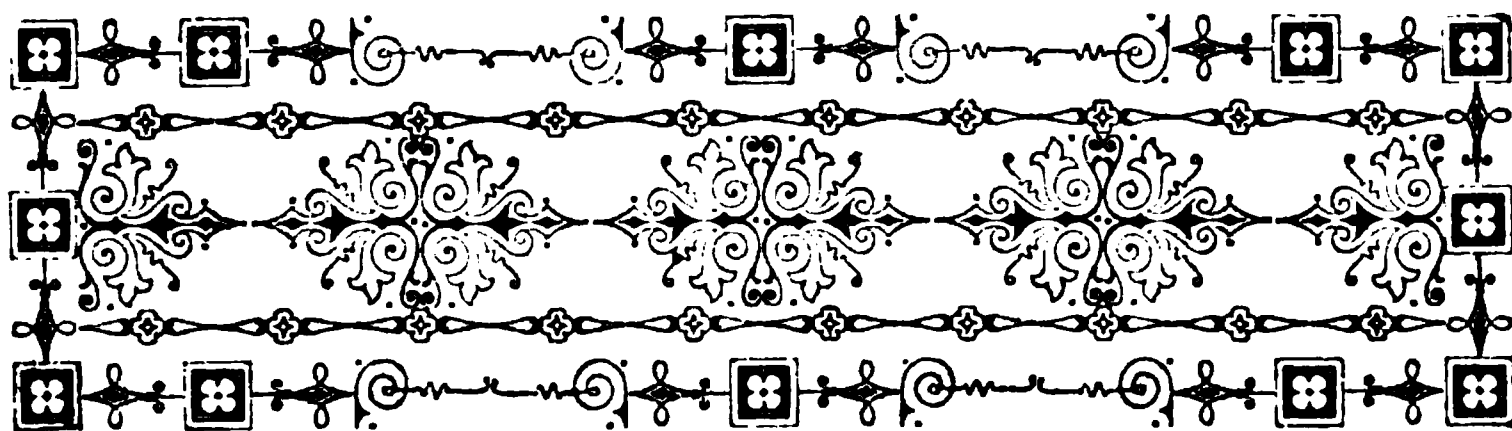
»Firmado.—*El siervo de su Criador, Ahmed el-Chebli ben-Abdelmálic».*

Tal fué el fin de esta gloriosa campaña; así terminó aquella inmortal epopeya que la noble sangre española escribió en el accidentado campo que se extiende desde Ceuta á Guad-Ras. Pero, séanos lícito preguntar: ¿Es esto todo lo que podía esperar la nación española? ¿Era permitido á nuestra patria pedir más de lo que el Gobierno exigió del *Mexuar* de Marruecos por medio del General en jefe? España que no escatimó su dinero ni su sangre ¿podría quedar satisfecha con el fin que tuvo la guerra de África? Además, ¿cuáles fueron los motivos que tuvo O'Donnell para celebrar la paz con las mismas condiciones que aceptar no quiso la víspera de la batalla de Guad-Ras, en la que una completa victoria coronó el esfuerzo de nuestros soldados? ¿El veto de la egoísta Inglaterra, el haber-

nos pedido el pago de la deuda en tan críticas circunstancias, y su poco noble conducta de ayudar moral y *materialmente* á los moros, eran causas suficientes para que nuestras tropas no continuaran su triunfante marcha sobre Tánger? Nosotros nos consideramos poco idóneos para contestar á estas preguntas, y si las consignamos es con la esperanza de que los hombres sabios y los que conocen lo que es la política de las naciones nos digan, si el año 1,860 fué ó no el año providencial en que España debió cumplir sus gloriosos destinos respecto al África. Es cierto é indubitable que las obras de la política han de ser pausadas y sucesivas á fin de que sean firmes y constantes, pero no lo es menos que el éxito de estas mismas obras pende en mucho, por no decir en todo, de la oportunidad, y ¡ay de las naciones que no saben aprovechar la ocasión para realizar sus legítimas y generales aspiraciones! No pasaremos en silencio la circunstancia de que España supo con sentimiento la celebración de la paz, y un general y espontáneo disgusto fué la contestación de nuestra patria cuando llegó á su conocimiento el resultado de la campaña de África.

Como en el tratado, según dejamos dicho, se estipuló que Marruecos entregara á España como indemnización de guerra veinte millones de duros, fué necesario establecer en las aduanas del Imperio interventores y recaudadores españoles, de aquí proviene el que esas mismas aduanas se hayan regularizado tanto, que han llegado á rendir seis ó siete décimas partes más que antes de la guerra, cuando al frente de ellas sólo había empleados marroquíes. Después de la guerra ha sido este país más visitado por los extranjeros, estableciéndose muchos en la costa, donde hacen un regular comercio, si bien es cierto, y lo decimos con dolor, que no hallan el apoyo que era de esperar de sus respectivos Gobiernos. Es cierto que el Gobierno marroquí se vió obligado á conceder ciertas franquicias y privilegios á los europeos de resultas de esta guerra, pero no lo es menos que con la política que es peculiar á los moros han ido desapareciendo paulatinamente tales franquicias y privilegios.





CAPÍTULO XX

Tratado de Comercio entre España y Marruecos.—Texto literal del Tratado.—Si se han cumplido los compromisos contraídos en él.—Sidi Mohammed y Muley Chiláli er-Rúqui.—Éste pretende hacerse proclamar Sultán.—Es muerto y lo mismo su Califa.—Marruecos sitiada.—La kabíla de Zaaír, Aazmúr y Siáida.—Las provincias del Sús.—Muerte de Sidi Mohammed ben-Abderrahmán.—Le sucede su hijo Muley el-Hassán.—Su proclamación.—Disturbios en Fez.—La comisión de los fásis.—La kabíla de Aazmúr.—Sitio y toma de Fez por Muley el-Hassán.

RATIFICADO el tratado de paz entre España y Marruecos por S. M. la Reina D.^a Isabel II y por S. M. el Sultán Sidi Mohammed ben-Abderrahmán, nada más natural que poner en práctica los artículos 13 y 14 del dicho tratado, tomando las disposiciones convenientes para celebrar á la mayor brevedad posible un nuevo tratado, pero de comercio, que asegurase á los súbditos españoles todas las ventajas que hasta entonces se habían condedido ó pudieran concederse en lo sucesivo á la nación más favorecida. Sin embargo, á pesar del plazo fijado en el artículo 14 para la celebración del mencionado Tratado de Comercio, no pudo llevarse á efecto hasta el mes de Noviembre del siguiente año de 1,861, ni tampoco pudieron canjearse las ratificaciones hechas por S. M. la Reina de España y el Sultán Sidi Mohammed hasta el 2 de Abril de 1,862 por circunstancias imprevistas, como consta al final del mismo Tratado de Comercio. Por

fin S. M. la Reina nombró por su Plenipotenciario á D. Saturnino Calderón Collantes, Ministro que había sido de la Gobernación y de Comercio, y S. M. el Sultán de Marruecos dió también sus plenos poderes á su hermano y Califa Muley el-Abbás, los cuales negociaron el Tratado de Comercio á que nos referimos, y cuyo texto vamos á trasladar literalmente á continuación, para que nuestros lectores lo tengan á mano siempre que lo necesiten. Dicho Tratado va precedido de un *artículo único*, en el que se autoriza al Gobierno de S. M. C. para proceder á su ratificación. Dice, pues, así el texto del impreso que tenemos á la vista:

TRATADO DE COMERCIO CELEBRADO ENTRE ESPAÑA Y MARRUECOS,
FIRMADO EN MADRID EL 20 DE NOVIEMBRE DE 1.861.

D OÑA Isabel II por la gracia de Dios y la Constitución de la Monarquía Reina de las Españas. Á todos los que las presentes vieren y entendieren, sabed que las Cortes han decretado y Nos sancionado lo siguiente:

ARTÍCULO ÚNICO

«Se autoriza al Gobierno de S. M. para proceder á la ratificación del Tratado de Comercio celebrado entre España y Marruecos el 20 de Noviembre último.

»Por tanto, mandamos á todos los Tribunales, Justicias, Jefes, Gobernadores y demás Autoridades, así civiles como militares y eclesiásticas, de cualquiera clase y dignidad, que guarden y hagan guardar, cumplir y ejecutar la presente ley en todas sus partes.

»Palacio á 20 de Marzo de mil ochocientos sesenta y dos.
=YO LA REINA.=El Ministro de Estado, Saturnino Calderón Collantes.

»En el nombre de Dios Todopoderoso:

»Deseando los muy poderosos príncipes S. M. la Reina de las Españas y S. M. el Rey de Marruecos, facilitar en todo lo posible las relaciones comerciales entre sus respectivos súbditos con arreglo á las mutuas necesidades y reciproca con-

veniencia, y juzgando oportuno determinar al mismo tiempo con firmeza las atribuciones consulares y privilegios de que gozan los españoles en Marruecos, así en lo relativo á la jurisdicción, como en lo que toca al ejercicio de otros derechos, en cumplimiento de lo estipulado en los artículos 13 y 14 del tratado de paz firmado en Tetuán á 26 de Abril de 1,860, y en el 5.º del celebrado en Madrid á 30 de Octubre de este año, han nombrado por sus Plenipotenciarios, á saber:

»S. M. la Reina de las Españas á D. Saturnino Calderón Collantes, Ministro que ha sido de la Gobernación y de Comercio, Instrucción y Obras públicas, Senador del Reino, Gran Cruz de las Reales Órdenes de Carlos III y de Isabel la Católica, Gran Cordón de la Imperial de la Legión de Honor de Francia y de la de Leopoldo de Bélgica, Gran Cruz de la Pontificia de Pío IX, de la de Luis de Hesse Darmstadt, de la de Danebrog de Dinamarca, de la de la Estrella Polar de Suecia, de la de S. Genaro de las Dos Sicilias, de la Concepción de Villaviciosa de Portugal y de la de los Güelfos de Hanóver &c. Su Primer Secretario de Estado y del Despacho.

»Y S. M. el Rey de Marruecos á su Embajador Plenipotenciario el Califa del Príncipe de los creyentes, hijo del Príncipe de los creyentes Muley el-Abbás.

»Los cuales, después de haber exhibido sus respectivos plenos poderes, hallándolos en buena y debida forma, han convenido en los artículos siguientes:

»ARTÍCULO 1.º Habrá perpetua paz y amistad entre S. M. la Reina de España y S. M. el Rey de Marruecos y entre sus respectivos súbditos.

»ART. 2.º S. M. la Reina de España podrá nombrar Cónsul General, Cónsules, Vicecónsules y Agentes Consulares en todos los dominios del Rey de Marruecos.

»Estos funcionarios tendrán facultad para residir en cualquiera de los puertos de mar ó ciudades marroquíes que elija el Gobierno español y juzgue á propósito para el mejor servicio de S. M. Católica.

»ART. 3.º Al Encargado de Negocios de España ó á cual-

quier otro Agente diplomático acreditado por S. M. Católica cerca del Rey de Marruecos, así como también al Cónsul general, Cónsules, Vicecónsules y Agentes consulares españoles que residan en los dominios del Rey de Marruecos, se les tributarán los honores, consideración y distinciones debidas á su rango.

»Estos Agentes, sus casas y familias gozarán de absoluta inmunidad y de plena seguridad y protección. Nadie podrá molestarlos ni faltarles en lo más mínimo ni de palabra ni de obra, y si alguno infringiere esta prescripción, recibirá un severo castigo que sirva de pena para el delincuente y de ejemplo para los demás.

»El Encargado de Negocios ó Cónsul general podrá escoger libremente sus intérpretes y criados entre los súbditos musulmanes ó de cualquier otro país. Sus intérpretes y criados estarán exentos de toda contribución personal y directa, ya sea por capitación, impuesto forzoso ó cualquiera otra carga semejante ó análoga.

»Los Cónsules, Vicecónsules ó Agentes consulares que residan en los puertos á las órdenes del mencionado Encargado de Negocios ó Cónsul general, podrán nombrar un intérprete, un guarda y dos criados, ya sean musulmanes, ya súbditos de otro país; y ni el intérprete, ni el guarda, ni los criados estarán obligados á pagar impuestos de capitación, contribución forzosa ó cualquiera otra carga semejante ó análoga.

»Si el referido Encargado de Negocios ó Cónsul general nombrase Vicecónsul ó Agente consular en un puerto marroquí á un súbdito del Rey de Marruecos, tanto éste, como los individuos de su familia que habiten en su misma casa, serán respetados y estarán exentos del pago de los impuestos de capitación ú otras cargas semejantes ó análogas; pero dicho Vicecónsul ó Agente consular no deberá tomar bajo su protección á ningún súbdito del Rey de Marruecos, á excepción de los miembros de su familia si habitan en la misma casa.

»El Encargado de Negocios ó Cónsul general, los Cónsules, Vicecónsules y Agentes consulares de S. M. Católica, ten-

drán un lugar destinado para la celebración del culto; podrán izar la bandera nacional en todos tiempos en lo alto de las casas que ocupen, ya sea en la ciudad, ya fuera de ella, y largarla también en sus buques cuando se embarquen.

»Los efectos, muebles ó cualquiera otro artículo que importen dichos Agentes para su propio uso ó para el de sus familias siempre que no fueren comerciantes, estarán exceptuados de impuestos, y no se pondrá impedimento alguno para su introducción en los dominios del Rey de Marruecos, pero el Encargado de Negocios ó Cónsul general, los Cónsules, Vicecónsules ó Agentes consulares deberán entregar á los Oficiales de las Aduanas una nota escrita, especificando el número de artículos que deseen introducir.

»Si el servicio de su Soberana exigiere la presencia de algún Agente español en su propio país, y se nombrase otra persona para que lo representara durante su ausencia, será ésta reconocida por el Gobierno marroquí, y gozará de las mismas consideraciones, derechos y privilegios que aquél. En este caso el referido Agente podrá ir y volver con entera libertad con sus criados y efectos, no cesando en ninguna circunstancia de ser atendido y respetado.

»El Encargado de Negocios ó cualquier otro Agente diplomático, Cónsul general, Cónsules, Vicecónsules, Agentes consulares ó delegados por cualquiera de estos Representantes de S. M. Católica, tendrán perfecto derecho á toda prerrogativa ó privilegio que hoy disfruten ó que en lo sucesivo se conceda á los Agentes de igual clase de cualquiera otra nación.

»Los súbditos de S. M. Católica podrán viajar, residir y establecerse libremente en los dominios de Marruecos, sujetándose á los reglamentos de policía aplicables á los súbditos ó ciudadanos de la nación mas favorecida.

»ART. 5.º Cuando los españoles compren en el Imperio de Marruecos, con permiso de las Autoridades, casas, almacenes ó terrenos, podrán disponer libremente de su propiedad, en uso de su dominio, sin que nadie se lo estorbe.

»Siempre que alquilen casas ó almacenes por tiempo y pre-

cio determinados no se les subirán los arrendamientos durante aquel, ni desalojará de ellos.

»Del mismo modo los marroquies podrán comprar y alquilar casas, almacenes ó terrenos en España con arreglo á las leyes españolas.

»No se podrá obligar á los súbditos españoles, bajo ningún pretexto, á pagar impuestos ó contribuciones.

»Estarán exentos de todo servicio militar, tanto por tierra como por mar, así como de cargas personales, de empréstitos forzosos y de cualesquiera otros arbitrios extraordinarios.

»Serán respetadas sus casas, almacenes y todo lo que á ellos pertenezca, ya esté destinado para objeto de comercio ó para habitación, y no se les obligará á que hospeden ni mantengan á nadie contra su voluntad. No se podrá practicar registro ó visita arbitraria en las casas de los súbditos españoles, ni examinar ó inspeccionar sus libros, papeles ó cuentas. Estas medidas podrán sólo ejecutarse de conformidad y en virtud de orden expresa del Cónsul General, Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular del mismo.

»S. M. el Rey de Marruecos se obliga á que los súbditos españoles residentes en sus Estados ó dominios gocen en sus personas y propiedades de seguridad tan completa como tienen derecho á gozar los súbditos marroquies en el territorio de S. M. Católica.

»Por su parte S. M. Católica se obliga á asegurar á los súbditos de S. M. Xerifiana que residan en sus dominios la misma protección y privilegios que disfruten en el día ó puedan disfrutar en adelante los súbditos de la nación más favorecida.

»ART. 6.º Se permitirá libremente el ejercicio de la religión católica á todos los súbditos de la Reina de España en los dominios de S. M. marroquí, y podrán celebrar los oficios propios de ella en sus casas y en las iglesias establecidas al efecto.

»Tendrán un lugar destinado para la sepultura de los muertos, y ninguna Autoridad ni súbdito marroquí turbará las ceremonias de los entierros, ni los molestará al ir ó al volver de los cementerios, que serán respetados por todos.

»Asimismo podrán los marroquíes existentes en España ejercer privadamente, como lo han practicado hasta ahora, los actos propios de su religión.

»ART. 7.º Los súbditos españoles tendrán amplia facultad para emplear á cualquiera persona de su confianza en sus negocios, por tierra ó por mar, sin ninguna prohibición ni impedimento.

»Si aconteciese que un comerciante español tuviere necesidad de visitar un buque, surto dentro ó fuera de cualquiera de los puertos del Rey de Marruecos, se le permitirá ir á bordo de dicho buque, solo ó acompañado de cualquiera persona, sin que ni él ni los que le acompañen estén sujetos por esto al pago de ninguna contribución forzosa.

»ART. 8.º Ningún súbdito ni protegido de S. M. la Reina de España será responsable de las deudas de sus conciudadanos, á no ser que se haya constituido garante de ellas en documento escrito y firmado de su mano.

»La misma regla será aplicable en España á los súbditos del Rey de Marruecos.

»ART. 9.º Cualquiera español que cometa en los dominios marroquíes algún escándalo, insulto ó crimen que merezca corrección ó castigo, será entregado á su Cónsul general, Cónsules, Vicecónsules ó Agentes consulares, para que con arreglo á las leyes de España se lo imponga, ó remita á su país con la seguridad correspondiente, siempre que el caso lo requiera.

»ART. 10.º El Cónsul general de España, Cónsules, Vicecónsules ó Agentes consulares serán los únicos Jueces ó árbitros para conocer de las causas criminales, pleitos, litigios ó diferencias de cualquier género, así civiles como comerciales, que se susciten entre los súbditos españoles, residentes en Marruecos, sin que ningún Gobernador, Kádi ú otra cualquiera Autoridad marroquí pueda mezclarse en ellos.

»ART. 11.º Las causas y querellas criminales, los pleitos, litigios ó diferencias de cualquier género que sean, en materia civil ó comercial que se susciten entre súbditos españoles y marroquíes, se decidirán de la siguiente manera:

»Si el autor ó demandante fuese súbdito español y el demandado ó reo súbdito marroquí, será Juez de la causa el Gobernador de la ciudad ó distrito, ó el Kádi, según que el caso pertenezca á la jurisdicción del uno ó del otro. El súbdito español interpondrá su demanda ante el Gobernador ó Kádi por medio del Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular de España, los cuales tendrán derecho á asistir al tribunal durante el juicio.

»Del mismo modo si el actor fuese súbdito marroquí y el reo súbdito español, el caso se someterá solamente al conocimiento y decisión del Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular de España. El actor presentará su demanda por conducto de las Autoridades marroquíes, y el Gobernador marroquí, Kádi ó cualquiera otro empleado elegido por ellos, estarán presentes, si así lo desean, durante el juicio y decisión de la causa.

»Si el querellante ó litigante español ó marroquí no se conformase con la decisión del Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular, ó del Gobernador ó Kádi, según que el asunto pertenezca á los Tribunales de unos ú otros, tendrán derecho para apelar respectivamente al Encargado de Negocios de España ó al Comisionado marroquí para los negocios extranjeros.

»ART. 12.º Si un súbdito español persiguiese ante un Tribunal marroquí á un súbdito del Rey de Marruecos por una deuda contraída en los dominios de la Reina de España, deberá presentar un documento de reconocimiento de la misma, escrito en caracteres europeos ó árabes, y firmado por el deudor marroquí en presencia y con el testimonio del Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular de su nación, ó bien ante dos testigos cuyas firmas hayan sido ó sean después reconocidas por el Cónsul marroquí, Vicecónsul ó Agente consular, ó por un Escribano español cuando no resida en aquel lugar ninguno de dichos Agentes. Este documento así legalizado y certificado por el Cónsul marroquí, Agente consular ó Escribano español, tendrá completa fuerza y valor en los Tribunales de Marruecos.

»Si aconteciese que un deudor marroquí se escapase á alguna ciudad ó plaza de Marruecos donde no residiese Cónsul ó Agente consular de España, el Gobierno marroquí obligará al deudor á ir á Tánger ó á cualquier otro puerto ó ciudad de Marruecos donde el acreedor español desee proseguir su demanda ante el tribunal marroquí.

»ART. 13.º Si el Cónsul general de España ó alguno de los Cónsules, Vicecónsules ó Agentes consulares españoles impetrasen en alguna ocasión del Gobierno marroquí la asistencia de soldados, guardias, embarcaciones armadas ó cualquier otro auxilio con el fin de arrestar ó conducir algún súbdito español, la petición será otorgada desde luego mediante el pago de los derechos que en casos análogos satisfagan los súbditos marroquíes.

»ART. 14.º Cuando algún súbdito del Rey de Marruecos fuese considerado por el Kádi culpable de falso testimonio en perjuicio de algún súbdito español, será castigado severamente por el Gobierno marroquí con arreglo á la ley mahometana.

»Del mismo modo el Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular español cuidarán de que cualquier súbdito de S. M. Católica, culpable de igual agravio contra un súbdito marroquí sea castigado con arreglo á la leyes españolas.

»ART. 15.º Los súbditos ó protegidos españoles, tanto cristianos como mahometanos y hebreos, gozarán igualmente de todos los derechos y privilegios concedidos por este Tratado y de los que se concedan en cualquier tiempo á la nación más favorecida.

»ART. 16.º En todas las causas criminales, diferencias, desavenencias ó litigios que se suscitaren entre los súbditos españoles y los súbditos ó ciudadanos de otras naciones extranjeras, ningún Gobernador, Kádi ú otra Autoridad marroquí tendrá derecho á intervenir ó conocer, á no ser que algún súbdito marroquí hubiese recibido por ello algún agravio en su persona ó perjuicio en su propiedad, en cuyo caso la Autoridad marroquí ó alguno de sus Representantes tendrá derecho á hallarse presente en el Tribunal del Cónsul.

»Tales causas se resolverán únicamente en el Tribunal de los Cónsules extranjeros, sin intervención del Gobierno marroquí, con arreglo á los usos establecidos ó á los que puedan concertarse entre dichos Cónsules.

»ART. 17.º Las altas Partes contratantes han convenido en no recibir á sabiendas ni mantener á su servicio súbdito alguno que hubiere desertado del ejército, armada ó presidios respectivos.

»Los súbditos de S. M. Católica que desertaren del ejército, de la armada ó de los presidios españoles serán conducidos, desde luego que lleguen al territorio de Marruecos, á la presencia del Cónsul general de España, quedando á su disposición para cumplir respecto á ellos lo que ordene el Gobierno español y pagando éste los gastos de conducción y manutención de dichos desertores.

»Obligándose el Gobierno marroquí por el presente artículo á entregar espontáneamente los desertores españoles, no será obstáculo para ello el pretexto alegado hasta ahora de abrazar el mahometismo para eludir la pena á que se hayan hecho acreedores.

»ART. 18.º Si un individuo de la tripulación de un buque de cualquiera de las Partes contratantes desertase hallándose en un puerto de la otra, las Autoridades locales estarán obligadas á prestar la asistencia necesaria para su aprehensión al Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular que lo reclame y nadie amparará ni dará asilo á estos desertores.

»Las altas Partes contratantes convienen en que los marineros y otros individuos de la tripulación, súbditos del país en que tenga lugar la deserción, así como los esclavos marroquíes que desertaren en los puertos españoles, estarán exceptuados de las estipulaciones contenidas en el párrafo anterior.

»ART. 19.º Todo súbdito de la Reina de España que se hallare en los dominios del Rey de Marruecos, ya en tiempo de paz, ya en tiempo de guerra, tendrá libertad absoluta para retirarse á su propio país ó á cualquiera otro en buques españoles ó de cualquiera otra nación, y podrá también disponer

como le plazca de sus propiedades, de cualquier especie, y llevarse consigo el valor de todas las dichas propiedades, así como sus familias y dependientes, aun cuando hayan nacido ó se hayan criado en África ó en cualquiera otra parte fuera de los dominios españoles, sin que nadie pueda intervenir en ello ó impedirlo con pretexto alguno.

»Los súbditos españoles deberán no obstante obtener el consentimiento del Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular de su nación para que sepan éstos si se hallan libres de deudas ó de cualquiera otra clase de obligaciones, que deberán dejar solventes antes de su salida, y de ningún modo serán responsables dichos Agentes del pago de las deudas que contraigan los españoles en Marruecos si expresamente no se hubiesen obligado bajo sus firmas á satisfacerlas.

»Todos los derechos mencionados serán igualmente garantidos á los súbditos del Rey de Marruecos que se hallaren en los dominios de S. M. Católica.

»ART. 20.º El Cónsul general, Cónsules, Vicecónsules ó Agentes consulares de S. M. Católica deberán expedir gratuitamente á todo súbdito marroquí que se dirija á España el pasaporte correspondiente, sin cuyo requisito no podrá ser recibido en los dominios españoles.

»ART. 21.º Si este Tratado entre ambas Partes contratantes se infringiere, y de resultas de esta infracción se declare la guerra—lo que Dios no quiera—, todos los empleados y súbditos de la Reina de España y los que estén bajo su protección, de cualquiera clase y categoría que sean, que se encuentren entonces en los dominios del Rey de Marruecos, podrán marchar á cualquier parte del mundo que quieran y llevar consigo sus bienes y haciendas, sus familias y criados, bien hayan ó no nacido españoles, y se les permitirá embarcar á bordo de cualquier buque de cualquiera nación que elijan. Se les concederá además un plazo de seis meses, si lo piden, para arreglar sus asuntos, vender sus géneros ó hacer lo que gusten con sus bienes; y durante este plazo de seis meses gozarán de completa seguridad y perfecta libertad respecto de sus per-

sonas y propiedades, sin intervención, agravio ni embarazo de ningún género por razón de dicha guerra. Los Gobernadores ó Autoridades los ayudarán y ampararán en el arreglo de sus negocios, y los protegerán para el cobro de sus deudas sin dilación, controversia ó demora.

»Iguales facilidades se concederán á los súbditos del Rey de Marruecos en todos los dominios españoles.

»En el caso inesperado de un rompimiento, S. M. el Rey de Marruecos se obliga á respetar á los Oficiales, soldados y marineros españoles cogidos durante la guerra, como prisioneros de ella, tratándolos como tales y no como esclavos, canjeándolos sin distinción de personas, clases ni graduaciones, lo más pronto que sea posible, sin pasar por ningún caso el tiempo de un año desde que fueron cogidos, exigiendo un recibo de éstos al tiempo de su entrega para el arreglo del canje sucesivo; no considerándose como tales prisioneros de guerra, las mujeres, los niños, ni los ancianos, los cuales desde que sean aprehendidos se pondrán en libertad, y en embarcaciones parlamentarias ó neutrales se trasportarán á su país, siendo los gastos de estas conducciones de cuenta de la nación á que correspondan dichos prisioneros: lo que ofrece asimismo observar S. M. Católica, empeñando mutuamente las dos altas Partes contratantes el sagrado de su Real palabra para el cumplimiento exacto de lo contenido en este artículo. Y caso de que fenecida la guerra haya algún exceso de prisioneros, se dará por concluido este asunto sin que se entable solicitud á este respecto, devolviendo los recibos la parte que los tuviere.

»ART. 22.º Si algún súbdito español falleciese en los dominios del Rey de Marruecos, ningún Gobernador ni empleado marroquí podrá, bajo pretexto alguno, disponer de los bienes ó de las propiedades del difunto, y nadie intervendrá en ello. De todas las propiedades y bienes pertonecientes al difunto, y de cuanto se hallase en su poder al tiempo de su muerte, entrarán inmediatamente en posesión las personas designadas por él para tal objeto y nombradas como herederos en su testamento si estuviesen presentes; y en caso de que se hallasen

ausentes los herederos, el Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul y Agente consular, ó quien delegaren éstos, tomarán posesión de toda su propiedad y efectos, después de hacer inventario ó lista de ellos, expresando cada objeto claramente, hasta que los entreguen al heredero del difunto. Mas si éste no hubiese dejado disposición testamentaria, el Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul, Agente consular ó su delegado tendrán derecho á tomar posesión de todos los bienes de la sucesión y á conservarlos para las personas llamadas por la ley á heredarle. Si el difunto dejase deudas á su favor contra súbditos marroquíes, el Gobernador de la ciudad, ó quienes para ello fueren competentes, obligarán á los deudores á satisfacer el importe de sus créditos, al Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul, Agente consular ó á su delegado; y asimismo si el difunto dejase deudas á favor de algún súbdito del Rey de Marruecos, el Cónsul general, Cónsul, Vicecónsul, Agente consular ó su delegado ampararán al acreedor para el cobro de lo que reclame del abintestato ó de la testamentaria.

»Si muriese en España un súbdito marroquí, el Comandante, Gobernador ó Justicia del territorio donde falleciere pondrán en custodia lo que haya dejado, y avisarán al expresado Cónsul general español, enviándole nota de lo que sea, para que él lo haga saber á sus herederos y proporcione su recaudación sin extravío.

»ART. 23.º Los buques de ambas naciones podrán arribar libremente á los puertos de cualquiera de ellas.

»Las embarcaciones mercantes deberán ir habilitadas de papeles por las oficinas correspondientes, y podrán permanecer en dichos puertos todo el tiempo que les convenga para sus operaciones de comercio.

»ART. 24.º Todo buque marroquí que salga con destino á España de algún puerto, deberá llevar el registro de su cargamento y la patente de sanidad, formalizados por el Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular de España en el puerto de partida.

»ART. 25.º Para evitar los abusos á que puede dar lugar la libre navegación de los cárabos rifeños, han acordado las

dos Partes contratantes que los arráeces ó patrones de dichas embarcaciones deban proveerse de un pasaporte de los Gobernadores de las plazas españolas en la costa del Mediterráneo, ó de los Cónsules españoles cuando se habiliten en un puerto donde residan dichos Agentes, cuyo documento les será expedido gratuitamente y les servirá de salvoconducto para su tráfico legal.

»ART. 26.º S. M. Católica y S. M. el Rey de Marruecos se obligan á destruir la piratería por todos los medios que estén á su alcance, y S. M. Xerifiana se compromete particularmente á hacer todos los esfuerzos posibles para descubrir y castigar á los que en sus costas ó en el interior de sus dominios se hagan culpables de este crimen, así como á auxiliar á S. M. Católica con este objeto.

»ART. 27.º En prueba de la buena armonía que ha de reinar entre las dos naciones, siempre que los buques marroquíes apresasen alguna embarcación enemiga y hubiese en ella marineros ó pasajeros españoles, mercancías y cualquiera otra propiedad que pueda corresponder á súbditos de S. M. Católica, los entregarán libremente á su Cónsul general, con todos sus bienes y efectos, en el caso de que regresen á los puertos de S. M. Marroquí; pero si antes tocan en alguno de los de España, los presentarán en iguales términos á su Comandante ó Gobernador; y de no poder verificarlo de una ó de otra manera, los dejarán con toda seguridad en el primer puerto amigo donde arriben.

»Lo mismo practicarán los buques españoles con los súbditos y haberes de los de S. M. Marroquí que encuentren en los buques enemigos apresados, extendiéndose esta buena armonía y el respeto que se debe tener por la bandera de ambos Soberanos á conceder la libertad de personas y bienes de los súbditos de Potencias enemigas de una y otra nación que naveguen en embarcaciones españolas ó marroquíes con pasaportes legítimos en que se expresen los equipajes y efectos que les pertenecen, con tal de que éstos no sean de los que prohíbe el derecho de la guerra.

»ART. 28.º Si algún buque español con patente en regla capturase un buque y se abrigase con él en los dominios del Rey de Marruecos, los apresadores tendrán la facultad de vender el buque ó el cargamento apresados sin obstáculo por parte de persona alguna, y tendrán plena libertad para salir con su presa y conducirla á cualquiera otra parte que les plazca.

»ART. 29.º Los buques de ambas naciones, así de guerra como mercantes, que por otros de cualquiera Potencia que estuviese en guerra con una de ellas fuesen atacados en puertos ó donde hubiere fortalezas, serán defendidos por los fuegos de éstas ó de aquéllos, deteniendo á los buques enemigos sin permitirles que cometan hostilidad alguna, ni que salgan de los puertos hasta veinticuatro horas después de haberse hecho á la vela las embarcaciones amigas.

»Las dos Partes contratantes se obligan también á reclamar recíprocamente de la Potencia enemiga de cualquiera de ellas la restitución de las presas que se hagan á la distancia de tres millas de sus costas, ó á su vista, si por no serle posible aproximarse á la tierra se hallase anclado el buque apresado.

»Finalmente, prohibirán que se vendan en sus puertos los buques de guerra ó mercantes que fuesen apresados en alta mar por cualquiera otra Potencia enemiga de España ó Marruecos; y caso de que entren en ellos con alguna presa de las dos naciones, tomada á la inmediación de sus costas, en la forma que arriba queda explicada la declararán por libre en el mismo hecho, obligando al captor á que la abandone con cuanto la hubiese tomado de efectos, tripulación y demás.

«ART. 30.º Las embarcaciones de guerra ó mercantes de ambas naciones que se encuentren en alta mar y necesiten víveres, aguada ú otra cosa esencial para continuar la navegación, se suministrarán mutuamente cuanto tengan en la parte posible, abonándose su valor al precio corriente.

»ART. 31.º Si cualquier buque español, tanto de guerra como mercante, entrase en una de las ensenadas ó puertos del Rey de Marruecos, y tuviese necesidad de provisiones y víve-

res, podrá comprarlos libres de derechos á los precios del mercado; advirtiéndose que la cantidad no deberá exceder de lo suficiente para el mantenimiento del Capitán y tripulación durante su viaje hasta el punto de su destino, pudiendo también el buque proveerse de lo necesario para el mantenimiento diario de la tripulación mientras permanezca anclado en el puerto marroquí.

»ART. 32.º Los buques fletados por orden del Gobierno español para conducir la correspondencia oficial ó privada, ó contratados para dicho servicio, serán respetados y tendrán los mismos privilegios que los buques de guerra si no traen ó llevan artículos de comercio de ó para un puerto del Rey de Marruecos, en cuyo caso pagarán los mismos derechos que un buque mercante.

»ART. 33.º Si cualquier buque español arribase á las costas de Marruecos y no quisiese tomar puerto, ni declarar ó vender su cargamento, no se le obligará á verificarlo, ni se averiguará por ningún concepto lo que contiene el buque, pero podrá colocarse á bordo una guardia de aduaneros mientras permanezca el buque anclado para evitar cualquiera operación fraudulenta.

»ART. 34.º Si un buque español entrase cargado en alguno de los puertos del Rey de Marruecos, y sólo quisiese desembarcar la parte de su cargamento que estuviese destinada á aquella plaza, no estará obligado á pagar más derechos que los correspondientes á la parte de descargue, y no deberá exigírsele que pague derecho alguno por el resto del mismo que quede á bordo, sino que estará en libertad para dirigirse con dicho resto de cargamento al punto que desee.

»El manifiesto de cargo de cada buque deberá á su llegada ser presentado á los Oficiales de la Aduana de Marruecos, á fin de que den permiso para que sea visitado el buque á su entrada y salida, ó para colocar un guarda á su bordo con objeto de evitar todo tráfico ilegal.

»La misma regla se observará en los puertos españoles con respecto á los buques marroquíes.

»El Agente consular español expedirá al Capitán de cada buque á su salida de un puerto de Marruecos un certificado del manifiesto del cargamento, en que deberán constar los artículos que exportaren. Los Capitanes presentarán este documento á los Administradores de las Aduanas marroquíes, cuando así lo exijan, con objeto de que puedan cerciorarse de que no se han embarcado artículos de contrabando.

»ART. 35.º Á ningún Capitán de un buque español en un puerto de Marruecos, y á ningún Capitán de un buque marroquí en un puerto español, podrá compelerse de modo alguno á que conduzca contra su voluntad pasajeros ni mercancías de ningún género, ni se les obligará tampoco á darse á la vela con destino á un punto donde no quiera dirigirse, y su buque no será molestado de modo alguno.

»ART. 36.º Si alguno de los súbditos del Rey de Marruecos fletase un buque español para conducir mercancías ó pasajeros de un punto á otro de los dominios marroquíes, y si en el transcurso de su viaje dicho buque se viese obligado por el temporal ó por accidente de mar á entrar en diferente puerto de los mismos dominios, el Capitán no tendrá que pagar derecho de anclaje ó cualquier otro por su entrada en aquel puerto; pero si dicho buque descargase ó tomase á bordo en el mismo puerto algún cargamento, será tratado como cualquier otro buque.

»ART. 37.º Cualquiera buque español que sufra averías en la mar y entre en alguno de los puertos del Rey de Marruecos para repararse, será admitido y auxiliado en todas sus necesidades, durante su estancia en el mismo, por el tiempo que tarde en hacer las reparaciones ó hasta su partida para el punto de su destino. Si los artículos requeridos para reparar el buque se hallaran de venta en dicho puerto, se comprarán y pagarán á los mismos precios que acostumbran satisfacer los demás buques, y por ningún concepto serán molestados, ni se les impedirá continuar su viaje.

»ART. 38.º Si un buque español de guerra ó mercante encallase ó naufragase en cualquier punto de las costas de Ma-

rruecos, será respetado y amparado en cuanto necesite, con arreglo á las leyes de la amistad; y dicho buque y cuanto contenga será conservado y restituído á sus dueños ó al Cónsul general de España, Cónsul, Vicecónsul, Agente consular ó delegado de éstos, sin menoscabo ni ocultación de ninguna especie.

»Si el buque náufrago tuviese á bordo algunos géneros que sus propietarios desearan vender en los dominios marroquies, lo podrán hacer libremente sin pagar derecho alguno ni al venderlos ni al embarcarlos. El Capitán y la tripulación estarán en libertad de marchar al punto que quieran y cuando mejor les parezca sin obstáculo alguno.

Los buques del Rey de Marruecos ó de sus súbditos recibirán igual trato en los dominios de S. M. Católica, siendo considerados dichos buques marroquies en este caso, para todo lo que se refiera al salvamento, como los buques españoles.

Si naufragase algún buque español en Uad-Nun ó en cualquier punto de sus costas, el Rey de Marruecos empleará su poder para salvar y proteger al Capitán y á la tripulación hasta que vuelvan á su país, y se permitirá al Cónsul general de España, Cónsul, Vicecónsul, Agente consular ó su delegado tomar cuantos informes ó noticias necesiten acerca del Capitán y de la tripulación de dicho buque á fin de poder salvarlos. Los Gobernadores del Rey de Marruecos auxiliarán igualmente al Cónsul general de España, Cónsul, Vicecónsul, Agente consular ó su delegado en sus investigaciones, según las leyes de la amistad.

»ART. 39.º La exención en los puertos de Marruecos del derecho de anclaje ó fondeadero para las embarcaciones mercantes españolas será desde 20 á 80 rs. vn. por cada una, según su clase y toneladas, con arreglo á la siguiente

TARIFA DE LOS DERECHOS DE ANCLAJE Ó FONDEADERO

	Rs. vn.		Rs. vn.
Hasta 50 toneladas. . . .	20	Desde 100 á 150. . . .	60
Desde 50 á 100.. . . .	40	Desde 150 en adelante. .	80

»En todo caso estos derechos no podrán exceder de los que se expresan en las siguientes tarifas:

Cénts. de real

Por cada tonelada de los	el puerto.	80
buques á su entrada en	Á su salida.	80

EN LOS PUERTOS DE MARRUECOS

	<u>Cénts. de real</u>		<u>Cénts. de real</u>
Por cada tonelada de los		Á su salida.	40
buques á su entrada. .	40		

»Estos derechos, como todos los demás, serán los mismos en todos los puertos del Imperio.

»Los barcos pescadores estarán exentos de toda clase de derechos.

»ART. 42.º Las embarcaciones de guerra de una de las dos naciones no pagarán en ninguno de los puertos de la otra derecho de anclaje ó fondeadero y Capitanía de puerto, ni de otra clase, por los víveres, aguada, leña, carbón y refrescos que necesiten para su consumo.

»ART. 43.º Habiendo acreditado la experiencia que la fal-

ta de alumbrado en las costas septentrionales de Marruecos expone á la navegación y al comercio á grandes riesgos y pérdidas, y deseosa S. M. marroquí de contribuir á la seguridad de aquélla y al desarrollo de éste, en cuanto sea posible, se compromete á construir un faro en el Cabo de Espartel y á cuidar de su alumbrado y conservación.

«ART. 44.º Habrá recíproca libertad de comercio entre los dominios de S. M. Católica y los dominios del Rey de Marruecos.

»Los súbditos de S. M. Católica podrán traficar en cualquier punto del territorio marroquí en que se admiten ó admitieren naturales de otros países extranjeros.

»Los súbditos españoles podrán comprar y vender á quienes quieran todos los artículos no prohibidos, por mayor y menor, y en todas partes de los dominios marroquíes, sin que puedan lastimarse sus intereses por ningún monopolio, contrata ó privilegio exclusivo de compra ó venta. Además disfrutarán de todos los derechos, prerrogativas y ventajas comerciales que se concedieren en adelante á los súbditos ó ciudadanos de la nación más favorecida.

»Los súbditos del Rey de Marruecos disfrutarán á su vez en los dominios de S. M. Católica los mismos privilegios y protección de que gozan ó gozaren los súbditos ó ciudadanos de la nación más favorecida.

»ART. 45.º Los súbditos de S. M. Católica y de S. M. el Rey de Marruecos gozarán de entera libertad de comunicación con las plazas de Ceuta y de Melilla y sus inmediaciones, y podrán comprar y vender al por menor todos los objetos de consumo y los géneros cuya introducción y exportación no estén prohibidas en el Imperio marroquí.

»Las Autoridades y empleados establecidos por el Rey de Marruecos y los de las plazas expresadas de Ceuta y Melilla protegerán á los súbditos de los dos Soberanos en el ejercicio de este derecho.

»ART. 46.º Bajo ningún pretexto ni por persona alguna se cargará en el territorio marroquí, fuera de los derechos de

exportación que se mencionan en el art. 50, ningún derecho de Aduana, de tránsito ú otro impuesto cualquiera sobre mercancías ó producciones que hayan sido compradas para su exportación por ó á nombre de un súbdito español; pero las citadas mercancías ó producciones serán conducidas de cualquier punto de Marruecos á los puertos del mismo y embarcadas en ellos libres y exentas de todo derecho de Aduanas, de tránsito ú otro impuesto cualquiera. No se exigirá pase ó documento alguno semejante para poder de esta manera introducir las y embarcarlas en los puertos marroquíes, ni podrá ningún empleado ó súbdito del Rey de Marruecos impedir ó poner obstáculo á la conducción, introducción ó embarque de tales mercancías ó producciones—excepto los artículos cuya exportación haya prohibido el Rey de Marruecos—, ni bajo ningún pretexto podrán pedir ó percibir dinero sobre dichas mercancías; y en caso de que algún empleado ó súbdito marroquí obrase en contravención á esta estipulación, su Sobrano castigará inmediatamente con toda severidad á dicho empleado ó súbdito, y hará plena justicia á los súbditos españoles, indemnizándoles de los perjuicios y pérdidas que hayan sufrido y puedan probar.

»ART. 47.º Los comerciantes españoles en los dominios marroquíes podrán manejar libremente por sí mismos sus negocios ó encomendarlos al cuidado de cualesquiera personas nombradas por ellos como corredores ó agentes, y no se les molestará ni pondrá obstáculo para la libre elección de las personas que pueden desempeñar dichos cometidos. Tampoco tendrán obligación de satisfacer salario ó remuneración alguna en favor de las personas á quienes no hayan querido nombrar para tales cargos. Los que siendo súbditos del Rey de Marruecos ejerzan estos oficios, serán tratados y considerados como los demás súbditos marroquíes.

»Tanto el comprador como el vendedor tendrán absoluta libertad para negociar entre sí, y no se permitirá la menor intervención por parte de los empleados marroquíes. Si algún Gobernador ú otro funcionario se mezclase en las transacciones

entre los súbditos españoles y los marroquíes, ó pudiese algún impedimento á la compra ó venta legal en los dominios del Rey de Marruecos de efectos ó mercancías importadas ó exportadas, S. M. Xerifiana castigará severamente á dicho Gobernador ó funcionario.

»ART. 48.º Aunque á S. M. Marroquí ocurra algún justo motivo para prohibir la extracción de granos de sus dominios ó cualesquiera otros géneros ó efectos comerciales, no impedirá que los españoles embarquen en los puertos marroquíes los que tuvieren ya en almacenes ó comprados antes de la prohibición—enhorabuena estén en poder de los súbditos de S. M. marroquí—lo mismo que lo ejecutarían si no se hubiese promulgado la prohibición, sin ocasionarles el menor vejamen ni perjuicio en sus intereses.

»Igualmente se practicará esto en España en el propio caso con los marroquíes.

»ART. 49.º No serán prohibidas en el territorio del Rey de Marruecos las mercancías ó producciones importadas en los puertos marroquíes por súbditos españoles, cualquiera que sea la procedencia de aquéllas, ni pagarán desde la fecha de este Tratado mayores derechos que los que satisfagan por las mismas mercancías ó producciones los súbditos de cualquiera otra Potencia extranjera ó los nacionales.

»Todas las producciones de Marruecos podrán ser exportadas por súbditos españoles, embarcándolas en los puertos marroquíes con las mismas ventajas de que disfrutaban los nacionales ó súbditos de cualquiera otro país.

»ART. 50.º Á fin de facilitar el comercio entre España y Marruecos, S. M. Xerifiana promete por el presente que los derechos que deberán cobrarse sobre los artículos importados en sus dominios por súbditos españoles no excederán del 10 por 100 sobre avalúo en el punto por donde tenga lugar la introducción, y que los derechos que deberán exigirse sobre los artículos exportados del territorio marroquí por súbditos españoles no excederán de las cantidades marcadas en la siguiente

TARIFA DE EXPORTACIÓN

ARTÍCULOS	Ps. fs. Onzas.	ARTÍCULOS	Ps. fs. Onzas.
Trigo, por fanega rasada.	1 »	Sebo, por quintal.	» 50
Maíz y aldorá, por id. colmada.	1½ »	Mulas, por cabeza.	25 »
Cebada por id. rasada	1½ »	Asnos, id.	5 »
Toda otra clase de granos, por quintal	1½ »	Ganado lanar, id.	1 »
Harina, id.	» 30	Ganado cabrío, id.	» 15
Alpiste, id.	» 12	Gallinas, por docena	» 22
Dátiles, id.	» 40	Huevos, por millar.	» 51
Almendras, id.	» 35	Babuchas, por cada	
Naranjas, limones y limas, por millar.	» 12	ciento.	» 70
Orégano, por quintal	» 10	Púas de puerco espin, por millar.	» 5
Cominos, id.	» 20	Greda saponaria, por quintal.	» 15
Aceite, id.	» 50	Plumas de abestruz, por libra.	» 36
Goma, id.	» 20	Espuertas, por cada	
Alheña oriental ó alcana de Oriente, id.	» 15	ciento.	» 30
Cera, id.	» 120	Alcaravea, por quintal.	» 20
Arroz, id.	» 16	Peines de madera, por cada ciento.	» 5
Lana (lavada), id.	» 80	Crin ó pelote, por quintal.	» 30
Lana (sin lavar), id.	» 55	Pasas, id.	» 20
Cueros, pieles de oveja y de cabra, id.	» 36	Fajas de lana llamadas Cresi, por cada ciento.	» 100
Pieles curtidas llamadas taflete, zawani y cochinea, id.	» 100	Tackawt (tinte), por quintal.	» 20
Astas, por millar.	» 20	Zaleas, id.	» 36
		Cáñamo y lino, id.	» 40

»Si el Rey de Marruecos en uso de su derecho prohibiese la exportación de cualquier artículo, y luego revocase la prohibición, no se alterarán los derechos establecidos en esta tarifa.

»Respecto del trigo y de la cebada, si el Rey de Marruecos tuviese á bien prohibir su exportación, pero desease vender á los comerciantes los cereales pertenecientes al Gobierno, lo hará con todas las condiciones y ventajas de que disfrute la nación mas favorecida.

»Si el Rey de Marruecos quisiese reducir los derechos sobre artículos de exportación, podrá hacerlo sin inconveniente, y los súbditos españoles pagarán en este caso los derechos mas bajos que paguen los súbditos del país ó los extranjeros.

»Los súbditos marroquíes pagarán en España los mismos derechos de importación y exportación sobre las mercaderías de su propiedad, cuya salida y entrada esté permitida, que satisfagan los súbditos de la nación mas favorecida.

»ART. 51.º Deseando S. M. el Rey de Marruecos, en cumplimiento de lo estipulado en el artículo 15 del Tratado de paz firmado en Tetuán á 26 de Abril de 1,860, facilitar en lo posible la extracción de maderas para los arsenales de S. M. Católica, conviene en conceder á los súbditos españoles que para ello se hallen especialmente autorizados por su Soberana el derecho de hacer cortas en los bosques de sus dominios, donde sea posible ejecutarlo, sin comprometer la seguridad del territorio ni la de las personas que se dediquen á ello, levantando al efecto las barracas, cobertizos y cercas indispensables para guarecerse de la intemperie, guardar los utensilios y asegurar los acopios; y gozando de completa libertad y protección por parte de las Autoridades indígenas.

»El contrato entre los exploradores súbditos de S. M. Católica y el Gobierno marroquí para fijar el precio y las condiciones de la explotación, se celebrará con intervención del Representante de España en Marruecos, el cual vigilará el exacto cumplimiento del compromiso contraído por ambas par-

tes. Las diferencias que pudieran suscitarse serán dirimidas en última instancia de común acuerdo por los respectivos Gobiernos.

»El derecho de exportación de la madera destinada á los arsenales de S. M. Católica no podrá exceder de 240 rs. vn. por cada 100 tablones como hasta aquí.

»ART. 52.º Si un súbdito español ó un agente suyo desearse conducir por mar desde un puerto á otro de los dominios del Rey de Marruecos mercancías sobre las cuales se hubiese pagado el derecho de 10 por 100, dichas mercancías no estarán sujetas al pago de otros derechos ni á su embarque ni á su desembarque, siempre que lleven certificado del Administrador de la Aduana marroquí.

»ART. 53.º Cualquier artículo producido ó fabricado en Marruecos y adquirido por un comerciante español ó por sus agentes con el objeto de exportarlo, será conducido libre de todo derecho ó carga al lugar conveniente para su embarque en los puertos. Á su exportación se abonará únicamente el derecho marcado en la tarifa consignada en el artículo 50.

»ART. 54.º Los súbditos españoles que embarcasen ó desembarcasen mercancías de buques que lleguen á los puertos de Marruecos, emplearán con dicho objeto los lanchones del Gobierno marroquí; pero si á los dos días de la llegada de un buque el Gobierno no hubiese puesto sus lanchones á disposición de los interesados en dichas operaciones con el objeto indicado, los súbditos españoles podrán emplear embarcaciones particulares, en cuyo caso no pagarán á las Autoridades del puerto sino la mitad de los derechos que hubiesen pagado empleando los lanchones del Gobierno.

»No podrán aumentarse los derechos de trasbordo que se pagan en la actualidad en los diferentes puertos de Marruecos, y el Administrador de la Aduana respectiva deberá entregar al Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular español un ejemplar de la tarifa de aquellos derechos para su conocimiento.

»ART. 55.º Los artículos de este Tratado serán aplicables

á todas las plazas y puertos de Marruecos abiertos al comercio extranjero, ó que se abrieren en lo sucesivo, tanto en el Mediterráneo como en el Océano.

»ART. 56.º Si algún súbdito español introdujese fraudulentamente mercancías de contrabando de cualquiera clase en el territorio marroquí, ó las extrajese del mismo, las mercancías serán confiscadas y entregado el defraudador al Cónsul, Vicecónsul ó Agente consular de España para que le castigue á proporción de su culpa.

»En la misma forma se procederá en España con los súbditos marroquíes que hagan el contrabando, los cuales serán presos y remitidos al Cónsul general de S. M. Católica, dándole parte de lo ocurrido, para que el Gobierno marroquí les imponga el castigo correspondiente.

»ART. 57.º Los súbditos españoles, ya sean habitantes de la Península, Islas Canarias y Baleares ó posesiones de S. M. Católica en el continente africano, tendrán derecho á pescar en las costas del Imperio marroquí.

»ART. 58.º Los buques españoles que se dediquen á la pesca en las costas marroquíes deberán llevar un permiso de las Autoridades marítimas de España, el cual podrán exhibir si fuese necesario á las Autoridades de Marruecos en el punto más inmediato al sitio en que intenten hacer la pesca.

»ART. 59.º Cuando hubiese sospecha de que alguna embarcación española de pesca se dedicara al contrabando en las costas marroquíes, sus Autoridades la denunciarán desde luego al Cónsul ó Agente consular de España más inmediato, á fin de que examinada la causa de la denuncia, sea absuelto ó castigado el Capitán ó Patrón por sus respectivos superiores, según las leyes y ordenanzas que rijan en España.

»ART. 60.º Á fin de facilitar la pesca del coral á que se dedican los españoles en la costa de Marruecos, las altas Partes contratantes han convenido en que las embarcaciones españolas puedan dedicarse á dicha pesca en todo el litoral del Imperio marroquí, pagando la suma anual fija é invariable de 150 duros por cada buque pescador del coral.

»Los Capitanes ó Patronos de los buques que hayan de dedicarse á dicha pesca dirigirán sus solicitudes al Representante de España en Marruecos, quien la transmitirá al Encargado de Negocios extranjeros de S. M. el Sultán, el cual expedirá la autorización necesaria, sin poner inconveniente ni dificultad alguna, y recibirá directamente de los Capitanes interesados el importe de los derechos correspondientes, expidiéndoles un documento que acredite haber adquirido el derecho de pescar el coral por el pago de la cantidad estipulada en este artículo.

»Serán castigados por el referido Representante de S. M. Católica los Patrones de los buques españoles que sean aprehendidos pescando el coral y no acrediten con el documento expresado haber adquirido el derecho de pesca. Las penas serán proporcionadas á la naturaleza de la falta.

»ART. 61.º Por el presente Tratado se derogan todas las antiguas estipulaciones ajustadas entre España y Marruecos, quedando solo subsistentes el Convenio firmado en Tetuán á 24 de Agosto de 1,859 y los Tratados celebrados en la misma ciudad de Tetuán y en esta corte en 26 de Abril de 1,860 y 30 de Octubre de este año, los cuales conservarán toda su fuerza y vigor en cuanto no esté en oposición con sus mismas disposiciones.

»ART. 62.º Este Tratado se publicará y notificará á los súbditos de ambas Potencias, á fin de que ninguno de ellos ignore sus condiciones, y se enviarán copias á los Gobernadores y Autoridades correspondientes para su mas exacto cumplimiento.

»ART. 63.º Á fin de que las altas Partes contratantes puedan mas adelante tratar y convenir en otros arreglos que faciliten todavía más sus mutuas relaciones y fomenten los intereses de sus respectivos súbditos, se estipula que trascurridos diez años, á contar desde el día en que se canjeen las ratificaciones del presente Tratado, cualquiera de las dos Partes contratantes tendrá derecho de pedir á la otra que se modifique; pero hasta que se haya hecho dicha modificación de común

acuerdo, ó concluido y ratificado un nuevo Tratado, continuará el presente rigiendo con plena fuerza y vigor.

»ART. 64.º El presente Tratado será ratificado por S. M. la Reina de España y por S. M. el Rey de Marruecos, y el canje de las ratificaciones se efectuará en Tánger en el término de cincuenta días, ó antes si fuere posible. Se firmarán y sellarán cuatro ejemplares de este Tratado: uno para S. M. Católica; otro para S. M. Marroquí; otro que ha de quedar en poder del Encargado de Negocios de España en Marruecos, y otro en manos del Ministro de Negocios extranjeros de este reino, cuidando cada una de las dos Partes contratantes de que se observe con la mayor puntualidad cuanto contienen los artículos de que se compone.

»En fe de lo cual los infrascritos Plenipotenciarios lo hemos firmado y sellado con nuestros sellos respectivos en Madrid á 20 de Noviembre del año de 1,861 de la era cristiana, que corresponde al 17 de Chumada la primera de 1,278 de la hégira.

»(L. S.)=Firmado.=Saturnino Calderón Collantes.

»(L. S.)=Firmado.=El Califa de nuestro Dueño el Príncipe de los creyentes—á quien Dios favorezca—Muley el-Abbás hijo del Príncipe de los creyentes—á quien Dios haya perdonado—.

»Este Tratado ha sido ratificado por S. M. Católica y por S. M. el Rey de Marruecos, y las ratificaciones respectivas se canjearon en Tánger el 2 de Abril del presente año de 1,862, no habiendo podido verificarse dicho acto dentro del plazo fijado en el Tratado por circunstancias imprevistas».

Hasta aquí el texto literal del Tratado de Comercio entre España y Marruecos, cuyos compromisos contraídos en él por el Sultán Sidi Mohammed ben-Abderrahmán después de nuestra gloriosa aunque *estéril* campaña de Tetuán están sin cumplir en su mayor parte, y sólo siguen consignados en el Tratado como letra muerta. Ciertamente no quisiéramos que se nos tachase de exagerados, pero los que conocen el Tratado y nuestra actual situación en Marruecos no dejan de compren-

der perfectamente que España nada de provecho ha conseguido hasta ahora en el magrebino Imperio con todos estos Tratados, y que después de tantas Embajadas y Conferencias ni siquiera hemos podido alcanzar la influencia y el prestigio á que nos dan derecho nuestra situación geográfica, nuestra buena y continua amistad con aquel país y la sangre española tantas veces derramada en los campos de Marruecos. Dios quiera que esta política de indiferencia ó de expectación que España sigue en el Magreb no se convierta algún día en baldón para nuestra amada patria. Que se fíen y hagan caso nuestros Gobiernos de la astuta y envidiosa Inglaterra, y verán que llegará un día en que, como dice el Sr. Cánovas en sus *Apuntes para la historia de Marruecos*, «sucumba nuestra independencia y nuestra nacionalidad desaparezca quizá para no volver».

Prosiguiendo la historia del reinado de Sidi Mohammed ben-Abderrahmán, diremos que continuó rigiendo los destinos de Marruecos sin tener más guerras que las casi continuas con las kabílas. Su reinado fué muy turbulento; porque unas veces las kabílas del *Rif*, otras las de *Zaáir*; ya porque se negaban á obedecer al hijo de una negra, como lo era el Sultán, ya porque no querían pagar los tributos que les imponía, casi siempre se hallaban en revolución. En el mes de Marzo de 1,862 sublevóse todo el *Gharb* llevando al frente á *el-Chiláli er-Rúqui*, el cual decía ser Xerif. Hallábase entonces en Rabat Sidi Mohammed, y envió contra los revoltosos á su hermano Muley Erraxíd con cuatro mil caballos, dos mil infantes y seis piezas de artillería. El cabecilla Chiláli er-Rúqui ordenó sus tropas, y sin esperar á Muley Erraxíd dirigióse hacia Mequinez; empero al llegar al santuario de Muley Edrís quiso entrar á hacer oración y á pedirle su *protección* para salir triunfante en la demanda y ser proclamado Sultán del Magreb. Uno de los santones de Muley Edrís, llamado ex-Xerif Hach Ahmed el-Kabari, convidó á comer al pretendido Xerif el-Chiláli er-Rúqui, que se hallaba solo por haber dejado toda su gente fuera del pueblo. No bien había principiado la comida, cuando uno de

los comensales, obedeciendo á la señal del santón, clavó su puñal en la espalda del infeliz Chiláli, el cual cayendo en tierra exánime, cortáronle las manos y la cabeza y se las presentaron al Sultán, que pagó al portador con un vestido, un caballo y una propina en metálico. Cuatro días después salió el mismo Sultán para la kabíla de *beni-Hassén*, que no tardó en apaciguar, y como ésta, ya sumisa, le presentara al Califa de el-Chiláli er-Rúqui, ordenó que fuera decapitado en el sitio mismo donde se degollaban las reses para el servicio público.

Al regresar el Sultán á Rabat recibió la noticia de hallarse sitiada la ciudad de Marruecos por las kabílas de las montañas de aquella parte del Atlas. Inmediatamente se puso Sidi Mohammed en camino para libertar la capital; y en la segunda batalla que dió á los sitiadores, acometidos también por la guarnición de la plaza, los venció y puso en precipitada fuga, aunque en la pelea perdió ochenta hombres y doscientos caballos. Al amanecer del siguiente día presentóse al Sultán una comisión de los revoltosos, pidiéndole la paz, que les fué otorgada á condición de entregarle cien caballos, cien yeguas, cien vacas, cien camellos, un millón de reales y quinientos hombres en rehenes, como garantía de sumisión.

Poco tiempo llevaba en paz Sidi Mohammed ben-Abderrahmán en la ciudad de Marruecos, cuando se vió precisado otra vez á salir á campaña para sujetar á los nuevos revoltosos de las kabílas de Siéida, Aazmúr y Zaaír. En los primeros días de Septiembre de 1,864—1,281 de la hégira—, al frente de un ejército de treinta mil hombres y cincuenta y dos piezas de artillería presentóse ante la tribu de los siéidas, resuelto á someter por la fuerza todos los habitantes de las kabílas que pueblan la parte del territorio marroquí conocido con aquel nombre, que hasta entonces no habían reconocido á Sidi Mohammed, dirigiéndose con completa independencia de su autoridad. El carácter belicoso de estas kabílas, y la especial topografía del territorio que ocupan, les permitía obrar con la impunidad de siempre; pero el Sultán se propuso reprimirlas con ejemplar energía.

Las intimaciones hechas por el Sultán fueron recibidas por las indómitas kabílas con señaladas demostraciones de desprecio: sólo el terror y el espanto que causó en los rebeldes siéidas la bárbara y cruel sorpresa de los aduares, ordenada y dispuesta por el mismo Sidi Mohammed, pudo reducirlos á la obediencia, al menos por entonces, pues los siéidas aun continúan y continuarán proclamando su independencia.

En el real campamento se había mandado á algunos batallones del *Aáscar* que á favor de la oscuridad de la noche acometiesen repentinamente á los dos citados aduares, haciendo prisioneros á todos sus moradores y pasando á cuchillo á todo el que opusiera la más mínima resistencia ó intentara fugarse. Los batallones desempeñaron tan cumplidamente su bárbaro cometido, que al día siguiente, al presentarse el Sultán en la barrera que rodeaba su tienda, se encontró con un centenar de cabezas cortadas de hombres, mujeres y niños artísticamente colocadas en forma de pirámide; espectáculo que, según cuentan, afectó extraordinariamente á S. M., por más que tan sangrienta hecatombe hubiese dado por resultado la incondicional sumisión de los tenaces siéidas, sujetos hoy, como las otras kabílas del Imperio, á la tiranía de siete gobernadores que el Sultán nombró para administrar aquel extenso y accidentado territorio.

Lisonjado Sidi Mohammed por tan brillante resultado, creyó fácil y segura la sumisión de las kabílas de Aazmúr y Zaaír. Éstas, á semejanza de la de los siéidas, se regían y continúan rigiéndose emancipadas de la autoridad del Sultán, y se distinguen por sus instintos guerreros y belicosos, que se acentúan hasta la ferocidad. Todo esto, unido á la escabrosidad del país por ellas habitado, las pone á cubierto de cualquier ataque que contra ellas se intente, circunstancia que las tiene envalentonadas en extremo, puesto que rara vez han sido vencidas, á pesar de los inauditos esfuerzos y repetidas tentativas que para conseguirlo han hecho varios sultanes.

Sidi Mohammed no fué más afortunado que sus predecesores. Después de un alarde de fuerza, que duró cerca de un

mes, durante el cual no escaseaban las amenazas, que no dieron el menor resultado, hubo de pasar por el ridículo de levantar el campo, convencido de la ineficacia de su quimérico empeño, y después de sufrir los insultos de los de Aazmúr y Zaaír, que lo provocaban á batirse, no obstante sus treinta mil hombres y sus cincuenta y dos cañones.

Este suceso se ha repetido más de una vez en los siguientes años y con los mismos resultados con poca diferencia: así sucedió que, el año de 1,868, los de Aazmúr cogieron al Sultán catorce acémilas cargadas de oro y plata acuñada, muchas tiendas de campaña y diferentes efectos y equipajes, teniendo el mismo Sultán que refugiarse en Mequinez como plaza fuerte y segura. Es, pues, evidentemente cierto que la kabíla de Aazmúr goza de completa autonomía, y sólo respeta y obedece las órdenes de los jefes, que la misma kabíla nombra de entre los más ancianos y respetables de sus individuos; y en cuanto á la kabíla de Zaaír, el Sultán Muley el-Hassán ben-Mohammed ha conseguido tenerla bastante sujeta, y pudo cobrar en ella los impuestos ó contribuciones, pero casi siempre á viva fuerza, y cortando multitud de cabezas, que, después de saladas, las mandaba colgar en las puertas de las ciudades de Rabat, Fez y Marruecos, para que sirviesen de escarmiento á las demás kabílas (1).

Entretanto las provincias del Sús siguen también completamente independientes desde que Sidi Hassán y su padre el Xerif Ahmed dieron el grito de independencia, como ya dejamos dicho; y á pesar de lo que se diga en contrario es indudable que el Sultán magrebino no tiene autoridad alguna sobre ellas, puesto que se gobiernan por sus xiéjes, entre los que hay algunos tan tristemente célebres por sus hechos, que no dudamos en calificarlos de piratas; testigos los cautivos españoles que allí estuvieron presos muchos años por aquel inhumano y cruel jefe.

(1) Las kabílas de Aazmúr y Zaaír tienen por línea divisoria ó de separación el río Buragrág ó Aburakrák, de manera que la primera de éstas está casi tocando con Salé, y la segunda con Rabat.

Además de lo que ya hemos dicho sobre este particular trasladaremos lo que en 1,877 decían los periódicos de Madrid, refiriéndose á los de Canarias: «El 22 de Enero llegó á Las Palmas el pailebote *Aventura*, procedente de la costa de África, con cuatro hombres menos, dos heridos y un tripulante del *Manuela*, apresado por los moros en Via Lobos hace algunos meses, en unión de otro que fué asesinado el mismo día de la captura. Al llegar el *Aventura* á Cabo-Blanco, acercándose á la costa cuanto le fué posible, observaron los tripulantes que se les llamaba desde ella, y creyendo que fuesen los infelices tripulantes del *Manuela*, se dirigieron doce á tierra en una lancha. Recibidos con apariencia de afecto, se comenzó á tratar del rescate del cautivo, que quedó con vida por cierta cantidad de tabaco y otros objetos; y cuando los moros tuvieron esto en su poder, empezaron á disparar contra los doce marineros, logrando ocho de éstos y el cautivo llegar á nado hasta donde les esperaba otra lancha, y quedando cautivos los cuatro restantes. El Cónsul de España en Mogador ha practicado vivas gestiones para lograr el rescate de los apresados.»

Este hecho demuestra evidentemente que el Sultán de Marruecos no tiene autoridad en aquellas inhospitalarias playas; pues si la tuviera no comprendemos como nuestro representante en Tánger no exige del Gobierno marroquí que los habitantes del Sús respeten á nuestros pobres pescadores de las Islas Canarias, que para hacer agua ó para otros fines, se ven precisados á llegar á tierra; tanto más cuanto que Muley Solimán se comprometió solemnemente en el tratado celebrado con España el año 1,799 á practicar las gestiones más eficaces para rescatar las tripulaciones de los buques que naufragasen en Guad-Num y en sus inmediaciones.

Volviendo á Sidi Mohammed ben-Abderrahmán diremos que durante su reinado unas veces residía en Marruecos y en Fez otras, pasando algunas temporadas en Rabat y Mequinez cuando de Fez solía trasladarse á Marruecos ó viceversa. En el año 1,873 pasó de Fez á Marruecos, y en esta última ciudad murió casi repentinamente el 11 de Septiembre de dicho año

correspondiente al 18 de Rechéb de 1,290 de la hégira. Hallábase entonces en Marruecos Muley el-Abbás, y los magnates de la corte le ofrecieron la corona imperial, viniendo en ello el pueblo marroquí, que apreciaba no poco á este príncipe; pero él, considerando que su difunto hermano tenía hijos, quienes más tarde ó más temprano habían de reclamar sus derechos al trono, y que aun había en Tafílete descendientes directos de Muley Solimán, que podrían tratar de levantarse con el mando como lo hicieron á la muerte de Muley Abderrahmán, renunció noble y generosamente á tal oferta, según ya lo había hecho cuando murió su padre, y aconsejóles que proclamasen al hijo mayor de Sidi Mohammed. Hiciéronlo así, en efecto, aclamando por sucesor del difunto Sidi Mohammed á su hijo Muley el-Hassán, casado con una prima suya, hija del mismo Muley el-Abbás. Así fué como el príncipe, que tan bizarramente peleó contra España, evitó sin duda la guerra civil en el Imperio, y con su desinteresada conducta manifestó que se hallaba á una altura poco común en este y otros países. ¡Leción admirable para los gobernantes y gobernados de las naciones que á así mismas se llaman civilizadas!

Cuando murió Sidi Mohammed ben-Abderrahmán hallábase el príncipe Muley el-Hassán al frente de un regular cuerpo de ejército en la revoltosa provincia de Haha, á donde lo había enviado su padre para sujetar á las sublevadas kabilas de aquel país. Al tener noticia de la muerte de su padre y de su elevación al trono magrebino partió para la ciudad de Marruecos con parte de sus tropas, dejando las restantes al mando de uno de sus generales más adictos á su persona. En la ciudad fué Muley el-Hassán recibido con todos los honores de soberano, y su primer cuidado fué anunciar á todo el Imperio su elevación al trono marroquí.

Ya hemos dicho en otra parte (1) que es una costumbre sancionada por los siglos el considerar la muerte de un Emperador como señal de una conflagración más ó menos general

(1) Parte 1.^a cap. VIII.

en el Magreb. No había de faltar, pues, alguna turbulencia en el Imperio á la muerte de Sidi Mohammed, si bien fué de poco interés y sólo en la ciudad de Mogador, de la que ya hemos hablado en el capítulo XII de la primera parte, y en la de Fez, en la que tuvo lugar el disturbio siguiente. Era Ministro de Hacienda del difunto Sultán un magnate magrebino, llamado el-Hach Mohammed ben-el-Madáni Bennis (1), el cual se había enriquecido durante su administración, y temiendo que el pueblo vengase las injustas exacciones de que había sido víctima, quiso evitar tamaño mal, y al efecto, uniéndose al Kádi de la ciudad, quitó las contribuciones de puertas y otros tributos con que oprimía al pueblo. En esto se recibió la carta del nuevo Sultán en la que participaba su próxima llegada á la capital, y el Amín ó Ministro de Hacienda Bennis, temiendo las iras de Muley el-Hassán, volvió á restablecer los impuestos. Entonces el gremio de zapateros, en número de unos quinientos, se dirigió al Kádi, quien les dijo que todo consistía en el Ministro: los zapateros, á quienes se unieron tres mil hombres más, fueron al palacio del Ministro, en donde, después de romper sus puertas, entraron destrozando cuanto pudieron hallar y robaron todo el dinero que, en monedas de oro, se hallaba amontonado en una de las habitaciones del palacio. Mientras tuvo lugar este acto las mujeres del Ministro se subieron á las azoteas del palacio para librarse de las iras populares. Acabada tan bárbara operación, el pueblo, que se creía dueño de todo, se fué á los jardines y demás posesiones del Ministro y no dejó ni un árbol en pie, ni un mueble útil.

Durante esta vandálica operación se encontraba, por fortuna suya, el odiado Ministro en el *hammám*—baño—, y saliendo por una ventana pudo refugiarse en el santuario de Muley Edrís, salvando de esta suerte su vida, que de otro modo hubiera entregado en manos del alborotado populacho.

Ínterin en Fez tenían lugar semejantes disturbios, llegaba

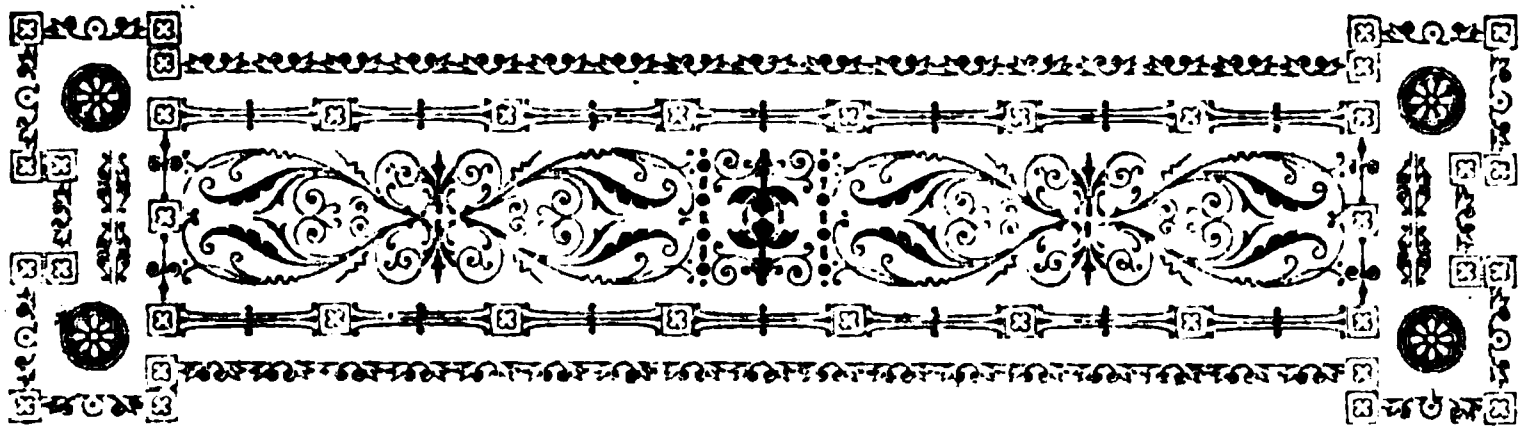
(1) El difunto Sultán confirió este empleo al Hach Mohammed Bennis como en pago de la conducta que éste observó, siendo administrador de la Aduana de Mazagán, con el vicecónsul de España en la misma.

á Marruecos una comisión de los fásis más notables, que había ido á la presencia del Sultán para ofrecerle la imperial corona, á condición de presentarse S. M. en Fez para jurarles sobre la tumba de Muley Edrís todos sus fueros y privilegios, y verificar la proclamación cívico-religiosa conforme á la costumbre que venía y sigue observándose desde tiempos antiguos. Al efecto salió el Sultán de la ciudad de Marruecos el 27 de Octubre, acompañado de sus tropas regulares, y se dirigió á Rabat, de donde partió después de unos días de descanso para la ciudad de Fez. No era mucho lo que había andado la real comitiva, cuando la retaguardia de las tropas fué atacada por los moros de Aazmúr, kabila tan revoltosa como fuerte empero volviendo el Sultán, justamente ofendido, hizo con ellos un cruel escarmiento, mandando cortar la cabeza á más de ciento de sus principales jefes, y después las envió á la ciudad de Marruecos para colgarlas en las murallas y sitios más públicos, según la costumbre del país.

Llegado Muley el-Hassán á las cercanías de Fez supo como el tumulto y los disturbios de la ciudad habían tomado tanto incremento que sería difícil apaciguarlos, y lo que era peor para el Sultán unos catorce mil zapateros y curtidores, que son los que formaban el principal núcleo de la población, se oponían resueltamente á la entrada de Muley el-Hassán, y querían declararse independientes, pretendiendo nombrar otro príncipe que los gobernara. Envióles el Sultán emisarios con el fin de evitar el derramamiento de sangre, pero todo fué inútil, y Muley el-Hassán tuvo que pensar en tomar á viva fuerza á la sublevada ciudad.

Organizóse un asalto en toda regla, empero las tropas del Sultán fueron rechazadas en toda la línea con muchas y graves pérdidas, y si bien alguno de sus generales opinaba por reiterar el asalto, prevaleció el parecer de Muley el-Abbás, de bloquear la ciudad y atacarla con los seis cañones de montaña que tenían sus tropas. Así se hizo, en efecto, y dirigida la artillería por un renegado español, bien pronto cayeron por tierra algunas casas y la torre de una mezquita. Esto fué sufi-

ciente para que el pánico se apoderara de los sitiados, quienes abandonaron sus posiciones y huyeron á sus hogares para evitar el castigo del justamente indignado Sultán. Así pudo éste entrar sin más contratiempos en la ciudad, y el pueblo, de buen ó mal grado, recibióle con bastante entusiasmo y le aclamó por su Emperador. Muley el-Hassán ben-Mohammed, cumplidas las ceremonias religiosas, tomó el título de *Amir el-Múmenin*, y desde entonces se puede decir que fué reconocido como Sultán de todo el Magreb.



CAPÍTULO XXI

Muley el-Hassán y las Embajadas.—Las Conferencias de Madrid en 1,880.—Discurso del Plenipotenciario de Francia, Mr. Jaurés.—Hablan Sid Mohammed Bargáx y el Plenipotenciario de la Gran Bretaña.—Proyecto del Convenio, que fué aprobado y firmado por los Plenipotenciarios.—Inutilidad de estas Conferencias.—El Sultán Muley el-Hassán hace una expedición al Sús.—Continúa este territorio independiente.—La kabila de Zaaír.—Destrucción de Esmala.—Cuestión italo-marroquí.—El Xerif de Uazán protegido de la Francia.—Actitud de ésta y de aquél.—Temores.—Crisis grave, sin las fatales consecuencias que se temían.

LUEGO que Muley el-Hassán tomó el título de *Amir el-Múmenin*, como dejamos dicho en el capítulo anterior, determinó quedarse algunos meses en la ciudad de Fez, con el fin de darse bien á conocer á aquellos sus vasallos, volviendo después á la de Marruecos, en donde de ordinario ha residido. Durante el tiempo que gobernó el Imperio magrebino gozó éste de una paz relativa, interrumpida en parte, alguna que otra vez, al tratar de cobrar las exorbitantes y arbitrarias contribuciones con que por lo común se ven gravadas las infelices kabilas.

No pocas Potencias europeas que en Tánger tienen sus representantes han enviado á Fez y á Marruecos Embajadas para tratar, sin duda, asuntos de importancia y trascendencia con S. M. Xerifiana; y alguna de estas naciones, como la

Italia, envió por primera vez su Embajada al nuevo Sultán. En estas Embajadas desplégase un gran lujo por parte de los representantes de las naciones civilizadas, pero al fin son recibidos por el Sultán de un modo que ciertamente no se permitiría en Europa. No obstante, sin entrar á juzgar el ceremonial practicado en el *Mexuar* marroquí, hemos de hacer constar aquí que la civilización y el comercio no perciben los efectos del boato y pompa con que se hacen. Al menos podemos asegurar que ni los moros se civilizan, ni los europeos, cuyos intereses están bajo la custodia y defensa de los representantes de sus respectivas naciones, están satisfechos de los resultados de las referidas Embajadas.

También por esta época, en 1,880—1,305-6 de la hégira—, tuvieron lugar las *famosas* Conferencias de Madrid, las cuales tenían por principal objeto el anular el *derecho de protección* que las naciones extranjeras tienen en Marruecos sobre cierto número de súbditos de S. M. Xerifiana, y cuya protección ha producido y sigue produciendo los más grandes abusos. Las Potencias europeas habían solicitado del Sultán Muley el-Hasán que introdujese ciertas mejoras en su Imperio, las cuales debían dar indudablemente un gran empuje al comercio así interior como exterior; empero el Sultán hubo de contestarles que si él introducía gustoso dichas mejoras, puesto que le parecían de suma utilidad para todos, era preciso que las Potencias renunciasen al *derecho de protección* que venían ejerciendo en sus Estados, pues de otro modo no sólo no podría introducir las mejoras que se deseaban, sino que se vería además en la dolorosa pero ineludible necesidad de cortar todo comercio con las naciones extranjeras, ó, lo que es lo mismo, de cerrarles todos sus puertos. En 1,877 y 1,879 habíanse celebrado en Tánger otras Conferencias con este mismo motivo; pero viendo el Sultán el mal éxito que éstas tuvieran, é impulsado además, según se cree, por el temor que le infundía Francia, cuya política le parecía invasora, apoyado por Inglaterra, pudo lograr al fin que el Ministerio español, que entonces presidía el Sr. Cánovas, le escuchase y atendiese, tomándose in-

mediatamente las disposiciones necesarias para la celebración de las Conferencias de Madrid, que tuvieron lugar en 1,880, como dejamos consignado. Asistieron á estas Conferencias los Sres. Ministros Plenipotenciarios de Alemania, Austria-Hungría, Bélgica, España, Francia, Estados Unidos de América, Gran Bretaña, Dinamarca, Italia, Marruecos, Países Bajos, Portugal y Suecia y Noruega.

En las primeras sesiones de estas Conferencias parece que se vislumbraba que iban á tener un resultado brillante y sumamente provechoso, tanto para las naciones extranjeras como para el país magrebino, pero en la sesión del 6 de Junio tomó la palabra el Ministro Plenipotenciario de Francia, Mr. Jaurés, y poniéndose, en vista de las instrucciones que había recibido de su Gobierno, en una casi completa oposición con las proposiciones presentadas y aceptadas sino por todos al menos por la mayor parte de sus colegas, pronunció un discurso que, por la miga que tiene, y por incluirse en él lo más sustancial de las Conferencias (1), vamos á trasladarlo á nuestros APUNTES, pues no dudamos que lo leerán con gusto los que vienen estudiando la política que Europa, y particularmente Francia, viene siguiendo en Marruecos. Decía así Mr. Jaurés:

«Antes de entrar en el examen de las proposiciones presentadas en la sesión última por nuestro colega el Plenipotenciario de la Gran Bretaña, permitidme, Sres., hacer en primer lugar esta observación: que cuando una Potencia pide á otras naciones, con las cuales está ligada por tratados y convenios, el renunciar á una parte de las ventajas que le aseguran estos actos internacionales, parecía natural, si se encuentran serias dificultades, que esta Potencia atenuase sus demandas á fin de facilitar un acuerdo. Ahora bien: ¿qué es lo que pasa? En sus primeras pretensiones Marruecos reclamaba simplemente, en los números 14, 15 y 16, el pago de las contribuciones de los *censales* y el derecho de detener á estos agentes en caso de delito flagrante de asesinato ó de violación de domicilio. Ya había en estas primeras pretensiones ciertos puntos

(1) Estas Conferencias se imprimieron en francés en la Imprenta Nacional.

que nos hubiera sido difícil aceptar; pero el Ministro de la Gran Bretaña en Tánger juzgó, sin duda, que se podía ir más allá, puesto que presentó proposiciones cuyo primer artículo dice, que nos será prohibido tomar agentes comerciales en el interior, y Sid Mohammed Bargáx aceptó esta adición.

»No habiendo dado resultado las Conferencias de Tánger, se propuso abrirlas de nuevo en Madrid, y las Potencias interesadas aceptaron. Y bien, ¿estas pretensiones, sobre las cuales no se pudo obtener conformidad en Tánger, se atenúan aquí? En ningún modo. En las proposiciones que nos presenta desde su llegada el Plenipotenciario de S. M. Xerifiana, reproduce sus pretensiones, aumentadas con la prohibición de tomar agentes en el interior; después, Sid Mohammed Bargáx retira definitivamente todas sus pretensiones, y no tenemos delante de nosotros sino las nuevas proposiciones del Plenipotenciario de la Gran Bretaña, que agravan aún más los números 3 y 4, de las que el Representante de S. M. Británica había presentado en Tánger. Después de haber demostrado así que de día en día se nos pide más, permitidme, Sres., exponer los motivos por los cuales el Gobierno francés no sabría aceptar las proposiciones que nos han sido presentadas.

»En primer lugar diré, que es verdad que nosotros hemos consentido en que se busque lo que haya que hacer para suprimir ciertos abusos, que no temo afirmar que nos son menos imputables que á otros; porque hemos usado siempre de nuestros derechos con moderación, y desde las primeras reclamaciones del Gobierno marroquí hemos borrado de nuestras listas todos los protegidos que no eran estrictamente necesarios para el servicio de la Legación y de los Consulados, no conservando por otra parte más que el número de *censales* que nos está concedido por nuestro convenio con Marruecos; pero de la busca de los abusos á la supresión de la protección de nuestros *censales* (1), que en realidad se nos propone, hay muchísima distancia!

(1) Censales son los corredores y agentes comerciales indígenas de los súbditos extranjeros.

»Por el convenio de 1,863, hemos consentido en reducir á dos por casa de comercio y por sucursales *et par compton* el número de nuestros agentes comerciales. Ya he dicho que por esta concesión habíamos ido más allá de lo que nos permitían los intereses de nuestro gobierno. Seguramente que estamos deseosos de ayudar á Marruecos á salir de dificultades, y pensamos evitárselas en el porvenir, manteniendo los privilegios de un número restringido de corredores que la administración marroquí conoce, y á los cuales podría, en caso necesario, hacer retirar diplomáticamente la protección, si diesen justos motivos de queja; pero no podemos aceptar una modificación á los términos de nuestro convenio con Marruecos, en lo que concierne á la protección adquirida por los *censales* empleados por nuestros negociantes. No podríamos tampoco admitir una limitación de nuestra libertad para escoger á los *censales*.

»Las condiciones particulares de nuestro comercio con Marruecos necesitan el empleo de corredores indígenas, encargados por los negociantes de ir á menudo á grandes distancias de los puertos, en busca de lanas para abastecer la mayor parte de la exportación francesa. Querer prohibir el tomar *censales* en el campo, equivaldría á hacernos aceptar la ruina en corto plazo de nuestro comercio en Marruecos. Es necesario á nuestros negociantes el tener *censales* ó agentes que conozcan el interior del país, los caminos, los mercados y los puntos en donde se pueden detener sin peligro. Se ha dicho que esto sería privar al Sultán de las fuerzas que necesitaría en caso de rebelión; pero, Sres., sin contar con que este es un caso muy excepcional, ¿cómo admitir que el *censal*, propietario en el interior, rehusara un servicio á su Soberano cuando las comarcas que habita se ven amenazadas de trastornos? Su propio interés será, por el contrario, el de unirse á las tropas de su amo para asegurar el restablecimiento del orden; y si está ausente, y ocupado en alguna operación comercial, marcharán sus parientes y criados, porque les va en ello su honor, su influencia personal y á menudo su vida y hacienda, si se sustraen en aquel momento de peligro que atañe á todos.

Y en apoyo de lo que acabo de decir añadiré, que nuestro Ministro en Tánger, Mr. Vernouillet, en uno de sus despachos, cita el hecho de un rico agricultor, censal francés, que, cuando las kabilas insurrectas amenazaban la ciudad de Alcázar, pagó con su persona más que otra alguna, y uniéndose con todos sus dependientes á los soldados del Sultán, contribuyó eficazmente al restablecimiento del orden en las tribus turbulentas.

»En fin, por otra parte ¿no se podrá siempre, como ya he dicho, pedir por la vía diplomática el retirar la protección á todo *censal* que excepcionalmente se haya mostrado indigno? Esta es seguramente una garantía seria. Por todas estas razones que preceden no podemos, Sres., renunciar al derecho que hemos tenido en todo tiempo de escoger los *censales* en el interior, porque es el solo medio que tenemos para entrar en relaciones con las poblaciones rurales.

»En cuanto á admitir que nuestros *censales* sean sometidos á la autoridad local, y considerados y tratados absolutamente como los otros súbditos del Sultán, eso nos es igualmente imposible; y aun añadiré que puede ser que la protección sea más indispensable para los *censales* que para los empleados de los Consulados. En efecto, sería difícil que los servidores de las Legaciones y Consulados pudiesen, á la vista de nuestros agentes, sufrir graves injusticias, pues se acudiría á intervenir y protegerlos; pero nuestros agentes comerciales en el interior ¿quién acudiría á su defensa? Nadie; porque no tienen otra salvaguardia que el título de protegido que los cubra.

»No puedo insistir sobre el estado de cosas que reina en el interior de Marruecos; pero, en presencia de actos arbitrarios que nos son diariamente denunciados, autorizar el arresto de un agente comercial bajo la acusación, tan fácil de hacer, de tentativa de asesinato, y lo mismo de cualquier otro delito que merezca castigo, como aquí se propone, sería querer ver á cada instante comprometidos los intereses de nuestros comerciantes. Bastaría, en efecto, para separar de un mercado á uno de nuestros compradores, presentar contra él una acusa-

ción cualquiera, y aunque poco después fuese absuelto, por declararse infundada dicha acusación, mientras tanto la compra no se había podido efectuar, y uno de nuestros comerciantes habría sido gravemente perjudicado en sus intereses.

»Y ultimamente, Sres., en lo tocante al pago de contribuciones estamos prontos á admitir que nuestros *censales*, como los demás protegidos, sean sometidos, si son propietarios, al pago de las contribuciones agrícolas, con garantías *à déterminer*—para determinar—; pero, en cambio, pedimos á Marruecos el reconocimiento formal del derecho de propiedad para los extranjeros. Hay una correlación directa entre estas dos ideas, y si nuestra demanda es rechazada, nos veremos obligados á atenernos á los términos del Convenio de 1,863 en lo que concierne á la esención de toda contribución para nuestros protegidos.

»Dos palabras más y concluyo. El Plenipotenciario de la Gran Bretaña nos ha dicho que su Gobierno desea mantener la independencia del Sultán de Marruecos. Yo responderé que ninguna Potencia puede estar más interesada que la Francia por la independencia de nuestro vecino el Sultán Muley el-Hassán, y que nadie puede desear más vivamente que nosotros el orden que reina en Marruecos, porque el efecto—el *contre coup*—de toda revuelta se haría sentir muy probablemente en nuestras fronteras; pero en la buena intención de salvaguardar una independencia que nosotros no amenazamos ciertamente, no exige pedirnos el sacrificio del comercio de la Francia.

»Nos ha hablado también el Ministro de Negocios Extranjeros del Sultán del derecho que tendría su Soberano de prohibir la exportación, y de cerrar, por decirlo así, ciertos puertos. Yo no veo ciertamente lo que Marruecos ganaría al obrar de este modo, y haré observar sencillamente á Sid Mohammed Bargáx que ni en África ni en Asia no me parece posible poner por más tiempo barreras al comercio europeo. Y ahora, Sres., resumo diciendo: Nosotros no podemos dejar restringir más el número de *censales*; no podemos admitir que se nos in-

terdiga el tomarlos en el interior; no podríamos, en fin, dejarlos caer bajo la jurisdicción de los kadíes.

»Establecidas estas bases, debo declarar que me sería imposible separarme de ellas, y que si alguno de mis colegas presentase otras proposiciones, yo no podría entrar en discusión sobre los puntos de detalle, á no ser que estas proposiciones no estén en contradicción con los puntos que mi Gobierno sostiene, y que acabo de tener la honra de exponer».

Al terminar su discurso Mr. Jaurés, el Plenipotenciario de Marruecos expuso que había encontrado aceptables las proposiciones presentadas en la última sesión por el Plenipotenciario de la Gran Bretaña; pues ellas salvaguardaban, en efecto, los intereses legítimos del comercio, sin dejar de poner al mismo tiempo remedios eficaces al mal mortal que sufre Marruecos á consecuencia de la protección concedida á los agentes del interior. Se declaró asimismo pronto á suscribir todo arreglo que, concediendo las mismas ventajas á los negociantes indígenas que á los extranjeros, asegurase la protección más completa al comercio extranjero, al cual, decía, deseaba dar todas las garantías que se juzgasen necesarias. Sólo protestó contra la protección personal concedida á los corredores indígenas, tal como se comprende y practica en la actualidad, cuya protección es la causa de los males que sufre el país; y como ha dicho en Tánger, y repetido en las Conferencias de Madrid, va en esto para Marruecos la vida ó la muerte. Añadió que el Sultán podría, como lo ha indicado, verse obligado por la fuerza de las cosas á prohibir la exportación; pero que él sería con sus súbditos la primera víctima de esta medida, por el cese del comercio y por la disminución del producto de aduanas, aunque, cuando se ve uno forzado á ello, de dos males se escoge siempre el menor, y de aquí el que la vida misma rodeada de sufrimientos se prefiera á la muerte. Continúa diciendo que el Sultán verá todavía un medio de conciliarlo todo, prohibiendo la venta, excepto en donde residan los negociantes extranjeros, de aquellos artículos cuyo comercio exige la intervención de *censales*; y terminó in-

vitando á la Conferencia, en caso de que no aprobase estos medios, á tender al mismo fin por otras proposiciones, sin que por ello se concediese á los *censales* la protección personal tal como la comprenden hoy día, puesto que ella fomenta el desorden en el país y anula la autoridad del Sultán, cosa que no pueden desear las Potencias amigas.

El Ministro Plenipotenciario de la Gran Bretaña hizo presente á sus colegas que la discusión de las proposiciones que él había presentado ya no tenía objeto en vista de las declaraciones que acababa de hacer el Plenipotenciario de Francia; por cuyo motivo retiró los artículos que había sometido á la Conferencia, para dejar el campo libre á otras proposiciones.

Después de esto el Presidente dirigió algunas preguntas á los Plenipotenciarios de Austria-Hungría y de Marruecos, y dadas ciertas explicaciones por el Presidente sobre lo que parecía rehusar Marruecos en lo concerniente á la elección y protección de los *censales*, el Plenipotenciario de Bélgica hizo observar que la negativa de Sid Mohammed Bargáx, de que no podía aceptar que la protección se extienda á los *censales* escogidos en el campo, opuesta á las declaraciones de los Plenipotenciarios francés é italiano, era una barrera á todo arreglo.

Entonces el Plenipotenciario de Marruecos tomó de nuevo la palabra, y después de recordar al de Francia lo que había dicho el 1.º de Junio sobre lo que pensaba discutir, añadió: «Su Excelencia ha declarado que su Gobierno rechaza de antemano toda petición de concesiones sobre los tres puntos siguientes: el número de *censales*, la *limitación de la elección de estos agentes* y la supresión para los *censales* de la jurisdicción consular». En vista de las declaraciones categóricas y solemnes de Mr. Jaurés, Sid Mohammed Bargáx tuvo el sentimiento de decir que todos sus esfuerzos unidos á los de los demás Plenipotenciarios, no conseguirían nada de lo que pudiera remediar los males de la situación creada por el Reglamento de 1,863; y que una excepción admitida en favor de la Francia sería naturalmente, y con mucha justicia, reclamada

por las otras Potencias. En estas condiciones, y no habiendo podido Sid Mohammed Bargáx conseguir el objeto que se había propuesto, y no pudiendo tampoco renunciar á conseguirlo, porque la protección de que gozan los agentes indigenas de los campos produce perjuicio á la libertad de transacciones comerciales en el interior del Imperio, coarta la acción de las autoridades, y lleva consigo desórdenes en los mercados públicos, declaró reservar á su Soberano el derecho de obtener el resultado necesario por la via diplomática. Luego que Sid Mohammed Bargáx hizo esta declaración, se limitó solamente á rogar á los Plenipotenciarios se dignasen establecer que, entretanto, se observasen puntual y escrupulosamente, y en todo y para todo, las prescripciones del Reglamento de 1,863; porque había habido abusos, y existían todavía muchos, y era preciso que se cortasen todos de raíz; y terminó rogando igualmente á la Conferencia tuviese á bien continuar la discusión sobre las otras peticiones, á partir de la 17.^a En vista de la gravedad de esta declaración del Representante de Marruecos, que marcaba una faz enteramente nueva en las deliberaciones de los Plenipotenciarios, el Presidente propuso se suspendiera la Conferencia, como en efecto se suspendió, aunque después de otras varias sesiones fué aprobado el Proyecto del Convenio en 28 de Junio, y firmado en la sesión del 3 de Julio de 1,880. Dice así el mencionado Proyecto del Convenio:

«Las altas Partes contratantes, habiendo reconocido la necesidad de establecer sobre bases fijas y uniformes el ejercicio del derecho de protección en Marruecos, y de arreglar ciertas cuestiones que con esto se relacionan, han nombrado como sus Plenipotenciarios en las Conferencias que se han reunido con este objeto en Madrid á los Sres.....—los firmantes—, los cuales, en virtud de sus plenos poderes, reconocidos en buena y debida forma, han convenido en las siguientes disposiciones:

»ARTÍCULO 1.^o Las condiciones en que la protección puede ser concedida, son las estipuladas en los Tratados británicos y español con el Gobierno marroquí, y en el Convenio he-

cho entre este Gobierno, la Francia y otras Potencias en 1,863, salvo las modificaciones que se hacen en el presente Convenio.

»ART. 2.º Los Representantes extranjeros, Jefes de misión, podrán escoger sus intérpretes y empleados entre los súbditos marroquíes ú otros. Estos protegidos no serán sometidos á ningún derecho, impuesto ó tasa alguna, fuera de lo que está estipulado en los artículos 12 y 13.

»ART. 3.º Los Cónsules, Vicecónsules, ó Agentes consulares, Jefes de puesto que residen en los Estados del Sultán de Marruecos, no podrán escoger más de un intérprete, un soldado y dos domésticos de entre los súbditos del Sultán, á no ser que necesiten además un Secretario indígena. Estos protegidos no estarán sometidos tampoco á ningún impuesto ó tasa alguna, fuera de lo estipulado en los artículos 12 y 13.

»ART. 4.º Si un Representante nombra á un súbdito del Sultán para el puesto de Agente Consular en una ciudad de la costa, este Agente será respetado decorosamente, así como también su familia, siempre que ésta habite bajo un mismo techo, la cual, lo mismo que dicho Agente, tampoco estará sometida á ningún derecho, impuesto ó tasa cualquiera, fuera de lo estipulado en los artículos 12 y 13; pero no tendrá el derecho de proteger á otros súbditos del Sultán fuera de su familia. Podrá, sin embargo, para el ejercicio de sus funciones, tener un soldado protegido. Los Gerentes de los Viceconsulados, que sean súbditos del Sultán, gozarán, durante el ejercicio de sus funciones, de los mismos derechos que sus Agentes consulares súbditos del mismo Sultán.

»ART. 5.º El Gobierno marroquí reconoce á los Ministros, Encargados de Negocios, y otros Representantes, el derecho que les está concedido por los Tratados de escoger las personas que empleen, ya en su servicio personal, ya en el de sus Gobiernos; pero no podrán escoger Xiéjes ú otros empleados del Gobierno marroquí, tales como los soldados de linea ó de caballería, á excepción de los *mejaznías* ó moros de Rey propuestos para su custodia. Tampoco podrán emplear ningún súbdito marroquí que esté encausado. Se sobrentiende que los

pleitos entablados antes de la protección se terminarán ante los Tribunales que entiendan en ellos. Sin embargo, la Autoridad local marroquí tendrá cuidado de comunicar inmediatamente la sentencia á la Legación, Consulado ó Agente consular del que dependa el protegido. Asimismo, en cuanto á los ex-protegidos que hayan sido encausados antes que la protección haya cesado, serán juzgados por el Tribunal que entienda en la causa. El derecho de protección no podrá ejercerse en las personas encausadas por un delito ó crimen antes de que hayan sido juzgadas por las Autoridades del país y cumplido su condena.

»ART. 6.º La protección se extiende sobre la familia del protegido, y su morada será respetada. Se entiende que la familia no la compone más que la mujer, los hijos y los parientes menores que habiten bajo un mismo techo. La protección no es hereditaria. Una sola excepción, establecida ya por el Convenio de 1,863, y que no puede servir de precedente, es mantenida en favor de la familia Benchimol. Sin embargo, si el Sultán de Marruecos concede otra excepción, cada una de las Potencias contratantes tendrá el derecho de reclamar una concesión igual ó semejante.

»ART. 7.º Los Representantes extranjeros informarán por escrito al Ministro de Negocios Extranjeros del Sultán sobre la elección que hayan hecho de un empleado; y enviarán cada año al dicho Ministro una lista nominativa de las personas que protegen, y de las que son protegidas por sus Agentes en los Estados del Sultán de Marruecos. Esta lista será transmitida á las Autoridades locales, que no considerarán como protegidos más que á los que estén inscritos en dicha lista.

»ART. 8.º Los Agentes consulares remitirán cada año á la Autoridad del punto donde habiten una lista, autorizada con su sello, de las personas que protejan. Dicha Autoridad la transmitirá al Ministro de Negocios Extranjeros, á fin de que, si no está conforme con los Reglamentos, informe á los Representantes en Tánger. El Oficial consular estará obligado á anunciar inmediatamente los cambios efectuados en el personal protegido del Consulado.

»ART. 9.º Los criados, labradores y otros empleados indígenas de los secretarios ó intérpretes también indígenas no gozarán de protección. Lo mismo sucederá con los empleados y domesticos marroquíes de los súbditos extranjeros; sin embargo, las autoridades locales no podrán detener á ningún empleado ó domésticos de un funcionario indígena al servicio de una Legación ó de un Consulado, ni tampoco de un súbdito ó protegido extranjero, sin haber prevenido antes á la Autoridad de quien dependa. Si un sujeto marroquí al servicio de un extranjero matase á alguien, ó hiriese, ó violase algún domicilio, será inmediatamente preso; pero se avisará sin tardanza á la Autoridad diplomática ó consular bajo la cual esté colocado.

»ART. 10.º No se cambia en nada la situación de los censales, sino que queda del mismo modo que ha sido establecida por los Tratados y el Convenio de 1,863, salvo lo estipulado relativamente á los impuestos en los artículos siguientes.

»ART. 11.º El derecho de propiedad en Marruecos para los extranjeros queda reconocido; empero la compra de propiedades deberá efectuarse con el consentimiento previo del Gobierno, debiendo ser sometidos los títulos de estas propiedades á las formas prescritas por las leyes del país. Toda cuestión que pueda promoverse sobre este derecho será decidida, de acuerdo con las mismas leyes, con apelación al Ministro de Negocios Extranjeros, estipulada en los Tratados.

»ART. 12.º Los extranjeros y los protegidos propietarios ó locatarios de terrenos cultivados, así como los *censales* dedicados á la agricultura, pagarán el impuesto agrícola. Remitirán cada año á su Cónsul la nota exacta de lo que poseen, entregándole al mismo tiempo el importe del impuesto. El que haga una falsa declaración pagará, á título de multa, el doble del impuesto que habría de pagar por los bienes no declarados, y en caso de reincidencia esta multa será doblada. La naturaleza, el modo y la cuota de este impuesto, serán objeto de un Reglamento especial entre los Representantes de las Potencias y el Ministro de Negocios Extranjeros de S. M. Xerifiana,

»ART. 13.º Los extranjeros, los protegidos y los *censales* propietarios de bestias de carga, pagarán la tasa ó el derecho de puertas. La cuota ó tasa y el modo de percibirla, común á los extranjeros é indígenas, serán igualmente objeto de un reglamento especial entre los Representantes de las Potencias y el Ministro de Negocios Extranjeros de S. M. Xerifiana; no pudiendo ser aumentada dicha tasa sin un nuevo acuerdo con los Representantes de las Potencias.

»ART. 14.º La mediación de los intérpretes, secretarios indígenas ó soldados de las diferentes Legaciones ó Consulados, siempre que se trate de personas no colocadas bajo la protección de la Legación ó Consulado, no será admitida si no presentan un documento firmado por el Jefe de misión ó por la Autoridad consular.

»ART. 15.º Todo súbdito marroquí naturalizado en el extranjero, que vuelva á Marruecos, después de una estancia igual á la que necesitó para la naturalización, deberá optar entre su sumisión completa á las leyes del Imperio ó la obligación de abandonar cuanto antes á Marruecos, á no ser que se pruebe que la naturalización extranjera ha sido obtenida con el asentimiento del Gobierno marroquí. La naturalización extranjera adquirida hasta este día por los súbditos marroquíes, siguiendo las reglas establecidas por las leyes de cada país, les será respetada y mantenida en todas sus consecuencias sin la menor restricción.

»ART. 16.º Ninguna protección irregular podrá ser concedida en el porvenir. Sin embargo, el ejercicio del derecho consuetudinario de protección será reservado para el solo caso de que se trate de recompensar servicios extraordinarios prestados por un marroquí á una Potencia extranjera, ó también por otros motivos claramente excepcionales y particulares á esta Potencia. La naturaleza de los servicios, y la intención de recompensarlos por la protección, serán previamente notificados al Ministro de Negocios Extranjeros en Tánger, á fin de que pueda, en caso necesario, presentar sus observaciones; de todos modos, la resolución definitiva estará reservada al Gobier-

no á quien se le haya hecho el servicio. El número de estos protegidos creados no podrá pasar de tres por cada Potencia. La situación de los protegidos que han obtenido la protección, según las disposiciones que preceden, en virtud de los servicios prestados etc., será para ellos y para sus familias idéntica á la establecida para los otros protegidos.

»ART. 17.º El derecho al tratamiento de la Nación más favorecida se reconocerá por Marruecos á todas las Potencias representadas en las Conferencias de Madrid.

»ART. 18.º Bajo reserva de la ratificación ulterior de las disposiciones del presente Convenio, serán puestas en vigor á partir del día de la firma.—En fe de lo cual, etc.

»Firmado: Conde de Solms, Conde Ludolf, Ed. Auspach, A. Cánovas del Castillo, Lucio Fairchild, Jaurés, L. S. Sackville West, Greppi, Mohammed Bargax, M. de Heldewier, Conde de Casal Riveiro, H. Akerman».

Tal fué el resultado de las renombradas Conferencias de Madrid, cuya inutilidad no necesitamos ponderar, puesto que nada se ha conseguido de lo que se deseaba; y decimos que nada se ha conseguido, porque nada es, en efecto, para el objetivo de las Conferencias el que se haya regularizado en parte el *derecho de protección*, cuando lo que principalmente se pretendía era la *completa supresión de este derecho*, que es lo que aun hoy mismo necesita el Gobierno marroquí para poder gobernar á sus súbditos con libertad. Sabido es de todos los que viven ó han vivido algunos años en Marruecos, que cuando á estos súbditos del Sultán, particularmente si son moros ricos del interior, les conviene hacerse protegidos, porque temen alguna cosa, bien pronto procuran acogerse á ciertas Legaciones, Consulados ó comerciantes extranjeros, para de este modo tener *un perro cristiano que les guarde*, como han dicho en varias ocasiones muchos de estos protegidos hablando con sus correligionarios, y mientras tanto la autoridad del Sultán se hace nula en infinidad de ocasiones. Las Conferencias de Madrid, pues, fracasaron, y fracasaron por culpa de Francia, que ni en poco ni en mucho quiso renunciar al *derecho*

de protección; y el mismo Plenipotenciario Mr. Jaurés dijo en el día que terminaron las Conferencias, al salir del palacio de la Presidencia donde se celebraban, que el Gobierno francés no podía renunciar al *derecho de protección* que había adquirido en sus victorias del Islí, atenuado ya este *derecho* en todo lo posible en el convenio vigente de 1,863, y que así lo dejaba consignado en las Conferencias. Es pues indudable que estas Conferencias han sido del todo inútiles, por no haberse conseguido el fin que en ellas se pretendía; y, debiendo proseguir con el relato de los hechos del Sultán Muley el-Hassán, terminaremos este asunto diciendo que Marruecos, si es que no sigue peor, sigue por lo menos lo mismo que antes de celebrarse las *para siempre famosas* Conferencias de Madrid.

La independencia de las kabilas del Sús ha sido en todo tiempo la gran pesadilla de los sultanes magrebinos, y Muley el-Hassán, más que otro alguno de sus antecesores, ha descado someter á su obediencia á los xilojs de aquellas kabilas. Dominábale por completo esta idea, y halagaba en su corazón la esperanza de poder extender de hecho su autoridad hasta más allá de Quad-Num. En el año de 1,882—1,299 de la hégira—presentáronse en Marruecos las Embajadas española, francesa é inglesa, y el Sultán se *dignó* consultar á dos, por lo menos, de estos embajadores sobre la conveniencia de ir con sus tropas á sujetar aquellas kabilas. Según nuestros informes, que tenemos por muy verídicos, uno de los consultados opinó, y así se lo aconsejó al Sultán, que no debía poner en práctica, al menos por entónces, semejante proyecto, porque nada conseguiría, antes bien perdería mucho el prestigio de S. M. y de sus tropas; empero el otro Embajador excitó cuanto pudo á Muley el-Hassán para que llevara sus huestes al Sús, asegurándole un feliz resultado. Es lo cierto que el Sultán con muy escasas fuerzas, pero con los mejores generales de su Imperio, llevó á efecto su expedición en los meses de Junio, Julio y Agosto del referido año. En esta expedición reconoció Muley el-Hassán la costa de Santa Cruz de Mar Pequeña y llegó hasta el cabo Num, cosa que ninguno de sus antecesores había ejecutado

desde los Xerifes Saádíes ó Hassaníes. Por lo demás, la expedición se redujo á un paseo militar, pues no se disparó un solo tiro porque los xiéjes de aquel país, sabedores de los propósitos de Muley el-Hassán, pusieron de ante mano á salvo sus personas, bienes, familias, etc. etc., y dejaron el campo libre al Sultán, quien, falto de lo necesario para el sustento de sus huestes, tuvo que volverse á Marruecos, bien persuadido de que nada podía contra los indómitos xilojs. Sidi Hossain Hebib ben-Biruk, sus hermanos y demás xiéjes del Sús, saben muy bien como deben conducirse con los sultanes marroquíes; y el amor por su independencia, favorecido por las condiciones del terreno, hace que continúen gobernándose por sí mismos, negando todo vasallage al Sultán y no pagando tributo alguno.

En el mes de Octubre del año 1,883—1,300 de la hégira—, tuvo Muley el-Hassán que desplegar sus fuerzas para sugetar nuevamente á las tribus de Zaaír y beni-Hassén. Negábanse éstas á pagar los tributos y exacciones que ya el Sultán, ya sus gobernadores les imponían, y Muley el-Hassán, siguiendo el antiguo sistema del país, fué á cobrar los impuestos con la ayuda de sus tropas regulares. Los sediciosos de Zaaír se fortificaron en la alcazaba de Esmala, parapetándose con madera y barro y con todo lo que les sugería la necesidad de defender sus vidas é intereses. Llegadas las tropas imperiales á vista del enemigo mandó el Sultán dirigir su artillería contra la fortaleza, pero los proyectiles apenas pudieron hacer daño alguno á los provisionales parapetos. Entonces Muley el-Hassán ordenó un ataque general á la fortaleza, y en los primeros momentos desalojaron á los que defendían la parte exterior de Esmala, los cuales llenos de pavor y miedo huyeron á las montañas de Tadla. En el interior de la fortaleza sólo había un puñado de hombres—una docena dijeron todos los periódicos y cartas que se publicaron sobre esta acción—, que con valor sin igual continuaron defendiéndose hasta el anochecer, hora en que lograron las tropas abrir una grande brecha. Pero aun entonces los soldados del Sultán, no atreviéndose á penetrar en la fortaleza, suponiendo que los defensores

eran muchos, acercaron á los muros grandes montones de paja y la incendiaron, con el fin de asfixiar á sus defensores. Desesperados éstos de poder salvarse se entregaron al enemigo bajo la condición de ser respetadas sus vidas. No hay para que decir la sorpresa y asombro del ejército marroquí al ver que en la alcazaba sólo aparecieron seis hombres y otros tantos que hallaron en el interior medio asfixiados y rendidos de fatiga. Los jefes de las tropas tuvieron necesidad de emplear toda su autoridad y poder, á fin de que la soldadesca no asesinara á los doce bravos defensores de Esmala, á quienes, cargados de cadenas, metieron en oscura y mísera prisión. Por orden del Sultán fué demolida y arrasada la fortaleza, en cuya conquista había perdido más de quinientos soldados. Después de todo esto Muley el-Hassán recogió los ganados que pudo de las sediciosas tribus, y anunció á sus pueblos la completa sumisión de la kabila de Zaafr, sumisión que duró tanto tiempo cuanto las tropas imperiales tardaron en abandonar tan accidentado país, aunque hayan tenido que pagar siempre las contribuciones al Sultán Muley el-Hassán con el recargo de las cabezas de los principales rebeldes.

Amistosas eran las relaciones existentes entre el Magreb y los Gobiernos europeos, cuando uno de los incidentes que tan común y frecuentemente se originan en Marruecos, vino á perturbar estas buenas relaciones entre el Gobierno de Humberto y el de Muley el-Hassán.

En efecto, M. Scovasso, Representante de Italia en Tánger, hizo al Gobierno xerifiano algunas reclamaciones de deudas, cuyos acreedores eran súbditos ó protegidos italianos, y especialmente por los ultrajes, daños y perjuicios, más ó menos verdaderos, inferidos á un judío protegido de Italia. Como el Gobierno marroquí no creyera justa la demanda del Representante italiano, y por consiguiente reusara dar las satisfacciones pedidas, M. Scovasso pidió á su Gobierno el envío de algunos buques á fin de apoyar con ellos sus reclamaciones. Al efecto se presentaron en las aguas de Tánger á principios de Agosto del referido año de 1,883 dos fragatas, un aviso y

el monitor *Duilio*, con cuya presencia y potentes argumentos pudo el Representante italiano probar la justicia de sus reclamaciones, y el Gobierno de Muley el-Hassán, que no tenía *Dulios* para hacer frente á Italia, tuvo que *convencerse* de esta verdad, y accedió á lo que se le pedía.

No faltó quien dijera, aunque ignoramos el fundamento, que las reclamaciones de Italia no eran tan justas como debían. Lo cierto es que hasta el mismo Almirante de la italiana escuadra renegaba una y mil veces del motivo y objeto con que su Gobierno ponía en movimiento tantos y tan grandes buques, y la opinión pública en Marruecos criticaba con bastante fundamento el que una nación europea hiciese alarde de su poder marítimo ante el decrepito Imperio marroquí, para defender problemáticos derechos y exigir satisfacción de supuestas injurias hechas á los intereses y al representante de un judío protegido de Italia.

Prescindiendo de la justicia de esta y otras reclamaciones muy comunes en Marruecos, haremos constar que tales demostraciones de fuerza son frecuentes en las aguas de Tánger, pues los Gobiernos europeos con la presencia de esas potentes moles de guerra en los puertos marroquíes, se proponen resolver las cuestiones más rutinarias, si otra cosa no son, intimidando al Sultán, quien concluye en último término por dar satisfacción cumplida como en el presente caso de Italia; pues el Gobernador de Rabat—de quien principalmente se querelaba el Ministro italiano—tuvo que pasar á Tánger y en la Legación italiana dió las satisfacciones y explicaciones que le pidieron, y de este modo terminaron las diferencias que existían entre Italia y Marruecos. Díjose también que M. Scovasso consiguió del *Mexuar* que se abonaran á sus protegidos todas las deudas.

Pero cuestiones como la de Italia con Marruecos podemos llamarlas baladíes, y probablemente importaban poco al Sultán de Marruecos; pues, por más que se resintiera su dignidad, todo se reducía á deponer á cualquiera de sus empleados, ó á pagar ciertas deudas verdaderas ó supuestas; pero al

fin ni le faltaban personas que sustituyeran á las así depuestas, ni tampoco carecía de medios para sacar de su esquilma-do pueblo las sumas que pudieran exigirle las Potencias que tienen representantes en Tánger. Lo grave, lo trascendental y de suma importancia era la cuestión que entonces se ventilaba en la esfera diplomática, y hasta en los mismos parlamentos europeos. Nos referimos á la cuestión franco-marroquí, que trajo ocupado al mundo diplomático por algunos meses, y á la que dió principio el tan famoso Sid Abdesselám, Xerif de Uazán.

Este Xerif, que por el año 1,874 se casó con una inglesa, cual si no le bastaran las muchas mujeres mahometanas que ya tenía, era el personaje de más importancia en todo Marruecos, y el mismo Sultán no podía competir con él; pues si bien es cierto que no tenía autoridad alguna en el orden político, la tenía, y muy grande, en el religioso, por ser el jefe del islám en todo Marruecos, y aun en Argelia y Túnez. Todos los magrebinos le veneraban como á un gran profeta y santo, que poseía, además, el don de transmitir por herencia su santidad. Como descendiente de Mahoma—cuya descendencia nadie le disputa, ni es lícito á musulmán alguno dudar de ella—era inviolable en su persona y en todo cuanto le pertenecía; era además impecable, y sus juicios y palabras teníanse por irreformables; y, en una palabra, al Xerif de Uazán profesaban los magrebinos un respeto y veneración que rayaba en verdadera locura, y su fanatismo llegó hasta considerar como feliz y dichoso al que consiguiese besar la bestia que montaba el famoso Xerif Abdesselám.

Empero, á pesar de toda su autoridad y no obstante su ilimitada influencia en el Imperio, *díjose* que el Xerif había sido objeto de vejaciones por parte de las autoridades magrebinas, y que éstas se hicieran tan intolerables para con él, que no tuvo más remedio que pedir la protección francesa, consintiendo en hacerse súbdito de la vecina república. La Francia, que veía en la petición del Xerif un medio poderoso y eficaz para extender su influencia en Marruecos, apresuróse á con-

ceder su protección al Xerif, protección que necesariamente se extendió á todas las personas de su familia y á todas sus propiedades, que eran inmensas. No tardaron en pedir la protección de Francia muchos mahometanos más, partidarios decididos del Xerif, resultando de aquí no pocas cuestiones entre el Gobierno francés y el marroquí. El hijo del Xerif, protegido también por la Francia, y que en Uazán ocupaba el puesto de su padre, supo que un criado de Abdelchabbár—siervo del Prepotente, del Poderoso—, Bajá de Uazán, había públicamente afeado la conducta de los xerifes por haberse puesto bajo el pabellón francés. Esto fué más que suficiente para que el hijo del Xerif hiciera azotar al criado del Bajá, pero tan bárbara y cruelmente que no tardó en espirar en medio de horribles tormentos. Así que llegó á Tánger la noticia de este crimen, Mr. Ordega, Representante de Francia en Tánger, envió á Uazán á uno de sus secretarios y al canciller de la Legación, quienes en unión del hijo del Xerif *investigaron* las circunstancias del delito y. en último término acusaron al Bajá Abdelchabbár, protector del asesinado, de haber sido el causante de la muerte del mismo. Por más que esto parezca una novela, es lo cierto que el Gobierno francés pidió y obtuvo de Muley el-Hassán la destitución y destierro del Bajá y su Califa, mientras que el hijo del Xerif, que por lo menos había cometido el crimen de hacer azotar á un súbdito marroquí, apoyado por la Francia, quedó como autorizado para cometer impunemente toda clase de atropellos. Como si esto no fuera bastante, también se originaron en el Rif nuevas complicaciones, de resultas de la cuestión provocada por el Conde de Chavagnac, y, mientras tanto, Francia extendía su protección á no pocos rifeños, entre los que se cuentan bastantes que gozan de influencia en el país.

En resumen, la actitud abiertamente belicosa de Sid Abdesselám, y la decidida protección de la Francia á todo marroquí que la solicita, no obstante lo que decía Mr. Jaurés en las Conferencias de Madrid, dieron, motivo para que las relaciones entre ambos Gobiernos no fueran tan cordiales como antes,

y hasta llegó á arriarse la bandera tricolor en la Legación francesa en Tánger. Empero la ida á París de Sid Mohammed Bargáx, Ministro de Negocios Extranjeros del Sultán, y la presencia en Tánger de la escuadra francesa, compuesta de cuatro fragatas acorazadas, un monitor, dos avisos y dos lanzatorpedos, parece que lo arregló todo satisfactoriamente, al menos para la Francia.

Sid Mohammed Bargáx siguió bastante tiempo en París, y clara y públicamente se dijo que se estaba celebrando un tratado de comercio y un proyecto de rectificación de la frontera argelino-marroquí. También se dijo que en estas negociaciones no sólo se calmarían las justas susceptibilidades de España, única Potencia verdaderamente interesada, además de la Francia y Marruecos, sino que sería beneficiada con algunas compensaciones territoriales en sus presidios africanos que la satisfarían por completo; pero todo esto solo se redujo á meras noticias periodísticas.

Volviendo al Xerif de Uazán, consignaremos que existían poderosos motivos para suponer que la protección dispensada por la Francia era en un todo política, y hasta se temió que esta Potencia incitase al Xerif contra el Gobierno de Muley el-Hassán, con el objeto de poder justificar una intervención francesa en el país. Lo cierto es que España, Alemania é Italia estuvieron en mutuas negociaciones, á fin de llegar á una inteligencia para el caso en que el Xerif de Uazán intentara rebelarse contra la autoridad del Sultán marroquí. Además, los parlamentos español, inglés é italiano pidieron explicaciones á sus respectivos Gobiernos sobre los asuntos franco-marroquíes.

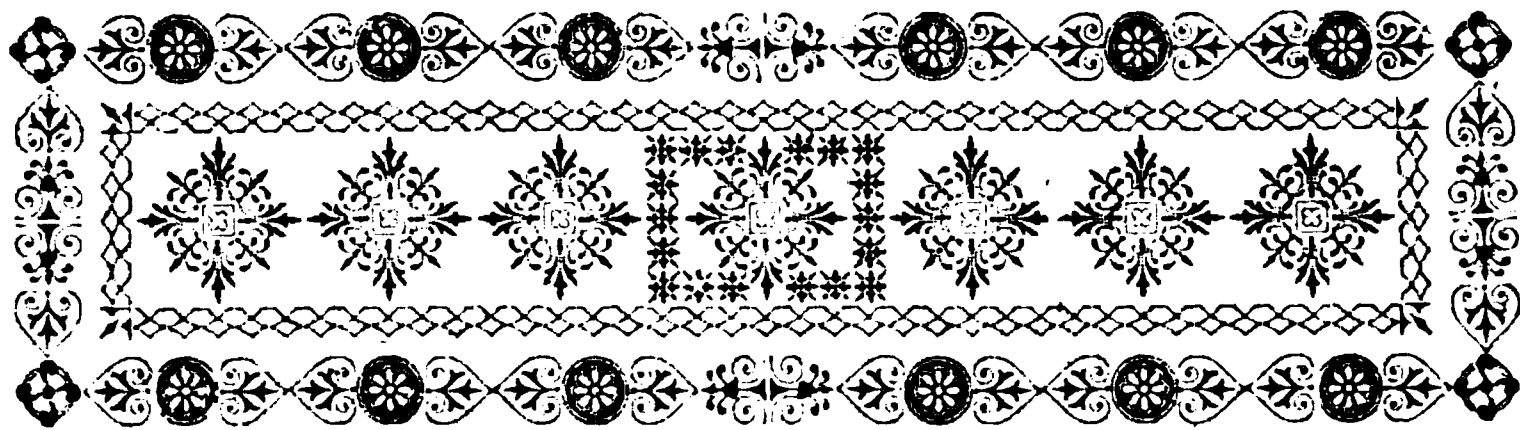
Finalmente, fué tal la excitación en el Imperio, producida por estas y otras causas, que Muley el-Hassán se creyó obligado á dirigir una carta á todos sus vasallos, haciendo ver á los mahometanos la obligación que tenían de obedecer al Sultán por la suprema potestad civil y por la omnimoda autoridad religiosa de que se hallaba investido. Además, en dicha carta, leída con inusitada pompa y solemnidad en todas las mezqui-

tas del Imperio, se exhortaba á todos los moros á rechazar nuevas doctrinas y evitar las nuevas ideas propagadas por los enemigos de la autoridad xerifiana. No hay memoria de que Sultán alguno se haya dirigido á sus súbditos magrebinos en los términos que lo hizo Muley el-Hassán. Todo, pues, indicaba que se temía una gran consternación en todo el Magreb; y que así lo creyó el Gobierno marroquí lo prueba también la llamada de los diez principales individuos de cada kabila á la presencia del Sultán, y la orden dada á los xiéjes y alcaides de todo el Imperio al objeto de que se hallasen preparados para la guerra, que ciertamente no se supo contra quien podía ser, pero la opinión pública dijo que el Sultán dirigiría sus huestes hacia el Rif y la frontera argelina. La presencia en la corte xerifiana de un representante de la casa Krup, y la salida de éste con el hijo de Bargáx para Alemania, lo mismo que la llegada á Tánger de dos coroneles ingleses, de artillería el uno y de ingenieros el otro, para inspeccionar las baterías que se estaban construyendo en el puerto, todo, todo esto y muchísimo más que entonces pasaba en Marruecos nos muestra cuan fundados eran los motivos que hacían temer un conflicto en el caduco Imperio magrebino, y que éste atravesaba una crisis cual nunca se había visto allende el Estrecho.

Sin embargo, á pesar de cuanto dejamos dicho, y de todo cuanto era de temer, nada grave ha ocurrido hasta ahora en el Imperio, debido sin duda alguna á esa astucia musulímica y táctica especial con que el Sultán Muley el-Hassán ha sabido allanar en todas ocasiones cualesquiera dificultades que por delante se le hayan presentado, haciendo ver con esto á las Potencias europeas, particularmente en los últimos años de su reinado, que, no sólo poseía dotes de gobierno nada vulgares, con las que hacía devanarse los sesos á cualquier presumido diplomático, sino que, guiado por una prudencia bien entendida, y procurando evadirse de las leyes amenazadoras de la fuerza armada, con las que él nada quería, sabía atender á las justas ó no justas reclamaciones y exigencias de las mismas Potencias, dando satisfactoria solución á todos los asun-

tos, así de política interior como exterior, y sin que haya dado á sus fanáticos vasallos motivo alguno de sublevarse contra él durante su largo reinado. Muley el-Hassán tiene para nosotros tal atractivo, y se ha hecho su nombre tan vulgar en nuestra época, que nos obliga á ocuparnos de él con alguna detención, y así esperamos hacerlo en lo que nos resta para terminar estos APUNTES.





CAPÍTULO XXII

Cualidades de Muley el-Hassán.—Hace otra expedición al Sús.—Vuelve á Marruecos y recibe una Embajada inglesa.—Sale el Sultán con dirección á Rabat y sostiene en el camino varios combates con las kabílas.—Recibe en Rabat una Embajada española.—Sigue su expedición á Mequinez y Aait Sajmán y bate á esta kabila rebelde.—Enferma y se retira á Mequinez y más tarde á Fez.—Muley el-Hassán, el P. Lerchundi y la Embajada marroquí á Su Santidad León XIII.—Como se ha llevado á efecto esta Embajada y cual ha sido su objeto.—Un buque de guerra español la conduce á Roma.—Recepción de la misma en el Vaticano, regalos, discursos, visitas y regreso de la Embajada á Marruecos.—Significación é importancia de esta Embajada.—Muley el-Hassán sale de Fez y pasa á Tetuán y de allí á Tánger.—Noticias de su estancia en la capital diplomática.—Vuelve á Fez por el camino de Larache y pasa otra vez á Aait Sajmán, y después de castigar á esta kabila parte para Marruecos.



COMENZARA su reinado el Sultán Muley el-Hassán desplegando tal actividad y energía, así en el manejo de los asuntos de carácter interior como exterior, que no dejaba de llamar seriamente la atención de las naciones más cultas y civilizadas. Desde nuestra gloriosa campaña de Tetuán la faz del Imperio magrebino había cambiado de un modo sorprendente; los moros reconocían ya la superioridad de las armas cristianas sobre sus tradicionales espingardas y oxidados cañones, y las relaciones entre el Gobierno de los Xe-

rifes y las Potencias europeas iban estrechándose cada día más y más, resultando de aquí esa aproximación y continuo contacto en que estaba Muley el-Hassán con todas las naciones que tienen en Tánger sus Representantes. Debido á este contacto, y al trato casi familiar que varias personalidades europeas sostenían con el Sultán, particularmente en los últimos años de su reinado, hemos podido venir en conocimiento de que Muley el-Hassán no era un ignorante, ni un moro cualquiera, como algunos han supuesto, sino que, dentro de su estado de príncipe mahometano, era un verdadero hombre de bien, de un trato sumamente dulce y agradable, inteligente, estudioso, curioso en indagar y preguntar, sólo con el objeto de instruirse cada vez más; conocía casi á perfección la astronomía, y en cuanto al arte militar, del que era aficionadísimo, poseía los más completos conocimientos. Aun es más: Muley el-Hassán, que tenía un carácter bondadoso, y cuyo trato, como hemos dicho, era dulce y apacible para con todos, se indignaba, sin embargo, al oír hablar del mal, y si alguna vez veía ó se enteraba de cualquier cosa mala tomaba inmediatamente las medidas convenientes para reprimirla. ¿Que más se le puede pedir á un musulmán, que nunca ha pisado más tierra que la de Marruecos? Pero lo que nos llama además la atención es ese movimiento continuo en que estaba siempre este famoso Sultán, pues desde el principio hasta el fin de su reinado ha pasado la mayor parte de su vida de kabila en kabila y de ciudad en ciudad, sin tomarse mucho tiempo de descanso, lo cual nos prueba que conocía perfectamente á sus vasallos, y que no dejaba de comprender que, si no los visitaba con frecuencia, muy pronto se desentenderían de la majestad xerifiana. Nosotros, que recordamos perfectamente todo el reinado de Muley el-Hassán, y que pasamos una buena parte de él en sus Estados, podemos asegurar que no ha sido mucho el tiempo que permaneció tranquilo en la capital de su Imperio, no obstante los graves asuntos que algunas veces se veía precisado á ultimar con las Potencias extranjeras.

Si allá por los años de 1,883 y 84 le veíamos luchando con

las kabilas de Zaaír y beni-Hassén, á pesar de que debían preocuparle las cuestiones que por entonces se ventilaban con Italia, y también con Francia, por lo del protegido Xerif de Uazán, ahora le vemos del mismo modo recorrer el Imperio del uno al otro extremo, sin desatender tampoco los asuntos internacionales, á los que de una manera ó de otra, procura dar solución completa y satisfactoria. Dominado cada vez más por la idea de ensanchar sus Estados, en 1,886—10 de Chumada et-Tania del año 1,303 de la hégira—partió Muley el-Hassán de la ciudad de Marruecos y se dirigió de nuevo con un buen ejército hacia las provincias del Sús el-Aksa; empero esta expedición militar tuvo casi los mismos resultados que la del 1,882, y, según noticias fidedignas, parece que desde Agadir tuvo que pedir á Mazagán y Casablanca víveres y otras cosas necesarias para él y su ejército, viéndose precisado á regresar cuanto antes á la capital del Imperio, después de haber sufrido un segundo desengaño. En este mismo año, según nos refiere el cronista árabe de Salé, Ahmed ben-Jáled, concedió Muley el-Hassán al comercio europeo de Marruecos un permiso para poder embarcar trigo y cebada por espacio de tres años, quedando con esto los comerciantes de la costa occidental sumamente complacidos y satisfechos.

No era mucho el descanso que Muley el-Hassán se había tomado después de su expedición al Sús, cuando de repente dió las órdenes convenientes, á fin de que se preparara el ejército y se dispusiera todo lo necesario para emprender una nueva expedición. Mientras las órdenes xerifianas se ponían en ejecución el Sultán recibía una Embajada inglesa, presidida por Sir Willan Kibry Green, la cual saliera de Tánger el 9 de Abril de 1,887, y regresó en Junio del mismo año. Ignoramos por completo el objeto y resultado de esta Embajada, aunque se ha dicho públicamente, sin que sepamos con que fundamento, que Mr. Green se había mostrado algún tanto exigente con el Sultán Muley el-Hassán, el cual comprendiendo perfectamente su situación, y conociendo que en aquellas circunstancias no era posible que ninguna de las grandes potencias de

Europa se le fuese encima, parece que hubo de negarse rotundamente á las pretensiones de Mr. Green, quien prefirió hacerse el desentendido antes que provocar un conflicto que podía ser de suma responsabilidad y de gravísimas consecuencias. Empero lo que nos llama mucho la atención es esa coincidencia, ó como quiera llamársele, de que Inglaterra se adelanta casi siempre á enviar sus Embajadas al Sultán cuando se entera con anticipación de que España piensa mandar al mismo soberano alguna misión especial, que ni en poco ni en mucho puede afectar á los intereses de Inglaterra, si es que tiene algunos en Marruecos más que los del comercio, que son los que hoy tiene Alemania y puede tener otra nación cualquiera. Repetimos que esto nos llama muchísimo la atención, á pesar de que conocemos hasta donde puede llegar la ambición de Inglaterra si las demás naciones se cruzaran de brazos.

Luego que Muley el-Hassán despidió la Embajada inglesa, y se le dió el correspondiente aviso de que todo estaba preparado según las órdenes y deseos de S. M. Xerifiana para emprender la nueva expedición, puso sus tropas en movimiento, y partió inmediatamente de la capital, pasando parte de Junio y todo el mes de Julio del citado año de 1,887—1,304-5 de la hégira—dedicado á cobrar los impuestos en las kabilas de Rehanna, Xauia y Zaaír, con las que tuvo que sostener varios combates, particularmente con la última, para hacerse obedecer y respetar; y, después de haber enviado á Marruecos unas cuantas cabezas de los principales revoltosos, entró en la ciudad de Rabat en los primeros días de Agosto del año antes citado, donde recibió la Embajada española que presidía el Excmo. Sr. D. José Diosdado, Ministro Plenipotenciario de España en Marruecos en la época á que nos referimos.

Esta Embajada, que fué conducida de Tánger á Rabat en la fragata Blanca, se componía del citado Embajador Sr. Diosdado, del primer secretario Sr. Campillo, del segundo idem Sr. García Jove, del M. R. P. José Lerchundi, en calidad de primer intérprete, del Sr. Rinaldy segundo idem, y de otros varios agregados cuyos nombres no recordamos. El resultado práctico de

esta Embajada ha sido como el de otras por el estilo; muchos saludos de parte de uno á otro Gobierno, promesas de amistad, de adhesión y de cumplir lo que nunca se cumple, habladurías, que á nada práctico conducen, distribución y recepción de regalos, que son el principal objeto por el cual muchos desean tomar parte en las Embajadas, y luego vuelta á la Península, á dar cuenta al Gobierno de la misión llevada á cabo con buen ó mal éxito. Quien recogió el principal fruto en esta Embajada fué nuestro inolvidable hermano en Religión el M. R. P. Fr. José Lerchundi, de feliz é imperecera memoria, el cual pudo conseguir que el Sultán Muley el-Hassán enviase una Embajada á Su Santidad León XIII durante las fiestas de su Jubileo Sacerdotal; pero de este hecho, sin semejante en la historia, hemos de ocuparnos en breve con la extensión que merece.

Al poco tiempo de haber despedido Muley el-Hassán la Embajada española, partió de la ciudad de Rabat y se dirigió á Mequinez; y, después de haber reforzado sus tropas en esta ciudad, salió á los pocos días para Aait Sajmán, con el objeto de obligar á esta kabila rebelde á pagar alguna parte siquiera de los tributos atrasados. Entró, en efecto, Muley el-Hassán con su ejército en la kabila de Aait Sajmán, cuyos habitantes son en extremo fuertes y valientes, y habiéndose negado éstos con indecible astucia á satisfacer las pretensiones del Sultán, no tuvo otro remedio que ordenar un ataque en debida forma contra la referida kabila, y en la *kázba* de Muley Ismâel, llamada así por haberla construído este Sultán, dióse una verdadera batalla, en la que Muley el-Hassán se vió precisado á hacer uso de la artillería de montaña. No obstante el destrozo que sus tropas hicieron en el ejército enemigo, y de haber perecido varios de los principales cabecillas, poco ó nada pudo conseguir el Sultán, á causa de lo accidentado y escabroso del terreno, por lo que, viendo que nada podía hacer y habiéndose puesto gravemente enfermo hubo de volverse á *Macnása ez-Zaitún*—Mequinez de los Olivares—, con el objeto de curarse de su enfermedad, y de allí pasó á Fez, entrado ya el año

1,888—1,306 de la hégira—, en donde le dejaremos para ocuparnos de la Embajada que á principios de este mismo año envió á Su Santidad León XIII con motivo de su Jubileo Sacerdotal.

No parece sino que el mundo entero se había puesto de acuerdo para celebrar con extraordinaria magnificencia é inusitado júbilo las fiestas iniciadas en la capital del Orbe católico con motivo de la celebración del Jubileo Sacerdotal de nuestro santísimo Padre el Papa León XIII, y claro se está que Marruecos no iba á dejar de tomar parte en el armonioso concierto que con tanto entusiasmo se iniciara, y que desde Roma esparcía sus sonoros y agradables ecos por toda la redondez de la tierra. Las Misiones Franciscanas de Marruecos, que, siguiendo escrupulosamente las antiguas y modernas tradiciones de la Orden Seráfica, profesan á la persona del Santo Padre un cariño y una veneración sin límites, muy pronto dejaron oír su voz, invitando á todos los fieles de su respectiva jurisdicción á tomar parte en las fiestas del Jubileo, y, por iniciativa del M. R. P. Fr. José Lerchundi, Prefecto Apostólico que era por entonces de aquellas Misiones, se abrió una lista de suscripción en todos los puntos de Marruecos donde hay Misioneros, la cual tenía por objeto, además de la firma de adhesión al Vicario de Jesucristo, reunir cierta cantidad razonable para invertirla en algunos importantes y curiosos objetos propios de aquel país, á fin de obsequiar con ellos á Su Santidad León XIII durante las fiestas de su Jubileo Sacerdotal. Así se hizo, en efecto, pero la divina Providencia preparaba las cosas de diferente manera, para que los deseos de los Misioneros de Marruecos quedasen colmados de un modo superabundante, y el Padre común de los fieles de Cristo tuviese la inefable alegría de ver postrada á sus pies la media luna del Imperio magrebino, rindiendo homenaje por primera vez á la Cátedra del Pescador de Galilea.

Cuando el Gobierno español determinó enviar la Embajada de que antes hemos hecho mención al Sultán Muley el-Hassán, el Sr. Diosdado rogó al P. Lerchundi que tuviese á

bien aceptar el cargo de primer intérprete de la misma, pues deseaba llevarle como tal en su compañía. No obstante hallarse el P. Lerchundi un poco delicado, movido de cierto interior impulso prestó su asentimiento, aceptando hasta con gusto la propuesta del Sr. Embajador, pero no dejaba de preocuparle la necesidad urgente que tenía de venir á Madrid, á causa de varios asuntos de importancia que traía entre manos, y parece que así se lo manifestó al Sr. Diosdado. Salió en efecto para España el 29 de Julio del referido año de 1,887, y como al día siguiente de su salida se recibiese la orden de que la Embajada debía partir para Rabat el 6 de Agosto, se le dirigió inmediatamente un telegrama para que se volviese. El 3 del mismo mes fondeó en Tánger la fragata Blanca, que había de conducir la Embajada, y el 5 zarpó para Cádiz en virtud de órdenes recibidas, para que condujese al P. Lerchundi á la mencionada ciudad de Tánger, en la que entró de regreso el día 6 á las 11 de la mañana. Llegado á la Misión dispuso lo estrictamente indispensable para el nuevo viaje que iba á emprender, y en el mismo día 6, á eso del anochecer, volvió á embarcarse con la Embajada en la consabida fragata, que á las 10 de la noche levaba anclas y se hacía á la mar con dirección á Rabat, donde se hallaba ya el Sultán.

Á los dos días de haber llegado el P. Lerchundi á Rabat sintióse un poco indispuerto, por cuyo motivo no pudo asistir á la recepción del día 9; pero, como era tan querido del Sultán, cuando éste no le vió entre el personal de la Embajada preguntó por él con sumo interés, y al día siguiente, que se hallaba ya bastante mejorado, le fué presentado, cruzando con él frases muy amistosas. Como Muley el-Hassán gustaba mucho de oírle, quiso tener con él una particular conferencia, que mejor diremos si la llamamos conversación familiar, y el día 12 del mismo mes, á una hora convenida, pasó el P. Lerchundi al palacio del Sultán y se entretuvieron cerca de dos horas y media en amigable conferencia. Parece ser que en medio de la conversación hubieron de tratar de lo que más llamaba la atención por entonces, que eran las fiestas del Jubileo Sacer-

dotat de Su Santidad León XIII, las Embajadas que iban á Roma de las principales naciones del mundo á felicitar y regalar al Santo Padre, la Exposición Vaticana y todo cuanto hacía relación con las fiestas jubilares; y el P. Lerchundi, á quien sin duda Dios habría tocado al corazón, con aquella libertad y franqueza que tan naturales eran en él hubo de decir al Sultán, quien escuchaba con gusto lo de las Embajadas al Papa, que así como el Emperador de Constantinopla Abdelhamid, el Shah de Persia y el Virrey de Egipto iban á enviar sus Embajadas al Sumo Pontífice, no estaría de más que él procurase imitarles, con lo cual no sólo tomaría parte con admiración de la cristiandad en las fiestas pontificias, como las demás naciones, si que también el mundo entero aplaudiría su procedimiento, y añadiría una brillante página á la historia de su reinado. Muley el-Hassán, que, después de haber oído hablar de las Embajadas de Constantinopla, Persia y Egipto, se había propuesto seguir el mismo camino, sólo pensó ya en poner cuanto antes en ejecución su propósito; pero veía dos dificultades que estorbaban su determinación, y era la una el no tener un buque de guerra para conducir la Embajada á Roma, y la otra el ignorar el tratamiento que debía dar á Su Santidad. Estas dificultades se las allanó muy pronto el P. Lerchundi, quien, confiando en el Gobierno de su nación, supo decir al Sultán que si él no tenía buques de guerra para conducir la Embajada los tenía España, que era lo mismo que si los tuviese él, pues no dudaba ni por un solo momento que tan pronto el Gobierno de Madrid se enterase del asunto pondría á su disposición un buque de guerra para conducir á Roma la Embajada que deseaba enviar, y que en cuanto al tratamiento que debía dar al Padre Santo que no tuviese el menor cuidado, pues él se encargaría de dárselo todo por escrito en lengua árabe. Por fin convinieron en que la Embajada se llevaría á efecto, y, como la conferencia se prolongaba demasiado, lo cual no podía menos de llamar la atención de los que estaban fuera del palacio, y también de los mismos Ministros del Sultán, juzgaron conveniente dejar para otro día el arreglo de como debía

pasar á Roma dicha Embajada, conviniendo ambos en que sobre este asunto era preciso guardar el más estricto y absoluto silencio mientras no llegase el momento de embarcarse para Roma el personal de la Embajada entonces en proyecto. No bien se despedía el P. Lerchundi del Sultán cuando éste, que deseaba honrar al sabio y humilde franciscano y darle pruebas de distinción, tomó de nuevo la palabra sobre cosas indiferentes y le fué acompañando hasta la misma puerta del palacio, y al despedirse de él le estrechó la mano, diciéndole repetidas veces: «Tú eres mi fiel amigo, tú eres mi fiel amigo»—*Entá zahbí el-itticdl, entá zahbí ez-zadók*—, y llamando á su gran Visir hizo que le acompañara hasta las afueras del recinto del palacio. En los días siguientes tuvieron otras dos conferencias, en las que ultimaron todo lo relativo á la Embajada que debía ir á Roma, comprometiéndose el P. Lerchundi á presentarse en persona á la Reina Regente, D.^a María Cristina, y á quien fuese necesario para que le facilitasen el buque que había de conducirla, y así lo hizo en efecto. Cuando el P. Lerchundi enteró en secreto al Sr. Diosdado de este asunto, no pudo por menos de alegrarse en gran manera, y, en medio de su entusiasmo religioso y patriótico, abrazó con extremado regocijo al humilde fraile de Marruecos, el cual había de proporcionar muy en breve un gozo inefable á Su Santidad, y realzar de un modo práctico tanto en Europa como en el Magreb el prestigio de la nación española.

El Embajador de España, Sr. Diosdado, había terminado ya su misión en Rabat, y el 19 del mismo Agosto por la tarde embarcábase todo el personal de la Embajada española, que llegó á Tánger el 20 por la mañana, y en el mismo día partió para Cádiz y Madrid, con el objeto de dar cuenta al Gobierno de la misión que le confiara cerca de la corte xerifiana. Luego que el P. Lerchundi estuvo en Madrid hizo todo lo posible por hablar secretamente con la Reina Regente, á quien refirió lo animado que estaba el Sultán Muley el-Hassán á enviar una Embajada al Padre Santo para felicitarle como los demás soberanos en su Jubileo Sacerdotal, pero que necesitaba un bu-

que de guerra para conducirla á Roma, y que no dudaba que ella haría todo lo posible por facilitar al Sultán dicho buque, puesto que se trataba de un asunto que no solamente tendía al enaltecimiento de nuestra sacrosanta Religión y del Vicario de Jesucristo, sino que además cedía en bien y prestigio de nuestra querida patria, dejando al mismo tiempo al Sultán Muley el-Hassán sumamente complacido. La Reina se alegró muchísimo de que el Sultán de Marruecos estuviese decidido á enviar la Embajada á Su Santidad, y dijo que sí, que con muchísimo gusto se facilitaría el buque de guerra, y llegó á tanto su entusiasmo que añadió: inmediatamente se lo voy á decir á Moret y al Presidente del Consejo de Ministros para que todo se arregle sin que pueda resultar ni siquiera el menor entorpecimiento. El P. Lerchundi hizo presente á D.^a María Cristina la necesidad que había de guardar el más riguroso silencio, pues temía, y con muchísimo fundamento, que si el asunto llegaba á hacerse público, no faltarían entorpecimientos, más bien por miras políticas que por otra cosa, que hiciesen fracasar la Embajada. Poco tiempo había pasado cuando inesperadamente se recibieron noticias en Madrid de que el Sultán se hallaba gravemente enfermo, lo cual obligó al P. Lerchundi á suplicar á la Reina que lo dejase todo en silencio mientras no se decidiese la enfermedad de Muley el-Hassán. En Noviembre del referido año de 1,887, el P. Lerchundi tuvo que regresar á Tánger, y el asunto de la Embajada quedó sepultado en el más profundo silencio, hasta que, pasados cerca de dos meses, se recibió en la Legación de España en Tánger una nota xerifiana participando que la Embajada estaba en disposición de poder salir para Roma. Enterado inmediatamente el P. Lerchundi del contenido de la nota, escribió sin pérdida de tiempo á la Reina dándole cuenta de todo, y el día 10 de Febrero de 1,888 fondeaba en el puerto de Tánger el crucero *Castilla*, destinado á conducir la Embajada marroquí á la capital del orbe Católico. Mientras el P. Lerchundi escribía á la Reina Regente para que procurase facilitar cuanto antes el deseado buque de guerra, el Hach Sid Abdezzadák er-Rifi, Gobernador

de Tánger, que había sido nombrado por el Sultán jefe de la Embajada, se puso bastante enfermo, y, en connivencia con el M. R. P. Prefecto de las Misiones, determinó mandar un expreso al Sultán excusándose y suplicándole nombrase otro en su lugar. El P. Lerchundi que, con el mismo expreso escribía también á Muley el-Hassán, le propuso como jefe de la Embajada, que estaba ya en vísperas de partir para Roma, al Hach Sid Mohammed et-Torres ben-el-Aârbi, Ministro de Negocios Extranjeros del Sultán en Tánger; y habiéndole parecido bien la propuesta al soberano marroquí, escribió inmediatamente á su mencionado Ministro en Tánger, nombrándolo jefe de la Embajada. El Domingo, día 12 de Febrero del año antes citado, embarcábase en el crucero *Castilla*, con admiración y sorpresa de los Representantes de las Potencias europeas, que nada habían sabido ni siquiera sospechado hasta el momento del embarque, la nunca vista Embajada de Marruecos, encargada de transmitir al gran Pontífice León XIII en su Jubileo Sacerdotal los saludos y las felicitaciones del Sultán Muley el-Hassán, *Príncipe de los creyentes musulmanes*. Esta Embajada componíase del mencionado jefe de la misma Sid el-Hach Mohammed et-Torres ben-el-Aârbi, del secretario Sid el-Hach Mohammed ben-Abdezzadák er-Rifi, Califa de Tánger, del escribano Sid Ahmed el-Cardúdi, á quien acompañaba su hijo el-Hach Mohammed el-Cardúdi, del intérprete el M. R. P. Fr. José Lerchundi, á quien también acompañaba el Religioso Lego Fr. Domingo García, y de dos *Alcaides de Ciento*, llamados el uno Hach Ahmed Táitái y el otro Sid Mohammed ben-Abdeljálek. Á las pocas horas de haberse embarcado la Embajada, zarpaba el crucero *Castilla* del puerto de Tánger, dirigiendo su rumbo hacia Italia, y el 17 por la mañana aparecía ante el puerto de Civita Vecchia, y no habiéndose presentado práctico, por estar el tiempo malísimo, el crucero tomó el rumbo de la bahía de Nápoles, en la que anclaba á las once y media de la mañana. Al día siguiente desembarcaba sin la menor novedad todo el personal de la Embajada, y en el tren de las dos y cincuenta de la tarde salía para Roma, á donde llegó á las

ocho y cuarenta y cinco de la noche, siendo recibida por varios miembros de la Embajada de España cerca de la Santa Sede y por dos Religiosos españoles de la Seráfica Orden, y trasladada luego, en los carruajes que estaban preparados, al hotel de Europa, donde tenían preparadas las habitaciones necesarias.

Su Santidad León XIII recibió la Embajada marroquí el día 25 del mismo Febrero, en la sala Arazzi, en cuyo local estaban expuestos los regalos con que el Sultán de Marruecos Mulcy el-Hassán obsequiaba al Sumo Pontífice en su Jubileo Sacerdotal. Consistían estos regalos en un gran número de preciosas telas, propias de aquel país; hermosos y soberbios tapetes; fajas largas que usan las mujeres ricas de Marruecos, tejidas en seda y oro; muchos cojines de varias clases y magnitudes, con excelentes bordados de oro; un broche de oro para un albornoz, adornado con varias piedras, y dos brazaletes también de oro, llenos de rubíes y esmeraldas. Luego que el Santo Padre tomó asiento, el jefe de la Embajada marroquí, Sid el-Hach Mohammed et-Torres, pronunció un discurso en lengua árabe, que fué traducido inmediatamente al italiano por el M. R. P. Lerchundi, y cuya traducción es como sigue:

«Oh Soberano Pontífice: Nuestro amo el Sultán de Marruecos, á quien Dios bendiga, me ha enviado en calidad de Embajador cerca de Vuestra Dignidad excelsa, y me ordena que Os dirija la palabra en su nombre imperial para felicitaros, como lo han hecho todos los pueblos de Europa, de Asia y América, y los más grandes potentados de la tierra, por haberos concedido el Dios Altísimo la gracia de llegar al quincuagésimo año de Vuestro Sacerdocio.

»Nuestro Soberano, cuya grandeza conserve Dios muchos años, desea cimentar la amistad con Vos sobre bases sólidas, y quiere que esta amistad sea íntima y estrecha, y que dure perpetuamente, porque conoce que Vos moráis en las regiones de la justicia, y que deseáis siempre el bien y la felicidad de todas las criaturas del mundo. Al mismo tiempo,

» nuestro Soberano desea renovar, corroborar y consolidar la
» amistad que ha existido hasta aquí entre los Religiosos Fran-
» ciscanos y los sultanes sus predecesores, á quienes Dios san-
» tifique. Esperamos además que entre Vuestra Dignidad ex-
» celsa y S. M. Xerifiana no dejará de existir la amistad, sino
» que continuará y durará siempre, sin que se extinga jamás.
» Á este fin, nuestro Soberano, á quien Dios favorezca, nos ha
» enviado á Vuestra presencia, ordenándonos que reanudemos
» con Vos los lazos de amistad hasta el extremo, que aquello
» que nos regocije á nosotros sea para Vos alegría, y que
» aquello que á nosotros cause pena la produzca también en
» Vos. Nuestro Soberano, á quien Dios favorezca, Os ha escri-
» to su carta imperial, que da testimonio de lo que Os hemos
» expresado, y nos ha ordenado que la entreguemos á Vuestra
» Dignidad excelsa».

Terminado este discurso, Su Santidad tuvo la dignación de contestar, pero en lengua italiana, en los siguientes términos, por cierto muy significativos.

«Recibimos con la mayor consideración la carta imperial
» que vos, noble é ilustre Señor Nos presentáis de parte de vues-
» tro augusto Soberano, y Nós acogemos con alegría la prueba
» que nos da de su cortesía y deferencia, enviando personajes
» de tanta consideración para ofrecernos felicitaciones y re-
» galos con motivo de Nuestro Jubileo Sacerdotal.

» Jefe Supremo de la divina Religión, que tiene fieles en
» todas las partes del mundo, Nós deseamos ardientemente in-
» teresar en favor de la Iglesia Católica á los jefes soberanos
» de los pueblos. Nós, por consiguiente, estamos muy agrade-
» cidos á S. M. Imperial, quien, adelantándose á Nuestro de-
» seo, hace protestas, por vuestra mediación, de que quiere
» Nuestra amistad sobre bases sólidas y duraderas.

» Nós experimentamos, además, viva complacencia al ver
» entre vosotros á un digno hijo de aquella Orden que, desde
» su fundador, se ha propuesto, entre los campos más impor-
» tantes de sus empresas, el África en general, y Marruecos
» en particular. Nós hemos oído con alegría las palabras que

» habéis pronunciado á propósito de estos Religiosos, y Nós es-
» tamos ciertos de que se mostrarán siempre dignos de la be-
» nevolencia y protección que S. M. Imperial quiera conce-
» derles.

» No es la primera vez que se han verificado cambios de
» Embajadas y declaraciones de amistad entre los Pontífices
» Romanos y los soberanos de África. Nos llena de alegría que
» se reanuden ahora estas relaciones de amistad, y Nós pon-
» dremos todos Nuestros cuidados para cultivarlas y hacerlas
» más íntimas.

» Obligados por la gratitud que Nós profesamos á S. M.
» Imperial, Nós queremos renovar aquellos votos de salud y
» de gloria que el gran Gregorio VII, uno de Nuestros más
» insignes predecesores, expresaba á Asir, Rey de la Maurita-
» nia (1), quien le honraba y pedía su amistad. Nós pedimos
» asimismo al Señor, que haga prósperos y felices á Marrue-
» cos y al ilustre Monarca que rige sus destinos».

En el momento que el Santo Padre terminó su discurso, el Embajador Sid Mohammed et-Torres le entregó una carta autógrafa del Sultán Muley el-Hassán, y á continuación le fueron presentando sucesivamente todos los individuos de la Embajada, á quienes Su Santidad dió las gracias por los regalos que le habían llevado de Marruecos, y por último los invitó á que pasasen á su gabinete particular, haciéndoles sentar, y hablando con ellos familiarmente. Después de un rato de conversación despedíase la Embajada marroquí del Santo Padre, quien ordenó á los individuos de la Propaganda que se pusie-

(1) Este Asir, á quien cita aquí Su Santidad León XIII, era Rey de la Mauritania Cartaginense ó de la Cesariense, y no de la Mauritania Tingitana, llamada hoy Imperio de Marruecos; pues desde el año 1,067 hasta el 1,106 reinó en la Mauritania Tingitana Yusef ben-Taxefin, que fué el que fundó la ciudad de Marruecos, cuya ciudad, corriendo el tiempo, dió su nombre como dejamos indicado en la página 263, á todo el Imperio del Magreb, ó sea á la Mauritania Tingitana; y como el Pontificado de S. Gregorio VII sólo duró desde el año 1,073 hasta el 1,085, en cuyo tiempo reinaba, como queda dicho, en el Imperio magrebino Yusef ben-Taxefin, nos ha parecido conveniente aclarar esto para evitar ciertas confusiones que pueden originarse con lo que dejamos consignado en el texto.

sen á la disposición de los Embajadores, á fin de acompañarles por la ciudad y enseñarles los monumentos principales que deseaban visitar. La Embajada visitó también al Emmo. Cardenal-Secretario de Estado, con quien tuvo una larga conferencia. Pocos días pudo permanecer la Embajada marroquí en Roma; pues, como el crucero *Castilla* quedara esperando en Nápoles, y los Embajadores no querían abusar, partieron luego para aquella ciudad, donde se embarcaron juntamente con el P. Lerchundi y el Religioso que le acompañaba, regresando todos á Marruecos.

Es indudable que la Embajada que Muley el-Hassán envió á Su Santidad León XIII sólo tenía por objeto felicitarle en su Jubileo Sacerdotal y ofrecerle sus respetos como á Jefe Supremo de toda la cristiandad, sentado en la Cátedra del Príncipe de los Apóstoles para decidir todas las cuestiones religiosas y procurar el bien y la felicidad de todas las criaturas del mundo, como decía el Embajador marroquí al pronunciar su discurso ante el Soberano Pontífice. Esto no obstante, no podemos menos de encarecer la significación de esta Embajada y su importancia social, puesto que, á la par que realza el prestigio de nuestra querida España en África y en toda Europa, viendo que nuestros buques conducen una Embajada marroquí de Tánger á Italia y de Italia á Tánger, afianza más y más la seguridad y protección de los cristianos que viven en Marruecos, los cuales seguramente se habrán alegrado al contemplar este homenaje de afecto y veneración con que un Emperador mahometano del magrebino Imperio quiso obsequiar al Jerarca Supremo de la Iglesia de Dios. En un principio se dijo que la Embajada marroquí al Vaticano tenía por objeto solicitar la mediación de Su Santidad León XIII para que Francia aceptara la Conferencia que sobre los sucesos de Marruecos se pensaba celebrar en Madrid; pero esto se desmintió categóricamente al momento, ya porque se supo que Francia en ninguna manera era contraria á esa Conferencia, ya también porque la Santa Sede no figura en semejantes negociaciones, aun cuando se interese, lo mismo en África que

en todas partes, por la paz y concordia de todas las naciones. Después de todo es lo cierto que la Embajada marroquí conducida á Roma por un fraile Franciscano, para que felicitase y regalase al Sumo Pontífice León XIII en su Jubileo Sacerdotal, reviste una importancia grandísima, ya se mire bajo el punto de vista político ya religioso, y esta Embajada tarde ó temprano no dejará de producir sus frutos. Por de pronto Muley el-Hassán, rindiendo homenaje al Vicario de Jesucristo, reconoce de alguna manera la grandiosa y benéfica influencia del Catolicismo, lo cual no deja de ser un germen precioso, que poco á poco se irá desarrollando por medio de las Misiones y de la propagación de las doctrinas y prácticas católicas, y la civilización europea podrá sacar de aquí frutos superabundantes que no deberá dejar perder.

Volviendo á la expedición del Sultán Muley el-Hassán, á quien dejamos en Fez, repuesto ya de su alarmante enfermedad, diremos que al finalizar el referido año de 1,888 partió de esta ciudad con su ejército, y atravesando las montañas de Ghomára, donde recibió una comisión de 700 rifeños que, juntamente con el pago de los tributos de una gran parte de las kabilas, fueron á presentarle sus respetos en nombre de las mismas, se dirigió á Tetuán, verificando su entrada en esta ciudad á fines de Julio ó principios de Agosto de 1,889—Miércoles, día 8 de Mohárrem de 1,307 de la hégira—. En Tetuán fué recibido el Sultán por todos los habitantes de la ciudad con indecible júbilo y con demostraciones de extraordinario cariño; y el Comandante General de la plaza de Ceuta, Sr. Fuentes, envió una comisión militar para saludarle en su nombre, que fué recibida por Muley el-Hassán con esplendidez é inequívocas muestras de afecto. Ante todo ordenó que la comisión fuese atendida con esmero; en la audiencia que el Sultán le concedió habló éste muy largamente, interesándose por todos y cada uno de los individuos que componían dicha comisión; expresóles, con el fin de que se hiciera público, grandes simpatías por España; les hizo regalos; preguntó con marcado interés por el Comandante General de Ceuta, á quien

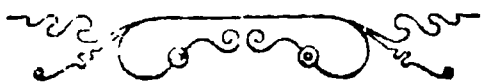
le mandó un rico presente, que consistía en un magnífico caballo y un hermoso sable, manifestando además deseos de verle personalmente en Tánger; encargóles que saludaran cariñosamente á la Reina Regente, al General Fuentes y al Gobierno de España; dirigió á cada uno de los individuos de la comisión varias preguntas sobre el ejército de España, y por último les hizo saber que estaba completamente satisfecho de su visita. Con el fin de evitar cualquier suceso desagradable á que podía dar lugar el fanatismo de la mayor parte de los soldados del ejército xerifiano, el Sultán hizo publicar una orden en Tetuán conminando con la pena de azotes á los que insultasen ó atropellasen á cualquier individuo de nacionalidad española.

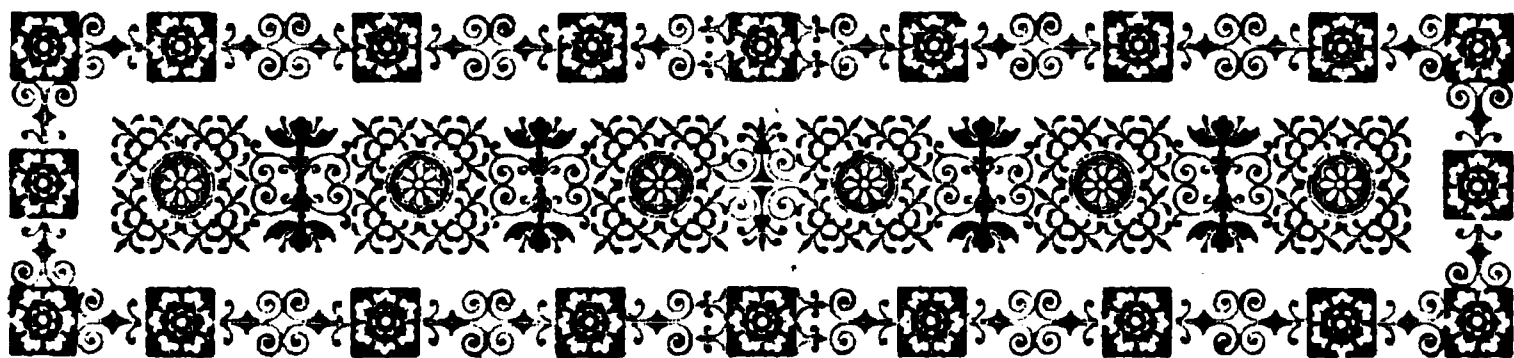
Después de haber pasado el Sultán Muley el-Hassán una regular temporada en la ciudad de Tetuán, sin que nada desagradable hubiese ocurrido con sus fanáticos soldados, se dirigió á Tánger, entrando con sus tropas en aquella capital diplomática el día 22 de Septiembre del mismo año de 1,889. Durante la estancia de Muley el-Hassán en Tánger fué objeto de las mayores atenciones por parte de los Representantes de las naciones extranjeras. España envió á las aguas de aquel puerto una escuadra compuesta del acorazado *Pelayo* y de los cruceros *Castilla*, *Navarra* é *Isla de Luzón*, para de este modo honrar la visita del Sultán y apoyar al mismo tiempo varias reclamaciones que nuestro Gobierno tenía pendientes con la corte Xerifiana. En Marzo del mismo año antes citado había sido trasladado de Tánger el Excmo. Sr. Ministro D. José Diosdado, siendo sustituido por S. E. el Sr. D. Francisco R. Figuera, que, aprovechando la estancia del Sultán en Tánger para presentar sus credenciales, hizo inmediatamente las oportunas reclamaciones por los atropellos cometidos ya por los piratas rifeños de Bocoya, que en aguas de Alhucemas apresaran al laúd *Miguel y Teresa* con sus siete tripulantes, los cuales, según se ha dicho, fueron objeto de los más crueles tratamientos por parte de aquellos bárbaros piratas; ya por un moro en Casablanca, que sin el menor motivo, y también

sin preparación, si es cierto lo que se ha afirmado, asesinó á D.^a Fernanda Jordán Luna, hermana del médico de sanidad militar Dr. Jordán, y á una criada española que habían llevado de la Península y ya también por otro atropello cometido en Agadir, en donde los súsís apresaron los tripulantes de un buque español, perdiéndose por este motivo el barco y el cargamento que llevaba. Estas reclamaciones se ultimaron muy en breve del modo siguientes: la de Alhucemas enviando el Sultán desde Tánger una comisión de moros principales, que fué conducida al Rif en el crucero *Navarra*, y que consiguió poner en libertad á los siete marineros españoles, que fueron entregados al Gobernador del Peñón, quedando acordado que si el aprensamiento hecho por los rifeños resultase injustificado fuese castigada severamente la kabila de Bocoya, mas si resultase lo contrario el Gobierno español castigaría á dichos tripulantes. Conviene tener presente que varios de los barcos apresados en las playas del Rif llevaban contrabando de fusiles, y este comercio ilícito suele ejercerse con harta frecuencia en aquellas costas. La reclamación por los asesinatos de Casablanca se ultimó sentenciando al moro asesino á la pena capital, cuya sentencia fué ejecutada inmediatamente ante la autoridad española de aquella ciudad y el Comandante del crucero *Castilla*, que se había trasladado á Casablanca con el fin de que la sentencia se ejecutase prontamente y de mantener el orden en caso necesario; y la de Agadir se arregló pagando el Sultán una equitativa indemnización y castigando al Gobernador de aquella plaza.

El Sultán Muley el-Hassán detúvose en Tánger con gran satisfacción hasta el día diez de Octubre, que partió con dirección á Arcila y Larache, prosiguiendo su viaje de regreso á la ciudad de Fez, en donde permaneció algún tiempo, hasta mediados de Xuál del mismo año de 1,307 de la hégira, que marchó de nuevo contra la kabila de Aait Sajmán, sosteniendo con ella varios y reñidos combates, en los que la kabila dejó en casi todas las refriegas muchísimos muertos y buen número de prisioneros. Sus aduares han sido destruidos en su mayor par-

te, y los rebeldes se han visto precisados á refugiarse en las alturas de las más elevadas montañas. Sin embargo, el Ministro de la Guerra y el Jefe de la Artillería con sus tropas corrieron inminente peligro, pues los rebeldes habían podido conseguir cortarles la retirada; empero, afortunadamente para el Sultán, jugó con tanta oportunidad la artillería, que, poniendo en dispersión á los rebeldes, pudieron regresar al campo imperial con sus tropas. En esta contienda ha tomado parte el joven Káid de Aait Iúsi, hijo del difunto Uld Táleb Moham-med, sin que el Sultán lo haya llamado, é hizo grandes proezas de valor. Preguntado luego por Muley el-Hassán conque autorización se había permitido entrar en batalla, respondió sencillamente «que él era hijo de la pólvora, y que no podía dominarse cuando la oía». El Sultán le echó su bendición, y lo despidió con algunas fuerzas para reunir *múnas* para las tropas imperiales, y hasta se decía que llevaba además alguna otra misión especial. Siguiendo la bárbara costumbre del país cortáronse multitud de cabezas á los muertos del ejército rebelde, que fueron enviadas á Marruecos, Fez y Mequinez para colgarlas á las puertas de estas ciudades. También Muley el-Hassán pudo coger prisioneros á dos káides rebeldes que en el año anterior, de 1,888, incitaran á los de Aait Sajmán para que asesinaran á un primo hermano del Sultán, el malogrado Muley Serúr, quedando ahora vengada su muerte. Luego que fué terminado el castigo de esta temible kabila Muley el-Hassán se marchó con sus tropas regulares á la ciudad de Marruecos, con el fin de descansar de la larga y en parte dificultosa expedición que hacía tiempo había emprendido, y permanecer, como era natural, una buena temporada en la capital de sus Estados. Permaneció, en efecto, hasta el año 1,892, que volvió á emprender otra larga y penosa expedición, con la cual daremos principio al capítulo siguiente por considerarla como una de las principales valentías de Muley el-Hassán.





CAPÍTULO XXIII

Expedición de Muley el-Hassán á Taflete.—Sorprendido por la guerra de Melilla se vuelve á la ciudad de Marruecos.—Guerra de Melilla.—Los Franciscanos de Marruecos asisten á los heridos.—Embajada de Martínez Campos.—Los Franciscanos en la Embajada.—Carta del General al P. Prefecto de las Misiones.—Regresa á España la Embajada.—Muley el-Hassán sale de Marruecos algo indispuerto, y, agravándose cada vez más, muere en la provincia de Tadla.—Traslación de su cadáver á Rabat el-Fath.—Sucédele su hijo Muley Abdelazíz.—Dos palabras sobre este joven Sultán.—Su genealogía.—Conclusión.

HACÍ ya mucho tiempo que Muley el-Hassán acariaba la idea de hacer una expedición pacífica al territorio de Taflete, sólo con el fin de visitar á sus parientes que viven en aquella parte del Imperio, y rezar sobre los sepulcros de sus mayores que allí están enterrados; empero esta empresa le parecía algún tanto dificultosa. Después de bien meditado y consultado el plan del viaje, partió de Marruecos con su corte y con su ejército á principios del año de 1,893—1,310 de la hégira—, siguiendo la vía de Rabat y de Fez hasta cerca del territorio que anhelaba visitar, sin que ningún contratiempo le haya sucedido; pero al llegar cerca de Taflete le salió al encuentro una numerosa comisión de parientes y moros principales para pedirle cuenta de si el objeto que le llevaba á aquella kabíla, era el expresado en las cartas que había dirigido de antemano ó iba con otro fin siniestro; á lo que Muley el-Hassán contestó «que él tenía una sola pala-

bra; que de ir con otras intenciones llevaría más contingente de tropas; que el objeto de su viaje no era otro que mitigar la gran pena que le causaba el no conocer á todos sus parientes; que solo deseaba saludarlos á todos cariñosamente y hacer oración en los sepulcros de sus antepasados, y que este era el objeto que le llevaba á Tafílete, asegurando además que no moriría tranquilo si no lograra satisfacer en esto sus justos deseos. Bien pronto conoció la comisión la sinceridad del Sultán y fué recibido en todos los pueblos y aduanares de Tafílete con las mayores muestras de respeto y de cariño. Contento y satisfecho estaba Muley el-Hassán en Tafílete por haber conseguido lo que tanto había deseado, cuando de repente recibe una desagradable noticia, que le obligó á precipitar su salida, y á regresar por el camino más corto á la ciudad de Marruecos; la guerra en Melilla había estallado, y era preciso que el Sultán volviese á la capital de sus Estados para tratar de dar solución al conflicto antes que la guerra tomase mayores proporciones.

En el límite de nuestro campo en Melilla, y cerca de la mezquita del santón Sidi Uariáx, se había propuesto el Gobierno de Madrid, por indicaciones del General Margallo, Gobernador de aquella plaza, construir un fuerte que pudiese defender aquella parte del campo de las frecuentes acometidas de las kabilas rifeñas. Como estas kabilas nunca han respetado nuestros tratados con Marruecos, siempre que en uso de nuestro perfecto derecho se ha intentado hacer alguna innovación en dicho campo ha habido conflictos de más ó menos gravedad, según la previsión de nuestras autoridades, y en esta ocasión, al tratarse de construir un fuerte junto á la mezquita de Sidi Uariáx, claro se está que los rifeños no habían de quedarse con los brazos cruzados, y que habían de estorbar en todo lo posible la construcción de dicho fuerte. Así sucedió en efecto; pues apenas comenzaron los primeros trabajos vieron los pocos soldados que protegían las obras atacados por fuerzas en gran manera superiores, las cuales, ocupando posiciones muy ventajosas, pusieron á nuestros soldados valien-

tes en la más crítica situación. Por fin, viéndose nuestros soldados obligados á ceder ante la superioridad del número, no obstante su heroísmo y valor, y la serenidad y arrojo del General Margallo, se vieron precisados á emprender una retirada, que, si bien es cierto que fué brillante en atención á la desigualdad de las fuerzas, fué sin embargo desastrosa por las bajas que tuvimos; pues hubo 18 muertos y 35 heridos, resultando un total de 53 bajas.

Dueños del campo los rifeños se cebaron con crueldad inaudita en los cadáveres de nuestros desgraciados soldados, mutilándolos é insultándolos bárbaramente. Tan tristes noticias alarmaron la opinión del país y fué general la explosión de entusiasmo en todas partes, ansiándose por el pueblo todo vengar tamaños desafueros y escarmentar severamente á los que tan sin razón habían atacado nuestros legítimos derechos. El Gobierno, desgraciadamente, no tomó tan á pechos el exigir condigna satisfacción, y con el deseo de resolver el conflicto por la vía diplomática, fué dando largas al asunto, y mandó á los generales Castro y Sanchis á que levantasen un plan de fortificaciones del campo de Melilla, enviando al mismo tiempo algunos refuerzos.

Recibidos éstos, dispuso el General Margallo que el 27 de Octubre se reanudasen los trabajos en el comenzado fuerte. Á los ingenieros acompañaron para protegerlos en su tarea fuerzas de infantería y dos piezas de artillería. Dióse principio al trabajo y desde los primeros momentos se pudo notar la excitación de los rifeños. Se llamaban á voz en grito, se juntaban en grandes masas, y mientras nuestros soldados arma al brazo aguantaban los insultos de aquellos salvajes, continuaban trabajando febrilmente los ingenieros. Á la mitad de la tarde sale un tiro de las hordas rifeñas, contesta con otro uno de los españoles, y encendiéndose en el acto descomunal tiroteo, embisten furiosos los rifeños á nuestras tropas, las asedian como lobos hambrientos, descargan contra ellas espesa granizada de balas, y en número exorbitante acosan sin piedad á los españoles. En vano el General Margallo dicta las disposi-

ciones más acertadas en trance tan apurado. El General Ortega se presenta en el lugar de la lucha con nuevos refuerzos; mas nada puede contener la brutal avalancha de los africanos, y nuestros soldados, en la más horrible confusión, dejando un triste reguero de muertos y heridos, logran por último refugiarse con sus dos generales, en el fuerte de Cabrerizas altas. Allí encerrados sufren un pertinaz y nutrido tiroteo que no les permite descansar en toda la noche. Los rifeños rodean el fuerte, y esperan con su mortífero fuego, quebrantar el valor de nuestros bravos soldados. Á la mañana siguiente ordena el General Margallo á uno de sus ayudantes que se dirija á la plaza en demanda de refuerzos y de víveres, de que se carecía casi por completo. Cuando ya las fuerzas de Melilla iban en dirección del fuerte, el General dispuso la salida de secciones de infantería y dos piezas de artillería para apoyar el movimiento. Opónense con horrible fuego los salvajes rifeños y en medio de aquel ensordecedor estruendo y entre un diluvio de balas, dirige personalmente la salida el mismo General; y cuando estaba dictando disposiciones, cae muerto por los proyectiles enemigos. Llega el convoy en medio de tan espantoso ataque, y con la mayor premura penetran de nuevo los nuestros en el fuerte en donde sufren lo indecible con el hedor de los cadáveres, los ayes de los heridos y las privaciones originadas por la carencia de alimentos.

Estas fueron las segundas dolorosísimas jornadas de la funesta guerra de Melilla. Al día siguiente, 29, se pudo conducir á la plaza el cadáver del General Margallo para darle honrosa sepultura, y visto el resultado lastimoso de nuestra lucha con los feroces rifeños, se decidió el Gobierno á mandar refuerzos de más importancia y poner término á tanto estrago.

Se fueron reuniendo, aunque con lentitud, fuerzas de infantería, caballería, artillería, ingenieros, administración militar etc., y se formaron por último dos cuerpos de ejército, al mando el primero del General Primo de Rivera y el segundo del General Chinchilla.

El pueblo español deseaba lavar con sangre la afrenta

recibida, y vengar la muerte de Margallo y los valientes que con él habían sucumbido en lucha tan desigual y desproporcionada. No pudiendo resistir el Gobierno abiertamente el impulso de la opinión, nombró General en jefe del ejército de África al Capitán General de ejército D. Arsenio Martínez Campos. No renunciaba sin embargo á la acción diplomática, cuando al parecer iban á obrar las armas, pues logrando informar al Sultán, que aun se hallaba en Tafiète, consiguió que mandase al Rif á su hermano Muley Arafa, para que persuadiese á los rifeños y los obligase á deponer su actitud, cesando en su ataque á nuestros soldados y fuertes.

Á marchas forzadas dirigióse el Príncipe marroquí al campo de Melilla y el día 23 de Noviembre tuvo su primera entrevista con el General Macías, entonces Comandante General de dicha plaza. Dió mil excusas de parte de su hermano el Sultán: aseguró que éste se hallaba animado de los mejores deseos en favor de España, y que solamente los rifeños levantiscos y revoltosos eran los culpables del daño producido, pero que con creces caería sobre sus cabezas, pues S. M. Xerifiana estaba dispuesto á hacer en tan rebeldes súbditos un ejemplar escarmiento.

No debieron satisfacer del todo la arteras razones del Xerif al General Macías ni al Gobierno, cuando á pesar de ellas se mandó al General Martínez Campos á ponerse al frente del ejército que se formó y llegó á contar 22,000 hombres de todas armas.

Creyó entonces el pueblo español que había llegado el momento de castigar á los insolentes rifeños, pues á la sazón se habían reunido elementos suficientes para darles una buena lección; mas no fué así, pues, á pesar de varias maniobras y ejercicios, de singular ostentación de fuerzas en repetidas ocasiones, los rifeños que tan audaces se mostraron con nuestros soldados cuando eran pocos, no quisieron hostilizarlos cuando se juntaron muchos. Si fué temor, ó respeto al hermano del Sultán, ó si mediaron *argumentos* de cierta clase, no lo sabemos. Lo cierto es que la mal llamada campaña de Me-

lilla se quedó en expectativa; que los soldados animosos no pudieron vengar á sus desgraciados compañeros, y que el ejército á tanta costa reunido, se disolvió regresando tristemente á la Península. Mas antes de la vuelta, los rifeños *arrepentidos* de sus desafueros, representados por los cabos de sus kabilas, se *humillaron* en la presencia del General en jefe, y prometieron enmienda para lo porvenir. Y de esa suerte, los que habían asesinado á mansalva á nuestros soldados, ultrajado nuestra bandera, pisoteado nuestro decoro, se vieron reconciliados con una nación altiva y generosa, que en la persona de su Representante, dió por buenas sus falsedades y zalemas.

Tal fué el lamentable fin de tan funestos principios. Se procedió con lentitud, se obró con debilidad, y se concluyó sin gloria y sin provecho. Los laureles de África, ya casi marchitos desde el 59 y 60 no reverdecieron en ocasión tan propicia. No se quiso que hablasen las balas, y las notas iban á expresarse aun con más ahinco que hasta entonces. El que fué á terminar el conflicto de Melilla con la punta de la espada, la volvió tranquilamente á su vaina, y asumió, aunque á muchos les pareció imposible, el cargo de Embajador Extraordinario cerca del Sultán de Marruecos para con él tratar de la paz definitiva. La diplomacia había triunfado en toda la linea.

Antes de dar por terminadas estas ligeras notas, creemos un deber el manifestar que desde los primeros momentos, 28 de Octubre, se trasladaron desde Tánger á Melilla dos Sacerdotes y un hermano Lego, Religiosos Franciscanos de nuestra Misión de Marruecos, para prestar sus auxilios á los enfermos, heridos y necesitados; desempeñando su caritativo cometido con tanto celo, desvelo y solicitud, que se captaron unánimes simpatías entre las autoridades, soldados y pueblo.

Previas algunas notas y cruzados varios despachos entre el Sultán y el Gobierno español, se dirigió el Embajador Extraordinario á Mazagán, para desde allí emprender su viaje á la ciudad de Marruecos, donde sería recibido por S. M. Xerifiana. El día 22 de Enero de 1,894 desembarcó el General, y habiendo descansado la tarde y noche, emprendió su viaje,

que fué molesto y penoso por los fríos y lluvias de los primeros días. El 29 hizo la Embajada su entrada en Marruecos, y el día 31 se verificó en el recinto acostumbrado y al aire libre, la recepción solemne, pronunciando el General Martínez Campos un discurso en que hacía indicación del motivo que lo traía ante el Sultán Muley el-Hassán. Contestó éste que los rifeños tenían la culpa de todo y que les impondría un ejemplar castigo. Interrumpiéndole con viveza el Embajador, ¿cuándo será eso? Á lo que el Sultán contestó que luego que pudiera reunir un buen ejército que para tal empresa era indispensable.

Pasada esta recepción puramente de ceremonia, tuvo varias conferencias privadas el Sultán con el Embajador, tratando también en repetidas ocasiones el General con el Visir de S. M. Xerifiana, el Garnit, y con el adjunto de Mohammed Torres Essèffár. Entonces desplegó toda su astucia la diplomacia marroquí, apoyada en tan fea empresa por las intrigas de ciertos agentes de naciones extranjeras, que deseaban impedir que España, saliese airoso de su empeño. Las entrevistas menudeaban, los correos iban y venían, casi todas las Potencias tomaron cartas en el asunto, aunque con cierto disimulo, y aunque públicamente se hacía correr la voz de que nos daban la razón, en lo oculto no dejaron de tocar ciertos resortes que entorpecían la marcha de nuestras pretensiones. Momentos hubo en que estuvo apunto de estallar la guerra con el Imperio al buscar la paz de un modo amistoso. Afortunadamente Muley el-Hassán supo sobreponerse á ciertos manejos, y persuadido de la justicia de nuestra demanda y de lo perfecto de nuestro derecho ultrajado, convino con el Embajador en los puntos siguientes:

El Sultán de Marruecos abonaría á España como indemnización de los gastos ocasionados por la guerra veinte millones de pesetas.

Se haría la demarcación de la zona neutral de Melilla dentro de un plazo prudencial, encargándose de ello el Sultán en el caso de resistirse las kabilas á que se llevase á cabo.

Con esto y con el aumento de las fuerzas que el Emperador dejaría permanentemente en Melilla, se dificultaría la re-

petición de los sucesos que motivaron las dichas negociaciones.

Tal fué el resultado de la célebre Embajada de Martínez Campos á Marruecos, y aunque no fué gran cosa lo conseguido, llevadas las cosas como lo fueron desde su principio, tampoco había trazas de poder conseguir mucho más. Que si el refrán dice que «quien mal anda mal acaba», no era natural terminar con mucha gloria lo que comenzó con debilidad y vacilaciones. También á esta Embajada asistieron dos Sacerdotes y un hermano Lego de nuestra Misión de Marruecos, dejando al numeroso personal de la misma edificado con su conducta, y captándose generales simpatías. Y en testimonio fehaciente del dignísimo porte de nuestros Misioneros en todo el tiempo que duró la Embajada, el General Martínez Campos, —que dicho sea de paso, estuvo siempre deferente y atento hasta lo sumo con los Religiosos—dirigió al P. Lerchundi, entonces Superior de nuestras Misiones, la siguiente expresiva comunicación.

«Muy Reverendo Padre: Faltaría á un deber de justicia si al terminar la Misión que S. M. la Reina Regente se dignó confiarme cerca de S. M. el Sultán de Marruecos, no hiciera á V. P. el merecido elogio de los RR. PP. Franciscanos, agregados á esta Embajada extraordinaria, Fr. Julián Alcorta y Fr. Juan Rosende, como asimismo del Hermano Lego Fr. Miguel Andaluz.—Dichos Misioneros, por su afabilidad y ejemplar conducta, se han grangeado el afecto y el respeto de todo el personal de la Embajada, han llenado cumplidamente los deberes de su Sagrado Ministerio, y contribuido, sin duda alguna, á la buena armonía que entre todos ha existido durante nuestra residencia en territorio marroquí—. Tengo gran satisfacción en poder consignarlo así, en la seguridad de que esta declaración será igualmente grata á V. Paternidad.—Dios guarde á V. P. muchos años—. Marruecos 10 de Marzo de 1,894.

»Firmado=Arsenio Martínez de Campos=. Muy Reverendo P. Prefecto de las Misiones Católico-españolas de Marruecos.»

El 11 de Marzo, abandonó la Embajada extraordinaria la

capital de Marruecos, llegando á Mazagán el 15, embarcándose el 16, y regresando á España.

Escusado parece el decir que la zona neutral de Melilla no se ha demarcado hasta el presente. También después de la muerte de Muley el-Hassán, el famoso Brixa en Febrero de 1,895 fué de Embajador á Madrid, y aunque llevó una gran bofetada del General Fuentes, consiguió que la indemnización pactada se rebajase en un millón de pesetas, y al regresar á Marruecos á bordo del crucero *Reina Regente*, después de haber desembarcado el Embajador y al volverse el buque á Cádiz, fué tragado por las furiosas olas del Estrecho en el terrible temporal del 10 de Marzo del referido año, pereciendo el barco con toda su tripulación sin salvarse uno siquiera, ni poder encontrarse el sitio cierto donde se sumergió. ¡Tristísimo epílogo de la abortada guerra de Melilla!

Muley el-Hassán que tenía muy delicada la salud hacía tiempo, sufrió bastante quebranto en su precipitada vuelta desde Tafilete, atravesando las cimas del Atlas en el corazón del invierno, y entre vientos y nieves, que hicieron también no poco estrago en su ejército.

Recibió sin embargo, como hemos dicho arriba, la Embajada española, y se entregó después de ella á todos los quehaceres del Gobierno, pues la enfermedad que le aquejaba era, al parecer, insignificante, aunque interiormente encerraba mucha gravedad. El día 6 de Mayo de 1,894—1.º de Dulkáda de 1,311 de la hégira—, salió de Marruecos á sojuzgar las kabilas de los beréberes que están en los montes de Fázaz, particularmente á la de Aait Sajmán, que poco antes había hecho traición á su primo y dependientes. Mas al llegar á Uadi el-Abíd, en territorio de Tadla le alcanzó el momento de su muerte á las once de la noche del jueves 3 de Dulhiya del referido año 1,311—8 de Junio de 1,894—, y fué conducido en su féretro á Rabat y enterrado frente á su abuelo en el mausoleo de Sidi Mohammed. Fué la duración de su reinado de 21 años y cinco meses. No puede negarse que reunió Muley el-Hassán excelentes cualidades, que en otro país y en circunstancias di-

ferentes lo hubieran hecho uno de los monarcas más notables. De inteligencia clara, voluntad enérgica, habilidad y destreza en rehuir las dificultades y compromisos, pudo ir sorteando los graves problemas que le sobrevinieron en su bastante largo reinado, y logró contener las ambiciones de unos y las pretensiones de los otros, conservando para su país la integridad é independencia. Recorrió casi todos sus dominios, penetrando en puntos donde nunca lograron hacerlo sus antepasados. Á las tribus inquietas y rebeldes las tuvo en continuo jaque, y si en el curso de la guerra ejerció con los vencidos las prácticas cruentas propias de estas gentes, no era sin embargo personalmente sanguinario ni cruel, siendo más bien inclinado á la benignidad y benevolencia. La historia hará justicia á sus buenas prendas, y si no hubiera de luchar con las preocupaciones y fanatismo de sus súbditos, tal vez la civilización hubiera dado un gran paso en su reinado.

La inesperada muerte de Muley el-Hassán llenó de estupor á los habitantes del Magreb, y como en casos como este las pasiones de los marroquíes se desbordan y suelen acontecer tristes y lamentables sucesos, sus autoridades tomaron acertadas precauciones, y salvo algunas particulares venganzas, ó robos en despoblado, se gozó de bastante orden y tranquilidad.

Tratóse al punto entre los magnates que acompañaban al difunto Sultán de darle sucesor, y aunque su hijo primogénito Muley Mohammed tenía no pocos partidarios, sobre todo entre los fanáticos é intransigentes, triunfó por último la parcialidad que apoyaba á su joven y predilecto hijo Muley Abdelâzíz, el que fué proclamado en Rabat y reconocido por casi todo el Magreb y también por las Potencias extranjeras, quedando al lado del joven Sultán de Gran Visir, y como especie de tutor ó Regente, el ya célebre Ba Hamed ben-Musa, hijo del famoso Sidi Musa que había sido Gran Visir con Muley el-Hassán.

Poco se puede decir hasta ahora del nuevo Sultán de Marruecos. Joven y sin experiencia, nada hace ni determina sino conforme á la voluntad y deseos de su primer Ministro que viene á ser el soberano efectivo. Si con la edad logra desem-

barazarse de su tutela y obrar por cuenta propia, entonces se podrá juzgar de sus cualidades para gobernar este desgraciado país, digno de mejor suerte.

La madre de Muley Abdelâzíz se llama *Erquía Turquía*, esclava circasiana que fué regalada á Muley el-Hassán.

Además, el actual Sultán tiene 11 hermanos, á saber: *Muley Mohammed*, Califa que fué de su padre y denominado *el tuerto*, *Muley Belquit*, *Muley Omar*, Gobernador de Fez, *Muley Yusef*, *Muley Ismâel*, *Muley el-Amín*, *Muley Abdelkáder*, *Muley el-Hassán*, *Muley Otmán*, *Muley Arafa* y *Muley Mohammed*.

Finalmente Muley Abdelâzíz tiene 5 tíos llamados: *Muley Ismâel*, *Muley Otmán*, *Muley el-Hassán*, *Muley Abdelâzíz* y *Muley Arafa*, de quien tanto se ocupó la prensa europea con ocasión de estar en Melilla al frente de la tropa regular marroquí, cuando los sucesos de 1,893-94.

Antes de dar por terminados estos APUNTES sobre las dinastías de Marruecos hemos juzgado que nuestros lectores verán con gusto la siguiente genealogía del actual Sultán Muley Abdelâzíz, tomada en parte de la importante historia árabe *Nozha el-hádi*.

Muley Abdelâzíz, hijo de—Muley el-Hassán, hijo de—Sidi Mohammed, hijo de—Muley Abderrahmán, hijo de—Muley el-Hixém, hijo de—Sidi Mohammed, hijo de—Muley Abdalah, hijo de—Muley Ismâel, hijo de—Muley ex-Xerif, hijo de—Muley Alí, hijo de—Muley Mohammed, hijo de—Muley Alí, hijo de—Muley Yusef, hijo de—Muley Alí ex-Xerif, hijo de—Muley el-Hassán, hijo de—Muley Mohammed, hijo de—Muley Hassán, hijo de—Muley Kásem, hijo de—Muley Mohammed, hijo de—Muley Abulkásem, hijo de—Muley el-Hassán, hijo de—Muley Abdalah, hijo de—Muley Arafa, hijo de—Muley el-Hassán, hijo de—Muley Abubecr, hijo de—Muley Alí, hijo de—Muley Hassán, hijo de—Muley Ahmed, hijo de—Muley Ismâel, hijo de—Muley Kásem, hijo de—Muley Mohammed, hijo de—Muley Abdalah el-Cámel, hijo de—Muley Hassán, hijo de—Muley el-Hassán, hijo de—Muley Alí ben-Abú Táleb y de Fátima, hija de Mahoma.

CONCLUSIÓN

HEMOS llegado al fin que nos propusimos, y que no era otro sino dar á conocer los hechos más culminantes del Imperio marroquí. Rogamos á nuestros lectores que disimulen todas las faltas y defectos que adviertan en nuestro libro en obsequio, al menos, de nuestra intención y deseo. Tiempo vendrá en que personas competentes no sólo escriban la historia del Magreb, si que también la filosofía de su historia, y nos daremos por muy satisfechos con que de algo puedan servirles nuestros modestísimos APUNTES.

El pueblo magrebino es uno de los pueblos que más tiene que estudiar, pues es uno de los más desconocidos de la tierra. Su estado actual es, con poca diferencia, el mismo que tenía cuando por primera vez aparece en la historia en tiempo de su rey Boco; su sistema político y social apenas si se diferencia del que tenía cuando este rey apresaba villana é infamemente á su yerno Yugurta para entregarlo á la ambiciosa Roma, que le dió cruel y horrible muerte; y por último sus límites son los mismos que cuando Boco quería ensancharlos conquistando la Numidia.

Las artes, las ciencias y la agricultura podemos decir que no existen en Marruecos; la industria es muy poca, y menos aún el comercio. El poder, la grandeza y adelantos de los moros en tiempo de los almoravides y almohades, y primeros sultanes de la dinastía merinida, desaparecieron de este país; hasta los intentos y propositos de Muley Solimán para hacer entrar á su pueblo en las vías de una regeneración social, el movimiento civilizador que principió á sentirse en Marruecos durante el mando de Sidi Mohammed ben-Abdalah en el siglo pasado, todo, todo desapareció como un relámpago, y es que el progreso no puede ser compatible con las torpes y absurdas creencias del mahometismo; los adelantos científicos y artísti-

cos de los magrebinos, lo mismo que los adelantos de todos los musulimes, no se alimentaban de la vida íntima del pueblo; es mas, no les eran originales estos adelantos sino que se los debían á la influencia cristiana. Por eso desde que los moros fueron arrojados por completo de España, y el Magreb se cerró á las influencias y miradas de la Europa, principió á caer en el estado de barbarie en que hoy se encuentra, y del que seguramente no se levantará ínterin no desaparezcan las carcomidas instituciones musulmicas. Es completamente inútil esperar la regeneración social de Marruecos continuando el actual estado de cosas.

Por otra parte, la administración de justicia en ese país es un nombre vacío, á no ser que por tal entendamos el modo bárbaro y cruel con que las autoridades imponen su despótica voluntad á sus administrados. No existe más ley religiosa, civil, ni militar que el capricho de los gobernantes, ni más código que el Alcorán, el cual, amén de los inmensos lunares é iniquidades que en sí contiene, es aplicado á los pueblos del Magreb según la arbitrariedad de los kadíes ó jueces.

Además, la forma con que las kabilas son gobernadas en nada favorece al bienestar de las mismas. Sabido es como los gobernadores que más *regalos* hacen al Sultán son los que obtienen primero los bajalatos más pingües y se conservan después por más tiempo en los mismos. Empero como el Estado no retribuye á estos empleados, ellos procuran de mil modos y maneras, pero nunca con justicia y equidad, enriquecerse. De aquí el continuo malestar de las tribus que sin interrupción luchan por librarse de los vejámenes, atropellos y exacciones de que son víctimas.

Por último, la soberanía del Sultán en el Imperio puede decirse que es nula, é ilusoria la autoridad que tiene sobre muchas tribus, como lo testifican las kabilas del Sús, del Rif, de Aazmúr, de Aait Sajmán, y aun la de Zaaír y otras. En las más la autoridad del Soberano sólo es acatada cuando éste ocupa el territorio de aquéllas con el ejército que siempre le acompaña, y aun entonces suele acontecer que los habitantes hu-

yen á puntos escabrosos, á los que no pueden llegar las balas de la artillería xerifiana.

Debido, pues, á estas causas y á otras más que sería largo referir se desarrollan rápidamente los sucesos en el Imperio marroquí; éste se halla en un estado de extraordinaria excitación, y nada tendrá de particular el que de un momento á otro, y cuando menos se piense ocurra algún conflicto de aquellos que cambian la faz y el modo de ser de los pueblos. De todos modos creemos como indubitable y lo afirmamos con toda la energía que presta el convencimiento, que Marruecos, hoy oprobio y baldón de la Europa, está llamado á desaparecer muy pronto del mapa de las naciones. Y en este caso ¿quién recogerá la herencia? ¿Cuál será la afortunada nación destinada por la Divina Providencia para regenerar al pueblo magrebino? Para contestar á esta pregunta nada mejor podemos hacer que trasladar las siguientes palabras que el Sr. Cánovas estampaba al terminar su libro tantas veces citado, y con las que estamos en un todo conformes. «Hay una ley histórica, dice, que hemos venido observando al través de los siglos, en el Magreb alacsa; la cual dice claro que el pueblo conquistador que llegue á dominar en una de las orillas del Estrecho de Gibraltar, antes de mucho tiempo dominará en la orilla opuesta. Esta ley no dejará de cumplirse. Y si no hay en España bastante valor ó bastante inteligencia para anteponerse á las otras naciones en el dominio de las fronteras playas, día ha de llegar en que sucumba nuestra independencia, y nuestra nacionalidad desaparezca quizá para no resucitar nunca. Ahí enfrente hay para nosotros una cuestión de vida ó muerte: no vale olvidarla, no vale volver los ojos á otra parte; el día de la resolución llegará, y si nosotros no atendemos á resolverla, otros se encargarán de ello de muy buena voluntad. En el Atlas está nuestra frontera natural; que no en el canal estrecho que junta el Mediterráneo con el Atlántico: es lección de la antigua Roma.» En efecto, colocada España en el confín de Europa solamente la separa del África un pequeño canal, que en muy pocas horas se cruza, y la historia nos enseña que este

canal ha servido de puente para que África pasase á Europa ó ésta pasase á África, y en todos tiempos ó España trabajaba por apoderarse de Berbería, ó Berbería pugnaba por echarse sobre España cual si tendiesen á ser una sola las dos naciones. Los romanos, señores de una y otra parte del Estrecho, depositaron el mando de ambas naciones en una sola persona. Apenas los vándalos fueron dueños de la parte meridional de la Península, pasaron el Estrecho en busca de sus confines naturales, y los mismos trabajaron por extender su poder allende el Estrecho. Vinieron las hordas musulmanas y no bien habían conquistado el litoral marroquí, cruzaron ese estrecho brazo de mar y el mísero estado en que se encontraba España les permitió dominar casi todo el antiguo reino de los godos. Finalmente, desde que Pelayo levantó el sagrado lábaro de la independencia en Asturias é Íñigo Arista en Aragón hasta que los Reyes Católicos enarbolaron la bandera de la Cruz sobre la Alhambra pasaron siete centurias, pero no la idea de la independencia. Ésta se arraigó más y más en el corazón de todo buen español, y como para que España fuera independiente precisaba dominar ambas costas del Estrecho, por eso los Reyes Católicos querían guerrear en África; no se lo consintió la muerte, pero Isabel lo mandó expresamente en su famoso testamento, y ese mismo encargo hizo D. Fernando á su nieto Carlos V. Un Ministro digno de tales reyes, el Franciscano Cisneros, conquistó á sus espensas á Orán, Carlos V y otros reyes de España pasearon sus armas triunfantes por el litoral africano. Hasta el clero lo comprendió también así, pues en los combates la Cruz santa precedía á nuestros soldados y los frailes iban al frente de las columnas que á un tiempo defendían la fe y la independencia de la patria. Si en este camino se detuvo España fué porque la Providencia quiso que por entonces salvase la civilización europea de la barbarie turca, la Iglesia Católica de la rebelión protestante y descubriese el nuevo mundo para civilizarlo trayéndolo al gremio del Catolicismo.

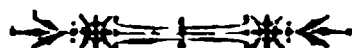
En suma, España es la nación llamada á regenerar á Marruecos, la que destina la Divina Providencia para llevar la

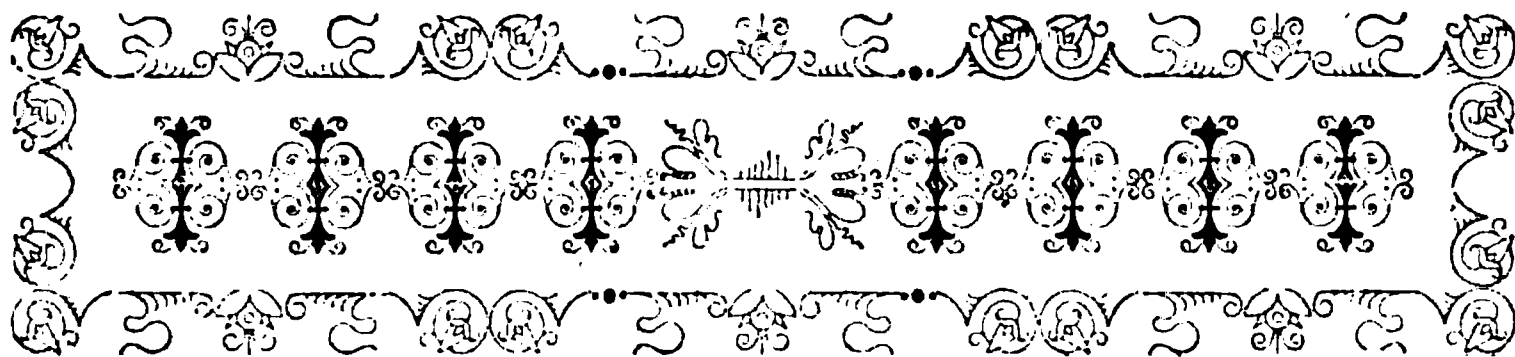
luz de la civilización cristiana á los fanáticos y embrutecidos magrebinos, y la que tiene el deber de cumplir el testamento de aquella heroína, gloria de toda nuestra nación y honor de Castilla, Isabel la Católica. Si España no ejecuta la cláusula de este testamento tal vez se vea castigada más de lo que ya está.

En épocas anteriores diremos otra vez, ocupada España en empresas más urgentes y de mayor interés para sí misma y para la Iglesia, no pudo cumplir esta empresa política, cristiana y civilizadora apoderándose de Marruecos; pero hoy ya no le queda otro campo para su actividad y para su gloria, y hasta nos atrevemos á decir para su resurrección é independencia, puesto que de no apoderarse España del Magreb, este Imperio caerá en manos de otra nación europea; la cual, por de pronto, encerrará nuestras posesiones de África en sus actuales límites imponiéndonos una barrera infranqueable que nos impida para siempre la extensión de nuestro territorio, y rompiendo nuestras esperanzas pondrá término á nuestros legítimos ideales. Esta misma nación no tardaría en considerar perjudicialísima á sus intereses nuestra dominación en los presidios, y con uno ú otro pretexto nos los arrebataría arrojándonos aquende el Estrecho, y entonces ¿qué sería de la independencia española?

Basten estas consideraciones para mover el ánimo de los hombres políticos que gobiernan en España y para avivar más y más el entusiasmo de los buenos españoles, amantes de su patria, y por ende de la africana empresa.

Al concluir nuestro humilde trabajo sobre la historia del Magreb, hacemos fervientes votos por la felicidad de aquel pueblo sumido en las tinieblas y sombras de la muerte, y pedimos á Dios que pronto se digne hacer brillar sobre él la civilizadora y vivificante luz del Evangelio. Nuestros votos y nuestros deseos son tanto más ardientes, cuanto que estamos muy satisfechos de la buena acogida y hospitalidad que en todas ocasiones nos dispensaron los marroquíes durante nuestra larga residencia en aquel Imperio.





APÉNDICE I

LAS MISIONES FRANCISCANAS EN MARRUECOS

Las Misiones católicas llevaron á cabo las más árduas empresas, y realizaron prodigios que forman una bella página de la historia moderna.» Estas palabras que nuestro inmortal Balmes escribió sobre las Misiones católicas en general, podemos nosotros aplicarlas á las que los hijos del Serafín de Asís han sostenido en el Imperio de Marruecos, casi desde la fundación de su Orden. Ellos han sabido mostrarse celosos de la honra de Dios y del bien de las almas, predicando el Evangelio á los que estaban sentados en las sombras de la muerte; se han mostrado caritativos con los infelices cristianos que los corsarios del Imperio hacían cautivos, consolándoles en sus desgracias y procurando su rescate; ellos consiguieron, á fuerza de heroicos sacrificios, la abolición de la esclavitud y la extinción del corso y de la piratería; se han mostrado amantes de las ciencias, estableciendo escuelas y colegios en el Imperio para la ilustración de la juventud; se han mostrado, en fin, celosos hasta del bien material de nuestra patria, sirviendo de Embajadores de los Gobiernos españoles para con los Sultanes de Marruecos y consiguiendo de éstos Tratados ventajosísimos para nuestra nación.

Habiendo sido esta en resumen la historia de los Misioneros Franciscanos en Marruecos, nadie debe extrañar que, además de lo que ya hemos expresado en varias partes de estos

APUNTES, digamos algunas palabras acerca del pasado, presente y porvenir de aquellas Misiones, sobre todo hoy que el Gobierno español parece que principia á fijar su atención en el Imperio marroquí, aunque, en nuestro juicio, no tanto cual debía.

I

FUNDADA la Orden de Menores en los primeros años del siglo XIII, bien pronto fué el África objeto de sus desvelos. La miserable situación de los desgraciados cautivos cristianos, que gemían en lóbregas mazmorras, y el deseo de propagar el Evangelio y con él las luces de la civilización cristiana, fueron las causas que impulsaron á S. Francisco de Asís á determinar pasar á Marruecos; empero una larga y penosa enfermedad que padeció en España le impidió llevar á efecto sus generosos deseos, y humillándose bajo las disposiciones de la Divina Providencia, que le reservaba para otras grandes empresas, dió vuelta para Italia (1).

Poco tiempo después, cuando el Santo Fundador, en alas de la fe iba á predicar el Evangelio á los secuaces del islamismo en el Oriente, destinó al Imperio marroquí á sus celosos hijos Fr. Berardo de Corbio, que por sus grandes conocimientos en el árabe fué nombrado Superior, y á sus compañeros Fr. Pedro de S. Geminiano, Fr. Otón, Fr. Adyuto y Fr. Acursio, todos italianos. Al pasar por España tuvieron la gloria de permanecer unos días en Sevilla predicando la fe de Jesucristo á sus habitantes musulmanes. Apenas pasaron el Estrecho de Gibraltar, marcharon directamente á la ciudad de Marruecos, donde fueron muy bien recibidos y hospedados en su propia casa por D. Pedro, Infante de Portugal, que allí se hallaba por discordias y desavenencias que tuvo con su hermano el Rey Alfonso II. Pronto los Misioneros fueron víctimas de su apostólico celo. Hallábanse el día 16 de Enero de 1,220 predi-

(1) *Storia universale delle Missioni Francescane* por el R. P. Fr. Marcelino da Civezza, t. 1, pág. 41.

cando la ley de Cristo en presencia del mismo Sultán, quien se irritó tanto al oír las convincentes pruebas que daban de la divinidad de nuestra sacrosanta religión, que olvidándose hasta del respeto que á sí mismo se debía, desenvainó su cimitarra y con ella cortó las cabezas de los cinco atletas de la fe. Los cristianos que entonces había en Marruecos recogieron sus preciosos cadáveres y los depositaron en la casa del Infante D. Pedro, quien habiéndose reconciliado poco después con su hermano y obtenida licencia del Sultán, los trasladó á Portugal, siendo honoríficamente enterrados en la iglesia de Santa Cruz de Coimbra, y canonizados por el Papa Sixto IV, Franciscano, en 1,481.

En el año 1,221 arribaron á Ceuta otros nuevos campeones de la fe, procedentes de la provincia de Calábria, en Italia, y se llamaban: Fr. Angel, Fr. Samuel, Fr. Dónulo, Fr. León, Fr. Nicolás, Fr. Ugolino y Fr. Daniel, que iba como Superior, y á la sazón era Ministro provincial de la citada provincia de Calabria. Estos siete ilustres Franciscanos no tardaron mucho en ser víctimas de su apostólico celo, y dieron heroicamente sus vidas en testimonio de la fe que predicaban, siendo degollados en 10 de Octubre de dicho año (1), por orden del Gobernador Arbaldo y arrastrados después sus venerables cuerpos por las calles y plazas de la ciudad. Las pocas reliquias de sus despedazados cadáveres que pudieron salvarse fueron adquiridas por los cristianos y honrosamente colocadas por un Sacerdote secular, un Religioso de Sto. Domingo y otro de S. Francisco, que residían en Ceuta. En aquella época había en esta ciudad un barrio separado de los demás, llamado *Alhóndiga* ó *Alfóndega*, y en él vivían los comerciantes genoveses, pisanos, franceses y portugueses, quienes tenían prohibición de entrar en la ciudad sin permiso del Gobernador. En este barrio se conservaron las reliquias de los Santos Mártires, hasta que hubo oportunidad de trasladarlas al convento de Santa María, en la ciudad de Marruecos, como cabeza y ma-

(1) *Wadding*. t. 2, ann. 1,221. Varios otros autores citados por el mismo Waddingo opinan que el martirio de estos Misioneros tuvo lugar el año 1,227.

dre de aquellas Misiones y en donde se conservaron con veneración hasta que años después, por devoción de los Reyes lusitanos, fueron trasladadas á aquel reino. El Sumo Pontífice León X inscribió sus nombres en el catálogo de los Santos el año 1,516.

Ni la muerte bárbara y cruel que los fanáticos hijos del islamismo dieron á estos doce mártires, ni los tormentos que hicieron sufrir á muchos más, de quienes la historia sólo nos ha conservado los nombrés, fueron causas bastante poderosas para hacer que los Religiosos franciscanos pensasen en abandonar la empresa. En el año 1,227 llegaron al Imperio marroquí nuevos Misioneros presididos por Fr. Agnelo, compañero del Seráfico Patriarca, con el carácter y facultades de Legado Apostólico, el cual fué electo Obispo de Marruecos en el año de 1,233, titulándose después Obispo de Fez y de Marruecos, según consta de unas Letras apostólicas del Papa Gregorio IX. Fué, por tanto, Fr. Agnelo el primer Obispo de Marruecos, y también el primero que sobre el sayal franciscano vistió las insignias episcopales.

El nuevo Obispo y sus compañeros habitaban el convento ó casa-misión de Santa María de Marruecos, que el Sultán de esta ciudad les había concedido el año anterior. El venerable prelado Fr. Agnelo, lleno de méritos y virtudes habiendo llegado á una edad avanzada, murió en 1,243, sucediéndole en el episcopado, en 1,246, Fr. Lope, á quien otros llaman Lupo Fernández Dain, aragonés y franciscano. El Sumo Pontífice Inocencio IV le nombró Obispo de Marruecos por sus Letras apostólicas dirigidas á todos los fieles residentes en aquel país, y que empiezan: *In eminenti specula*, dadas el año cuarto de su pontificado. Arribó Fr. Lope á aquel Imperio con varios compañeros, quienes, corriendo como él mil vicisitudes, lograron por último introducirse hasta en el interior del país y captarse la benevolencia de los mismos Sultanes, como se vió cuando el Emperador de Marruecos, hallándose en guerra con los habitantes de la ciudad de Fez, en la que se había levantado un nuevo pretendiente al trono magrebino, envió tres

compañeros de Fr. Lope para proponer la paz á los de Fez. Éstos aceptaron las proposiciones, y de tal suerte quedaron admirados al ver la pobreza, modestia y demás evangélicas virtudes de aquellos humildes embajadores, que les permitieron el que libremente predicaran la fe de Jesucristo y edificaran conventos en Fez y Mequinez, cuya ruinas se ven aún hoy, y las llaman los moros *casas de los sabios de los cristianos*.

Las ocupaciones de los Misioneros no se circunscribían á predicar la religión de Jesucristo á los musulmanes, sino que se dirigían principalmente á suministrar los auxilios espirituales á los muchos cautivos que había en el Imperio, y á los no pocos soldados que varios sultanes habían llevado consigo de España, ya para guardia de su persona, y ya para la defensa de sus Estados, los cuales ordinariamente ascendían á 500 jinetes, que además de estar bien retribuidos, tenían amplia libertad para vivir en su propia religión, y hasta edificaron una iglesia en la misma ciudad de Marruecos. D. Juan I de Castilla los hizo volver á España, concediéndoles muchos bienes y privilegios (1).

Las no pocas guerras habidas en el Imperio entre los almohades y merinidas fueron causa de que los Misioneros sufriesen tanto, y de que apenas quedase un Religioso en todo el Magreb. En el reinado de Mohammed ben-Uataz llegó á la ciudad de Fez el venerable P. Fr. Andrés de Espoleto, á quien Torres, en su *Historia de los Xerifes*, llama Fr. Martín de Espoleto; y allí hizo tales y tantos portentos, y obró tales milagros para probar la divinidad del Cristianismo, que la irritada y fanática plebe, atribuyéndolo todo á hechicerías, le hizo perecer á pedradas en Enero de 1,532, rubricando Fr. Andrés con su sangre las divinas verdades de nuestra santa religión.

Posteriormente, en el año 31 del siglo XVII, la provincia franciscana de S. Diego, en Andalucía, se encargó de proveer de personal á las Misiones; siendo los primeros que arribaron á aquellas inhospitalarias playas el B. Fr. Juan de Prado, con

(1) *Descripción del África*, por Mármol Carvajal, t. II, pág. 54.

sus dos compañeros Fr. Matías de S. Francisco y Fr. Ginés de Ocaña. No intentamos referir los crueles tormentos que el Sultán Muley el-Ualíd hizo padecer á estos tres benditos Misioneros, ni tampoco lo mucho que sufrieron todos sus sucesores en el apostolado de aquellas Misiones, pues, nos haríamos interminables; bástanos decir que muchos murieron en el tormento, y los que no fueron martirizados tuvieron que sufrir miles de privaciones é innumerables insultos por parte de los sultanes magrebinos, y, para decirlo en pocas palabras, la vida del Misionero en Marruecos era un continuo martirio, que duraba tanto como su existencia.

Sin embargo, los Misioneros no cejaban un instante en sus apostólicas tareas, y apenas moría uno de ellos, otro le sustituía en el desempeño de su Sagrado Ministerio, con especialidad en la asistencia de los infelices cautivos, que en inmundas y lóbregas mazmorras se veían aherrojados por la crueldad mahometana. Continuando los Religiosos de S. Francisco su evangélica misión llegaron á un tiempo en que su influencia tocó á su apogeo: sus virtudes y los beneficios que por todas partes prodigaban les grangearon inmensa importancia, y el Gobierno de España, comprendiendo las grandes ventajas que de las Misiones podía reportar, les dispensó una decidida protección. En tiempo del Sultán Sidi Mohammed fué tal la consideración y respeto que disfrutaban los Misioneros que en uno de los artículos que se ajustó posteriormente se decía: «que el ministerio y operaciones de los Misioneros lejos de causar disgustos á los marroquíes les habían sido siempre agradables y beneficiosas por sus conocimientos prácticos en la medicina, y por la humanidad con que habían contribuido á sus alivios». Es necesario confesar que los hombres de Estado que á la sazón gobernaban en la Península comprendían los intereses de la nación en lo que á Marruecos se refería. De acuerdo con esta política, los Misioneros fueron comisionados diferentes veces para llevar embajadas de los Reyes de España á los sultanes de Marruecos y vice-versa, y por muchos años fueron los únicos Representantes de nuestra patria en el

Imperio marroquí. Nadie, por lo tanto, extrañará que los Misioneros gozasen de franquicias y privilegios muy especiales, tanto por parte de los Gobiernos españoles, como de los soberanos de Marruecos (1).

II

CAMBIARON los tiempos más adelante, pero no por eso disminuyeron el fervor y celo de los Misioneros, ni el culto católico se resintió de un modo visible. Por el contrario; aun cuando los Religiosos quedaron por fin abandonados á sus propios recursos, cuidaron de sostener edificios donde el culto siguió prestándose con el mayor esplendor posible. No descuidaron tampoco la asistencia de los cautivos, ni el sostenimiento de hospitales, en donde los pobres y desvalidos encontraban siempre una mano protectora que caritativamente enjugaba sus lágrimas.

Como quiera que el Sultán de Marruecos, Muley Abdelkerím, había derribado el convento é iglesia que los Misioneros poseían en dicha ciudad, viéronse éstos precisados á reedificar ambos edificios, cuando poco después volvieron á la ciudad de Marruecos. Sin embargo, esta segunda obra fué de muy corta duración, pues hacia el año de 1,670 el intolerante Muley Erraxid, Sultán que era del Magreb y uno de los primeros de la actual dinastía de los Xerifes Filelis, la mandó destruir teniendo los Misioneros que abandonar su proyecto y desistir de la idea de habitar el convento por entonces.

Á pesar de tantas contrariedades, no desfallecieron los buenos Religiosos, y luchando contra las circunstancias, tan

(1) Omitimos por brevedad la relación de estos privilegios, pero su existencia se halla terminantemente reconocida en el artículo XII del tratado de paz entre España y Marruecos, que fué celebrado y firmado en la ciudad de Mequinez el día 1.º de Marzo de 1,799, no menos que en el artículo X del tratado de *Guad-Ras*, celebrado en Tetuán el 26 de Abril de 1,860. Los privilegios que los sultanes concedieron á los Misioneros se hallan originales en el Archivo de la Misión de Tánger, y nos consta que el actual Prefecto, M. R. P. Cervera, está haciendo un trabajo sobre los mismos con el fin de darlos á la estampa.

fatales para ellos, volvieron á edificar el convento de Fez por el año de 1,673, cuando el Sultán Muley Ismâel trasladó á esta ciudad todos los cautivos que tenía en la de Marruecos. Dicho convento estaba situado en la *Sagena*, ó sea en la cárcel que los cautivos cristianos tenían señalada. Algunos años más tarde se edificaron capillas en las ciudades de Tetuán y Mequinez, corte esta última de Muley Ismâel, en donde existían no pocos cautivos: de este modo extendían los Misioneros el benéfico influjo de la religión del Crucificado.

Indecibles tormentos tuvieron que sufrir los apostólicos obreros durante el reinado de Muley Ismâel, y sin embargo en este mismo reinado tenían dos templos en Mequinez, y cuatro capillas, dos de los franceses y de los portugueses las otras dos. Á la triste situación de los apostólicos obreros contribuyó no poco el haber quedado por este tiempo abandonados á sus propias fuerzas y escasos recursos, hasta que el último Monarca de la dinastía austriaca, Carlos II, queriendo favorecer el establecimiento de las Misiones, señaló generosamente á los Religiosos un situado de *dos mil doscientos veintiocho* pesos fuertes. En los primeros años del siglo pasado la situación y número de las iglesias y hospicios era el siguiente: había iglesias con hospicios de cristianos en Marruecos, Fez, Rabat el-Fath ó de Salé y en Tetuán, y dos templos en Mequinez, de los cuales uno era parroquia, é iglesia de la Misión el otro.

También en Mogador hubo iglesia ó capilla católica desde que se terminó la fundación de esta importante ciudad—1,760—hasta el año de 1,813. Varios ancianos moros y judíos, y aun algún cristiano, recuerdan perfectamente el sitio que ocupó la Misión, que es donde hoy vive el Cónsul español, y han declarado unánimes que en la iglesia se veía pintada la imagen de Cristo crucificado. Estas curiosas declaraciones obran en el Consulado español de Mogador, y una copia de ellas que tuvo á bien proporcionarnos el Representante de España, la archivamos en el de la Misión de la misma ciudad, en el cual se conservan también los antiguos libros parroquiales. En otras poblaciones de la costa, como Mazagán y Safi, hubo también

capilla al cuidado de los mismos Padres, y en Larache se conservó un convento años después de verse los españoles en la dura precisión de evacuar aquella plaza.

Por estos reducidos datos puede verse que desde el siglo XIII han existido en el Imperio marroquí las Misiones Franciscanas, más ó menos extendidas, con arreglo á las circunstancias más ó menos favorables. Por último, lo calamitoso de los tiempos obligó á los Misioneros á concretar su residencia á Tánger y Larache. De esta última se vieron también precisados á marchar por falta de personal y de recursos y permanecieron solamente en Tánger, cuyo convento fué fundado á últimos del siglo pasado, y desde allí visitaban con la posible frecuencia los puntos en que había alguna familia cristiana, con el objeto de administrar los Sacramentos y hacer menos penosa la situación de los pobres cristianos.

Cuando en España se suprimieron las Órdenes religiosas, la provincia de S. Diego no pudo ya mandar más personal á Marruecos; así fué que poco á poco la Misión fué extinguiéndose conforme iban bajando al sepulcro los pocos Misioneros existentes en 1,834. Debemos hacer constar que la primera vez que la Misión católica en Marruecos perdió gran parte de su importancia, fué cuando el Sultán Muley Solimán, en 1,816, dió libertad á todos los cautivos que había en sus Estados, aboliendo bajo terribles penas la cautividad, y prohibiendo al año siguiente el corso y la piratería. Este Sultán, tan superior á todos los de su raza, dejó de perseguir á los cristianos, y á muchos de éstos les confió los puestos más importantes de su Imperio. La otra ocasión en que las Misiones Franciscanas en Marruecos decayeron visiblemente fué cuando *España entró en las vías de la civilización*, y se suprimieron en ella las Órdenes religiosas, que si son las avanzadas del Catolicismo, son al mismo tiempo las que verdaderamente saben civilizar al mundo é ilustrar á los hombres.

Si la Misión católica de Marruecos no llegó á dejar de existir por completo á pesar de los heroicos esfuerzos y sacrificios que para conservarla hizo la Religión Franciscana, de-

bióse á uno de esos ocultos designios de la divina Providencia, que no conocemos sino por sus beneficiosos resultados. En 1,856, día 14 de Julio, se inauguró en la religiosa, importante y antiquísima ciudad de Priego—partido judicial de la provincia y obispado de Cuenca—un Colegio de Misioneros Franciscanos de la Observancia, con el objeto de poder enviar á Tierra Santa Religiosos que sostuvieran en aquel lejano país los derechos correspondientes á la corona de España. La iglesia de este convento es una verdadera joya del arte, y cada una de las muchas imágenes que hay en ella son de un mérito artístico inapreciable. El convento es hermoso, la posición topográfica que ocupa es inmejorable, su huerta es grande con multitud de olivos, viñas, árboles frutales y un inmenso bosque de pinos, robles, encinas y arbustos (1).

Poco tiempo después de fundado el Colegio de Priego, ó sea en Junio de 1,859, salieron de él varios Religiosos, Sacerdotes y Legos, con dirección á Marruecos, los cuales llegaron á Tánger el día 10 de Julio de dicho año, después de haber estado en Madrid, donde fueron recibidos por D.^a Isabel II, y de haber hecho una breve pero fructuosa misión á su paso por Orán. Como algunos meses después tuvo lugar la declaración de guerra entre España y el Imperio marroquí, los Misioneros se vieron obligados á dirigirse á Algeciras y de allí á Ceuta, en donde fueron destinados por Real Orden á los hospitales de sangre.

Nada debemos nosotros decir en elogio del R. P. Fr. José Antonio Sabaté, nombrado Superior de las Misiones católico-

(1) Por no ser el convento de Priego suficientemente capaz para contener el número de Religiosos que se deseaba, si había de llenar el fin para que se fundó, y por algunas otras razones, se trasladó la Comunidad, previa orden del Gobierno, en el año de 1,862 al que actualmente ocupa en la ciudad de Santiago de Galicia. Con esta traslación ganóse en el edificio, pero aun así no se conseguía cuanto personal necesitaban las Misiones. Manifestado esto al Gobierno español, autorizó y proporcionó los medios para que en Chipiona, provincia de Cádiz y Arzobispado de Sevilla, se abriese otro Colegio con el objeto de surtir de personal á las Misiones de Marruecos. Tanto éstas como los dos colegios de Santiago y Chipiona se hallan sostenidos con los fondos de la Obra Pía de Jerusalén, habiendo obtenido para ello expresa autorización de la Santa Sede.

franciscanas de Marruecos por la Sagrada Congregación *De Propaganda fide*, ni mencionaremos los importantes servicios prestados por sus compañeros. Todos los historiadores que se han ocupado en la descripción de la gloriosa campaña de África han hecho cumplida justicia al celo y caridad de los Misioneros, quienes, lo mismo en los hospitales de heridos que en los de coléricos, asistieron á nuestras tropas espiritual y corporalmente, á falta de practicantes. Los Misioneros fueron también los que bendijeron la iglesia de Nuestra Señora de las Victorias en Tetuán; acompañaron durante la campaña al ejército expedicionario, y pusieron el sello á sus buenas obras, siendo algunos de ellos víctimas de sus fervorosa solicitud; pues un Religioso Lego en Ceuta, el mismo P. Sabaté y otro Lego en Tetuán, sucumbieron atacados del cólera, que tantos y tan fatales estragos hizo en nuestro ejército.

Concluida la guerra que tanta gloria dió á nuestra patria, y que tanto la enalteció ante las Potencias europeas, la Misión quedó definitivamente establecida en Tánger y Tetuán, y autorizada, en virtud del Tratado de *Guad-Ras*, para establecerse en Fez, ó donde mejor pareciese, confirmándose, además, en el artículo X (1) del mismo Tratado todos los privilegios y exenciones que desde tiempos muy antiguos venían disfrutando los Misioneros.

III

CON verdadero placer y satisfacción llegamos á ocuparnos del estado actual de la Misión, pues ésta ha ido conquistando de nuevo su anterior terreno. Á pesar de no haber tenido lugar el establecimiento de la Misión en la ciudad de Fez no obstante los buenos deseos de los Misioneros y activas gestiones del Sr. Merry y Colom en el tiempo que fué Representante de España en Marruecos; sin embargo se han establecido seis casas más en algunas ciudades de la costa, se han construido

(1) Véase el Tratado de Paz, pág. 535, artículo 10.

iglesias en Tetuán, Casablanca, Safí, Mogador, estándose construyendo iglesia y casa nuevas en Mazagán y otra en Tánger (1). Efectivamente, en los años de 1,868 y 69 se fundaron tres misiones ó residencias de la costa, habiéndolas hoy en Tetuán, Tánger—residencia del Prefecto—, Casablanca, Mazagán y Mogador. Los demás puntos de la costa, Larache, Rabat y Safí, en donde viven bastantes cristianos, y hasta Alkázar-Quebir fueron atendidos por la Misión más inmediata, hasta que en el año 1,888 se fundó la Misión de Larache, la de Safí en 1,889 y la de Rabat en 1,891.

La Misión no se limita á conservar las iglesias, ni á sostener en ellas un culto que, lo decimos con satisfacción, podrían envidiar no pocas parroquias de España, sino que, siendo la Religión hermana y compañera de la ciencia, en todas las casas-misión hay escuelas *gratuitas*, no sólo para los niños y niñas católicas, sinó para los de otras religiones que gusten asistir. Todos los gastos del material de las escuelas, libros, papel, etc., etc., los sufraga la Misión, haciendo de maestros para los niños los mismos Religiosos; y para las niñas, paga la Misión maestras cristianas. Éstas y aquéllos instruyen á la juventud en las materias correspondientes á la primera enseñanza, con la ventaja de no tener que satisfacer los alumnos ni un solo céntimo. En Tánger, cuya población cristiana es bastante importante, sostiene la Misión un colegio de primera enseñanza en el que, gratuitamente también, se enseña además música, inglés, francés, árabe, latín y español. En el mes de Julio de cada año celébranse exámenes públicos. Los niños matriculados al principio del curso de 1,897 á 1,898 ascienden á 338, de los cuales son: españoles 303, ingleses 10, portugueses 6, fran-

(1) Haremos constar que la iglesia construída en 1,881 resulta muy reducida para la numerosa concurrencia de fieles en ciertos días del año; y para subsanar esa falta se adquirió por la Obra Pía en las afueras de la población un extenso terreno, para fabricar en él un templo más espacioso y desahogado y de mejores condiciones para las solemnidades del culto. Agregado al hospital español también se está habilitando una capilla bastante capaz para que en ella puedan cumplir sus deberes religiosos los habitantes de la Barriada de S. Francisco.

ceses 5, italianos 4, judíos 10. Para el desempeño de algunas asignaturas hay varios profesores europeos retribuidos por la Misión.

Para completar la educación cristiana en Tánger faltaba sólo proveer á la educación superior de las niñas, y esta falta se subsanó inaugurando otro colegio de niñas dirigido por diez religiosas españolas, pertenecientes á la V. O. Tercera de N. P. S. Francisco. Las niñas matriculadas al principio del curso de 1,897 á 1,898 ascienden á 273, de las cuales son: españolas 201, inglesas 14, francesas 6, portuguesas 4, italianas 2, austriacas 2, judías 44. En este colegio existen cinco clases; la de español, francés, inglés, música y costura; la clase de español, divídese en ocho secciones, la de francés é inglés en dos; la de música en una, y la de costura en seis, desde el sencillo zurcido hasta las más delicadas labores de adorno. En este colegio lo mismo que en el de niños hay todo el material necesario, los profesores y profesoras suficientes, gratuita en todo la enseñanza, y el idioma castellano del que exclusivamente se sirven todos los miembros de estos establecimientos.

Como la colonia española había aumentado mucho, el año 1,880 se habilitó en la ciudad una casa alquilada para hospital español; mas como era de todo punto insuficiente, el Gobierno español con fondos de la Obra Pía sufragó los gastos de un edificio para ese objeto, en terreno cedido gratuitamente por la Misión en las afueras de Tánger, que se inauguró en 25 de Noviembre de 1,888 y está asistido por las Hermanas Terciarias con grande celo y caridad.

También el año 1,888 se estableció por la Misión una imprenta hispano-arábica en la que se han publicado varias obras, y también un taller de encuadernación en el que se trabaja con notable perfección y esmero, siendo Religiosos los que desempeñan las tareas en dichas oficinas.

Cada misión ó residencia se compone de dos Sacerdotes, á excepción de Tánger, donde hay más, y dos ó más Religiosos Legos; los primeros se ocupan en las tareas propias de su sagrado ministerio, predicando, administrando los Santos Sacra-

mentos y cuidando de que el culto católico se practique del mejor modo posible en aquellos países; los Religiosos Legos desempeñan los asuntos materiales de la Misión y atienden á las escuelas, para lo cual se destinan Religiosos idóneos, algunos de los cuales tienen el título de maestros de primera enseñanza.

Gracias á los esfuerzos de los Misioneros, la antigua intolerancia de los musulmanes ha desaparecido en su mayor parte, hasta el punto de permitirse hoy el uso de las campanas, cuyo sonido tanto desagrade á los moros, cual podría hacerse en Europa; y si bien es cierto que no se practican algunas ceremonias exteriores con la solemnidad que se acostumbra en los países católicos, se ejecutan, sin embargo, con bastante libertad, sobre todo la administración del Sagrado Viático á los enfermos y los entierros. Á esta última ceremonia hemos notado muchas veces que los mahometanos asistían con recomendable respeto y compostura; y más de una vez al ir nosotros á administrar los Sacramentos y á dar sepultura eclesiástica á los cadáveres de los cristianos, hemos admirado el respeto de los moros, y hemos recordado con dolor las no pocas veces que en Europa ha sido insultado el Sacerdote que iba á cumplir tan santos y consoladores actos.

Lo que llevamos dicho sobre el respeto de los moros prueba el cambio que insensiblemente viene obrándose en sus costumbres y en sus sentimientos hacia los Misioneros. Muchas veces nos hemos preguntado la causa del respeto y consideración que los moros nos tienen á los pobres hijos de S. Francisco; y después de muchas preguntas que sobre el particular les hicimos durante nuestra larga estancia en aquellas Misiones, comprendimos que la pobreza y castidad observada por los humildes Misioneros eran las que hacían el que, no obstante la inmoralidad é increíble corrupción de los fanáticos musulmes, fuésemos respetados de unos hombres que, si no creían en nuestra Religión, admiraban nuestra vida, que es la antítesis de la suya. ¡Tal es la fuerza poderosa de la verdad y de la virtud!

Por lo demás, es innegable que la civilización va infiltrán-

dose en Marruecos, empero paulatinamente, y podríamos decir á muy lentos pasos, y hasta contra toda la voluntad de los moros. Pero es preciso tener en cuenta la posición del pueblo magrebino, que, ajeno á todo conocimiento científico y habituado á su tradicional fanatismo, unido al más estúpido fatalismo, encuentra en su mismo modo de ser obstáculos casi insuperables, que tal vez le impedirán por mucho tiempo el abrazar sinceramente el verdadero espíritu civilizador, hijo del Cristianismo. Además, el mahometano que trata de abrazar el Catolicismo sabe muy bien que no sólo es el blanco de las iras de su familia y amigos, sino que no faltarían pretextos para que la misma autoridad musulmana—á pesar de la tan decantada libertad de cultos decretada en las famosas conferencias de Madrid—le perseguiría, y había de concluir por espirar lleno de miseria en una lóbrega cárcel, ó morir á manos del verdugo, quien con gusto propio y del pueblo cortaría la cabeza á un *infel*. Así es que cuando se ha convertido al Catolicismo algún musulmán ó los Misioneros han recogido los muchos niños que abandonan sus desnaturalizados padres, han tenido que principiar los Franciscanos por poner á salvo á estas personas, enviándolas á España á costa de no pocos trabajos y mayores dispendios.

Mas á pesar de todo esto ¿quién no echa de ver la marcada diferencia que existe entre los mahometanos campesinos y los que habitan en los pueblos de la costa? Podría decirse que forman dos pueblos en todo diferentes; pues mientras aquéllos conservan vivas las preocupaciones de doce siglos, los otros, en contacto con los Misioneros, viendo de cerca lo que es y lo que significa la Religión cristiana, han depuesto mil equivocadas y absurdas ideas, y no se muestran insensibles á las mejoras que les sugiere la atenta é imparcial observación de nuestras costumbres.

IV

Si esto se verifica hoy, cuando el Imperio del Magreb comienza á despertar de su letargo y á ver los adelantos de la

Europa, por la continua comunicación que existe entre ésta y aquél, no podemos menos de esperar un porvenir más lisonjero, en el cual la Misión católico-española está llamada á desempeñar un importantísimo, si no el principal papel. Á la verdad, debiendo nuestra nación fijar en África sus miradas en una época más ó menos lejana, á nadie puede ocultarse que los Misioneros, llevando por armas la Cruz y el Evangelio, deberán formar la vanguardia del ejército que conquiste para la civilización cristiana ese vetusto Imperio, que desaparecería al menor esfuerzo, hallándose como se halla tan debilitado en su organismo político, social y militar.

Como quiera que la religión es la poderosa palanca que, removiendo todos los obstáculos, y allanando todas las dificultades predispone á las naciones para entrar de lleno en el camino de las mejoras morales y materiales, júzguese lo mucho que para llegar á este feliz resultado tendremos adelantado siendo los Misioneros conocidos en el país, y habiéndose captado las simpatías y aun el afecto de aquellos naturales. Bien penetrado estaba de estas ideas el eminente político Excmo. Sr. D. Francisco Merry y Colom, que por muchos años fué dignísimo Representante de España en Tánger, á quien con indecible satisfacción oímos más de una vez las siguientes palabras: *las actuales pequeñas capillas de la Misión serán con el tiempo las iglesias matrices y catedrales del país marroquí regenerado.*

Tal se presenta el porvenir de las Misiones en Marruecos; por tanto, los Gobiernos españoles que sean verdaderamente amantes de los intereses y glorias de la patria, deben prestar á los Misioneros todo el apoyo y protección que necesitan, en cuanto lo permitan las circunstancias; en la inteligencia de que esa protección nunca será estéril.

En honor de la verdad, debemos hacer constar que éste ha sido, generalmente, el juicio que las Misiones españolas de Marruecos han merecido á todos los Gobiernos que ha habido en España; pues á pesar de las continuas variaciones de la política, sobre todo en los últimos años, hemos visto con satisfac-

ción que cuantos partidos se han sucedido en el poder han convenido en la conservación de dichas Misiones, y les han proporcionado recursos, *aunque los puramente necesarios*, para subsistir en un país, en donde por el carácter especial de su instituto y por sus ocupaciones no pueden los Misioneros salir de la esfera intelectual y moral.

Hemos dicho que todos los Gobiernos han proporcionado á la Misión los recursos puramente necesarios para su subsistencia y nada más, porque es una verdad tan cierta como triste, que hay ciudades en la costa donde residen Misioneros, cuyas casas son verdaderos tugurios, y el local destinado para el culto apenas podrá contener la tercera parte de los católicos que allí residen. El Gobierno de S. M. presidido por el S. Cánovas del Castillo agregó la *Agencia de preces* á la Obra Pía de Jerusalén, y encargó este negociado al Excmo. Sr. D. Jacobo Prendergast en 31 de Octubre de 1,877. Desde esta fecha la Obra Pía ha atendido con bastante esmero á las Misiones marroquíes, y sufragó los gastos de la iglesia que el 2 de Octubre de 1,881 se inauguró en Tánger, cooperando también á la construcción de las demás iglesias y casas que se van construyendo.

De esperar es, pues, que el Gobierno mire con especial interés las Misiones de Marruecos, y que en su consecuencia les facilite los medios para tener al menos locales proporcionados al número de católicos residentes en los puntos donde ya se halla establecida la Misión, ó se establezca en lo sucesivo, puesto que hay ciudades donde los Misioneros, además de vivir en casas alquiladas que les duran cuanto quieren sus dueños, algunas son pobres viviendas que dicen poco en honor de España. Esperamos también que el Gobierno hará todo lo posible para aumentar su lustre y esplendor, recomendando á los Misioneros oficialmente, no sólo á las autoridades marroquíes, sino á todos los Cónsules, y sobre todo á los de naciones católicas, ya que éstos y todos los que profesan el Catolicismo están bajo la jurisdicción eclesiástica de los Misioneros Franciscanos españoles.

De esta suerte serían éstos más respetados de todos y se vería de algún modo recompensado el patriotismo de los Misioneros, quienes en más de una ocasión—sobre todo cuando hace unos treinta años estaba la Misión abandonada del Gobierno español—han sabido reusar la protección que otras naciones, por medio de sus Representantes en Tánger, les ofrecieron; y hasta llegaron á prometerles casas, templos, dineros y cuanto pudieran necesitar. Todo, pues, fué noblemente rechazado, y entonces como ahora siempre están los Misioneros dispuestos á probar que ante todo son españoles.

Los hombres políticos que conocen bien los intereses de España en Marruecos están tan convencidos de la importancia de nuestras Misiones, que no han podido menos de confesarlo más de una vez, y en testimonio de nuestro aserto nos permitimos trasladar lo que hace unos diez años decía *El Globo*, periódico nada afecto, en verdad, á los Frailes. «Los Franciscanos, decía, pertenecientes á la orden del gran Cisneros, establecidos en África, nos están prestando de muchos años acá un relevante servicio, el de mantener por sí solos nuestro recuerdo y nuestro escaso influjo. Casi abandonados por los Gobiernos, que se limitan á pagarles, y no de fondos propios, una mísera retribución, trabajan sin cesar en las escuelas, penetran en las ciudades imperiales, se entienden con los ministros del Sultán y son á un tiempo mismo intérpretes, diplomáticos y evangelizadores. Gracias á ellos, resuenan todavía de Tánger á Fez y de Tetuán á Mogador, la lengua y el nombre de España. Ellos sirven de intermediarios entre las embajadas marroquíes y nuestros gobernantes, y llegan con su humilde manto negro y su pie descalzo á donde nuestros resplandecientes ministros plenipotenciarios no hubieran llegado nunca. Urge, pues, darles apoyo, prescindiendo de esas necias preocupaciones que tan caras nos han salido en más de una ocasión á los liberales intransigentes. Francia, la impía, protege á sus misioneros; Inglaterra, la protestante, ayuda cuanto puede á los suyos, sin distinguir entre reformados y católicos. Medite el Gobierno sobre cuanto queda dicho.»

Con placer nos hubiéramos extendido algo más haciendo varias reflexiones sobre este asunto, de suyo tan interesante para todo español que comprenda lo mucho que de aquel país podía esperar España; pero á más de no permitirlo la índole de este escrito, creemos suficiente lo dicho para que nuestros lectores puedan por sí mismos deducir consecuencias y formar su opinión, que á fuer de imparcial é ilustrada, será favorable á la Misión Franciscana, que por su pasado, por su presente y aun más por su porvenir, se hace digna de la atención de los hombres sensatos y verdaderamente españoles.



DIFERENCIAS MAS NOTABLES QUE SE ENCUENTRAN ENTRE EL
ÁRABE LITERAL Ó CLÁSICO Y EL DIALECTO QUE HOY
SE HABLA EN MARRUECOS (1).

1.º Algunas letras del alfabeto arábigo no se pronuncian en Marruecos con el sonido que les corresponde, y otras se confunden entre sí.

2.º El sonido peculiar del *hámza* se suprime casi siempre.

3.º La letra *ha* muchas veces se omite en los afijos de la tercera persona, como *daru* (su casa de él) en lugar de *daruhu*, *dara* (su casa de ella) por *daruha* y *darum* (su casa de ellos) por *daruhum*.

4.º Tampoco se pronuncia la *tá merbúta*, si no le sigue afijo, vr. gr. *el-me-di-na* (la ciudad) por *el-me-di-na-tu*.

5.º Las mociones finales no se pronuncian vulgarmente como *el-bab* (la puerta) por *el-ba-bu* (2).

Tampoco se usa el *tanuin*. Así se dice: *bab* (puerta) en lugar de *ba-bum*, *ba-ban* ó *babin*; *kalb* (corazón) por *kalbum*. Su-

(1) Este trabajo lo debemos á la amabilidad del autor de los *Rudimentos* etc de que hemos hablado antes.

(2) No pronunciándose la vocal final, tampoco puede tener aplicación el signo *uazla*.

prímese también otras vocales al principio y en medio de dicción como se verá luego, núm. 7.º

6.º Sin exageración se puede asegurar que por lo menos la tercera parte de los vocablos usados en el dialecto marroquí no son de origen árabe, sino tomados de otras lenguas extrañas.

7.º Aún los mismos vocablos de origen puramente árabe rara vez se pronuncian con las mociones ó vocales que, según las reglas del árabe clásico, les corresponden. Ejemplos:

Vulgar.	Literal.	Significación.
<i>ueld</i>	— <i>ua-la-dun</i> (1)	—hijo.
<i>rdyel</i>	— <i>ra-chu-lun</i>	—hombre.
<i>m-dar-sa</i>	— <i>mad-ra-sa-tum</i>	—colegio, academia.
<i>m-tir-ka</i>	— <i>mit-ra-ka-tun</i>	—martillo.
<i>bar-da</i>	— <i>ba-ri-da-tun</i>	—fría (cosa).
<i>hat-bú</i>	— <i>ka-ta-ba-hu</i>	—lo escribió.
<i>kat-búh</i>	— <i>ka-ta-bú-hu</i>	—lo escribieron.
<i>iek-teb</i>	— <i>iak-tu-bu</i>	—escribirá.
<i>se-mad</i>	— <i>sa-mi-da</i> (2)	—escuchó.
<i>t-ket-bu-lu</i>	— <i>tak-tu-bu-hu-la-hu</i>	—se lo escribirás (á él).
<i>t-ket-bu-lum</i>	— <i>tak-tu-bu-hu-la-lum</i>	—se lo escribirás (á ellos).

(1) Divídense las voces en sílabas para que se noten mejor las diferencias.

(2) Para poder conjugar un verbo según las reglas del árabe *literal* ó *clásico*, es indispensable conocer la moción que lleva la segunda radical, así en pretérito como en futuro. Mas en árabe *vulgar* no se observan estas reglas. En Marruecos, la segunda radical del pretérito de los trílteros regulares siempre tiene el sonido de *a* ó *e*, y nunca el de *i*, *o*, *u*: la del futuro lleva, por regla general, la misma vocal del pretérito, rarísima vez, *o*, *u*, y nunca *i*: la del imperativo tiene siempre la misma vocal que la del futuro. Los marroquíes se apartan tanto de las reglas literales, que muchas veces pronuncian la segunda radical socunada, esto es, sin vocal, lo que jamás se verifica literalmente. Así dicen *ár-fét*, conoció (ella); *ár-fu*, conocieron; *nár-fu*, conoceremos; *tár-fu*, conoceréis, etc., en lugar de *darafet*, *áarafu*, *naárisu*, *taárisu*, *lit.* La misma irregularidad se observa en cuanto á la vocal de la primera radical. Ésta, según las reglas gramaticales, debe llevar *fathha* en pretérito y *socún* en futuro, y sin embargo en la conversación *vulgar* se usa muchas veces lo contrario, como *t-réc*, dejó, abandonó; *iter cu*, lo abandonará, en cuyos ejemplos se ve que la primera del pretérito lleva *socún* y la del futuro *fathha*. *Rudimentos* etc. pág. 181.

Vulgar.	Literal.	Significación.
<i>i-ter-yem</i>	<i>—iu-tar-chi-mu</i>	—interpretará.
<i>t-bed-del</i>	<i>—tu-bad-di-lu</i>	—cambiarás.
<i>m-bed-del</i>	<i>—mu-bad-da-lun</i>	—cambiado.
<i>mál-lem</i>	<i>—mu-dal-li-mun</i>	—maestro.
<i>m-sel-min</i>	<i>mus-li-mi-na</i>	—musulmanes.

8.º El número *dual* no se usa vulgarmente ni en los pronombres ni en los verbos, solo le admiten unos cuantos nombres sustantivos que expresan las medidas de tiempo, de longitud, de capacidad, ponderales y algunos otros. Estos duales usados no admiten la terminación *dní* que literalmente pertenece al nominativo, sino la oblicua en *ain* en todos los casos, como *dam* (año), dual *ámamain* (dos años) y no *ámamni*.

9.º Los pluralés regulares masculinos no tienen más que la terminación *in* para todos los casos y jamás admiten la terminación *un* ó *una* que caracteriza el nom. según las reglas gramaticales, como nom. (*vulgar*) *jaliátin* (sastres) por *jaliátuna*.

10. En el árabe vulgar no hay verdadera declinación, porque se suprimen las mociones finales, como queda dicho (núm. 5.º). Así es que *bab* (puerta) sirve vulgarmente para todos los casos, mientras que en árabe clásico *babun* es nominativo, *baban* acusativo y *babín* genitivo, dativo y hablativo.

11. En los adjetivos el plural masculino sirve también de ordinario para el femenino.

12. Son pocos los adjetivos que admiten la forma gramatical de los comparativos y superlativos, y aun esos pocos carecen de la forma femenina.

13. La forma típica del diminutivo no se observa con exactitud en la conversación vulgar.

14. En los pronombres personales así separados como afijos no se usa la 2.ª persona femenina de singular, ni la 2.ª y la 3.ª femeninas de plural.

15. El pronombre literal *al-la-di* (el cual, que), su femenino, su dual en distintos casos y su plural se reducen vulgarmente á una sola forma *di* ó *li* ó *el-li*.

16. La conjugación vulgar admite el género femenino

solo en la 3.^a persona de singular, siendo así que la conjugación literal lo admite en las segundas y terceras personas así de singular como de plural.

17. La 2.^a persona de plural en pretérito termina en *tu* en lugar de *tum*, y el preformante del futuro en 1.^a persona es *nun* en vez de un *alif*.

18. Una sola forma vulgar sirve para todos los futuros *indicativo, condicional, subjuntivo y enérgicos*, y esa forma tiene en plural la terminación *u*, desechando la *una* del literal.

19. La voz pasiva de los verbos usada en el idioma clásico, es completamente desconocida en el vulgar, excepto en el participio.

20. En algunas personas del pretérito del verbo sordo se desata el *texdid*, según las reglas literales; pero vulgarmente nunca se desata y se intercala un *yá* entre los afijos y la última radical, vr. gr. *xak-kit* (dudé) por *xa-kak-tu*.

21. El *uau* de los asimilados siempre se conserva en el futuro, siendo así que literalmente se pierde casi siempre. Se dice: *iuzal* (llegará) por *iazilu*.

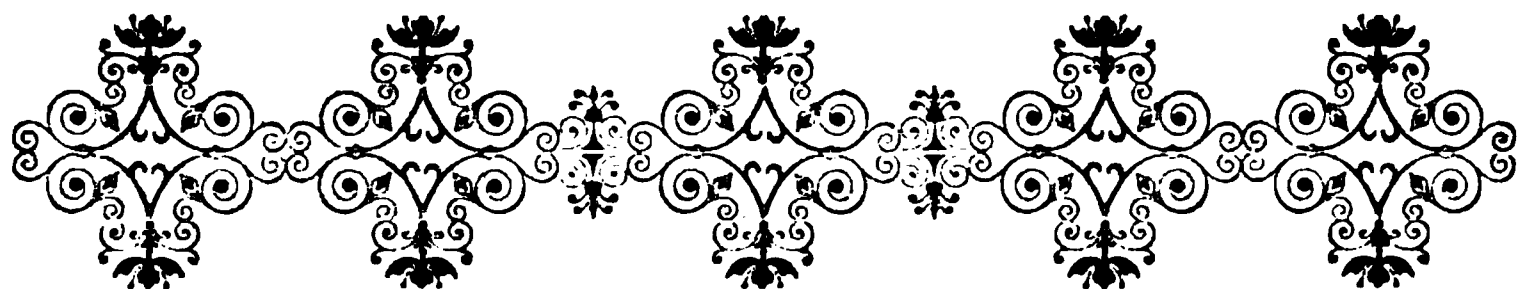
22. Los verbos defectivos *uau* se conjugan vulgarmente como los que terminan en *yá*, de suerte que jamás suena el *uau* ni en pretérito ni en futuro.

23. Los verbos hamzados en 3.^a radical se conjugan como si fuesen defectivos.

24. Aun en aquellos tiempos é inflexiones en que la conjugación vulgar se conforma con la gramatical en cuanto á las consonantes, se observa en aquella mucha diferencia en cuanto á las vocales, como se ve en los ejemplos puestos en el núm. 7.^o y en la nota correspondiente.

25 y último. Estas diferencias gramaticales y otras que por brevedad omitimos no solo se notan en el uso del vulgo ignorante, que en todos los países habla incorrectamente su idioma, sino también en el lenguaje familiar y corriente de los mismos alfaquies y gente culta, aunque éstos, cuando escriben, guardan las reglas de la lengua literal.





APÉNDICE II



EL COMERCIO EN MARRUECOS



REFERIDA la historia de las ciudades del Imperio marroquí y habiendo indicado en cada una de ellas los productos de su respectiva zona, así como también la industria de sus habitantes, no creemos estará demás el dar á nuestros lectores una idea, siquiera sea breve y sucinta de los principales artículos que se importan ó exportan por los ocho puertos habilitados para el comercio en toda la costa que el Imperio tiene en el Mediterráneo y Océano, cuyas ocho aduanas se hallan intervenidas por España y otras noticias referentes al movimiento mercantil en Marruecos. Tanto más propio nos parece este *Apéndice*, cuanto tenemos la profunda convicción de que en Marruecos nos aguarda un verdadero porvenir comercial, y opinamos que al Gobierno español le incumbe la grave obligación de estudiar medios para introducir primero y proteger después el comercio de nuestros artículos en el vasto campo de las plazas marroquíes, en donde podrá desplegarse nuestra actividad comercial con resultados prácticos y ventajosos.

Por desgracia vemos que el comercio español en la costa de Marruecos es poco importante y se halla en muy bajo lugar respecto al movimiento mercantil desarrollado á raíz de nuestra campaña de África y en virtud de nuestro tratado de comercio. Inglaterra primero, Francia después y en estos últimos años Alemania, son las naciones que mejor han sabido apro-

vecharse de las ventajas y concesiones de nuestro tratado, introduciendo sus mercancías en el Magreb y exportando los artículos que más convienen á sus plazas.

No nos es dado analizar las causas que motivan nuestra decadencia meroantil en Marruecos, así como tampoco podemos expresar las causas y motivos que nos hicieron perder la influencia adquirida á costa de miles de dispendios, y lo que es mucho más apreciable, ganada con la sangre de nuestros soldados.

Creemos, pues, que los medios para acrecentar nuestro comercio en el Imperio se hallan fuera del alcance privado, al menos en gran parte; por tanto al Gobierno español es á quien incumbe el deber de introducir nuestros géneros y productos en Marruecos, lo mismo que conseguir del Sultán la exportación de ciertos productos marroquíes, que convendrían á nuestros mercados.

Una cosa sin embargo debemos hacer constar, y es que merced á la iniciativa de la Compañía Trasatlántica española y á los viajes periódicos que hacen en la costa marroquí sus magníficos vapores, el comercio español ha tomado bastante incremento de algunos años á esta parte, y es de esperar que vaya en aumento tanto en la importación como en la exportación.

Los géneros é industrias importadas en Marruecos son; arroz, todo género de algodón y el mismo algodón en rama, azúcar-pilón, única que usan los moros, café, te verde, el sólo que se consume en el Magreb, cueros de buey, cochinilla, cemento, gorros encarnados, algarrobas, alumbre, drogas y especias, fósforos, harina, hierro y acero, maderas, paños, porcelana, cristalería, quincalla, tejidos de seda, velas de esperma, y vinos y espíritus.

Los exportados son; aceite de olivas y de argán, alfombras, alholva, almendra, alpiste, babuchas, bueyes, carne muerta y cazería, cera, cominos, crines, dátiles, esparto, esteras finas de junco, gallinas, goma, huesos, huevos, lana sucia y lavada, pieles de cabra y de cordero, plumas de avestruz, tafiletes y tejidos de palmitos.

En los años que son abundantes las cosechas, el Sultán, obligado por las exigencias de los Representantes extranjeros, suele conceder por espacio de seis meses la exportación de cereales, exceptuando siempre el trigo y cebada. Cuando continúan las mismas favorables circunstancias, ó los grandes temporales no han permitido embarcar los granos acopiados por los comerciantes, entonces S. M. Xerifiana prorroga este plazo. Habas, garbanzos y especialmente maíz son los productos que en dichos meses se extraen por todos los puertos marroquíes, y sobre todo por los de Casablanca, Mazagán y Safi, como pertenecientes á las más productivas provincias de Marruecos.

La siguiente estadística del comercio hispano-marroquí dará una idea del estado de nuestras relaciones comerciales en la actualidad, que desgraciadamente no son todo lo activas y fructíferas que fuera de desear, y han venido á empeorar en estos últimos días por la desastrosa guerra de los yanquis contra España.

ESTADÍSTICA DEL COMERCIO

Hispano-Marroquí

Puerto de Larache		Exportación	Oct. Nov. y Dic. 1,897.	
Mercancías Exportadas			Unidades	Ptas. Cénts.
Alpiste	kilos	10,670	1,384	»
Orégano	»	11,891	3,570	»
			4,954	»

Durante el 4.º trimestre no ha habido importación.

<u>Puerto de Rabat</u>	<u>Importación</u>	<u>Oct. y Nov. 1,897.</u>		
<u>Mercancías Importadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas.</u>	<u>Cénts.</u>
Lápidas de mármol	kilos	80	100	»
Medicamentos	»	10	55	»
Azulejos	»	940	250	»
			405	»

Durante estos dos meses no ha habido exportación.



<u>Puerto de Casablanca</u>	<u>Importación</u>	<u>Oct. Nov. y Dic. 1,897.</u>		
<u>Mercancías Importadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas.</u>	<u>Cénts.</u>
Sillas	kilos	30	75	»
Vermuth	»	270	210	»
Fideos	»	65	61	50
Vino	»	7,508	4,467	35
Cacahuetes	»	4,000	600	»
Aguardientes	»	51,790	23,055	»
Ladrillos	»	30,000	1,950	»
Sal	»	30,000	600	»
Varios	»	127	185	»
Licores	»	1,001	1,086	»
Baldosa	»	5,930	891	»
Arroz	»	200	100	»
Aceite	»	208	420	»
Ropa hecha	»	50	250	»
Efectivo			2,300	»
			36,250	85

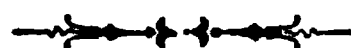
<u>Puerto de Casablanca</u>	<u>Exportación</u>	<u>Oct. Nov. y Dic. 1,897.</u>		
<u>Mercancías Exportadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas.</u>	<u>Cénts.</u>
Garbanzos	kilos	2.603,343	852,469	»
Habas	»	221,469	48,628	»

<u>Puerto de Casablanca</u>	<u>Exportación</u>	<u>Oct. Nov. Dic. 1,897.</u>		
<u>Mercancías Exportadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas.</u>	<u>Cénts.</u>
Géneros de lana	kilos	7,382	25,800	»
Huevos	»	852	1,000	»
Lentejas	»	2,000	400	»
Cueros vacunos	»	5,806	7,850	»
Zaleas peladas	»	89	150	»
Varios	»	20	50	»
Comino	»	1,500	1,250	»
			937,597	»



<u>Puerto de Mazagán</u>	<u>Importación</u>	<u>Oct. Nov. y Dic. 1,897.</u>		
<u>Mercancías Importadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas.</u>	<u>Cénts.</u>
Tejidos de algodón	kilos	230	3,000	»
Pasas	»	442	423	»
Vinos y aguardientes	»	3,587	1,919	»
Cochinilla	»	200	650	»
Carbón	»	30,000	900	»
Varios	»	800	1,820	»
Productos químicos	»	30	200	»
Castañas	»	100	15	»
Ferretería	»	50	250	»
Higos	»	750	380	»
Baldosas	»	2,165	380	»
Petróleo	»	1,740	464	»
Plátanos			35	»
Cigarros			100	»
Madera			3,450	»
Metálico efectivo			57,000	»
			70,986	»

<u>Puerto de Mazagán</u>	<u>Exportación</u>	<u>Oct. Nov. y Dic. 1,897.</u>	
<u>Mercancías Exportadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas. Cént.</u>
Habas	kilos	385,755	78,054 »
Garbanzos	»	82,399	21,436 50
Alpiste	»	14,750	3,810 »
Huevos	»	6,350	3,821 »
Maíz	»	13,756	2,751 »
Pieles	»	1,804	2,331 »
Tripas secas	»	3,905	20,825 »
Metálico			68,475 »
			<hr/>
			201,503 50



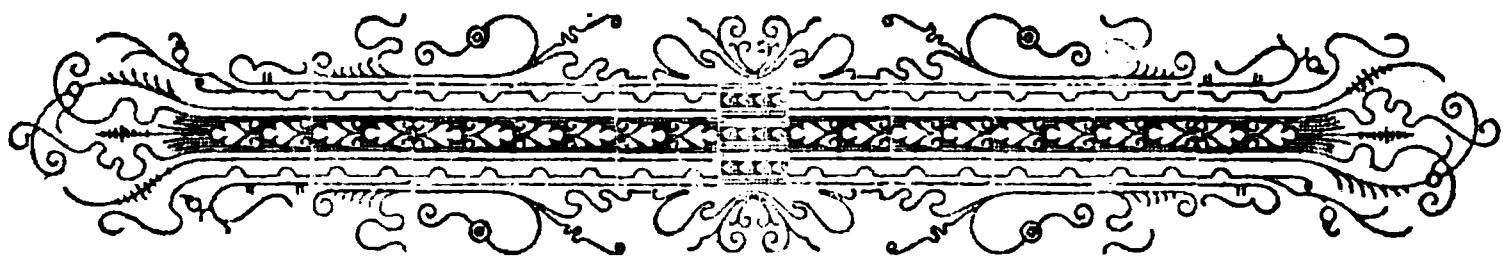
<u>Puerto de Safí</u>	<u>Exportación</u>	<u>Nov. 1,897.</u>	
<u>Mercancías Exportadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas. Cént.</u>
Habas	kilos	151,090	32,094 »
Garbanzos	»	19,800	7,920 »
			<hr/>
			40,014 »

No ha habido importación durante este mes.



<u>Puerto del Peñón de la Gomera</u>	<u>Exportación</u>	<u>Nov. y Dic. 1,897.</u>	
<u>Mercancías Exportadas</u>		<u>Unidades</u>	<u>Ptas. Cént.</u>
Pieles sin curtir	kilos	130	208 »
Pipería devuelta	»	581	197 74
			<hr/>
			405 74





APÉNDICE III



BIBLIOGRAFÍA HISTÓRICA DE MARRUECOS



EMOS creído conveniente y hasta cierto punto necesario dar á nuestros lectores una idea, siquiera sea por demás sucinta, de las principales obras que sobre Marruecos se han escrito. Hay algunas desconocidas para nosotros, empero las que vamos á reseñar son las que han llegado á nuestra noticia después de no poca diligencia para adquirirlas. No es fácil á la verdad la adquisición de obras de esta clase, siendo muchas de ellas de notable antigüedad, y que por esta y otras causas sólo podrán encontrarse en copiosas bibliotecas, que estamos muy lejos de tener á nuestra disposición. Mas como quiera que al hacer esta reseña no dudamos prestar un servicio, siquiera éste sea pequeño, á los amantes de curiosidades históricas, por eso no hemos vacilado ante ningún sacrificio, y hemós procurado realizar nuestro propósito, el cual no es otro que ofrecer á nuestros lectores datos suficientes para que puedan consultar las obras que citamos. En ellas hallarán detalles interesantes, mediante los cuales podrán formar cabal juicio, ya sobre acontecimientos, que no por ser ciertos dejan de ser ignorados, ya sobre otros no tan universalmente admitidos, y que por lo tanto son apreciados según el criterio de los diferentes escritores, sin carecer por eso de reconocida importancia.

Para completar nuestro pensamiento y llenar mejor el objeto del presente trabajo, no nos limitamos á citar los autores, ó á enumerar las obras; nos ha parecido indispensable

acompañarlas de un reducido juicio crítico, que dará á conocer la utilidad relativa de cada una de ellas. Es deber nuestro consignar que no son estos datos fruto exclusivo de nuestros desvelos; antes, queriendo adjudicar á cada uno lo suyo cumplos manifestar, que nos han servido de mucho los escritos de *Graberg de Homso*, autor digno de todo encomio por su vasto saber, autoridad y razonado modo de pensar sobre las cosas y obras que se han escrito referentes á Marruecos.

Dividiremos este apéndice en dos párrafos: en el primero pondremos las obras de autores mahometanos, y las de los cristianos en el segundo, pero nada diremos de las obras más recientes por estar en manos de todos, ó ser fácil su adquisición.

I

A pesar de ser muy considerable el número de obras que se han escrito sobre la historia de este país, ya en árabe, ya en otros idiomas europeos, sólo un autor merece, á nuestro juicio, el título de historiador de Marruecos. Es éste *Abú Mohammed Abdesselám ben-Abdel-Halim el-Gharnati*, natural de Granada, el cual vivió hacia el año de 726 de la hégira—1,326 de J. C.—Su obra tiene por título, «Libro familiar en el jardín delicioso de las hojas;» pero su título ordinario es *Quitab el-kartás es-saghuir*; en él se refiere minuciosamente la historia de los reyes de la Mauritania, de las dinastías árabes del África y de los pueblos y ciudades fundados por ellos desde el año 192 de la hégira—807 de J. C.—hasta los primeros años del siglo XIV de la era cristiana. Esta historia está muy bien escrita, sobre todo cuando trata de las guerras que los moros tenían en España. De esta obra se publicó á fines del siglo pasado una traducción en alemán, hecha por M. Francisco de Dombay. Muchas bibliotecas europeas poseen copias manuscritas del original: la que hay en el Escorial tiene la fecha de 1,469.

El mismo *Abú Mohammed* escribió otro libro con el título de *Rudh el-Kartas*. Esta historia, que refiere los sucesos de los

moros en España y Marruecos durante cinco siglos y medio, en cuyo tiempo se sucedieron cinco dinastías, y cuarenta y ocho emires en los tronos de Fez y Marruecos, ha sido traducida en parte por algunos sabios europeos, pero la traducción más completa es la francesa, publicada en París en 1,860, por Mr. A. de Beaumier, de la cual nos hemos servido nosotros. Otros opinan que el autor de esta obra es *Ben Abi Zer* natural de la ciudad de Marruecos.

Uali-ed-Din Abú Zeid Abderrahmán, que nació en Túnez en 732 de la hégira—1,332 de J. C.—escribió una historia bajo el título de «*Quitab el-ibarna Diuan el-mobtadá u-al-Khabar*,» ó sea: Libro de los ejemplos instructivos, y recuerdos de los sucesos antiguos.» En esta historia se refieren minuciosamente los hechos de los beréberes, de sus diferentes tribus y de las dinastías que se han sucedido en el África septentrional. Este libro goza entre los moros de tanta fama como el *Rudh el-Kartas*, y la mezquita principal de Tánger posee un manuscrito de esta historia, sumamente elegante y correcto.

Abú Abdalah Iben-Batuta, nació en Tánger el 703 de la hégira—1,303 de J. C.—y á la edad de 22 años salió de su país natal para recorrer durante otros 30, no sólo los países musulmanes del África, sino también el Asia y la Europa, escribiendo después su libro titulado *Quitab rahli-fi-l-beladi*, ó «Libro de los viajeros de los países.» Este libro, casi desconocido en Europa, contiene noticias sumamente interesantes sobre muchas cosas del Magreb.

El *Xiéj Abú Hamid Iben-Abier-Rabla* escribió también el «Libro de elección de las principales maravillas del país,» que existe en la colección oriental de Gotha, y contiene detalles importantes sobre Ceuta y Tánger. El autor, natural de Granada, vivió en el siglo XV de nuestra era.

León de Granada, conocido vulgarmente por *León el Africano*, cuyo verdadero nombre es *Hassán Iben-Mohammed*, nació en Granada en 1,491, y viajó por África hasta 1,520, concluyendo su obra *Descripción del África* en 1,526 en Roma. Esta obra es muy curiosa y estimada, como escrita por un

hombre muy instruído, y qué además ocupó en su país muy distinguido rango. Según dice *Brun*, León escribió su obra en árabe, traduciéndola él mismo al italiano, y Juan Florián al latín. La mejor traducción de esta obra es la de Lersbach, en alemán, impresa en la ciudad de Heilbronn á principios de este siglo.

Hay, además, algunas historias de ciudades particulares escritas en árabe, como la de Marruecos, cuyo autor es *Abdalah el-Marrácxii*. Esta historia y el libro del mismo autor titulado *Quitab ul Moa-geb fi Akhbari el-Magreb*, que se halla en la biblioteca de Fez, son de los mejores clásicos de Marruecos. La historia y descripción de la ciudad de Fez por *Iben Abdelquerím*, la de Tarudánt por *Ibrahim ben-Seifschah*, muerto en 599 de la hégira—1,202 de J. C.—y la de Ceuta por *Aiad ben-Musa*, que murió en 344—956 de J. C.—son muy útiles para el conocimiento de la historia de estas ciudades.

II

LIVIO Sanuto, veneciano, publicó en 1,588 una *Geografía del África*, con doce cartas geográficas. Esta obra es verdaderamente magnífica, rara y curiosa: en ella copia el autor muchas veces á León Africano.

Luis del Mármol Carvajal, nacido en Granada, y que muy joven aún asistió al sitio de Túnez en 1,535, pasó veintidós años en África, dos de ellos cautivo en Marruecos, Tarudánt, Fez y Tremecén. Su *Descripción general del África* publicada en 4 vols. en folio, ha sido siempre muy estimada, y apenas se hallan ejemplares de su primera edición, cuyos dos primeros tomos se imprimieron en Granada, y los otros dos en Málaga, de 1,573 á 1,600.

Juan Bautista Gramaye, natural de Anvers, habiendo sido hecho prisionero por los berberiscos, se vió precisado á recorrer una parte del África, y después escribió su obra titulada *Africæ illustratæ libri X, in quibus Barbaria gentesque ejus ut olim et nunc describuntur*, impresa en Tours el año 1,622 y

en Lovaina el 1,625. Contiene esta obra noticias muy interesantes, pero refiere el autor algunas tradiciones fabulosas como hechos históricos.

Pedro Dan, muerto en 1,649, publicó en 1,637 una *Historia de la Berbería y sus Corsarios*, cuya obra fué reimpressa y aumentada en 1,649, y contiene cosas de gran interés sobre el *Magreb el-Aksa*.

Fr. Mattas de S. Francisco, Religioso franciscano, publicó en Madrid el año 1,643 la *Relación del viage que hizo á Marruecos el P. Juan de Prado*. En esta relación se dan curiosos detalles sobre los trabajos de los Misioneros y sobre el estado aflictivo de los cristianos cautivos.

Lancelot Addisson, capellán de la guarnición inglesa en Tánger, escribió durante su permanencia en dicha ciudad dos obras bastante apreciables: *La Berbería occidental*, impresa en Londres el 1,674 y *Estado presente de los judíos*, publicada un año después.

Francisco Pidou, Embajador extraordinario de Luis XIV en Marruecos, escribió una relación de este Imperio titulada: *Estado presente del Imperio de Marruecos*, París, 1,695. Esta relación es notable por la exactitud con que el autor refiere las costumbres, gobierno, religión y política del país.

Fr. Francisco de S. Juan del Puerto, de la Orden de S. Francisco, Vice-Prefecto de las Misiones Católico-Españolas en Marruecos, publicó en Sevilla en el año 1,708 su *Misión historial de Marruecos*. El libro primero de esta historia lo dedica el autor á explicar la posición geográfica del Imperio, á dar una idea sucinta de Mahoma, de los usos, costumbres, ayunos, entierros etc. de los moros, en todo lo cual está muy exacto, gracias á los muchos años que residió en Marruecos. En el libro segundo y siguientes hasta el fin, refiere minuciosamente el origen de la Iglesia cristiana de Marruecos, los trabajos y martirios, ya de los Misioneros, ya también de los cautivos, así como las vicisitudes é influencia de los primeros, y concluye expresando las facultades Apostólicas que tiene la Misión, y el estado en que quedaba en el año de 1,704. Esta obra y la del

P. Fr. Matías son las que más datos nos han proporcionado entre otros muchos documentos inéditos que llegaron á nuestro poder para publicar la historia de nuestras Misiones en Marruecos, el año 1,896, bajo el título de *Apostolado Seráfico en Marruecos*, y que varias veces nos hemos visto precisados á citar en esta tercera edición.

Juan Braithwaite, publicó el diario de Juan Russel, Embajador del rey de Inglaterra en la corte de Muley Ismâel, en los años de 1,727 y 28. Las observaciones de este autor son interesantes y exactas.

Tomás James, Coronel de artillería, dió á luz en Londres en el año 1,771, en dos vols. en folio su *Historia del Estrecho de Hércules ó de Gibraltar*, en la que se encuentran noticias muy buenas sobre Tánger, Tetuán y otros puntos de Marruecos.

Luis de Chenier, Cónsul de Francia en Safí y después en Salé, escribió y publicó en París en 1,787 sus *Recuerdos históricos sobre los moros*, y la *Historia del Imperio de Marruecos*, 3 vols. en 8.º Escrita esta obra en un estilo puro y elegante, ofrece, además, preciosos detalles sobre el comercio, costumbres y gobierno del país. Sus observaciones locales y etnográficas sobre Marruecos son muy juiciosas y de mucha exactitud.

Enrique Haringman, Embajador holandés en la corte de Marruecos por el año 1,788, publicó en La Haya quince años después su *Diario*, y contiene excelentes detalles etnográficos y muchas noticias acerca del país. Sus observaciones locales son tanto más interesantes, cuanto que el objeto del autor, distinguido oficial de marina, era únicamente el adquirir conocimientos de este Imperio.

Olof Agrell, Cónsul general de Suecia y Noruega en Tánger, publicó en 1,797 una obra titulada *Cartas sobre Marruecos*. Es muy exacto el autor, sobre todo al referir los usos, carácter y genio de los moros, y en el resumen de la historia antigua y moderna de la Mauritania, que añadió al segundo tomo de la obra, publicado en 1,807.

Guillermo Lemprière, médico inglés, hizo un viaje desde Tánger á Tarudánt en los años 1,789 y 90, publicando su *Dia-*

rio el año siguiente. El principal mérito de esta obra consiste, en que da á conocer el interior del harém del emperador Sidi Mohammed, y las costumbres y estado doméstico de sus mujeres. Lemprière ha sido el primer europeo instruido, que habiendo llegado hasta el interior del harém de varios príncipes moros, ha podido darnos noticias exactas de ellos. No carecen de mérito las noticias locales y etnográficas que sobre el país se hallan en su *Viaje*.

Francisco Ségur, Capitán austriaco, habiendo renegado del Catolicismo, gozó de muy buena posición en la corte de Marruecos desde 1,786 hasta 1,794. Habiendo conseguido salir de este Imperio, se dirigió á Cádiz, en donde volvió á éntar en el gremio de la Iglesia Católica, escribiendo después un *Compendio de la vida de Muley Iazíd Emperador de Marruecos*. Este folleto contiene hechos muy interesantes sobre el reinado de este déspota sanguinario. Refiere Graberg de Hemso haber hallado él mismo en Mogador un manuscrito autógrafo de este renegado, con el título de, *Estado de la corte imperial de Marruecos, con las fuerzas terrestres y marítimas para el año 1,788*. M. Agrell publicó en el primer tomo de su obra *Cartas sobre Marruecos*, un extracto de esta especie de almanaque de estado de la corte marroquí.

Santiago Curtis, médico de la Embajada inglesa en Marruecos en 1,801, publicó dos años después la *Relación de su viaje*, en la que nos ofrece una descripción de la ciudad de Fez, que no carece de interés, si se exceptúa lo que dice respecto á la población, que hace ascender á 800,000 almas, de las que, añade, hay 121,452 hombres en estado de tomar las armas.

Santiago Grey-Jackson, comerciante inglés en Mogador, publicó en Londres en 1,809 su *Relación del Imperio de Marruecos y del distrito del Sús*. Á pesar de los muchos y pomposos títulos que el autor se otorga á sí mismo, su obra nada ofrece de importante, y aun las noticias que en ella nos da sobre el comercio, tendrían entonces algún mérito, pero hoy son por lo menos ridículas. Es indudablemente un absurdo lo que dice de haber visto en los *registros del Gobierno* que los Estados de Mu-

ley Solimán tenían una población de quince millones de almas.

Domingo Bddia y Lebllich, General español, conocido en el mundo científico bajo el pseudónimo de *Alí Bey el-Abbási ben-Otmán*, nació en Barcelona el 1.º de Abril de 1,767. Comisionado por el Gobierno español para hacer un viaje científico—después el mismo Gobierno creyó conveniente que lo cambiara en político—á los países interiores del África, y llevado á cabo con la mayor abnegación y muchos trabajos publicó en 1,814 sus *Viajes* en tres vols., de los que el primero contiene la relación del Imperio de Marruecos. Alí Bey es digno de elogio por su talento, por la perseverancia en llevar á debido efecto el plan que se había propuesto, y por haber enriquecido la etnografía árabe con muchas noticias desconocidas antes de él. Sus hipótesis sobre la antigua Atlántida y de un mar mediterráneo en el centro del África son dignas del estudio de los sabios, y podrán muy bien tener algún fundamento de verdad.

Además, las noticias que Alí Bey nos da en su obra son muy juiciosas y exactas, como dadas por un hombre de vastos conocimientos científicos, y que tenía medios suficientes para poder informarse por sí mismo, pues ninguno mejor que él pudo observar las leyes, usos, costumbres, religión y política de los moros, habiendo permanecido entre ellos bastante tiempo como príncipe de los Abbásidas. Así es que sus obras son muy estimadas de todos.

Santiago Riley, Capitán de un buque americano que en 1,803 varó en la costa de Wadelim, en el Sáhara, imprimió en Nueva-York el 1,817 una obra, en la que da noticias bastante notables sobre la parte de Marruecos que recorrió. La *Relación de sus viajes* es muy digna de la atención de los hombres sabios, y sobre todo de los amigos ó aficionados á la geografía africana, por los excelentes conocimientos que contiene del Sáhara, y en especial de Timbuctú y de otras partes del Sudán. Aparte de muchas consejas y varias noticias falsas, como las que se refieren al Misionero Fr. Juan Tinaones, contiene esta relación un extracto de diferentes viajes que á dichos países hizo un árabe del desierto, llamado *Sidi Hamet*, de la tribu

de los *beni-Sebad*—hijos del León—con el cual estuvo el Capitán Riley algún tiempo cautivo.

Luis María do Couto de Alburquerque, publicó en Lisboa el 1,864 la *Historia de la Plaza de Mazagán*. Esta obra es muy interesante por referir minuciosamente el origen y vicisitudes de dicha plaza hasta el día en que los portugueses la abandonaron.

D. José María de Murga (a) «El Hach Mohammed el-Bagdady», publicó en Bilbao—1,868—sus *Recuerdos marroquíes*; libro en extremo curioso, del cual nos hemos valido diferentes veces al escribir estos APUNTES, y muy especialmente al describir la batalla de Alkázar-Quebir. En este libro se ocupa el autor de las siguientes materias: *Los renegados.—Origen de los Xerifes.—Batalla de Alkázar.—Contrastes entre españoles y berberiscos.—Los Beni Chifa.—Apuntes sobre las razas que habitan en Marruecos.—Moros.—Árabes.—Beréberes.—Negros y judíos.—Máximas evangélicas.—La ley del talión.*

El Sr. Murga, que abandonando las grandes comodidades con que le brindaba su posición social, quiso pasar entre los berberiscos largas temporadas disfrazado con el traje moruno, mezclado y confundido con los renegados, hace casi siempre en su obra muy oportunas y acertadas observaciones sobre todas las materias que trata, y manifiesta bien claramente el espíritu investigador, observador y curioso que le guiaba en sus viajes; es de lamentar, que las ideas y apreciaciones expresadas por el Sr. Murga en su libro, no estén siempre en armonía con las prescripciones de la moral católica.

El distinguido y reputado escritor D. Cesáreo Fernández Duro publicó en 1,877 una interesante y bien escrita biografía del Sr. Murga, en la cual se dan á conocer algunos de los muchos y curiosos apuntes que el *Bagdady* había reunido en su última expedición á Marruecos, con los que pensaba hacer una segunda edición de su libro.

Además de estas obras se han publicado otras muchas del mismo género: sólo haremos mención de las de D. Diego de Torres, de las del renegado inglés Guillermo Waitly y la de Mr. Godard publicada en 1,860.

III

SOBRE el dialecto árabe que se habla en el Magreb ha sido muy poco lo que se ha escrito, siendo el primero que dió algunas nociones de él Jorge Host en su *Relación sobre Marruecos*, que salió á luz en Copenhague el 1,779.

En el año de 1,800 publicó en Viena Francisco de Dombay su *Grammatica linguæ mauro-arabicæ juxta vernaculi idiomatis usum*. Este libro es sumamente reducido, pues solo consta de 40 páginas con un pequeño vocabulario de 84, no teniendo, por otra parte, mucha exactitud en la pronunciación figurada.

El Rey Carlos IV de España mandó por una Real Orden firmada en Diciembre de 1,798, que pasaran á Marruecos el R. P. Patricio de la Torre, D. Manuel Bacas Merino y D. Juan de Arce y Moris, con el objeto de estudiar el dialecto magrebino y recoger los materiales necesarios para formar un Diccionario, ó al menos para poner en disposición de publicarse con caracteres árabes el famoso Diccionario de Fr. Pedro de Alcalá, impreso en Granada en 1,505 con el título de *Vocabulista castellano árábigo*.

En efecto, pasaron al Magreb aquellos tres ilustrados varones según Graberg de Hemso en 1,802, y estableciéndose ya en Tánger, ya en Mequinez, en Fez ó en Marruecos, llevaron á cabo su comisión reuniendo un gran número de palabras y frases del dialecto vulgar magrebino, dando por resultado de su trabajo la publicación de las dos obras siguientes: *Vocabulista castellano árábigo compuesto y declarado en letra y lengua castellana por el M. R. P. Fr. Pedro de Alcalá del Orden de S. Jerónimo, corregido, aumentado y puesto en caracteres árabigos por el M. R. P. Fr. Patricio de la Torre, de la misma Orden, bibliotecario y catedrático de la lengua árábigo-erudita en el Real Monasterio de S. Lorenzo del Escorial*. Esta obra se imprimió en Madrid en los primeros años del presente siglo; pero es conocida de pocos por haberse inutilizado sus ejemplares, y sólo conocemos el que se conserva en la Real biblioteca del

Escorial y llega hasta el vocablo *Ofrecimiento*, por lo cual dudamos si llegó á terminarse su impresión. El manuscrito original se conserva también en dicha Real biblioteca.

La otra obra fué el *Compendio gramatical para aprender la lengua arábica así sabia como vulgar* por D. Manuel Bacas Merino. Esta es de mucho mérito y fué impresa en Madrid el año de 1,807, pero sus ejemplares son tan raros que no se encuentran en ninguna librería.

En el primer tercio de este siglo hubo en Tánger un Misionero Franciscano, llamado *Fr. Pedro Martín del Rosario*, intérprete del entonces Consulado General de España. Este Misionero, además de poseer á fondo el árabe literal, hablaba el dialecto marroquí como si fuese su idioma nativo. Aprovechándose de sus conocimientos y de la circunstancia de residir en el Imperio de Marruecos reunió los materiales necesarios para formar una Gramática perfecta y un Diccionario completo de aquel dialecto; mas por desgracia nunca llegaron á publicarse, y lo que es mucho más sensible, desaparecieron todos sus apuntes y manuscritos. Sin embargo, sabemos que no ha faltado quien los haya *recogido* para que no perezcan. Tampoco falta en Marruecos quien sepa aprovecharse de los trabajos de los Frailes.

Por lo expuesto hasta aquí, se podrá comprender la gran necesidad que había de una gramática, que pudiera servir de guía en el estudio de un dialecto desconocido casi por completo en Europa. Felizmente, esta falta ha sido subsanada á fuerza de estudio y laboriosidad por el Misionero Franciscano *R. P. Fr. José Lerchundi*, que publicó en Madrid su excelente Gramática en 1,872 con el modesto título de *Rudimentos del drabe vulgar que se habla en el Imperio de Marruecos*. Forma un volumen en 8.º, de 500 páginas (1).

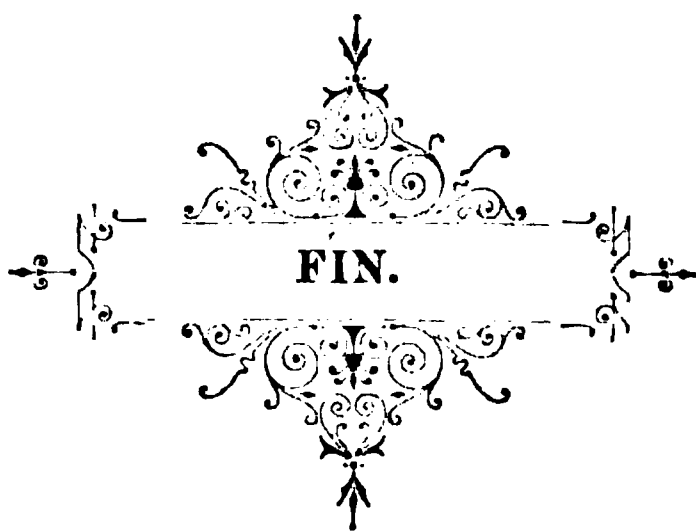
Nada, en nuestro concepto, deja que desear esta obra, que honra no poco á su autor, tanto más cuanto que le fué imposi-

(1) Habiéndose agotado esta primera edición, se hizo el año 1,889 otra segunda, en la Imprenta hispano-arábica que como dijimos estableció la Misión en Tánger.

ble utilizar los pocos trabajos de los que le precedieron en tan árdua tarea. Con esta Gramática es sumamente fácil adquirir los conocimientos necesarios para poder entenderse con los indígenas, y para esto ayudan mucho los numerosos ejercicios y temas que contiene aplicados á la práctica.

Á poco de publicarse esta *Gramática* comisionó la Academia de la Historia á uno de sus miembros para que la examinase detenidamente, y visto el informe, en el que se reconocía justamente el indisputable mérito de la obra del P. Lerchundi, aquel respetable cuerpo literario, queriendo honrar y recompensar la aplicación y laboriosidad del humilde Franciscano, se dignó nombrarle individuo suyo en la clase de correspondientes.

Mas adelante, en 1,892, el mismo sabio Misionero publicó en la Imprenta de la Misión Católico-española de Tánger el «Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos con » gran número de voces usadas en Oriente y en la Argelia», haciendo con ellos un bien inmenso á los amantes del árabe que se habla en Occidente. Así lo confiesan cuantos arabistas han leído este utilísimo Vocabulario.



ÍNDICE

Primera Parte

DESCRIPCIÓN HISTÓRICA DE MARRUECOS

	Págs.
Prólogo.	v
Capítulo I.. Posición geográfica del Imperio.—Límites.—Superficie.—Puer- tos.—Montañas.—Ríos.—Clima.—Provincias.—Población.—Ra- zas.—Idiomas.—Dinastías.—Régimen político.—El Mejasnia.— El Askaria.—El Tabjia.—El Bajaría.—Productos.—Minas.— Aguas minerales.—Ilustración.—Carácter y costumbres. . .	1
Cap. II. . . . Ciudad de Fez.—El Kairauin.—Ciencia árabe.—Industria.—Ma- rruecos.—El Kutubia.—Las bolas de oro.—Sidi bel-Abbás.— Comercio.—Mequinez.—Kázba.—Palacio Imperial.—El tesoro. —Plantío de Olivos.—Tarudant.—Tafilet, etc.	19
Cap. III. . . . Tetuán.—Su antigüedad.—La destruye la escuadra de Castilla.— Reedificanla los moros granadinos.—Tradición árabe.—Álva- ro Bazán en Río Martín.—Decadencia de Tetuán.—Alcazaba.— Mezquitas y calles.—Tiendas.—Población.—Las monas.—Te- tuán española.—Patrióticos donativos.—Septa.—Camino de Tánger.—El Buceja.—La paz.—Guerra estéril.	33
Cap. IV. . . . Tánger.—Antigua Tingis.—Los fenicios.—Traducta Julia.—Ori- gen de Tánger según los moros.—El monarca universal.—Pa- raíso de los creyentes.—Tánger morisca.—Derrota de los por- tugueses.—Alcázar Seguer.—Tánger portuguesa.—Los Fran- ciscanos en Tánger.—Dote de Catalina.—Perfidia portuguesa.— Triunfos de Gaylán.—Evacuación de Tánger.—Los Cónsules.— Juramento imperial.—El bombardeo.—Sanidad en Marruecos. —El Ministro marroquí.—Población.—Calles y edificios.—La Alcazaba.—Sistema penitenciario.—Comercio.—Puente roma- no.—Sepulcros.—Yebel Quebir.—Restos romanos.—Camino de Arcila.	45

- Cap. V....** Arcila.—Recuerdos.—Antigua Zilis.—Los ingleses en Arcila.—Restauración.—Epidemia.—Sid Uatáz sitia á Fez.—Alfonso V.—Lucha terrible.—Un nuevo caballero.—Arcila por Portugal. Colón en Arcila.—El príncipe cautivo.—Combate de tres días.—Auxilio oportuno.—Derrota de Mohammed.—Nuevo sitio.—Último sitio y nueva derrota de Mohammed.—Luchas continuadas.—Los portugueses abandonan á Arcila.—Los beduinos.—El puerto cerrado.—Población de Arcila.—Las armas lusitanas.—Camino de Larache. 65
- Cap. VI....** Larache.—Su posición.—El jardín de las Hespérides.—Antigua Lixa.—Dominación portuguesa.—Los españoles en Larache.—Luis XIV.—Los aliados vencidos.—Capitulación.—Perfidia marroquí.—Ataque inútil de los franceses.—El Almirante Bandiera.—La armada vencible.—Desastre de los austriacos.—Último bombardeo.—Importancia de Larache.—Fortificaciones y astillero.—Camino de Mehdía.—El Sebú.—Expedición.—Derrota y victoria.—Mehdía española.—Obras de defensa.—Sitios repetidos á la plaza.—España pierde á Mehdía.—Posición pintoresca, estratégica y comercial.—Maámóra.—Mehdía y Santa Cruz.—Población.—Camino de Salé.—Acueducto romano. 77
- Cap. VII..** Salé y Rabat.—Los piratas.—Origen de Salé.—Victoria de los árabes.—Prosperidad.—Dominación española.—El Emir.—Fortificaciones.—El obrero imperial.—Decadencia.—Habitantes.—Su fanatismo.—La escuadra francesa.—Fraternidad moruna.—Prudente retirada.—Milagro de Sidí Yaburi.—Rabat.—Almanzór.—La nueva corte.—Acueducto.—Magnificencia de Rabat.—Tradición morisca.—Venganza original.—Baluartes.—Ciudadela.—Palacios del Sultán.—Mazmorra.—Casa de los Franciscanos.—La torre de Hassán.—Antigua Sella.—Población.—Comercio y su dificultad.—Camino de Fedala.—Los kazbat.—Guardia civil marroquí. 97
- Cap. VIII..** Fedala.—Su posición, origen y nombre.—Los Cinco Gremios.—Vestigios del pasado.—Postración actual.—Habitantes.—Viviendas miserables.—Un ejemplo.—Guad el-Kántara.—Origen de Casablanca.—Antigua Anfa.—Conquista portuguesa.—Casa-branca.—Salida de los portugueses.—Restauración bajo los moros.—El interregno.—Costumbre marroquí.—Ataque de los beduinos.—Valor y desprendimiento de los españoles.—Regalo del Sultán.—El Káid tirano.—Rapto de la nueva Elena.—Guerra patriótica.—Derrota de ben-Mexid.—Intervención.—El pan de la paz.—Prosperidad creciente.—Población.—Mazmorra ó Cárcel.—Clima.—Porvenir de Casablanca.—El naufragio. 113
- Cap. IX....** Acimur.—El Morbea.—Dominación varia.—El astuto Zeyán.—Seducción.—Triste desengaño de los portugueses.—Vuelta á Lisboa.—Nueva expedición.—Acimur por Portugal.—Reconquista por los moros.—Luis de Loureiro.—Decisión del Sultán.—Los

	Págs.
Santones.—Sorpresa.—Castigo de los farsantes.—Abandono de Acimur.—Población.—Los judíos.—El río y las huertas.—Un puente inútil.—Camino de Mazagán.	127
Cap. X.... Mazagán.—Castello Reale.—Torre de Alboreja.—Mazagán el viejo.—Retirada.—Nueva expedición.—La fortaleza.—Nueva ciudad.—Murallas y foso.—Pozo del Duque.—La gran cisterna.—Iglesia y capillas.—Rescate de una imagen.—Conversión.—Los moros de Tit.—Matanza cruel.—La tregua.—Muley Abd-Alláh.—Formidables aprestos militares.—El sitio.—Los moros rechazados.—Dominación española.—Las nuevas espartanas.—Terremoto.—Muley Mohammed.—Nuevas tentativas.—Segundo sitio.—Ilusión perdida.—Orden antipatriótica.—Sublevación.—Abandono forzoso.—El Marqués de Pombal.—Explosión.—Pérdida de los moros.—Los mazaganistas en Lisboa.—Su infortunio. Yedida.—La inquisición.—Edificios.—La cisterna.—Habitantes.—Alumbrado público.—Comercio.—Clima.—Camino de Safí.—La ciudad de Tit.	135
Cap. XI.... Safí.—Posición topográfica.—Origen.—Un pueblo libre.—Guerra intestina.—Heroica defensa.—Rendición de Safí.—Los portugueses.—Sitio por los moros.—El Capitán Ataide.—Días de sangre.—Situación aflictiva.—Socorro á tiempo.—Los moros rechazados.—Fruto de la victoria.—El botín perdido.—Correrías.—Otro sitio desgraciado.—Prosperidad.—Abandono de Safí.—La ruina.—Reedificación.—El Consulado francés.—Estado actual.—Barrio privilegiado.—Los presos en libertad.—Brutal atropello.—Palacio del Sultán.—Nuevos inquilinos.—Población y comercio.—Muelle en proyecto.—Camino de Mogador.—Zúfra Kedíma.—Río Tensíf.—Las montañas del hierro.	161
Cap. XII... Mogador.—Su posición.—Los moros del Sús.—Zúfra.—Perfidia marroquí.—Los franceses.—Calles y plazas.—El melláh.—La medina.—Los kazbat.—Fortificaciones.—El muelle.—Isla de Mogador.—El Lazareto.—Castillo portugués.—Palacio del Sultán.—Diabat.—Famoso santuario.—Cercanías.—Último sitio.—Barbarie de los moros.—Importancia comercial y política de Mogador.—Población.—Judíos y moros.—Los Misioneros en Mogador	187
Cap. XIII.. La ciudad de Agadir.—Camino de Mogador á Agadir.—Origen de esta ciudad.—Conquista portuguesa.—Fortificaciones.—Santa Cruz.—Comercio floreciente.—Paz octaviana.—Los Xerifes en el Magreb.—Cerco de Agadir.—Tregua.—Nuevo cerco.—Siete meses de angustia.—El polvorín volado.—Sus consecuencias.—Rendición de Agadir.—Triunfo de los Xerifes.—Decadencia de Agadir.—Habitantes.—El Sús.—El reino Bu-Tatta.—Conquistas de los españoles.—Santa Cruz de Mar Pequeña.—Las comisiones hispano-marroquíes.—Sus resultados.—Fin de la descripción de Marruecos.	203

Segunda Parte

LAS DINASTÍAS MARROQUÍES

	Págs.
Capítulo I. Berbería.—Su división.—Primitivos pobladores.—Fundación de Cartago. —Guerra á muerte.—Cartago romana.—Su engrandecimiento.—Los bárbaros invaden la Europa.—Ganserico en África.—Los imperiales reconquistan á Cartago.—Los godos pasan el Estrecho.—Dominan parte de la Tingitana.	221
Cap. II. . . . Rápida propagación del islamismo.—Kahina vence á los árabes.—Éstos conquistan el Magreb.—Musa en la Mauritania.—Fundación de Kairuán.—Los edrisitas.—Edris I.—Su proclamación en Ualili.—Sus conquistas y su muerte.—Sucédele Edris II.—Fundación de Fez.—Muerte de Edris II.—El Sultán Mohammed divide el mando del Imperio.—Alí I.—Yahya I.—Construcción del Kairuán.—Yahya II.—Sus excesos y destronamiento.—Alí II.—Guerra con Abderrezak.—Triunfo de Yahya III.	227
Cap. III. . . . Yahya IV.—Mesala en el Magreb.—Prisión infame de Yahya.—Su muerte.—El edrisita Hassén en el trono.—Batalla de Guademetáhen.—Musa ben-Abí el-Áña.—Sureinado y su muerte.—Guerras civiles en Fez.—Abulaix.—Su muerte.—Hassén ben-Kennún.—Guerras durante su reinado.—Los fatimitas y omíadas en el Magreb.—Muerte de Hassén y fin de la dinastía edrisita.	239
Cap. IV. . . . Los zenetas.—Ziri se apodera del Magreb.—Sus viajes á España.—Sublevación de Iddu.—Guerras entre Ziri y el Emir de Córdoba.—Ziri en el desierto.—Reinado de el-Muaz.—Su dependencia del Emir andaluz.—Sucédele Hamama.—Guerra entre éste y Tamím.—Muerte de Hamama.—Dunas.—División del mando entre sus hijos.—Guerra entre Fetuh y Achíxa.—Manzúr ben-Muaz.	249
Cap. V. . . . Los almoravides.—Predicaciones de Abdalah.—Conquista del Sudán y Sichilmesa.—Triunfos de sus partidarios en el Magreb.—Muere Abdalah y sucédele Abubecr.—Éste se vuelve al desierto.—Yusef ben-Taxefín.—Fundación de la ciudad de Marruecos.—Conquistas de Yusef en África.—Decadencia de los califas cordobeses.—Ben-Abbéd pide auxilio á Yusef.—Viene éste á la Península.—Su dominación en España.—Su muerte.—Alí.—Sus conquistas en España.—Taxefín.—Su trágica muerte y fin de los almoravides.	259
Cap. VI. . . . Los almohades.—Estudios de el-Mehdí.—Sus predicaciones en Marruecos.—El sepulcro por cátedra.—El-Mehdí en Tinmal.—	

	Págs.
Su proclamación.—Vence á los almoravides.—Muere, y le sucede Abdelmúmen.—Las bestias proclamando Sultán.—Victorias de Abdelmúmen sobre los almoravides.—Conquista el Magreb, la Ifrikía y la España musulm.—Muerte de Abdelmúmen.—Le sucede su hijo Abú Yusef.—Su gobierno.—Viene á la Península.—Sitio de Santarém.—Muerte de Abú Yusef.	269
Cap. VII... Yacub el-Manzúr.—Vence á las kabilas de Ifrikía.—Viene á España.—Alfonso VIII de Castilla.—Su carta al Emir.—Efectos que produjo.—Yacub con un ejército innumerable pasa el Estrecho.—Batalla de Alarcos.—Yacub manda construir varios edificios.—Muere en Marruecos. Le sucede su hijo Abi Abdalah.—D. Sancho de Navarra en África.—Alfonso se prepara para tomar la revancha de Alarcos. Abi Abdalah pasa á España.—Reune un ejército de 600,000 combatientes.—Batalla de las Navas de Tolosa.—Vuelve Abi á Marruecos.—Últimos días de su reinado.—Sucédele el-Mustanzír.—Su breve reinado y su trágica muerte.	281
Cap. VIII.. Abdeluáhed.—Su muerte.—Guerras entre el-Aádel, el Baczano y AbulaAlá.—Bárbaro asesinato de el-Aádel.—Proclamación de Yahya.—Estado del Imperio musulm.—Fernando III da doce mil hombres á el-Mamún.—Condiciones que le exigió.—Guerras entre el-Mamún y Yahya.—Muere el-Mamún y le sucede Erraxíd.—Sus guerras con Yahya.—muerte de éste y de Erraxíd.—Sucédele Abulhassán es-Saíd.—Turbulencias durante su reinado. Á su muerte le sucede su hermano Abú-Hafz.—Éste es vencido sin pelear.—Sublevación de Abú-Dabbús.—Con el auxilio de los merínidas se apodera de Marruecos.—Muerte alevosa de Abú-Hafz.—Muere abú-Dabbús y con él la dinastía almohade.	291
Cap. IX.... Los beni-Merín.—Su origen y venida al desierto.—Pasan al Magreb.—Vencen por primera vez á los almohades.—Muere Abú Mohammed Abdelhakk, y le sucede su hijo Abú Saíd Otmán.—Éste continúa peleando y venciendo á los almohades.—Abú Moárref Mohammed muere en la batalla de Fez.—Sucédele su hermano Abubecr.—Los soldados castellanos.—Muerte de Abubecr.—Su hermano Yacub ben-Abdelhakk.—Sus guerras y conquistas.—Viene cuatro veces á España.—Muere, y le sucede su hijo Yusef.—Éste vence á sus enemigos en Marruecos.—Sitia á Tremecén y funda la nueva Tremecén.—Su muerte.—Los sepulcros de Xella.—Abú Tábet Aámer, nieto de Yusef ben-Yacub, hace las paces con los de Tremecén.—Recupera varias plazas.—Muere en Tánger.	303
Cap. X.... Abú er-Rebíá.—Levanta el sitio de Ceuta.—Vence á las tropas de Otmán ben-AbilaAlá y á otros enemigos. Sucédele Abú Saíd Otmán ben-Yacub ben-Abdelhakk.—La marina y las escuelas durante su reinado.—Conquista á Gibraltar y vence á la escua-	

- Cap. XIII. . Batalla de Alcázar-Quebir.—El rey D. Sebastián.—El Negro en las cortes de Europa.—Preparativos.—Bendición de Banderas.—La gran expedición. Fatídica despedida.—Llegada á Tán-ger. Alarma de los moros.—Consejos y planes.—Celada de Carlos V.—Marcha sobre Larache.—Parecer del Negro.—Tris-te presentimiento.—Los enemigos en vista.—Ejército del Mo-luco.—El veneno.—Batalla acordada.—Arenga del Moluco.—Penosa situación.—Diego de Carbalho.—Combate aceptado.—Derrota del Centro moro.—Muerte del Moluco.—El muerto mandando.—Los portugueses rechazados.—Una buena noticia.—¡Atrás!—Confusión y derrota.—Valor de D. Sebastián.—Su muerte.—Valientes caballeros.—Pérdidas.—Sepultura real. . 377
- Cap. XIV. . Ed-Dahabi sucede en el trono á Abdelmálic.—Muley en-Názer y su muerte.—Feliz reinado de ed-Dahabi. El Imperio dividido.—Consecuencias de esta división.—Guerras entre los hermanos.—El Saádii Ahmed. Larache por España.—Muley Zidán dueño del Imperio.—Los libros árabes.—Las expediciones españolas.—Los piratas.—España y las potencias europeas.—Muere Zi-dán y le sucede Abdelmálic.—Muerte de éste y proclamación de el-Ualíd.—Éste vence al Xerif.—Crueldades de el-Ualíd.—La re-negada por fuerza y el niño Muley ex-Xiéj. Mayores cruelda-des de el-Ualíd.—Martiriza á los Misioneros.—Castigos del cie-lo.—Muerte de el-Ualíd.—Le sucede Muley ex-Xiéj.—Las em-bajadas.—Muley Abulabbás.—Sus cualidades.—Muerte de Abd-elquerím.—Su hijo Muley Abubecr, y fin de la dinastía hassa-nia.—Mirada retrospectiva.. . . . 393
- Cap. XV. . Los Xerifes el-Aalauiin es-Sechemnásiin.—La peregrinación á la Meca. Alí ben-Mohammed rey de Sichilmesa. Su hijo Muley ex-Xerif.—Es vencido por Abú Hassún Omar rey de Iligh.—Pierde el reino y la libertad.—Por la generosidad de Abú Has-sún Omar recupera ambas cosas.—Muere y le sucede su hijo Mohammed.—muley Erraxid en el trono de Sichilmesa.—Con-quista el Magreb y el reino de Iligh.—Sus crueldades.—Revo-lución abortada.—Muerte de Muley Erraxid.—Ghailán ante La-rache.—Proclamación de Mohammed en Marruecos.—Muley Ismaél proclamado Sultán en Mequinez.—Conquista á Fez y á Marruecos.—Los moros y los presidios españoles.—Crueldades y relajada vida del Sultán.—La Guardia Negra.—Recupera varias plazas de los cristianos.—Prolongado y estéril sitio de Ceuta.—La sucesión al trono.—Muerte de Muley Ismaél.—El pueblo llora la muerte del tirano. 427
- Cap. XVI. . Se descubre la muerte de Muley Ismaél.—Los Misioneros Fran-ciscanos y Muley Ismaél.—Proclamación de Muley Abulabbás Ahmed en Mequinez, Fez se niega á reconocerle.—Disturbios en esta ciudad.—Los montañeses de Tetuán.—Ésta se subleva contra su Gobernador.—Batalla entre las tropas de Abulabbás

- Ahmed y Abdelmálic.—Sus consecuencias.—Los corsarios varados.—Terrible batalla entre los negros y Abdelmálic.—Éste se retira á Tarudánt.—Fez y Tetuán por Muley Abulábbás Ahmed.—La Embajada argelina y los proyectos de paz.—Excesos y crueldades de Abulábbás Ahmed.—La Guardia Negra le destrona y proclama á su hermano Abdelmálic.—Hácese éste odioso y es destronado.—Vuelve Abulábbás Ahmed al trono.—Muere después de haber mandado decapitar á Abdelmálic. 451
- Cap. XVII.. Muley Abdalah.—Su proclamación.—Sus cualidades.—El Barón de Ripperdá y el sitio de Ceuta.—La Guardia Negra vendida al mejor postor.—Muerte de Abdalah y de su madre.—Efectos del terremoto en el Magreb.—Proclamación de Sidi Mohammed ben Abdalah.—Sus proyectos y mejoras que llevó á cabo.—Sus relaciones con los europeos.—Embajadas españolas y marroquíes.—Íntimas relaciones entre España y Marruecos.—Los misioneros Franciscanos y la Embajada de D. Jorge Juan.—El Sultán reduce la Guardia Negra.—Sitia á Mazagán, á Ceuta y á Melilla.—Convenios con España y Embajada de Salinas.—El rebelde Muley Iazid.—Su padre va contra él.—Muere en Rabat.—Sucédele Muley Iazid.—Sus impuestos á los Cónsules.—La guerra entre el Sultán y España.—Canje de los misioneros y Cónsules.—Vuélvese á declarar la guerra.—La revolución en el Imperio.—Muerte de Muley Iazid.—Los tres sultanes. Consecuencias y estado del Magreb. 465
- Cap. XVIII. Muley Solimán y los amazirgas. Vence á sus hermanos.—Tratados entre Solimán y otras potencias. El tratado español y sus ventajas.—Independencia del Sús. Alí Bey el-Abbási en Marruecos.—Sus planes. Desenlace de su proyecto.—Humanitarias medidas de Muley Solimán.—La enfermedad bubónica.—Los amazirgas en rebelión.—Sus resultados. Solimán salvado por un amazirga. Los revoltosos sitian á Marruecos.—Sid el-Hach el-Aárbi nombra Sultán á Ibrahim.—Muere éste y le sucede Muley es-Saíd.—Éste vence á Muley et-Tálib.—Muley es-Saíd vencido por Solimán.—Muerte de Solimán.—Le sucede Abderrahmán.—Muley es-Saíd se entrega al Sultán. El Imperio en este tiempo.—Abderrahmán vence á los Xilojs y al falso mesías. La Francia en la Argelia. Guerra entre Francia y el Magreb.—Bombardeo de Tánger y Mogador.—Batalla del río Isli.—Celébrase la paz entre Francia y Marruecos. 493
- Cap. XIX.. Muley Abderrahmán y las Potencias cristianas.—Muerte del representante español en Mazagán.—Debilidad de España con Marruecos.—Los piratas de Salé y el buque francés.—Ataque de los moros á los presidios españoles.—Muere Muley Abderrahmán.—Proclamación de su hijo Sidi Mohammed.—Graves injurias hechas á España.—Prudencia del Gobierno y dilaciones de Sidi Mohammed.—El Gobierno manifiesta al Senado el

	Págs.
estado de las cuestiones con marruecos.—España le declara la guerra.—Los cuatro cuerpos de ejército.—El primer encuentro con los moros.—Varios combates.—El cólera y el hambre.—Batalla de Tetuán.—muley el-Abbás pide la paz.—Dificultades para concederla.—Batalla de Guad-Ras.—La paz.—Condiciones.—Texto literal del tratado de paz.—Las aduanas marroquíes.	515
Cap. XX. . . Tratado de Comercio entre España y marruecos.—Texto literal del Tratado.—Si se han cumplido los compromisos contraídos en él.—Sidi mohammed y muley Chiláli er-Rúqui.—Este pretende hacerse proclamar Sultán.—Es muerto y lo mismo su Califá.—marruecos sitiada.—La kabila de Zaaír, Aazmúr y Siáida.—Las provincias del Sús.—muerte de Sidi mohammed ben-Abderrahmán.—Le sucede su hijo muley el-Hassán.—Su proclamación.—Disturbios en Fez.—La comisión de los fásis.—La kabila de Aazmúr.—Sitio y toma de Fez por muley el-Hassán. . . .	539
Cap. XXI. . . muley el-Hassán y las Embajadas.—Las Conferencias de Madrid en 1,880.—Discurso del Plenipotenciario de Francia, mr. Jaurés.—Hablan Sid mohammed Bargáx y el Plenipotenciario de la Gran Bretaña.—Proyecto del Convenio, que fué aprobado y firmado por los Plenipotenciarios.—Inutilidad de estas Conferencias.—El Sultán muley el-Hassán hace una expedición al Sús.—Continúa este territorio independiente.—La kabila de Zaaír.—Destrucción de Esmala.—Cuestión italo-marroquí.—El Xerif de Uazán protegido de la Francia.—Actitud de ésta y de aquél.—Temores.—Crisis grave, sin las fatales consecuencias que se temían.	577
Cap. XXII. . Cualidades de muley el-Hassán.—Hace otra expedición al Sús.—Vuelve á marruecos y recibe una Embajada inglesa.—Sale el Sultán con dirección á Rabat y sostiene en el camino varios combates con las kabilas.—Recibe en Rabat una Embajada española.—Sigue su expedición á mequinez y Aait Sajmán y bate á esta kabila rebelde.—Enferma y se retira á mequinez y más tarde á Fez.—muley el-Hassán, el P. Lerchundi y la Embajada marroquí á Su Santidad León XIII.—Como se ha llevado á efecto esta Embajada y cual ha sido su objeto. — Un buque de guerra español la conduce á Roma.—Recepción de la misma en el Vaticano, regalos, discursos, visitas y regreso de la Embajada á marruecos.—Significación é importancia de esta Embajada.—muley el-Hassán sale de Fez y pasa á Tetuán y de allí á Tánger.—Noticias de su estancia en la capital diplomática.—Vuelve á Fez por el camino de Larache y pasa otra vez á Aait Sajmán, y después de castigar á esta kabila parte para marruecos.	601
Cap. XXIII. . Expedición de muley el-Hassán á Tafilete.—Sorprendido por la guerra de melilla se vuelve á la ciudad de marruecos.—Gue-	

rra de Melilla.—Los Franciscanos de Marruecos asisten á los heridos.—Embajada de Martínez Campos.—Los Franciscanos en la Embajada.—Carta del General al P. Prefecto de las mi- siones.—Regresa á España la Embajada.—Muley el-Hassán sale de Marruecos algo indispuerto, y, agravándose cada vez más, muere en la provincia de Tadia.—Traslación de su cadá- ver á Rabat el-Fath.—Sucédele su hijo Muley Abdeláziz.—Dos palabras sobre este joven Sultán.—Su genealogía.—Conclusión	621
APÉNDICE I. Las Misiones Franciscanas en Marruecos.	627
Diferencias más notables que se encuentran entre el árabe vulgar y literal ó clásico y el dialecto que se habla en Marruecos.	635
APÉNDICE II. El Comercio en Marruecos	639
APÉNDICE III. Bibliografía Histórica de Marruecos.	665

E. C. S.
 12/1/20

ERRATAS PRINCIPALES

Pág.	Línea.	DICE	LEÁSE
22	33	Marruecosx-Marrako	Marruecos-Marrakex
26	2	Yasef	Yusef
89	23	ellose vnía	ellos venía
124	20	salieron	salimos
143	12	obtubo	obtuvo
145	22	proolamado	proclamado
169	33	ya ventaja	ya la ventaja
183	15	indemnizara la	indemnizara de la
206	30	gande	grande
221	4	Ganserico	Genserico
223	30	desoso	deseoso
234	32	contestos	contestes
264	14	comercio	emporio
274	3	juraron	juráronle
321	13	bebe	debe
493	1	amacirgas	amazirgas
528	21	con	en
571	4	<i>Avetura</i>	<i>Aventura</i>
572	20	á asi mismas	à sí mismas
